Université de Strasbourg - INSPE
Sciences de l'éducation et de la formation

La positive attitude

Donner du sens et de la cohérence à sa vie

Dominique Galland

Mémoire sous la direction de Christian Lamy et Xavier Lucien en vue de l'obtention du Diplôme des Hautes Études en Pratiques Sociales préparé dans le cadre du Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux de 2016 à 2019 porté par le réseau des CREFAD

Mai 2020

À Christine, mon épouse
À Lucie, Thomas, Victor, mes enfants

« J’ai décidé d’être heureux, c’est meilleur pour la santé. » Voltaire

SOMMAIRE

SOMMAIRE 1
AVANT-PROPOS 2
INTRODUCTION 3
PREMIERE PARTIE 7
Chapitre I : Le cheminement de l'acteur et son terrain 7
Chapitre II : Le cheminement de la recherche 13
Chapitre III : Méthode de recherche 21
DEUXIEME PARTIE : L'ANALYSE 27
Chapitre IV : Le concept de la positive attitude : regarder le bon côté des choses 27
Chapitre V : Première conclusion 49
CONCLUSION GENERALE 66
GLOSSAIRE 72
BIBLIOGRAPHIE 73
ANNEXES 75

AVANT-PROPOS

Pour faciliter la lecture du mémoire, il est important de préciser que les auteurs référents sont cités en bas de page avec les références de l'ouvrage et le numéro de page. Chacun des onze entretiens est rendu anonyme par l'utilisation d'une lettre de A à K. L'intégralité des entretiens sont joints en annexe. Il est fait référence aux entretiens par l'utilisation des lettres, monsieur ou madame A, B, C… la lettre correspondant à l'identification de l'annexe. L'ensemble des citations, auteurs et entretiens sont en italiques dans le texte du mémoire. La bibliographie comprend les auteurs cités dans le mémoire plus de nombreux auteurs lus au cours de ces dernières années. Pour la plupart, j'ai réalisé une fiche de lecture, ils ont tous contribué à structurer ma pensée pour ce travail. L'ensemble des sigles utilisés sont explicités dans le glossaire par ordre d'apparition dans le mémoire.

Enfin, le mémoire est imprimé en recto-verso par souci d'économie de papier et être en cohérence avec les valeurs de l'Atelier des possibles d'agir chacun à notre échelle pour diminuer notre impact carbone.

INTRODUCTION

Depuis mon entrée dans la vie active à l'âge de dix-huit ans, je me suis investi comme acteur du milieu rural sur le plateau du Mézenc. L'exode rural depuis les années 60 a provoqué un véritable exode des forces vives du pays. La population vieillissante, la fermeture des commerces, des services publics, des écoles étaient significatifs d'un pays en déclin. À partir des années 80, un certain nombre de facteurs comme le tourisme vert, la possibilité de valoriser nos produits locaux, notre patrimoine, nos savoir-faire ont contribué à relancer une dynamique dans de nombreuses régions de montagne. Le plateau du Mézenc n'a pas échappé à ce renouveau. La montée du chômage, les difficultés de la vie urbaine, le métro – boulot – dodo ont incité des jeunes à rester au pays. J'ai eu la chance de faire partie de cette génération, nous voulions vivre au pays. Nous avions de multiples raisons, ne pas perdre nos racines, de garder notre qualité de vie à la campagne, nos savoir-faire... Les échanges avec l'extérieur, touristes, gens de passage, nous ont fait réaliser la richesse du pays, la beauté des paysages. Pour nous, c'était normal, nous avions toujours vu ça. Nous n'en connaissions pas la valeur. De plus, nous pouvions respirer l'air pur, nous n'avions pas de bruit la nuit, pas de bouchon, ni de pollution. Nous n'étions pas très nombreux car l'exode a continué encore de nombreuses années. Par contre, nous avons eu la chance de voir des jeunes de l'extérieur venir s'installer à cette période là. Ils ont aussi contribué à amener une nouvelle dynamique. J'ai volontairement choisi de rester paysan, de transformer les produits de la ferme pour les valoriser et de faire de la vente directe. J'ai toujours voulu travailler en collectif, favoriser des installations pour revitaliser nos campagnes. Notre région a un potentiel économique non négligeable à développer en respectant et en préservant ses ressources naturelles. Nous avons, avec un certain nombre de collègues paysans, modestement participé de part le fait de construire notre vie ici. J'étais un acteur parmi d'autres à un moment important pour l'histoire du plateau du Mézenc. De ce fait, je me suis beaucoup interrogé sur l'histoire de notre microrégion, sur la manière de vivre des générations précédentes, sur la richesse de la culture paysanne. J'ai toujours eu besoin d'expliquer le pourquoi des choses, de savoir l'origine, les raisons d'une situation locale. J'ai donc commencé à m'intéresser aux pratiques sociales à partir de la réalité du plateau du Mézenc.

Aujourd'hui je suis un apprenti chercheur en sciences sociales toujours en action dans son milieu rural d'origine. Pendant trente ans d'activité professionnelle comme paysan, mon parcours a cheminé petit à petit avec le concept de l'acteur chercheur pour finalement aboutir à faire un DHEPS. Ce diplôme a été conçu par Henri Desroches pour permettre à des acteurs de terrain de devenir acteurs-chercheurs en sciences sociales. Il est proposé par le réseau des CREFAD et j'ai suivi le cursus de 2016 à 2019. Ma première motivation, lors de mon inscription, était d'apprendre à écrire pour raconter mon histoire, mon expérience, le fonctionnement du milieu rural.

L'origine de la démarche d'entrer en DHEPS tient aussi au souci de l'évolution du climat. Le plateau du Mézenc a une particularité, la zone habitée se situe à une altitude variant de 1 000 à 1 350 m. Cela en fait une des régions habitée à l'année les plus hautes de France. De ce fait, la question de la météo est primordiale. Le plateau est soumis au froid à cause de l'altitude mais surtout à cause du vent car il est peu boisé. Il est également très sensible aux variations climatiques du fait de l'nfluence méditerranéenne. Il a toujours connu des excès,

des tempêtes, des changements brutaux de température. Le vent du sud, appelé vent du midi ou tout simplement, le vent souffle régulièrement. Il est pénible et assez difficile à supporter car souvent excessif. La conséquence du vent et de la neige c'est la burle, l'accumulation de la neige sous forme des congères. Historiquement, le plateau se retrouvait isolé du monde pendant plus de six mois de l'année. La population vivait en autarcie. Il y a eu très peu de brassage de population du fait de la difficulté de vivre dans ces montagnes. Tout ceci explique pourquoi la météo est primordiale et une préoccupation majeure des habitants, particulièrement des paysans car ils travaillent beaucoup à l'extérieur. Sur le Mézenc, le sujet numéro un des conversations est le temps qu'il fait ou qu'il va faire.

Quel est le rapport avec l'entrée dans la démarche du DHEPS ? En fait, c'est la question posée depuis une vingtaine d'années dans les conversations de tous les jours. Fait-il un temps normal ? À chaque épisode météorologique un peu marqué, il s'agit de s'interroger si nous sommes dans des variations normales du climat comme cela a toujours existé ou si nous sommes victimes de la multiplication des phénomènes exceptionnels dûs aux conséquences du changement climatique. Pour ma part, je suis convaincu du changement climatique causé par le rejet de gaz à effet de serre depuis les années 90. Un peu trop d'ailleurs, j'ai souvent attribué des périodes chaudes au changement climatique. Bien souvent, elles rentraient parfaitement dans le cadre des variations saisonnières normales. Nous avons connu depuis trente-cinq ans des hivers successifs avec très peu de neige, suivis d'hivers très bien enneigés. Nous avons une station de ski aux Estables et les loueurs de skis enregistrent très précisément, année après année, l'enneigement de la station. Aujourd'hui, la reconnaissance scientifique des conséquences de la réalité du réchauffement climatique ne fait plus débat. Par contre, la prise de conscience par l'ensemble de la population est encore en débat, même si l'année 2019 va certainement rester dans l'histoire comme une année charnière dans la généralisation du problème. La question clé est de comment aller vers un changement de comportement radical pour arriver à diminuer fortement notre impact carbone.

Ma démarche part d'un parallèle entre la situation des années 80 sur le plateau du Mézenc, un pays en difficulté dont l'avenir était compromis. Des études montraient la possibilité de développer le tourisme mais la production agricole était soi-disant condamnée en zone de montagne par manque de compétitivité. Et puis, la renaissance de l'espoir, finalement rien ne s'est passé comme certains le prévoyaient. Le parallèle se situe dans la nécessité de réagir face aux conséquences du réchauffement climatique pour diminuer notre impact carbone. Évidemment, nous ne sommes pas sur la même échelle, cependant pour l'avoir vécu, nous avons des similitudes dans le comportement de tout un chacun au sein de la population. Nous sommes face à un problème connu où chacun se demande s'il a des possibilités d'agir à son niveau. À l'époque, le citoyen lambda était la plupart du temps très pessimiste sur l'avenir du pays. Il ne voyait pas les nouveaux projets comme des solutions pouvant se généraliser. Il ne voyait pas le changement de contexte opérer, le retour au vert, à la nature, etc. Nous sommes dans la même situation, nous pouvons être très pessimistes sur l'avenir et les conséquences du réchauffement climatique. Nous pouvons considérer comme inéluctable la disparition de nombreuses espèces, y compris la nôtre, à la lecture de nombreuses études scientifiques. Mais l'avenir ne se passe jamais comme prévu et l'homme a des capacités de réaction très surprenantes s'il est acculé le dos au mur.

Mon sujet de recherche est né suite à ce questionnement permanent entre une situation et les possibilités d'agir face à cette situation. J'ai fait une reconversion professionnelle à l'âge de 50 ans. Elle m'a donné l'occasion de faire un bilan des trente années de ma vie comme paysan. J'ai pu faire le point sur mon histoire, la réalisation d'un certain nombre de projets durant ma carrière d'une part et d'autre part, de l'histoire de l'évolution de la vie rurale au sein même de la région du Mézenc, de la connaissance du fonctionnement de la population locale. J'ai souhaité aller rencontrer d'autres expériences pour observer comment ces choix de vie permettaient de vivre en cohérence avec ses convictions. Comment l'ensemble de ses activités s'organisaient les unes par rapport aux autres, professionnelles, familiales, les loisirs. Comment elles permettaient de s'épanouir et donner un sens à son projet de vie.

Le mémoire se décompose en trois parties. La première comprend une autobiographie, la description du terrain et pose le thème de recherche.

La seconde partie décrit le cheminement de la recherche, les ressources utilisées. J'ai fait onze entretiens avec l'entretien exploratoire. J'ai volontairement choisi de ne pas enquêter sur le territoire du Mézenc. J'ai voulu aller explorer d'autres secteurs en Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Ardèche mais aussi en Bretagne. J'ai beaucoup apprécié cette partie du travail. J'ai beaucoup appris et fait des rencontres très riches. Un second temps de ce travail a été la rédaction des fiches de lectures. J'en ai rédigé vingt-cinq. Cela m'a permis d'avoir un panel d'auteurs sur lesquels m'appuyer. Ces trois années de travail m'ont donné l'occasion de me constituer un référentiel et une envie permanente de découvrir de nouveaux ouvrages. J'ai appris à être beaucoup plus rigoureux, à prendre des notes et à être capable d'aller rechercher des références. J'ai également utilisé d'autres ressources, des articles de journaux, et ait rédigé des textes témoins. La seconde partie comprend aussi la description de la méthode de recherche par observation. Je l'ai intuitivement approchée tout au long de mon parcours de vie avec l'observation de la culture paysanne sur le plateau du Mézenc. La découvrir de manière scientifique au travers d'un ouvrage m'a beaucoup apporté.

La troisième partie est naturellement constituée de l'analyse pour déterminer le concept de la « positive attitude ». Tout le travail a été de croiser les différentes données entre mon expérience, les entretiens et les fiches de lecture. J'ai essayé de les confronter à un certain nombre d'hypothèses. Il en ressort un certain nombre de pistes à explorer autour du travail, de la rémunération, des loisirs et de la question du bonheur. J'ai ensuite questionné ma conclusion à l'épreuve du défi climatique pour confronter les questions posées par les conséquences du réchauffement de la planète avec le concept de la positive attitude.

Ma conclusion générale essaie de donner des possibilités de pistes d'action pour relever le défi de faire face aux conséquences du réchauffement climatique.

Pourquoi avoir nommé mon mémoire « la positive attitude » ?

J'ai choisi le terme anglais de positive attitude pour plusieurs raisons :

- Je n'ai pas trouvé d'équivalent en français. Inverser les mots et dire une attitude positive n'a pas la même signification. C'est beaucoup plus réducteur. Cela peut se résumer simplement à adopter une position face à une circonstance.
- J'ai voulu essayer de poser les bases d'un concept. C'est-à-dire, je suis parti d'une série de situations avec des similitudes. L'ensemble des entretiens sont effectués avec des paysans ou des personnes travaillant dans l'alimentation avec un statut d'indépendant. À partir de leur choix, ils se sont construit un parcours de vie. Le

concept prend une autre dimension. Il ne s'agit pas de dire : « prends une attitude positive et tout ira bien ». Il s'agit de voir les possibilités de chacun de créer les conditions pour essayer de vivre dans une positive attitude.

PREMIERE PARTIE

Chapitre I : Le cheminement de l'acteur et son terrain

1. Le cheminement de l'acteur

L'évolution du climat, le réchauffement de la planète et le dérèglement climatique sont pour moi un souci majeur. J'ai pris conscience du problème dans les années 92 – 93 suite à la publication du premier rapport du GIEC[1]. J'ai lu à cette période, par exemple Gros temps sur la planète de Jean Claude Duplessy et Pierre Morel[2] mais également nombre d'articles de journaux publiés dans le journal Le Monde. Je me suis intéressé aux phénomènes météorologiques et en parallèle, j'ai observé l'évolution du climat. Mon statut de paysan, mon métier directement lié avec la nature, m'a donné une place d'observateur privilégiée. De nombreux jours de l'année, la météo décide le matin des activités sur la ferme, semis, récolte, entretien, contrarie les chantiers de construction ou les déplacements sur les routes enneigées. J'ai également beaucoup discuté de la météo du milieu du XXe siècle avec mes grands-parents. Les lectures scientifiques, plus l'observation m'ont permis de me faire une idée de l'évolution du climat sur une bonne cinquantaine d'années. Depuis plus de vingt-cinq ans, je n'ai aucun doute sur la réalité du réchauffement climatique causé par le développement des activités humaines. Plus les années passent, plus les conséquences du dérèglement climatique m'apparaissent être un réel danger pour la planète. La prise de conscience pour diminuer notre impact carbone et limiter le réchauffement climatique est trop lente. L'évolution doit passer par un changement des comportements individuels prenant en compte l'ensemble des problèmes causés par les activités humaines : les gaz à effet de serre, la pollution, l'approvisionnement en eau potable, la qualité de l'air, l'alimentation, la biodiversité…

Comme dit le proverbe : charité bien ordonnée commence par soi-même. Pour démystifier la nécessité de réduire fortement notre impact carbone, le moyen le plus efficace est de montrer l'exemple. Sur la ferme, nous avons mis en place de nombreuses pratiques pour améliorer le bilan carbone, l'agriculture biologique, les circuits-courts, le non labour, le séchage en grange, les choix de matériel à basse consommation… En 2012, avec mon épouse, nous avons déménagé des Estables au Monastier-sur-Gazeille. Elle, travaillait et travaille toujours à l'école dans le bourg du Monastier. Moi, je me rapprochais de la ferme où je travaillais encore. Nous avons opté pour une maison deux fois plus petite mais largement assez grande pour nos besoins. Habiter au centre bourg nous a permis d'avoir accès à moins de cinq minutes à pied à tous les commerces, alimentation, médecin, pharmacien, dentiste et autres. Nous nous sommes investis dans le milieu associatif. Cela nous amène à participer à un maximum d'activités culturelles sur la commune. Nous n'avons plus qu'une seule voiture, elle fait moins de 5 000 kilomètres par an. Notre impact carbone a considérablement diminué et nous sommes très satisfaits de ce choix d'un point de vue épanouissement personnel.

[1] https://fr.wikipedia.org/wiki/Premier_rapport_d%27%C3%A9valuation_du_GIEC
[2] Duplessy Jean-Claude, Morel Pierre, *Gros temps sur la planète,* (Éditions Odile Jacob, 1990)

Ma première motivation, de faire une reconversion professionnelle dans les années 2013 – 2014 était de créer une structure pour encourager à multiplier les initiatives citoyennes pour agir dans un monde éco-responsable. De là, est né l'Atelier des possibles. Un projet porté par un collectif au sein duquel j'ai eu un rôle moteur. Comme précisé dans l'avant-propos, la motivation de ma reconversion est également liée à l'envie d'apprendre à m'exprimer par l'écrit sur l'évolution de la société.

2. Mes origines

Mes quatre grands-parents sont d'origine paysanne sur le plateau du Mézenc. Le premier Galland recensé au Fraysse, lieu-dit de la ferme, est arrivé en 1760.

J'ai eu beaucoup de plaisir à discuter longuement avec mes grands-parents maternels de leur histoire de vie aux Estables. En particulier avec ma grand-mère jusqu'en 2008, date de son décès ; mon grand père, lui, est décédé en 1990. Ils m'ont raconté la vie sur le Mézenc avant l'arrivée de l'électricité et de la mécanisation. Les villages vivaient essentiellement en autarcie. Avec l'altitude, l'isolement pendant l'hiver, la vie était rude. Malgré tout, les gens étaient heureux, ils avaient une vie sociale riche, de multiples occasions de faire la fête. Ma grand-mère me disait : « *C'était dur, on en a bavé mais si c'était à refaire, je referais tout à l'identique* », et combien de fois mon grand-père m'a dit : *« Où tu veux aller de courir si vite ? Avant, on faisait tout à pied mais on ne courait jamais »*. Il y avait de la misère dans les campagnes, de la violence, une grande partie était due à l'abus d'alcool, aux malheurs de la vie, à l'absence de sécurité sociale… Même si les conditions matérielles étaient difficiles par rapport à aujourd'hui, la vie n'était pas triste. Malgré tout, ma grand-mère appréciait le bon côté de la modernité. Elle disait : *« Aujourd'hui, vous avez tout, la facilité de récolte avec les machines, le docteur, les médicaments, la télé, les vacances, le chauffage central et pourtant tout le monde se plaint. On ne voit que des gens malheureux, moi je ne comprends pas ».* J'ai beaucoup appris de ces discussions avec mes grands-parents, entre autre sur l'évolution de la société en milieu rural après la seconde guerre mondiale. Dans ma question de recherche, je vois des enseignements à tirer de nos sociétés paysannes. Cette expérience me donne des éléments de compréhension sur les équilibres, les valeurs, les solidarités de cette époque. Pour autant, je n'ai pas de nostalgie car je me souviens au travers des différents récits, des conditions de vie matériellement difficiles. Ni moi, ni l'ensemble de la population aujourd'hui ne seraient en mesure d'accepter les conditions de vie de l'époque. Cela pose des questions sur les perpétuelles complaintes du citoyen lambda dans la vie de tous les jours. Là, se trouve un des premiers concepts de la positive attitude. Suivant le point de vue où l'on se place dans le temps, tout ne va pas si mal.

3. Mon parcours de paysan

En 1984, j'ai participé à la création de l'association des Fermiers du Mézenc. Nous avons créé un point de vente collectif de produits fermiers. Nous étions une dizaine de producteurs. Quatre producteurs de confitures utilisaient un atelier de transformation collectif de fruits et de fleurs de cueillettes sauvages sur le lieu du point de vente. L'objectif était de permettre à des jeunes de vivre au pays grâce à la pluriactivité.

Ensuite, je me suis installé paysan en 1987 avec mon père. Nous avons créé le GAEC des Noisetiers. La ferme s'est orientée vers la transformation des produits, la vente directe. En parallèle les Fermiers du Mézenc ont continué de se développer. En 1992, Yves s'est installé sur le GAEC, nous sommes passés à trois associés.

En 1993, les Fermiers du Mézenc ont pris une autre dimension. Nous avons créé la SARL Fillade avec cinq associés, elle avait deux activités complémentaires l'une de l'autre : le point de vente de produits fermiers et une auberge paysanne. Cette étape a été formatrice pour moi. Elle m'a permis de me confronter à la gestion d'une petite entreprise avec des salariés.

Sur la ferme, mon frère a remplacé mon père en 1994 et nous avons développé un atelier porcs transformés en charcuterie. Yves a quitté le GAEC en 2002 et je me suis retiré des Fermiers du Mézenc en 2004. La même année, ma sœur s'est installée sur la ferme et nous avons créé le magasin de produits fermiers *Les Noisetiers*. Dix ans plus tard, en 2014, je me suis retiré du GAEC.

4. Le territoire du Mézenc

En plein cœur du Massif central, le Mézenc est un plateau aux confins des départements de la Haute-Loire et de l'Ardèche. Au niveau géographique, le Monastier-sur-Gazeille, se situe au sud-est de la Haute-Loire à 20 km du Puy-en-Velay à 950 m d'altitude. C'est une porte d'entrée sur le plateau du Mézenc.

La Haute-Loire est un département en milieu rural de 227 000 habitants avec une moyenne de 45 habitants au km². La communauté de communes Mézenc-Meygal comprend 22 communes pour 11 000 habitants, la moyenne est de 24 habitants au km². Les deux pôles les plus importants sont Saint-Julien Chapteuil et le Monastier-sur-Gazeille, avec respectivement 1 900 et 1 800 concitoyens. Sur ce territoire, dix communes ont moins de 10 habitants au km².

Je considère comme une chance le fait de vivre sur le plateau du Mézenc depuis toujours. De fait, j'ai beaucoup d'attaches familiales et de connaissances sur la région. Ma qualité de vie est très appréciable même s'il n'est pas toujours facile de vivre dans un pays isolé, de faire 30 km pour aller au ciné, aux répétitions de théâtre, pour faire les courses. Avec Christine, nous avons déménagé des Estables au Monastier pour plusieurs raisons. La vie dans un petit village de 320 habitants, où tout le monde se connaît devenait trop pesante. Globalement, la population est assez conservatrice et j'ai eu parfois du mal avec cela. J'ai eu la chance de faire de nombreux échanges avec des expériences agricoles dans différentes régions de France et quelques unes à l'étranger. La richesse de ces rencontres a contribué à la construction de mon projet de vie.

Aujourd'hui, la situation sur le Mézenc a évolué. Après un long exode rural, la population s'est stabilisée grâce à de nouveaux arrivants. Le poids des familles originaires du plateau est de moins en moins important et le pays s'ouvre enfin vers l'extérieur. Notre microrégion a longtemps gardé un caractère conservateur, issu d'une culture paysanne traditionnelle pauvre et fortement liée au catholicisme. La modernité est arrivée avec un temps de retard. Notre génération a connu en quelque sorte une évolution de la société en accéléré. Pour donner des exemples, je suis né en 1964, la télévision n'était pas installée à la maison, elle est arrivée en 1968. Dans le hameau, il y avait un seul poste pour le téléphone public. Il servait seulement à appeler en cas d'urgence, le médecin, le vétérinaire, le chasse-neige, l'annonce d'un décès. Il

y avait une école au village, classe unique, pour le Fraysse et les deux hameaux situés à un kilomètre de chaque côté. Les élèves venaient à pied par tous les temps. Notre institutrice nous enseignait le français, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Nous n'avons jamais eu de cours de dessins, de chant, aucune activité artistique. La seule sortie pendant toute l'école primaire fut une promenade dans les alentours à pied, avec un goûter, un pain au chocolat, pour fêter le départ à la retraite de l'institutrice. À sa décharge, elle n'avait aucun moyen de transport pour nous emmener plus loin. Elle était sévère mais je ne me souviens pas avoir subi ni vu de mauvais traitements, pas de coups de règle ou autre… alors que c'était courant à l'époque. Pendant les années collège, les activités sportives hors cadre scolaire étaient assez limitées, il y avait foot pour les garçons, rien pour les filles. Et j'étais le seul issu de l'école primaire des trois petits villages à être inscrit au club de foot. Enfin, pour donner un autre exemple, je suis allé pour la première fois au cinéma quand j'étais au lycée avec des copains. Nous n'étions jamais allés au cinéma en famille. Aujourd'hui, dieu merci, nous ne voyons plus de différence ni vestimentaire, ni au niveau des équipements, ni au niveau des activités, entre les jeunes originaire de la campagne et les autres.

J'ai vécu un rattrapage de l'arrivée de la modernité dans nos campagnes avec tous les excès du consumérisme à la clef. Je considère cela comme une chance pour observer l'évolution aujourd'hui de notre société et la remise en cause de la société de consommation.

5. L'Atelier des possibles

De multiples initiatives dans le sens du développement durable sont mises en place tous les jours par les citoyens sur l'ensemble de la planète. Suite à la diffusion du film *Demain* de Cyril Dion et Mélanie Laurent, j'ai lu le livre du même nom de Cyril Dion[3] et je me suis posé la question : « Que se passe-t-il chez nous en rapport avec ce nouveau monde en marche ? »

Avec quelques amis, nous avons réuni un groupe de personnes pour discuter des actions de chacun en lien avec l'économie sociale et solidaire. La première satisfaction des participants a été de se sentir moins seuls. Finalement, nombre d'entre nous agissent dans de nombreux domaines. Nous avons travaillé à définir les objectifs, l'état d'esprit, l'intérêt de créer une association. Après plusieurs réunions, un projet avec des objectifs s'est peu à peu dessiné. Il a donné naissance à l'Atelier des possibles dont le but est : accompagner les porteurs de projet et les initiatives citoyennes sur notre territoire. Une des priorités est de s'adresser à l'ensemble de la population. Pour la partie, initiatives citoyennes, tout le monde a déjà fait un geste pour la planète. En même temps, tout le monde peut faire plus, agir dans un domaine mais pas dans l'autre. Se poser des questions en groupe est une bonne manière pour avancer ; acheter local, bio, local et bio, trier les déchets, réduire les déplacements etc. Il est essentiel de ne pas juger, classer, dénoncer. Il suffit de citer des exemples, d'avoir des débats, d'amener de l'information. Chacun agit dans la mesure de ses possibilités, l'important est d'être dans une dynamique de progrès. Les actions peuvent être individuelles mais aussi collectives bien évidemment. Il n'y a pas de jugement de valeur à établir. C'est un état d'esprit à acquérir, il correspond à un autre concept de la positive attitude.

[3] Dion Cyril, *DEMAIN un nouveau monde en marche* (Éditions Actes Sud)

6. Le réseau

Les réseaux ont joué un rôle essentiel en particulier, Peuple et culture Isère, le MRJC et RELIER dans les années 90 tout au long de la création des Fermiers du Mézenc. RELIER est un réseau d'initiatives et d'expérimentations de petits paysans en région de montagne, (Alpes, Massif central, Pyrénées). L'association des Fermiers du Mézenc y a adhéré dès sa création en 1984. Ce réseau a été créé et animé par Peuple et culture Isère, basé à Grenoble et très actif dans les années 80 à fin 90. Il était membre de Peuple et Culture national, association d'éducation populaire. Le MRJC, quant à lui, est un mouvement géré et animé par des jeunes de 13 à 30 ans. Il travaille autour des questions d'éducation, d'agriculture, de ruralité, d'environnement, d'emploi et également de mondialisation.

Aujourd'hui, l'Atelier des possibles est adhérent au réseau des CREFAD[4], nous participons à la commission rurale, aux rencontres nationales, au montage de dossiers en commun entre autres. Nous adhérons également au CELAVAR[5] pour organiser des formations, plus particulièrement avec cinq structures : dASA[6], la Brèche[7], l'AFOCG[8], Terre de liens[9], et Accueil paysan[10]. Le travail en réseau est important pour l'Atelier des possibles dans ses choix d'orientation, de structuration, d'analyses et par le fait d'avoir la capacité de prendre du recul.

7. Le thème de recherche

Ma reconversion professionnelle a été l'occasion de faire un bilan personnel. Elle m'a amené à me poser beaucoup de questions sur mon propre parcours et sur les suites envisageables pour les dix à quinze ans de ma vie active restante. À la vue de mes engagements divers et variés, je me suis intéressé à la motivation première du choix de ces activités. Mes engagements militants m'ont procuré beaucoup de satisfactions. Cela a été le cas dans ma jeunesse avec le MRJC, le réseau RELIER puis plus tard avec le syndicalisme. J'ai fait de nombreuses rencontres d'une grande richesse. J'ai voyagé dans de nombreux territoires avec le plaisir de les découvrir de l'intérieur avec des personnes qui y vivent. Cependant la raison et mon côté pragmatique des choses n'aurait pas dû m'entraîner dans ce sens. Je n'avais ni le temps, ni l'argent. Les déplacements étaient, la plupart du temps, à mes frais. Mon travail de paysan était très prenant, s'absenter demandait de l'organisation et un surplus de travail avant et après toute absence. J'avais une famille, des enfants, je souhaitais aussi passer plus de temps avec eux. Tout cela m'a amené à me poser la question de la motivation. Qu'est-ce qui nous pousse à construire notre vie en cohérence avec nos convictions et à accepter certaines contraintes importantes ?

---

[4] Lien du site : https://www.reseaucrefad.org/

[5] Lien du site : https://www.celavar-aura.com/

[6] Lien du site : https://associationdasa.fr/

[7] Lien du site : http://www.la-breche.fr/

[8] Lien du site : https://www.interafocg.org/qui-sommes-nous_306.php

[9] Lien du site : https://terredeliens.org/auvergne.html

[10] Lien du site : https://www.accueil-paysan.com/fr/que-faisons-nous/en-regions/auvergne-rhone-alpes/

Tout ceci m’a amené à construire ma question de recherche autour du sens et de la cohérence de ces activités dans mon projet de vie en milieu rural.

Chapitre II : Le cheminement de la recherche

1. L'historique de la question de recherche

a. Comment la question de recherche s'est-elle précisée ?

Au début de la formation, au mois d'octobre 2016, la première formulation de l'objet de recherche, était :

- Quels sont les freins à la création d'activité ?
- Quelles sont les moteurs, facilitateurs, ressorts de l'activité ?
- Quels rôles jouent l'aspect économique dans les activités professionnelles et bénévoles de la vie ? Où viennent se situer les activités qui donnent du sens dans mon budget, dans l'équilibre de celui-ci ? Quels sont les freins économiques, les besoins ? Quelles solutions sont mises en place ?

Dès le départ, la notion de se situer dans une certaine évolution de la société était présente. J'entends par là un ensemble de notions comme la prise de conscience des problèmes environnementaux, une alimentation basée sur des produits de qualité, éventuellement biologiques, une consommation locale... Dans le terme, recherche de sens, mon questionnement tourne autour de différents sujets, le rapport au temps, au travail, à l'argent, à la propriété matérielle. Il me semblait intéressant d'aller poser des questions sur ces différents thèmes. Comment la façon de consommer joue-t-elle sur le choix et le type d'activité ? La question du sens peut-elle devenir prioritaire sur les questions de revenus ? Existe-t-il des moyens de se donner des marges de manœuvre, des façons de faire différentes ? Comment les acteurs adaptent-ils leurs comportements économiques et sur quelles bases ?

De l'ensemble de ces interrogations, la notion de s'épanouir et donner du sens s'est imposée comme la base de mon travail à venir. De là est née ma question de recherche.

b. Ma question de recherche

Dans quelles mesures, en milieu rural, l'évolution de l'ensemble de ses activités, professionnelles et autres, permet-elle de s'épanouir et donne du sens à son projet de vie ? Quelles sont les motivations, les satisfactions, les difficultés et le besoin de cohérence qui oriente le parcours de chacun ?

Si je devais la résumer en un slogan, je dirais : Comment donner du sens et de la cohérence à sa vie en milieu rural ?

c. Le choix des mots

Dans la première formulation, je parlais de création d'activité. J'ai retiré cette expression pour deux raisons : d'abord, toute création d'activité naît d'une expérience, d'une passion, d'une rencontre. De ce fait, il est difficile de dater la création de l'activité. Elle peut partir d'un rêve d'enfant, par exemple de vacances à la ferme. Elle peut être un loisir puis devenir professionnelle. La date d'inscription à une chambre inter-consulaire n'est pas forcément significative. Ensuite, il peut s'agir d'évolution de l'activité. Celle-ci peut être bien installée et évoluer à un moment donné. Par exemple, le paysan qui fait une reconversion en bio ou change de production en gardant la même structure.

L'étude porte sur des entrepreneurs. Ils peuvent être agriculteurs, artisans ou commerçants. Ils ont choisi de vivre en milieu rural et de vivre de leur activité. De fait, les entretiens comprennent une majorité d'agriculteurs. Ce travail de recherche n'est pas une étude du milieu rural car il fait abstraction d'une majorité d'habitants, retraités, salariés, fonctionnaires et autres. D'autre part, j'ai volontairement retiré le mot économique pour laisser la place à l'innovation sans avoir recours aux repères standards, revenu moyen, SMIC… Cela n'enlève en rien le rôle central de l'enjeu économique pour des personnes avec un statut d'indépendant. L'expression, l'ensemble des activités professionnelles et autres sous entendent de s'adresser à des personnes en activité. Mais l'étude porte sur l'ensemble des activités de chacun, professionnelles, familiales, culturelles, de loisirs.

La partie centrale de la question est le besoin de s'épanouir, de donner du sens à son projet de vie et le besoin de cohérence. Patrick Viveret[11] dit : *« Le désir de reconnaissance et le désir de sens sont les deux moteurs fondamentaux d'un être humain… »* L'intérêt de l'étude est d'aller à la rencontre de personnes dont le choix est de vivre en milieu rural pour être en accord avec leurs convictions. Je me suis adressé à des personnes qui ont délibérément choisi de vivre sur ces territoires. Soit, ils en sont originaires et ils ont fait le choix d'y rester, soit, ils n'en sont pas originaires et ils ont décidé de venir s'y installer.

Donner du sens à son projet de vie peut être pris de manière générale comme un pléonasme. Pour ma part, dans le cadre de cette étude, j'entends par là, mettre ses besoins en harmonie avec ses convictions. Après avoir réalisé les entretiens, je peux citer de manière non exhaustive :

- le besoin de vivre proche de la nature en harmonie avec les plantes, les animaux,
- le besoin de s'éloigner de l'urbanisation et de l'oppression permanente en ville vis-à-vis de la sécurité, du bruit,
- le souhait de vivre dans de grands espaces,
- le souhait de vivre relativement isolé et pouvoir choisir les moments de vie en société,
- le rapport à la nourriture, manger bio, produire son alimentation, être autonome,
- le désir d'indépendance, de ne pas avoir de patron,
- avoir la liberté de choisir son organisation de la journée, fixer ses priorités, ne pas avoir de compte à rendre.

En résumé, donner du sens à son projet de vie reste une notion très subjective.

Le besoin de cohérence : chacun fixe ses propres limites avec des niveaux d'exigences différents. Cela entraîne un certain nombre de contraintes plus ou moins faciles à gérer. Tout projet rencontre des difficultés, obtient plus ou moins satisfaction, il demande de faire des choix permanents pour rester cohérent avec ses convictions et faire face à la réalité de la vie. Une distance est toujours présente entre son idéal de vie, ses utopies et les concessions nécessaires pour avancer concrètement. Il appartient à chacun de fixer la limite à ne pas franchir pour rester cohérent avec soi-même mais pas seulement, avec son entourage aussi, familial ou autre. La cohérence fait toujours face à une notion de curseur à déplacer entre l'idéal et la réalité du terrain. Ce curseur est au libre choix de chacun. Il détermine l'acceptation ou les concessions possibles à admettre par chaque individu. Il dépend de

[11] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 86

nombreux facteurs hérités de son histoire, de sa culture et de sa personnalité. Rester cohérent avec ses convictions demande aussi d'être précisé. C'est une notion très personnelle, elle peut comprendre des convictions politiques, sociétales, environnementales… Les différentes notions sont en relation les unes avec les autres et chacun construit le cadre de ses propres convictions. Avec toutes les précautions d'usage, il me semble possible d'avancer une base commune concernant mon étude. La très grande majorité de mes entretiens concernent des personnes convaincues de la nécessité d'agir pour participer à une évolution de la société plus solidaire et plus respectueuse de l'environnement.

d. Le cheminement dans un parcours de vie

Il m'a semblé intéressant d'observer un parcours professionnel sur un temps long pour avoir une évolution sur une durée. À l'exception de l'un d'entre eux, monsieur B, les enquêtés ont tous au moins trois ans d'expérience. J'ai donc orienté mes entretiens sur des expériences en rythme de croisière, certains même sont en fin de carrière. Dans un projet, il y a l'idée de départ, la création puis vient un second temps, celui de l'évolution de l'activité pour s'adapter au marché, aux contraintes diverses et variées. L'activité professionnelle garde en règle générale une place importante chez les indépendants. À côté, les autres activités, la famille, les enfants, les loisirs s'entremêlent avec des contraintes plus ou moins importantes de distance, de temps, d'offre limitée. Je souhaitais avoir des avis basés sur une expérience avec un certain recul, en particulier sur les satisfactions, les difficultés vécues. Je souhaitais également aborder la question du bonheur procuré par des choix de vie, notion toute relative et avant tout très personnelle. De plus, il n'est pas coutume d'accepter de s'exprimer sur le sujet. L'appréciation sur la question du bonheur sera basée sur les réalisations, la satisfaction procurée, la fierté d'avoir réalisé, l'envie de continuer ou les raisons d'avoir arrêté, la façon d'en parler, l'enthousiasme.

2. Des ressources : les entretiens

a. L'entretien exploratoire

Il a été réalisé en fin de première année après avoir rédigé mon récit de vie et la description de mon terrain. Suite à une recherche sur Internet sur un site de producteurs en vente directe, j'ai appelé monsieur A pour lui demander la possibilité de faire un entretien dans le cadre du DHEPS. Nous avons fixé un rendez vous pour le lundi 24 avril 2017.

J'ai préparé une grille d'entretien afin d'aborder un certain nombre de thèmes avec des questions ouvertes. Je l'ai divisée en huit parties :

- Histoire personnelle, le parcours, les origines, le milieu social, le niveau de formation, l'âge, la situation familiale.
- La construction du projet, la phase de recherche, de formation complémentaire, aide, soutien.
- L'installation, la mise en place, les étapes, les investissements, leurs financements.
- L'organisation de l'activité, statut, régime fiscal, le revenu permis, le temps de travail, les partenaires, entraide, clients, fournisseurs.
- Les difficultés, les freins, les contraintes.

· Les choix de vie, les activités associatives, culturelles, l'implication dans la vie du territoire.
· Les perspectives dans les prochaines années.
· Le bilan général. Et si c'était à refaire ?

L'entretien s'est déroulé dans une ambiance très détendue, de nombreux rires et des blancs ponctuent l'enregistrement.

La question du sens transparaît sur l'ensemble de l'entretien, elle est souvent liée au fait d'être en cohérence avec ses idées, ses convictions. La question du sens se pose dès le début dans le choix de changer de région, de se former pour faire un boulot qui lui plairait. Ensuite, il est cohérent dans le choix de la production maraîchère. Sa femme est végétarienne, lui ne l'est pas mais il n'a aucune attirance pour les productions d'élevage. Il a choisi le maraîchage pour l'intérêt de cette production, « *Au bout d'un moment, je me suis dit que j'avais intérêt à assurer mon avenir et que bosser pour faire de l'alimentation, ça me plaisait beaucoup ».*

Ce premier entretien est riche d'enseignements pour ma recherche. Nous avons de nombreux éléments dans les aspects temps de travail et adaptation de celui-ci aux contraintes familiales, sur les difficultés d'intégration dans le village, la concurrence et l'entraide entre producteurs mais aussi sur la création d'activités culturelles dans un milieu rural relativement peu dynamique. Il constitue une bonne base de matière pour mon travail de recherche. Il m'a permis de tester ma grille d'entretien, elle est apparue pertinente. Je l'ai utilisée avec peu de modifications pour l'ensemble des entretiens.

b. Choix des entretiens, les critères

La seconde année, j'ai réalisé dix autres entretiens entre la fin octobre 2017 et début mars 2018, plusieurs critères ont guidé mon choix.

J'ai assuré la retranscription au fur et à mesure dans la mesure du possible. C'est une partie du travail long et difficile mais elle permet de saisir de nombreuses données imperceptibles pendant l'enregistrement. J'ai demandé de l'aide pour retranscrire un seul entretien, l'expérience ne m'a pas convaincu. L'appropriation du contenu est différente. J'ai préféré faire les autres moi-même. Le fait de retranscrire au fur et à mesure m'a également permis d'affiner mes entretiens, de savoir où je préférais aller, d'entendre mes erreurs de questionnement, du coup d'être de plus en plus à l'aise. À la relecture de l'ensemble, je ne discerne pas vraiment d'évolution entre les premiers et les derniers. Chacun a sa particularité. J'ai pris beaucoup de plaisir à réaliser ce travail. C'est une expérience enrichissante à vivre.

D'un point de vue géographique, je n'ai pas souhaité réaliser des entretiens sur le secteur du Mézenc. Ils ont tous eu lieu à plus de cinquante kilomètres chez des personnes inconnues auparavant. Je ne voulais pas aller chez des personnes connues ou qui me connaissaient de par mes engagements professionnels. J'ai choisi d'aller dans plusieurs régions de France avec des réalités du monde rural différentes. L'entretien exploratoire, la première année, a été réalisé à la limite de la Haute-Loire et du Cantal. Les trois premiers entretiens de la deuxième année ont eu lieu en Bretagne. Ensuite, j'en ai fait quatre en Haute-Loire, un dans le Puy-de-Dôme et deux en Ardèche. La majorité se situe sur la région Auvergne-Rhône-Alpes pour des raisons de proximité et de facilité d'organisation. Les trois entretiens en Bretagne amènent une approche différente avec une autre culture régionale.

Différentes professions, tous sont entrepreneurs avec un statut d'indépendant. Huit sur onze ont un statut agricole avec une grande diversité dans les productions. La plupart font de la transformation et de la vente directe. J'ai également un artisan, un café restaurant plus un auto-entrepreneur responsable d'un café associatif. J'ai fait le choix de rester dans les métiers liés à l'alimentation et de ne pas avoir uniquement des agriculteurs. La raison est de cibler ma question sur la recherche de sens sur un groupe de population dont l'activité professionnelle a un point commun supplémentaire à celui de vivre en milieu rural. Le monde rural est riche en diversité de population, les artisans du bâtiment, artisans d'art, les artistes, les petites entreprises, les retraités. J'ai ressenti le besoin de recentrer ma question sur un public ciblé. Je viens du milieu paysan, logiquement je suis resté sur mon terrain.

Différentes générations : ma volonté était d'avoir des entretiens avec des personnes à différents stades de leur carrière. Le seul critère limitant était de ne pas être en situation d'installation. Sur l'ensemble des entretiens, celui avec monsieur B fait exception sur ce point. L'âge des personnes interrogées va d'une trentaine à une soixantaine d'années.

J'ai souhaité avoir une mixité, hommes, femmes. Sur onze entretiens, j'ai interrogé quatorze personnes dont cinq femmes. J'aurais préféré être plus proche de la parité mais en réalité, sur le terrain, il y a plus d'agriculteurs que d'agricultrices. En 2016, les femmes, cheffes d'exploitation représentent 24 % du nombre total de personnes inscrites chefs d'exploitation à la MSA[12]. Finalement mon échantillon est assez représentatif de la réalité du monde agricole. Je n'en tire aucune conclusion, j'en fais simplement le constat.

Contrepoint : évidemment, les personnes n'étaient pas choisies au hasard, les contacts ont été réalisés par l'intermédiaire des réseaux et de mes connaissances. J'ai également interrogé deux anciens responsables de la FDSEA pour avoir un contrepoint. Contrairement aux autres entretiens, ce sont des personnes que je connaissais. Je les avais rencontrées dans le cadre de mes responsabilités professionnelles agricoles dans les instances officielles (Chambre d'agriculture, CDOA…). Je les ai choisies pour plusieurs raisons, premièrement pour leur âge, jeunes retraités, avec un parcours d'une quarantaine d'années comme exploitant agricole et pour leurs capacités à prendre du recul sur une période où l'agriculture a énormément changé. Deuxièmement, leurs convictions et leurs engagements professionnels au cours de leur carrière étaient en cohérence avec leur vision de la politique agricole de l'époque. Troisièmement, leur analyse de la situation actuelle et de l'avenir du monde rural peut être à certains égards pertinente. Ce sont deux parcours et deux personnalités très différentes Ils sont aujourd'hui tous les deux retraités, monsieur I n'a plus d'engagement, ni professionnel, ni local et monsieur J est maire de sa commune par conséquent très investi et très occupé. Il est intéressant d'aller voir le sens donné à leurs parcours et leurs engagements professionnels.

La forme : les entretiens sont longs, cela va de 1 h 30 dans le brouhaha d'un café à plus de 2 h 30. J'ai essayé de réduire mes interventions pour laisser les personnes interrogées s'exprimer au maximum. À plusieurs reprises, un échange s'est installé dans la deuxième partie. L'ensemble des entretiens constitue une matière conséquente de plus de 220 pages. Les personnes interrogées ont généreusement développé leur histoire de vie et leur activité. J'ai souhaité enquêter pour découvrir des pratiques d'intégration dans le milieu rural. En restant

[12] https://www.msa.fr/lfy/documents/98830/80519330/Infostat++La+part+des+femmes+en+agriculture+n+2016

en adéquation avec leurs convictions, comment les acteurs du milieu rural sont-ils intégrés ou pas dans leur territoire ?

L'ensemble des entretiens constitue beaucoup de matière avec une grande diversité dans les convictions. Plusieurs ont monté leur projet avec une cohérence remarquable entre leurs convictions de départ, le choix d'un lieu de vie, leurs motivations pour un projet professionnel lié à une passion, leurs activités de loisirs et une vie de famille. Comme il apparaît dès l'entretien exploratoire, nous sommes dans le mode de l'entretien compréhensif. Nous allons pouvoir le confirmer dans les pages suivantes avec le choix de la méthode de recherche.

c. Le panel des entretiens

L'ensemble des entretiens permet d'avoir une grande diversité à plusieurs niveaux : différentes régions, différentes générations, différentes productions, différents métiers, des femmes, des hommes. L'ensemble des entretiens représente un panel de personnes en activité avec un statut d'indépendant sur des métiers de production ou de transformation de produits alimentaires en milieu rural. Les enquêtés sont dans des situations familiales différentes les unes des autres. Nous avons un couple avec un projet réalisé en couple depuis une vingtaine d'années, des personnes associées dans un café-restaurant avec un vie personnelle détachée de l'activité, des personnes vivant en couple sur la ferme dont le conjoint a une activité extérieure, des personnes seules avec des enfants à charge, une personne interrogée sur un projet collectif plus deux entretiens de jeunes retraités pour faire le contrepoint.

Riche du contenu de ces onze entretiens, je suis allé chercher des référents avant de passer à un travail d'analyse. Ma première référente est Sandrine Roudaut avec *Les suspendu(e)s*

3. Premier ouvrage référent : *Les Suspendu(e)s* de Sandrine Roudaut [13]

J'ai découvert ce livre par hasard au cours d'une interview de l'auteure sur France Inter. Son propos m'a interpellé. J'ai donc lu ce livre au tout début du travail de recherche. Il s'est imposé comme référent dans mes pensées à chaque étape du parcours de recherche : la rédaction de la monographie, l'ensemble des lectures, les entretiens et maintenant la rédaction du mémoire. Il est, non seulement ma référence pour mon travail de recherche, mais il m'a aussi permis de trouver l'énergie face à certaines situations difficiles. Pour moi, ce livre est arrivé à un moment important de ma vie. Il m'a donné les moyens de prendre du recul et en même temps la force d'agir, en particulier avec la création de l'Atelier des possibles. Il est le lien entre mon parcours et ma question de recherche.

L'auteur : depuis 2001, Sandrine Roudaut se consacre à l'émergence d'un monde soutenable et désirable, en entreprise et dans la société civile. Chercheuse-semeuse d'utopies, elle est entrepreneuse et conférencière. Elle s'inspire de la prospective, la philosophie, le design, la communication, la danse et la méditation. Sa quête : concilier économie, écologie, humanisme et accomplissement personnel.

Son postulat : *« Notre époque est à la fois tragique et sublime… Tragique car nous affrontons une série de défis : écologie, violence, déroute politique, lobbying mortifère, absence d'idéal. Sublime car nous avons une nouvelle fois un rôle à jouer, une liberté à exercer, l'opportunité de nous accomplir individuellement et collectivement ».*

[13] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016)

Son hypothèse : *« Et si l'engagement était source de joie ? Et si le burn out, la peur et le besoin de sens étaient les symptômes d'un renoncement à soi, à ses valeurs ? Nous vivons une période qui nous tend les pires pièges, elle nous donne aussi l'occasion unique d'accomplir notre utopie d'être, entre projet personnel et destin collectif*[14] *».*

Sa démonstration *: « Que voulons nous faire de notre vivant ? L'histoire de l'humanité est suspendue à cette question, notre accomplissement également ».*

Sandrine Roudaut nous propose une utopie d'être : *« Il suffit d'être dans sa singularité pour faire les bons choix… Le monde de demain est du côté du bonheur, de la joie et de la beauté. Être soi pour que le monde soit… Concilier la non intention et la passion, libérer toute l'humanité en soi. On ne sacrifie pas ses envies, son plaisir. Il ne faut pas chercher à convaincre ni à séduire. Être entier et tranquille, n'ayez pas peur, les vérités sont en vous*[15] ». Dans la dernière partie, l'auteur nous emmène dans le lâcher-prise, en harmonie avec son corps, être pleinement soi, faire confiance à l'humanité. C'est bien la quête de tout individu de vivre pleinement sa vie en recherchant le bonheur. Pour y arriver, cela demande de mobiliser ses forces, de prendre du temps et de garder confiance en soi. Le livre décrit une utopie d'être dans l'épanouissement au travers de ses activités. La description de ce bonheur, la prise de recul, le lâcher-prise, décrit par Sandrine Roudaut, m'ont donné envie d'aller vérifier sur le terrain les motivations qui poussent à mettre en cohérence ses activités avec ses convictions. Sur la question des freins et des difficultés de la création d'entreprise, la réponse de Sandrine Roudaut est de lâcher prise, de refuser la violence, la vengeance. Cependant, je n'ai pas souhaité employer le mot utopie dans mes entretiens. Il me semble trop intellectuel et pas adapté. Je suis dans la recherche du comment agir concrètement et intelligemment pour être efficace et rester cohérent. Efficace, pour un paysan c'est mettre en place des actions concrètes, ne pas tourner autour du pot et débattre pendant un temps infini. Rester cohérent, c'est faire mais en gardant ses convictions, c'est savoir faire des compromis pour réaliser les choses, autrement dit « le bon sens paysan ». Cela n'est pas opposé à avoir des utopies.

Ce livre révèle les bienfaits et l'efficacité d'être cohérent, en accord avec soi-même. Dégager de la joie de vivre, provoquer du rire, savoir apprécier la beauté des choses, toujours chercher le côté positif, je nomme dans mon mémoire cet état d'esprit : la positive attitude.

Mon travail va s'appuyer dans une seconde partie sur un autre référent principal présenté dans le chapitre III, Georges Marshall[16].

Tout d'abord, je vais poursuivre avec la description de l'ensemble des ressources utilisées pour la recherche.

4. D'autres ressources

a. Des fiches de lecture

J'air rédigé plus d'une vingtaine de fiches de lecture au cours de ces trois années de formation. En plus de mes deux auteurs référents, Sandrine Roudaut et Georges Marshall, j'en citerai cinq. Ma première fiche de lecture est *La création d'activités inventives dans les*

[14] idem quatrième de couverture

[15] idem p 210

[16] Marshall Georges, Le syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique. (Éditions Actes Sud, 2017).

espaces ruraux de Marie-Anne Lenain[17]. Elle m'a aidé à situer mon terrain, mon intérêt pour le milieu rural, à cibler le public de mes entretiens. La seconde est *La troisième révolution industrielle* de Jeremy Rifking[18]. Sa proposition m'a permis d'avancer dans une organisation différente de la société sobre en énergie basée sur l'échange, la non propriété, la production d'énergie renouvelable au niveau des citoyens, la réduction du temps de travail et un revenu universel. La troisième fiche de lecture est *Fraternité, j'écris ton nom* de Patrick Viveret[19]. Il a préfacé le livre *Les Suspendu(e)s* Sandrine Roudaut. Sa foi dans l'humanité permet de toujours regarder le côté positif des choses, garder espoir et aller chercher les solutions dans les expériences réussies et positives. La quatrième est *Écologiser l'homme* d'Edgard Morin[20]. Ce grand philosophe nous montre la nécessité de prendre le problème dans sa globalité. Il propose une écologie politique prenant en compte l'avenir de l'individu, de la société et de l'espèce humaine. La cinquième est *Petite Poucette* de Michel Serres[21] philosophe contemporain né en 1930. L'auteur nous décrit une transformation en cours de la société avec le numérique de la même ampleur que l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie. Une différence notable est le temps sur lequel est enclenchée la mutation.

J'ai fait le choix de citer seulement ces cinq fiches de lecture car elles ont joué un rôle plus important dans le cheminement de mon travail. Mais la vingtaine de fiches de lecture ont toute un intérêt vis-à-vis de ma question de recherche et de la progression de celle-ci. Parfois, je l'avoue, en faisant quelques détours. De ce fait, elles ne sont pas toutes citées dans la partie analyse.

b. Des textes témoins

J'ai commencé la rédaction d'une dizaine de textes témoins. Tous ne sont pas arrivés à un stade publiable, j'en retiens deux. Le premier est *L'avenir n'est pas dans les emplois salariés,* (Annexe 17) il argumente l'hypothèse d'une diminution importante de l'emploi dans les années à venir. Cela pose le rôle du milieu rural dans l'accueil de nouveaux arrivants en lien direct avec ma question de recherche, le sens donné à son projet de vie. Le second texte témoin *Le problème dans sa globalité* (Annexe 18) reprend la nécessité de ne pas regarder le problème par un petit bout de la lorgnette mais dans son ensemble. C'est bien un élément central de ma question de recherche. C'est aussi un lien avec la philosophie de l'Atelier des possibles de pousser à multiplier les initiatives citoyennes, montrer l'exemple, adopter une positive attitude.

c. Les articles du journal Le Monde

Abonné au journal *Le Monde* depuis les années 86-87, je suis passé à un abonnement électronique depuis une dizaine d'années. Ainsi, j'ai pu garder facilement sur ordinateur de nombreux articles. Je considère *Le Monde* comme un journal de référence même si je reconnais ma faiblesse de ne pas avoir recensé plus d'articles d'autres journaux ou revues. Il

[17] Lenain Marie-Anne, La création d'activités inventives dans les espaces ruraux. (Éditions CREFAD Documents, 2016).

[18] Rifkin Jeremy, '*La Troisième révolution industrielle'* (Éditions Les liens qui libèrent, 2011).

[19] Viveret Patrick, *Fraternité, j'écris ton nom!* (Éditions Les liens qui libèrent, 2015)

[20] Morin Edgard, *Écologiser l'homme*. (Éditions Lemieux, 2016)

[21] Serres Michel, *Petite Poucette, (*Éditions Manifeste Le Pommier*,* 2012)

est souvent proposé des avis contradictoires mais néanmoins pertinents. J'ai essayé de les classer dans mon cahier de recherche sous différentes rubriques : articles catastrophes écologiques, articles sur les conséquences du dérèglement climatique, articles sur les questions énergétiques, articles sur la vie économiques et politiques, articles sur le revenu d'existence, articles sur la question du bonheur. Parmi la petite centaine d'articles répertoriés, je peux citer quatre articles sur des propositions de changement de société ou évolutions technologiques :

- À la recherche du bonheur *Le Monde* du 4 décembre 2018 (annexe 19)
- Pour vivre heureux, vivons fauchés *Le Monde* du 13 décembre 2016 (annexe 20)
- Quand les robots s'éveilleront, les émergents trembleront *Le Monde* du 18 septembre 2017 (annexe 21)
- Réduire de moitié les émissions de CO2 en 2040 est possible *Le Monde* du 26 avril 2017 (annexe 22).

Chapitre III : Méthode de recherche

La première année, j'ai pris des notes sur un carnet à spirale. Vu l'impossibilité de me relire et de retrouver une idée ou un texte, j'ai ouvert une page « carnet de recherche » sur l'ordinateur le 27 novembre 2017. J'ai écrit plus de 40 pages sur ce cahier de recherche. Mon problème est, non pas de relire comme sur mon carnet à spirale, mais de retrouver une idée, un texte. Il se transforme fréquemment en journal de bord pour parler de sujets d'actualité. Tous les sujets sont mélangés, ils sont simplement enregistrés par ordre chronologiques avec la date. Peut-être, je ne sais pas assez bien utiliser la recherche par mots clés. Second problème, je n'ai pas été très assidu pour écrire sur mon cahier de recherche, j'ai eu des passages à vide sans écrire en particulier entre la deuxième et la troisième année du DHEPS. Il manque des étapes dans le cheminement de ma question de recherche. Ce cahier reste cependant un support utile et intéressant pour mon travail.

1. L'outil

À la vue de mon parcours, mon histoire, mon ancrage sur le secteur du Mézenc, ma connaissance de la culture paysanne, je me suis appuyé sur une méthode de recherche en lien avec le terrain. La question posée par Jean-Claude Kaufmann[22], *« Jusqu'où et comment est-il possible de théoriser en partant du terrain ? »* a attiré mon attention. Mon terrain personnel est mon point de départ, je suis dans la recherche du sens donné dans les choix de vie de chacun et ses conséquences. Mon souhait avec les entretiens est d'aller étudier des parcours de personnes vivant en milieu rural. Des personnes avec qui j'ai l'impression, de pouvoir partager du commun entre mon parcours et leur histoire de vie.

J'ai trouvé dans *L'entretien compréhensif* une réponse à ma recherche de méthode. Il s'agit de formuler des hypothèses à partir des données recueillies sur le terrain. « U*ne*

[22] Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, (Éditions Armand Colin, 2016) quatrième de couverture

formulation d'hypothèses d'autant plus créatrice qu'elle est enracinée dans les faits[23] *»* dit Jean Claude Kaufmann.

Réaliser un entretien compréhensif demande un engagement de l'enquêteur. Pendant le déroulement de celui-ci, je me sens engagé dans un échange pour mettre en confiance mon interlocuteur et lui permettre de livrer les vraies motivations de son projet dans ce lieu, là où il vit. C'est un élément important de cette méthode, il correspond parfaitement à ma conception de ce travail. De ce fait, j'ai essayé de m'impliquer pendant les entretiens. Pour préciser un peu plus, il s'agit de mettre à l'aise l'enquêté pour lui permettre de se livrer sur les choix de son parcours. Jean-Claude Kaufmann dit : *« L'enquêteur qui reste sur sa réserve empêche l'informateur de se livrer. Ce n'est que dans la mesure où lui-même s'engage que l'autre à son tour pourra s'engager. Pour cela c'est l'exact opposé de la neutralité et de la distance qui convient Il est donc possible et même conseillé de ne pas se limiter à poser des questions, mais aussi de rire, voire même de s'esclaffer, de complimenter, de livrer brièvement sa propre opinion, d'expliquer un aspect des hypothèses, d'analyser en direct*[24] *»*

La difficulté de la méthode de *l'entretien compréhensif* est de mettre la personne en confiance, de la comprendre et, dans le même temps, de savoir garder ses distances, il ne faut pas être intrusif, mais rester discret. Cela a assez bien fonctionné dans l'ensemble. Lors de la retranscription des entretiens, je n'ai pas senti être allé trop loin ; par contre, je me suis entendu rire assez fréquemment. J'ai la plupart du temps été à l'aise et décontracté pendant l'entretien.

Jean-Claude Kaufmann précise un point important : *« L'entretien compréhensif inverse les phases de la construction de l'objet : le terrain n'est plus une instance de vérification d'une problématique préétablie mais le point de départ de cette problématisation*[25] *».* Ainsi le terrain n'est pas là pour vérifier une hypothèse mais pour fournir du matériau pour la question de recherche. Quel outil utiliser pour cela ? Conformément aux préconisations de Jean-Claude Kaufmann, avant de réaliser les entretiens, j'ai établi une grille présentée précédemment dans le paragraphe *L'entretien exploratoire*.

Dans l'analyse du matériau, Jean-Claude Kaufmann parle de la sincérité des enquêtés. *« Les gens nous racontent parfois des histoires, loin de la réalité, non parce qu'ils mentent à l'enquêteur, mais parce qu'ils se racontent eux-mêmes une histoire à laquelle ils croient sincèrement et qu'ils racontent à d'autres qu'à l'enquêteur, l'histoire qui donne sens à leur propre vie… Mais le chercheur ne doit pas se laisser tromper ; il doit se méfier des histoires qu'on lui raconte, surtout des trop belles, bâties comme de vrais contes de fée*[26] *».* Sur le fait de donner du sens, je me dois d'aller vérifier la véracité des propos sans me laisser tromper.

La phase suivante est la partie analyse. Comment arriver à valider les hypothèses issues de ma question de recherche ? Jean-Claude Kaufmann propose de trouver la forme adaptée à chacun. *« Le chercheur a une première idée sur la validité des résultats : il sait ou croit savoir, si ce qu'il dit est solide ou fragile… Le chercheur doit alors trouver la forme adaptée, exposer ses résultats avec prudence, en signalant qu'ils demandent à être confirmés*[27] *».* Je

[23] idem p. 10 - 11
[24] idem p. 52
[25] idem p. 22
[26] idem p. 67
[27] idem p. 29

vais tenter d'utiliser pour avancer la double fonction des lectures expliquée ici par Jean-Claude Kaufmann : *« Deux types de lecture sont nécessaires. Le premier a pour but de dresser l'état du savoir sur la question traitée. Il tend surtout à recueillir des données. Le principe du second type de lecture est totalement différent : le but n'est pas la synthèse acquise mais la problématisation, le nouveau savoir à construire dans la recherche. Pour avancer dans ce sens, il faut un groupe d'hypothèses fortes et bien articulées sans lequel l'objet ne pourra prendre du volume. Les lectures peuvent fournir les hypothèses qui font défaut*[28] *».* Ma difficulté est de formuler un groupe d'hypothèses fortes et bien articulées.

Côté fiches de lecture, j'en ai un certain nombre susceptibles de fournir des hypothèses complémentaires. J'ai établi un plan du mémoire au début de la troisième année et proposé un titre et un sous-titre. Ils vont être maintes fois modifiés au cours de la rédaction mais cela contribue au cheminement de la recherche. L'étape suivante pour l'analyse est de faire le tri au milieu de tout ce matériau assez volumineux. Comment exploiter au maximum les données ? *« Parfois, le chercheur accumule avec facilité un matériau abondant, presque trop. La difficulté pour lui est de ne pas se laisser noyer par ce matériau, de dominer les catégories d'analyse qui ne cessent de lui être proposées, il lui faut d'une certaine manière garder ses distances*[29] *».*

Je serai amené à faire des choix dans tout ce matériau, ma préoccupation est de comment interpréter les entretiens et garder les bonnes hypothèses. Jean-Claude Kaufmann sur ce point se veut rassurant : *« Plongé dans l'écoute des entretiens, le chercheur ne cesse de prendre des décisions. Il évalue si la personne lui semble sincère ou si elle ment, il remet en cause une hypothèse ou la maintient. Ces interprétations sont incontournables, il n'y pas de recherche possible sans elles. Si le chercheur se limite à la raison donnée par l'informateur, il s'interdit de pouvoir mener un travail théorique. Il lui faut au contraire prendre le risque de l'interprétation, car la "connaissance sociologique est à ce prix"*[30] *».*

Jean-Claude Kaufmann précise la nécessité d'adopter un système de fiches, de classifications et de rangements des données. J'ai un classeur trieur pour la partie « données imprimées ». J'ai essentiellement les fiches de lecture et entretiens avec des annotations. J'ai aussi mes cahiers de prise de notes pendant les sessions du SIAES. Sinon, tout est classé sur ordinateur et sauvegardé à mesure sur mon Drive. L'organisation de la recherche de certaines données peu utilisées, type article du journal *Le Monde*, peut s'avérer parfois une gageure.

Adopter et garder une position de chercheur avec le recul nécessaire est le défi à relever pour terminer ce travail. Jean-Claude Kaufmann dit : *« La maîtrise du processus est d'autant plus essentielle que le chercheur change radicalement de posture entre le début et la fin de la recherche… Le chercheur doit effacer toutes les traces de l'agitation et des troubles qui pourraient rendre l'ensemble confus, retenir ses doutes, ses hésitations, ses colères passées. L'objet écrit ne va plus lui appartenir et doit pouvoir vivre sa vie tout seul. Pour cela il doit être aussi cohérent que possible et articulé autour d'une suite logique d'arguments*[31] *… Deux éléments concourent à la beauté de l'objet scientifique. Les aspects de présentation et la*

[28] idem p. 36
[29] idem p. 89
[30] idem p. 93
[31] Idem p. 104

structure interne, le cœur théorique, la qualité des articulations et des enchaînements argumentaires, la logique et la cohérence du raisonnement[32] *».*

La recherche de la posture de chercheur comprend le fond mais aussi la forme. De ce fait, j'ai pris conscience de la nécessité de structurer mon document, de m'attacher à soigner l'écriture et la présentation pour prétendre rendre un travail de recherche lisible et compréhensible. Les différents publics visés sont le jury du DHEPS, nos formateurs, les camarades de promo, les personnes enquêtées, les amis des différents réseaux et mon entourage.

L'entretien compréhensif de Jean-Claude Kaufmann me donne un cadre de travail, il me rassure mais présente clairement les difficultés de la méthode de l'entretien compréhensif pour arriver à l'analyse. Je reste cependant surpris par la conclusion : *« Après l'avoir lu intégralement, pour assimiler la logique d'ensemble, il est d'une certaine manière préférable de l'oublier, de forger ses propres outils adaptés à l'enquête à mener, d'imaginer sa méthode personnelle*[33] *».*

Si je comprends bien le sens de cette phrase, à ce stade de ma recherche, je dois prendre confiance en moi et avancer.

À partir de ma question de recherche, de l'ensemble du matériau décrit, un certain nombre de questions se posent afin de pouvoir établir les liens possibles entre les uns et les autres. Je peux ainsi déterminer un dispositif de recherche.

2. Le dispositif

Nous avons de nombreuses raisons d'être en colère ou insatisfait. En posant la problématique de s'épanouir et donner du sens à son projet de vie, j'ai voulu aborder le problème par le côté positif des choses, voir comment des expériences de vie en milieu rural choisies procurent certaines satisfactions. Et finalement, si tout n'allait pas si mal ? Et si, adopter une positive attitude nous permettait d'aborder certains aspects de la vie différemment c'est-à-dire de choisir le bon côté de la vie, rester optimiste et construire son avenir ?. Le milieu rural est un formidable laboratoire où des personnes ont choisi de vivre des expériences passionnantes en lien avec leurs convictions. Cela en fait un terrain intéressant pour aller observer des réalisations concrètes.

La vie dans notre société est régie par un certain nombre de normes de temps de travail, de rémunération, de loisirs… Je suis curieux d'aller voir comment certaines personnes s'affranchissent des normes codifiées pour aller vers une autre conception de la vie, leurs rapports à l'argent, au travail, leurs rapports sociaux, leurs activités culturelles et de loisirs. C'est l'objectif des entretiens réalisés. Je vais pouvoir comparer certains points par rapport à la proposition de Sandrine Roudaut dans le livre *Les Suspendu(e)s.*

Premièrement, nous avons un échantillon de personnes plutôt en opposition au système. Pouvons-nous faire le lien avec la catégorie des refusants définie par Sandrine Roudaut ?

« La véritable histoire s'écrit en focale locale, on a tendance à regarder les avancées historiques comme de grands mouvements internationaux. Pourtant, c'est d'abord localement qu'ils émergent… Les super héros n'existent pas. On nous fait croire ou l'on se convainc que

[32] idem p. 111
[33] idem p. 117

nous aurions besoin d'hommes et de femmes hors normes et irréprochables pour nous sauver. En croyant cela nous minimisons notre pouvoir, nous taisons l'héroïsme ordinaire en nous… Le pouvoir d'agir commence avec les refusants, héros les plus encombrants qui soient. Le refusant se situe entre le super héros et le anti héros. Ils ne sont résistants mais ils ne sont pas complices non plus[34] *».*

Deuxièmement, nous avons dans les entretiens un certain nombre de pratiques liées au refus du consumérisme. Dans quelles mesures, les enquêtés arrivent-ils à se libérer de la société de consommation ?

« Nos nouvelles servitudes : la première est celle à l'égard de la société de consommation. Il faut toujours plus. Il faut bien justifier cette fuite en avant dans le travail, dans l'argent[35] *».*

Troisièmement, comment donner du sens à son projet de vie, et avoir la liberté d'agir par rapport à certaines normes sociales ? Comment chacun arrive t-il à établir un équilibre de vie conforme à ses souhaits ?

« On retrouve chez les résistants ou les désobéissants, l'émergence d'une personnalité libre et autonome, capable de faire ses propres choix. Leurs choix ne sont pas liés ni par le besoin d'approbation, ni par les normes sociales. Ces individus sont capables d'agir avec détermination, en minimisant l'idée d'échec. Ils n'ont pas besoin de cadre pour être rassurés, guidés et déchargés. Ils ont suffisamment confiance en eux[36] *».*

Quatrièmement, dans plusieurs entretiens, il apparaît une joie de vivre, un bel équilibre de vie et un certain bien-être. Pouvons-nous nous considérer dans l'utopie d'être, définie par Sandrine Roudaut ? *« C'est l'histoire d'une lutte à deux niveaux, une lutte pour notre propre humanité et pour le destin de l'humanité. Les suspendu(e)s sont une histoire d'amour, l'amour des gens, l'amour de la vérité et de la justice. Ils sont là pour être, pas pour juger : ni se juger, ni juger les autres. C'est bien là aux prises avec la réalité et avec les autres que l'on trouve ce qui nous fait exister pleinement, que l'on poursuit l'utopie d'être*[37] *».*

À partir du croisement des données dans le dispositif de recherche, une question se pose avant de passer à l'analyse. Comment interroger les entretiens ?

3. Comment interroger les entretiens ?

La question de donner du sens à son projet de vie nous amène à poser des hypothèses sur différentes notions relativement normées dans notre société. Comme vu précédemment, nous avons un panel de situations très différentes dans les entretiens. Sans en faire une catégorisation, je vais utiliser un certain nombre d'entre eux pour chaque notion définie :

· Notion de travail : qu'est ce que le travail pour les indépendants, les paysans et autres professions issues d'une passion ? La remise en cause du temps de travail, de la notion de travail, de l'organisation du temps de travail.

[34] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016) p. 74
[35] idem p. 117
[36] idem p. 149
[37] idem p. 162

· Notion de rémunération, des rapports à l'argent : désir d'autonomie, de garder sa liberté vis-à-vis des banques, avoir le choix, de changer, ne pas se sentir prisonnier d'un système.

· Notion de loisirs : du temps pour soi, pour sa famille, pour la détente, pour des activités de loisirs. Spécificité du milieu rural : rapport avec le temps, les distances, des propositions limitées.

· Notion de culture : combler le manque d'activités culturelles par une dynamique de création.

· Notion de bien-être, de bonheur : l'épanouissement, l'émancipation avec des projets positifs et constructifs, les satisfactions, la joie de vivre, mettre son énergie dans le positif.

Les hypothèses sont issues des entretiens, des lectures, de mon parcours et de mes expériences. Nous pouvons les formuler d'une seconde façon : la positive attitude permet de donner du sens à son projet de vie et inversement, donner du sens à son projet de vie peut amener à la positive attitude. Nous allons pouvoir vérifier la pertinence de ces hypothèses dans la partie analyse.

DEUXIEME PARTIE : L'ANALYSE

Chapitre IV : Le concept de la positive attitude : regarder le bon côté des choses

1. Le travail

L'étymologie du mot travail vient du latin tripalium, instrument de torture à trois pieux... Le verbe travailler vient du latin populaire tripaliãre, qui signifie torturer avec le tripalium. Au XIIe siècle, le sens de travailleur devient plus moderne, signifiant celui qui tourmente[38].

Au XXe siècle, la généralisation du moteur à explosion et de la fée électricité a totalement changé le rapport au travail. La mécanisation a considérablement réduit les contraintes physiques. Mes grands-parents m'ont souvent conté la vie d'autrefois. La vie était difficile, principalement à cause des conditions matérielles. Les différents travaux, les fenaisons, les cultures, l'évacuation du fumier, le stock de bois, étaient effectués manuellement avec l'aide de la traction animale. Si je compare aujourd'hui à la situation sur notre ferme familiale, les fenaisons, les travaux des champs, la distribution des aliments aux animaux se font dans des conditions incomparablement plus confortables.

L'évolution de la société nous a fait passer de la torture au travail, comme le définit l'étymologie du mot, à des soumissions de formes différentes, des situations d'esclavage comme les nomme Sandrine Roudaut : *« La croissance, ce modèle est sensé amener le bonheur et l'emploi[39]. Petit à petit, l'homme moderne est devenu esclave. Esclave de désirs qui ne sont plus les siens, esclave des deux parties de la machine économique, esclave du marché de l'emploi, esclave du marché des consommateurs…[40] Nos nouvelles servitudes : la première à l'égard de la société de consommation. Il faut toujours plus. Il faut bien justifier cette fuite en avant dans le travail[41] ».*

Notre société du consumérisme, de la fuite en avant dans le toujours plus de la consommation nous fait perdre nos repères fondamentaux sur le sens de la vie. L'accumulation de biens nous amène à un comportement de plus en plus égoïste. Le réflexe naturel de tout être humain est de ne pas aimer perdre. Plus j'accumule, plus je vais devoir me protéger et faire attention pour ne pas perdre mon bien. En fait, c'est un piège. Comment pouvons-nous encore nous plaindre aujourd'hui devant une telle abondance de biens matériels ? En fait, que nous amène le confort ?

Edgard Morin en définit une des limites, la domestication des humains par les machines : *« On pourrait dire que le vaisseau spatial terre est emporté par un quadrimoteur : la science, la technique, l'économie et le profit. Chacun de ces moteurs est profondément ambivalent. La science a produit une puissance formidable en s'associant de plus en plus étroitement à la technique, dont les développements propulsent de manière ininterrompue l'économie et*

[38] http://alorthographe.unblog.fr/2010/12/14/etymologie-de-travailler-travail/
[39] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016) p. 32
[40] idem p. 33
[41] idem p. 117

transforment en profondeur les sociétés. La technique a servi à domestiquer les énergies matérielles mais aussi les humains, qui eux-mêmes travaillent sur les machines[42] *».*

Au cours de mon travail de recherche, la question du travail est abordée dans l'ensemble des entretiens. Deux aspects peuvent être différenciés : la pénibilité physique et le temps de travail.

Le premier, la pénibilité a été réduite avec la mécanisation. Tout entrepreneur a le souci permanent de réduire la pénibilité de façon à augmenter la productivité. Les petites entreprises individuelles, en particulier les fermes de petite taille sont confrontées au problème. Elles sont souvent contraintes de garder des opérations manuelles longues et éprouvantes. Le problème est souvent d'amortir d'importants investissements pour réduire la pénibilité. Les petites structures diversifiées sont particulièrement confrontées à ce problème du fait de la diversité des tâches pour des petits volumes. Les paysans sont souvent contraints d'investir pour une faible utilisation du matériel au cours de l'année. C'est particulièrement le cas pour le matériel de fenaison. L'inventivité des producteurs permet parfois de trouver des solutions à la fois économiques et techniques. Monsieur et madame E parlent des différents avantages du passage de la récolte avec la botteleuse au foin en vrac.

Monsieur E : *« Pour parler matos, quand on est passé au foin en vrac donc l'auto-chargeuse, ça coûte rien, enfin, 400 €, quoi. Et depuis que je suis passé en vrac, j'ai 20 % de lait en plus. On abîme beaucoup moins le foin, il n'y a pas l'histoire des ficelles, des plastiques, des machins et puis moi, les boules, c'est un peu la misère. Alors, j'ai les boules en plus quand c'est tout plein mais voilà. Le vrac, c'est moins de boulot. Je peux plus facilement… je n'ai pas besoin d'acheter un round-baller… »*

Madame E : *« Enfin, ben voilà, c'est sûr et puis… maintenant pour les foins c'est quand même du bonheur parce que… avec l'engrangeur, là ».*

Monsieur E : *« On avait une botteleuse, pas la presse, la botteleuse ».*

Madame E : *« Pour faire les chars, c'était la misère ».*

Ils n'ont plus l'appréhension des fenaisons en été même si cela reste une période de travail importante. Aujourd'hui, cet allègement de charge de travail permet d'envisager de diversifier l'activité avec la reprise d'un camping. Cela aurait été beaucoup plus difficile si la récolte des foins n'était pas mécanisée ainsi et de ce fait réalisable par monsieur E seul. La technicité utilisée à bon escient, de façon raisonnée, améliore énormément les conditions de travail.

Monsieur I parle aussi de la différence de pénibilité du travail actuellement comparée à celle du début de sa carrière : *« quand je me suis installé en 74… les contraintes, on n'en parlait pas. Il y avait la pénibilité parce que… c'était tout à la main. Mais là… là maintenant, tout ce qu'ils ont gagné, tout ce qu'on a gagné avec la manutention parce que… du fumier, du foin, de la paille… plus rien ne se fait à la main mais… au niveau des contraintes, au niveau du stress, c'est autre chose, c'est de la folie maintenant ».* Il y a incontestablement des améliorations mais elles sont accompagnées de nouvelles contraintes.

Le second point est l'aspect temps de travail. Depuis les années 50, la réduction de la durée du travail[43] a été continue, elle est corrélée à une augmentation de la productivité. Sur l'ensemble de la planète, la France est le pays développé avec la meilleure productivité du

[42] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 21
[43] https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281175

travail (63 $ de PIB/ heure travaillée)[44]. Mais plus il faut être performant, plus nous avons tendance à devenir esclave comme nous l'avons vu précédemment. Cette soumission au travail est compensée par le consumérisme. Nous développons une société de loisirs[45]. Nous produisons de plus en plus à chaque heure travaillée, la pression au travail est de plus en plus forte, la compétitivité, les rendements et le temps de travail est en constante diminution. Nous sommes sous tension au travail et le travail terminé, nous sommes sous tension pour les activités du soir, celles des enfants, partir en week-end ou en vacances. En fait, nous sommes sous tension permanente. Nous le reconnaissons fréquemment dans les expressions populaires, « *toujours à fond, je cours tout le temps… »*. Une des raisons du malaise de la société, la multiplication des burn-out vient du fait d'être esclave du travail, esclave du consumérisme et de nos temps libres. Nous avons perdu de nombreux repères de notre horloge biologique interne. Edgard Morin dit : *« Il faut construire une métathéorie et une nouvelle pratique. Mais, pour cela, il manque encore l'essentiel : une science de l'homme qui sache intégrer l'homme dans la réalité biologique tout en déterminant ses caractères originaux. Il nous faut une théorie des systèmes auto-organisateurs et des écosystèmes, c'est-à-dire qu'il faut développer une bio-anthropologie, une sociologie fondamentale et une écologie généralisée*[46] *».*

Le temps de travail et de la dépendance au travail a été abordé de différentes façons dans les entretiens.

Monsieur H nous explique la nécessité de garder son activité rémunératrice lors de son installation pour ensuite la réduire petit à petit : *« Non… non parce qu'à côté de ça, je suis toujours tondeur de moutons et du coup… j'en fais de moins en moins. Mais au début je faisais 10 000 brebis par an donc ça m'occupait sur quatre mois, je… j'avais presque un plein temps en dehors de la ferme. Là, maintenant, je… sur deux, trois mois, je dois faire deux, trois jours de tonte par semaine, ouais. Du coup, je fais un peu moins… Mais c'est vrai qu'il y a des périodes où je ne suis pas du tout là, enfin, je… pars le matin à quatre heures et demi et je finis le soir à neuf heures et demi, dix heures donc euh… ».* Son activité de tondeur lui a permis d'avoir un revenu et certainement de financer les investissements sur la ferme les premières années d'installation. Les contraintes horaires et physiques de ce travail sont importantes. Elles paraissent parfaitement acceptées même s'il les a beaucoup diminuées au fil des ans. Son point de vue sur la question de la différence de situation entre un salarié et lui sur le travail de la ferme est intéressant : *« C'est compliqué aussi de séparer les deux. Je prends un salarié de temps en temps pour du service et un gars qui vient faire sept heures, bon pendant sept heures, il travaille. Moi, quand je suis sept heures sur la ferme, il y a des moments ou je ne travaille pas, quoi. Je serais salarié, je ne me permettrais pas, je ne ferais certainement pas ça vis-à-vis de mon patron. Tu as l'impression de travailler de sept heures du matin à sept heures du soir. C'est une amplitude horaire énorme mais de là, à dire que je travaille soixante-dix heures par semaine... J'ai des copains qui sont en GAEC, ils avaient commencé de compter leurs heures, ils ont arrêté assez vite. Là j'ai pris cinq minutes pour*

[44] http://www.economiematin.fr/news-france-productivite-travail-coute-charges

[45] Dourgnon Julien, Pourquoi un revenu universel ? (Édition Les petits matins, 2017) (p.23) : La proportion du temps de vie au travail passe de 40 % (70 % du temps éveillé) au début du siècle à environ 10 % (16 % du temps éveillé) aujourd'hui laissant augurer cette "société de loisirs". La rareté matérielle vaincue, l'être humain devait progressivement connaître à la fois les joies de l'abondance et celles du temps libéré »

[46] Edgard Morin, *Écologiser l'homme* (Éditions Lemieux Éditeur, 2016) p. 30

boire le café. Je suis allé chercher mes gamins à l'école. La contrepartie, c'est que l'on a une astreinte, 24/24, sept jours sept. Hier soir, je suis retourné à la bergerie ».

Il parle ensuite de la manière dont chacun organise ses activités de la journée ou de la semaine et leur donne une priorité. Il prend l'exemple des chasseurs.

Monsieur H : *« Les chasseurs ».*

DG : *« Mais eux, ils le rentrent dans leur temps de travail ? » [Rire]*

Monsieur H : *« Ouais, ça fait partie de leur… de la continuité du truc… Sur la commune, il y a quatre vingt-dix permis de chasse et quasiment tous les paysans chassent, c'est vraiment une institution. Donc, là, ils chassent mardi, jeudi, samedi, dimanche, c'est quasiment tous les jours, toutes les semaines ».*

DG : *« C'est vrai qu'ils y passent beaucoup de temps. Comme tu disais tout à l'heure, quand tu es salarié, ça ne ferait pas partie du temps de travail ».*

Monsieur H : *« Après, on en discute des fois, je les chambre parce que les jeudis, il faut… forcément, tu ne les as pas, le ciel pourrait bien leur tomber dessus… Ils sont à la chasse, c'est impossible… donc euh… mais ils disent : « Ouais mais non, nous le matin, quand on va à la chasse, on a fait le boulot, ce n'est pas toi qui viens nourrir mes vaches ». Donc, non, ils assument, ils font quand même le truc avant, quoi. Bon après effectivement, ils vont peut-être un peu plus vite que d'habitude mais… ».*

Monsieur E nous parle également des paysans chasseurs et de leurs sentiments d'être toujours au travail : *« Ouais, ils pensent qu'au travail mais après… alors il y a aussi le fait que l'on se refuse… alors nous, parfois, on a mauvaise conscience, maintenant ça passe un peu mais on se rend compte que le paysan, il aime bien dire qu'il est tout le temps au taquet, alors… Je ne parle pas pour tout le monde mais il y a quand même un grande partie où à la période de la chasse, putain mais si chaque fois, chaque jour qu'ils passent à la chasse, moi, je les passais en vacances, j'aurais un paquet de vacances quand même. Pour eux, c'est du boulot. [Rire] Donc, euh… voilà, ça veut dire que ce temps libre là… ».*

Monsieur E différencie le temps de travail pour la ferme et le temps pour la famille, faire le bois, le jardin. *« Ben oui, alors que nous, à l'inverse les gens nous disent, ben ça fait quand même vachement de boulot, vous êtes tout le temps, tout le temps au boulot. Ben, moi, j'ai l'impression que non parce que, quand je fais mon bois, c'est perso. C'est des activités totalement différentes donc, ben ouais, il y a ça aussi, tu parles des charges mais… ce n'est pas la ferme ça mais pour la famille, on n'a rien, on n'a pas du fioul, on n'a pas… c'est que le bois, quoi. Et puis le bois, on en a partout et puis, c'est une activité différente et puis, quand tu fais ton jardin, ça compte pas, ce n'est pas du travail ».*

L'appréciation d'être au travail est très personnelle pour un indépendant. Nous voyons bien la différence entre le tondeur avec ses journées très chargées et la comparaison entre le travail du salarié et le paysan sur sa ferme. Le paysan à la chasse lui en profite pour aller surveiller ses troupeaux dans les parcs, voir ses récoltes, leur maturité. Il ne considère pas être en vacances car il reste chez lui, sur sa commune. Il va à la chasse mais assure le travail incompressible de la ferme. Lui considère les vacances comme un temps hors de son habitation pour plusieurs jours. Le salarié, lui est payé pour un travail. Il va naturellement différencier le travail pour lequel il est payé et le temps où il va faire d'autres activités, faire son bois, s'occuper éventuellement de ses animaux. La différentiation est difficile à faire chez les paysans, les indépendants, artisans, commerçants et autres. Elle est plus généralement

difficile à faire dans les métiers passions, les artistes, les intermittents du spectacle, les salariés d'associations militantes. Toutefois la question de se libérer de son travail se pose fréquemment. Nous avons rencontré des expériences d'organisations innovantes.

Par exemple le bar, restaurant géré à trois personnes G1, G2, G3: *«Au début, on travaillait beaucoup, beaucoup. À deux, après un hiver, on s'est réparti le temps, enfin, ça va mieux. On fait des grosses journées de dix à onze heures mais là, on a réussi à tout regrouper chacune sur trois ou quatre jours. Du coup, on a trois ou quatre jours où on ne travaille pas ».* Madame G3: *« je parlais avec des copines qui ont des boulots salariés. Pendant quatre jours, je suis à la maison enfin... c'est différent. Mais elles étaient carrément envieuses, elles étaient... ».*

Entre la réorganisation des jours de fermeture et l'organisation du travail pour ne pas travailler tout le temps à trois, il leur est permis d'avoir des week-end de trois ou quatre jours. *« Les copines sont carrément envieuses »* car il y a une vraie liberté pour adapter le travail aux exigences et contraintes de chacune. Madame G3*: « Mon conjoint est boulanger sur les marchés, pour nous déjà, d'avoir le jour de congé en même temps que tout le monde et voir les copains ».*

Nous pouvons remarquer chez tous une volonté hors du commun. Elle permet d'accepter des contraintes importantes, pas de revenu pendant trois ans, un travail de tondeur à plein temps en plus du travail de la ferme, la négavité des gens du pays et des organismes chargés de gérer les défis jeunes. Les inconvénients sont compensés par de multiples avantages, sources de nombreuses satisfactions. En premier lieu, il est souvent possible d'agir sur la gestion de son temps de travail. Monsieur H, lui décrit la liberté de gérer son temps au quotidien: *« Oui, la mairie, je suis là à côté, s'il faut prendre une demi-journée pour aller voir un… machin. Les autres : " Ouais, mais moi, je suis au boulot ". Ben moi, je peux me le permettre même si… il suffit que je démarre mon boulot un peu plus tôt le matin… je suis autonome surtout, enfin sur tellement de choses, quoi. Alors, qu'est ce qu'on peut, de quoi, on peut rêver de mieux, quoi ? Et même les orientations techniques, enfin voilà… moi je ne sais pas… Si tu vas développer telle activité ou telle autre, moi j'ai la liberté de le faire avec l'histoire du… avec les questions économiques derrière mais… il y a quand même cinquante mille façons de faire les choses et… on peut les faire à sa sauce, assez facilement, ouais. ».* Monsieur F : « *puis après il y a la concurrence, en fait tout ça, c'est stressant. Et après, il y a l'avantage d'être indépendant… Oui, pour moi, ça me convient bien. Je ne pourrais pas, j'ai été salarié. Je sais que je ne pourrais pas être salarié, pas du tout. Je préfère être indépendant et galérer un peu et être salarié et galérer... Quoi qu'on fasse, c'est toujours une galère, comme partout, il n'y a rien qui est parfait ».*

Monsieur C lui, a mis en place une organisation pour pouvoir partir six mois. *« Et moi, avec moi qui pars six mois, ça va être… moi je trouve que c'est super. C'est Yann qui est parti en congé sabbatique l'année dernière, c'est moi cet hiver, c'est Steph l'hiver prochain et Elouan l'hiver d'après, etc. Donc, tous les quatre ans ça revient quoi. Et là, c'est rigolo, enfin c'est rigolo c'est moi qui pars donc eux pendant six mois, ils vont piloter la boutique tout seuls, sans moi qui suis là, à regarder un peu derrière et qui historiquement… enfin voilà. Et c'est super. Moi je vais revenir dans six mois ce sera définitivement leur brasserie aussi. Je pense ».*

La mise en place de cette organisation a le double objectif de pouvoir partir six mois complètement coupé de l'entreprise et pour lui, initiateur du projet, de laisser la main à ses associés pour leur permettre d'être sur le même pied d'égalité. À noter, l'expression « *congé sabbatique »* est une adaptation personnelle de l'expression car le salaire et la prise en charge des charges sociales sont maintenus pendant les six mois d'absence. Pour le travail quotidien : *« Temps de travail : on attaque à 9 heures moins le quart, et 18 h 30, tout le monde est parti. Il faut enlever, les salons, le battage, finir de semer par exemple... Il y en a un qui est de garde le week-end, pour les tireuses qui sont sorties, le maltage, il faut retourner les tas, tout ça. Après, le rythme, on travaille en courant, midi pause de demi-heure. En saison, ça court dans tous les sens. On arrive à prendre sept semaines de vacances par an. On ne veut pas se crever à nos boulots, avoir du temps à côté, pouvoir voir grandir nos enfants et... avoir d'autres implications, associative et compagnie à côté. Avant tout, on est prêt à avoir des petits salaires mais du temps par contre. Contradiction: je fais attention parce que, quand on est au boulot, voilà, ça accroche, je ne sais s'il y a beaucoup de monde, qui peut supporter les rythmes de travail que l'on a ici. On imposerait ça à des salariés. Il faut gérer quatre tâches en même temps... ».*

Ici, le choix est clairement de diminuer au maximum le temps de travail pour pouvoir faire d'autres activités. La contrepartie est un rythme de travail intense. Il ne serait pas possible de demander le même à des salariés. C'est en tout cas l'appréciation de monsieur C car la pression au travail dans nombres d'entreprises est très importante.

Nous pouvons remarquer ici la différence de perception de la notion du travail entre le paysan en permanence au travail avec des temps passés à la chasse, faire son bois, etc. et le GAEC à quatre associés où le travail est rationalisé au maximum pour laisser la place à d'autres activités complètement séparées du temps de travail.

Les entretiens avec messieurs I et J parlent aussi de l'organisation du travail mais cette fois-ci pour se libérer du temps dans le cadre de leurs engagements professionnels.

Monsieur I : *« Ouais, au niveau du syndicat, de la chambre… en tout, j'ai passé pendant des années, pratiquement cent jours par an, cent jours par an à l'extérieur, alors… ça fait deux jours par semaine… Et là, je ne faisais pas payer… C'est pour ça qu'aussi, moi, j'avais toujours de l'avance dans mon boulot parce qu'après… sinon, tu es cuit hein… Toujours labourer un peu d'avance, toujours prêt à semer, toujours à… toujours de l'avance sinon… si tu es juste, juste… ce n'est pas la peine, il faut toujours avoir de l'avance. C'est la solution parce que si tu cours derrière le boulot, ça ne fait pas, quoi. C'est une organisation, c'est des choix, il y en a qui n'ont jamais le temps, moi, je ne comprends pas. Le temps, tu le prends et puis, c'est tout… ».*

Monsieur J : *« J'avais beaucoup de responsabilités, il fallait partir tôt le matin. C'était très organisé, ce qui me permettait de gagner beaucoup de temps. Ma femme, elle trayait un peu mais uniquement quand je n'étais pas là. J'ai pratiquement toujours assuré la traite sauf pendant les ensilages. Le matin, je me levais une heure plus tôt. Le soir, des fois ça portait une heure de retard mais ce n'est pas grave, hein... Moi, du moment où je travaillais pour l'ensemble de l'agriculture, je ne comptais pas mes heures ».*

Dans le cadre du temps passé pour des engagements professionnels, nous pouvons voir la séparation dans les deux cas avec le travail de la ferme. Comment considérer ce temps passé ? Nous n'avons pas vraiment la réponse, c'est du temps passé au service des autres, de la

représentation de la profession, d'une cause… Nous pouvons le nommer militantisme mais messieurs I et J n'emploieraient certainement pas ce mot. Nous pouvons simplement remarquer que dans les deux cas, ils le faisaient sans aucune compensation financière.

Monsieur F, lui a fait un choix de travailler non stop pour la création de l'entreprise. *« Pendant trois ans, 12 heures par jour sept jour sur sept. Depuis un an, j'arrive à avoir tous mes week-end, un mercredi sur deux, je garde mon petit, je l'ai un week-end sur deux et la moitié des vacances. Après, je fais des grosses journées, je me lève à 6 h 00 et je finis le boulot vers 9 h 00 à peu près. On va dire de 7 - 8 heures à peu près sans arrêt, un quart d'heure pour manger à midi, c'est tout. J'ai appris à mieux travailler et à optimiser plus ma façon de travailler… Pendant trois ans, pas de loyer, pas de d'électricité, pas d'internet, je sortais vraiment le minimum pour payer. Il faut se serrer la ceinture. Il fallait de la trésorerie pour acheter de la matière première pour produire plus. Je n'ai pas pu me verser de salaire pendant deux - trois ans ».* Monsieur F a créé son entreprise sans apport et sans passer par les banques. Il a fait le choix de réinvestir tous les bénéfices pour financer les investissements et les stocks. Il a pu se permettre de vivre sans prélèvements car il était logé, nourri chez sa mère. Nous avons le cas d'une entreprise créée à partir de rien au prix d'un dévouement total au projet mais au détriment de la vie personnelle. Monsieur F s'est donné comme exigence de ne dépendre de personne d'un point de vue financier pour démarrer son entreprise. Cela lui donnait à tout moment la liberté de choisir de continuer ou pas en fonction des satisfactions et des problèmes rencontrés.

Monsieur A, lui, a l'objectif de réduire son temps de travail pour se rapprocher du régime salarié. *« Beaucoup de travail, surtout en saison, en saison hivernale, moins de 35 heures, "bol d'oxygène, temps pour m'occuper de ma fille". Volonté de diminuer le week-end pour avoir une vie familiale. Vacances. J'arrive à prendre trois semaines par an... Ma quête des années à venir, dégager du temps pour la vie de famille. Arriver à cinq semaines de congés payés… Vous me demandez dans quel cadre j'aimerais exercer cette activité, sincèrement, j'aimerais exercer cette activité dans un cadre où je serais fonctionnaire de l'État où je serais… où je ne travaillerais pas forcément mes terres parce que moi, je ne suis pas du tout attaché à travailler mes terres. Les terres de quelqu'un d'autre, ça m'est complètement égal. Je travaillerais de la même façon si… mais pas dans les mêmes conditions et surtout je pense qu'il y a un intérêt général à produire bien»*. Dans l'idéal, monsieur A propose de nationaliser la production alimentaire de base pour répondre aux exigences de nourrir l'ensemble de la population avec des produits de qualité en cohérence avec ses convictions politiques. Sa proposition amène une solution pour établir des conditions de temps de travail équivalente pour l'ensemble des travailleurs.

Enfin, nous avons une dernière approche du travail avec monsieur E. Il explique sa notion personnelle du travail, il a régulièrement l'occasion d'échanger avec des citadins lors des visites de la ferme. *« En fait, on se sent aller au travail que quand on va à l'extérieur. C'est-à-dire que, quand c'est la traite, la fromagerie, ce n'est pas du boulot par contre quand on va au marché, quand on a les visites, en fait quand on a des horaires que l'on nous impose. Là, on a l'impression d'aller au boulot. Sinon, ça nous paraît juste être la vie normale en fait. Quand les gens viennent, ils disent : " Ben, ce que vous faites, c'est hallucinant ". Ben non, c'est ce qui a été fait pendant des milliers d'années. En fait vous, ce que vous faites, c'est hallucinant. [Rire des deux] ça fait trente ans que votre boulot, il existe, avant, il n'existait*

pas. Consultant ou je ne sais pas quoi. Hallucinant, ce n'est pas hallucinant, c'est juste un boulot qui n'est pas normal, quoi. Parce ça n'existe pas, enfin ça n'existe pas, ça existe mais… Je trouve dommage que les gens parfois… aient une image un peu… enfin ça les fait halluciner parce que du coup, on vit juste normalement, simplement, quoi. Alors que, c'est fou à quel point les gens, ils ont été déconnectés de plein de choses, malgré eux, hein… je ne les envie pas du tout. " Ce n'est pas trop la galère tous les jours ? " Moi, je leur dis : " Mais le matin, les embouteillages, le métro, le machin, ce n'est pas trop la galère ? " Même si ce n'est pas facile, hein… après il n'y a rien de facile, hein… ».

Monsieur E a une approche différente de la notion du travail à la ferme. Il considère*« juste être la vie normale »* la vie d'un éleveur, cultivateur, une activité ancestrale ayant toujours existé. Il n'a pas l'impression d'être au boulot avec ses chèvres, à la traite, dans sa fromagerie. Il pose la question du sens de nombre d'emplois citadins, tous ces nouveaux métiers « *déconnectés de plein de choses ».*

En résumé, nous avons une approche assez consensuelle sur la pénibilité du travail. Elle a considérablement diminué avec la mécanisation. La contrepartie est le coût économique mais nous avons vu l'inventivité des paysans pour trouver des solutions abordables. Le second point sur le temps de travail est beaucoup moins consensuel. Nous avons des approches très différentes et très personnelles sur le temps de travail, les loisirs, les vacances. Le statut d'indépendant permet cette liberté d'interprétation adaptée à chacun. C'est un de ses principaux avantages.

2. La rémunération

La création de son activité économique a naturellement pour objectif d'obtenir un revenu pour subvenir à ses besoins. En France, la base de rémunération est le SMIC, il correspond au salaire horaire minimum légal que le salarié doit percevoir[47]. Pour parler revenu, la référence généralement utilisée dans le langage commun est le montant du SMIC mensuel net, soit 1 171 € au 1er janvier 2019[48]. En France, le montant du salaire net moyen tenant compte des temps partiels, en juillet 2018, est de 1 498 € (Source Eurostat)[49]. Il s'élève à 2 250 € net pour un équivalent temps plein (EQTP)[50].

Dans le cadre de la création d'une activité en milieu rural avec un statut d'indépendant, la notion de rémunération est très variable. En tout état de cause, elle est mensuelle et n'est pas corrélée au nombre d'heures de travail. Nous avons pu voir la différence de notion de temps travaillé d'une expérience à l'autre. La rémunération mensuelle est généralement inférieure au revenu moyen, voire même inexistante les premières années de fonctionnement. Par exemple, monsieur F dit n'avoir prélevé aucun salaire les deux – trois premières années de l'activité. Parmi la fraction de la population engagée dans la remise en cause de notre société de consommation, nombre de petits paysans et autres entrepreneurs vont chercher des solutions

[47] https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F2300
[48] http://www.smic-horaire.com/
[49]https://www.google.com/search?q=moyenne+des+salaire+en+France&rlz=1C1GGRV_enFR751FR751&oq=moyenne+des+salaire+en+France&aqs=chrome..69i57j0l5.7657j0j8&sourceid=chrome&ie=UTF-8
[50]http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2018/02/27/20002-20180227ARTFIG00294-en-france-le-salaire-mensuel-net-moyen-s-eleve-a-2250-euros.php

pour avoir les moyens de *« vivre correctement »* avec des revenus bien en deçà du revenu moyen. Nous avons rencontré un certain nombre d'exemples lors de nos entretiens.

Monsieur A est installé depuis trois ans : *« ouais, je voulais en venir là. Pour discuter avec eux. Je suis quand même un des rares à pouvoir me dégager 1 000 €, 1 100 € par mois. Mes collègues font pas ça, mes collègues chevriers à Anzat, ils sont deux ils ont 800 € par mois pour deux et… j'ai un collègue à Autrac de Blesles, il est parti à la retraite. Il m'a dit que le mois avant de partir à la retraite, c'est la première fois qu'il se payait plus de 1 000 € de toute sa carrière, ça fait 41 ans. [Rire] J'entends et je comprends ça quoi, mais je me serais jamais lancé là dedans. Moi, si c'était ça les conditions, c'était hors de question. J'ai des aspirations à vivre comme tout le monde. Pas moins bien, pas mieux, juste…voilà. J'ai envie de vivre tranquillement mais moi je ne plains pas. Ma femme travaille à temps plein à l'extérieur, moi je me dégage un revenu. On vit normalement, on vit confortablement, je manque de rien, je ne peux pas dire, on est propriétaire ici, on n'a pas de crédit. De quoi, on pourrait se plaindre ? Sincèrement, je n'ai pas à me plaindre. Après, c'est juste que les heures de boulot, je les fais et que je n'ai juste pas de salaire qui correspond à… je n'ai pas le revenu qui correspond au travail ».* Monsieur A estime son niveau de vie correct avec le salaire de sa femme, « *On vit normalement, on vit confortablement* ». La situation de ses amis éleveurs montre l'exemple des revenus très faibles en fin de carrière. Lui, se plaint de ne pas être correctement rémunéré en rapport du nombre d'heures de travail. Son objectif pour les années à venir est de conserver son revenu en diminuant le temps de travail, notamment libérer les dimanches et prendre cinq semaines de congé par an.

Monsieur C estime avoir un revenu convenable : *« C'est confortable économiquement donc on arrive à partir six mois avec maintien du salaire et tout. Prélèvement: on était à 1 200 €, on est passé à 1 400 € en mars. En fin d'année, on prend un peu plus ou pas. Par contre, on considère que… la brasserie, elle ne nous appartient pas. Un nouvel associé doit apporter 25 000 € d'autofinancement, 15 000 € en numéraire et 10 000 € en temps de travail, c'est-à-dire qu'il a moins de prélèvement, le temps de rattraper. Voilà, dans l'idée de pouvoir installer des gens normaux et pas des financiers. Et, quand tu pars, tu pars qu'avec ça. Tu pars avec les 25 000 € d'apport de départ. Par contre, on n'aura pas de retraite. L'idée maintenant, c'est qu'on arrête d'autofinancer parce qu'on va en avoir moins besoin. On continue de prélever 1 400 balles et en fin d'année, on puisse verser 6, 8, 10 000 balles. Ça pourrait être faisable à partir de l'année prochaine, quoi. Elouan s'installe au 1er novembre, il a déjà une maison sur le dos. Si on lui dit: "il faut que tu rachètes un tiers du truc". Je n'en sais rien, ça vaut 400 000 balles ben... il ne va pas s'installer. Il fera autre chose comme métier, ce qui est con ».* Le prélèvement est passé à 1 400 € par mois en mars 2018, soit sept ans après la création. Nous pouvons simplement remarquer que pour une entreprise en bonne situation financière, le revenu moyen de 1 498 € n'est toujours pas atteint. L'originalité du montage de ce GAEC est de donner la possibilité de devenir associé avec un apport de 25 000 euros. Cela permet d'installer « *des gens normaux* » non fortunés, la contrepartie est de ne pas capitaliser pour sa retraite. Nous pouvons reconnaître ici la démarche militante de monsieur C en cohérence avec son parcours de jeunesse : *« Depuis tout petit je suis passé par… les mouvements d'éduc' pop euh… nouvellement JAC euh… en gros euh… mes parents ce sont des cathos de gauche en gros. Même si moi j'en suis sorti, je suis passé par les mouvements type JAC, le MRJC, l'ACO tout ça ».* Il a créé une entreprise performante économiquement,

créatrice de plusieurs emplois, quatre en l'occurrence, dans laquelle les associés travaillent pour avoir un salaire mais n'ont pas de contre partie dans la constitution d'un capital. Une majorité d'indépendants compense, en particulier chez les agriculteurs, une rémunération très faible par la constitution d'un capital. Celui-ci peut-être considéré comme un salaire différé. La condition pour en bénéficier est d'être en mesure de le valoriser c'est-à-dire de pouvoir vendre son entreprise en fin de carrière.

Monsieur F lui, n'a pas prélevé de salaire pendant trois ans pour constituer son capital. *« Aujourd'hui, je ne pourrais pas vivre avec le SMIC. Moi, à terme, je pense qu'il me faudrait à peu près... Je vais dire 3 000 € par mois. Ça correspond à peu près à deux SMIC. Je ne fais pas de folie, les voyages, je m'en fous, je n'aime pas voyager. Je n'ai pas trop de dépenses, en fait. Après, maintenant, tout est cher. Après, c'est vrai que ce n'est pas payé... ramener au taux horaire. C'est moins que le SMIC. Après, on gagne aussi ce qu'on peut ».* Après avoir fait des sacrifices pour la création, monsieur F estime ses besoins à 3 000 € avec un train de vie raisonnable *« je n'aime pas voyager. Je n'ai pas trop de dépenses ».*

Monsieur B n'est pas encore installé, il présente son objectif : *« L'objectif à atteindre, on est parti de l'inverse: "Qu'est ce qu'on a besoin pour vivre en terme de revenu ?" Didier produit les légumes, on n'en achète plus, on mange ses légumes. Pareil pour les œufs. On vit en fonction de nos moyens. Moi, l'objectif, c'est de me dire, 1 500 € par personne... À la Réunion, il y a plein de gens au RSA à 600 € qui ont une vie idéale. Ils ont tous les compétences, ça va être de l'échange de pratique. Nous, comment est-ce qu'on peut mutualiser, réussir à avoir moins besoin d'argent et être moins dépendant de la société de consommation ? Le revenu n'est pas équivalent à celui d'un salarié, il y a quand même les charges que l'on peut faire passer dans son activité. Enfin ce socle des 1 500 €, c'est idyllique mais à terme, on a envie d'y arriver, à 4-5 ans. Et du temps aussi un peu plus disponible pour faire autre chose, voyager, faire des projets plus perso. Est-ce réaliste, je ne sais pas ».* L'objectif des 1 500 € est situé dans le temps, 4 – 5 ans, il comprend une diminution de salaire importante à la création, le temps de la montée en puissance du projet et fait partie d'un objectif de réduction de leur train de vie. Nous ne connaissons pas le salaire actuel mais avec un diplôme d'ingénieur, nous le supposons supérieur. Cela nous montre la relativité des situations selon leurs points de départ ou leurs références.

Après cinq ans de fonctionnement, le bar restaurant de mesdames G1, G2, G3 tourne bien mais les revenus sont modestes. Le projet a été créé à deux associés en 2013, lors de l'entretien il est en transition, madame G2 arrête et est remplacée par madame G3.

Madame G3 : *« Après, nous, on n'arrive pas encore à toucher le SMIC, on arrive à se payer 1 000 € et on ne cotise pas ni au chômage, ni rien… »*

Madame G1 : *« Ouais, voilà. Mais moi je m'y retrouve dans le sens où je fais quelque chose qui me plaît et tout ça… après le jour où j'arrête, je vais faire des boulots où… une fois que je suis sortie du boulot, je pense à autre chose et… Quand j'en ai marre, j'arrête mais pour l'instant, moi, ça me va bien, j'avais besoin de ça, là...: Au début, c'était un peu le bazar, après la deuxième année, c'était un petit moins parce que, on avait pas mal dépensé pour changer les statuts, pour faire tout ça… On a salarié G2 les six derniers mois pour qu'elle puisse partir avec du chômage… On a investi effectivement dans une licence IV que jusqu'à maintenant, on la louait. Et là du coup, on est propriétaire de notre licence IV. C'est vrai que selon les investissements. Du coup, les trucs, les bidules, on se paye comme on peut,*

quoi. Mais je crois pouvoir dire qu'en moyenne, on arrive à se tirer 1 000 € par mois, à deux ». Elles ont fait le choix d'autofinancer les investissements et d'avoir un revenu inférieur au SMIC. Vivre avec un faible revenu est facilité par le fait de vivre en colocation.

Madame G1 : *« On a mis beaucoup de temps à la trouver en fait. Au début, quand on voulait chercher une coloc'. Alors, au début, on n'était pas forcément sept non plus mais on cherchait une coloc', on a mis beaucoup, beaucoup de temps à trouver sur la commune quelque chose à louer une maison même pour accueillir les familles, hein… Quand on disait qu'on était quatre ou cinq, ça ne marchait pas. Il y avait… et en fait, on n'a pas trouvé jusqu'à ce que chacun trouve une solution ».*

DG : *« Ça, c'était vraiment, c'était un choix de vie, quoi ? Vous vouliez vivre en coloc' ? »*

Madame G1 *: « Ouais, ouais c'était vraiment un choix ».* La vie en colocation n'est pas la conséquence d'un faible revenu, c'est un vrai choix de mode de vie en cohérence avec leurs convictions.

Monsieur H, lui, exprime la difficulté de parler de revenu dans le cadre d'une ferme. *« C'est quelque de chose de compliqué pour les agriculteurs, pas forcément de parler de revenu, enfin, on est tous pareil, on n'aime pas… on veut toujours se faire plaindre et dire que l'on ne gagne pas grand-chose. Il y a tellement peu de frontière entre le privé et le professionnel dans une ferme. C'est impossible de dire combien je sors de revenu par mois, ça n'existe pas. Puisque, forcément, je n'ai pas de voiture privée. J'ai une voiture pour la ferme, mon téléphone portable, il est payé par la ferme. Sur la ferme, je dois être à 10 000 € de revenu (annuel), de bénéfice hors prélèvement ».* Nous rejoignons le problème posé sur quantifier le travail dans le cadre d'une ferme. Si la voiture, le téléphone, le chauffage sont pris en charge par la ferme. Il est plus facilement possible de se contenter d'un faible prélèvement mensuel.

Monsieur et madame E, quant à eux, vivent avec un faible revenu mais dégagent une très bonne marge par rapport à leur chiffre d'affaire, « *24 000 € de chiffre d'affaire, 12 000 € de revenu plus 6 – 8 000 € d'aides européennes, elle dégage 20 000 €. Donc, on a 1 500 € par mois ».* Là, il parle du revenu actuel, les sept premières années, il y avait un emprunt. « *Après on n'a pas de frais de véto, on n'a pas d'emprunt. On les a remboursés, la septième année, on les avait remboursés donc… alors c'était 10 000 €, ce n'était pas beaucoup mais on a payé tout l'emprunt ».* Chez monsieur et madame E, nous avons un revenu unique de 1 500 € pour une famille avec quatre enfants. Nous sommes exactement à la moitié du montant du salaire net moyen de 1 498 € mensuel et par personne tenant compte des temps partiels. Pour avoir une marge aussi importante par rapport au chiffre d'affaire, monsieur E explique sa méthode, il réduit toujours les dépenses au maximum. Par exemple, la fromagerie : *« ma fromagerie, elle m'a coûté, je ne sais pas, peut-être, dix fois moins cher que s'ils m'avaient fait des panneaux sandwichs, quoi. Et en plus, je consomme beaucoup moins d'eau parce que les copains qui ont des panneaux sandwichs, ils passent leur temps à nettoyer les murs parce qu'ils ont des moisissures et donc, ils nettoient avec le karcher. C'est humide, donc t'achètes un déshumidificateur, ben voilà quoi ».* Autre exemple, le tracteur : *« J'ai acheté du Landini parce que c'est des pièces Massey. On trouve ça facilement des pièces Massey, c'est un moteur Perkins donc quand tu as à changer un moteur. Les pièces de Perkins ne sont pas*

chères du tout. Tout ça, c'était un peu réfléchi mais ça compte beaucoup parce que le matériel, ça compte beaucoup dans le revenu d'une ferme, quoi ».

Madame E : *« Financièrement : " Comment, on s'en sort ?" »*

Monsieur E : *« On se demande comment on s'en sort et du coup en opposition, on n'a vraiment pas l'impression de ne pas faire des trucs exceptionnels ou qui… »*

Madame E : *« Car là, tu ne nous vois pas dans le gros stress, là ».*

Monsieur E : *« Non mais c'est vrai, on n'arrive pas à comprendre. C'est vrai quand tu me dis : " vos charges, ce n'est pas gros " mais on a du mal à projeter, à part les emprunts : Comment les fermes de notre taille, elles pourraient avoir des charges plus importantes parce qu'on n'a pas l'impression d'essayer de ne pas dépenser plus que ça ».*

Pour Monsieur et madame E, tout n'est pas idyllique mais l'ensemble de leurs décisions est guidé par une philosophie de vie constamment présente chez l'un comme l'autre.

Madame E : *« Moi, je pense que, il y a des moments où ça peut être très dur et des moments où, on a quand même la belle vie ».*

Monsieur E: *« Est-ce que vous gagnez bien votre vie ? » Et ben, est-ce que tu crois que gagner sa vie, c'est avec un compte en banque ? Donc ta vie, elle est si courte que tu la gagnes avec autre chose, quoi. Oui, on s'en sort mais après en terme de… »*

Madame E : *« On s'en sort, ça nous convient par rapport à nos besoins.. .Moi, je trouve ça vachement réducteur de dire… On n'est pas, on n'est jamais embêté par l'envie de s'acheter, évidemment, on ne va pas s'acheter des trucs inutiles non plus, mais voilà… on n'est pas… on assume nos enfants sans problème. On n'a pas besoin d'aller quémander des sous à gauche, à droite. Et voilà, le camping, c'est l'aventure qui m'intéresse, si j'avais besoin d'aller chercher du boulot, je serais allée en chercher… ça fera quand même un complément financier, normalement. Alors, oui, ce n'est pas parce qu'on ne s'en sort pas. Il faut que je fasse quelque chose, ouais parce que j'ai envie, histoire de faire des trucs sympas où… et puis, voilà. Avec le camping, on peut faire des liens avec la ferme qui sont intéressants quand même comme avec le village vacances sauf que ce n'est pas la même… Oui, oui bon ben voilà, moi, je vais dans la montagne, je fais des crapahutes… après voilà, c'est parce que c'est hors saison. Cet été, je me suis échappée parce qu'il y avait cette histoire de camping là, qui me travaillait déjà et puis, je me suis dit : " Tiens, si tu reprends le camping " alors que le camping n'était pas du tout à reprendre. " Si tu prends le camping : comment tu l'appelles ? Ah, ben tiens, éco-camping, au fil de l'eau, machin" et puis, j'ai dit : " Tiens, je vais regarder ce que c'est, parce que c'est sûr qu'il y en a des éco-campings et puis j'en ai vu un à Florac" ».* La première motivation de reprendre le camping est de créer, de faire autre chose, mettre en place une nouvelle activité. L'intérêt financier n'est pas neutre mais il vient en second lieu. La dynamique de l'innovation est un moteur dans la vie, particulièrement pour madame E avec la reprise du camping. Nous sommes une nouvelle fois sur des choix de vie en cohérence avec des convictions.

Comme nombre de paysans, madame K bénéficie du RSA, elle est contrainte de vivre avec un petit budget. *« Salaire correct…? Non, pas du tout, d'autant plus que je suis seule avec ma fille, donc je bénéficie du RSA. Non, mais c'est tellement devenu aléatoire. C'est vrai que sur le papier, j'ai tout ce qu'il faut pour… Normalement, si ça se passe bien, ça amène un revenu correct. Je ne demande pas des cent et des mille, mais... »*

Madame K : *« Alors, déjà, il y a… fruits et légumes, je n'achète rien, à part un peu des fruits, l'hiver et… C'est de vivre en autonomie. C'est de ne pas se laisser… Enfin, moi, je ne suis pas tentée par tout ce qui est biens de consommation, auxquels pourrait être tenté beaucoup de… 90 % de la population, on va dire. C'est aussi de l'économie de chauffage, je fais mon bois ou j'en achète très peu et voilà. Ce n'est pas…Tout est dans la façon de vivre ».* Nous sommes ici confrontés à la difficulté de toute entreprise, un élément extérieur venant perturber la production sans avoir aucun moyen pour agir dessus. La ferme est bien dimensionnée, l'outil de production est là mais les conséquences du changement climatiques rendent les récoltes de plus en plus aléatoires. Nous voyons l'utilité d'avoir des mécanismes sociaux de solidarité comme le RSA dans le cadre de l'entreprise. Ils sont minima pour s'en sortir, les propos de madame K sont significatifs : *« Tout est dans la façon de vivre ».*

En résumé, la notion de rémunération pour les indépendants agricoles et autres n'est pas comparable aux revenus moyens salariés. Il y a un temps de mise en place inévitable, la montée en puissance de la production, le remboursement des investissements avec, la plupart du temps, de très faibles prélèvements. Par conséquence, il y a nombre de solutions mise en place pour réduire les besoins et garder la liberté de vivre et d'agir avec peu de moyens. Pour l'ensemble des enquêtés, c'est un choix assumé pour ne pas aller dans le consumérisme. Mais chacun place le curseur par rapport à ses références. Comme nous avons pu le voir, il est assez variable.

3. Les loisirs, les activités culturelles

« Ainsi depuis cent ans, le loisir est né, a grandi, s'est valorisé. Il est en pleine expansion… Il n'est pas un produit secondaire mais central de la civilisation actuelle[51] *… Une mutation humaniste est amorcée. Elle sera peut-être encore plus fondamentale que celle de la Renaissance*[52] *».* L'évolution de la société confirme les propos de Joffre Dumazedier en 1962.

Les loisirs et les activités culturelles prennent de plus en plus de place dans notre vie. C'est la conséquence heureuse de la diminution du temps de travail et de l'augmentation du niveau de vie dans notre société du XXIe siècle. Jeremy Rifking met également le jeu au centre de la civilisation actuelle : *« Comme les révolutions industrielles des deux derniers siècles ont libéré les humains du servage, l'ère coopérative libère du travail pour entrer dans le jeu profond qui est la raison d'être de la sociabilité*[53]*. Aux XIXe et XX^{e}siècle…, nous vivions pour travailler…, au XXIe…, nous vivons pour jouer*[54] *».*

Les conditions matérielles ont considérablement amélioré nos conditions de vie. Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, il n'y avait pas de sanitaires dans les maisons, l'électricité est arrivée dans les maisons au cours des années 40. Une seule pièce de la maison était chauffée par un fourneau peu performant, les fenêtres laissaient passer les courants d'air. L'évolution de l'habillement a amené une grande amélioration. Mes parents m'ont toujours dit : *« Nous n'avions pas des bottes pour sortir dans la neige, seulement des sabots, ce n'était ni confortable, ni étanche… »* Dans les années 50, l'arrivée de la voiture a considérablement

[51] Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?* (Editions du seuil, 1962) p. 237
[52] idem p. 240
[53] Rifking Jeremy, *La troisième révolution industrielle* (Éditions Les liens qui libèrent 2011) p. 377
[54] idem p. 378

changé les conditions de vie. Auparavant, les trajets s'effectuaient à pied et toujours chargés. Ma grand-mère faisait quatre kilomètres à pied avec son panier pour aller vendre ses fromages et revenait avec les courses pour la famille. Dans un milieu rural comme le Mézenc, la modernité s'est installée après la seconde guerre mondiale. Cependant nous pouvons supposer un certain décalage par rapport au milieu urbain, de là un sentiment de pays retardé ou arriéré s'est installé dans l'opinion publique.

Pour autant, la culture paysanne avant l'arrivée de cette modernité était riche d'histoires, de contes, de fêtes diverses et variées. Les occasions de divertissements étaient nombreuses mais restaient conditionnées aux soins quotidiens des animaux et par conséquent sur un secteur restreint. Les gens n'avaient pas la possibilité, ni les moyens de voyager dans d'autres régions. La seule et unique occasion pour les hommes étaient le service militaire. Puis vint, l'exode rural dans la seconde moitié du XXe siècle, nos campagnes se sont vidées de leurs habitants. Le canton du Monastier (11 communes) est passé de 6 500 habitants en 1962 à 4 049 en 1999[55]. L'agriculture est restée l'activité majoritaire. Dans le milieu rural, la culture paysanne et ses divers divertissements ont petit à petit disparu et laissé la place à de nombreuses activités de loisirs et activités culturelles adaptées à notre temps. Elles sont permises par l'augmentation du niveau de vie, la diminution du temps de travail et l'évolution de la population. Dans le même temps, l'agriculture s'est modernisée, les fermes se sont agrandies. Le travail physique s'est amélioré mais le temps de travail n'a pas diminué, voire il a augmenté dans de nombreuses exploitations. La conséquence est d'avoir un milieu paysan majoritairement décalé par rapport au développement de la société de loisirs. Jeremy Rifking dit : « *Au XXe siècle, nous vivions pour travailler* », c'est encore le cas pour nombre de paysans. Les possibilités de partir en week-end et en vacances sont très limitées. La participation à l'organisation d'événements festifs, clubs sportifs est faible. L'organisation de réunion à 18 ou 19 h 00 n'est pas adaptée à leurs contraintes, C'est l'heure des soins aux animaux. Aujourd'hui, nous observons sur le secteur du Mézenc, comme dans l'ensemble du milieu rural, un repli sur soi de la corporation et une faible participation aux activités culturelles proposées. Pour un certain nombre de paysans, les seules sorties sont les marchés aux bestiaux, les concours d'élevage et les concours de labours organisés par la profession. Ce constat concerne plus particulièrement une part de la population paysanne victime de la spirale de l'évolution du système agricole avec l'agrandissement des exploitations, l'augmentation de la productivité et un endettement conséquent[56]. Mais le milieu rural est divers et varié, il est composé d'un certain nombre d'habitants dont les activités culturelles et de loisirs évoluent. Ils sont très inventifs pour compenser la faiblesse des propositions culturelles de nos campagnes. Sommes-nous dans le cadre de l'adaptation du milieu rural par rapport à l'évolution de la société dont parlent Jeremy Rifking ou Michel Serres ? Les entretiens réalisés nous montrent différentes approches de la question.

Monsieur A : *« On a un gros déficit, d'animation culturelle sur le territoire. Je fais partie d'une association qui s'appelle " Ciné plein air " qui tourne sur le haut canton et qui fait des projections de films sur grand écran... L'association de producteurs du pays de Blesles,*

[55]https://fr.wikipedia.org/wiki/Mod%C3%A8le:Donn%C3%A9es/Canton_du_Monastier-sur-Gazeille/%C3%A9volution_population

[56] Constat réalisé par observation tout au long de ma carrière de paysans de 1987 à 2014

Massiac. On réunit, artisans, petits artisans, producteurs de toutes sortes de choses avec une charte bien claire, ils faut que l'on commercialise sur le marché de Blesles qu'on fait tous les vendredis soir tout l'été,… parce qu'on organise repas et concert tous les vendredis soir. On fait un marché de Noël à Noël, on fait un marché de deux jours avec un concert, un repas avec que des producteurs locaux. Par contre, on a un truc en commun, on est tous extérieurs au territoire au départ. On n'est que des jeunes venus d'ailleurs, on a vu d'autres choses, on a voyagé, on a fait des trucs et puis on a des attentes, on a envie que la culture vienne à nous parce que l'on a du mal à y avoir accès par… »

Monsieur A : *« Voilà…, les apéros musiques de Blesles, ça par contre la mairie continue de subventionner. Que le festival, et nous, on avait réussi à s'associer entre associations, il y a l'association qui fait le festival, l'association qui fait le ciné plein air et l'association des producteurs. Après, on est fier de ce que l'on fait, on est fier d'amener aux gens mais on se rend compte que l'on finit un peu dans l'entre soi… Après, la culture, on arrive quand même, moi je vais à Clermont pendant le festival du court métrage. On va voir des concerts, on sort quand même mais c'est faible. »*

Du constat d'un gros déficit culturel sur le territoire, monsieur A nous décrit une multitude de réalisations très inventives, du cinéma plein air, une association avec différentes corporations pour proposer des soirées concerts à l'occasion des marchés d'été, un marché de Noël... Incontestablement, il amène avec un certain nombre d'amis une réponse à un vide, qui correspond à un besoin pour vivre sur ce territoire. Au travers de l'entretien, il soulève deux points faibles, la relation avec les élus locaux, la suppression de certains financements et le fait d'être tous extérieurs au territoire. Nous voyons ici une dynamique forte impulsée par des nouveaux arrivants confrontés à l'intégration à la population locale.

Monsieur B fait partie d'un projet collectif à cinq personnes. Ils sont arrivés tous les cinq à Guipel en Bretagne *: « après, il y a aussi une vie culturelle, oui qui est assez dynamique à Guipel. Assez rapidement, on se retrouve, on voyait les mêmes personnes qui venaient aux animations, aux petits trucs donc… ça s'est fait et puis… c'est des gens très simples, très ouverts. Ouais, plus ouverts que simples, d'ailleurs parce que c'est un peu péjoratif, ça et euh… et puis, on s'est très vite bien entendu ».*

Monsieur B : *« Parce qu'il y a des gens ici, qui sont nés ici, qui ont deux trois générations, qui ne sont jamais sortis de… Guipel, enfin qui n'ont jamais déménagé de Guipel et… c'est normal, quoi. Après, on est… je n'ai pas de statistique, on est la moitié. En gros, il y a la moitié de la population qui est vraiment du cru, enfin qui est vraiment d'ici et une autre moitié qui est venue parce qu'on est à 25 minutes de Rennes et… qui viennent de partout, de Bretagne ou même de… donc euh… Mais, c'est quand même dynamique, c'est ça qui est chouette, ce n'est pas une cité dortoir où… Il y a quand même plein de gens. »*
Monsieur B est dans une situation différente de celle de monsieur A, la région n'est pas la même, le village est plus important et proche d'une grande ville. La moitié de la population n'est pas originaire de la région. Nous avons malgré tout des similitudes d'implication dans la vie locale. Nous avons une forte implication dans de multiples associations, y compris une école en Breton dans laquelle monsieur B est beaucoup investi. *« Et puis, oui… il y a une école Diwan, là qui s'est installée en même temps que nous. Je ne sais pas si tu connais Diwan ? »*

DG : *« Non »*

Monsieur B : *« C'est une école en Breton. Une école, associative mais conventionnée avec l'Éducation nationale et euh… ouais, notre fils, il a trois ans. Donc, l'école s'est installée, il est allé à la crèche au début et euh… »*

Nous avons également des similitudes sur le détachement de la vie citadine et une préférence à l'aspect culturel local malgré un ensemble de propositions certainement moindre. Monsieur B, nous parle des sorties en ville : « *Alors, ça dépend qui, mais on n'arrive pas beaucoup à y aller. On y va plus, euh… on va plus voir des concerts mais c'est très rare, enfin, ça va être, une fois tous les deux, trois mois, euh… Mais, c'est vrai que le temps, il passe vite et la ville, c'est loin tout de suite. Et donc, enfin… ça faisait partie des objectifs mais pour l'instant, on ne les garde pas trop. Enfin, on ne les garde pas trop, ça viendra pour plus tard mais, euh… mais on va plus chercher l'aspect culturel dans le coin. Il y a plein de trucs, il y a plein de trucs qui se passent dans le coin et on y portera plus d'intérêt, on ira plus à un truc ici ».*

Il transparaît au travers de ces deux entretiens une volonté d'être dans une attitude constructive vis-à-vis des activités culturelles sur leur territoire. Ils ne sont pas en position de simple consommateur mais plus d'acteur, soit par le choix de la proximité *« il y a plein de trucs qui se passent dans le coin et on y portera plus d'intérêt»*, soit par la créativité, allier un marché de producteurs à l'organisation d'un concert, etc. Dans l'entretien avec madame K, nous pouvons observer une situation comparable dans une région différente, la basse Ardèche avec des routes d'accès difficile. Madame K participe à de nombreuses activités et à l'organisation de plusieurs d'entre elles.

Madame K : *« On va au cinéma à dix kilomètres, il y a une association qui s'appelle Écran-village qui passe pas mal de films art et essai, des trucs sympa pour les enfants. Il y a pas mal de spectacles sur le secteur… Après, il suffit de vouloir, après ce n'est pas toujours facile, même si ça fait 15 kilomètres, avec les routes que l'on a, on met une demi-heure pour rentrer. Il y a régulièrement, ou des bals, ou des spectacles, ou des... sur un village d'à côté, festival de la BD sur trois nuits… »*

DG : *« Et avec le magasin de producteurs, les animations, c'est quoi ? »*

Madame K : *« C'est… c'est musique ou spectacle, ouais. Spectacle, chorale… enfin plein de choses, quoi. Alors, nous, on fait ça pendant l'été, tous les mardis, le dernier mardi de juin jusqu'au premier mardi de septembre. On arrive à avoir entre 150 et 200 personnes ».*

Avec monsieur H, nous sommes toujours dans le même cas de figure.

Monsieur H : *« C'est-à-dire, j'aimais beaucoup lire quand j'étais berger je dévorais les livres. C'est vrai que là maintenant, j'ai moins le temps… On bouquine toujours un peu le soir en allant au lit mais dans la journée, je ne prends jamais le temps de… Si ! Quand je m'étais cassé une jambe, là… j'avais les yeux tout rouges, j'étais reparti à lire douze heures par jour. C'est vrai que je ne prends pas le temps de… de me poser et prendre le temps de… Je fais du taïchi, ça aussi c'est un truc important, j'avais fait du théâtre une année. J'essaie de faire quelque chose qui ne soit pas professionnel et pas sur la maison non plus. Aller jardiner, c'est chouette mais… ça reste de l'agricole ou… du coup taïchi, ça fait cinq, six ans, sept ans et c'est important, ouais ».*

DG : « *Et là, tu y vas une fois par semaine ? »*

Monsieur H : *« Ouais, c'est vrai que les envies ne manquent pas, c'est vrai que le théâtre, ça m'avait bien fait du bien aussi mais… »*

DG : *« Et le théâtre, c'était une troupe locale ? »*

Monsieur H : *« Oui, c'était une troupe que l'on avait montée sur le village, ouais… Donc on faisait deux jours par mois… »*

Monsieur H s'attache à faire une activité non professionnelle et hors de la maison. Il a une volonté d'ouverture vers d'autres milieux pour ne pas rester enfermé dans le milieu paysan très corporatiste[57].

Dans l'entretien avec mesdames G1, G2, G3 nous avons la description d'une nouvelle organisation pour proposer des ateliers en collectifs. Elles se donnent les moyens de répondre à leurs propres envies et de s'organiser suivant leurs besoins et leurs contraintes respectives.

Madame G1 : *« On a d'autres projets avec G2, G3 et d'autres copines, on a acheté une petite maison en association pour faire des ateliers collectifs de couture, euh… d'artisanat. Couture, sérigraphie, un peu tout ça et du coup, on a une maison à retaper dans le futur ici, dans la commune ».*

Avec l'activité bar-restaurant, nous avons également une multitude de propositions d'animations dans un petit village de 630 habitants.

DG : *« L'activité bar-restaurant et animation, c'est tous les combien ? »*

Madame G1 : *« Ah, c'est variable, en même temps, ça peut être quatre fois par mois, autant ça peut être deux fois par mois, autant… c'est un peu selon les propositions. On a les concerts, les spectacles, les choses comme ça. Ça marche pas mal parce que justement, il ne se passe pas grand-chose, enfin… et on a aussi les cafés, les cafés… mensuels ou hebdomadaires et tout ça… Le mardi, on a café manuel, une fois par mois, on a le café mots, c'est un peu des ateliers d'écriture, on a le café échecs que l'on vient de mettre en place donc café échecs, on joue aux échecs ».*

Madame G3 : *« Après, s'il y a des gens qui veulent proposer des cafés thématiques, ils peuvent se présenter et proposer leur activité et… Après, il y a un café contes, famille qui n'est pas organisé par nous, en fait… on est le lieu, quoi ».*

DG : « Oui, le lieu est ouvert ? »

Madame G2 : *« C'est comme le café mots, c'était… ».*

Madame G3 : *« Ce n'est pas nous qui l'organisons, quoi ».*

Madame G3 : *« C'est une association qui gère les animations du café, ce n'est pas forcément nous, quoi, enfin… on s'en occupe, on fait partie de l'association mais… ».*

Madame G2 : *« Il n'y a presque que nous mais l'association, ça permet quand… quelqu'un a envie de proposer quelque chose… il n'hésite pas trop non plus ».*

Madame G3 : *« Ouais, voilà »*

Madame G1 : *« Une fois par mois, on a une réunion de programmation où ceux qui ont envie de proposer, du style Marie qui a proposé un film le mois dernier. Il y avait plein de monde, c'était super ».*

Madame G3 : *« Ça a super bien marché. Mais bon, ça reste ouvert, quoi ».*

Madame G1 : *« Et toi, demain, tu as envie de proposer un atelier meubles en carton par exemple et ben… tu viens, on s'organise et… »*

Les animations sont très variées dans de multiples domaines. Mesdames G1, G2, G3 sont ouvertes à de nouvelles propositions portées par d'autres personnes. Le bar-restaurant amène

[57] Constat réalisé par observation tout au long de ma carrière de paysans de 1987 à 2014

une dynamique très positive sur le territoire. Il répond à un besoin de diversité et d'innovation pour une partie de la population.

Les activités culturelles ont forcément un coût. L'imagination et la créativité peuvent parfois le limiter au strict minimum. Monsieur et madame E ont intégré une attitude de non dépense dans toutes leurs activités. Ils ne vont pas se priver, ils vont chercher des solutions. Par exemple, comment avoir un spa ?

Madame E : *« Non, mais là, tu vois par exemple, ça il faut que je vois si ça va dans la baignoire qui est dehors et qui va servir de spa. Là, il y a de la neige mais il va y avoir un spa. Il faut attendre qu'il fasse beau parce que comme… on a l'eau de source gratuite, on a les panneaux solaires. Quand il fait beau, on ne paye pas l'eau chaude. On a essayé chez ma belle-sœur, elle l'a payé 4 000 €. J'avais trouvé ça agréable, on a quand même des problèmes de dos. Je me suis dit : "Tiens, ce n'est pas mal " eh ben le lendemain, on avait une journée Accueil Paysan à Brioude, je jette un œil sur le Bon Coin, je vois une baignoire en fonte ».*

Monsieur E*: « Donne baignoire en fonte ».*

Madame E : *« Je ramène la baignoire et hop, je suis équipée pour le spa ».*

Monsieur E: *« On est dehors, on regarde les étoiles ».*

DG : [Rire]

Madame E : *« Et ça nous coûte rien, les gens, ils hallucinent quoi, parce que l'idée de faire du feu sous la baignoire, c'est bien mais il faut quand même que tu alimentes un feu ».*

Monsieur E : *« Il faut le gérer parce que… ».*

Madame E : *« Il fait trop froid, il fait trop chaud, alors que là, il y a juste un sas devant la fromagerie. Alors, on fait ça l'hiver, pas l'été, ça ferait rentrer les mouches ».*

Monsieur E : *« Il n'y a pas d'intérêt quand il fait chaud dehors ».*

Madame E : *« Il n'y a pas d'intérêt, on va se baigner à la rivière, on a plus besoin d'aller dans l'eau froide mais là, c'est vrai que c'est hyper agréable et ça nous coûte rien ».*

Monsieur E : *« Alors, il y a des plaques, des intercalaires de palettes de bouteilles, alors on ferme, on laisse passer que la tête pour fermer pour pas que toute l'eau chaude, elle s'échappe, quoi ».*

Monsieur et madame E font également beaucoup de musique.

Madame E : *« Ouais, donc ça c'est sympa et puis, j'ai ramassé plein de partitions et puis, on s'entraîne quand même à la maison parce que… il est à la cornemuse et moi à l'accordéon depuis vingt ans mais à partir du moment où on s'est installé avec la ferme, on a laissé dans les… ».*

Monsieur E : « *Ça ne fait même pas un an que l'on a repris ».*

Madame E : *« Même pas un an, on fait partie d'un groupe folklorique tous les deux, la Galinette à Langeac donc on va loin pour répéter mais on ne répète pas si souvent et surtout, en fait, on danse au village vacances. Donc, les gens, ils nous voient, ils nous revoient, ils nous voient costumés ».*

Monsieur E : *« Là, il y a une prof de piano à la retraite donc elle donne des cours de piano aux enfants. D'ailleurs, on a acheté un piano là, sur le Bon Coin ».*

Madame E : *« On troque avec la prof de piano, elle prend de la viande, des fromages…du jus de pommes ».*

Il y certainement peu d'enfants initiés au piano grâce à du troc de nourriture. La faiblesse des moyens n'est pas une limite face à l'inventivité de monsieur et madame E.

Madame E : *« Ouais, mais on ne fait pas... ils vont à la musique juste au village mais on ne fait pas… on ne fait pas un qui fait le basket, un qui fait le machin. On l'a fait… quand je faisais l'école à la maison pour le grand et le grand, il faisait du rugby et la deuxième, elle faisait de la gym. C'était un peu pour qu'ils voient d'autres enfants mais sinon on ne fait pas… on n'est pas parti sur ce film là. De toute façon, on est loin à quelque part, on assume ».*

Madame E : *« Moi, les pleins de fois où je faisais l'école à la maison, je leur ai dit : " Attendez là, vu le temps qu'il fait aujourd'hui, on va dans le Cantal ". Ok, on fait ça, on va partir, je suis quand même partie trois semaines avec les quatre… ouais, on peut… ».*

Monsieur E : *« L'hiver, on est bien aux Estables, plutôt le soir quand il n'y a personne, parfois on fait de la luge de nuit ».*

Madame E : *« Ah, c'est sûr, toi ce n'est pas ce plan là. Moi, je suis bien sur des plans un peu fou, fou comme ça. On va aux Estables, bon allez on récupère les enfants à l'école et on file aux Estables faire de la luge de nuit ».*

Madame E : *« Ben, il n'y a personne et puis, c'est gelé, quoi. Enfin voilà, quoi. Je fais toujours des trucs un peu comme ça. Je n'aime pas la routine. Alors, soit je me fais des plans pour moi, soit j'embarque… lui, il est plus train train, quoi. Plus casanier, moi, j'ai plus besoin de partir de temps à temps ».*

Monsieur E : *« Comme ça, ça va, toi tu es contente de partir et moi, je suis content de rester ».*

Madame E : *« Ouais, voilà, il n'a pas la frustration. À chaque fois, il me dit : " Ben, profites en bien ". Et quand je dis : " J'ai besoin de partir… " Cet été, je suis partie un jour et demi ».*

Monsieur E : *« Ouais mais l'été, on est en vacances ici ».*

Monsieur et madame E assument le fait de ne pas proposer aux enfants une multi activité extra scolaire, *« On n'est pas parti sur ce film là »*. Ils compensent par des propositions insolites « *Moi, je suis bien sur des plans un peu fou, fou comme ça ».* Une fois encore, le revenu modeste de la famille n'empêche pas une imagination débordante dans les propositions.

L'ensemble de ces exemples montre bien comment les loisirs sont devenus essentiels dans notre société. Michel Serres[58] nous rappelle le chemin parcouru par notre civilisation *: « Nous sommes entrés dans un "deuxième âge" de l'histoire. Un temps où la discorde fait – cahin-caha – place à la concorde, une époque où l'on vit mieux et plus longtemps, une période bénie des dieux où l'on peut vivre en meilleure santé et plus heureux ».*

4. Faut-il parler de bonheur ?

La définition du bonheur suivant le dictionnaire de philosophie en ligne[59] : « Le bonheur est un état de satisfaction complète caractérisé par sa stabilité et sa durabilité. Il ne suffit pas de ressentir un bref contentement pour être heureux. Une joie intense n'est pas le bonheur. Un plaisir éphémère non plus. Le bonheur est un état *global ».*

[58] Serres Michel, *Darwin, Bonaparte et le samaritain* (Éditions Le Pommier, 2016)
[59] https://dicophilo.fr/definition/bonheur/

Selon Sandrine Roudaut, le fait de s'engager est un élément indispensable dans la recherche du bonheur : *« S'engager pour le monde, c'est ne pas renoncer à soi. L'altruisme, l'engagement n'exige pas le sacrifice de soi. On ne renonce pas à soi, à ses intérêts individuels. On ne sacrifie pas ses envies, son plaisir. Au contraire, on ressent une joie profonde, l'impression de s'accomplir entre le plus profond de soi et le don aux autres, sans que cela soit forcé. Faire du bien, fait du bien. Pas du plaisir égoïste, quelque chose de beaucoup plus fort qui vous fait sourire*[60]*... Regarder passer sa vie, quelle tristesse ! Vivre pleinement sa vie, s'accomplir, ce n'est pas juste sympa, une option, c'est vital*[61] *».*

L'ensemble des personnes rencontrées au cours des entretiens ont en commun d'avoir choisi de vivre pleinement leur vie. Ils sont dans la démarche de s'épanouir au travers de leurs activités. Le lien commun est d'avoir choisi de vivre en milieu rural et d'avoir créé leur activité professionnelle avec un statut d'indépendant. Cela vient en cohérence avec une démarche globale. Nous allons pouvoir observer comment un certain nombre de choix leur amène des éléments de bonheur, une joie de vivre par rapport à leurs propres souhaits dans leur projet de vie. Monsieur I nous amène un des premiers éléments : *« Dans ce métier, il n'y a pas que la volonté qui compte. Il y a aussi la motivation et puis, il faut rester motivé, quoi qu'il arrive, c'est là que tu peux… »* Dans plusieurs entretiens la motivation et la volonté ont joué un rôle essentiel dans la réussite de leur projet. L'entretien avec mesdames G1, G2, G3 montre l'accueil difficile sur le village. Madame G1 : *« On est reconnues parce qu'au début, quand on est arrivées, les gens se disaient : " Je ne leur donne pas deux mois, quoi " ».*

Madame G2 : *« Ouais, ils vont se casser la gueule, ils ne vont pas tenir ».*

Madame G1 : *« Les aides Défi-jeunes et tout ça, ils nous ont ri au nez, quoi ».*

Créer un bar restaurant dans un village de 700 habitants à partir de rien à vingt-cinq ans est un joli défi. Il a certainement fallu beaucoup de ténacité et comme dit monsieur I « *rester motivé, quoi qu'il arrive… »* Dans les autres entretiens nous retrouvons cette volonté et cette motivation. Monsieur F : *« Et puis, pendant, ces trois, quatre premières années, je suis resté chez ma mère, enfin j'habitais chez elle parce que c'est pareil, je ne pouvais pas payer un loyer non plus, quoi. Donc, voilà, pas de loyer à payer pour la brasserie, pas de loyer à payer pour le logement donc, je pouvais tout réinjecter dans l'entreprise, en fait ».*

Madame K : *« Un boulot qui plaît, que j'ai choisi ».*

DG : *« Une passion ? »*

Madame K : *« Voilà, pour laquelle je me suis battue parce que, j'ai fait ma formation, le BPREA, en Haute-Loire, ça n'a pas été facile avec les gros « beaufs » paysans de montagne. Je dirais les purs produits de terroir où, ils avaient du mal à envisager que les femmes puissent être chefs d'exploitation. »*

Monsieur E : *« Mais très rapidement, quand je suis rentré dans ces écoles qui se passent sur concours donc, j'ai fait un choix personnel, il y a sûrement un peu d'ego, je me suis dit : " Ça ne me correspond pas du tout, surtout le rapport humain ". Parce qu'on est formé pour écraser les autres, il n'y a pas beaucoup d'éthique. J'ai réussi à finir tant bien que mal mais en me disant : " Je ne vois pas comment je pourrai travailler dans ce milieu-là, quoi ". Et puis un jour, on était à… on a rencontré des copains, des gens, que j'avais connus sur*

[60] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016) p. 216
[61] idem p. 218

Montpellier, qui n'étaient pas dans ma formation. On les a revus vraiment par hasard et puis, ils ont commencé à nous dire : " Le seul moyen, c'est se tirer d'ici, c'est reprendre des fermes, de manger bio et se sortir de ce système à la noix " ».

Madame E : *« Parce que nous, on voulait une ferme isolée, on a craqué pour cette ferme parce que le paysage nous a vraiment séduits. On s'est dit : " Ce sera là et pas ailleurs ", ce n'était pas en dépit par manque de… »*

Nous pouvons ressentir une volonté hors du commun, née durant un parcours de vie avec des hauts et des bas. Cela peut être, une rencontre difficile en formation avec des « *gros " beaufs " paysans de montagne »,* la réalisation des conséquences de la réussite dans le futur métier « *Parce qu'on est formé pour écraser les autres ».* Plus de nombreux événements de la vie car tout ne peut être dit dans un simple entretien d'une ou deux heures avec un parfait inconnu. Mais il en ressort une chose. L'ensemble de cette énergie développée à créer un projet cohérent avec ses convictions donne une sérénité à chacun. Il ressort de l'ensemble des entretiens une force de vie, une capacité à orienter son projet de vie. Pour madame E, cela n'empêche pas d'être passée par des moments difficiles. Madame E : *« Ah oui, non, mais c'était… moi des larmes, j'en ai versé hein… Oui, ça été raide ».* De manière générale, il n'existe pas de projet sans rupture.

Finalement, l'avantage d'être indépendant prend le dessus sur le stress. Idem pour madame K pour d'autres raisons. Elle n'est pas dans une situation financière facile : *« Salaire correct…? Non, pas du tout… Parce qu'après, il y a la satisfaction personnelle de voir, quand c'est fait, de voir que c'est joli, que les gens sont contents quand on le vend et qu'on est bien. Moi, je suis bien, je m'épanouis dans le... dans ce que je fais. Sauf après un coup de gel, là, ça me nourrit moins. Un boulot qui plaît, que j'ai choisi. Voilà, pour lequel je me suis battue ».* La notion de liberté d'action et d'organisation apparaît essentielle dans la satisfaction d'être indépendant.

Pour monsieur J, il y a une part de militantisme dans ses engagements de responsable professionnel : *« Moi, du moment où je travaillais pour l'ensemble de l'agriculture, je ne comptais pas mes heures ».* Au travers de cette phrase, nous voyons un certain épanouissement, la satisfaction de travailler pour les autres.

Monsieur et madame E s'organisent des petits temps de plaisir simple, parfois mal compris dans le milieu paysan :

Madame E : *« Puis, nous on court l'été, tu sais pourquoi on court ? On court parce qu'il y a la baignade, l'été… Alors nous, parfois, on a mauvaise conscience, maintenant ça passe un peu mais on se rend compte que le paysan… »*

Monsieur E : *« Ouais, quand tu viens de faucher la parcelle au bord de l'eau et puis qu'à la fin, tu es sur un tracteur, tu vas piquer une tête et puis tu repars, ben… toute la fatigue, elle est évacuée... ».*

Madame E : *« ben voilà, moi aussi, j'aime bien faire plein de trucs pour moi parce qu'avant, je n'avais que le matin avant que tout le monde soit levé pour bricoler et pour faire un peu de peinture ».*

Monsieur E : *« Et un peu de musique ».*

Madame E : *« De la musique ? Ouais mais bon. Là maintenant, j'ai plus de temps parce que depuis quinze ans, j'ai eu les enfants… Je suis dans une phase où j'ai besoin de repos. Donc, j'en profite pour aller faire de la musique, pour faire ce que j'ai envie de faire ».*

Monsieur E: *« On vit à l'écart du village et des fois, c'est vachement important parce que des fois, on prend du temps, on a mauvaise conscience ».*

Monsieur et madame E organisent leurs journées comme ils l'entendent avec des moments de détente. Mais le regard extérieur est tout de même pesant. Il a une importance pour une bonne intégration au pays à laquelle ils sont attachés tous les deux. Monsieur E est élu municipal.

Dans le GAEC de monsieur C, ils profitent du fait d'avoir moins de travail les six mois d'hiver pour partir en vacances sur une longue durée : « *Là, on se prend six mois de congé sabbatique tous les trois ans, chacun des associés en tournant… moi je trouve que c'est super. C'est Yann qui est parti en congé sabbatique l'année dernière, c'est moi cet hiver, c'est Steph l'hiver prochain et Louan l'hiver d'après, etc. Donc, tous les quatre ans ça revient quoi ».* Ils parlent de congé sabbatique mais ils continuent de toucher leur salaire. En fait, ce sont des congés payés, c'est nettement plus avantageux. Nous pouvons constater l'inventivité de l'organisation et l'adaptation du mot à la situation. Avoir son entreprise, pouvoir partir six mois en continuant d'être rémunéré et la retrouver en fonctionnement normal est une chose peu courante.

Avec un revenu somme tout modeste de 1 000 € par mois, monsieur A dénonce le fait de faire beaucoup d'heures mal payées mais ne se plaint pas pour autant : *« J'ai envie de vivre tranquillement mais moi je me plains pas. Ma femme travaille à temps plein à l'extérieur, moi je me dégage un revenu. On vit normalement, on vit confortablement, je manque de rien, je peux pas dire, on est propriétaire ici, on n'a pas de crédit. De quoi, on pourrait se plaindre ? Sincèrement, j'ai pas à me plaindre. Après, c'est juste que les heures de boulot, je les fais et que j'ai juste pas de salaire qui correspond à… j'ai pas le revenu qui correspond au travail. Ce qui me…, il va falloir s'y faire… c'est sûr mais aussi financièrement, on vit confortablement. On n'a pas de gros besoins, on n'est pas de gros consommateurs, donc on arrive à s'en sortir facilement. On n'est pas inquiet pour les fins de mois. C'est un.., c'est un luxe. C'est quand même le luxe de vivre comme on vit, on voit que ce n'est pas le cas partout ».* Les termes employés sont forts, il vit confortablement, il parle de luxe.

Monsieur H aborde un autre élément spécifique au métier d'éleveur : « j'avais rencontré un gars à Ambert et il disait : *" En fait la traite… ben voilà… il y a des jours, tu n'as rien envie de faire"… Lui, il était content parce qu'il a, il a au moins ça à faire et il sait qu'il va le faire. Et ça donne une structure temporelle et… ça enferme aussi dans un truc mais cet enfermement, ça donne aussi une ligne de conduite de toute façon et donc… ces trucs-là, je pense que c'est… [Moi] Je n'aurais pas ça, je partirais vite en vrille ou… je ferais vite des trucs… ».* Le travail quotidien de devoir alimenter les animaux, les surveiller, les traire amène une stabilité, « une structure temporelle », dans le quotidien de l'éleveur. Madame E exprime des besoins de vacances : *« Alors, soit je me fais des plans pour moi, soit j'embarque… lui, il est plus train train, quoi. Plus casanier, moi, j'ai plus besoin de partir de temps à temps ».*

Monsieur E : *« Comme ça, ça va, toi tu es contente de partir et moi, je suis content de rester ».*

Madame E : *« Ouais, voilà, il n'a pas la frustration. À chaque fois, il me dit : " Ben, profites en bien " ».* Nous retrouvons chez monsieur E la satisfaction amenée par *le train, train* des soins quotidiens au troupeau de chèvres. Lui n'exprime pas de besoins de vacances. L'organisation de la vie de famille et du travail va permettre à chacun de s'y retrouver.

La vie à la campagne a de nombreux aspects idylliques, elle a aussi ses revers plus ou moins bien vécus par les nouveaux arrivants. Monsieur *B* présente le côté voyeur du monde rural *: « En ville, il y a cette impersonnalité, enfin, ce truc, quand on rentre chez soi, on est à la maison. On a une vie de quartier et tout, mais là, à la campagne… la campagne, c'est dur et puis tout se sait, c'est… c'est… hallucinant… On n'avait pas envoyé notre préavis pour la location depuis deux jours que notre voisin d'en face, il savait déjà qu'on déménageait ».*

En résumé, nous avons rencontré dans les entretiens des personnes épanouies dans l'ensemble de leurs activités et leur milieu de vie. Ils ont fait des choix de s'installer en milieu rural avec une activité professionnelle dont ils ont la passion et une multitude d'activités autres dans la vie. Ils ont une volonté et une motivation à toute épreuve. Elles leur amènent une liberté d'action et d'organisation pour vivre pleinement. Sur les exemples rencontrés, les difficultés de la vie et celles liées au milieu rural ne remettent pas en cause les choix de départ. Au contraire, ils dégagent une force pour affronter les problèmes et procurent des occasions multiples de vivre de nombreux moments de bonheur au sens même de la définition du dictionnaire de philosophie cité précédemment : « *Le bonheur est un état global»*.

Chapitre V : Première conclusion

Donner une réponse à la question de recherche sur la problématique du comment s'épanouir et donner du sens à son projet de vie en cohérence avec ses convictions est un challenge audacieux. Une première difficulté de notre société : nous avons beaucoup de mal à verbaliser ce qui va bien. Nous ne sommes jamais satisfaits de notre sort, demandons toujours plus et nous avons une fâcheuse tendance à nous plaindre en oubliant l'essentiel, le bon côté des choses. Michel Serres : *« La joie est journalière et le malheur exceptionnel. Mais les bonnes nouvelles ne font pas recette… Pourquoi ? Tout simplement parce que le bonheur, c'est l'oubli, parce que la paix, c'est l'oubli, parce que la joie, c'est l'oubli. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les gens heureux n'ont pas d'histoire*[62]*… Je parle des hommes en général. Nous prenons tous plaisir à la déclaration de ces catastrophes, en étant complètement aveugles au fait que le volume de bonheur est très, très supérieur à ces volumes exceptionnels de catastrophes. Je crois bien qu'il y a une espèce d'interdit à parler de la joie*[63] *».* L'enjeu du travail d'enquête était d'aller à la rencontre *« de gens heureux »* dont l'histoire n'est pas banale.

Un des éléments transversaux à l'ensemble des entretiens est de se donner les moyens d'adapter son projet à ses objectifs sans se conformer aux standards de la société. Si nous reprenons la question du temps de travail, il ressort un détachement de la question des 35 heures. Elle n'apparaît à aucun moment dans les entretiens. Nous avons tous les cas de figure. Monsieur C travaille en courant, il ne pourrait pas demander cela à un salarié. Par contre, il a ses week-ends, sept semaines de congé par an et six mois tous les quatre ans. Monsieur H ne peut différencier le travail de la ferme des activités autres, boire le café, faire une machine à laver, recevoir un étudiant chercheur pour un entretien. Monsieur E ne se considère pas au

[62] Michel Serres et Michel Polacco, *Du bonheur, aujourd'hui* (Éditions Le pommier, 2015) p.26
[63] idem p. 28

travail pendant le temps passé avec ses chèvres à les soigner, les traire… La question des vacances revient souvent. Monsieur A souhaite arriver à cinq semaines de congé. Madame E part suivant les années soit quelques jours, soit deux semaines pendant que monsieur E préfère rester à la maison. Monsieur C n'a pas pris un seul jour pendant trois ans…

Il en ressort le souhait de ne pas avoir à se conformer à des règles imposées. Chacun adapte son organisation à ses besoins. L'essentiel est d'avoir la liberté de ne pas avoir à se poser la question d'être au travail ou pas. S'il faut faire du bois, ils font du bois le jour où c'est possible et à l'heure où cela les arrange. S'il faut aller à la mairie, monsieur H donne à ses bêtes une heure avant. Monsieur E, lui est parfois un peu gêné du regard des voisins d'aller se baigner après avoir fini de faucher son pré. Mais il y va quand même.

Cette liberté d'organisation et d'agir sans obligation de rendre des comptes à un patron a une valeur inestimable. Elle est un des principaux avantages du statut d'indépendant et elle contribue à accepter des situations difficiles. Malgré leurs problèmes et les plaintes sur leur situation, pour rien au monde, monsieur F ou madame K ne voudraient redevenir salariés et avoir un patron. Madame E, également, elle l'exprime clairement suite à son expérience au camping l'été précédent : *« Le fait d'être en gestion… moi en fait, j'ai fait… j'étais salariée cette année, ce n'était que deux jours et demi mais salariée c'était horrible, horrible. Il y a des journées qui m'ont paru longues. Je ne pouvais rien faire de perso. Là, je sais que je vais m'installer ma petite cuisine, comme ça, si on est à la bourre à la maison… Ce que j'ai fait en salariée, je ne le referai jamais de ma vie. Faire une troisième fois le ménage à un endroit où c'était déjà nickel… Il faut meubler, je ne peux pas ».*

Pour eux, la liberté est un élément fondamental d'une situation de satisfaction globale, autrement dit, une situation de bonheur essentiel à leur projet de vie. *« C'est quoi être heureux ? Nous avons une idée erronée de notre désir, nous nous soumettons à des désirs qui nous aliènent, affaiblissent notre puissance d'exister... La philosophie de la joie est une philosophie de la liberté*[64]*. Cela m'est apparu en devenant professionnelle indépendante*[65] *»,* Sandrine Roudaut.

Au niveau de la rémunération, nous avons vu précédemment des situations très différentes. De monsieur F souhaitant arriver à un salaire de 3 000 € à monsieur et madame E satisfaits d'avoir 1 500 € pour la famille. Comme pour le temps de travail, il ressort une volonté de ne pas être soumis ou "*aliéné*" à des normes sociétales. Le SMIC horaire n'a aucun sens et le SMIC mensuel donne une référence non utilisée dans les entretiens. Pour se donner la liberté de pouvoir vivre avec de faibles revenus, ils mettent en avant le fait d'avoir des besoins limités, une volonté de remettre en cause la société de consommation. Nous l'avons ressenti chez tous, certains, B, E, G, H, l'ont formulé très clairement. Vivre avec peu de revenu est une situation courante dans le monde paysan. Les agriculteurs ont une capacité d'adaptation et de résistance importante à avoir peu d'argent. L'article du Figaro[66], « *Revenu des agriculteurs : des chiffres inquiétants* » montre une progression des situations difficiles : *« En 2016, près de 20% des exploitants ne pouvaient pas se verser de salaires alors que 30 % d'entre eux touchaient moins de 350 euros par mois. En 2015 déjà, un tiers des agriculteurs*

[64] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016) p. 220

[65] idem p.221

[66] http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2017/10/10/20002-20171010ARTFIG00148-revenu-des-agriculteurs-les-chiffres-restent-inquietants.php

touchaient moins de 350 euros par mois et en 2014, ils étaient 18 %. ». La question est de savoir si la situation provient d'un choix délibéré ou si elle est subie. Pour les personnes interrogées lors des entretiens, nous avons deux situations différentes dans le temps. La première, ils ont tous eu, dans le domaine agricole et non agricole, une capacité à s'adapter à de très faibles revenus les premières années, le temps de créer leur entreprise. La seconde, ils arrivent, avec des petites structures, à dégager un revenu à la hauteur de leurs besoins (à l'exception de madame K mais nous reviendront sur cet exemple par la suite). Plus exactement, ils s'organisent pour vivre convenablement avec un revenu relativement faible. Ils ne sont tout de même pas dans la catégorie des moins de 350 € par mois cités dans l'article du Figaro ci-dessus. La situation est délibérément choisie, elle leur permet de garder leur liberté d'action. Si nous prenons les exemples agricoles, la volonté de six sur huit paysans interrogés dans les entretiens est de ne pas rentrer dans le modèle agricole productiviste. Monsieur E explique sa démarche et son analyse de la situation agricole : « *Des paliers, ouais, c'est ça, c'est-à-dire, on sait que le jus de pommes, on peut faire 4 000… Mais si j'investis pour pouvoir faire 5 500 tous les ans, je gagnerais beaucoup moins… mais il faut que je sois capable de dire, bon ben, voilà, non, je ne fais pas plus, quoi. Après, une fois que tu investis, tu peux faire 5 500 facilement, c'est obligé de faire 5 500 tous les ans, quoi. Et puis, ça fait trop de jus de pommes à vendre en direct, il faut passer à un moment par un grossiste, donc euh…il les prend à moitié prix et puis ça ne vaut plus le coup et tu payes... Enfin, voilà, donc, il faut être capable des fois de dire, ben, je me contente de ça et puis, s'il y en a trop, autant qu'il y ait un mec qui s'installe et qui récupère le marché. Le problème de l'agriculture, c'est l'agrandissement et on est tous le gourou de quelqu'un et donc… ben moi quand j'ai commencé, j'avais 11 hectares maintenant j'en ai 24, ben faut… alors je prends ce qu'il y a. Je pense être capable le jour où quelqu'un s'installe d'avoir la sagesse de lui en laisser mais les autres paysans, quand ils ont commencé, il y a aussi deux générations donc aujourd'hui, ils en ont 60, 80, 100 mais ils sont dimensionnés par rapport à leur surface globale et puis si les cours baissent, ils vont dire : " Merde, je n'ai pas assez " donc, ils vont encore s'agrandir, quoi, parce que… comme ils sont pris par les emprunts ».* Nous pouvons voir ici la volonté de garder la maîtrise de sa production du début à la fin, la production, la transformation, le mode de commercialisation et le fait de ne pas dépendre d'un crédit à la banque. Patrick Viveret[67] exprime une position assez radicale vis-à-vis du danger des prêts bancaires : *« Dans la gradation des péchés, le péché mortel par excellence, le plus grave n'est ni la luxure, ni la gourmandise, pas même le meurtre, c'est le prêt à intérêt. À travers le prêt à intérêt, on pose l'idée que l'argent a la possibilité d'être lui-même créateur dans le temps ? Or seul Dieu est créateur dans le temps, c'est le blasphème absolu ».* Il s'agit de garder non seulement la maîtrise mais son indépendance, d'avoir la liberté de choisir. Cette façon d'être, ce mode de raisonnement est en phase avec un état d'esprit de partage et de solidarité pour permettre à d'autres personnes de créer leur activité. Monsieur E a la plus petite ferme du secteur mais il est prêt à céder des terres pour installer un nouveau paysan ou encourager un autre producteur à faire du jus de pomme s'il ne peut satisfaire la demande. La spirale infernale de l'agrandissement ne laisse pas le choix à la plupart des paysans. Ils sont contraints à toujours chercher plus de terres et raisonner égoïstement pour sauver leur

[67] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 55

entreprise. Monsieur E se met en situation où un autre raisonnement est possible. Il préfère avoir un voisin et donne ainsi la priorité au nous. Ce n'est pas une décision facile car il a besoin des terres pour assurer l'autonomie de sa ferme. Edgard Morin nous rappelle la difficulté de ce changement de paradigme dans notre société actuelle. *« Toute métamorphose de société paraît difficile. L'individu-sujet détient deux logiciels, celui du " Moi-je " et celui du " Nous ". Le Moi-je est vital pour se nourrir, se défendre, se développer. Le logiciel du Nous inscrit le Je dans une relation d'amour ou de communauté au sein de sa famille, de sa patrie, de son appartenance religieuse, de son parti. Notre civilisation a surdéveloppé le logiciel individualiste, mais le second dort : à nous de le réveiller*[68] *».*

Nous sommes dans une société de loisirs et nous avons vu comment le milieu rural s'adapte plus ou moins à l'évolution de ce fait de société. Nous avons des exemples assez parlants dans les entretiens, monsieur A, monsieur B, monsieur H, monsieur et madame E, madame K. Leurs points communs est la volonté de participer et même plus d'organiser localement des événements culturels pour dynamiser leur petite commune rurale. Les mots de monsieur B sur les projets de sortie à Rennes sont assez significatifs : *« ça faisait partie des objectifs mais pour l'instant, on ne les garde pas trop… mais on va plus chercher l'aspect culturel dans le coin. Il y a plein de trucs… on y portera plus d'intérêt ».* La cohérence de leur projet de vivre en milieu rural est aussi de faire vivre le pays. Naturellement, un changement va s'opérer. Ils vont passer de la consommation d'événements culturels à favoriser les événements locaux, favoriser les échanges, la connaissance des voisins, la combinaison des marchés locaux avec concerts. L'offre est pourtant très différente. Il y a peu de comparaison à aller à un concert à Rennes et aller voir un groupe local après un marché. Pourtant les propos de monsieur B montrent une substitution de l'un pour l'autre au moins en partie. La remise en cause du consumérisme, au niveau de la culture comme pour les autres domaines, ne veut pas dire une non consommation. Il s'agit d'une approche différente avec l'organisation ou la participation à de multiples d'événements. Par exemple, nous l'avons vu avec monsieur A, arrivé sur le secteur, il y a seulement trois ans : « *Ciné plein air, le marché de Blesles repas et concert tous les vendredis soir, un marché de Noël à Noël, on fait un marché de deux jours avec un concert ».* Le milieu rural a plein de ressources, en particulier certaines petites communes, souvent qualifiées "en voie de désertification". Par exemple monsieur H nous parle de la vie sur la commune : *«c'est moins de 500 habitants, il n'y a pas de vie de bourg et il n'y a pas de commerce… Il y a une école mais c'est vrai que du coup, sinon après, dès qu'il y a des animations, des soirées, des repas, il y a beaucoup… en général, les gens sont présents, il y a… facilement 200-300 personnes… ».* Cela fait une énorme participation en pourcentage de la population. Autre exemple sur le plateau du Mézenc, nous avons une troupe de théâtre local[69]. Elle a joué au printemps 2019, à Freycenet-Latour, 95 habitants devant 120 personnes. Le maire n'était pas peu fier ce soir là de voir un public aussi nombreux pour une soirée théâtre dans sa commune. Devant le désert culturel, le besoin de liens sociaux, la fierté de son village permet d'assister parfois à des sursauts de mobilisation étonnants et la plupart du temps dans une ambiance très chaleureuse[70].

[68] Edgard Morin, *Écologiser l'homme* (Éditions Lemieux Éditeur, 216) p. 98
[69] Les pieds sur scène, troupe de théâtre amateur du Monastier-sur-Gazeille, président, Dominique Galland
[70] Observation de terrain sur le plateau du Mézenc

« Notre époque est à la fois tragique et sublime » dit Sandrine Roudaut. Nous vivons une époque formidable mais teintée de nombreuses incertitudes. La question de donner du sens à son projet de vie est essentielle, elle est un formidable moteur. Selon Patrick Viveret : *« Nous pouvons penser et comprendre les enjeux décisifs de notre monde, mais nous pouvons aussi traduire du coté de l'action et les inscrire dans ce qu'Edgard Morin après d'autres, a appelé la nécessité de retrouver un principe d'espérance*[71]*... Plus les défis s'accumulent, plus les éléments d'angoisse sont importants, et plus cette question de l'espérance devient décisive… Ce qui compte, ce sont les postures de vie individuelles ou collectives qui font en sorte que l'improbable ne nous désarçonne pas, que nous soyons capables de réagir si l'improbable se révèle être du côté du pire, mais aussi que nous sachions l'accueillir et l'utiliser comme une énergie positive s'il est du côté du meilleur*[72] *».*

Nous ne sommes pas dupes mais nous n'avons pas vraiment le choix, nous devons aller de l'avant. Edgard Morin écrit : « *Nous sommes dans une période de crise planétaire et nous ne savons pas ce qui en sortira ; tout ce qui témoigne de la possibilité de dépasser cette crise sera une bonne nouvelle*[73]*... Le pari éthique loin de renoncer assume cette incertitude, reconnaît les risques, élabore une stratégie. Le pari, c'est l'intégration de l'incertitude dans l'espoir*[74]*... Les crises aggravent les incertitudes, favorisent les interrogations ; elles peuvent stimuler la recherche de solutions nouvelles comme la désignation d'un bouc émissaire*[75] *».*

Dans la majorité des entretiens, nous avons rencontré des personnes dans une posture d'intégration de l'incertitude dans l'espoir. L'histoire de leur parcours trouve ses origines dans la situation de crise de la société. Elles n'ont pas placé leur énergie dans la recherche d'un bouc émissaire. Elles ont réuni les conditions pour créer une situation pour avoir une vie plus conforme à leurs souhaits. Elles ne sont pas dépendantes de règles imposées par la société, normes de travail, de repos, de vacances, de loisirs. Elles construisent leur propre parcours correspondant à leurs désirs. Elles ne sont pas pour autant en dehors de la société. Au contraire, elles tissent de nombreux liens sociaux suivant les opportunités. Nous pouvons simplement constater leur satisfaction d'avoir créée une situation, un certain "bonheur de vivre". Tout n'est pas parfait, les difficultés de la vie sont bien présentes mais la cohérence de la construction de l'ensemble transmet une énergie positive. Nous sommes en présence de projets avec une grande humanité, le souci de l'autre, du partage, de faire avec… Le besoin de faire sa place et créer son activité ne se fait pas dans un esprit de compétitivité mais plus dans un esprit d'entraide. Nous retrouvons " *un principe d'espérance "* décrit par Edgard Morin. Mais aussi par Patrick Viveret : *« Une vraie opportunité de construire une qualité d'humanisation supérieure. Il s'agit fondamentalement de la façon dont nous sommes capables, au sens le plus fort du terme, d'apprendre à mieux aimer*[76] *».* Nous avons ici l'essence même de la positive attitude, sa force, sa capacité à convaincre, à agir, son efficacité, le bien être, le bonheur. Sandrine Roudaut en décrit les contours : *« De la légèreté et du sérieux, de la douceur et de l'intensité. Le monde de demain est du côté du bonheur, de la joie et de la beauté, imaginer se battre de manière sacrificielle est un non sens. Les*

[71] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 35
[72] idem p. 37
[73] idem p. 30
[74] idem p. 31
[75] idem p. 9
[76] idem p. 88

grandes causes humanistes ont besoin d'être sexy, plaisantes, conniventes. Comme nous l'exhorte Patrick Viveret, mettons la joie dans les mouvements collectifs " la joie fait baisser la peur et, comme la peur, la joie est contagieuse "[77] *».*

« La joie est contagieuse », l'expression de Patrick Viveret reprise par Sandrine Roudaut est peut-être le secret de la positive attitude. Le virus doit contaminer l'humanité ; croiser quelqu'un souriant, respirant la bonne humeur, la joie de vivre est contagieux. Cela passe par des choses simples. Nous avons vécu des moments d'échanges assez fort dans l'ensemble des entretiens. Pour prendre un exemple : après deux heures et demie d'enregistrement, monsieur et madame E ont joué un morceau de musique pendant une dizaine de minutes. L'énergie positive dégagée était extraordinaire. Patrick Viveret propose un changement de posture : *« j'ai besoin d'une nouvelle excitation – pour aller vers un autre couple : intensité/sérénité, se sentir intensément vivant, être dans une qualité de présence où la sérénité est alors possible. C'est le propre de la joie de vivre*[78] *».* Il propose également un changement de posture vis-à-vis de la violence : « *Comment accéder à un degré d'humanité supérieur ? Le politique s'est construit sur le traitement de la violence interhumaine, en extériorisant cette question de la violence*[79]*. La question de la barbarie se pose de façon intérieure : comment l'humanité traite-t-elle sa propre part d'inhumanité ?* [80]*... L'idée que le mal, ce sont les autres empêche l'humanité de traiter sa propre barbarie intérieure… La question de l'inhumain nous est intérieure. Il n'y a d'avenir possible pour l'humanité qu'en considérant ainsi la question de la barbarie. L'humanité, si elle veut réussir ses rendez-vous critiques avec elle-même, doit accomplir un travail équivalent à celui de la sagesse. La démocratie devient alors un enjeu majeur*[81] *».* Rien ne justifie la violence, ni individuellement, ni collectivement, ni au niveau d'une nation, tout acte violent est un recul de l'humanité. *« La seule limite à la radicalité est la violence. Nul être humain n'a aucun droit sur un autre. »* Sandrine Roudaut[82].

Dans l'article du Monde[83] : « *Michel Serres rêve même d'un nouveau jubilé lors duquel on effacerait toutes les dettes, cessant ainsi d'associer le vocabulaire de la morale (" dette ", " obligation ", etc.) à celui de l'économie. Pour cela, il faudrait passer* " de l'entraide à l'empathie ". *Et une autre conception de la nature humaine peut nous y aider... L'entraide et le secours dessinent bien plus souvent son attitude et sa psychologie (*" dans leur majorité, les hommes sont bons. L'humain est humain "*) ».*

Patrick Viveret conclut le livre, Comment vivre en temps de crise ?, ainsi : *« L'enjeu est de grandir en humanité*[84]*! »*

En résumé, adopter une positive attitude tient de notre liberté de faire le choix de la vie. Chacun d'entre nous, quelle que soit sa situation, a la possibilité d'agir, de profiter du bonheur de la vie pour participer à son niveau à un monde plus responsable. L'évolution de la société nous a donné la liberté de faire des choix et de prendre nos responsabilités. La question n'est

[77] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016) p.201
[78] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 91
[79] idem p. 67
[80] idem p. 68
[81] idem p. 69
[82] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016).p.188
[83] https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/09/10/une-autre-philosophie-de-l-histoire_4995693_3232.html
[84] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 92

pas de savoir si cela est suffisant pour changer le monde. La question est de se réaliser à partir des éléments positifs de la vie. C'est de vivre des moments de joie et de plaisir pour soi et pour les autres. C'est de communiquer le bonheur autour de soi. Si nous nous approprions l'expression de Patrick Viveret : « *L'enjeu est de grandir en humanité* », nous avons tous la possibilité de le faire individuellement par de simples petites actions. Le fait d'être en action, de faire chacun à son niveau nous donne la force d'exister et de la crédibilité pour se faire entendre. Nous ne pouvons pas rester dans une position de toujours demander plus à la société, toujours plus de pouvoir d'achat, plus de consommation, plus de pollution. Grandir en humanité, c'est peut-être considérer notre bonheur et notre chance d'avoir à manger, un toit et de quoi vivre. C'est mesurer notre richesse et être solidaire. C'est faire notre part pour aider les plus démunis dans le besoin. Grandir en humanité individuellement mais aussi grandir en humanité collectivement, c'est participer à la vie en société, aux associations, prendre des responsabilités. Grandir en humanité, c'est prendre des décisions de changement de vie, de conversion professionnelle. Mais c'est aussi changer des petites choses dans son quotidien, à son niveau. Il n'y a pas d'échelle de valeur ni de modèle, ni de jugement, chacun peut participer. Grandir en humanité, c'est donner du sens à son projet de vie par la positive attitude, c'est avoir un esprit constructif, c'est apporter sa pierre à l'édifice vers une société plus juste, plus solidaire et garder espoir en l'avenir. Edgard Morin : *« Ne sommes-nous pas parvenus à une étape, prélude à une métamorphose d'où naîtrait une société-monde d'un type nouveau ? Le propre de la métamorphose, comme de toute création est de ne pas être prévisible… La métamorphose n'est pas probable, juste possible, et peut-être pouvons-nous percevoir la possibilité de nous en sortir*[85] *… ».*

1. Questionner ma conclusion :

a. La positive attitude, une utopie à l'épreuve du défi climatique

La positive attitude, c'est partir de la position de Michel Serres dans, *C'était mieux avant !* [86] Il dit : *« Or, cela tombe bien, justement, j'y étais. Je peux dresser un bilan d'expert. »* Après une description de l'histoire du XXe siècle, il conclut : « *ne le dîtes pas à vos vieux dont je suis aujourd'hui, c'est tellement mieux aujourd'hui : la paix, la longévité, la paix, les antalgiques, la paix, la Sécu, la paix, l'hygiène et les soins palliatifs, la paix, ni service militaire ni peine de mort, la paix, le contrat naturel, la paix, les voyages, la paix, le travail allégé, la paix, les communications partagées*[87] *… ».* La positive attitude est-elle une utopie ? Certainement mais nous avons besoin de nous rattacher à une utopie. Sandrine Roudaut : *« L'utopie est une force puissante. Le suspendu défend l'utopie d'un monde meilleur. Chacun a la sienne. Il y a des choses qui nous paraissent essentielles, c'est notre dessein, l'expression de notre humanité persévérante*[88] *».* La positive attitude est une proposition de réponse à la question de Patrick Viveret : *« Comment sortir positivement de ce cycle de la modernité occidentale en gardant le meilleur*[89] *? ».* Et Patrick Viveret nous donne des arguments pour défendre cette utopie : *« Ce petit précis de traduction a pour vocation de vous éviter de vous*

[85] idem p. 26
[86] Serres Michel, *C'était mieux avant !* (Éditions Manifeste Le Pommier, 2017) p. 6
[87] idem p. 94
[88] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)* (Éditions La mer salée, 2016) p. 166
[89] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 51

laisser intimider par la phrase éculée et coupant court à toute discussion : "On n'est pas dans le monde des "Bisounours". Répondez : "Certes, mais préférez-vous celui des Brutaclaques ?[90]"». Il précise comment sortir de ce cycle de la modernité occidentale : « *C'est l'un des rendez-vous critiques de l'humanité avec elle-même : construire ce dialogue exigeant entre civilisations et bâtir un universel possible, non pas imposé en surplomb par le modèle venu de la modernité, mais comme une mosaïque interhumaine[91] ».*

Cependant, au cours du travail de recherche, la belle utopie de la positive attitude s'est retrouvée face à la réalité concrète du terrain lors de notre dernier entretien avec madame K. Les conséquences du réchauffement climatique se sont invitées au débat. En effet, le secteur de la ferme était une zone de production historique de framboises. Aujourd'hui, la production est devenue très aléatoire.

Madame K : *« Très, très… c'est devenu très, très aléatoire, quoi ».*

DG : *« Et ça, c'est le changement climatique, vous disiez, les à coups du climat ? »*

Madame K : *« Oui, les à coups du climat, des hivers assez doux… moi je sème mes premières patates, les premiers pois au jardin entre le 15 janvier et le 15 février parce qu'il fait doux. Il fait 20°, on travaille en tee-shirt. Et puis, au mois d'avril, quand tout a bien démarré, tout a fleuri, zioum ! »*

Madame K : *« Oui, moi, ce que j'ai remarqué, c'est que, les amplitudes de températures sur deux jours. Ou, ça se réchauffe très fort ou, ça se refroidit très fort. Et puis, il y a des périodes, quand ça se refroidit très fort, ben… Ben… c'est tout qui part, la saison est foutue ».*

Madame K : *« Moi, ça fait 15 ans que je suis ici, ça fait 15 ans que j'ai toujours mis, mes premières patates… allez, au plus tard au 20 février ; bon de temps en temps, une petite gelée blanche, à zéro, elles noircissent un peu, ce n'est pas… Ça fait deux ans, elles repartent au ras du sol. Malgré, les voilages, les protections, elles repartent au ras du sol donc euh… »*

Madame K : *« Ah ! Oui, et de plus en plus, là je vois… je louais des châtaigniers où il y a des myrtillers sauvages dessous. Ça fait dix ans où il n'y a pas de récolte. Les myrtillers, ils y sont mais il n'y a pas de récolte ».*

DG : *« Et ça fait dix ans ? »*

Madame K : *« Oui, et puis voilà… Quand tu es à la limite basse, c'est très sensible. Un peu plus chaud, un peu plus sec et… C'est parti ».*

DG : *« Dix ans sans myrtille, ça veut dire quelque chose. La production, elle est… »*

Madame K : *« Ah ! Oui, oui, au groupement de producteurs, ça fait déjà, quelques années où, on le disait en rigolant comme ça : " Les châtaigniers, ben… si vous avez des terrains sur le plateau, va falloir les monter là-haut ". Parce que, ça va faire pareil, quoi. À moins de changer de variétés, prendre des variétés, ou de Corse ou de l'arrière pays Niçois ou du Portugal ou d'Espagne mais sinon… »*

Madame K : *« Oui, de plus en plus aléatoire. Je louais des châtaigniers… sur… Jusqu'en 2005, ouais, en 10-11 ans, je n'ai eu qu'une ou deux récoltes correctes ».*

DG : « Oui, ce n'est pas beaucoup… ? »

[90] Viveret Patrick, *Fraternité, j'écris ton nom !* (Éditions Liens qui Libèrent, 2015) p.149
[91] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 53

Madame K : *« Non, alors après, on a beau jongler, faire de la vente directe, valoriser au mieux le produit en le transformant, etc. Mais bon… ça ne suffit pas toujours pour que ce soit rentable et viable. Et les travailler, ce n'est plus la peine, du coup, je les ai rendus à leur propriétaire ».*

DG : *« Et, c'est assez terrible de dire que vous travaillez 40 heures, 50 heures avec la vente, par semaine et il n'y a pas un revenu en face, quoi ».* [Un temps]

Madame K : *« Du moins, pas suffisant, quoi… C'est vrai que sur le papier, sur le terrain, j'ai tout ce qu'il faut pour… Normalement, si ça se passe bien, ça amène un revenu correct, quoi ».*

Madame K a les compétences, l'expérience, tout ce qu'il faut pour avoir un revenu mais c'est devenu impossible. La baisse de production est généralisée à l'ensemble des producteurs.

Madame K : *« Sur le secteur, il y a très peu de polyculture élevage. Mais le fait de… développer à partir des années 60, la production de framboises, ça a permis de maintenir des petites structures de 5-6 hectares pour… On est huit, dont sept en bio. [Rire] Beaucoup de structures et beaucoup de vente directe, de transformation… »*

DG : *« Et, tout le monde souffre au même niveau par rapport au réchauffement ? »*

Madame K : *« Ah ! Ouais, même ceux qui ont mis des tunnels, c'est… pour les framboisiers… »*

Madame K : *« Oui, là, je… là… pendant… Moi, j'ai fait, quand je me suis installée en GAEC, une étude d'installation normale et, on a fait la moyenne, parce que c'est le gros truc de production, du revenu de… production de la framboise. On était partis sur les cinq années précédentes. On était à 13 tonnes et demie à l'hectare. Là, même avec les tunnels, quand ils arrivent à 7 tonnes hectare. Ils ont… bien travaillé… quoi ».*

DG : *« Ah ! Oui, la moitié ? »*

Madame K : *« Alors qu'avant, il n'y avait pas l'histoire de tunnel, ni quoi que ce soit hein…C'était du plein champ, plein champ. C'était le genre de production où, à part les désherber et les attacher, on ne faisait pas grand-chose, quoi.* [Un temps] ».

Nous sommes face à une situation dramatique pour cette petite commune. La première source de revenu pour les paysans, encore nombreux, est en train de s'effondrer. Quelle est la prise de conscience des citoyens face à ces phénomènes ? Nous avons vu l'évolution globalement positive de la société et les possibilités de gagner en humanité. La route n'est pas forcément droite, l'histoire est faite de haut et de bas, nous sommes impatients d'aller plus vite mais avec le recul, nous pouvons relativiser la vitesse de progression de la société. Avec le temps, nous pouvons espérer. « *Dans leur majorité, les hommes sont bons. L'humain est humain »* dit Michel Serres. La différence avec les conséquences du réchauffement climatique, c'est le temps. Le temps nous est compté. Depuis des années, nous entendons parler du réchauffement climatiques et des conséquences. Le constat de notre inaction est sidérant à l'échelle du danger. Comment pouvons-nous souhaiter un monde meilleur et ne pas réagir à la nécessité de diminuer notre impact carbone de manière drastique pour assurer l'avenir de l'humanité ?

La situation a provoqué un blocage dans le travail de recherche. La positive attitude ne pouvait pas ignorer le danger des conséquences du réchauffement de la planète pour l'avenir

de l'humanité. Un auteur américain, Georges Marshall, a retenu notre attention pour prendre de la distance par rapport à cette situation. Le titre de son livre est très explicite.

b. *Le syndrome de l'autruche, pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique, George Marshal*[92]

L'auteur est un sociologue et philosophe américain, fondateur du Climate Outreach and Information Network à Oxford[93]. Il a travaillé pour des mouvements écologistes, à tous les niveaux, et occupé des postes importants chez Greenpeace USA et Rainforest[94].

La question posée : *« Alors que le réchauffement climatique se manifeste par un nombre croissant de signaux, comment se fait-il que nous puissions encore ignorer son impact sur notre planète ?… Pour comprendre le rapport de nos sociétés occidentales au plus grand défi du siècle, ce livre apporte des clefs essentielles aux acteurs de demain*[95] *».*

Georges Marshall pose le problème de la complexité du fonctionnement de notre cerveau et de sa capacité à sélectionner les informations : *« J'en suis venu à considérer le changement climatique sous un jour … comme le défi ultime posé à notre capacité à donner un sens à ce qui nous entoure. Plus que tout autre, ce sujet met en évidence les rouages les plus secrets de notre cerveau et révèle notre talent inné et hors du commun pour ne voir que ce que nous voulons voir et mettre de côté ce que nous préférons ne pas savoir*[96] *».*

Nous l'avons tous constaté, les commentaires des passants dans la rue sur la météo sont souvent assez surprenants. Les avis sont divergents, il varie suivant les personnes pour différentes raisons, leur humeur, en fonction du moment de la journée si la personne est du matin ou du soir, du jour de la semaine, du week-end, du projet pendant le week-end... Georges Marshall ajoute une autre variable, celle de la croyance à un réchauffement climatique anormal ou au fait de simples variations naturelles du climat. *« Lorsque l'on demande aux gens quel temps il a fait chez eux, ceux qui sont prédisposés à croire au changement climatique tendront à dire qu'il a fait plus chaud que d'ordinaire. Ceux qui ne sont pas convaincus affirmeront qu'il a fait plus froid*[97]*».* Autrement dit, notre intime conviction fait varier l'objectivité de notre jugement.

Nous ne sommes pas toujours rationnels, nous choisissons souvent la facilité de la norme sociale. *« Les données scientifiques rationnelles n'ont pas forcément le dessus sur un récit convaincant qui s'écrit dans le registre de l'émotion…, et dans lequel les gens retrouvent leurs valeurs fondamentales… Ces codes peuvent également s'ériger en règles : c'est la norme sociale. Si nous constatons que les autres sont inquiets ou qu'ils agissent, il est probable que nous les imiterons. S'ils semblent indifférents ou passifs, tel est le code que nous adopterons*[98] *».* L'expression populaire « se suivre comme des moutons de Panurge » n'est pas dénué de tout fondement. Nous nous surprenons tous à faire des choses comme les autres

[92] Marshall Georges, Le syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique (Éditions Actes Sud, 2017).

[93] https://climateoutreach.org/

[94] https://www.rainforest-alliance.org/

[95] Marshall Georges, Le syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique (Éditions Actes Sud, 2017) Extrait de la quatrième de couverture

[96] idem p. 24

[97] idem p. 41

[98] idem p. 62

sans trop réfléchir mais aussi à ne pas vouloir faire différemment pour ne pas se faire remarquer ou avoir à se justifier. Aujourd'hui, dans nos campagnes, prendre son vélo pour aller faire ses courses ou en réunion, c'est se faire remarquer. La norme sociale est de se déplacer en voiture. Elle très fortement ancrée dans la population rurale. La norme sociale est un frein très important au changement de comportement pour diminuer son impact carbone.

Nous sommes face à de gros pouvoirs d'influence de la part de nombreux lobbies : *« Il est indéniable que les compagnies pétrolières entravent l'adoption de mesures. Leur campagne, dotée de gros financements et politiquement motivée, fausse et pollue les données scientifiques… »* Tous les différents réseaux d'influence sont un énorme problème mais nous ne devons pas pour autant ignorer notre propre responsabilité. *« Tout le monde contribue aux émissions à l'origine du problème ; tout le monde a donc une bonne raison d'ignorer le problème ou de s'inventer un alibi. C'est la raison pour laquelle je suis de plus en plus convaincu que la vraie bataille qui débouchera sur une action de masse ne pourra pas être remportée à l'aide d'histoires de lutte et que nous devons au contraire trouver des récits fondés sur la coopération, sur nos intérêts mutuels et sur notre humanité commune*[99] *».* Nous retrouvons dans ce paragraphe les valeurs de la fraternité, un des éléments clé de la positive attitude.

L'évolution de l'humanité explique cette non adaptation de notre cerveau à ce danger particulier : *« Nous appliquons au changement climatique les outils psychologiques qui se sont développés pour faire face à des défis plus anciens, et ils pourraient bien se révéler inadaptés à cette nouvelle menace… notre long voyage au gré de l'évolution nous a conduits à développer deux systèmes distincts de traitement de l'information. L'un est analytique, logique et traduit la réalité en symboles abstraits. L'autre est orienté par les émotions (notamment la peur et l'angoisse), les images, l'intuition et l'expérience. Le système analytique est lent et minutieux, le système émotionnel est automatique*[100] *».*Notre société moderne réagit de plus en plus avec le système émotionnel. Avec l'ensemble des moyens de communications disponibles aujourd'hui, internet, les nouveaux médias, la vitesse de l'information s'est démultipliée. De manière générale, tout va plus vite, nous sommes toujours dans l'urgence. C'est un frein au système analytique et de ce fait à la prise de conscience de l'urgence de la nécessité d'agir face au danger du réchauffement climatique.

Nous sommes dans une période de transition possible. *« Nous avons la chance que le changement climatique ait lieu aujourd'hui, à une époque de paix d'une durée inégalée dans le monde développé depuis l'émergence de l'État-nation moderne, et à un moment où nous avons à la fois la technologie, la richesse, l'éducation et la coopération internationale nécessaires pour y faire face*[101] *».* Nous retrouvons la position de Michel Serres sur la chance de vivre en occident dans une période de paix.

L'avenir de nos enfants est en jeu et nous ne réalisons pas vraiment même par rapport à eux : *« Veiller au bien-être de nos progénitures est l'une de nos pulsions primitives les plus fortes et fait partie des rares préoccupations qui passent avant notre intérêt propre… Les*

[99] idem p. 84
[100] idem p. 93
[101] idem p. 160

études comportementales indiquent que les parents ne se préoccupent pas plus du changement climatique que le reste de la population – peut-être même moins, en réalité[102] *».*

Nous pouvons agir individuellement tous les jours car nos émissions carbones sont facilement mesurables. Nous avons de multiples possibilités de réduire notre consommation à tous les niveaux : *« Ce qui distingue le changement climatique de tous les autres problèmes à l'échelle planétaire, c'est que nos contributions individuelles peuvent être calculées au gramme près. Il nous est impossible de savoir dans quelle mesure nous contribuons à d'autres problèmes pernicieux comme la pauvreté, le terrorisme ou la toxicomanie. Mais, avec le changement climatique, nous pouvons savoir avec précision. Nous nous sentons souvent impuissants alors qu'en réalité, il s'agit du seul problème sur lequel nous avons un véritable contrôle ou un rôle à jouer. Sans compter que changer ces comportements individuels pourraient bien être la clé pour faire évoluer les attitudes*[103] *»* Nous retrouvons certains éléments clé de la positive attitude, passer à l'action, être dans le concret, retrouver de la sérénité.

Pour autant, un cadre politique est nécessaire : *« Ce qu'il faut, et le plus vite possible, c'est un cadre politique cohérent qui fournisse un contrat de participation partagé – que ce soit au moyen de mesures volontaires ou, comme le demandent à présent nombre de militants, sous forme de taxe, de rationnement ou de dividende –, dans lequel les actions individuelles soient reconnues et récompensées, au même titre que les contributions tout aussi importantes des gouvernements, des entreprises et des compagnies exploitant les combustibles fossiles. Nous ne voulons pas le pouvoir de l'individu, mais celui du peuple*[104] *».*

Pour sortir de l'impasse, Georges Marshall nous propose d'aller voir du côté du fonctionnement des religions :

- *« Ce que l'équipe des verts peut apprendre de la brigade des croyants.*
- *Quelles sont les caractéristiques des grandes religions et comment pourrions-nous les mobiliser pour créer des valeurs sacrées autour du changement climatique ?*

Conversion ? Affirmer ? Attester ? Épiphanie ? Voilà des termes qui n'apparaissent jamais dans les campagnes de sensibilisation au changement climatique… Tirant les leçons de ce que nous apprennent les religions, je propose que nous trouvions une approche différente du changement climatique qui reconnaisse l'importance de la conviction – ce moment où le rationnel rejoint l'émotionnel, où la tête rejoint le cœur[105] *».*

Nous nous devons de toujours regarder les possibilités de sortir de l'impasse : *« Le changement climatique n'a rien qu'il nous serait impossible de résoudre. Les rétroactions culturelles qui rendent le changement climatique plus distant, plus incertain ou plus désespéré pourraient tout à fait fonctionner dans l'autre sens, en créant une preuve et une légitimité sociale autour de l'acceptation de l'existence du problème et de la nécessité de prendre des mesures pour y remédier… L'histoire de l'humanité offre suffisamment d'exemples de mouvements sociaux ayant surmonté des obstacles qui paraissaient impossibles pour que nous agissions avec détermination*[106] *».* Edgard Morin dit exactement la

[102] idem p. 309
[103] idem p. 317
[104] idem p. 324
[105] idem p 368
[106] idem p. 375

même chose dans son livre *Écologiser l'homme.* Il cite de nombreux exemples depuis l'antiquité chez les Grecs jusqu'à la dernière guerre mondiale.

Dans la conclusion Georges Marshall rejoint Sandrine Roudaut sur la question du bonheur, point essentiel de la positive attitude : *« Dans notre manière de raconter, nous devons être honnêtes en ce qui concerne le danger qu'il représente. Il est beaucoup plus efficace de lier les solutions au changement climatique aux sources du bonheur*[107] *».*

c. La problématique revue et complétée

La positive attitude, c'est le choix du bonheur, de la joie, de la bonne humeur pour agir efficacement. Permet-elle d'agir au plus vite sur les conséquences du changement climatique ? C'est l'hypothèse posée ici avec comme support : *Le syndrome de l'autruche*.

Est-on face à un problème insoluble ? Non, mais le livre de Georges Marshall est sans concession. Le sujet est précisément de décortiquer un ensemble de phénomènes. Ceux-ci font barrage à une mobilisation générale et à la prise de décisions pour répondre à l'urgence de limiter drastiquement les émissions de gaz à effet de serre. Les préconisations de George Marshall sont de sortir des clans, des luttes stériles, de mobiliser l'ensemble des groupes sociaux. Ce livre nous permet aujourd'hui, de mettre des mots sur la situation générale de notre société. Il explique les blocages. Pourquoi la réduction drastique des énergies fossiles ne se met-elle pas en place plus rapidement ? Pourquoi, le réchauffement climatique n'est-il toujours pas au centre de nos préoccupations ?

Le lien avec la question de recherche est dans les raisons de donner du sens à son projet de vie pour être en cohérence avec ses convictions. La majeure partie des entretiens ont été réalisés avec des personnes sensibles à la cause environnementale. Toutes constatent déjà des changements importants dus au réchauffement du climat. La corrélation entre les blocages décrits par Georges Marshall et le contenu des entretiens va alimenter le travail d'analyse de cette deuxième partie du mémoire.

Le syndrome de l'autruche vient en quelque sorte faire contrepoids au livre *Les Suspendu(e)s.* L'humanité a une épée de Damoclès au dessus de la tête.

Ces deux ouvrages forment un ensemble complémentaire. D'un côté l'utopie de Sandrine Roudaut donne toute l'énergie nécessaire pour avancer. De l'autre, Georges Marshall explique le pourquoi des freins. Il donne à son tour l'énergie d'avancer avec des propositions pour contourner ces blocages.

d. Analyse : la positive attitude à l'épreuve de l'évolution climatique

Si nous prenons l'entretien avec monsieur B, la motivation du groupe de venir s'installer en milieu rural s'exprime ainsi : *« C'est aussi une sécurité vis-à-vis de ce qui se passe économiquement dans la société. Donc, on se dit : " Voilà, on ne sait pas ce qui va se passer, mais comment on peut se prémunir de tout ça en étant un petit peu autonome ? On n'a pas une visée, on veut être 100 % autonome, on veut être indépendant de la société de consommation" ».* La volonté d'être indépendant de la société de consommation comprend certainement le souci de réduire son impact carbone dans le but de limiter le réchauffement climatique. Avec l'arrivée d'un projet à cinq personnes en milieu rural, il n'est pas facile de

[107] idem .p 383

s'adapter aux contraintes de déplacements dues à l'éloignement de tous les services, des lieux de travail, etc. Georges Marshall nous parle de la norme sociale. En milieu rural, la norme est le déplacement en voiture. Nous pouvons le constater au Monastier-sur-Gazeille, commune rurale de 1 800 habitants. Un nombre important de déplacements inférieur à 1 kilomètre se font en voiture. L'utilisation du vélo pour faire ses courses est embryonnaire[108]. Nous avons un potentiel de marge de progression important par le débat, le chiffrage de la réalité du terrain, la pratique, un ensemble d'éléments partie prenante de la positive attitude.

Dans plusieurs entretiens, nous pouvons constater une acceptation de faire beaucoup de déplacements par contrainte et une démarche de les réduire avec le temps. Pour monsieur C, lors de son installation, il était impossible de trouver des terres sur place : *« Et donc je faisais mes céréales là-bas à une heure de route d'ici en rotation sur les 14-15 ha qu'il y avait là-bas… Voilà, et puis ben dans la foulée, en gros euh… ça a été en tout… huit années de recherche de foncier je pense… Voilà, ce qui fait qu'on arrive là à 40 ha cultivables [*de terres proches de l'exploitation] *».*

Madame K est sur un secteur avec beaucoup de concurrence. Elle a choisi d'aller vendre ses produits plus loin à 75 kilomètres de l'exploitation : « *Alors, je fais un marché essentiellement, c'est le marché du Puy parce que, quand j'ai commencé les marchés, j'avais des châtaignes, des fraises et des framboises. Et sur le secteur, tous les marchés étaient déjà pleins de fraises, de framboises et de châtaignes ».* Madame K continue le marché du Puy mais c'est aussi l'occasion d'aller voir sa fille. Elle habite à Langeac donc cela la rapproche considérablement.

L'ensemble de ces exemples montrent une chose : malgré la prise de conscience et la volonté de réduire ses déplacements, la facilité de se déplacer et le coût relativement abordable débouche sur l'acceptation de la contrainte. Il n'est pas le facteur limitant. Avec le temps, des solutions pour réduire les déplacements sont mises en place pour plusieurs raisons, l'économie de carburant, de temps, de fatigue, la réduction de son impact carbone…

Chez monsieur et madame E, la démarche est différente. Nous avons vu précédemment comment le choix des activités est conditionné en amont à plusieurs contraintes, économique, de temps et environnementale. Il s'agit des activités sportives, de loisirs aussi bien pour les enfants que les parents. C'est vrai pour la musique mais c'est aussi vrai pour les randos, les sorties skis nocturnes aux Estables, etc. Les contraintes vont être un garde fou infranchissable, par contre ils vont montrer des capacités d'adaptation assez impressionnantes pour réaliser énormément d'activités de loisirs malgré tout.

Monsieur I relève les bons côtés du changement climatique : *« Mais il faut dire que le climat a changé aussi parce que, euh… il y a trente ans, le maïs… il ne venait pas. Maintenant… »*

DG : *« Maintenant, il viendrait ? »*

Monsieur I : *« Ah ! Ouais, ouais… peut-être qu'il y a des variétés qui sont plus précoces aussi mais ça fait rien, le climat a changé parce que… les arbres aussi, les feuillus… Non, non mais… le climat a bien changé quand même, il s'est réchauffé hein… on critique le maïs mais je vois que la commune d'à côté qui craint un peu et ben… s'ils n'avaient pas le maïs et*

[108] Observation tirée de l'enquête "*Consommons local !*" réalisée par l'Atelier des possibles en 2016 au Monastier-sur-Gazeille

ben… il n'y aurait plus de paysans aujourd'hui, parce que, malgré tout, ils se sont fait des stocks pas possibles avec le maïs. Ils ont quasiment un an d'avance, alors heu… et c'est grâce au maïs parce que… quand il pleut juste 20 millimètres, sur l'herbe ça ne fait rien, alors que sur le maïs, ça pousse encore… Moi je dis que c'est une plante formidable le maïs et il se fait du maïs ici. Il se fait sans irrigation et ils font du rendement, les voisins, ils ensilent 18-19 hectares mais… ils en donnent toute l'année et du grain à point hein… Ah ! Ouais, avant il ne mûrissait pas, ça ne valait pas le coup mais là… ». La remarque de monsieur I est révélatrice. Le système intensif se satisfait des conséquences du réchauffement climatique. Il est possible de faire du maïs aujourd'hui, ce n'était pas possible, trente ans en arrière. Il ne le précise pas mais les voisins avec un an de maïs d'avance conduisent un troupeau en zéro pâturage. Les vaches ne broutent jamais de l'herbe. Le bilan carbone de ce système d'élevage est catastrophique sans parler de la qualité du lait forcément moindre. Notre cerveau n'est pas programmé pour réagir au danger du réchauffement nous dit Georges Marshall. Monsieur I, comme tous ses voisins, les techniciens agricoles, les responsables, les décideurs constatent le réchauffement. Ils regardent les effets positifs, à aucun moment ils ne remettent en cause le système intensif. Au contraire, ils continuent de pousser à produire plus avec plus de consommation d'énergie fossile. S'il risque de manquer d'eau, ils vont faire des lacs collinaires pour irriguer et produire plus avec encore plus de consommation carbone. Même si nous ne sommes pas d'accord, la positive attitude consiste à affirmer ses positions en restant dans une position de dialogue et d'échange constructif. Il est inutile et contre productif d'aller dans des débats envenimés avec des positions figées sur des principes. Sandrine Roudaut précise : *« Échanger des idées oui, mais pas des jugements, des caricatures, des raccourcis, des insultes*[109]*... Il y a une alarme très claire, c'est le respect*[110]*... Ne perdons pas notre énergie en stigmatisation*[111]*... Dans la rencontre, on cherche l'ami dans l'autre, savoir trouver, reconnaitre son humanité, son intelligence est essentielle pour installer l'idée d'égalité et de réciprocité de la relation. La notion de justesse est fondamentale*[112]*... Nous ne devrions pas avoir d'intention sur l'autre, il ne faut pas chercher à convaincre ni à séduire*[113] *».*Mais l'humain n'est pas une machine ; tenir une position constructive en toute circonstance est difficile, voire parfois impossible. Le risque de l'échec ne doit être prétexte à l'inaction. Accepter l'imperfection permet d'avancer, de progresser. Le pire est de ne rien faire.

Autre situation, chez madame K, la production de framboises est divisée par deux avec la mise en place de tunnels (voir les rendements cités p. 46). Cela veut dire des investissements, du travail supplémentaire et un coût de production nettement supérieur. Nous sommes dans une situation catastrophique pour le secteur. Malgré cela, les gens ne réagissent pas vraiment, il y a beaucoup de résignation. Ils le prennent plutôt sur le ton de la plaisanterie : *« Ah ! Oui, oui, au groupement de producteurs, ça fait déjà, quelques années où, on le disait en rigolant comme ça : " Les châtaigniers, ben… si vous avez des terrains sur le plateau, va falloir les*

[109] Roudaut Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016) p. 247
[110] idem p. 248
[111] idem p. 252
[112] idem p.253
[113] idem p. 254

monter là-haut" ». Pour ne pas aller vers le défaitisme ou le découragement, la positive attitude nous permet de prendre du recul et de relativiser les événements.

Pour la majorité des personnes enquêtées, au moins huit sur onze, la remise en question de la société de consommation et la prise de conscience des questions environnementales est importante voir primordiale. Nous pouvons constater qu'un certain nombre de choix sont justifiés par la remise en cause de l'économie, de la société de consommation, par la volonté de consommer bio. Les conséquences du réchauffement climatique sont présentes mais plutôt sous-entendues et pas exprimées très clairement. Les freins de la prise en compte du danger du réchauffement climatique décrits par Georges Marshall sont plus ou moins présents dans l'ensemble des entretiens.

e. Seconde conclusion

Nous avons pu définir un certain nombre de points permettant de donner du sens à un projet de vie sous le terme de la positive attitude. Il existe de multiples formes et de niveaux d'implication dans la positive attitude. Pour les projets de vie en milieu rural avec la création d'une activité professionnelle liée à son lieu de vie, le plus important est la liberté, liberté de s'installer avec un statut d'indépendant sans avoir de patron, liberté de gérer son temps, son travail, ses dépenses, ses loisirs en dépendant moins des normes sociales. Il s'agit de construire sa vie en cohérence avec ses convictions. Tous les citoyens ont la possibilité de s'emparer de la positive attitude. Chacun peut faire son chemin à partir de sa situation et de ses possibilités. La positive attitude est un concept. Il s'agit d'un état d'esprit, de repérer et de mettre en évidence le côté positif des différentes situations. Le fondement repose sur le fait de faire progresser la société et notre humanité pour construire un monde meilleur, solidaire où chacun puisse se réaliser. La proposition consiste à regarder vers la lumière, la joie, la bonne humeur, le bonheur. La présupposition est de considérer cet état d'esprit comme contagieux. Il peut faire en sorte d'être le moyen le plus efficace et le plus rapide d'appliquer des solutions à la crise de notre société. La positive attitude est une utopie pensée en faisant principalement référence aux écrits de trois philosophes, Michel Serres, Patrick Viveret, Edgard Morin. Mais notre utopie est confrontée à la réalité de la situation de la planète terre. Les conséquences du réchauffement climatique nous obligent à accélérer la prise de conscience de la nécessité de réduire notre impact carbone et notre dépendance aux énergies fossiles. Nous avons vu comment la positive attitude mise à l'épreuve du climat, se trouve être une manière dynamique et efficace d'agir pour répondre à ce défi inédit dans l'histoire de l'humanité. Edgard Morin nous dit : *« Le probable est donc que nous allons vers l'abîme. Pourtant il y a toujours eu aussi de l'improbable dans l'histoire humaine.*[114] *... Mais se préparer à ce monde incertain ne signifie pas se résigner. Il faut au contraire s'efforcer à bien penser, à élaborer des stratégies, à effectuer en toute conscience des paris*[115] *...Il ne faut certes pas avancer de façon pulsionnelle et irréfléchie, mais il faut agir*[116] *».* Georges Marshall, philosophe américain nous propose d'élargir le débat pour aller de l'avant : *« Le changement climatique*

[114] Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Bayard édition, 2010) p. 24
[115] idem p. 28
[116] idem p. 32

existe, c'est un fait scientifique[117]*... La meilleure option pour sensibiliser les populations... est d'entamer un dialogue sur la nécessité de se préparer à long terme*[118]*. Nous avons besoin d'un récit bâti autour du changement positif*[119]*... Il nous faut bâtir un récit de coopération capable de rassembler autour d'une cause commune*[120]*... Nous devrions tenir compte de ce que nous enseignent les religions*[121]*... Laissez tomber les accessoires écolos... Comblez le fossé partisan*[122]*... ».* La recherche de boucs émissaires est le prétexte à ne rien faire. Rejeter la faute sur les autres est la solution de facilité. Nous n'avons pas de temps à perdre. Dans la situation actuelle, le temps nous est compté. Ne perdons pas notre énergie à chercher les coupables, nous sommes tous responsables de la situation, ni à savoir si le réchauffement de la planète va être de deux, trois ou quatre degrés dans vingt, trente ou cinquante ans. Les scientifiques sont formels, le danger est prouvé. Il faut agir, point. Nous pouvons et nous devons tous agir personnellement à notre niveau, amener notre contribution dans la consommation de tous les jours. « Personnellement » ne veut pas dire uniquement seul dans son coin, c'est aussi agir collectivement, inciter des groupes, des associations, des collectivités à mettre en place des actions en faveur du développement durable, de la réduction de l'impact carbone. Nous avons mille possibilités de le faire et la positive attitude peut nous donner l'enthousiasme nécessaire. Nous devons toujours être à l'affût de nos possibilités d'action à notre échelle dans un domaine puis dans un autre, etc. Ne rien faire nous rend responsables des conséquences ; par contre, agir ne nous donne aucune prétention de supériorité. Nous devons rester humbles. Nous n'avons pas de leçons à donner, ni à juger les autres, ni à faire des comparaisons. Si nous avons agi dans un domaine, nous sommes certainement en retard sur un autre, nous pouvons toujours être pris en défaut. À moins d'aller vivre en ermite dans les bois… Et encore ! La positive attitude, c'est vivre pleinement l'instant présent en conscience, c'est vivre le bonheur pour soi et pour les autres, c'est employer son énergie à amener un petit plus à l'humanité pour faire tout simplement sa part.

Le concept de la positive attitude est avant tout pragmatique. Il trouve tout simplement sa source dans le bon sens paysan de notre milieu rural.

[117] Marshall Georges, Le syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique (Éditions Actes Sud, 2017) p.379
[118] idem p. 380
[119] idem p. 381
[120] idem p. 383
[121] idem p. 385
[122] idem p. 387

CONCLUSION GENERALE

Le plateau du Mézenc est ma région d'origine avec ses particularités bien spécifiques, difficiles à vivre de par l'altitude, le climat, victime de l'exode rural. J'ai fait le choix à la fin de l'adolescence de vivre au pays et de m'installer paysan dans cette région de moyenne montagne vouée à la désertification. Je me suis installé sur la ferme familiale avec la mise en place de productions agricoles transformées et valorisées par la vente directe. Pour cela, nous nous sommes organisés en collectif pour privilégier l'entraide et la solidarité. Nous avons toujours été en relation avec différents réseaux pour avoir un regard sur le sens de notre travail. Après une reconversion professionnelle, j'ai créé avec un petit groupe l'Atelier des possibles, une association d'éducation populaire adhérente du réseau des CREFAD. De là est né le projet d'entreprendre une recherche dans le cadre du DHEPS autour de la question du sens donné à notre vie en cherchant à mettre en cohérence nos convictions et nos activités. L'historique de la recherche, les entretiens, les fiches de lectures, les auteurs référents montrent comment la question a évolué et le travail s'est réalisé avec le choix de la méthode de l'entretien compréhensif.

J'ai cherché à comprendre comment certaines personnes ont construit leur projet de vie, ont mis en place nombre d'activités pour concrétiser leur choix de vivre en milieu rural. Pour cela, j'ai plus particulièrement observé trois aspects : la rémunération, le temps de travail et les loisirs. Comment ont-ils su utiliser toutes les opportunités et mettre toute leur énergie pour la réussite de leur projet. Comment ont-ils su faire face à de nombreuses difficultés ?

De là, le concept de la positive attitude s'est construit autour de l'innovation, hors des standards de la société, (SMIC, 35 heures…), dans le non-consumérisme, dans la prise en compte des problèmes dans leur globalité, dans des valeurs de solidarité. Le principe de base est d'être dans l'action, de faire, de toujours chercher à progresser, de grandir en humanité. Les entretiens mettent en évidence combien il est possible d'être inventifs et innovants.

Vient ensuite la question de savoir si la positive attitude n'est pas une utopie face au défi climatique. Il s'agit de démontrer comment la positive attitude est également appropriée pour réagir face au danger des conséquences du réchauffement climatique. Nombre d'initiatives ces dernières années aux quatre coins de la planète nous montrent comment les gens se prennent en main et réagissent concrètement pour agir à leur niveau. L'Atelier des possibles amène sa pierre à l'édifice avec l'accompagnement des porteurs de projets et des initiatives citoyennes.

Le mémoire se limite à définir le concept de la positive attitude à partir d'exemples d'expériences en milieu rural, des paysans pour la majorité d'entre eux. Il serait possible d'aborder le sujet sous d'autres aspects. Par exemple, aujourd'hui, les consommateurs s'organisent sous de nombreuses formes, AMAP, coopérative d'achat, directement auprès des producteurs. Observer les nouveaux comportements de consommateurs, le paiement à l'avance à un prix fixe, le non-choix de la composition de son panier de légumes hebdomadaires dans les AMAP peut être une autre possibilité d'étudier la positive attitude. Ce type d'organisation est très novateur, il semblait impossible dans les années 80 lors de mon installation. La cueillette au champ par les consommateurs, leur implication dans la

distribution des produits, la tenue des magasins de vente, les échanges basés sur la confiance sont également des exemples intéressants.

Il serait également possible de faire un travail d'enquête autour des nouvelles organisations de déplacements et d'hébergements, covoiturage, autopartage, couchsurfing, échange de domicile pour les vacances, woofing…

Il existe aujourd'hui de nombreuses nouvelles organisations innovantes, la plupart du temps dans un esprit de solidarité, de baisse de l'impact carbone, d'intérêt général correspondant à l'essence même de la positive attitude.

Le travail sur le sujet demande d'être poursuivi. Il serait intéressant d'aborder le côté collectif, la nécessité de s'organiser et comment aujourd'hui de nouvelles formes d'organisation collectives voient le jour, se transforment, disparaissent pour certaines. Comment elles expérimentent des nouvelles formes de gouvernance, de décisions, de partage de responsabilités. Comment elles influent sur les décisions politiques, sur le politique en général. Où se situe le pouvoir de faire évoluer les choses ? Faut-il s'engager pour être élu ? Ces initiatives créent-elles des lieux de contre-pouvoir ?

La positive attitude passe par une démarche individuelle, une remise en question de son comportement, de ses pratiques pour s'émanciper dans un esprit de solidarité. Nous avons vu chez les personnes interrogées dans les entretiens leur capacité à s'adapter à une faible rémunération pour avoir la liberté d'organiser leur projet de vie de manière cohérente. La positive attitude est naturelle, elle est présente en permanence dans notre quotidien. Elle peut être développée beaucoup plus mais, elle est confrontée à des freins dûs pour une grande part à des contraintes matérielles trop fortes. La poursuite de ce travail est d'envisager les possibilités de créer un contexte favorable à une évolution de la société grandie en humanité. Pour cela, un certain nombre de principes incontournables doivent être posés, comme par exemple : tout être humain doit avoir accès à une nourriture saine et équilibrée, un logement décent, une couverture sociale, un minimum pour vivre dans une société sereine et un État de droit. Une solution pour créer ce contexte est de mettre en place un revenu universel. Il est défendu par l'ensemble des auteurs cités dans ce mémoire comme étant une évolution normale et incontournable de notre société. Le revenu universel contribuerait fortement à mettre en place les conditions pour donner à la positive attitude les moyens de s'exprimer pleinement et mettre en évidence ses bienfaits.

Les perspectives sur le climat, la vision négative de l'évolution de la société nous incitent au découragement, à l'autoflagellation. Adopter une positive attitude dépend aussi et surtout de sa capacité à prendre du recul, de faire l'analyse de la situation dans le temps et dans l'histoire. Aujourd'hui, nous avons la chance de vivre en paix et d'avoir les moyens de faire des choix pour donner une orientation à notre vie comme nous le rappelle Michel Serres dans *Petite Poucette* et *C'était mieux avant*. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, cette possibilité est donnée à une large majorité de la population. Avant le milieu du XXe siècle, les paysans représentaient 80 % de la population et n'avaient guère de choix sur leur forme de vie. C'est encore malheureusement le cas dans de nombreux pays sur la planète et cela ne peut nous laisser indifférents. Mais de nos jours, en Occident, nous avons accès à la formation, à l'information, aux connaissances dans tous les domaines scientifiques possibles et imaginables, au travail des chercheurs, des penseurs, des philosophes… Nous avons des moyens matériels et financiers à notre disposition pour nous déplacer, construire, fabriquer,

communiquer... Cela nous amène une multitude de possibilités et à devoir faire des choix de vie. Et pour faire ces choix, il est intéressant de se pencher sur le comment, sur nos marges de manœuvre, sur les possibles de la vie. Avec *Styles,* Marielle Macé[123] nous propose une approche originale du regard porté sur nos vies. Avec ce livre, elle vient nous donner des éléments pour prendre en compte un ensemble d'éléments des aspects de la vie : « *Le style, en cela, ne s'oppose ni au banal, ni au commun, mais à l'indifférence… Toute singularité compte, car elle peut être l'amorce d'un possible de la vie. Je souhaite donc faire de la réflexion sur le style un instrument de compréhension et de qualification de tout ce qui peut entrer de formes dans la vie*[124] *».* Les personnes enquêtées pour le mémoire rentrent parfaitement dans ce cadre. Leur singularité a été l'amorce de nombreux impossibles devenus possibles.

Marielle Macé aborde la question du style sous trois angles : le style comme modalité ; le style comme distinction ; le style comme individuation :*« Styles comme modalités : cette disposition suppose de concevoir le monde… non pas comme une foule de choses, mais une foule de façons d'être une chose ; non seulement une foule d'hommes, mais une manière d'être homme*[125]*… Une compréhension du réel... ne va pas sans la reconnaissance de la véritable idée du vivre qu'engage tout style, de la façon dont toute forme de vie prend son parti sur la vie et altère le nôtre*[126] *».*

Les chemins de la vie prennent parfois des méandres pour nous emmener sur des terrains inconnus surprenants. Toujours à la recherche de savoir comment agir, comment faire plus, nous ne serons jamais à la hauteur de la tâche tellement elle est immense. En fait, nous devons simplement apprendre à nous saisir des possibilités offertes par la vie pour faire notre part et apprendre à nous en satisfaire. L'essentiel est de prendre du plaisir à les réaliser. Les opportunités arrivent d'elles-mêmes sans forcément les chercher. Pour ma part, j'ai croisé la route du clown. Au printemps 2019, j'ai eu l'occasion de faire plusieurs stages de clown. Lorsque l'on parle clown, chacun dans son imaginaire, se fait une représentation particulière. Entre les images de la télé, le clown blanc, la peur du clown, faire l'idiot, faire rire en se moquant… Mais l'activité clown est un art bien particulier. Du moins, celui que nous essayons d'approcher avec notre groupe de clowns : *« Le clown est un être pur dans ses sentiments, il traduit sa vulnérabilité, ses oppositions et sa naïveté dans une envie de l'instant. Le travail du clown se trouve dans la faiblesse fondamentale de l'être humain. Il surgit de nous en s'alimentant de ses émotions. Mais avant tout, le clown, c'est le plaisir du jeu, jouer, de jouer… en laissant le mental au repos*[127] *».*

Comment le clown dans son art peut-il se rapprocher de *Styles* et de la positive attitude ?

---

[123] Macé Marielle, *Styles – Critiques de nos formes de vie* Marielle Macé est directrice de recherche au CNRS, spécialiste de littérature. Ses livres prennent la littérature pour alliée dans la compréhension de la vie commune. Dans *Styles*, son présupposé : « *Plus que jamais la question est posée de définir la vie que nous souhaitons choisir et vivre… Une vie vécue est inséparable de ses formes, de ses modalités, de ses régimes, de ses gestes, de ses façons, de ses allures… »*

[124] idem p. 20.

[125] idem p. 57

[126] idem p. 63

[127] Extraits du tract d'invitation au stage clown.

- Un premier point commun, le plaisir, c'est un élément essentiel de la positive attitude, du choix de styles de vie et du clown.
- Le clown se saisit perpétuellement de toute forme de styles de vie pour exister.
- Le clown est très proche de la positive attitude car il doit saisir l'instant, prendre ce qui vient, ne pas juger, mais jouer de tout… Les propositions sont là, il faut les saisir et les faire vivre.
- Mais le clown ne choisit pas la facilité, il doit se moquer de lui, pas des autres. La positive attitude ne cherche pas des boucs émissaires, elle part de la situation telle qu'elle est. Nous devons prendre nos responsabilités et ne pas nous décharger sur les autres.
- Le clown, comme la positive attitude, c'est profiter de la vie, rire de tout, saisir la chance de notre époque d'avoir la liberté, de s'autoriser à prendre des libertés.
- La positive attitude, c'est aussi se saisir de toutes les petites choses et les apprécier, ne pas être blasé, profiter des choses simples, une rencontre, boire un coup au bar, un repas au restaurant, un spectacle, vivre pleinement des petits moments de bonheur.
- Le clown, lui va vivre de ces petites choses. Il y a du jeu partout, il faut savoir s'en saisir, le faire exister, l'étirer puis sentir le moment de faire une rupture et relancer autre chose. Le public prend ou ne prend pas. Il faut avoir de la réactivité et savoir saisir l'instant.
- La positive attitude a aussi un côté, penser à soi, être bien, avancer dans sa tête pour être en mesure de partager, de dégager de l'énergie positive, d'amener un plus. Il n'y a aucune prétention à donner l'exemple ou quoi que ce soit d'autre… Comme avec le clown, nous devons toujours garder beaucoup d'humilité.

Marielle Macé avec *Styles* nous amène un éclairage sur ces différents points de vue. Dans le style comme distinction, elle parle de *« Ethos : occuper une place / habiter une forme. Il ne s'agit pas là de regarder autre chose (d'autres gestes, d'autres allures, d'autres pratiques), mais de regarder autrement ces mêmes choses*[128] *».* Nous sommes bien dans la démarche du clown et de la positive attitude.

Mais le plus surprenant est de voir comment le clown est en cohérence avec la partie style comme individuation : *« Être soi-même un style, égaler sa vie à une forme, conquérir "une forme de vie"*[129] *... Mes "façons d'homme gauche", tout ce je peux et je ne peux pas être, faire vivre avec la partie gauche de moi, dans ces moments habituels ou accidentels où je suis réduit à une partie de moi*[130] *... »* Évidemment, le clown va rechercher son style et toujours être à la conquête d'une forme de vie. Mais surtout, il va toujours être à l'affût et se saisir des maladresses, du côté gauche de soi, des hésitations, bien souvent révélatrices.

Styles comme individuation : « *Les styles d'être ne coïncident pas avec les êtres : ils les animent, les traversent, les dépassent, les abandonnent. Style est la vie en générale, en chacun et entre nous tous. C'est d'ailleurs peut-être cela qui fait aimer un être : sa grâce, ce qui ne lui appartient pas "en propre", ce qui peut passer comme un sourire de visage en visage, qui*

[128] Macé Marielle, *Styles – Critiques de nos formes de vie,* p. 167.
[129] idem p. 201
[130] idem p. 206

appelle sur lui l'amour, et qui peut aussi être si prompt, dans nos yeux, à le quitter…[131] *».* Le clown ne triche pas, il est sincère. Notre clown n'est pas celui qu'on voudrait être, il correspond à ce que l'on est vraiment sous tous les aspects de notre personnalité. Il nous anime, nous traverse, nous dépasse, nous transforme. Nous devons accepter nos contradictions, notre réalité, c'est certainement le plus difficile dans le travail du clown.

Encore styles comme individuation : « *Foucault a voulu penser le style de vie autre, autre et par conséquent "vraie", le style d'existence qui doit se manifester directement, par sa forme visible, par sa pratique constante et son existence immédiate, la possibilité concrète et la valeur évidente d'une autre vie, une autre vie qui est la vraie vie…*[132] *».* Cela me rappelle un texte écrit au retour d'un stage de clown de six jours, *Retour à la vraie vie ?*[133] Comment le groupe de clowns a vécu ces six jours avec les vraies valeurs de l'humanité, la solidarité, le souci des autres, la richesse dans les échanges…

Tout est affaire de rythme, dans *Styles*, Marielle Macé l'aborde dans la question du vivre ensemble : *« Dans tous les cas, le rythme n'est pas une simple affaire de tempo, c'est, de façon plus essentielle, une prise de forme, par laquelle les individus donnent figure à leur environnement commun*[134]*… Combien il est parfois difficile de "faire avec" le rythme des autres, avec un autre rapport à la durée, à l'avenir, à l'habitude, à l'attente, à l'improvisation… Et voilà encore Michaux pour le dire mieux que quiconque, ironique et souverain : "Le mal, c'est le rythme des autres"*[135] *».* Pour le clown aussi, le rythme est fondamental, s'il est perdu, il doit revenir à la consigne. Il doit regagner son public. Et pour garder le public, il doit instaurer un rythme et ne jamais laisser retomber. Il doit se battre pour imposer son rythme et ne pas se laisser déstabiliser.

« L'horizon d'un vivre ensemble repose peut-être en effet sur la façon dont chaque individu peut ou ne peut pas, sait ou ne sait pas "plier" au-dehors de lui-même – imaginer, mais imaginer vraiment – d'autres vies que la sienne[136] *».* Le clown doit constamment faire preuve d'imagination, il doit sortir des lignes, pousser plus loin, aller au fond des choses, aller au-dehors de lui-même, imaginer vraiment. Le clown ne peut pas être timide, il doit laisser son ego à la maison.

« Le concept de rythme… implique une force dressée vers d'autres forces, un infini débat avec autrui et avec soi[137] *».* Un infini débat avec autrui et avec soi, c'est la perpétuelle recherche du clown.

D'autres formes pour nos vies : « L'essentiel réside sans doute dans le maintien acharné d'un désir de voir, de vivre ce qui se débat dans les formes de la vie. Chercher à savoir à quoi dire oui, à quoi dire non. Par exemple : ne pas célébrer le nouveau (un nouveau) parce qu'il est nouveau, ne pas haïr le nouveau parce qu'il est nouveau, mais se demander vraiment quel monde il aménage, quel genre de vie il favorise, quel genre de vie il fragilise, et savoir à quoi

[131] idem *p. 217.*
[132] idem p. 239.
[133] Dominique Galland, *Retour à la vraie vie ?,* texte écrit le 28 août 2019.
[134] Macé Marielle, *Styles – Critiques de nos formes de vie,* p. 263.
[135] idem p. 265.
[136] idem p. 267.
[137] idem p. 270

on tient »[138]. Le clown est là pour surprendre, ne pas aller dans la facilité, prendre les contre-pieds. Il va sauter sur tout ce qui est nouveau.

Déclore : « Engager dans les formes du vivre autre chose que la répétition d'un système de valeur achevé, autre chose qu'une communauté de certitudes[139]*. Il nous faut d'autres manières de vivre. C'est certain, et d'ailleurs elles existent, elles existent ici et là, on le saura si l'on s'attache à les faire comparaître, si on les aide à rayonner, si on les oblige à se prouver*[140] *».* Nous souhaitons une évolution de notre société vers plus de tolérance, plus de solidarité. Ces valeurs existent, il faut les mettre en évidence, c'est bien le sens de la conclusion de Marielle Macé dans *Styles,* celle de la positive attitude également. Le clown amène aussi sa contribution dans cette évolution avec un petit ou plutôt un grand plus, le rôle fondamental du rire dans la vie. La folie du clown peut allègrement nous emmener sur des chemins inattendus, ceux d'une autre manière de vivre !

[138] idem p. 309
[139] idem p. 317
[140] idem p. 321

GLOSSAIRE

Par ordre de citation dans le mémoire :

DHEPS : Diplôme des Hautes Études en Pratiques sociales
CREFAD : Centre de Recherche, d'Éducation et de Formation à l'Animation et au Développement
CCFD : Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement
GIEC : Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat
GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun
SARL : Société Anonyme à Responsabilité Limitée
MRJC : Mouvement Rural de la Jeunesse Chrétienne
RELIER : Réseau d'Expérience et de Liaison en Espace Rural
CELAVAR : Comité d'Étude et de Liaison des Associations à Vocation Agricole et Rurale
dASA : développement Animation Sud Auvergne
AFOCG : Association de Formation Collective à la Gestion
MSA : Mutualité Sociale Agricole
FDSEA : Fédération Départementale des Exploitants Agricoles
CDOA : Comité Départemental d'Orientation de l'Agriculture
SIAES : Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux
PIB : Produit Intérieur Brut
SMIC : Salaire Minimum Interprofessionnel de Croissance
EQTP : Équivalent Temps Plein
JAC : Jeunesse Agricole Chrétienne
ACO : Action Catholique Ouvrière
DG : Dominique Galland
RSA : Revenu de Solidarité Active

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités dans le mémoire :

Dion Cyril, *DEMAIN un nouveau monde en marche* (Éditions Actes Sud, 2015)
Duplessy Jean-Claude, Morel Pierre, *Gros temps sur la planète* (Éditions Odile Jacob, 1990)
Viveret Patrick, Morin Edgard, *Comment vivre en temps de crise ?* (Éditions Bayard, 2010)
Roudaut, Sandrine, *Les Suspendu(e)s* (Éditions La mer salée, 2016)
Marshall Georges, Le syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique. (Éditions Actes Sud, 2017).
Lenain Marie-Anne, La création d'activités inventives dans les espaces ruraux. (Éditions CREFAD documents, 2016).
Rifkin Jeremy, '*La Troisième révolution industrielle'* (Éditions Les liens qui libèrent, 2011).
Viveret Patrick, *Fraternité, j'écris ton nom!* (Éditions Les liens qui libèrent, 2015)
Morin Edgard, *Écologiser l'homme*. (Éditions Lemieux, 2016).
Serres Michel, *Petite Poucette,* (Éditions Manifeste Le Pommier, 2012)
Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, (Éditions Armand Colin, 2016)
Julien Dourgnon, *Pourquoi un revenu universel ?* (Édition Les petits matins, 2017)
Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?* (Éditions du seuil, 1962)
Serres Michel, *Darwin, Bonaparte et le samaritain* (Éditions Le Pommier, 2016)
Serres Michel et Polacco Michel, *Du bonheur, aujourd'hui* (Éditions Le pommier, 2015)
Serres Michel, *C'était mieux avant !* (Éditions Manifeste Le Pommier, 2017)

Bibliographie complémentaire :

Maurel Christian, *Éducation populaire et puissance d'agir* (Éditions L'Harmattan, 2010)
Herfray Charlotte, *Vivre avec autrui… ou le tuer !* (Éditions Ères, 2009)
Peneff Jean, *Le goût de l'observation,* (Éditions La Découverte, 2009)
Malaurie Jean, *Les derniers rois de Thulé,* (Éditions Plon 1989)
Pape François, *Loué sois-tu,* (Éditions Bayard, 2015)
Dubreil Marie, *Un nouvel enjeu pour la formation : L'écoute particulière*, (Éditions Yves Michel, 2011)
Jancovici Jean-Marc, *C'est maintenant,* (Éditions du Seuil, 2009)
GÉRARD Alexandre, *Le patron qui ne voulait plus être chef* (Éditions Flammarion, 2017)
Fardet Anthony, *Halte aux aliments ultra-transformés !* (Éditions Thierry Souccar, 2017)
Piccoli Raymond, *La foudre et les phénomènes orageux,* (Laboratoire de recherche sur la foudre, octobre 2017)
Parmentier Bruno, *Faim zéro,* (Éditions La Découverte, 2014)
Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse* (Éditions Actes Sud, 2010)
Ellul Jacques, *Le bluff technologique,* (Éditions Hachette, 1988)
Stevenson Robert Louis, *L'étrange cas du Docteur Jekyll et Mister Hyde,* (Éditions Hauteur d'Homme, 2015)

Liens internet

https://fr.wikipedia.org/wiki/Premier_rapport_d'%C3%A9valuation_du_GIEC
http://alorthographe.unblog.fr/2010/12/14/etymologie-de-travailler-travail/
https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281175
http://www.economiematin.fr/news-france-productivite-travail-coute-charges
https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F2300
http://www.smic-horaire.com/
https://www.google.com/search?q=moyenne+des+salaire+en+France&rlz=1C1GGRV_enFR751FR751&oq=moyenne+des+salaire+en+France&aqs=chrome..69i57j0l5.7657j0j8&sourceid=chrome&ie=UTF-8
http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2018/02/27/20002-20180227ARTFIG00294-en-france-le-salaire-mensuel-net-moyen-s-eleve-a-2250-euros.php
https://fr.wikipedia.org/wiki/Mod%C3%A8le:Donn%C3%A9es/Canton_du_Monastier-sur-Gazeille/%C3%A9volution_population
https://dicophilo.fr/definition/bonheur/
http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2017/10/10/20002-20171010ARTFIG00148-revenu-des-agriculteurs-les-chiffres-restent-inquietants.php
https://climateoutreach.org/
https://www.rainforest-alliance.org/
https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/09/10/une-autre-philosophie-de-l-histoire_4995693_3232.html

ANNEXES

1. Annexe 1 : Sandrine Roudaut, *les suspendu(e)s*

Fiche de lecture N° 2
Date : 26/01/2017
Sandrine Roudaut, *Les Suspendu(e)s*

Biographie

Depuis 2001, Sandrine Roudaut se consacre à l'émergence d'un monde soutenable et désirable, en entreprise et dans la société civile. Chercheuse-semeuse d'utopies, elle est entrepreneuse et conférencière. Elle s'inspire de la prospective, la philosophie, le design, la communication, la danse et la méditation. Sa quête : concilier économie, écologie, humanisme et accomplissement personnel.

Livres parus : L'Utopie, mode d'emploi -Sandrine Roudaut - Avril 2014

Les suspendues - Sandrine Roudaut – novembre 2016

Elle est cofondatrice des éditions « La mer salée » en 2013.

La question posée par l'auteur

Êtes vous un(e) suspendu(e) ? Qui sont ces hommes, ces femmes qui font le choix de défendre leurs utopies de justice et de fraternité ?

Ses postulats

Notre époque est à la fois tragique et sublime… Tragique car nous affrontons une série de défis : écologie, violence, déroute politique, lobbying mortifère, absence d'idéal. Sublime car nous avons une nouvelle fois un rôle à jouer, une liberté à exercer, l'opportunité de nous accomplir individuellement et collectivement.

Ses hypothèses

Et si l'engagement était source de joie ? Et si le burn out, la peur et le besoin de sens étaient les symptômes d'un renoncement à soi, à ses valeurs ? Nous vivons une période qui nous tend les pires pièges, elle nous donne aussi l'occasion unique d'accomplir notre utopie d'être, entre projet personnel et destin collectif.

Sa démonstration

Que voulons faire de notre vivant ? L'histoire de l'humanité est suspendue à cette question, notre accomplissement également.

Résumé : extraits du livre

Avant propos :

J'ai écrit les premières pages de ce livre sur la radicalité le matin du 13 novembre 2015. Le soir, l'inimaginable se produisait, les attentats de Paris. Ce jour là, j'écrivais « On se dit assez peu radical. Ça sonne comme une intimidation, une menace ? Avant, j'entendais « trop engagé ». Maintenant, c'est « radical ». Oui, je suis radicale, radicalement du côté de la vie, radicalement contre le modèle qui y porte atteinte. Lui est radicalement destructeur… Mais il y a aujourd'hui, deux camps. Il faut choisir le sien. Le consensus mou n'est plus possible. Nous devons grandir, assumer d'entendre cela… Toutes les explorations de ce livre mènent à une seule question radicale : que vais-je faire « de mon vivant » ?»

Introduction :

Un mois plus tard, c'était la COP 21. Sous état d'urgence, le gouvernement a d'abord interdit les manifestations. Sous prétexte de sécurité, c'était un choix politique. J'ai décidé que ma vie épargnée par les attentats devait avoir un sens. Que la pire des défaites était le repli, la peur… L'air de rien, nous participions à un vaste mouvement de résistance… Un TEDx m'avait amené à comprendre que l'Histoire de l'humanité avait avancé grâce à des utopistes, peu nombreux, forcément désobéissants, incompris à leur époque. J'ai décidé d'explorer un sujet qui me fait froid dans le dos. Pourquoi étions-nous tellement dociles et vulnérables ? Il faut se battre et désobéir mais rester concentrée, nous allons devoir être à la hauteur, être lucide sur la portée de nos actes et de nos paroles. Nous sommes tous potentiellement et collectivement les héros d'une révolution pour que ce monde aille mieux. Mais tout le monde n'a pas l'immense courage d'être un résistant, de risquer sa vie, ni la personnalité de porter ses idéaux. En revanche, il y a toute une catégorie qui s'arrange pour ne pas contribuer à ce qui est indigne, ce sont les refusants. Ils sont aussi précieux que les résistants.

Se reconnaître comme puissance d'action, c'est oser prendre confiance en soi, se reconnaître comme faillible et potentiellement bon. Voilà pourquoi cette période est « sublime », elle nous pousse à nous dépasser, à grandir. Ce n'est que du positif, rencontrer des gens géniaux, optimistes, provoquer des liens, des projets, participer à quelque chose de plus grand que nous.

J'avais donc cette question : peut-on être heureux en étant engagés ? Le titre : Les suspendus. Il s'est imposé là. Nous étions suspendus entre deux époques, tiraillés entre notre part résistante et notre part soumise. L'histoire est suspendue à ce que nous choisirons.

Chapitre 1 : L'heure est au choix

Un moment historique. Une époque tragique et sublime : Explorer notre part d'ombre pour la combattre, en France pendant la seconde guerre mondiale, on estime entre 2 et 5 % la part de résistant dans la population française. Cette part d'ombre s'exprime aussi à travers des expériences comme celle du scientifique, Stanley Milgram qui a mis en scène des être humains envoyant des décharges électriques à d'autres être humains. Les psychologues avaient estimé à 1,5 % la part de ceux qui délivrerait une décharge prétendue mortelle. Ils furent 65 %. Englués dans nos croyances, nous cultivons le déni.

La croissance, ce modèle était sensé amener le bonheur et l'emploi. Petit à petit l'homme moderne est devenu esclave. Esclave de désirs qui ne sont plus les siens, esclave des deux parties de la machine économique, esclave du marché de l'emploi, esclave du marché des consommateurs. Au diable, ces questions existentielles, on est en état d'urgence. L'urgence institutionnalisée, l'exception comme règle, la menace permanente, tout cela met dans l'ombre le reste : le vivre ensemble, l'espoir, les autres voix, les vrais moyens de protection à commencer par l'éducation.

Nous sommes aujourd'hui face à deux forces opposées. D'un côté l'escalade sécuritaire, de l'autre l'explosion des initiatives positives des citoyens, d'élus, d'entreprises. Assignés à résistance, pour sauver le monde, nous allons résister, nous battre. La société ne peut tolérer les revendications d'un autre modèle. Elle ne peut admettre l'alternative. Nous somme perçus comme des traitres qui défendent le droit de respirer un air pur, de manger à leur faim, de boire une eau saine, de cultiver sans payer de brevet. Rien que des causes légitimes et

essentielles que l'histoire intégrera demain comme des évidences. Souvenons nous que le Général De Gaulle est condamné à mort par la France pour avoir organisé la résistance.

Activisme, résistance, terrorisme, les liaisons dangereuses. Et si on inversait le raisonnement ? De quel côté est le terrorisme ? Non pas pour légitimer un activisme violent, mais il y a des victimes de la pollution, des dérèglements climatiques, de la famine, de la pénurie d'eau, de l'évasion fiscale. Il y a plus de morts de causes environnementales que du terrorisme. De quel côté sont l'injustice, la prise d'otage, le terrorisme ? Parler de nature est déjà subversif. On en revient aux dualismes modernes : l'Homme contre la nature, la culture contre la nature, le progrès contre la nature. Alors qu'il s'agirait de faire « avec » et non pas « contre ». Ce qui est sur, c'est que l'on ne peut pas faire « sans ».

Renverser les autorités traditionnelles est subversif. Le numérique et l'économie de la connaissance ont bousculé l'autorité et le rapport au savoir. Michel Serres : « les puissants supposés qui s'adressaient à des imbéciles supposés sont en voie d'extinction ». L'heure est au choix, participer à la décrépitude de ce monde ou à sa renaissance. Prendre le parti de la vérité et le parti de l'action, nous avons le droit de savoir et le droit de participer. Il s'agit de s'emparer de ses droits et de les exercer. Quel bonheur de descendre dans la rue, rencontrer d'autres personnes, imaginer, participer à des projets dans la vrai vie. Ce qui vous est le plus naturel et facile au départ. Ce qui vous touche. Ne restons pas obsédés par les éléments hors de portée qui nous déprime. Il y a tant de choses à faire.

Le choix, c'est aussi celui de s'affranchir. Plus on partage l'information en la contextualisant et plus on fait autorité. Ce renversement de la chaine d'information, la dissémination des « autorités » nous rendent plus autonomes. Plus personne ne choisira pour nous. C'est cela grandir, reprendre nos vies en main. Tzvetan Todorov : « l'insoumis n'est pas un conquérant, il n'inspire pas à instaurer une domination nouvelle. »

D'un côté la peur et le repli, de l'autre le choix de l'espoir, celui de la foi en l'être humain. Résister c'est aussi ne pas retourner chez soi, à son individualisme, faire le choix de l'amour de l'autre, le choix de se détourner de la peur : un choix tourné vers la vie. C'est le choix de la confiance en soi, de la confiance en nous. Garder nos yeux ouverts et nos têtes hors de l'eau, nous ne devons rien prendre trop au sérieux. Et encore moins nous-mêmes ! Le temps du loup solitaire est terminé. Réunissez vous ! Bannissez le mot « lutte » de votre attitude et de votre vocabulaire. En travaillant sur les freins au changement et les moteurs qui nous permettent de nous transcender et d'innover radicalement, j'ai découvert que la seule façon de changer le monde était l'utopie. L'utopie nous invite à poser des objectifs radicaux, à contre courant de notre société qui prône le progressif et le compromis. Notre seul salut est dans l'utopie : être radical dans les objectifs, la société que l'on souhaite. Nous devons partir de ce que nous voulons, de l'idéal, du futur pour libérer l'inspiration et aller plus loin. L'avenir est dans la contestation du présent. Le destin de l'humanité est dans nos utopies.

Chapitre 2 : Nous sommes celles et ceux que nous attendions. Mythe des héros et embellie de l'histoire.

Ainsi aucun de ceux qui résistent n'estime être un héros, parce que ce n'est pas un choix qui « coûte ». Le héros est un mythe. Un mythe qui nous encombre et inhibe notre héroïsme ordinaire. Il est temps de rendre leur imperfection à ces héros que l'histoire a mis sur un piédestal.

Copieusement post-médités, les grands mouvements sont assez peu prémédités. Les grands mouvements sociaux nous enseignent que rien n'est prévisible. Imprévu, ce qui a permis la résistance en 39-45. Le mur de Berlin, personne ne l'envisageait. Pas plus pour Nuit debout qui est une expérimentation, une utopie en chemin. Ce ne sera peut être pas pour cette fois, mais quelque chose est né et ça ne s'arrêtera pas. Toutes les grandes avancées de notre histoire ont d'abord été perçues comme des utopies irréalistes. Toutes n'aboutissent pas tout de suite mais toutes commencent exactement ainsi, dans l'inconnu, avec la foi d'un groupe d'individus, contre le reste du système.

La véritable histoire s'écrit en focale locale, on a tendance à regarder les avancées historiques comme de grands mouvements internationaux. Pourtant, c'est d'abord localement qu'ils émergent. Jean Paul Delevoye : « le niveau central stérilise, le local fertilise. » Le XXIème siècle est celui de la résilience et il passe par le local, les liens inter locaux, en expérimentations partagées. Nous ne sommes pas dans un jeu d'échec mai dans un jeu de go. Pièce par pièce, les pions se retournent, ça et là. Un jour l'ancien système est encerclé. Le damier change de couleur.

Les super héros n'existent pas. On nous fait croire ou l'on se convainc que nous aurions besoin d'hommes et de femmes hors normes et irréprochables pour nous sauver. En croyant cela nous minimisons notre pouvoir, nous taisons l'héroïsme ordinaire en nous. Il est urgent de lâcher cette illusion du héros, urgent de grandir et d'être le plus homme possible. Jean Paul Sartre : « si on veut pouvoir parler un jour au nom de tout le monde, il faut être « un n'importe qui ». Il ne faut chercher à être le surhomme mais au contraire le plus homme possible. » Les vrais résistants sont ainsi, ils n'attendent ni reconnaissance, ni récompense, ils le font parce qu'ils se sentent en profonde humanité avec leurs semblables. Et cela leur parait être la chose à faire. Ne nous battons pas entre nous, entre personnes qui tentent d'inventer un autre modèle, qui tentent de révéler des choses. Chacun le fait à sa manière, à un endroit. Nul, n'est exemplaire et personne n'est en droit de l'exiger.

Le pouvoir d'agir commence avec les refusants, héros les plus encombrants qui soient. Le refusant se situe entre le super héros et le anti héros. Ils ne sont résistants mais ils ne sont pas complices non plus. Un système tyrannique et destructeur n'est rien sans ses exécuteurs. L'intérêt des refusants, c'est l'espoir d'un élargissement des gens qui vont juste « non agir » dans le bon sens, un atout pour le camp du « bien », un espoir pour l'être humain. Nous sommes tous potentiellement résistant, refusant ou bourreau. Nul n'est à l'abri.

Chapitre 3 : Pourquoi sommes-nous potentiellement capable du pire ?

« Suspendus », ente héroïsme ordinaire et faiblesse tragique, nous vivons dans une époque violente, une époque de désunion. Les médias ne cessent de nourrir l'insécurité en focusant sur cela minute après minute. Pourtant, c'est justement de recul dont nous avons besoin, réfléchir car c'est aussi une crise philosophique. Nous ne cessons de crier le besoin de sens. Parce qu'il n'y a pas de domination de celui qui donne, pas de dépendance de celui qui reçoit. Il y a une sorte de réciprocité, cela fait du bien aux deux. L'altruisme n'exige pas le sacrifice. C'est juste l'envie de faire du bien aux autres ou de favoriser leur bien être.

Notre première fragilité est la passivité, dit plus sévèrement la servitude volontaire. Nous pouvons devenir des exécutants cruels comme le montre l'expérience de Milgram dans les années 60. Plus grave, 50 ans plus tard il semblerait que notre soumission a empiré comme

l'expérience de la fausse émission avec les journalistes Michel Eltchaninoff et Christophe Nick.

Nous n'obéissons pas à des ordres mais à une autorité. L'exécutant n'est pas un simple exécutant sans responsabilité. Il y a bien un conflit interne entre deux propositions profondes, celle de ne pas faire souffrir autrui et celle d'obéir à ceux qui détiennent l'autorité.

Le principe infernal qui condamne les civilisations est la vengeance. Elle est le principe récurent de tout génocide ou crime. La démocratie grecque est née du refus de la vengeance. La vengeance dispense de la réflexion, c'est le refus de celle-ci qui permet aux refusants de ne pas passer à l'acte. La deuxième autorité à laquelle nous nous soumettons est celle du groupe. Son effet est plus sournois.

Nos nouveaux tyrans sont : l'opinion, le temps et le « progrès ». Le glissement démocratique a deux effets. Un, le principe démocratique est entièrement contenu dans le vote, notre pouvoir semble réel, inutile de l'exercer ailleurs. Deux, l'idée de la majorité prévaut, on ne se désolidarise de la majorité et le l'opinion dominante. La tyrannie de l'opinion prend le relais, elle impose des idées, des sentiments, à laquelle s'ajoute la tyrannie du temps. Son accélération, la fuite en avant, est à l'origine du malaise contemporain. Notre rapport au temps est faussé. Il y aurait le sens de l'histoire, il est forcément bon, c'est « le progrès ». Or le futur n'a rien à voir avec une projection linéaire. Ce n'est pas un trait que l'on tire à partir du présent.

Nos nouvelles servitudes : la première est celle à l'égard de la société de consommation. Il faut toujours plus. Il faut bien justifier cette fuite en avant dans le travail, dans l'argent. Deuxièmement, nous sommes tous devenus dépendants de la toute puissance des grands médias. La troisième est la constitution d'une élite médiatico-politique. Et puis, il y a la soumission à l'individualisme, à l'abandon du vivre ensemble, jusqu'à la peur de l'autre. Pourtant, ensemble on est plus fort. On est plus heureux même. Mais si on est épanoui, on consomme moins, on console moins. Très inquiétante enfin, notre soumission à l'égard des systèmes d'information, nous livrons presque tout de nous (banque, médecine, identification, téléphonie). Certes internet et les réseaux sociaux peuvent accélérer les révolutions. Mais utiliser cette arme numérique nous rend impossible la clandestinité. La résistance est forcément déclarée.

Epoque préoccupée et préoccupante que sont ces dernières années : état d'urgence, fichage informatique, jamais un parti extrémiste aurait réussi à faire passer cela à l'assemblée. Nous aurions été peut être plus vigilant.

Nous avons délaissé le sens de la vie. Comment peut-on vivre en se disant que nous détruisons l'état du monde, que nous laisserons un avenir inquiétant à nos enfants, que notre mode de vie se fait au détriment d'autres être humains ? Qu'est ce qu'on veut laisser comme planète ?

Chapitre 4 : Hygiène de (libre) vie pour cultiver son humanité.

Le premier enseignement des guerres et des analyses de Milgram est celui de l'humilité et de la bienveillance à l'égard du refusant. Le second enseignement est celui de la vigilance, une vigilance de tous les instants. Ce chapitre nous propose une sorte d'hygiène de vie qui nous grandit, une hygiène de libre vie.

Se méfier du confort et du conformisme, le bien être matériel n'est pas ce qui nous rend fort. Le confort n'est pas la base du bonheur. Le confort est un bienfait mais au-delà d'un

certain seuil, les études montrent que l'on est moins heureux. Le confort est une menace la liberté de parole et d'action, une menace pour notre intégrité. C'est d'autant plus vrai dans le milieu de l'écologie et du développement durable.

Arrêtons d'être assistés, déchargés, cela menace notre autonomie. Peu à peu, à différents endroits, nous sommes devenus des assistés. Nous prenons de moins en moins de décisions. On nous désimplique de l'économie, de la politique, de la chose publique, du vivre ensemble. Nous consommons de solutions toutes prêtes.

Le moment sacré de la désobéissance contre la spirale de l'ignoble : Dans l'expérience télévisée, l'analyse a démontré un lien entre activisme citoyen et insoumission. Les personnes qui refusaient avaient toutes déjà signées une pétition, pris part à une manifestation. C'est un point de rupture dans un processus insidieux de soumission. En théorie de l'engagement, l'individu fait un premier geste peu couteux. Il n'aurait pas accepté directement un acte plus engageant. Une première petite compromission sans importance enchaine les autres. Ce sont nos actes qui nous constitue, pas nos intentions, ni celles des autres. Apprendre à désobéir, le moment qui vous fait grandir en humanité et vous rapproche de qui vous êtes.

Penser par soi même, en traquant la vérité : Eichmann (le nazi) suivait bêtement un idéalisme, il était incapable de penser par lui-même. C'est cette première désobéissance de la pensée qui est la clef, celle qui de tout temps a amené les peuples à faire avancer les choses, la quête de la vérité première. La vérité est premier combat fondamental.

Les lanceurs d'alerte, des héros à défendre, ils sont presque méprisés par les puissants, évidemment et plus étonnant par le grand public. Edward Snowden vit exilé en Russie. Sans ses révélations, aurait-on assisté au débat planétaire sur la surveillance de masse.

Prendre parti en évitant le piège partisan, les militants sont toujours ceux de l'idéologie d'en face. Pour caricaturer, les businessmen les voient chez les écolos bornés et irresponsable. Les écolos les voient chez les « patrons cupides et conservateurs. Les militants et la soumission à l'autorité, ils ont signés pour la loyauté au parti, au mouvement, à leur religion ou à la famille plutôt que la justice en leur âme et conscience. Et c'est là le souci. Dénigrer le camp d'en face, plutôt que de faire grandir son propre camp. Surtout garder le cap, mais quel cap ? A ne pas avoir fait ce travail de critique de son propre camp, on le maintient dans l'illusion et l'erreur. Qui vibre encore pour les partis existants ? Leurs valeurs sont devenues des idéologies figées. Les « militants » de tout bord sont aliénés, sans pensée critique, ils perdent leur identité, leur capacité à faire des choix. L'engagement n'est pas « le militantisme ». S'engager, c'est d'abord des raisons très personnelles. S'engager, c'est s'engager soi. Un être humain n'est rien s'il n'est pas contestant. Exécuter ce qui m'est demandé sans le questionner, ce n'est pas de l'engagement, c'est de la loyauté sans discernement ou de la soumission puérile. Cette non soumission à son propre camp est fondamentale. La sagesse de Mandela a été de reconnaitre la partie d'humanité en chacun, s'adresser à cette part là et l'amener à se révéler jusqu'à prendre le dessus. Mandela a coupé court au piège de la vengeance qui s'offrait à lui. Il a eu le génie de ne pas réclamer la justice pour obtenir la paix. Prenons garde à ne jamais humilier personne et méfions nous de ceux qui se disent ou se sentent humiliés.

Du processus de violentisation à celui de civilisation, il suffit d'un passeur. La tentation à éviter est celle de la haine, de la vengeance et de la fureur. Tous les exécutants ont à un moment côtoyés la violence. Les refusants ont ceci en commun, ils n'ont pas été socialisés par

la violence. Ils ne sont pas sensibles à l'idée de vengeance. Le processus de socialisation par la violence est enrayable. Pour ne pas tomber dans les pièges de la peur et de la violence, il n'y a que l'empathie et l'amour. L'amour de l'humanité, de la vie, du vivant, de la nature, élevons nos enfants ainsi.

On retrouve chez les résistants ou les désobéissants, l'émergence d'une personnalité libre et autonome, capable de faire ses propres choix. Leurs choix ne sont pas liés ni par le besoin d'approbation, ni par les normes sociales. Ces individus sont capables d'agir avec détermination, en minimisant l'idée d'échec. Ils n'ont pas besoin de cadre pour être rassurés, guidés et déchargés. Ils ont suffisamment confiance en eux.

L'être humain tient sur trois pieds, être individué, animal social et être naturel. On ne peut être totalement présent si on ne tient que sur le premier. On fait le bon choix en étant présent à soi, en s'accordant de l'attention au monde et aux autres. Cette attention donne le sentiment profond d'appartenir à une même humanité. L'éthique se trouve en soi, soyons en convaincu. Il n'y pas d'autre morale que celle que l'on ressent en son for intérieur. La seule loi universelle est la règle d'or qui a traversé toutes les cultures et toutes les religions : ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse à toi. Pour prendre de justes décisions, regarder le monde avec lucidité, il suffirait de renouer avec notre sagesse. C'est une qualité naturelle que nous avons tous. La sagesse, c'est juste une aptitude : savoir ce qu'il serait bon de faire dans une situation.

Renoncer à soi aujourd'hui, c'est renoncer au destin de l'humanité. Face aux désordres écologiques, aux pièges de la violence, il n'y a qu'une façon de s'en sortir, c'est par le haut. C'est toujours plus d'humanité, plus de soi, plus de nous La lucidité, c'est faire face et résister.

Entre héros potentiel et servile potentiel, nous voilà tous suspendus. Dans cette zone grise, ce qui nous fait de nous des résistants, c'est précisément cette suspension. Admettre notre imperfection autant que notre puissance d'agir, la grande qualité des suspendus, leur seul héroïsme, c'est d'oser se connecter à eux-mêmes. Au départ, personne ne choisit ce qu'il va être. Le seul choix qu'il fait c'est d'être ce qu'il est. On peut choisir d'être, d'être un(e) suspendu(e).

Chapitre 5 : Les suspendu(e)s-L'utopie d'être.

Ressentir avec une vive émotion « je suis ou je dois être », nous suspendu(e)s à tout ce que nous pouvons être, suspendu au dessus de la vie, de l'agitation, du mouvement global. Ne pas préjuger de ce qui peut arriver, on doit être lucide, aux aguets, vigilants aux risques, réactifs aux nouvelles voix qui s'ouvrent. Ce n'est pas un équilibre parfait ni la réconciliation des contraires dans un compromis tièdes, surtout pas. C'est l'histoire d'une lutte à deux niveaux, une lutte pour notre propre humanité et pour le destin de l'humanité. Les suspendu(e)s sont une histoire d'amour, l'amour des gens, l'amour de la vérité et de la justice. Ils sont là pour être, pas pour juger : ni se juger, ni juger les autres.

C'est bien là aux prises avec la réalité et avec les autres que l'on trouve ce qui nous fait exister pleinement, que l'on poursuit l'utopie d'être.

Le désir est la puissance de la motivation, ce qui donne vie à nos aspirations. L'utopie est liée à ce désir d'exister et de s'accomplir. La radicalité n'empêche pas la recherche de vérité, au contraire.

Allégorie dansé, le corps nous renseigne, il nous parle. Il parle de nous, de nos besoins, de nos talents et notre façon de prendre notre place ou de ne pas la prendre. Dans la suspension du danseur, tout est invité, tout ce qu'il est entre en jeu, se combine, dialogue, s'écartèle mais tout est là. Etre un suspendu dans cette époque tragique et sublime, invite à trouver la juste résistance, efficace et réjouissante. C'est un équilibre entre un choix de départ que l'on assume, sa cause, l'essentiel à défendre et son endroit, son style. L'utopie est d'être à la rencontre des deux. On le découvre en se faisant confiance, en s'oubliant un peu, pour mieux se trouver ? La danse permet cela : s'oublier un peu.

Suspendu(e)s, nos 7 points d'appui :

Jamais figé, un corps en mouvement, on ne résout pas un problème en se durcissant mais en étant souple, en l'absorbant et en vivant par delà. La vie ne s'explique pas, elle s'expérimente.

Les suspendu(e)s ont une vison complexe. Se laisser aller à être suspendu(e), c'est reconnaître que le monde est complexe, fait de liens. Il n'y a pas de hiérarchie des éléments, pas de pilotage centralisé, le fonctionnement est collaboratif et évolutif.

La résilience, traverser l'ombre pour voir la lumière. La résilience est la capacité à absorber les chocs, à les intégrer et à évoluer par delà. La nature a traversé toutes les perturbations, elle s'est adaptée. C'est la résilience absolue. Dans un monde bien incertain et interdépendant, notre résilience est évidemment fondamentale. C'est en suspend entre le bonheur et le malheur que l'intensité de la vie se joue. Trop de bonheur n'a plus de goût. Trop de malheur est insupportable. Aimer la vie et être doué pour la vie suppose d'admettre les deux.

Le bon tempo, des gestes à la parole. A chaque information, la même question : s'engager ou se retirer ? Qu'est ce qui est le plus utile à cet instant ? Utile et nécessaire pour l'humanité ? Utile et nécessaire pour ceux qui croient en un autre monde ? Utile et nécessaire pour prendre soin de soi ?

Etre sublime en résistance politique : Pourquoi l'expression serait-elle réservée à ceux dont c'est la profession, les journalistes, les artistes ? Nous pouvons tous nous en prévaloir. Nous le faisons de plus en plus.

Les refus, ces moments sacrés. Comment expliquer les raisons d'un refus aux autres lorsqu'il s'agit d'un super job ?

La radicalité assumée : l'amour inconditionnel. Germaine Tillon : « Pour moi, la résistance consiste à dire non. Mais dire non, c'est une affirmation. C'est très positif, c'est dire non à l'assistanat, à la cruauté, à la peine de mort ». Dire non, être opposant, c'est dire oui, vouloir construire autre chose. La résignation n'est pas une option. La limitation de nos libertés non plus, la triche, l'injustice, l'impunité non plus, il n'y a qu'une boussole juste, l'amour. On doit se poser cette question candide à chaque décision, se la poser de manière honnête sans s'épargner et sans confondre le confort matériel avec l'amour.

La non violence : la seule limite à la radicalité est la violence. Nul être humain n'a aucun droit sur un autre. En utilisant la violence, vous pouvez assassiner le haineux, mais vous ne pouvez tuer la haine. En fait, la violence fait simplement grandir la haine. Et cela continue…

Suspendu(e)s à des oxymores : le portrait des suspendu(e)s relève des tiraillements entre le doute et la détermination, garder le cap mais être disponible.

Nous voilà suspendu(e)s entre l'empathie et la contestation, entre l'amour et le sens critique. L'esprit empathique veillera à renforcer sa liberté personnelle, le contestataire à ne jamais oublier l'amour de l'autre.

Entre dissidence et union, c'est la question qui revient : change-t-on les choses de l'intérieur ou en dehors du système ? Après des années d'action à l'intérieur et en dehors. Je suis convaincue que l'efficacité est en dehors. Malheureusement, tenter de « changer de l'intérieur », c'est trop œuvrer contre les alternatives, même si tel n'est pas l'intention.

Le monde d'hier manie très bien la récupération. Comment pouvons-nous, nous les femmes, être aussi peu fières de nos différences et de nos talents ? Je ne veux pas me masculiniser, c'est la société que je veux féminiser. En niant les valeurs féminines, on s'éloigne de ce qui germe dans le monde d'aujourd'hui : la collaboration, l'empathie, les différentes formes d'intelligence. Cultiver sa dissidence, c'est refuser les miettes, refuser de se laisser dissoudre dans un monde qui sera toujours plus fort que soi. Se dissoudre condamne le projet que l'on porte et l'utopie d'être.

Entre indignation et émerveillement, être dissident c'est construire ailleurs. L'alternative peut être tellement désirable. Le militantisme ronchon n'a jamais donné envie de changer le monde. Seul le désir d'autre chose de plus grand nous inspire. Alors donnons à voir cet autre monde, ceux qui le construisent, en toute vérité, leur plaisir d'en être. Le défaitisme se combat à coup de bonne nouvelle. Pour autant, ne tombons pas dans le piège du tout positif. Non, le suspendu reste en vigilance.

De la légèreté et du sérieux, de a douceur et de l'intensité. Le monde de demain est du côté du bonheur, de la joie et de la beauté, imaginer se battre de manière sacrificielle est un non sens. Les grandes causes humanistes ont besoin d'être sexy, plaisantes, conniventes. Comme nous l'exhorte Patrick Viveret, mettons la joie dans les mouvements collectifs « la joie fait baisser la peur et, comme la peur, la joie est contagieuse »

Suspendu(e)s, notre singularité est entre intime et universel

La résonnance, cette intime conviction. Il y a des moments ou nous ressentons un lien entre notre vie une sorte de grande intention du monde. Et si c'était cela l'harmonie, sentir que l'on est au bon endroit, tout près de soi et au plus près de la grande marche de l'univers.

L'évidence sensible : faire confiance à son intuition, voilà pour certain un acte bien subversif. Donc une urgence à agir. Y réfléchir, c'est prendre le risque d'oublier l'urgence et de voir s'éloigner le passage à l'acte. Les résistants disent tous la même chose « je ne pouvais pas faire autrement, c'est comme un devoir ». Vivre c'est accomplir naturellement, en plénitude, réaliser toutes « les puissances » en nous. C'est toute l'intensité de la vie, réaliser l'utopie d'être ce que nous sommes.

Laisser tomber notre identité pour que notre singularité remonte. Lorsqu'on fait taire l'égo et qu'on lâche l'identité. Pour laisser remonter notre singularité, nous devons rebrancher notre être primitif : individu, animal social et habitant de la nature. Etre un être en lien qui retrouve ses évidences sensibles, celles du corps, du geste, de l'intuition, d'une vision complexe, d'une sagesse innée, enclin à la fraternité, la justice, le soin des autres, avec l'évidence de sa puissance réalisatrice.

S'abandonner au vide et « laisser faire ». S'autoriser à se redécouvrir, c'est faire confiance à qui l'on peut être au fond. Se revisiter, ce vide, ce silence en soi, c'est aussi l'expérience du pur sentiment d'exister gratuitement, sans attaches ni contraintes. Lorsque l'on n'a plus à

chercher, à trouver, alors se produit l'illumination. Notre singularité remonte. La direction apparait, s'oublier pour se rencontrer.

Une vie en accord, entre l'universel et l'intime : Vivre est sacré, aimer la vie est sacré, s'accomplir est sacré. Y entrer, c'est vivre en humain parmi l'humanité.

Etre pleinement soi plutôt que de vouloir changer. Etre soi pour que le monde soit. Il suffit d'être dans sa singularité pour faire des bons choix, être en accord avec la grande marche du monde et sonner juste.

Faire rayonner sa justesse : Ce qui nous touche chez un(e) suspendu(e), c'est sa vérité, sa justesse, le don de soi authentique. Tant que cela vient de soi, que ce n'est pas contre nature, alors c'est juste. Et si c'était le chemin du bonheur.

Chapitre 6 : S'engager nous rend à soi, nous rend heureux

S'engager, c'est s'engager soi : Grace à ce libre choix, il donne un sens à l'existence. Etre soi est aussi une forme de résistance, la résistance au conformisme, au destin familial, à la norme social qui pousse à la petitesse.

S'engager, se réconcilier avec son être profond, être heureux : les trois sont liés.

S'engager pour le monde, c'est ne pas renoncer à soi. L'altruisme, l'engagement n'exige pas le sacrifice de soi. On ne renonce pas à soi, à ses intérêts individuels. On ne sacrifie pas ses envies son plaisir. Au contraire, on ressent une joie profonde, l'impression de s'accomplir entre le plus profond de soi et le don aux autres, sans que cela soit forcé. Faire du bien, fait du bien. Pas du plaisir égoïste, quelque chose de beaucoup plus fort qui vous fait sourire. Regarder passer sa vie, quelle tristesse ! Vivre pleinement sa vie, s'accomplir, ce n'est pas juste sympa, une option, c'est vital.

C'est quoi être heureux ? Nous avons une idée erronée de notre désir, nous nous soumettons à des désirs qui nous aliènent, affaiblissent notre puissance d'exister. La philosophie de la joie est une philosophie de la liberté. Cela m'est apparu en devenant professionnelle indépendante. De combien avait-je besoin (et encore je surestimais mes besoin) ? Ma reconnaissance ne passait plus par mon revenu, l'important était d'avoir de quoi vivre comme je l'entendais. J'ai éprouvé parfois plus de plaisir en n'étant pas payé. Trop souvent, les partages utiles et fondamentaux, les interventions en conférence, les ateliers citoyens, les bénévoles d'ONG sont non rémunérés pendant que les commanditaires sont confortablement installés et en profitent. Il y a là matière à question et une porte ouverte pour le revenu de base. Comme travailler à l'intérêt général devait forcément être du don.

La question s'inverse : peut-on être heureux sans s'engager ?

Bien vivre sa différence. Assumer sa singularité est essentiel pour être heureux mais ce bonheur est précaire. L'engagement est forcément un don dans lequel on se perdrait, ou notre temps serait happé. L'excès peut amener à cela. Mais il est vrai aussi qu'être chaque jour au bon endroit nous nourrit. C'est étonnant ce que l'on a moins besoin de consommer. On sort de la consommation consolation. On nourrit sa source. L'activisme est une joie pure et pleine. Ecouter sa voix intérieur, agir est une vrai source qui vous dope.

Nourrir la source, c'est aussi une question de temps. Courir est un remède à l'angoisse. On se nourrit en réinvestissant un temps juste : celui qui a un sens. Parfois des temps d'arrêt nous sont nécessaires pour sortir de la fuite en avant et affronter les choses. Nous brisons l'illusion de l'urgence. Enfin ne pas oublier de s'accorder du temps avec nos trois sources : du temps avec soi-même, du temps avec l'autre, du temps avec la nature.

Se reconnecter à la nature, la nature est notre meilleure alliée. Instinctivement, nous sentons que la nature nous fait du bien.

Quand la beauté nous sauve : Une musique, un paysage, une sculpture, un sourire, une photo, n'importe quand, quelle que soit notre humeur, la beauté nous arrête, nous touche, nous transporte. Elle nous apaise. On sent que ce n'est si anodin, qu'au contraire cela nous est vital. La beauté nous arrête pour oser penser autrement, contre nos habitudes et nos certitudes. L'émotion esthétique nous touche aussi parce qu'elle parle de nous : de ce que nous sommes, de ce que nous rêvons d'être.

D'où part l'instinct, comment rebondir sur l'inattendu, comment changer, bifurquer sans se soucier des commentaires ? Etre présent à soi, c'est abandonné cela : cette identité factice et se concentrer sur son être profond, n'avoir pour seul repère que sa propre conscience, sa singularité. C'est vertigineux, tout est possible, on est absolument libre d'être qui l'on veut au fond.

Ne jamais perdre de vue le soin de soi. Dans ce don de soi, on peut s'épuiser. Arrive un moment ou c'est trop. Physiquement, socialement, émotionnellement c'est trop. Oui mais quand dire stop ? Le corps lui, c'est reconnaitre nos besoins. L'écouter est fondamental pour toujours prendre soin de soi.

Prendre de soi, c'est aussi ne plus se nier. Avant d'en arriver au trop don de soi, il y a le danger initial, celui de s'ignorer. La présence à soi ne peut être mutilée. Si la dissonance enfle trop, c'est la bombe, on en arrive au pire, suicide, burn out ou on trouve des échappatoires, tour du monde, sophrologie, permaculture… Si vous êtes dans une entreprise ou une organisation destructrice, elle vous broiera. Vous ne la changerez pas. Il y a trop d'échelons, trop de cloisons interservices, trop de lutte de pouvoir alors que ces projets sont nécessairement latéraux. Les structures de trop grande taille, pyramidales sont stériles, elles préféreront toujours la non prise de risque à la lucidité. Alors il est plus que temps de partir.

L'utopie d'être, Il s'agit de mettre en œuvre nos talents, notre mémoire, nos actions et notre écosystème au service de l'utopie d'être. S'arrêter, être lucide, être honnête avec soi même, permet d'éviter des situations de rupture trop radicale.

L'utopie d'être est dans le chemin, peu importe le résultat. La magie est dans le chemin pas dans le résultat. Le seul échec de l'utopiste est de ne pas avoir tout essayé. C'est le seul dont on ne se relève pas. S'il n'y pas toujours succès absolu, en l'occurrence il n'y a jamais échec. C'est une suspension entre la lucidité et l'optimisme. Rêver d'une illusion peut affaiblir. Au contraire rire d'une réalité permet de s'en affranchir, sans croire béatement à une autre. Il faut lucidité et espoir gardé. La lucidité est même une arme puissante quand il s'agit de faire le point.

Toujours plus de soi c'est bien mais le bonheur dépend aussi de notre vie avec les autres.

Se protéger et fuir les toxiques. Se protéger est primordial, notre écosystème peut comporter des personnes toxiques. Il ne s'agit pas de se couper du monde, juste se retirer des cercles trop négatifs, ceux qui vous épuisent. Echanger des idées oui, mais pas des jugements, des caricatures, des raccourcis, des insultes. Il y a une alarme très claire, c'est le respect. Même pas d'accord, soyons courtois et respectueux de la parole de l'autre.

Arrêter de s'excuser : Trop longtemps, j'ai douté de me battre ouvertement pour une cause que je savais profondément juste. Il y a des mots à utiliser avec précaution, des prises de position à rendre nuancées mais il ya aussi des postures dont on doit être fiers, des mots précis

qui ne sont pas des hontes : écologiste, activiste, radical, engagé, désobéissant, résistant et même opposant. Il y a de saines colères, des actions justifiables.

Reproduire la haine dont on fait l'objet nous transforme. Cela nous abime, nous déconcentre, nous détourne de l'important, épuise notre énergie et affaiblit notre optimisme. Encore une fois, c'est notre lumière qui nous nourrit et elle seule qui peut avoir une chance d'éclairer les autres. Ne perdons pas notre énergie en stigmatisation.

Concilier la non intention et la passion : La notion de justesse est fondamentale. Il n'y a qu'une question à se poser : Est ce que cela sonne juste ou faux ? Est-ce que mon émotion est juste ? Est-ce que cela ne parle d'autre chose en moi ? Ai-je l'impression d'être à ma juste place ? Nous ne devrions pas avoir d'intention sur l'autre, il ne faut pas chercher à convaincre ni à séduire. Dès que l'on met une intention, on perd en justesse. Si l'intention est de convaincre ou de séduire, il y a des chances pour que l'on se perde parce que l'on pense d'abord au besoin de l'autre. Il faut être à la fois plus centré et plus universel. Je l'ai compris en sortant de scène, on m'a rapporté « tu étais juste ». Le futur est forcément chargé d'incertitude. La solution vient quand on n'y s'attend plus. Une graine a été semée par une présence juste. Elle est en devenir.

Echanger pour changer : Pourquoi est-ce si important cette non intention sur l'autre ? François Roustang : « La solution ne peut venir que si elle n'est pas exigé ». Echanger ne se fait que par une véritable rencontre entre deux êtres. L'intensité réclame un investissement à la fois total et tranquille. Etre entier et tranquille, c'est s'abandonner à la conversation. Abandonner le souci de l'image, de votre statut, du besoin de reconnaissance, n'ayez pas peur, les vérités sont en vous, elles jailliront au moment opportun s'il y a lieu. S'il n'y a pas de posture, pas de masque alors la méfiance de l'autre n'a pas de prise. Pas de prétexte à porter lui-même un masque, un commencement de confiance s'installe, la parole peut circuler sans danger.

Prendre le risque de changer d'avis, le piège de la rhétorique. Dans les débats, veillons à ne pas prendre le rôle supérieur, celui qui déteint la morale. David Shulman « En étant agressif vous rejetez les gens et vous les obligez à vous combattre ». Dans la rencontre, on cherche l'ami dans l'autre, savoir trouver, reconnaitre son humanité, son intelligence est essentielle pour installer l'idée d'égalité et de réciprocité de la relation.

Conclusion. L'utopie d'une révolution de la pleine présence

2040 : En 2040, nous aurons grandi, nous serons une civilisation éclairée ou nous ne serons pas. Extrait de la lettre envoyé à la demande d'une journaliste : « En 2040, il n'y a plus de notion, de drapeau, plus de frontière. Nous sommes une même humanité avec des communautés d'intérêts, mouvantes en fonction de qui les composent. Il y a un revenu universel pour tous, ainsi pour complément nous choisissons les activités qui nous font vibrer. Nous avons inventé de nouvelles activités, nous troquons. Nous philosophons, créons des projets, profitons d'une nature apaisée. La beauté nous saute aux yeux. »

Nous avons besoin d'une révolution, elle est intérieure. 25 ans en arrière, nous sommes à l'époque du Minitel. A l'époque, Internet est le brouillon d'une révolution fondamentale. C'est la même chose aujourd'hui : ce que les suspendu(e)s entre-aperçoivent, ce que nous expérimentons de méditation, développement personnel, intelligence collective. Une idée lumineuse encore dans un carcan, pas assez évidente, ni sexy, ni assez ambitieuse. Le début de quelque chose qui va tout changer. Nous en sommes là. Le monde est suspendu à cette

révolution intérieure. Arrêtons de courir après un mystère supérieur dont il faudrait trouver la clé, le mystère de la sagesse, du sens de la vie, du bonheur. Si on y renonce, alors on n'a plus peur de passer à côté. Et on se met enfin à vivre, à être.

Vers la pleine présence, réhabitons ce corps, cette merveille biologique ! Ce corps qui est soi, tout à la fois. La présence d'une personne, c'est aussi sa lumière. La pleine présence nous inscrit pleinement dans la vie, dans l'Histoire, dans une aventure commune.

La pleine présence est suspendue, légère, mobile, elle nous protège du renoncement à soi. Si on renonce à soi, on est perdu. La présence à soi émerge quand on s'oublie. Les suspendu(e)s fuient les théories, les modes d'emploi et se réajustent à chaque nouvel acte. Ils s'explorent, loin des dogmes et des idéologies. Les suspendu(e)s ne cherchent pas à se maintenir sur un rail. Ni Dieu, ni maître, ni disciple, pourrait-on dire. La seule voix de sa conscience, il l'a reconnait à sa justesse. Est-ce juste ?

Prenons soin de nous, de ce corps. Nous dissocions le corps et l'esprit, pourtant le corps est la seule expression visible, tangible de ce que nous sommes.

Pleinement présent à la vie, le suspendu est un être humainement augmenté. Souvent, on ressent que la vie sait ce quelle fait. La pleine présence est suspendue à la vie, en symbiose. Le suspendu se laisse aller à la vie. C'est un courant puissant. On se fait du mal si on va à contre courant. Etre en accord avec la vie, bizarrement, c'est trouver l'accord avec soi.

L'utopie d'être, c'est l'émerveillement par anticipation, il permet au suspendu(e) de concilier son désir ardent pour un monde meilleur et la non-intention sur l'autre, ni séduction, ni offensive pour convaincre. Cet émerveillement est lié à l'amour que l'on porte. C'est grâce à un sentiment pur, sans intention comme l'amour, que l'on entre en connexion avec l'être singulier de l'autre, par delà les apparences. Tels des danseurs, les suspendu(e)s ont le regard engagé. Ils engagent le corps tout entier.

L'utopie d'être porte une autre vision du monde : Les suspendu(e)s décident de se débarrasser des deux visions du monde qui nous encombrent et nous amoindrissent. La première est celle d'un monde fichu, parce que tenu par les lobbies, des politiques, des systèmes. La seconde vision partielle est celle d'une espèce humaine qui s'en sortira toujours. Cette confiance aveugle en la technologie et le génie humain. C'est possible mais ce n'est pas gagné. Ce n'est pas en les attendant passivement ou en les regardant que le monde changera.

Les suspendu(e)s sont des affranchis. Il est temps de grandir en humanité et en citoyenneté. Cette humanité peut démystifier les héros, faire tomber les autorités de leur piédestal pour enfin sacraliser ce qui doit l'être : les hommes, les femmes, les espèces vivantes, la nature. Ça parait utopique comme révolution mais c'est normal. Nous en sommes au Minitel, internet est vite arrivé. Partout des pleines présences s'allument. Elles se projettent vers des possibles, intensément, en dépassement perpétuel. Chacun, chacune accomplit l'utopie d'être, pour ne plus jamais se sentir mutilé.

Commentaire personnel

Le livre de Sandrine Roudaut est surprenant à plus d'un titre. Il comporte un certain nombre de contradictions. Par exemple, dans le chapitre 1, page 58, elle écrit « Bannissez le mot lutte… » mais dans le chapitre 5, page 163, on retrouve « C'est l'histoire d'une lutte à deux niveaux, une lutte pour notre propre humanité », sur la radicalité, il y a aussi des positions assez contradictoires.

Sa définition, la radicalité s'arrête à la violence est un peu juste. La partie sur « l'utopie d'être » est excellente mais comment on en arrive là. Les étapes et la nécessité de faire des essais erreurs pour ne pas réserver le statut de suspendu à une élite. Suis-je capable d'être un suspendu ? Et si par bonheur, j'arrive à cette excellence, ne serais-je pas un héros ? Ces héros largement dénoncés dans le chapitre 2, « le héros est un mythe », page 63.

Le style d'écriture : il est écrit avec des phrase courtes, voir très courtes, parfois sans verbe. Elle utilise beaucoup, les que qui, le on et pour autant, une fois commencé, je n'avais qu'une hâte, connaitre la suite.

Hormis ces petites choses, ce livre est passionnant, tellement passionnant que je n'arrive pas à le résumé. La première partie, l'heure du choix explore une question que je me suis souvent posé. Qu'aurais-je fait en 1941 si j'avais été en âge d'entrer dans la résistance ? Je suis très admiratif des premiers résistants. La force intérieure nécessaire pour s'opposer à la déferlante allemande et la mise en place du régime de Vichy. En 1944, c'était déjà plus facile bien que je ne sais pas si j'aurais eu la force de risquer ma vie comme les résistants l'on fait. A comparer, aujourd'hui, être résistant au système est une promenade de santé. Cela n'enlève rien à la pertinence du propos : dans quelle posture doit-on être pour résister réellement au système ? L'introduction de la notion de refusants est intéressante. L'arrivée de refusants en nombre permet de faire masse. Ils permettent un véritable changement vers le développement des circuits courts, les produis biologiques, la suppression de produits chimiques, perturbateurs endocriniens…

« Pourquoi sommes-nous potentiellement capable du pire ? » C'est une question terrible et nous l'avons tous vécu, le comportement de groupe est parfois stupéfiant. Nous avons encore beaucoup à faire pour faire progresser l'humanité. Le refus de la vengeance est essentiel. Des proches de victimes d'homicides ou d'attentats pardonnent dans certains cas aux bourreaux, l'humanité de ces personnes force le respect. Là encore, je n'ai aucune idée si j'aurai les ressources nécessaires de pardonner l'impardonnable.

Sandrine Roudaut nous amène des pistes à explorer pour cultiver son humanité : l'humilité et de la bienveillance, la quête de la vérité, se méfier du confort et du conformisme, apprendre à désobéir, la non violence.

« Pour ne pas tomber dans les pièges de la peur et de la violence, il n'y a que l'empathie et l'amour. L'amour de l'humanité, de la vie, du vivant, de la nature, élevons nos enfants ainsi. » Là, l'auteure justifie parfaitement la préface de Patrick Viveret. J'ai lu « Fraternité, j'écris ton nom » de Patrick Viveret[2], c'est un livre très fort sur la fraternité pris sur toutes les coutures, l'égalité, la liberté, la citoyenneté bref l'amour de l'humanité. De la même façon, Je retrouve des textes d'amour, de fraternité, dans l'encyclique du pape François[12] « Loué, sois tu ! ». Je pense que la religion va jouer un rôle important pour permettre l'avènement des suspendu(e)s dans les 25 ans qui viennent.

Sandrine Roudaut nous propose une utopie d'être. Elle met la barre très haute : « S'abandonner au vide et « laisser faire »…Il suffit d'être dans sa singularité pour faire des bons choix.» Je trouve le « il suffit… » assez singulier, comme si cela était facile et couler de source. Et elle continue : « Le monde de demain est du côté du bonheur, de la joie et de la beauté. Etre soi pour que le monde soit.» Je suis d'accord avec sa proposition, elle est cohérente et elle ne peut pas marcher sans aller aussi loin. Et puis, c'est bien l'intérêt de l'utopie de ne pas se mettre de limite. Après, nul ne sait par quelles étapes cela va passer.

« Concilier la non intention et la passion, libérer toute l'humanité en soi. On ne sacrifie pas ses envies son plaisir. Il ne faut pas chercher à convaincre ni à séduire Etre entier et tranquille, n'ayez pas peur, les vérités sont en vous.» Dans la dernière partie, l'auteure nous emmène dans le lâché prise, en harmonie avec son corps, être pleinement soi, faire confiance à l'humanité. C'est bien la quête de tout individu de vivre pleinement sa vie en recherchant le bonheur. Pour y arriver, cela demande de mobiliser ses forces, de prendre du temps et garder confiance en soi. J'ai connu de petites expériences sur le lâché prise en stage clown et au théâtre en tant qu'acteur. Il m'est arrivé de vivre une joie intérieure très forte, un bonheur d'une très grande intensité avec mes partenaires et le public. Marie, notre metteur en scène professionnel, nous dit souvent : « surtout, n'attendez rien, jouez, donnez tout ce que vous avez, soyez juste » et le pire ou plutôt le plus merveilleux, c'est que cela marche. La récompense du public vient là ou on ne l'attend pas et moins on l'attend, plus elle est intense. La description de Sandrine Roudaut est assez proche, une sorte de graal à atteindre.

En conclusion, Sandrine Roudaut écrit une lettre en 2040 dans laquelle l'humanité a grandi. Elle nous rappelle que 25 ans en arrière, dans les années 90, Internet n'existait pas, l'heure était au Minitel. Les choses évoluent très vite. La modernité a accéléré la vie, nous ne prenons pas le temps de regarder en arrière, ni d'apprécier la période dans laquelle nous avons la chance d'être né. Nous sommes dans une période ou il n'y a jamais eu aussi peu de violence comme le dit Michel Serres[6] dans un article paru dans le Monde le 10/09/16 « Nous vivons dans un paradis » ou Christophe Godin[7], philosophe, maitre de conférences à l'université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand, «Nous n'avons jamais été aussi heureux. Le bonheur, depuis dix ans, c'est ce qui fait le sens de la vie. Nous sommes la première génération qui fait du bonheur la valeur centrale de la vie », des perspectives de débat avec Sandrine Roudaut passionnantes.

Liens avec ma recherche

Après Coïmbra, je formule ma question de recherche ainsi :

Les acteurs du changement de société en cours sont ils en train de changer les rapports à la propriété matérielle et aux besoins d'argent ? En quoi et comment ?

Quels sont les besoins des acteurs du changement de société pour exprimer leur créativité ?

Je fais un lien entre les acteurs du changement de société et les résistants tel que le défini Sandrine Roudaut. Les premiers à aller l'encontre du système ont créé des alternatives dans tous les domaines, économiques, sociales, éducatifs, courant de pensée depuis les années 70. Aujourd'hui, les alternatives se multiplient, un grand nombre de personnes changent de comportement t innovent dans tous ces domaines. Je fais un parallèle avec les refusants, beaucoup plus nombreux mais engagés à différents niveaux. Je vois plus ma question de recherche s'adresser à cette masse de refusants.

Le changement de société remet en cause la propriété individuelle comme réussite sociale. Le livre décrit une utopie d'être dans l'épanouissement de son activité. Le rapport à la propriété est en train de changer. Si j'ai besoin d'une machine, d'un terrain, d'une maison, je ne suis pas obligé de l'acheter. Je peux aussi le louer, le partager, échanger. Je suis curieux d'aller enquêter pour découvrir ces innovations. Ces pratiques différentes procurent un sentiment de bien être. Exemple, Je suis propriétaire d'un bien et je souhaite le partager, en

faire profiter quelqu'un d'autre. L'intérêt va bien au-delà du financier car souvent il n'y a pas d'échange d'argent.

Le « en quoi » de ma question de recherche comprend la motivation de créer son activité dans un domaine en lien avec des motivations profondes, sa passion. Des personnes très diplômés avec des responsabilités importantes font des choix de rupture. Après des reconversions radicales, ils vivent heureux avec des petits revenus. La description de ce bonheur, la prise de recul, le lâcher prise décrit dans le livre me motivent beaucoup à aller enquêter auprès de personnes dans ce cas.

Sur la question des besoins, des freins, des difficultés de la création d'entreprise, la réponse de Sandrine Roudaut est de lâcher prise, refuser la violence, la vengeance. Là aussi, j'ai envie d'aller enquêter pour découvrir des pratiques d'intégration dans le milieu rural. En restant en adéquation avec leurs convictions, des nouveaux arrivants se sont très bien intégrés. Ils ont créé des relations par leur gentillesse, en rendant service et ceux malgré un accueil assez froid, voir même hostile.

2. Annexe 2 : Georges Marshall, *Le syndrome de l'autruche*

Fiche de lecture N° 20
Date : 28/07/2018
Le syndrome de l'autruche, Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique de George Marshall, ACTES SUD - 2017

Présentation de l'auteur

Sociologue et philosophe américain, George Marshall est le fondateur du Climate Outreach and Information Network à Oxford. Il a travaillé pour des mouvements écologistes, à tous les niveaux, et occupé des postes importants chez Greenpeace USA et Rainforest.

La question posée par l'auteur

Extrait de la quatrième de couverture :

Alors que le réchauffement climatique se manifeste par un nombre croissant de signaux, comment se fait-il que nous puissions encore ignorer son impact sur notre planète ? Puisque la plupart d'entre nous reconnaissent la réalité du changement climatique sans rien faire pour le ralentir, il est intéressant de se demander par quels leviers psychologiques on parvient à admettre une réalité, sans agir.

Pour répondre à cette question, George Marshall est allé à la rencontre de personnalités de tous horizons : psychologues célèbres, militants du Tea Party texan, scientifiques reconnus, climato-sceptiques, écologistes progressistes et conservateurs. Il a découvert que nos valeurs, nos idées, nos préjugés ont leur vie propre, et qu'ils gagnent toujours plus de pouvoir par leur diffusion, divisant les opinions dans leur sillage. Par le biais d'histoires vécues et sur la base de longues années de recherche, Marshall soutient que ce qui nous amène à nier notre responsabilité dans les changements climatiques repose sur la manière dont notre cerveau est formaté par nos origines, notre perception des menaces, les points aveugles de notre psyché et nos instincts défensifs.

Après avoir assimilé ce qui stimule et défie notre intellect et nos motivations, nous pouvons envisager le changement climatique comme un problème soluble. Pour comprendre le rapport de nos sociétés occidentales au plus grand défi du siècle, ce livre apporte des clefs essentielles aux acteurs de demain.

Résumé extrait du texte de l'auteur

1 – Questions

Comment est-il possible, alors que nous avons toutes les preuves en main, parfois même sous nos yeux, que nous choisissions d'ignorer quelque chose – tout en en ayant parfaitement conscience ?

J'en suis venu à considérer le changement climatique sous un jour nouveau : non plus comme une bataille médiatique opposant sciences et intérêts personnels ou réalité et fiction, mais comme le défi ultime posé à notre capacité à donner un sens à ce qui nous entoure. Plus que tout autre, ce sujet met en évidence les rouages les plus secrets de notre cerveau et révèle notre talent inné et hors du commun pour ne voir que ce que nous voulons voir et mettre de côté ce que nous préférons ne pas savoir.

J'ai mis des années à arriver à la conviction que le changement climatique est une réalité et qu'il menace tout ce qui m'est cher. Lourd fardeau que ce savoir qui, dans mes heures les plus sombres, m'envahit d'une peur panique. Moi aussi, j'ai appris à mettre de côté cette

crainte : je sais que la menace est réelle, mais je choisis délibérément de ne pas la percevoir. Choisirons-nous collectivement d'accepter ou de rejeter ce que nous dit la science ? Cette question, comme vous le verrez j'espère, est troublante, fascinante et passionnante.

2 – Nous verrons ça un autre jour

Pourquoi les victimes de catastrophes refusent de parler du changement climatique

Des recherches en psychologie ont montré que les survivants de catastrophes naturelles, tout comme ceux qui réchappent à des accidents de voiture, ont tendance à avoir un sentiment illusoire d'invulnérabilité. Une grande étude de terrain menée dans une ville de l'Iowa où avait sévi un ouragan de catégorie 2 a révélé que la plupart des habitants étaient convaincus d'avoir moins de chances d'être touchés par un nouvel ouragan que ceux d'autres villes. Les résidents des régions les plus touchées par des catastrophes sont souvent les plus optimistes.

À l'échelle de la communauté, ils font le choix collectif de raconter des récits positifs fondés sur l'entraide et la reconstruction, et de réprimer la délicate question du changement climatique, qui impliquerait de remettre en question leurs valeurs et leur mode de vie.

3 – Paroles de profanes

Pourquoi nous estimons que les phénomènes extrêmes prouvent que nous avions raison sur toute la ligne

La sensibilisation croissante au changement climatique en Europe, qui conduisit à la signature de la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques en 1992, fut en grande partie alimentée par les violentes tempêtes de 1991, librement interprétées par les médias comme un signe annonciateur des dérèglements à venir. Pourtant, aux élections sénatoriales de 2010, tous les candidats républicains élus dans les États des Grandes Plaines avaient publiquement contesté la climatologie ou rejeté des mesures visant à réduire les émissions à effet de serre.

C'est justement parce que les phénomènes météorologiques ne peuvent pas être imputés avec certitude au changement climatique que nous avons tendance à les interpréter en fonction de nos propres idées et hypothèses. Lorsque l'on demande aux gens quel temps il a fait chez eux, ceux qui sont prédisposés à croire au changement climatique tendront à dire qu'il a fait plus chaud que d'ordinaire. Ceux qui ne sont pas convaincus affirmeront qu'il a fait plus froid.

À mesure que les variations climatiques extrêmes s'accentuent, nous voyons apparaître de nouvelles possibilités de prendre le problème à bras le corps – ou de le nier. Nous constatons aujourd'hui fréquemment des phénomènes météorologiques d'une ampleur et d'une durée sans précédent. Les climatologues rechignent souvent à expliquer un simple phénomène par le changement climatique, mais ils conviennent volontiers qu'il est à l'origine de tendances plus générales, conduisant à des manifestations plus anormales encore.

4 – On ne connaît jamais tous les tenants et les aboutissants

Comment le Tea Party est incapable de prendre en compte ce qui menace le plus ses valeurs.

C'est simple, ils détestent absolument tout ce qui a trait au changement climatique : la climatologie, les climatologues, Al Gore (et « ses fumisteries »), les Nations unies, le

gouvernement, l'énergie solaire, ces hypocrites d'écologistes. Selon eux, si les gens croient au changement climatique, c'est qu'ils n'ont pas l'esprit logique et ne sont « plus éduqués convenablement à l'école ».

La véritable surprise a été de découvrir que je me sentais parfaitement à l'aise dans ce petit groupe. Ils ont le même esprit turbulent, têtu, autodidacte et communautaire que les militants écolos pur jus avec qui j'ai travaillé sur des campagnes visant à sauver des forêts, fermer des mines de charbon à ciel ouvert, stopper la construction de nouveaux hypermarchés. Leurs intuitions politiques ressemblent, elles aussi, à celles des écologistes. Ce sont des marginaux mus par leurs valeurs, cherchant à défendre leurs droits et qui éprouvent une profonde méfiance envers le gouvernement et les multinationales.

Les activistes du Tea Party avaient de nombreuses questions, mais il ne m'en restait qu'une en les quittant : qu'est-ce qui les a conduits à rejeter la problématique qui, plus que toute autre, menace véritablement tout ce qui leur est cher, leur famille, leur propriété, leur liberté, leur patrie bien-aimée et toute la création divine ?

Est-ce parce que ce thème est déprimant et effrayant ? Peu probable.

Est-ce parce que le sujet est scientifique et technique ? Non

Est-ce parce qu'il s'agit d'un phénomène contesté et incertain ? Absolument pas.

La réponse doit se trouver ailleurs, non dans la problématique elle-même mais dans la manière de l'aborder. Sans doute s'agit-il de la façon dont on a construit et dont on narre l'histoire du changement climatique, des gens qui la racontent et de leurs valeurs, auxquelles elle s'est retrouvée enchaînée.

5 – La pollution du message

Comment la science est contaminée par les perceptions sociales

D'après Kahan, la raison pour laquelle les gens n'acceptent par la réalité du changement climatique n'est pas liée à l'information, mais aux biais culturels qu'elle renferme.

Les leçons à en tirer concernant le changement climatique sont claires. Premièrement, les données scientifiques rationnelles n'ont pas forcément le dessus sur un récit convaincant qui s'écrit dans le registre de l'émotion, et dans lequel les gens retrouvent leurs valeurs fondamentales. Deuxièmement, les informations communiquées par notre famille, nos amis et ceux qui, à nos yeux, nous ressemblent (nos pairs) peuvent avoir bien plus d'influence sur nos opinions que les sonnettes d'alarme tirées par les experts. Comment les faire évoluer, il faut comprendre comment l'identité sociale d'une personne parvient à avoir une telle emprise sur ses comportements et opinions.

6 – Jugés par nos pairs

Comment nous imitons les gens qui nous entourent

Le dérèglement climatique est un problème mondial auquel il faut apporter une réponse collective, et il est donc particulièrement sujet à cet effet du témoin. Lorsque nous prenons conscience du phénomène, nous regardons autour de nous en quête des codes sociaux qui dicteront notre propre réponse : nous cherchons à voir ce que les autres font, ce qu'ils disent mais aussi ce qu'ils ne font pas ou ce qu'ils ne disent pas. Ces codes peuvent également s'ériger en règles définissant les comportements qu'il convient d'adopter et ceux qui sont à éviter : c'est la norme sociale. Si nous constatons que les autres sont inquiets ou qu'ils

agissent, il est probable que nous les imiterons. S'ils semblent indifférents ou passifs, tel est le code que nous adopteront.

Dans son allocution liminaire sur le changement climatique, prononcée à l'université de Georgetown en juin 2013, Obama se lança dans une frénésie de *nous* sans précédent, employant le mot à quatre-vingt-seize reprises. Mais qui est ce *nous* ? Est-ce lui et son administration, ses militants, le peuple américain, ou l'humanité tout entière ? Le *nous* fuyant peut se révéler douloureusement exclusif pour des personnes qui n'ont pas l'impression d'y être intégrées. Si vous êtes opposant d'Obama, son grand discours pour faire front commun peut paraître extrêmement exclusif et vous l'entendez alors dire : *Moi et mes potes obsédés par le changement climatique allons vous forcer à agir*. En revanche, si vous êtes un partisan, vous devez éprouver un bel élan d'union.

7 – Le pouvoir du nombre

Comment les brutes se fondent dans la foule

Ce phénomène se manifeste dans toutes les attitudes adoptées face au changement climatique. Il mène les deux camps à sous-estimer la diversité des opinions dans leurs rangs mais aussi dans ceux de leurs opposants, générant de faux stéréotypes autour des figures de l'écologiste progressiste et du climato-négationniste conservateur. Et il les conduit à exagérer leur propre valeur et à dénigrer leurs rivaux. Si l'effet du témoin naît d'un sentiment d'impuissance collective, et que le sentiment de pouvoir commun se traduit par une série d'insultes et de violence, l'anonymat de la nouvelle norme électronique permet la manifestation d'une brutalité pure et simple, notamment au travers d'e-mails violents et injurieux envoyés à des scientifiques et écologistes renommés, traités de « nazi du climat ». Il y a ici quelque chose à l'œuvre qui est plus puissant et plus toxique que l'antagonisme habituel entre différents groupes. Les scientifiques ne travaillent pas dans une culture de l'adversité, et ils font tout leur possible pour rester en dehors des fractures politiques. La manière dont sont traités les climatologues est tout à fait exceptionnelle et n'a pas d'équivalent dans l'histoire récente de la science. Louis Pasteur n'a jamais envisagé d'apprendre à se servir d'une arme.

8 – De l'autre côté du miroir

Le monde étrange qui se reflète dans les yeux des climato-négationnistes

Myron Ebell, directeur du réchauffement climatique au think tank libertarien Competive Entreprise Institute (CEI), n'a pas son pareil pour décrire l'histoire du changement climatique comme une lutte entre le bien et le mal. Greenpeace le qualifie de « criminel du climat ». Lors de notre rencontre, je suis frappé une nouvelle fois par les similitudes entre les opposants à la lutte contre le changement climatique et les écologistes. Ebell cherche avant tout à décrire le changement climatique comme une guerre de principes politiques. Pour les conservateurs, le problème du changement climatique est tombé à pic pour remplacer l'épouvantail du communisme qui avait si longtemps mobilisé leurs forces. Un an après l'effondrement de l'Union soviétique, le Sommet de la Terre de 1992 leur procura une menace de substitution.

9 – Un secret de polichinelle

Pourquoi nous sommes toujours en quête d'ennemis

Le changement climatique – celui qui existe pour de vrai, fondé sur des données scientifiques – ne prend pas la forme d'un ennemi facilement reconnaissable, n'a pas de mobile identifiable ; ses causes sont dispersées, ses incidences nébuleuses. Mark Brayne, ancien correspondant de la BBC, explique que le journalisme a besoin d'événements, de causes nettement définies, et d'un « récit qui oppose gentils et méchants ». Mais le changement climatique n'a rien de tout ça. « C'est un phénomène qui évolue lentement, qui est complexe et, par-dessus le marché, nous sommes les méchants de l'histoire. Ce n'est pas quelque chose que les auditeurs ou les spectateurs veulent entendre. »

Et les deux camps défendent la vérité scientifique – ou, plutôt chacun défend la sienne. Les mots utilisés par Rex Tillerson, le PDG d'Exon Mobil, pourraient tout aussi bien se retrouver dans la bouche de nombreux climatologues et militants écologistes. Il se plaint que le public ne soit pas suffisamment compétent dans les champs des sciences, des mathématiques et de l'ingénierie. Lorsque j'ai demandé à James Hansen, climatologue à la NASA, pourquoi les gens n'acceptaient toujours pas le changement climatique, il m'a répondu : « La réponse est très simple : l'argent. L'industrie des énergies fossiles est tellement prospère qu'elle contrôle nos gouvernements, les médias, et tout ce qu'on nous dit. » Lorsque j'ai demandé à Michael Mann, directeur de l'Earth System Science Center à l'université de Pennsylvanie, de trouver une métaphore pour cette bataille, il a choisi sans hésitation, Le seigneur des anneaux : « C'est un récit classique de lutte entre le bien et le mal, mais ici, l'enjeu c'est la Terre elle-même. » Les frères Kock consacrent volontiers une petite partie de leurs 80 milliards de dollars aux causes politiques qui leur tiennent à cœur, comme le Tea party, les campagnes publicitaires pour des comités politiques, et les think tank liberteriens opposés à la lutte contre le changement climatique, auxquels ils ont versé quelque 67 millions de dollars depuis 1997. Il est indéniable que les compagnies pétrolières entravent l'adoption de mesures. Leur campagne, dotée de gros financements et politiquement motivée, fausse et pollue les données scientifiques. J'estime que la plupart des questions se résument, en fin de compte, à une lutte contre des intérêts privés, distincts et identifiables. Mais le changement climatique est différent. Tout le monde contribue aux émissions à l'origine du problème ; tout le monde a donc une bonne raison d'ignorer le problème ou de s'inventer un alibi. C'est la raison pour laquelle je suis de plus en plus convaincu que la vraie bataille qui débouchera sur une action de masse ne pourra pas être remportée à l'aide d'histoires de lutte et que nous devons au contraire trouver des récits fondés sur la coopération, sur nos intérêts mutuels et sur notre humanité commune. Nous-mêmes, nous ne sommes pas blancs comme neige. Nous tirons volontairement profit de ce qu'elles proposent et des modes de vie incroyables qu'elles permettent. Cet état de fait pose problème quand il s'agit d'amorcer un tournant politique. Pour faire changer les choses, il faut des mouvements sociaux.

Gill Ereaut, fondatrice du cabinet conseil en communication Linguistic Landscapes, soutient que les histoires n'ont pas besoin d'ennemis – à vrai dire, nombreux sont les récits mythologiques construits autour d'un quête, d'un défi, ou même d'une joute verbale, d'une idée, d'une faiblesse ou d'une manière de voir les choses. Si le changement climatique a fait naître quelques pointes de culpabilité, il n'en existe aucune pour nous inciter à accepter pleinement notre responsabilité individuelle. Le journaliste de la chaîne ABC, Bill Blakemore a travaillé principalement comme correspondant de guerre. Il fait remarquer « qu'il n'y a pas de frontières dans les airs ou dans les océans », et pour lui la véritable histoire tourne autour

de notre peur, de notre déni, et de nos difficultés à admettre que nous sommes responsables. Le changement climatique est un secret de Polichinelle, et nous sommes tous autant de Polichinelles.

Chaque campagne définit la langue et les lignes de front qui détermineront notre manière de voir à l'avenir. Si nos récits s'appuient sur l'existence d'ennemis, il y a de fortes chances pour que, à mesure que les incidences du dérèglement climatique s'aggravent, de nouveaux récits d'opposition bien plus vicieux les remplacent aussitôt, en se fondant sur des divisions religieuses, générationnelles, politiques, de classes ou nationales – particulièrement au Moyen-Orient, où la pénurie d'eau pourrait bien catalyser de violents conflits sous des prétextes religieux. L'histoire nous a trop montré que les récits de bataille nous préparent à la violence, à la désignation de boucs émissaires ou aux génocides qui s'ensuivent.

10 – Les deux cerveaux

Pourquoi l'évolution nous a si mal préparés à affronter le changement climatique

Daniel Gilbert, professeur de psychologie à Harward, confirme que le changement climatique est « une menace à laquelle notre cerveau évolué est remarquablement incapable de réagir ». Pour lui, le problème du changement climatique est qu'il ne correspond à aucun des déclencheurs pour répondre avec force. Pour lui, « ce qui rend l'homme intéressant en tant qu'espèce, d'un point de vue évolutionniste, ce n'est pas le pouce opposable ou le langage : c'est la vie en société. » Elle détermine les codes sociaux, les normes, les ennemis et les dynamiques d'endogroupes et d'exogroupes qui sont essentielles dans notre manière de réagir au changement climatique.

Cosmides et Tooby, fondateurs de la psychologie évolutionniste moderne, aiment à dire que « notre crâne abrite un cerveau de l'âge de pierre », qui s'est développé de manière à faire face à des menaces particulières dans ce qu'ils appellent « l'environnement de l'adaptation évolutive ». Ils décrivent le cerveau comme un « couteau suisse », il dispose de compétences dont on ne sert jamais ou dont on ne connaît pas l'utilité. Nous appliquons au changement climatique les outils psychologiques qui se sont développés pour faire face à des défis plus anciens, et ils pourraient bien se révéler inadaptés à cette nouvelle menace.

Mais il y a une découverte plus pertinente encore concernant le processus décisionnel relatif au changement climatique : notre long voyage au gré de l'évolution nous a conduits à développer deux systèmes distincts de traitement de l'information. L'un est analytique, logique et traduit la réalité en symboles abstraits. L'autre est orienté par les émotions (notamment la peur et l'angoisse), les images, l'intuition et l'expérience. Le système analytique est lent et minutieux, le système émotionnel est automatique. Jonathan Haidt, psychologue à l'université de New York, a utilisé l'image de l'éléphant et du cavalier. Le cavalier rationnel fait de son mieux pour diriger l'éléphant émotionnel, mais il est évident que, même si le cavalier semble maîtriser la situation, c'est l'éléphant de 6 tonnes qui aura le dernier mot.

C'est exactement ainsi que nous procédons avec le changement climatique, autant sur le plan culturel que personnel. Les théories, les graphiques, les données nous aident à reconnaître qu'il y a un problème majeur. Mais ce n'est pas ce qui nous pousse à agir. Les experts que j'ai interrogés à ce sujet sont d'avis que nous n'avons toujours pas trouvé le moyen d'impliquer notre cerveau émotionnel dans la question du dérèglement climatique.

Ceux qui défendent l'adoption de mesures contre le changement climatique doivent faire tout leur possible pour parler aux deux cerveaux.

11 – Assimilé, mais inimaginable

Pourquoi le changement climatique ne donne pas un sentiment de danger

Le changement climatique représente une menace mondiale sans précédent. Les antennes-relais téléphoniques, elles, sont quasiment sans danger. À la suite d'une réunion, je me suis demandé pourquoi ces personnes surdiplômées étaient capables de s'inquiéter autant du risque intangible et purement théorique que représentent les ondes dégagées par les téléphones portables tout en se préoccupant si peu du risque certes intangible mais bien plus établi du changement climatique.

Paul Slovic, professeur de psychologie à l'université de l'Oregon, a identifié deux principales motivations à la perception des risques : un sentiment d'impuissance face à des conséquences involontaires et catastrophiques, ce qu'il appelle « le risque craint », et une angoisse qui provient du caractère incertain de nouveaux dangers imprévisibles, ce qu'il appelle le « risque inconnu ». Si l'on a, à ce point peur des risques de radiations, c'est parce qu'elles allient ces deux types de risques. Au moyen d'enquêtes sociales, Slovic a cartographié un large éventail de menaces en fonction de ces critères pour mesurer le risque craint et le risque inconnu. Les produits chimiques, les additifs alimentaires et les fours micro-ondes remportent la palme car ils concernent le risque inconnu. Les armes nucléaires et les accidents liés aux gaz neurotoxiques font aussi de bons scores car ils correspondent au risque craint. Les dangers les plus anodins comme les accidents de vélo, le tabagisme passif, l'alcool ou les piscines privées sont jugés moins menaçants car ils ne remplissent pas les critères d'aucun des types, alors qu'ils font de nombreuses victimes.

J'ai donc demandé à Slovic où il situerait le changement climatique sur son graphique et pourquoi ce phénomène n'est pas une source majeure d'inquiétude. Après tout, il est catastrophique, irréversible, nouveau, lié à la technologie, menaçant pour les enfants, et il génère un sentiment d'impuissance. Il doit donc faire la part belle à la fois au risque craint et au risque inconnu. Slovic, lui n'en est pas si sûr. Le dérèglement climatique ne donne pas un sentiment de danger, et c'est là sa distinction capitale.

Selon Slovic, les phénomènes climatiques extrêmes, y compris les ouragans comme Katrina et Sandy, font également partie d'un mode de vie assimilé – notre *statut quo* –, de telle sorte que nous sommes amenés à les accepter plutôt qu'à y résister. La météo est elle aussi une sorte de faux ami : elle nous est familière, et nous pouvons nous fonder (parfois à tort) sur de nombreuses expériences récentes pour juger son évolution. Selon, Slovic, le troisième problème du changement climatique, c'est que nous avons du mal à nous le représenter. Il n'est pas stigmatisé comme peut l'être le terrorisme avec les attentats du 11 septembre. Les phénomènes météorologiques extrêmes sont dans une certaine mesure familiers. C'est pourquoi l'incertitude concernant ses effets n'instille pas un sentiment de crainte ; d'une certaine manière, dit Slovic, il « donne la marge de manœuvre nécessaire pour vous laisser croire ce que vous avez envie de croire. » Si vous êtes déjà enclin (par vos valeurs, vos opinions politiques ou votre groupe social) à le percevoir comme un danger, alors il apparaît comme une menace de taille. Sinon, l'importance qui lui est accordée semble exagérée. Une fois encore, la perception du changement climatique est déterminée par l'angle

social sous lequel il est observé et, une fois encore, c'est l'un de ses puissants aspects, qui tend à diviser les gens.

12 – Des coûts incertains à long terme

Pourquoi nos biais cognitifs font barrage au changement climatique.

« Ce n'est sans doute pas ce que vous avez envie d'entendre, me déclare Daniel Kahneman. Je suis vraiment désolé, mais mon pessimisme est total. Je ne vois aucune manière de réussir à régler le problème du changement climatique. Il énumère méticuleusement les raisons en trois volets : premièrement, le changement climatique manque de poids – ce qu'il veut dire par là, c'est qu'il n'a pas les qualités qui le signale comme quelque chose d'important ou digne d'attention. Il est abstrait, distant, invisible et contesté. Le deuxième problème, c'est que les solutions impliquent d'accepter certains coûts et certaines baisses à court terme du niveau de vie. C'est un mélange qui, il en a bien peur, est extraordinairement difficile à accepter. Le troisième, c'est que les informations sur le changement climatique ont l'air incertaines et contestées. Aussi longtemps que ce sera le cas, « les gens le verront comme un match nul. » Une menace distante, abstraite et contestée n'a tout simplement pas les caractéristiques nécessaires pour mobiliser sérieusement l'opinion publique. »

13 – Eux, là-bas, dans longtemps

Comment nous écartons loin de nous la question climatique

En 2013, Obama a parlé de l'*avenir* dont nous sommes les gardiens qu'il ne fallait pas craindre l'*avenir* vers lequel nous tourner, du fait qu'il ne fallait pas craindre l'*avenir* mais accueillir à bras ouverts un avenir énergétiquement durable. Christine Lagarde, directrice générale du Fonds monétaire International, est plus brutale. Elle, qui vient d'un pays où la gastronomie est reine, n'hésite pas à dire que les générations futures risquent d'être « rôties, toastées, grillées, frites ». La grande majorité des Américains et des Britanniques (les deux tiers environ) livrent le même verdict : ils ne seront pas personnellement touchés. Ainsi la perception du risque entraîné par le changement climatique augmente à mesure qu'augmente la distance à laquelle se trouvent ses victimes. Autre biais identifié par Kahneman, la tendance que nous avons à estimer que nous courons moins de risques que les autres.

En 2008, la fondation New Economics, basée à Londres, lança la campagne *100 mois pour sauver le monde*. Le prince Charles devint un fervent défenseur de ce compte à rebours déclarant peu après, depuis sa modeste garçonnière du palais Saint-James, que nous n'avions plus que quatre-vingt-seize mois pour inverser la courbe de ce qu'il appelle le « consumérisme sans âme » et que « le temps du confort » était révolu. Mais il ne l'est pas du tout. Charles n'utilise peut-être plus que des voitures qui roulent à l'éthanol issu de vin mais, sous tous les autres aspects, sa vie ne semble pas avoir changé d'un iota. Voilà où est le problème. Sans explication, l'échéance semble arbitraire et imposée. Si le changement climatique n'a pas de d'échéance évidente, il est encore possible que l'anticipation d'une menace future nous motive et nous permette de vaincre notre prédisposition à ne pas tenir compte de l'avenir.

Ainsi, le changement climatique est un problème qui se posera dans le futur. Mais c'est aussi un problème passé et un problème présent. La meilleure manière de l'envisager, c'est sous la forme d'un processus de détérioration au long cour, appelé par certains psychologues

un « problème insidieux ». Parce qu'il n'y a pas d'évidence en ce qui concerne son début, sa fin ou ses échéances, nous créons notre propre chronologie. Nous le faisons, et ce n'est guère surprenant, de manière à éviter de passer à l'action. Nous le rendons suffisamment actuel pour accepter le fait qu'il faut prendre des mesures, mais aussi suffisamment lointain pour que le passage à l'action ne soit pas urgent.

14 – Estimer le coût de la terre

Pourquoi nous voulons dans le même temps gagner le monde et perdre la vie

Les arguments qui gravitent autour du changement climatique se fondent toujours sur les coûts à court terme et à long terme. Nicholas Stern, ancien chef économiste de la Banque mondiale, tire un constat clé : réduire les émissions de gaz à effet de serre à l'origine du changement climatique nous coûtera environ 1 % de notre revenu annuel des cinquante prochaines années. Cependant, prévient-il, si nous ne les réduisons pas, les phénomènes climatiques extrêmes nous coûteront 5 à 20 % de ce revenu annuel – et ce pour une durée indéterminée. Des études ont montré que nous donnions la priorité au court terme sur le long terme et que nous actualisons l'avenir – dans le sens économique de l'actualisation, c'est-à-dire « une dépréciation de la valeur au fil du temps ».

De plus, les politiciens et les chefs d'entreprise expérimentés ont l'habitude de prendre sans cesse des risques et doivent leur réussite à la chance (bien qu'ils préfèrent l'attribuer à leur talent). Demander à ces gens de faire un pari sur l'avenir, c'est comme proposer à un alcoolique de se servir un verre.

Mais la question la plus importante lorsque l'on essaie de comprendre pourquoi les gens rechignent tant à accepter le changement climatique consiste à déterminer si les être humains sont *naturellement* disposés à écarter toute menace qui exige d'eux des sacrifices pour éviter des pertes plus grandes, mais plus incertaines à long terme. Ce n'est pas toujours le cas. Chaque année, les entreprises et les citoyens versent plus de 4 300 milliards de dollars aux assurances pour se protéger de risques futurs tout à fait incertains.

Quelle somme seriez-vous prêt à accepter pour éviter de transmettre à vos enfants un effondrement irréversible des systèmes climatiques planétaires ?

Dès que la problématique est présentée de cette manière, toutes sortes d'autres considérations entrent en jeu – l'anticipation, la peur, la responsabilité, la culpabilité, la honte. Impossible de se percevoir comme un spectateur innocent quand on a, en toute connaissance de cause, accepté de participer au crime. Le changement climatique, lui, n'est jamais présenté comme un choix. Notre utilisation de l'énergie et du pétrole est automatique ou parfaitement intégrée à notre quotidien. Même ceux qui nient l'existence du dérèglement climatique n'ont jamais préféré la consommation individuelle à court terme à la catastrophe climatique collective à long terme : ils ont tout simplement choisi de croire qu'il n'y a pas de problème.

Pour moi, ce sont autant d'opportunités d'envisager le changement climatique d'un œil neuf, de trouver de nouvelles manières de combattre l'abrutissante indifférence cognitive face aux pertes futures : parler moins de ce que nous coûte la lutte contre le changement climatique, et parler davantage du troc lamentable qui permet une très légère amélioration de notre mode de vie. Nous devons à un moment, faire un *choix éclairé*, décider si nous acceptons ou non ce risque, puis la responsabilité de nos torts.

15 – Une incertitude certaine

Comment nous utilisons l'incertitude pour justifier notre action

Si le changement climatique est autant sous-estimé, ce pourrait bien être (et je le dis avec une certaine certitude) à cause de l'incertitude qui l'entoure. Mais ce n'est pas tout : l'incertitude provient également des gants qu'enfilent les scientifiques pour présenter leurs conclusions. Lorsque les scientifiques disent « je ne suis pas certain », le public entend : « je ne suis pas sûr », et les considère donc comme moins fiables ou moins dignes de confiance.

1 % de chances d'un attentat terroriste suffit à prendre des mesures, mais 90 % de chances d'un bouleversement climatique majeur n'est pas suffisant. Dans tous ces arguments, le niveau réel de certitude ou d'incertitude n'a en fait que peu d'influence et n'est invoqué que pour appuyer des décisions orientées par une idéologie politique.

En réalité, les réactions les plus rationnelles et les plus réfléchies face à l'incertitude du changement climatique sont à chercher du côté des stratégies militaires. Le général Gordon Sullivan, ancien chef d'état-major de l'armée américaine, ne considère absolument pas cette incertitude comme un obstacle à l'action : « Vous ne serez jamais certain à 100 %. Il faut agir sur la base d'informations incomplètes. Parfois sur une simple intuition. » Le Center for New American Security publia en 2013, un rapport confirmant de graves problèmes que pose le changement climatique pour la sécurité nationale. Comme le déclare le général Chuck Wald, « Il y a un problème et l'armée fera partie de la solution ».

16 – Patauger dans un bassin d'inquiétude

Comment nous choisissons ce à quoi nous ne voulons pas penser

Alors, où est passée notre inquiétude sur la question du changement climatique ? La tendance à court terme, elle, est irréfutable. Dans tous les sondages réalisés dans le monde occidental, l'inquiétude des populations sur le changement climatique s'est intensifiée avec constance pendant les années 2000, a atteint son apogée vers 2007, et ne fait plus depuis que descendre, notamment chez les personnes les plus politiquement conservatrices.

Certaines études ont montré que les gens cessent de s'intéresser au changement climatique lorsqu'ils se rendent compte qu'il n'existe pas de solution facile pour y remédier.

17 – N'en parlez même pas !

Le champ de force invisible du silence climatique

Si on leur pose la question, les deux tiers de la population reconnaissent qu'ils ne parlent jamais ou que très rarement de ce sujet. Les jeunes femmes en parlent moins que quiconque, notamment celles qui ont des enfants. Dans la vraie vie, l'histoire la plus puissante sur le changement climatique pourrait bien être la non-histoire d'un silence collectif.

L'ignorance est également produite par le processus académique lui-même. À mesure que les universitaires se spécialisent de plus en plus et cloisonnent leurs travaux, il devient plus difficile pour eux d'acquérir des connaissances plus générales. On constate ici un paradoxe ignorance-savoir : la croissance inépuisable du savoir mène à une croissance parallèle de ce qu'on ne sait pas. En tenant compte de tout ceci, nous ignorons encore beaucoup de choses sur le changement climatique. Il est cependant nécessaire d'adopter une approche bien plus créative, plus souple, qui prenne également en compte ce qui n'est pas dit ou pas connu.

Les politiciens et les militants parlent de moins en moins du dérèglement climatique. En 2010, sur tous les reportages parlant des vagues de chaleur historiques à la télévision américaine, seuls 10 % le mentionnèrent. Il semblerait que le silence médiatique soit une affaire de politique plutôt que de circonstances. Chaque silence est bâti sur d'autres silences, mais tous ont un fondement commun : la nécessité d'éviter l'angoisse et de nous défendre. D'un point de vue psychanalytique, le déni et l'angoisse sont étroitement liés.

Bien sûr, cette situation peut encore changer. Les mesures de lutte contre le changement climatique ne sont peut-être pas encore le centre des conversations dans les bars de Tulsa, mais elles apparaissent de nouveau dans les bons mots des talk-shows du soir.

18 – Une non-tempête non parfaite

Pourquoi le changement climatique nous paraît insurmontable

Le changement climatique est-il vraiment un problème parfait sous tous les angles ? Ou, en a-t-il simplement l'apparence en raison des récits qu'on a construits autour de lui et qui incarnent si parfaitement les intérêts de leurs auteurs ? C'est une question importante car définir le changement climatique comme le « problème parfait » fait naître des cadres d'impuissance et de désespoir qui alimentent le déni.

Avec un peu de recul, de nombreux aspects du changement climatique sont en réalité bien moins décourageants qu'on ne le dit. Ce ne sont pas des raisons pour se réjouir, mais des raisons d'être un peu moins abattu.

Par exemple, nous avons la chance que le changement climatique ait lieu aujourd'hui, à une époque de paix d'une durée inégalée dans le monde développé depuis l'émergence de l'État-nation moderne, et à un moment où nous avons à la fois la technologie, la richesse, l'éducation et la coopération internationale nécessaires pour y faire face.

Nous avons donc un mélange dangereux. Le changement climatique est exceptionnellement *multivalent*, ce qui permet un nombre illimité d'interprétations intéressées. Et il est *étrange*, source de malaises et de gêne que nous cherchons à résoudre en le cadrant de manière à lui donner une forme familière. Ces deux facteurs se rejoignent pour en faire un problème extraordinairement *pernicieux*. Les problèmes solubles peuvent être très compliqués, mais les problèmes pernicieux sont complexes. Ainsi, chaque nouvelle définition du problème crée une nouvelle solution. Et chaque série de solutions crée une définition différente du problème. Pour Rittel et Webber, la règle fondamentale de la résolution d'un problème pernicieux est qu'il ne faut pas les traiter comme des problèmes solubles, qui eux, peuvent être réglés par une série d'étapes distinctes : d'abord comprendre le problème, puis recueillir les informations, ensuite les analyser, et enfin tester et appliquer des solutions. Pour les problèmes pernicieux, cependant, ce type de schéma ne fonctionne pas. Rittel et Webber soutiennent qu'on ne peut comprendre un problème pernicieux sans connaître son contexte, qu'on ne peut chercher les informations sans connaître la solution, qu'on ne peut d'abord le comprendre, puis le résoudre.

Le changement climatique ne s'inscrit dans aucune structure de cause à effet parce qu'on ne sait jamais vraiment si ce que l'on examine en est la cause réelle, ou une cause créée par la manière choisie pour définir le problème.

Ainsi, donner au dérèglement climatique le titre de « problème parfait » n'est qu'une autre tentative de la définir et de le résoudre. Est-ce un problème parfait, un problème non parfait,

un non-problème ? Ou n'est-il rien de tout ça et est-il extrêmement irrévocablement, singulièrement, horriblement_____ (choisir l'adjectif qui exprime le mieux votre interprétation).

19 – Des cafards pour guide

Comment les musées peinent à raconter l'histoire du climat

En réalité, le Hall of Human Origins raconte deux histoires : l'une concerne l'évolution, l'autre le changement climatique. Et pourtant, malgré l'utilisation de ces images, force est de constater que rien n'est dit sur le changement climatique en tant que menace à notre époque contemporaine. L'histoire promue par le musée auprès de millions de personnes qui y viennent chaque année est que le climat a toujours changé, que nous nous sommes toujours adaptés, et que c'est ce qui nous a rendus forts et intelligents en tant qu'espèce.

Je doute que David Koch soit réellement le type de bailleur de fonds à dire : « Voilà, l'argent, faites-en ce que vous voulez », que décrit Jonhson. Personne ne tient à se mettre à dos son plus grand donateur, et je suis prêt à parier que le musée aurait aimé transformer la galerie qui porte ce nom en une vitrine des dernières découvertes de la climatologie, mais qu'il a dû s'autocensurer.

20 – Raconte-moi une histoire

Pourquoi nous nous laissons si facilement berner par des messages

Les histoires ont une fonction cognitive fondamentale : elles sont le moyen par lequel le cerveau donne du sens aux informations recueillies par le cerveau rationnel. Les gens peuvent retenir les informations sous forme de données et de chiffres, mais les croyances qu'ils y attachent ne se manifestent que sous la forme d'histoires. Elles sont l'essence du changement climatique vu comme un problème pernicieux, car le problème se façonne à mesure qu'on l'explique.

Cette expérience nous indique ce qui fait le caractère convaincant d'une histoire – cause, effet, coupable et mobile (idéalement, un mobile conforme à nos hypothèses sur les motivations du coupable). Les histoires les plus convaincantes sur le changement climatique ont la structure suivante : les gouvernements (coupables) justifient les taxes sur les émissions carbones (effet) afin de renforcer leur contrôle sur nos vies (mobile). Les milliardaires de droite qui se sont enrichis grâce au pétrole (coupables) financent le déni collectif de l'existence du changement climatique (effet) pour s'enrichir davantage (mobile). C'est pourquoi, il est très difficile pour un récit peu engageant, fondé sur des faits, d'entrer en concurrence avec une histoire convaincante bâtie sur un mensonge. « Avec toutes les preuves en main, la plupart des scientifiques en concluent que nos émissions dégradent le climat » est une réalité malheureusement moins tentante que : « Des escrocs scientifiques complotent pour fabriquer de fausses preuves afin d'obtenir de plus grosses bourses de recherche. » La capacité à s'identifier aux victimes est un élément constant des histoires convaincantes.

L'ingrédient principal qui a fait d'*État d'urgence* un tel outil de propagande négationniste est le fait que Crichton ait si bien compris le principe de fidélité narrative, essentiel au caractère convaincant d'une histoire. Elle a un rythme, des ennemis, des mobiles et une menace compréhensible, provoquée par l'être humain, qui peut être combattue. Comme tous les bons mythes, elle se termine par le châtiment des coupables et la restauration de l'ordre

social. Difficile d'imaginer une histoire plus éloignée de la réalité complexe, multivalente, collective et sans limites du changement climatique.

21 – Le pouvoir des mots

Comment les mots que nous utilisons influencent notre ressenti

Les mots sont puissants. Chaque fois qu'un mot est utilisé, il apporte avec lui un chapelet de cadres et d'associations imbriqués les uns dans les autres.

Le mot *tax* est lui-même devenu extrêmement problématique. Une expérience a montré que les républicains étaient cinq fois plus disposés à payer une taxe supplémentaire de 2 % relative au changement climatique sur leur billet d'avion si elle était qualifiée de *carbon offset* (compensation carbone) plutôt que de *tax carbon* (taxe carbone). Tous les termes qui appartiennent au vocabulaire de base du changement climatique (anthropique, albédo, aérosol, rayonnement, gaz à effet de serre, atténuation, adaptation) sont extraits du discours scientifique sans que leur cadrage soit pris en compte. Les mots renforcés et positifs indiquent une augmentation ou une altération pour les scientifiques, tandis que M. Tout-le-monde y attache une connotation méliorative. À la fin des années 80, les États-Unis et l'Arabie Saoudite firent pression pendant les négociations mondiales sur le climat pour que la formulation des résolutions initiales soit amendée et que global warming, « réchauffement planétaire », devienne climate change « changement climatique ». Mais bien que ni « réchauffement planétaire » ni « changement climatique » ne soient idéals, ils ne sont pas non plus catastrophiques, et « changement climatique » est suffisamment neutre pour que chacun lui donne le sens qu'il désire.

L'autre pierre angulaire d'une histoire est la métaphore. Elles sont d'ordinaire culturellement codées, et le choix de la métaphore est en lui-même un code social. La seconde guerre mondiale offre un exemple à suivre pour ce qui est de la coopération et du sacrifice collectif contre une menace commune, à coups de citations de Winston Churchill. Les climato-négationnistes puisent dans la même mine de métaphore, Myron Ebell du Competitive Enterprise Institute, utilisant une tactique d'inversion typique, déclare que la bataille du changement climatique est un « effort désespéré du même type que celui fourni pendant la bataille des Ardennes par les forces de l'obscurité ». Il parle ici d'une bataille du bien contre le mal. Al Gore met en parallèle la lutte contre le réchauffement climatique et la lutte contre les nazis. Dans le même temps, Michael Crichton et le climato-sceptique Richard Lindzen comparent sans vergogne la climatologie à la théorie nazie des races.

Le changement climatique est un problème pernicieux, ces métaphores viennent cadrer la manière dont nous l'appréhendons dans sa globalité. La forme des métaphores que nous y appliquons peut créer une dangereuse illusion de familiarité.

22 – La fiabilité du communicant

Pourquoi le messager est plus important que le message

Si les mots sont les cadres, et les histoires les intermédiaires, alors la personne qui les communique devient le lien le plus important et potentiellement le plus faible entre les informations scientifiques et la conviction personnelle. Cette impression de fiabilité est un biais puissant, entièrement déterminé par notre cerveau émotionnel et notre capacité intuitive à distinguer nos amis de nos ennemis.

Ceux qui déjouent nos attentes deviennent par conséquent plus convaincants. Ils ont une histoire fascinante à raconter : celle d'un voyage personnel difficile, qui comporte souvent un moment de prise de conscience, une conversion douloureuse, et le courage d'affirmer leur nouvelle position. Nombreux sont les climato-négationnistes célèbres à s'inventer un passé écologiste. Le manque de confiance envers les communicants du changement climatique est particulièrement flagrant au sein des conservateurs. Al Gore « le personnage le plus clivant de toute l'histoire politique américaine », est une cible facile pour les négationnistes. George H. Bush le surnommait « Ozone Man » et il est souvent caricaturé comme un homme avide, arrogant, hypocrite et mû par des mobiles politiques.

Lorsque des personnes ayant une culture politique conservatrice s'essaient à parler une langue nouvelle en accord avec leurs valeurs, les résultats peuvent être surprenants, intrigants et, pour beaucoup d'écologistes de gauche, consternants. Ils vont devoir reconnaître qu'ouvrir la question du changement climatique à de nouveaux communicants peut aussi introduire de nouveaux cadres qui les mettent mal à l'aise. Ce dont a réellement besoin le changement climatique, c'est de la voix des gens ordinaires, qui ne sont pas forcément de rhéteurs ou de grands prêcheurs, mais qui peuvent apporter une certaine authenticité et convaincre le reste de la population qu'il s'agit d'une cause collective. La réponse au clivage partisan et au désintérêt du public commence, j'en suis convaincu, par la recherche de nouveaux messagers plutôt que de nouveaux messages, et par la création de nouveaux moyens de faire entendre leurs voix.

23 – Si la théorie est trop difficile à comprendre, répétez-la encore et encore

Pourquoi la climatologie n'émeut personne

Le changement climatique est une question complexe et technique. Le problème n'est pas simplement que les scientifiques insistent sur l'incertitude ou utilisent des abstractions obscures, mais qu'ils dépouillent souvent cette problématique des images, histoires et métaphores qui pourraient stimuler notre cerveau émotionnel et nous pousser à agir.

Ces dernières années, en raison de l'absence de toute mesure politique et sociale, les scientifiques en sont venus à la conclusion que le problème provenait de la dénaturation des données par ce qu'ils appellent les « campagnes de désinformation ». La meilleure solution à leurs yeux, est de fournir davantage d'informations.

Les recherches montrent qu'il est rare que des opinions contradictoires soient efficacement remises en cause par de nouvelles informations et qu'elles ont même tendance à se renforcer.

Il n'y a pas non plus, faut-il le préciser, de rapport entre l'opinion concernant le changement climatique et le niveau d'intelligence.

Paradoxalement, l'une des preuves les plus convaincantes que l'information ne fait pas évoluer les comportements est que les communicants travaillant dans les sciences continuent de ne pas tenir compte des nombreuses preuves montrant que l'information ne fait pas évoluer les comportements. Voilà vingt-cinq ans que le GIEC se débat avec ce problème sans, il faut le dire, y parvenir, s'attirant ainsi les foudres de tout un comité d'universitaires scientifiques internationaux. Le GIEC utilise l'expression « très probable » pour signifier « plus de 90 % de chances », mais les trois quarts des lecteurs ordinaires donnaient un pourcentage bien

inférieur, certains l'estimait à 60 % ou moins. Et pourtant, les rapports du GIEC continuent d'utiliser ces formules.

Malgré la diffamation systématique des scientifiques, ils restent les plus crédibles, non seulement en raison de leur qualité en tant que personne, mais aussi par l'excellence de la méthode scientifique qu'ils incarnent. Pourquoi ne pourraient-ils pas simplement présenter leurs conclusions puis faire un pas en arrière et parler de leurs espoirs, de leurs craintes, de leur humanité ? Après tout, nous avons beaucoup en commun.

24 – Protéger, bannir, sauver, arrêter

Comment le changement climatique est devenu une question environnementale

Le changement climatique est ainsi devenu le plus gros problème *environnemental* de notre époque, qui fait l'objet dans les médias de reportages spécifiques sur l'*environnement* qui est couvert par des règlementations en matière d'*environnement* créées par des politiques *environnementales*. Cette surenchère donne peut-être le sentiment de proximité aux écologistes mais, pour le reste de la population, ces associations ne font qu'éloigner le changement climatique de leurs préoccupations immédiates. Et c'est ainsi qu'une question qui exige un niveau de coopération inédit se retrouve cantonnée à un seul mouvement, le mouvement écologiste, et aux diverses conceptions du monde qu'on lui associe. Ceux qui, historiquement, se méfiaient de l'écologie en sont venus à mettre en doute le changement climatique, tandis que ceux qui se méfiaient du changement climatique se sont mis à douter d'autant plus de l'écologie. Je me rends compte de l'inefficacité de la langue des écologistes en dehors du cercle militant. Protéger, sauver, bannir et arrêter, par exemple. « Gagner du temps, c'est sauver des baleines. Apportez-nous vos reçus. » Pour le linguiste George Lakoff, ce vocabulaire crée une diversion. Il donne l'impression que l'environnement est une entité externe qui doit protéger ou sauver face à un ennemi qui cherche à le détruire. Pour Lakoff, c'est un cadre mais on peut aussi le qualifier de récit archétypal qui façonne dans une large mesure le point de vue des écologistes, divisant le monde en deux catégories : ceux qui ont la protection de l'environnement à cœur et ceux qui s'en contrefichent. Cette vision mène inévitablement à porter des jugements à l'emporte pièce.

Ces généralisations ne tiennent pas compte de la diversité du mouvement écologiste ou du travail fourni par les militants pour créer des passerelles avec d'autres groupes.

Le problème est que, dès que les écologistes essaient d'élargir leur auditoire, ils ne peuvent s'empêcher de renforcer les cadres qui mènent d'autres personnes à marginaliser et à négliger le changement climatique.

Le documentaire, la *Onzième Heure*, est un peu grandiloquent, mais les réflexions fonctionnent bien sur moi. Ce n'est pas étonnant car chaque image, chaque argument chaque intervenant parle aux écologistes, et j'en fais partie. Mais je sais aussi que le titre lui-même, la *Onzième Heure*, est une double métaphore. Il renvoie à l'idée que l'être humain est apparu il y a peu sur cette planète, et, que la combustion de sources d'énergie fossiles est elle aussi très récente. Et il joue également sur l'image classique de l'horloge de la fin du monde, qui nous indique que minuit approche. Ces codes sont une autre des raisons cruciales qui nous conduisent à ignorer le changement climatique : la langue visuelle et métaphorique employée pour en parler le transforme irrémédiablement en une question environnementale.

Autre exemple, pour le WWF, *l'Heure pour la Terre*[141] est une réussite : un acte simple, facile et visible, qui produit une norme sociale et qui, disons-le, constitue une vitrine splendide pour le fonds, source de nouvelles donations. Mais, quitte à entrer dans le monde des symboles, autant jouer selon les bonnes règles. Une chose est certaine : quelle que soit votre manière de lire cette image, l'extinction des lumières est un cadre universel de déclin, de décomposition et de mort, promu à l'échelle de la planète comme symbole de la lutte contre le changement climatique. Les climato-négationnistes l'ont parfaitement compris. Le blogueur Alan Caruba publia une vue aérienne de la Corée du Nord plongée dans l'obscurité en pleine nuit avec la légende : « En Corée du Nord, *l'Heure de la Terre*, c'est tous les jours. L'électricité est ce qui nous sépare du Moyen Âge. Si vous détestez la civilisation, allez vivre dans la nature et faites brûler du fumier pour faire cuire vos repas. »

La communication écologiste ne fait pas exprès de laisser des gens de côté. Elle aimerait bien s'adresser à d'autres personnes mais, comme elle ne prend pas la peine d'intégrer d'autres valeurs dans ses campagnes, elle ne cesse de saper les fondations de ce qui nous unit autour de notre intérêt commun pour l'avenir.

25 – Polarisation

Pourquoi les ours polaires sont un obstacle supplémentaire à l'acceptation du changement climatique

Les ours polaires sont devenus la vitrine des campagnes parce que le changement climatique concernait à l'origine l'Arctique. Le principal problème de l'ours polaire est qu'il ne fait pas appel à nos biais cognitifs. Une question qui déjà paraît distante pour beaucoup s'est choisi comme étendard un animal qui pourrait difficilement être plus éloigné de notre quotidien. Peut-être la banquise serait-elle un meilleur symbole ? La glace fond quand il fait chaud. Mais on ne peut révéler une absence sans montrer une présence et, pour montrer la fonte, il faut montrer un gros iceberg.

Selon Judith Williamson, pionnière de la sémiotique publicitaire, l'accent mis sur ce qui disparaît signifie que nous ne faisons que contempler le passé plutôt qu'envisager l'avenir, ressassant ce qui pourrait bien être perdu à jamais plutôt que ce qui pourrait advenir. Empreinte de mélancolie, cette iconographie évoque la perte.

26 – Éteins la lumière ou le chiot y passe

Comment on a dédramatisé le jour du Jugement dernier

Certains spécialistes de la communication défendent l'idée d'une histoire équilibrée, qui commencerait par une vision positive pour compenser l'annonce des mauvaises nouvelles. Cette approche repose sur une base cognitive : parce que c'est le cerveau émotionnel qui oriente le processus décisionnel, ses impressions initiales guideront les décisions à prendre.

Dans les pays occidentaux nous disposons d'une grande bibliothèque mentale, concernant des prophéties de désastre qui ne se sont pas réalisées. Et, ce sont elles qui nous viennent le plus facilement à l'esprit. Après la guerre, la peur la plus grande et la plus durable fut celle d'une apocalypse nucléaire imminente. L'écologie elle-même a son compte de prophéties

[141] Chaque année, à une date annoncée du mois de mars, WWF propose à tout un chacun d'éteindre ses lumières pendant une heure à 20 h 30

ratées. Et les sonnettes d'alarme se multiplient. Il y a la vache folle, la grippe aviaire, la grippe porcine, le bug de l'an 2000, la menace terroriste et diverses « bombes à retardement » concernant la santé, l'alimentation, l'économie. Mais ces menaces semblent ne jamais se concrétiser au moment annoncé. Les climato-négationnistes en ont largement profité pour suggérer que les craintes initialement exprimées, souvent dans les mêmes journaux et programmes télévisés qui avaient fait de ces peurs leurs choux gras, étaient sans fondement.

27 – La vie en rose

Les dangers des rêves positifs

Le récit de l'apocalypse a son double positif, optimiste et autrement plus dynamique : le *bright-siding* ou la vie du bon côté. En terme cognitifs, le *bright-siding* fait appel au cerveau émotionnel et passe au travers de ses biais sans encombre. Il remplace l'incertitude par la confiance. La vie du bon côté est le récit que privilégient les hommes d'affaires et les politiciens, et qui illustre leur disposition à prendre des risques et leur biais d'optimisme. Cette quête du bon côté n'est plus alors qu'une vision alternative du monde ; c'est un antidote à la négativité de l'apocalypse, dont le véritable problème est le pessimisme lui-même. Ceux qui cherchent à voir du bon côté le changement climatique ont une notion bien à eux : Sustainia, une initiative basée à Copenhague, visant à montrer à quoi pourrait ressembler un avenir durable en se fondant sur un « nouveau récit d'optimisme et d'espoir » qui « cherche à inspirer et à mobiliser au lieu d'effrayer à coup de scénarios moroses ou apocalyptiques ». On trouve évidemment le discours de Martin Luther King dans ses textes fondateurs.

Cependant, le récit construit autour des solutions technologiques et du contrôle par l'élite, qui imprègne cette vision du *bright-siding*, peut aussi rapidement s'assombrir et nous présenter un avenir dans lequel, grâce à des solutions d'ingénierie à l'échelle planétaire (ce qu'on appelle la géo-ingénierie ou, plus glaçant encore, la « remédiation climatique »), on retire le carbone de l'atmosphère ou on dévie les rayons du Soleil à l'aide d'un parasol spatial.

Le fait que les climato-négationnistes déclarés approuvent la solution positive, tout en refusant d'accepter l'existence du problème négatif, est révélateur et mérite qu'on s'y attarde. Voir la vie du bon côté, c'est finalement choisir un récit régressif qui valide les hiérarchies existantes. Cette perspective promeut un mode de vie ambitieux et énergivore, tout en ignorant entièrement les profondes inégalités, la pollution et les déchets nécessaires pour permettre ce mode de vie. Et c'est pourquoi, malgré son discours enjoué, cette vision est, pour la plupart des gens ordinaires, à peu près aussi peu séduisante que l'apocalypse qu'elle cherche à remplacer.

28 – Sortir gagnant de la discussion

Comment le discours scientifique s'est transformé en un concours de logorrhées

Morano est l'un des chefs de file de la communication chez les climato-négationnistes, auquel la télé et les médias font constamment appel. Sa stratégie repose entièrement sur la réaction : il attend de voir les preuves et le récit que produit le camp adverse, puis il « démolit tout ça ».

Sa principale stratégie consiste à jouer sur le terrain de son adversaire et à discréditer individuellement les climatologues. Il dit qu'il aime s'amuser, s'attaquer à un scientifique qui se montre particulièrement benêt et cocasse et le tourner en ridicule. Mais tout ça ne paraît

plus aussi drôle lorsqu'il écrit sur son site : « Nous devrions frapper les scientifiques tant qu'ils sont à terre. Ils méritent d'être cloués au pilori sur la place publique. »

30 – Carte postale de Hopennhagen

Comment les négociations autour du climat ne font que préparer le drame à venir

Tout le monde attendait beaucoup de la conférence de 2009 des Nations unies sur les changements climatiques à Copenhague.

Il y a eut beaucoup de belles paroles prononcées pendant les discours politiques, mais la plupart prirent la forme du « nous » fuyant. Obama déclara : « Nous pouvons attendre des mesures audacieuses et décisives face à cette menace commune », tandis que Wen Jiaboa, premier ministre chinois, affirmait : « Nous respecterons nos promesses en agissant de manière concrète ».

Les négociations sur le climat en sont sans cesse à leurs débuts ou, pour reprendre l'expression préférée des politiciens, « préparent le terrain » du drame à venir.

« Préparer le terrain » n'est pas simplement un cliché de la langue de bois : c'est un cadre narratif. Cette expression sous-entend que, même lorsque les réunions n'aboutissent à rien, elles font partie des préparatifs du grand drame à venir.

31 Précédents et présidents

Comment les politiques climatiques ont perdu le nord

Nous avons eu la chance que la question climatique soit apparue à une époque où régnait un optimisme inhabituel, juste après trois moments de coopération internationale qui établissaient des précédents ouvrant la voie à de nouvelles réussites. Avec le recul, nous avons eu la malchance que ces trois questions soient extrêmement similaires au changement climatique, au point que les décideurs politiques n'ont pas su percevoir les différences cruciales et criantes.

Il y eut tout d'abord le Traité sur la réduction des armements stratégiques, négocié entre les États-Unis et l'URSS entre 1982 et 1991.

Deux, la question de l'ozone créa le modèle des solutions dues aux innovations technologiques d'entreprises privées et à la mise en place d'un système inspiré du libre marché pour les permis d'émission, appliqué à l'aide d'un accord international contraignant conclu en 1987 : le protocole de Montréal. Il est considéré par les Nations unies comme « l'accord de protection de l'environnement le plus fructueux à ce jour ».

Il y eut un troisième précédent qui proposa un modèle de gestion du changement climatique : le succès qui couronna les politiques fondées sur l'offre et la demande pour réduire la pollution au dioxyde de soufre aux États-Unis.

Le commerce des droits d'émission adopta le principe de la libre concurrence comme moyen de récompenser l'innovation et de protéger les puissants intérêts économiques. Il n'était pas nécessaire de renoncer aux combustibles fossiles ou de limiter la croissance, et la demande d'électricité augmenta de presque un tiers dans les dix années suivantes. Le problème était résolu et la fête pouvait continuer.

L'échange des droits d'émission de carbone a été profondément remis en cause. Les militants écologistes dénoncèrent ce système. D'ailleurs, il ne fonctionne pas. Les droits d'émission attribués et les crédits compensatoires frauduleux délivrés par la Russie et

l'Ukraine ont inondé le marché. Ils ont débouché sur un effondrement du marché dans le système d'échange européen.

À cause du biais de confirmation toujours plus présent, ils promurent auprès de leurs pairs une norme sociale qui les mena à refaire encore et toujours les mêmes erreurs.

Ces problèmes furent à l'origine d'un récit optimiste de résolution et de renouveau qui est parfaitement inadapté au problème du changement climatique, dont le résultat reste incertain. Ils définissent le changement climatique comme une question environnementale, ce qui exclut de le considérer comme une question de ressources, d'énergie, d'économie, de santé ou de droits sociaux. Il détermine que la meilleure solution pour le gérer est l'échange des droits d'émission, ce qui exclut d'envisager des solutions en lien avec la règlementation, l'imposition de taxes ou le rationnement.

Mais le pire cadrage que l'on doit aux précédents concernant la couche d'ozone et les pluies acides, le plus important, le plus extraordinaire et le plus nuisible de tous, est de définir le changement climatique entièrement et exclusivement comme un problème de gaz.

Voilà qui pourrait bien être une erreur funeste.

32 – Tête de puits et pot d'échappement

Pourquoi nous nous obstinons à mettre de l'huile sur le feu que nous cherchons à éteindre

Dans le cycle de base du carbone, il y a une chaîne ou, si vous préférez, une sorte de tuyauterie. À une extrémité, on prospecte, on développe, on produit – c'est ce que l'on appelle la tête de puits. Et de l'autre côté, on vend puis on brûle, ce qui provoque les émissions – appelons-le, le pot d'échappement. Les politiques relatives au changement climatique devraient logiquement intervenir au niveau de chaque extrémité et à toutes les étapes qui les séparent. Ce n'est pourtant pas le cas. Ce phénomène explique la déconnexion fondamentale à l'œuvre dans tous les récits et toutes les politiques autour de cette question.

Par exemple, il explique comment Hillary Clinton, qui qualifie la crise climatique de « principale menace du XXIe siècle », a pu se rendre en Norvège en juin 2012 en vue de négocier pour les États-Unis un accès aux 900 000 milliards de dollars que représentent les gisements pétroliers arctiques.

Je me suis posé la question suivante : à quel moment les gouvernements et les experts travaillant sur le processus international ont-ils soupesé ces diverses options avant de décider que les meilleures politiques nationales et internationales consistaient à réglementer les gaz et à échanger des droits d'émissions, tout en mettant de côté les combustibles fossiles qui en sont la source ? La réponse est simple : ce débat n'a pas eu lieu. La question ne fut jamais abordée.

Je suggère la chose suivante : la séparation entre tête de puits et pot d'échappement n'était pas à l'origine, le fait des compagnies ou des politiques mondiales (même si ces éléments ont joué un rôle). Elle peut aussi être comprise comme une erreur de jugement erronée. Les scientifiques ont rangé le changement climatique dans la catégorie des problèmes d'émissions parce qu'ils ont estimé que la production était une question politique extérieure à leur champ de compétences. Les responsables politiques ont, eux aussi, considéré le changement climatique comme un problème d'émissions parce qu'ils s'appuyaient sur leur expérience récente, qui fournissait des exemples réussis de solutions à ce type de problème. Le biais de

confirmation et une norme socialement construite de la désattention ont porté le coup de grâce.

En 2012, les investissements dans les énergies renouvelables à l'échelle de la planète atteignaient le spectaculaire montant de 244 milliards de dollars. En 2012, pour la première fois, les investissements du secteur pétrolier et gazier dans la prospection et l'exploitation de nouveaux gisements ont dépassé le seuil du millier de dollars.

33 – Ce machin noir gluant

Pourquoi les compagnies pétrolières attendent notre permission pour cesser leur activité

Shell, on peut le comprendre, s'inquiète des restrictions susceptibles de freiner son expansion. L'association britannique à but non lucratif Carbon Tracker Initiative répète depuis longtemps aux investisseurs institutionnels que les actuelles cibles de réduction des émissions (aussi adaptées qu'elles soient) ne pourront pas être atteintes sans laisser dans le sol de 60 à 80 % des gisements de pétrole et de gaz recensés. Ce qui signifie que la valeur des actions Shell, qui repose sur ces gisements, est largement surestimée. Il n'est donc guère surprenant que les cadres de Shell choisissent d'accorder toute leur attention aux risques que représentent les sols glissants. Shell veut continuer à trouver toutes ces matières et à les extraire du sol. Nous en consommons de plus en plus car nous sommes accros à l'énergie.

34 – Impératifs moraux

Comment nous racontons que le changement climatique n'est pas de notre faute

Il est bien plus difficile aujourd'hui de clamer notre innocence alors que nous savons pertinemment que nos actions sont nuisibles. Mais, si nous voulons résoudre le problème, encore faut-il décider où il réside exactement. Que la question soit la tête de puits, le pot d'échappement ou les deux, il faut se mettre d'accord : qui changera son comportement ? Cette décision nous replonge droit dans le domaine de l'équité et dans la dimension éthique. On ne peut échapper à la morale.

35 – Tu as fait quoi pendant la grande guerre climatique, papa ?

Pourquoi ce que pensent nos enfants nous indiffère

Veiller au bien-être de nos progénitures est l'une de nos pulsions primitives les plus fortes et fait partie des rares préoccupations qui passent avant notre intérêt propre. À première vue, écouter la voix de nos enfants au moment de prendre une décision et imaginer des éventuelles confrontations auxquelles ils pourraient nous pousser à l'avenir devrait être une motivation suffisante pour nous inciter à agir.

Il semble donc remplir tous les bons critères. Mais fonctionne t-il pour autant ? Les études comportementales indiquent que les parents ne se préoccupent pas plus du changement climatique que le reste de la population – peut-être même moins, en réalité.

Les climatologues et les écologistes professionnels (dont je fais partie) supposent que leur privilège immunisera leurs enfants des pires effets du dérèglement climatique. En tant que parent, nous préférons ne pas admettre qu'avoir des enfants implique de contribuer davantage au changement climatique. Dans un pays industrialisé, un enfant triple l'empreinte carbone de ses parents. C'est en se fondant sur ces chiffres qu'une amie (qui est aussi l'ancienne

directrice des campagnes d'une organisation majeure de défense de l'environnement) sans enfant justifie ses vols vers la Nouvelle-Zélande.

Mais il est aussi envisageable que les générations futures ne nous en veuillent pas du tout : elles pourraient très bien s'approprier notre stratégie de passivité ou d'indifférence.

36 – Le pouvoir de l'individu

Comment le changement climatique, c'est votre faute

Ce qui distingue le changement climatique de tous les autres problèmes à l'échelle planétaire, c'est que nos contributions individuelles peuvent être calculées au gramme près. Il nous est impossible de savoir dans quelle mesure nous contribuons à d'autres problèmes pernicieux comme la pauvreté, le terrorisme ou la toxicomanie. Mais, avec le changement climatique, nous pouvons savoir avec précision. Nous nous sentons souvent impuissants alors qu'en réalité, il s'agit du seul problème sur lequel nous avons un véritable contrôle ou un rôle à jouer. Sans compter que changer ces comportements individuels pourraient bien être la clé pour faire évoluer les attitudes.

Plusieurs campagnes ont été lancées par divers gouvernements mais ces campagnes furent des échecs cuisants. Personne ne prête attention à ces évaluations sans appel parce que ces campagnes n'ont jamais réellement porté sur la réduction des émissions. Ce qu'elles cherchaient, c'était la création d'un nouveau récit, la définition du changement climatique comme un problème qui réside à l'extrémité la plus lointaine du pot d'échappement, au niveau des décisions de consommation de l'individu. Derrière, les slogans inspirants et les appels à l'unité nationale, le message véritable était : « Le changement climatique, c'est votre faute ». Et c'est là que le bât blesse. Aucun d'entre nous ne se rendait compte alors, que ces messages anodins allaient alimenter les préjugés sectaires des populations. Ce phénomène s'explique par le fait que notre disposition à faire des sacrifices au niveau individuel est étroitement liée à notre sentiment d'identité sociale.

Nous avons tendance à utiliser nos actions comme justification personnelle pour compenser d'autres comportements nuisibles. Les études ont montré à maintes reprises que ceux qui achètent des ampoules et des appareils, basse consommation ont tendance à les utiliser davantage. Ceux qui refont l'isolation montent ensuite le thermostat.

Une fois encore, le changement climatique s'est défini, de manière pernicieuse, par ses solutions. Ce qu'il faut, et le plus vite possible, c'est un cadre politique cohérent qui fournisse un contrat de participation partagée – que ce soit au moyen de mesures volontaires ou, comme le demandent à présent nombre de militants, sous forme de taxe, de rationnement ou de dividende –, dans lequel les actions individuelles soient reconnues et récompensées, au même titre que les contributions tout aussi importantes des gouvernements, des entreprise et des compagnies exploitant les combustibles fossiles. Nous ne voulons pas le pouvoir de l'individu, mais celui du peuple.

37 – Degré de distanciation

Comment les experts du changement climatique arrivent à trouver le sommeil malgré tout

Année après année, les avertissements des scientifiques sont devenus de plus en plus clairs et graves. Et, semble t-il de moins en moins crus. Pour revenir à la citation qui ouvre ce livre, ces scientifiques ressemblent tristement, je le crains, à la poignée de personnes qui en 1942

savaient ce qui arrivait aux juifs d'Europe et portaient le lourd fardeau de ce terrible savoir sans parvenir à convaincre quiconque de l'existence d'un crime d'une telle ampleur.

Un scientifique m'a confié qu'il était si perturbé par ses dernières conclusions qu'il avait écrit à quelques-uns de ses amis pour leur demander : « L'avenir de l'humanité dépend de ces résultats, y a-t-il une chance même minime, s'il vous plaît, que nous ayons tort ? Mais en passant en revue les données et les faits, ils ne pouvaient, eux non plus, éviter la terrible conclusion : ils avaient vu juste. « Nous sommes de fervents fatalistes », a-t-il conclu.

Les dilemmes moraux intérieurs culminent lorsqu'ils tentent de concilier ce qu'ils savent des incidences de styles de vie énergivores et la pression qui pousse à se conformer à une société dans laquelle ces modes de vie ne sont pas seulement encouragés mais nécessaires pour marquer son appartenance au groupe social.

J'avais un petit projet personnel de recherche sociale qui consiste à demander gentiment aux experts du changement climatique ce qu'ils ont fait de leurs vacances. Un grand économiste de la Banque mondiale et expert climatique m'a avoué qu'il se rendait souvent en Afrique du Sud en avion, mais prétend que c'est pour la bonne cause. Un correspondant pour l'environnement d'un média public a décidé de partir au Sri Lanka avec sa famille parce que, dit-il, « Il n'y a plus d'espoir ». Un climatologue expert en études polaires prend souvent des vols long-courriers pour aller skier parce que le « boulot est tellement stressant ». Tous parlaient de ces voyages en avion avec un certain malaise et j'ai constaté l'existence d'une norme de silence, de méta-silence même, autour de cette question. Paradoxalement, leurs propres justifications si bien argumentées fournissent la preuve la plus éclatante que les informations scientifiques ne peuvent suffire en elles-mêmes à contrecarrer des comportements socialement enracinés.

Chris Rapley, ancien directeur du musée des Sciences de Londres et climatologue britannique renommé, est devenu un improbable partisan de la psychanalyse, qu'il défend ardemment contre les préjugés positivistes au sein de la communauté scientifique, selon lesquels « la psychothérapie n'est ni rigoureuse ni quantitative ». Rapley parle avec une honnêteté et une clarté remarquable de tensions internes qui l'accablent à cause de ses connaissances. « C'est tellement difficile de rester optimiste, me confie t-il, même lorsqu'on essaie de se persuader d'adopter une attitude optimiste. Je sais que j'ai tendance à gérer mes propres angoisses en plaçant mon savoir dans des compartiments étanches. Le fait que nous climatologues parvenions à dormir la nuit suffit à montrer qu'inconsciemment nous sommes devenus experts en cloisonnement. »

Renee Lertzman et ses confrères et consœurs soutiennent que nous sommes tous des êtres humains désorientés, et que nous luttons tous pour donner du sens à ce problème. Pour Letzman, l'argument selon lequel le changement climatique est trop difficile à accepter est « ridicule » et, si nous regardons la situation sous un autre angle, nous constaterons que « tout indique que nous avons une énorme capacité à nous préoccuper de ce qui nous entoure et a en prendre soin. » Il faut que nous nous sentions légitimes dans nos angoisses, que nous soyons en mesure de dire : « Oui, la situation est effrayante ; c'est difficile », et ce n'est qu'alors, dit Lertzman, que nous pourrons être véritablement matures, créatifs, stratèges et audacieux.

38 – Nous sommes mortels
Pourquoi l'avenir est sombre

Nous ne supportons pas la pensée de la mort de nos enfants, mais nous sommes capables d'accepter l'idée qu'ils mourront après nous. De la même manière, nous pouvons éviter la peur du changement climatique en projetant ses conséquences au-delà de la durée de notre passage sur Terre. Nous savons tous que nous allons mourir mais, auparavant, nous étions capables d'envisager l'idée que notre vie contribuait à quelque chose qui nous dépassait et qui nous survivrait. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus avoir cette pensée-là. Aujourd'hui, même le « projet d'immortalité » qui devait compenser notre mort nous a été retiré.

39 – De la tête au cœur

L'artificielle division entre science et religion

La plupart des climatologues détestent parler de croyance, qu'ils perçoivent comme diamétralement opposée aux faits fondés sur la réalité.

Les croyants ont du mal à intégrer ce nouveau problème dans leur vision du monde telle qu'elle est. Le changement climatique est perçu comme une question environnementale mal définie et remise en cause dans leur théologie. Pour les chrétiens conservateurs, il est souillé parce qu'il est associé au mouvement écologiste de gauche et s'est amalgamé aux autres questions qui définissent leur loyauté de groupe. Les écologistes, quant à eux, se méfient de la religion et semblent former des alliances stratégiques avec quiconque n'est pas religieux. Il s'agit là d'une erreur tactique majeure.

Les religions ont à voir avec l'immatériel, le spirituel, l'au-delà. Le changement climatique appartient entièrement à ce bas monde dans ses causes et ses solutions, et n'offre rien de spirituel. Cependant, les climatologues très croyants soutiennent que ces divisions ont toujours été illusoires. Les croyants ont toujours compris qu'il n'y avait en réalité pas de division claire entre cerveau rationnel et cerveau émotionnel, mais plutôt un dialogue. Dans le cadre de ce livre, ce qui m'intéresse dans le parallèle entre croyance religieuse pertinente et conviction du changement climatique est que tous deux se heurtent aux mêmes obstacles cognitifs.

La religion exige aussi de nous que nous fassions preuve de retenue en ce qui concerne nos désirs matériels. On retrouve une tradition d'abstinence et de contrôle de soi dans toutes les grandes religions. Les religions incarnent la réflexion sur le long terme, encouragent leurs adeptes à assumer la responsabilité de leurs actes et investissent dans un héritage qui s'étend bien au-delà de notre vie sur Terre.

Qu'est-ce qui fait que quelque chose puisse paraître insignifiant et faux à quelqu'un tout en étant pour quelqu'un d'autre la pierre angulaire de son existence ? Peut-être que la question ne porte pas tant sur la ressemblance entre le changement climatique et la religion mais plutôt sur l'idée que, dans notre détermination à séparer les deux, nous avons négligé les modèles les plus efficaces, éprouvés et testés pour surmonter le scepticisme et le déni.

40 – Conviction climatique

Ce que l'équipe des verts peut apprendre de la brigade des croyants

Quelles sont les caractéristiques des grandes religions et comment pourrions-nous les mobiliser pour créer des valeurs sacrées autour du changement climatique ?

Le pasteur Joël Hunter décrit sa croyance dans le changement climatique comme une conversion religieuse. Je demande à Hunter de m'expliquer les manières dont son église

identifie et alimente la croyance dans le Christ et si elles peuvent nous aider à faire accepter largement le changement climatique. Trois concepts clés ont émergé, qui concernent directement le changement climatique. Premièrement, la croyance est entretenue par le groupe et circule au moyen de témoignages partagés et attestés par les pairs et la communauté. « Les croyants nous accompagnent. C'est l'encouragement dont nous avons besoin : côtoyer des personnes qui ont les mêmes intérêts, les mêmes objectifs, les mêmes valeurs que nous. » Deuxièmement, on peut amener les fidèles à prendre un engagement lorsqu'il se trouve à un carrefour. La sensibilisation écologique autour du changement climatique, en revanche, ne fait que diriger les intéressés vers des sites web et des endroits où ils pourront trouver davantage d'informations.

Troisièmement, Hunter soutient que la croyance dans le changement climatique peut être comprise comme une révélation personnelle. Les moments de révélation personnelle sont une expérience humaine universelle qu'environ trois quarts des gens disent avoir vécue.

Conversion ? Affirmer ? Attester ? Épiphanie ? Voilà des termes qui n'apparaissent jamais dans les campagnes de sensibilisation au changement climatique. On part du principe que l'acceptation du changement climatique se transmet, comme par osmose, en lisant un livre ou en regardant un documentaire. Il n'y a pas de défense contre la régression ou le déni, et il n'existe pas de mécanisme pour nous aider à faire notre deuil. L'absence d'un arc narratif du pardon nous empêche de considérer les nombreuses options qui existent pour résoudre le problème de façon constructive.

Tirant les leçons de ce que nous apprennent les religions, je propose que nous trouvions une approche différente du changement climatique qui reconnaisse l'importance de la conviction – ce moment où le rationnel rejoint l'émotionnel, où la tête rejoint le cœur. Nous pourrions enfin trouver des manières de répondre aux sentiments de culpabilité et de faute qui mènent de nombreuses personnes à négliger ou à nier le problème. Ces idées n'existent pas seulement dans le cadre de la religion : on les trouve dans tous les mouvements sociaux et politiques de l'histoire qui ont fini par obtenir gain de cause.

41 – Pourquoi nous sommes programmés pour ignorer le changement climatique… Et pourquoi nous sommes programmés pour agir

De toutes les combinaisons possibles de pertes et de gains, le changement climatique implique la plus difficile : il faut accepter des pertes à court terme pour réduire le risque de pertes incertaines à plus long terme.

Le changement climatique est, selon moi, exceptionnellement multivalent : ses causes, ses échéances et ses incidences prêtent le flanc à de nombreuses interprétations. Il est par conséquent extrêmement vulnérable à notre disposition innée à sélectionner ou à adapter des informations de manière qu'elles confirment nos présuppositions – ce qu'on appelle l'assimilation biaisée et le biais de confirmation. Si le changement climatique peut être interprété de plusieurs façons, nous tendrons à l'interpréter de la manière qui nous arrange le plus. Ce n'est donc pas une raison particulière qui mène les gens à négliger le changement climatique.

… et pourquoi nous sommes programmés pour agir

Le changement climatique n'a rien qu'il nous serait impossible de résoudre. Les rétroactions culturelles qui rendent le changement climatique plus distant, plus incertain ou

plus désespéré pourraient tout à fait fonctionner dans l'autre sens, en créant une preuve et une légitimité sociale autour de l'acceptation de l'existence du problème et de la nécessité de prendre des mesures pour y remédier.

L'histoire de l'humanité offre suffisamment d'exemples de mouvements sociaux ayant surmonté des obstacles qui paraissaient impossibles pour que nous agissions avec détermination.

Les questions critiques qui se posent aujourd'hui sont les suivantes : comment notre expérience des phénomènes extrêmes va-t-elle interagir avec les récits existants ? Allons-nous mieux accepter ou au contraire rejeter davantage l'idée que nous en sommes responsables ?

42 – En résumé

Le changement climatique existe, c'est un fait scientifique. Il aura des répercussions majeures.

Pour créer un sentiment de proximité, il faut SOULIGNER L'IDÉE QUE LE CHANGEMENT CLIMATIQUE À LIEU ICI ET MAINTENANT.

La meilleure option pour sensibiliser les populations est de fournir les données nécessaires à des communicants locaux respectés afin d'ENTAMER UN DIALOGUE SUR LA NÉCESSITÉ DE SE PRÉPARER À LONG TERME. Nous avons besoin d'UN RÉCIT BÂTI AUTOUR DU CHANGEMENT POSITIF. Il nous faut un changement majeur, et seuls des mouvements sociaux sont capables de donner l'élan nécessaire à cette transformation. D'une manière générale, il nous faut BÂTIR UN RÉCIT DE COOPÉRATON capable de rassembler autour d'une cause commune, qui mettrait l'ACCENT SUR LA COOPÉRATION ET NON SUR L'UNITÉ. Dans notre manière de raconter, nous devons ÊTRE HONNÊTES EN CE QUI CONCERNE LE DANGER qu'il représente. Il est beaucoup plus efficace de LIER LES SOLUTIONS AU CHANGEMENENT CLIMATIQUE AUX SOURCES DU BONHEUR.

Le changement climatique est autant une science qu'une croyance mais la croyance n'est pas une foi aveugle. Nous devrions TENIR COMPTE DE CE QUE NOUS ENSEIGNENT LES RELIGIONS et leurs milliers d'années d'expérience dans la création de méthodes visant à entretenir une croyance partagée dans une communauté. Ce dont nous avons besoin, c'est de VOIX SINCÈRES ET RÉELLES, pas de slogans désinvoltes d'agences publicitaires. Il est évident que les écologistes peuvent en parler autant qu'ils veulent sur leur propre réseaux mais, pour attirer davantage l'attention et bénéficier d'une meilleure couverture médiatique, je vous le dis, LAISSEZ TOMBER TOUS LES ACCESSOIRES ÉCOLOS, notamment les ours polaires, les « Sauvons la planète ».

Par-dessus tout, il nous faut absolument COMBLER LE FOSSÉ PARTISAN entre la gauche et la droite en ouvrant le changement climatique aux cadrages conservateurs et en leur permettant de s'approprier la question.

Nous devons FAIRE LE DEUIL DE CE QUE NOUS AVONS PERDU ET CHÉRIR CE QU'IL NOUS RESTE. Et je ne parle pas seulement des éléments naturels ; il nous faut faire LE DEUIL DE L'ÂGE DES ÉNERGIES FOSSILES.

C'est pourquoi nos réponses actuelles revêtent une telle importance. SOUVENEZ-VOUS QUE NOTRE MANIÈRE D'INTERVENIR AUJOURD'HUI SERA LE MODÉLE DE DEMAIN. L'acceptation, la compassion, la coopération et l'empathie déboucheront sur des résultats bien différents de l'agression, de la concurrence, des reproches ou du déni. En

choisissant ou non de penser le changement climatique, et comment le penser, nous choisissons aussi ce que nous serons et à quoi ressemblera le nouveau monde que nous en sommes en train de créer.

Quatre degrés

Pourquoi ce livre est important

En 2013, le consensus était suffisamment important et solide pour que Mark Maslin, professeur de climatologie à l'Université du Collège de Londres, déclare au cours des négociations de Varsovie sur le climat : « Nous nous préparons déjà à un monde quatre degrés plus chaud parce que c'est la direction que nous avons prise. Je ne connais aucun scientifique en désaccord avec ce constat. »

Que signifient donc quatre degrés ? Les scientifiques, qui, en tant que groupe montrent la plus grande méfiance envers l'exagération, n'ont cependant qu'un mot à la bouche : *catastrophe*.

Vague de chaleur

Extinction. 40 % des espèces végétales et animales seraient en voie d'extinction.

Rendements des récoltes. Une hausse de trois degrés provoquerait un brutal déclin de toutes les récoltes dans leur région de culture d'origine.

D'autres incidences tout aussi désastreuses sont à anticiper. C'est la fonte de la totalité de l'inlandsis du Groenland, et probablement celui de l'Antarctique occidental, élevant le niveau des mers de 10 mètres en moyenne. Les échéances sont incertaines mais non l'issue.

S'agissant de ces interactions, Rachel Warren, modélisatrice du climat au Tyndall Centre for Climate Change Research, écrit que : « Les limites de l'adaptation humaine et naturelle vont sans doute être atteintes ». La Banque mondiale appuie ce constat en concluant qu'il n'est « aucunement certain que l'adaptation soit possible ».

Alors de quels délais disposons-nous ? Examinant les études réalisées à ce jour, une équipe de chercheurs britanniques en a conclu que nous atteindrons l'étape des quatre degrés supplémentaires d'ici aux années 2070, voire 2060. Les données scientifiques autour de cette question ne cessent cependant d'évoluer – souvent du côté le plus pessimiste. Qui disait que le changement climatique serait un problème pour les générations futures ?

Ces prévisions sont formulées sous forme de mise en garde et d'incertitudes, mais ces dernières concernent en général davantage les échéances que ce qui nous attend. La variable clé, sur laquelle nous sommes tous d'accord, est le niveau des émissions (notamment celles de la consommation des combustibles fossiles) et la vitesse à laquelle nous les réduisons.

Et c'est ainsi qu'une fois encore nous revenons à l'influence omniprésente de notre réponse psychologique (notre acceptation, notre évitement ou notre déni du problème) sur le choix du chemin que nous allons emprunter. C'est pourquoi la reconnaissance, la compréhension et la résolution des questions examinées dans le présent ouvrage revêtent une telle importance.

Commentaire personnel

Le parcours du DHEPS tout comme la vie en général n'est pas un long fleuve tranquille, il passe par des hauts et des bas. *Le syndrome de l'autruche* de George Marshall arrive à un moment de découragement pour moi sur l'avenir de l'humanité, dû aux conséquences du

réchauffement climatique. Est-on face à un problème insoluble ? Le livre est sans concession et ne laisse pas vraiment une impression d'optimisme pour l'avenir. Le sujet est précisément de décortiquer un ensemble de phénomènes qui font barrage à une mobilisation générale et à la prise de décisions pour répondre à l'urgence de limiter drastiquement les émissions de gaz à effet de serre.

Les raisons de notre inaction sont multiples et complexes. En voici quelques unes qui permettent de nous éclairer :

L'humanité n'a jamais eu à faire face à un tel danger, notre cerveau n'a pas en mémoire un phénomène comparable. Il n'a pas de référence historique récente ou ancienne pour accepter un ensemble de réactions appropriées à un tel phénomène.

Le danger est mal défini, incertain, progressif, la météo a toujours était capricieuse. Il y a confusion entre variation climatique normale et dérèglement climatique anormal. De ce fait, les certitudes scientifiques sont difficiles à admettre par tout un chacun. De plus, une part d'incertitude est toujours présente, elle facilite la remise en cause du réchauffement climatique.

La communication scientifique n'est pas facilement compréhensible. La rigueur de la science demande toujours de prendre de multiples précautions. La communication demande de la simplification. Les pourcentages de chance et le renvoie à une date incertaine n'ont pas vocation à proposer quelque chose de clair, facilement compréhensible. Par exemple, les météorologues annoncent une multiplication des phénomènes extrêmes, ouragans, tempêtes, orages. À chaque orage ou ouragan exceptionnel, ils nous affirment l'impossibilité de mettre formellement en cause le réchauffement climatique. Les statistiques nous amènent toujours des exemples comme quoi, c'est déjà arrivé.

Pour ces différentes raisons, le réchauffement climatique ne touche pas notre cerveau rationnel et notre cerveau émotionnel. Sans la combinaison des deux, nous avons tendance à rester plutôt passifs. Nous ne sommes pas en capacité de prendre la mesure du danger et la nécessité d'agir en conséquence. De plus, pour de nombreux gestes visant à réduire les émissions de gaz, une grande part de l'inaction est due au mimétisme. Personne ne le fait car chacun ne voit personne le faire. L'exemple et l'innovation sont primordiaux pour vulgariser un comportement économe en énergie. Cela demande de la pédagogie et des explications car les facilités de la société de consommation sont souvent remises en cause.

Nous sommes tous plus ou moins responsables du réchauffement climatique. Nous le savons mais pour se donner bonne conscience, il est facile de rejeter la faute sur les autres : l'Europe sur les États-Unis, les pays du Sud sur les pays du Nord, les pauvres sur les riches, les citoyens sur les industriels, la droite sur la gauche ou inversement.

Les climato-négationnistes, eux par contre, ont une excellente communication avec des moyens financiers conséquents fournis essentiellement par l'industrie du pétrole. Ils s'engouffrent dans toutes les brèches pour stigmatiser tous leurs opposants : les écolos, les bobos de gauche, les scientifiques, les politiques… Malheureusement, ils sont d'une efficacité remarquable dans leurs campagnes publicitaires, les débats, la publication d'articles contradictoires…

Les politiques ont pris en compte la réalité du changement climatique dans un certain nombre d'accords internationaux. La Convention-cadre des Nations unies sur le changement climatique date de 1995, le protocole de Kyoto a été signé en 1997. Ils ont particulièrement

été inefficaces Plusieurs raisons, les lobbies, bien sûr sont présents à tous les niveaux mais pas uniquement. L'explication de Marshall sur les têtes de puits et le pot d'échappement est intéressante. Il n'y a jamais eu de mobilisation pour s'intéresser à limiter la production. Les accords sont toujours intervenus sur les conséquences, les gaz. C'est une grave erreur car pour limiter le réchauffement, il faut laisser le pétrole et le charbon sous terre et diminuer drastiquement l'extraction.

La proposition de George Marshall est de mobiliser l'ensemble des différents groupes sociaux. Cela passe par un changement radical de comportement des uns et des autres pour s'adresser à l'ensemble de la population : éviter le positionnement partisan d'un certain nombre d'écologistes, collaborer avec l'ensemble des religions et leur capacité de mobilisation ; passer outre les clivages politiques…

En conclusion, George Marshall *nous propose quelques idées subjectives pour nous tirer d'affaire.* Le livre permet de comprendre un certain nombre de blocages. Il nous donne des explications et les raisons de changer de paradigme.

Enfin, le *Syndrome de l'autruche* se termine par : Les Quatre degrés. Nous entendons toujours parler dans les médias de limiter le réchauffement à 2°C. L'objectif de l'accord de la COP 21 en 2015 à Paris était de limiter le réchauffement climatique à 1,5 – 2°C. Peine perdue, les émissions déjà émises, aujourd'hui, entraînent une accélération du réchauffement climatique et la consommation d'énergie fossile augmente toujours au niveau mondial. Dans les faits, les scientifiques travaillent depuis 2013 sur les conséquences d'un réchauffement climatique à 4°C. Et comme le dit George Marshall, ils n'ont qu'un mot à la bouche : *catastrophe*. Les seules incertitudes sur lesquelles il est encore possible de discuter sont les délais entre 2050 et 2100 mais pour les 4°C, pas pour les 2°C.

Optimiste ou pessimiste pour l'avenir ? La question ne doit pas être posée ainsi. La prise de conscience du problème, doit nous mobiliser pour agir. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous sommes face à un ultimatum. Soit nous continuons dans des guerres intestines à nous accuser les uns les autres. Les conséquences seront l'extinction de notre espèce. Soit, nous sommes capables de nous rassembler, de nous mobiliser pour vivre en harmonie avec la planète terre et nous adapter à l'évolution des conditions climatiques. Autrement dit, soit le réchauffement climatique entraîne une multiplication des conflits, une prochaine guerre mondiale et une plongée dans l'abîme. Soit notre chance de vivre en paix en occident depuis plus de soixante-dix ans, notre niveau de formation et notre technologie utilisés à bon escient nous donnent les moyens d'organiser une société solidaire qui nous laisse un sursis. Nous sommes face à un challenge de taille. « La seule chose promise d'avance à l'échec, c'est celle que l'on ne tente pas. » Paul-Emile Victor

<u>Lien avec ma recherche</u>

Ce livre m'a rappelé ma première motivation à effectuer une reconversion professionnelle dans les années 2013 – 2014. Elle était guidée par la prise de conscience des conséquences du réchauffement climatique et de la nécessité de réagir chacun à son niveau. Ce livre me permet aujourd'hui, de mettre des mots sur mon ressenti de la situation générale de notre société. Il m'explique les blocages. Pourquoi la réduction drastique des énergies fossiles ne se met-elle pas en place plus rapidement ? Pourquoi, le réchauffement climatique n'est-il toujours pas au centre de nos préoccupations ?

Il m'invite à rédiger un préambule à mon mémoire pour expliquer mon cheminement personnel et comment ma question de recherche est née.

Je ne sais pas encore si George Marshall sera un de mes auteurs référent mais je vois dans ses explications et ses propositions une forte corrélation avec ma question de recherche. En particulier avec la recherche de sens et de cohérence que j'ai ressentie lors de mes entretiens. Mais aussi, comment nombre de blocages décrits dans le livre apparaissent dans les entretiens.

Les préconisations de George Marshall sont de sortir des clans, des luttes stériles, de mobiliser l'ensemble des groupes sociaux. Tout ceci se complète parfaitement avec mon livre référent depuis le début du SIAES, *Les Suspendu(e)s* de Sandrine Roudaut.

3. Annexe 3 : Marie-Anne Lenain *La création d'activités inventives dans les espaces ruraux*

Fiche de lectures N° 1

Date : 27/12/2016

« La création d'activités inventives dans les espaces ruraux » de Marie-Anne Lenain, Éditions Crefad document.

Biographie

Marie-Anne Lenain, géographe, née en 1980.

Ce livre, publié en 2016, est édité par le réseau des CREFAD

Actuellement, Marie-Anne est directrice du Crefad Auvergne et membre active du CELAVAR Auvergne.

La question posée par l'auteur

La création d'activité : quel est elle ? Comment se déroule-t-elle ? Quels sont les intérêts pour les espaces ruraux ? Quels sont les besoins des créateurs ? Quel accompagnement est nécessaire ?

Ses postulats

Il s'agit d'inventer toujours et de miser sur les fonctions d'animation territoriale, de faire confiance plutôt que d'être mus par la défiance voire le jugement.

Ses hypothèses

Il existe des liens entre créateur, accompagnement, représentation des acteurs du territoire qui ont un rôle dans la création d'activité. Le lien entre le créateur et les réseaux et les systèmes d'acteurs organisés et comment ce lieu agit sur le processus de création.

Il y a des échelles de territoire plus pertinentes permettant la réflexion autour de l'appui à la création d'activité.

Sa démonstration

Les différents acteurs du territoire peuvent agir dans une perspective de développement territoriale en facilitant le double processus de création et d'ancrage territoriale des TPE inventives. Double processus qui se lie et s'entremêle entre le créateur et l'activité mais aussi entre les représentations des créateurs et les acteurs du territoire et leurs effets sur la création de leur activité.

Résumé

Première partie

Les TPE (Très Petites Entreprises) inventives ont entre 0 et 4 salariés. Les TPE inventives se caractérisent par un fort désir d'indépendance et d'ancrage au local ainsi que par diverses originalités (combinaison d'activités, mode de commercialisation…). Les TPE inventent dans leurs manières de choisir et de combiner leurs activités, ce qui leurs confères une adaptation particulière aux espaces ruraux isolés dont elles valorisent les ressources locales.

Après une lecture historique de l'emploi dans l'espace rural, le chapitre premier décrit les phénomènes migratoires suite à l'exode rural depuis le 19eme siècle. L'ancrage territorial sur leur territoire d'accueil est important pour les nouveaux migrants.

L'évolution des politiques publiques de développement rural et de l'emploi, l'histoire de la PAC (Politique Agricole Commune) est retracée au cours des différentes réformes. La

politique du développement rural et de la décentralisation ont eu pour objectif de décloisonner et territorialiser les dynamiques des espaces ruraux.

A côté du modèle dominant, nous avons assisté à l'émergence du concept d'agri ruralité avec le travail, entre autre, de Pierre Muller sur la base du modèle d'entrepreneur rural. La création des TPE inventives sont au cœur des enjeux de recherche. Les entrepreneurs sont des explorateurs, innovateurs, créateurs. Les sciences de gestion se sont impliquées dans l'étude de mécanisme d'accompagnement. La difficulté est de lier un projet avec les différentes logiques du créateur. Les nouvelles approches de la création d'entreprises sont dans un processus d'encastrement du créateur et de l'entreprise et d'ancrage territorial. Cet encastrement territorial qui permet aux néo ruraux de contrecarrer les handicaps de rupture géographique et sociale.

Deuxième partie

La création d'activité est abordée politiquement en Auvergne et Limousin. Longtemps terre d'exode, elles deviennent attractives et bénéficient de dynamismes variées.

Le terrain d'étude est composé de trois territoires différents :

Le plateau du Cezallier, territoire en déclin, territoire de confins, 8,7 hab/km², population vieillissante, manque de commerce et de service.

Le PNR Mille vaches en Limousin, « jeune »territoire de projet à l'attractivité renouvelée, en moyenne montagne avec la présence de nombreux lacs, 12,23 habitants/km²

Le pays des Combrailles, un territoire périphérique structuré. Plateau cristallin ou le volcanisme récent a laissé sa marque est situé à proximité de Clermont

Les TPE inventives enquêtées sont au nombre de trente, dix par territoire. La moitié est d'origine locale et la moitié des projets est porté par un seul individu.

Troisième partie

Les TPE inventives, des innovations discrètes ont un fort degré d'ancrage territorial. Elles correspondent peu à des secteurs normés et s'adaptent aux ressources locales. Elles exercent des activités de petite envergure aux statuts parfois peu adaptés mais pourvoyeuses d'emplois. Les créateurs ont un désir d'indépendance. C'est la passion, la recherche de sens qui guide avant tout la création. Elles ont des clientèles mixtes, locales, touristiques, extérieurs misant sur la commercialisation en direct, en collectif ou par internet. Un ancrage territorial choisi pour des motivations différentes, connaissance du territoire, logique sociale, logique personnelle ou logique professionnelle. Des installations progressives classées en trois catégories allant de 1-2 ans, 3-4ans et 5-7 ans.

Une motivation à la création pour ces TPE inventives est la volonté propre et revendiquée de créer une activité pour vivre plus que pour gagner de l'argent. Elles recherchent un épanouissement dans la construction perpétuelle d'une activité passion et en toute indépendance. Les modalités d'ancrage sont décrites suivant trois aspects, le volet social à travers la construction de réseaux locaux, le volet identitaire à travers la valorisation du territoire et le volet politique à travers l'investissement local.

Quatrième partie

Les TPE inventives sont des acteurs à part entière du développement territorial de part leurs apports en termes économiques et par la valorisation du territoire. Elles sont d'un faible coût pour la société avec un taux de subvention assez bas en moyenne. Les processus de création et d'ancrage sont concomitants et inter dépendants.

Les acteurs du développement et de l'accompagnement facilitent le processus de création d'activités. Une typologie des acteurs possibles en appui à la création d'activités se base sur trois points : l'objectif principal affiché par les structures, le rôle annoncé en faveur de la création d'activités et les représentations de la création d'activités énoncées. Les objectifs sont : développer le territoire, développer un secteur, développer l'entreprenariat, favoriser l'installation, accompagner les projets d'activités. Les acteurs peuvent être de différents types, des acteurs centrés sur le territoire, sur l'activité ou sur la personne.

Des liens avec les acteurs de l'accompagnement et du développement des territoires sont effectivement essentiels dans le processus de création. Le double processus de création et d'ancrage en font des acteurs de développement pour le territoire.

Cinquième partie

Les acteurs de l'accompagnement préfèrent employer le terme d'appui au projet. Les créateurs de TPE inventives recherchent peu les dispositifs classiques, normés difficilement accessibles. Les structures institutionnelles sont souvent en difficulté pour faire face aux spécificités. Un point crucial de distance entre ces dispositifs institutionnels et les TPE inventives est la viabilité de l'activité. Pour les TPE inventives la viabilité est traduite principalement par des critères de vivabilité et est construite parfois chemin faisant. Suivant les cas, la vie de famille et l'activité peuvent être totalement entremêlées. Les créateurs font souvent face à un déficit de compétence et un manque d'expériences, une des stratégies a été de mettre en place des espaces tests pour les activités agricoles. Les coopératives sont aussi une alternative originale à la création individuelle. Elles permettent en outre une installation de manière progressive.

Depuis une dizaine d'années, des propositions d'accompagnement non institutionnel adapté aux spécificités ont vu le jour, Pivoine, Airelles Limousin, FR CIVAM Auvergne, les CREFAD. Elles permettent de vérifier si la démarche est cohérente par rapport à son parcours, par rapport à son projet de vie avec des méthodes originales et des approches spécifiques de la viabilité.

Les modalités d'appui au processus d'ancrage des TPE inventives sont de trois dimensions, économiques, politiques et sociales.

L'ingénierie territoriale est un appui au processus de création et d'ancrage des TPE inventives. Il semblerait cependant que cette organisation soit très complexe. Le rôle structurant des collectivités territoriales est primordial. Pour venir en appui, l'animation joue un rôle central. Or la majorité des agents de développement sont recruté sur leur compétence en gestion, leur connaissance juridique et économique et peu adaptés aux besoins identifiés.

Conclusion générale

Les TPE inventives sont des systèmes fortement adaptés et résilients conçus sur l'idée de viabilité et non sur des critères économiques. Les associations d'éducation populaire, dans leur prise en compte de l'importance du projet personnel lié au projet personnel, dans leur proposition de méthodes plaçant l'autonomie et la maitrise de l'individu avant la technicité des outils ainsi que la recherche de mise en lien des personnes sont des structures particulièrement outillées pour l'accompagnement de ces projets. La fonction d'animation est centrale et essentiel en terme d'ingénierie territoriale afin d'accompagner la naissance de ces nouveaux modèles de développement territorial ou acteurs publics et privés qui sont très liés.

Les TPE inventives sont dans des dynamiques de réseau liés au processus de création et d'ancrage territorial, de ressources territoriales et d'accompagnement.

Commentaire personnel

Sur la question de départ sur la création d'activité dans les espaces ruraux, elle est très proche de ma question de recherche. Marie Anne a repris son travail de thèse en géographie sociale. L'approche sur trois territoires différents est intéressante. Le terme de TPE inventives démontre les particularités de ces projets, le désir d'indépendance, l'ancrage territorial. Le volet accompagnement de ces projets avec les structures des réseaux du CELAVAR montre l'importance du travail de nos associations. La première partie, je trouve Marie Anne complaisante avec la politique européenne. Le développement territorial avec les différentes réformes de la PAC est resté aux effets d'annonces. La politique européenne est une des plus ultra libérales de la planète, bien plus qu'aux Etats Unis. L'argent attribué aux céréaliers est resté aux céréaliers, 80% des aides vont à 20% des agriculteurs. Le discours de verdir la PAC n'a jamais été suivi d'effets pour arriver à l'aberration de supprimer les quotas laitiers en 2015.

Ma question de recherche basée sur les questions économiques des TPE inventives s'inscrit dans une suite logique du travail de Marie Anne. Inventives d'un point de vue économique, elles le sont, Marie Anne le souligne dans le fait de mettre le projet de vie en priorité, combiner les activités, diminuer les investissements, favoriser les échanges. La nécessité de changer l'approche avec un point de vue différent est nécessaire pour comprendre les raisons de la réussite des TPE inventives.

Je dois définir mon terrain de recherche, il sera forcément très différents de celui de Marie Anne. Je n'aurai pas différents secteurs géographiques du milieu rural. Je ne sais pas si j'aurai uniquement des TPE inventives. Il existe beaucoup d'innovations économiques dans les associations. Il n'en reste pas moins que ce livre sera une base sur laquelle je vais pouvoir m'appuyer.

4. Annexe 4 : Jeremy Rifking, *La troisième révolution industrielle*

Fiche de lectures N° 3

Date : 04/03/2017

« La Troisième révolution industrielle » de Jeremy Rifkin, Éditions Les liens qui libèrent, 2012

Contexte

Jeremy Rifkin décrit la fin d'une civilisation industrielle à bout de souffle, montée du chômage, persistance de la famine d'une part. Et d'autre part le changement climatique, « nous sommes confrontés à un changement de la température et de la constitution chimique de la planète potentiellement cataclysmique ». Nous sommes à la fin du pétrole, il est temps de rentrer dans l'ère post carbone. Après trente ans de recherche, il en conclu que les grandes révolutions économiques de l'histoire se produisent quand de nouvelles technologies de communications convergent avec de nouveaux systèmes d'énergie. La première révolution industrielle du 18ème siècle est née avec le développement de l'imprimerie et l'énergie vapeur grâce au charbon. La deuxième révolution industrielle est celle du moteur à explosion grâce au pétrole et des communications électriques. Dès les années 90, la technologie d'internet et les énergies renouvelables ont commencé de fusionner pour créer une puissante infrastructure nouvelle, celle de la troisième révolution industrielle.

Résumé

Les cinq piliers de la troisième révolution industrielle

Paru en 2012, la troisième révolution industrielle est basée sur cinq piliers :

Le choix de l'énergie verte Le passage à un nouveau système d'énergie renouvelable se fait beaucoup plus vite que tout le monde le prévoyait il y a seulement quelques années. Les prix des nouvelles énergies vertes diminuent à bon rythme. l'Europe s'est fixé l'objectif de 20% d'énergies renouvelables en 2020.L'Association mondiale de la bioénergie soutient que le potentiel bioénergétique du monde est suffisant pour satisfaire la demande mondiale d'énergie en 2050.

La transformation du parc immobilier de tous les continents en un ensemble de microcentrales électriques qui collectent sur site des énergies renouvelables. Il inverse le raisonnement, au lieu de centraliser la production comme actuellement avec le pétrole ou le nucléaire, il propose de multiplier la production sur tous les bâtiments. La reconversion globale du parc immobilier de bureau et résidentiel de tous les pays en mini-centrales électriques dans les trois prochaines décennies va provoquer un boom du bâtiment en créant des millions d'emplois.

Le soleil ne brille pas tout le temps, le vent ne souffle pas toujours. Il est nécessaire de trouver une manière de stocker l'énergie. C'est certainement l'hydrogène qui offre le meilleur espoir de succès à long terme.

L'utilisation de la technique internet pour transformer le réseau électrique en inter-réseau de partage de l'énergie. Le réseau intelligent permettra d'adapter en permanence le flux d'électricité à la demande des consommateurs. Un compteur numérique dans chaque logement rendra possible une tarification dynamique permettant à chacun d'adapter sa consommation en fonction d'un prix fluctuant.

La fin du pétrole et du moteur à explosion va induire le passage aux véhicules électriques ou à pile à combustibles. Les constructeurs automobiles se livrent une concurrence féroce pour mettre sur le marché ces nouveaux véhicules.

Le parlement européen approuve la troisième révolution industrielle.

Jeremy Rifkin a travaillé avec les dirigeants européens, Mr Barroso, Mme Merkel, Mr Prodi. Mme Merkel, a fait adopter en 2007 lors des six mois de sa présidence du conseil européen, le projet «20-20-20 en 2020 » (20% d'économie énergétique, 20% d'amélioration de l'efficacité énergétique et 20% d'énergie renouvelable en Europe en 2020). Jeremy Rifkin a travaillé pour mettre en place la troisième révolution industrielle au niveau de plusieurs grandes villes comme Rome, Monaco, San Antonio également avec Zapatero au niveau de l'Espagne.

Le pouvoir latérale

Lors des deux premières révolutions industrielles, les énergies fossiles, charbon, pétrole, gaz naturel, sont élitistes, pour la simple raison qu'on ne les trouve qu'en des lieux bien précis. Sécuriser l'accès et assurer la disponibilité demande des investissements importants et une gestion géopolitique continue. Des chaines de commandements hiérarchiques et centralisés sont nécessaires pour les faire passer du sous sol aux utilisateurs. Tous les autres secteurs cruciaux sont nés de la culture du pétrole, la finance moderne, l'automobile, les compagnies d'électricité, les télécommunications et la promotion immobilière avec une gouvernance centralisée.

La troisième révolution industrielle va opérer un changement radical. Le soleil et le vent sont disponibles gratuitement pour tout un chacun. Des millions de petits producteurs vont collecter leurs propres énergies et revendre les excédents grâce au réseau intelligent. Ce nouveau régime énergétique conduit invariablement à un partage distribué des richesses produites. De même, une nouvelle révolution de la fabrication numérique rend aujourd'hui possible la production de biens durables avec l'impression 3D. Internet a permis la diffusion massive et gratuite de l'information. Il a également donné naissance à de nouvelles entreprises comme Google ou Facebook qui multiplient les échanges. Internet a changé les règles du jeu. Il permet l'apparition de nouveaux modèles d'entreprises distribués et coopératifs, AMAP, voitures partagées, couchsurfing, microcrédit…

La nature coopérative de la nouvelle économie est fondamentalement contraire à la théorie économique classique. Le nouveau modèle favorise les entreprises latérales, tant sur les communaux sociaux que sur le marché, en posant que servir ensemble l'intérêt commun est la meilleure façon de parvenir au développement économique durable.

L'âge de la coopération

Nous assistons à l'écroulement de l'édifice de la théorie économique. Il est indispensable de réintroduire la thermodynamique dont le postulat est diamétralement opposé. D'un point de vue thermodynamique, la terre est un système fermé. Les combustibles fossiles s'épuisent rapidement et ne réapparaitrons jamais car ils se sont constitués sur des millions d'années. De ce fait la consommation d'énergie ne doit pas dépasser la capacité de l'écosystème à absorber et à recycler les déchets. Les énergies renouvelables, même bon marché et disponibles gratuitement sont à utiliser avec parcimonie. Il est nécessaire de tenir compte de l'impact anthropique pour vivre durablement sur cette planète

Il faut repenser la propriété. Les espaces sociaux défient l'individualisme comme fondement de la théorie économique classique. Les énergies et les moyens de communications de la troisième révolution industrielle mettent à jour un ensemble de pulsions différentes tel la convivialité et la quête de communauté. Une conception différente de la propriété, c'est à dire le droit de jouir d'un accès aux réseaux sociaux, de partager des expériences communes avec les autres, les logiciels libres. L'accès au service l'emporte alors sur la propriété et devient le moteur essentiel de l'économie. « Le partage est à la propriété ce que l'ipod est à la cassette audio ou le panneau solaire à la mine de charbon. Partager c'est propre, vif, ingénieux. Posséder, c'est terne, égoïste, timoré, arriéré »Citation du New York Times.

La troisième révolution industrielle change la façon dont nous ressentons nos relations avec les autres êtres humains : le rêve de la qualité de vie. Pour survivre, il faudra repenser nos concepts d'espace et de temps. Nos priorités doivent passer de la production à la générativité et d'un rapport purement utilitaire avec la nature à l'entretien de relations qui perpétue la biosphère. Nous devons penser et agir en tant qu'élément de la biosphère commune, redécouvrir l'horloge biologique. Les humains sont naturellement prédisposés à l'empathie. Etendre l'empathie, c'est civiliser. Si la troisième révolution industrielle ne s'accompagne pas d'une prise de conscience biosphérique, elle mourra prématurément.

En conclusion, Jeremy Rifkin présente la troisième révolution industrielle comme la dernière grande saga industrielle et la première de l'ère coopérative émergente. La perte d'emplois dans l'industrie manufacturière est importante. Entre 1995 et 2002, 31 millions d'emplois ont disparu dans les vingt plus grandes économies. La troisième révolution industrielle sera probablement la dernière occasion de créer des millions d'emplois pour transformer le parc immobilier en une multitude de micros centrales énergétiques. Sortir d'un mode de vie industrielle pour entrer dans l'ère distribué et coopératif entrainera la fin du salariat massif. Il faudra alors repenser le travail. Comme les révolutions industrielles des deux derniers siècles ont libérées les humains du servage, l'ère coopérative libère du travail pour entrer dans le jeu profond qui est la raison d'être de la sociabilité. Au XIXème et XXème siècle, nous vivions pour travailler, au XXIème, nous vivons pour jouer. Notre tache cruciale immédiate est de mettre le capital public, le capital privé et le capital social de l'humanité au service d'une mission : faire passer le monde à un ère post carbone.

Mon commentaire

J'ai découvert la Troisième révolution industrielle peu après la sortie du livre en 2013. J'ai aussi lu beaucoup de critiques sur Jeremy Rifkin depuis. La relecture du livre m'a rassuré sur la globalité de sa proposition face à l'ensemble des problèmes.

Ou en est-on cinq après avec les cinq piliers ? Le changement se met en place, il avance de façon inégal suivant les piliers. Le passage aux énergies renouvelables s'accélère. La COP 21, même imparfaite est une avancée majeure dans la prise de conscience et la prise en compte du réchauffement climatique par l'ensemble des nations. Par exemple, la Chine directement confronté au problème du smog dans plusieurs grandes villes ferme des centrales à charbon. Le second pilier avance sur l'isolation des bâtiments, de grands programmes de rénovation des bâtiments sont en cours et de nouveaux sont annoncés pour les années à venir. La production de microcentrales avance plus lentement. Aujourd'hui, il existe des propositions de maisons bioclimatiques à énergie positive à des prix de construction

parfaitement abordable. Les éco quartiers se multiplient. Le basculement sur un réseau intelligent de microcentrales est très critiqué sur deux points. Le premier sur la capacité de produire suffisamment avec des microstructures et le second sur la gratuité. Une fois installée, l'énergie couterait le prix de l'entretien des installations. La théorie de Rifkin est confortée aujourd'hui par une formidable baisse du prix de l'énergie solaire. En 2011, Rifkin dit que le prix du pétrole restera élevé, l'année 2006 pour le pic oïl étant désormais admise. Malheureusement, les faits l'ont contredis. Aujourd'hui, la baisse du prix du pétrole vient concurrencer l'investissement dans les énergies renouvelables. La baisse du prix du baril de pétrole en dessous de 50 dollars pour une longue durée est due à la combinaison de plusieurs facteurs. Dans quelle mesure intervient la baisse du prix en particulier de l'énergie solaire ? Ma conviction personnelle est que c'est une des raisons principales. Je ne peux pas développer ici mais les lobbys pétroliers sont redoutables. Le troisième pilier pose problème. Le stockage de l'hydrogène est difficile à sécuriser et de ce fait très couteux. L'installation de points de distribution sur tout le territoire parait compliquée. De ce fait pour le cinquième pilier, Les constructeurs automobiles sans avoir abandonnés la pile à combustible s'orientent vers la sortie rapide de véhicules électriques. Le quatrième pilier ne parait pas un réel problème à mettre en place, il ne peut pas exister sans une proposition conséquente d'énergies renouvelables, le premier et le deuxième pilier.

Le pouvoir latérale.

Pour moi, l'idée de pouvoir latéral est l'élément fondamental de la proposition de Jeremy Rifkin. Si chacun produit une part de l'énergie, fait circuler l'information et produit une part de son alimentation, la dépendance au pouvoir centralisé n'est plus possible. C'est un vrai changement de paradigme. La solution de millions de micros centrales gérées par un réseau intelligent est elle réaliste ? Je ne sais pas, c'est une critique régulièrement faite à l'encontre de Jeremy Rifkin Aujourd'hui, l'information centralisée n'est plus possible grâce à internet. L'enjeu est de décentralisé la production d'énergie et de biens pour aller vers un pouvoir latéral.

L'âge de la coopération

La proposition de passer à l'âge de la coopération dans un second temps est une sorte de pari sur notre capacité d'organiser la société par la raison. Utiliser avec parcimonie les énergies renouvelables bon marché pour s'organiser à ne consommer seulement la capacité de l'écosystème à absorber et à recycler les déchets est le pari à gagner pour le XXIe siècle. Pour réussir ce pari, je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec « l'utopie d'être » décrit par Sandrine Roudaut dans les Suspendu(e)s. L'avenir dépend de notre capacité de vivre en humain parmi l'humanité.

<u>Le lien avec ma recherche.</u>

Ma question de recherche pose le postulat d'un changement de société en cours. Jeremy Rifkin fait une analyse précise de la nécessité de changer radicalement la manière d'aborder les choses. Sa présentation nous dit que le changement est là, beaucoup d'expériences naissent dans le monde entier. C'est le premier auteur que j'ai lu à présenter cette notion de changement en cours de façon positive.

Je pose aussi la question du changement de rapport à la propriété, Jeremy Rifkin consacre un passage très intéressant sur la notion ringarde de la propriété.

Lorsque j'ai écrit le texte témoin sur « L'avenir n'est pas dans les emplois salariés », je ne me suis pas souvenu du passage du livre sur la diminution des emplois salariés dans le secteur industriel. Je suis rassuré de voir une confirmation de l'état d'esprit de mon texte. A la différence près que, pour lui, la rénovation du parc immobilier va compenser les pertes d'emplois avant de passer à l'ère coopératif et la fin du salariat en 2050.

5. Annexe 5 : Patrick Viveret, *Fraternité, j'écris ton nom !*

Fiche de lectures N° 6

Date : 26/06/2017

« Fraternité, j'écris ton nom ! » de Patrick Viveret, Éditions Les liens qui libèrent, 2015.

Biographie

Né à Créteil en 1948, Patrick Viveret est philosophe et essayiste altermondialiste, ancien magistrat à la cour des comptes.

Ses domaines d'intérêt sont la philosophie politique, l'économie, la comptabilité, les mouvements associatifs et des alternatives au développement non durable, telles qu'une « sobriété heureuse » démocratiquement débattue. Il collabore régulièrement au journal « Le Monde diplomatique ».

Il a participé au Premier forum social mondial à Porto Alegre en 2001, où il a rencontré Bernard Maris.

Publication : *« Reconsidérer la richesse »,* Rapport final de la mission « nouveaux facteurs de richesse », à la demande de Guy Hascoët-secrétariat d'état à l'économie solidaire / La Documentation française, 2002

« Pourquoi ça ne va pas plus mal ? », éditions Fayart, 2005

« La cause humaine », éditions Les Liens qui Libèrent, 2012

« Le bonheur en marche », éditions Paulsen, 2015

« Fraternité, j'écris ton nom ! », éditions Les Liens qui Libèrent, 2015

La question posée par l'auteur

Que reste-t-il de l'esprit du 11 janvier 2015 ? Y a-t-il une alternative à la peur et aux logiques sécuritaires ? La réponse est venue des manifestations qui se sont levées partout dans le monde après les attentats meurtriers. Une autre voie est possible et porte un nom bien connu mais que nous feignons d'oublier : la Fraternité. Il est temps de redonner à l'oublié de la république toute sa force. La fraternité est cette jeune femme passionné et passionnante qui nous permet de construire une alternative aux logiques de guerre et de repli identitaire.

Résumé extrait du texte :

Ce livre est dédié à Bernard Maris mort dans les attentats de *Charlie Hebdo*.

Esprit du 11 janvier, es-tu là ?

Le 11 janvier 2015, plusieurs millions de personnes se sont levées pour refuser le déchainement sanguinaire des attentats meurtriers contre les journalistes de *Charlie Hebdo* puis contre l'hypermarché casher le surlendemain. Ils l'ont fait pacifiquement, dans la joie partagée d'être au coude à coude, alors qu'ils auraient pu céder à la peur et au repli identitaire. Ils ont réinventé à cette occasion l'esprit de fraternité qui figure sur nos édifices publics et que proclame la Déclaration universelle des droits de l'homme. Pourtant, quelques mois après, l'esprit du 11 janvier paraît bien loin. Le Front National qui s'était trouvé marginalisé à cette occasion, comme si la fraternité était pour lui un solvant dangereux, a recouvré sa superbe.

D'autres attentats meurtriers ont eu lieu, à Copenhague, à Tunis, au Yémen… Les méthodes guerrières sont plus que jamais menaçantes et nous sommes face à ce que l'on pourrait nommer un double dérèglement climatique, le réchauffement bien connu des climatologues, et son contraire, la glaciation, celle de notre climat émotionnel et relationnel, celle de nos cœurs. Plus l'humanité est en guerre avec elle-même, plus elle développe un rapport prédateur à la nature. La tension entre le gaspillage des ressources et la

surconsommation énergétique, à un pôle, les impératifs de survie, à l'autre, se traduit par des effets massifs dans trois domaines : les atteintes majeures à la biodiversité, les grandes pollutions et, bien sûr, les dégagements excessifs de gaz à effet de serre, qui jouent un rôle déterminant dans le dérèglement climatique. La fraternité constitue tout autant un enjeu écologique qu'un enjeu sociétal.

Fraternité ou barbarie

La forme radicale que prend la glaciation climatique, c'est celle du refus absolu de l'autre qu'exprime le désir d'éradication de ce qui n'est pas de soi. Ce que l'on appelle « terrorisme », terme passe partout, est devenu, pour les occidentaux, l'expression de cette posture qui sèment la mort autour d'elle : non seulement physique, mais aussi mort culturelle.

Le terme que l'on a coutume d'associer à terrorisme dans les types d'entreprises meurtrières comme les attentats est « barbarie ». Il y a deux approches radicalement différentes de l'analyse et de la stratégie à mettre en œuvre.

La première est celle de la guerre de civilisation. C'est la théorie qui a conduit le gouvernement Bush à réagir aux attentats du 11 septembre 2001 par la guerre, le mensonge, la torture et la restriction massive des droits au moyen du Patrioct Act.

L'autre voie est celle qu'avait prônée le premier ministre norvégien après l'attentat meurtrier d'un fanatique d'extrême droite dans l'île d'Utoya en juillet 2011 : « j'ai un message pour celui qui nous a attaqué et pour ceux qui sont derrière tout ça : vous ne détruirez pas la démocratie et notre travail pour rendre le monde meilleure […] Nous allons répondre à la terreur par plus de démocratie, d'ouverture et de tolérance… » Il y a des actes barbares mais il n'y a pas de barbares. La barbarie est un dérapage dans l'inhumanité qui menace tout individu, tout groupe humain. C'est une aliénation, une altération d'humanité qui n'est pas réservé à certains.

L'Europe a payé le prix lourd pour comprendre que la barbarie pouvait naître au cœur des grandes civilisations.

Dès lors que l'on a compris cela, on comprend que la barbarie n'est pas du côté de la diabolisation de l'altérité mais de l'absolutisation de l'identité. Nous retrouvons alors ce que ne cessent de nous dire depuis des millénaires les traditions de sagesse. La barbarie n'est pas étrangère à l'humanité, elle en est la face sombre, celle de sa propre inhumanité. S'il y a un djihad, une guerre sainte, c'est en réalité un conflit intérieur, un travail sur soi individuel et collectif contre cette barbarie intérieure.

Et, c'est là que nous saisissons l'enjeu de la fraternité. En effet, le *frater,* étymologiquement, c'est le genre humain. Et l'esprit de fraternité dont parle la Déclaration des droits de l'homme, nous pouvons le définir comme : le travail sur lui-même que doit faire le « peuple de la terre, notre fragile famille humaine, pour apprendre à s'humaniser voire, osons le mot, pour apprendre à mieux s'aimer.

Oui, il est temps de revisiter les valeurs forces-de-vie qu'exprime la tension dynamique entre liberté, égalité et fraternité, à condition de redonner toute sa force à la fraternité, de cesser d'en faire la cerise sur le gâteau pour en faire la cerise dans le gâteau, non un simple supplément d'âme mais l'*anima,* le souffle même qui permettrait de repenser les deux autres valeurs fondamentales et même les trois autres si l'on rajoute la laïcité.

Passionnante fraternité !

La fraternité suscite souvent, l'ironie, l'indifférence, la polémique plutôt que l'assentiment. L'accusation principale portée à l'époque n'est pas sans rappelé le slogan actuel : « on n'est pas dans le monde des Bisounours ! » La fraternité serait-elle donc cette pure approche sentimentale, ce simple supplément d'âme ? En fait, trois arguments plaident en sens inverse.

Le premier est que le *frater* n'est pas un sentiment mais une réalité, et même une réalité fondatrice, originelle, puisque le mot veut dire « genre humain ». La fraternité ne renvoie pas d'abord à la famille et au genre masculin mais au genre humain dans son ensemble.

La fraternité n'est pas un choix affectif comme amitié, c'est un fait originel à la fois biologique et ontologique qui renvoie à notre commune appartenance à l'espèce humaine. C'est pour la même raison que le terme « fraternité » est détourné de son sens s'il indique une préférence communautaire dans une catégorie d'êtres humains contre une autre. La fraternité peut être chrétienne, musulmane, maçonnique, entre autres mais à condition que cette fraternité soit annonciatrice d'une fraternité plus large. Si elle devient exclusive ou pire excluante, elle est en réalité contraire à son principe même. C'est en ce sens qu'il est tout à fait légitime de retrouver ce thème de la fraternité dans l'article premier de la Déclaration universelle des droits de l'homme : « Tous les être humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Le second argument en faveur d'une réhabilitation de la fraternité est plus que jamais d'actualité à l'heure de ce que je préfère nommer « la mondialité ». Il nous faut cesser de faire cadeau de la mondialité au capitalisme. L'avenir du « peuple de la terre » est devenu la grande affaire du XXIe siècle. La famille humaine peut se perdre, mais si elle utilise les défis majeurs qui sont devant elle pour se constituer en sujet positif de sa propre histoire, elle peut franchir une étape qualitative dans la voie de sa propre humanisation. Et la fraternité est alors la riposte à/le rempart contre la barbarie. On devrait dire alors que nous ne pouvons pas échapper à la fraternité.

Le troisième argument en faveur de l'actualité du thème de la fraternité est la confrontation entre ceux qui refusent l'universalité des droits humains et le principe d'égale dignité entre les membres de la famille humaine (article 1er de la Déclaration universelle de 1948). Quand on voit comment des opposants à ce qu'ils appellent de manière méprisante les « droits de l'hommisme » cultivent la nostalgie du patriarcat et voient dans la montée des droits des femmes la cause majeure du déclin de l'occident et plus particulièrement de la France, on se dit que la fraternité est un bon antidote à ces thèses obsédées par les thèmes du suicide ou de la soumission. (Eric Zemmour, *Le suicide français*)

Liberté

On ne peut en effet penser la liberté comme le droit égal de tout être humain à vivre pleinement son humanité que si l'on réfère la liberté au *frater* originel, la famille humaine. Sans cette exigence, la liberté peut vite devenir celle « du renard dans le poulailler », formule de Jean Jaurès.

Le parti unique mondial existe aujourd'hui ; c'est le parti de l'oligarchie financière. Et il est tout sauf démocratique et même libéral. Ses opposants commettent une dangereuse erreur en le qualifiant de libéral ou même de néolibéral. Le contraire exact d'une mondialisation néolibérale serait une souveraineté archéo-autoritaire ! Souhaitez-vous donc faire ainsi cadeau

à l'oligarchie financière de la mondialité, de la nouveauté et de la liberté ? C'est parce que ces débats, que nous étions plusieurs à soulever, ont pris été pris en compte, que l'antimondialisation est devenu altermondialisation, ce qui est infiniment plus juste et adapté à la situation planétaire actuelle.

Fraternité, laïcité…spiritualité

Quels sont les éléments ? En premier lieu, il faut préciser que la laïcité, justement, n'est pas une posture anti-religieuse mais le droit à ce que toute forme de croyance ou de culte ne soit interdit ni par l'état ni par une religion dominante qui dénierait ce droit d'expression aux autres.

Quel est cet espace public porteur de sens et de reconnaissance qu'il nous faut mettre en œuvre ? N'est ce pas justement celui de la fraternité, qui constitue « un sacré partageable ». C'est la fraternité qui donne son sens au « vivre ensemble », c'est la fraternité qui permet à chacun de trouver sa place, c'est la fraternité qui permet les potentialités créatrices et les métiers –au sens projet de vie– de chacun soient reconnus.

Mais pour l'heure, il faut lier la fraternité à l'énergie amoureuse, cette énergie par excellence qui donne de la chaleur aux rapports humains

Pour une érotique fraternelle !

Nous avons besoin de mener conjointement la lutte contre le dérèglement climatique extérieur, le réchauffement et la lutte contre le dérèglement intérieur, le refroidissement glaçant du climat émotionnel et relationnel. La fraternité est bien sûr au cœur de ce second axe. Mais elle ne trouvera sa pleine puissance énergétique que si elle est liée à une progression dans l'art d'aimer. S'engager dans cette voie demande un apprentissage et une énergie qui est précisément celle de l'amour.

Progresser dans la réduction de la violence ne suffit pas. Il faut simultanément jouer sur l'énergie positive par excellence que constitue la capacité des êtres humains à éprouver de la joie, et non de la peur, au contact des autres. Rien ne vaut un repas de quartier avec des cuisines du monde entier pour faire oublier la peur de l'autre. J'ai vu des sympathisants du Front national et des personnes d'origine maghrébine découvrir leurs plats préférés, apprendre à comprendre et à respecter les choix alimentaires de l'autre. Et faire la paix.

Dans le même esprit, la danse, la musique et le chant sont des vecteurs privilégiés pour développer les sentiments de sympathie et d'empathie.

Cette énergie positive et créatrice de l'amour sous toutes ses formes, l'amitié, la tendresse, l'amour des amants ou des enfants, l'amour érotique ou mystique, mérite qu'on progresse dans l'art d'aimer. J'ai développé dans la *Cause humaine* le thème de l'ABS qui recouvre l'aspiration fondamentale des humains à l'amour, au bonheur et au sens. J'y montre en fait que nous avons une vision sinistre bien exprimée par nombre d'expressions populaires : on identifie l'amour à la chute (tomber amoureux, tomber enceinte…), le bonheur, à l'ennui (les peuples heureux n'ont pas d'histoire) et le sens, à la guerre (les guerres du sens que sont en particulier les guerres de religion).

Le système fonctionne parce qu'il y a ce terreau consentant, cette « servitude volontaire ». Des milliards d'être humains acceptent plus ou moins consciemment cette domination. Il n'y a pas d'autre riposte à la logique de la marchandisation que celle du fondamentalisme identitaire tant que l'on n'éprouve pas soi-même et collectivement que cette vision noire ne constitue en rien une fatalité. : il est possible de s'élever en qualité d'amour, de vivre à la

bonne heure, c'est-à-dire avec intensité et pleine présence l'aventure de la vie ; la pluralité des traditions de sens, peuvent être une chance pour l'humanité dès lors que ce sens n'exclue pas les autres.

C'est face à l'échec de l'*homo économicus* qu'il nous faut poser à nouveau, avec Jean-Claude Kaufmann, la question d'un retour de l'amour comme énergie fondatrice du lien social. C'est d'ailleurs la thèse défendue par Jérémy Rifking dans son livre sur la « civilisation de l'empathie ». Mais cette perspective suppose une énergétique de l'amour et pas seulement une éthique. Or, la réunification de l'énergie amoureuse qui devient alors indispensable n'est possible que si l'art d'aimer invente une autre perspective que l'amour comme chute. Apprendre à s'élever en amour et ne plus être condamné à « tomber » en amour, tel est le défi.

(Il développe de la page 68 à 70)

Fraternité et mondialité

Les véritables questions mondiales sur lesquelles l'humanité joue son destin :

Les enjeux écologiques du dérèglement climatique
Les enjeux sociaux de la fracture mondiale
Les enjeux migratoires
Les enjeux démocratiques
Les enjeux culturels
Les enjeux militaires

On pourrait énumérer bien d'autres, ils posent de véritables défis à l'ensemble de la communauté terrienne. Penser et vivre pleinement la mondialité, c'est donc au contraire une réponse mondiale à ces défis. C'est ce que font de plus en plus de nombreuses organisations de la société civile. Leurs actions sont de plus en plus visibles. C'est ainsi que, dans la lutte contre le dérèglement climatique, une alliance s'esquisse entre acteurs de la société civile et collectivités territoriales.

La lutte contre l'évasion fiscale

Le levier juridique est en effet un outil qui peut s'avérer efficace dans plusieurs domaines :

Le climat et plus largement, la reconnaissance de crimes écologiques
La reconnaissance de crimes contre l'humanité
La lutte contre l'évasion fiscale et la création d'un fond mondial civique destiné à financer le dérèglement climatique et les actions vitales

Une telle approche a aussi l'avantage d'ouvrir un débat majeur sur la nature d'un droit mondial.

Si on se place dans la perspective d'abandonner la logique de la guerre avec l'ennemi pour développer celle d'un conflit (autant que possible non violent), on comprend que la marche vers un véritable droit mondial construit sur la notion de biens communs de l'humanité ira de pairs avec l'émergence d'une citoyenneté mondiale, de la reconnaissance de tout être humain à des droits (et des devoirs) en tant que citoyen de la terre.

Mais fondamentalement, on peut défendre l'idée qu'il existe un seul « peuple de la terre », composé d'une grande pluralité de peuples. Et donc, s'il y a peuple de la terre, il y a citoyens de la terre et aucune institution n'est légitime si elle ne respecte pas leurs droits. Il s'agit là évidemment d'une grande métamorphose, à la fois juridique et politique. Mais cette

métamorphose, pour ambitieuse qu'elle soit, n'est pas hors de portée du fait de l'émergence, en particulier dans les jeunes générations, d'une conscience mondiale : la génération Y pense et vit la mondialité.

Pleine humanité ou post humanité ?

Plutôt que la fascination des robots, n'est-il pas temps de s'intéresser à la formidable part d'intelligence créative de chaque être humains sous utilisée aujourd'hui.

Franchir une étape qualitative vers plus d'humanité, plutôt que de se diriger vers une post humanité ou une transhumanité, exige une approche radicalement renouvelée de la notion de métier. Il faut entendre le terme de « métier » au sens originel de projet de vie et non de simple activité rémunérez. C'est l'enjeu d'un nouveau pacte social dont la fraternité peut être le cœur.

La fraternité au cœur d'un nouveau pacte social

Le pacte productif est en échec. Si nous souhaitons construire, comme c'est aujourd'hui plus que jamais nécessaire, une parade à cette contre-révolution anglo-saxonne, ce n'est pas en revenant nostalgiquement à un modèle industriel exclusivement national et pauvre culturellement. Il faut au contraire assumer pleinement l'ouverture à la mondialité.

Dès lors que l'on se tourne vers la qualité, il faut accompagner la mutation du travail lui-même pour développer des métiers au sens fort du terme, des métiers vocations, des métiers projet de vie. Puisque de plus en plus, les travaux pénibles peuvent être effectués par des robots, plutôt que de s'engager dans la voie régressive d'une nouvelle domesticité, où l'on impose des corvées à des travailleurs sous payés, ce qui est la tendance actuelle de l'oligarchie dominante, il s'agit au contraire de permettre à tout être humain de réaliser ses pleines potentialités créatrices.

Il nous faut aujourd'hui, actualiser le pacte de fraternité d'après guerre en développant des recherches et des pistes d'action qui portent sur le temps de vie global et ne se limite pas à l'activité au sens économique et statistiques du terme.

Il faut pour ce faire avancer dans une double direction :

Sur le plan théorique, refonder une vision globale de la richesse qui replace les outils de base de l'économie que sont la comptabilité et la monnaie dans une perspective écologique et anthropologique globale et systémique.

Sur le plan stratégique : penser un pacte social ouvert à la fois dans le temps et dans l'espace. Dès lors, nombre de métiers-projet de vie ne trouvent pas forcement de rémunération marchande. Il faut sérieusement ouvrir le débat sur un revenu de base.

Si les sages et les prophètes avaient raison…

Il existe pourtant bien d'autres faits qui permettent au contraire de ne pas désespérer de l'avenir. D'autres signes montrent qu'une autre direction est possible et a même déjà été prise par ces millions d'être humains que des sociologues américains ont nommés « créatifs culturels » : ils ont changé leur rapport à la nature, développé l'être plus que le paraitre, les valeurs d'empathie plus que les rapports de rivalité et ils s'intéressent aux enjeux spirituels en élaborant des approches totalement non dogmatiques.

Ce qui compte et qui n'est pas compté…

La première opération de désintoxication salutaire avant d'entamer la marche vers une société plus fraternelle, c'est de nous autoriser à redonner aux mots-clés des enjeux de société leur plein sens.

Je l'ai fait en reprenant la signification forte du *frater* comme genre humain et en montrant comment des valeurs comme la liberté, l'égalité et la laïcité pouvaient être nourries par cette approche refondatrice.

Qu'est ce que la richesse ? Qu'est ce que la création de valeur ? Il faut partir de ces questions essentielles afin d'étudier avec discernement la nature des activités humaines et se demander ce qui compte le plus dans nos vies.

C'est la raison pour laquelle, une personne qui a la chance de « faire de sa passion son métier » va être infiniment plus motivée, efficace et utile à la société qu'une autre dont le « job » est purement « alimentaire ».

Enjeu de civilisation : le retour de la question du salut

Dans la nouvelle ère historique dans laquelle nous sommes entrés, que je propose d'appeler positivement de « pleine humanité », il nous faut opérer un double mouvement :

Comprendre ce qui a conduit la modernité à s'affranchir de ce discernement sur le bénéfique et le nuisible.

Comprendre comment nous pouvons « réencastrer » l'économique dans l'éthique et le politique sans pour autant régresser dans des formes de fondamentalisme.

Il faut repartir de ce qui a constitué le fil rouge des Temps modernes. Ce fil rouge, c'est celui de l'émancipation progressive face à des sociétés d'ordre tenues par un pouvoir politico-religieux.

Non, on ne reviendra pas sur des acquis majeurs de l'émancipation liée à la modernité.

Deux gros bébés jetés avec l'eau du bain…

Deux gros bébés vont être jetés avec l'eau sale des sociétés d'ordre et du patriarcat. Le rapport à la nature d'une part, le rapport à l'éthique de l'autre.

Une politique à réinventer

Une république ne peut mettre en œuvre l'esprit de fraternité si son système politique vit en permanence dans la brutalité de la logique pyramidale et de la compétition.

Cela nous conduira à des risques de guerre civile si nous ne mettons pas en œuvre des formes de participation, de délibération et de gouvernance plus intelligentes et plus collaboratives.

Evidemment, pour les Brutaclaques, pour lesquels tout de ce qui ne relève pas des combats entre mâles dominants est considéré comme une naïveté de Bisounours, de tel propos paraissent idéalistes.

Douce France…

Sommes-nous condamnés à assister à une nouvelle période de régression historique de notre pays, à une nouvelle débâcle intellectuelle et morale qui préparerait à de nouvelles heures sombres pour l'Europe ? La réponse, qu'elles viennent du cœur ou de l'esprit est évidemment : Non !

Pour retrouver la voie de cette aspiration à l'universel, il faut avoir la volonté de contribuer à l'émergence de cette citoyenneté terrienne que porte en germe l'esprit de la fraternité. Il ne s'agit pas bien sûr de se désintéresser de l'Europe mais de lui proposer un autre avenir que d'être le champ de bataille du fondamentalisme marchand ou le camp retranché des fondamentalismes identitaires.

Imaginons que cette douceur, notre principal atout écologique et culturel, soit aussi notre principal atout économique, social et politique : la France, pays de l'économie solidaire, de l'émancipation d'un nouveau pacte social, de la mutation qualitative de l'économie…

Douce France, pays de la fraternité ! Chiche ?

Commentaire personnel

Après avoir vu Patrick Viveret en conférence, j'ai lu « Fraternité, j'écris ton nom » en 2015, c'est à dire peu de temps après sa sortie. J'ai été très marqué par ce livre, par la proposition de sortir de l'engrenage des attentats par le haut. La réaction du 11 janvier aux attentats avait suscité beaucoup d'espoir. Mais, évidemment comme l'écrit, Patrick Viveret, « Esprit du 11 janvier, es-tu là ? » ces espoirs sont vite retombés. Le fait de bien repréciser le danger du terrorisme conduit par les fondamentalistes est important, ainsi que la barbarie qu'il entraîne. Face au terrorisme, soit on fait la guerre comme Bush en 2001, soit on répond par plus de démocratie. C'était bien l'esprit des manifestations du 11 janvier que j'ai regardé à la télévision avec beaucoup d'émotions.

Lorsque je parle de « Fraternité, j'écris ton nom ! » à mon entourage, la réaction la plus fréquente est de le rattacher à la religion. Patrick Viveret démystifie cette réaction, il rappelle que c'est la devise de la France, elle est écrite sur tous les frontons de nos mairies : liberté, égalité, fraternité. Dans le chapitre, Passionnante fraternité, il amène trois arguments fondamentaux qui donnent la dimension humaine et sociale de la fraternité. La réalité fondatrice du « genre humain », ne pas laisser la mondialité au capitalisme et le meilleur moyen de lutter contre le racisme font que « nous ne pouvons pas échapper à la fraternité » (page 32).

Les liens faits avec la liberté, l'égalité, la laïcité, la citoyenneté établissent réellement les fondements d'une nouvelle société. Le chapitre, Pour une érotique fraternelle, nous montre « l'aspiration des humains à l'amour » sous toutes ses formes « l'amitié, la tendresse, l'amour des amants ou des enfants, l'amour érotique ou mystique ». Il pose « la question d'un retour de l'amour comme énergie fondatrice du lien social (pages 64 et 65). » Je ne suis pas très à l'aise pour parler de la partie sur les rapports sexuels et la jouissance, de la page 68 à 70 certainement du à mon éducation chrétienne et tous ses interdits. L'approche de Patrick Viveret est fort intéressante.

Le livre bascule ensuite, pour arriver à des propositions. Le chapitre, Fraternité et mondialité, mesure les enjeux, la nécessité de la lutte contre l'évasion fiscale. Il précise le projet « d'une pleine humanité avec un nouveau pacte social avec une double direction sur la plan théorique et sur le plan stratégique (page 107). » Dans les deux derniers chapitres, il précise les enjeux de civilisations et une politique à réinventer.

Il conclut sur « Douce France », l'immense espoir que la France tente de devenir le pays de la fraternité. Que le monde des Bisounours l'emporte sur les Brutaclaques. L'annexe un est particulièrement intéressante : « Boîtes à idées, sites, textes pour résister aux Brutaclaques et ne plus s'inquiéter de se faire traiter de Bisounours. »

Le lien avec ma recherche

Eric Dacheux nous a conseillé au séminaire de Villefranche-de-Rouergue de constituer un multi-référentiel cohérent. Pour moi, Patrick Viveret vient parfaitement compléter mes fiches de lectures avec Jeremy Rifkin, cité plusieurs fois dans « Fraternité, j'écris ton nom ! » et

Sandrine Roudault dont le livre « Les Suspendu(e)s » est préfacé par Patrick Viveret plus Pierre Rabhi dont le terme « La sobriété heureuse » est aussi employé par Patrick Viveret.

Je retrouve l'élément clé de ma question de recherche page 117, « Pour un être humain, ce qui compte, c'est ce qui permet non seulement de rester en vie (satisfaction de besoins biologiques) mais aussi de donner un sens à sa vie et d'être reconnu ou aimé par d'autres. »

6. Annexe 6 : Edgard Morin, *Écologiser l'homme*

Fiche de lecture N° 15

Date : 14/02/2018

ÉCOLOGISER L'HOMME, La nature du futur et le futur de la nature de Edgard Morin, Édition Lemieux, 2016

Présentation de l'auteur

Edgard Morin, né le 8 juillet 1921, ancien résistant, sociologue, philosophe, auteur d'une œuvre considérable et connue dans le monde entier, reste un optimiste vigilant.

Bibliographie verte :

Introduction à une politique de l'homme, Paris, Seuil, 1965.

Le paradigme perdu : la nature humaine, Paris, Seuil, 1977.

Science avec conscience, Paris, Fayard, 1982.

Une politique de civilisation, avec Sami Naïr, Paris, Arléa, 1997.

Pour une politique de civilisation, Paris, Arléa, 2002.

L'an 01 de l'ère écologique. La terre dépend de l'homme qui dépend de la Terre suivi d'un dialogue avec Nicolas Hulot, Paris, Tallandier, 2007.

La Voie, Fayard 2011.

La question posée par l'auteur

Extrait de la quatrième de couverture :

Pour Edgard Morin, l'écologie politique ne doit pas se cantonner à la défense des animaux, ou uniquement aux effets du réchauffement climatique mais faire un tout concernant l'avenir de l'individu, de la société et l'espèce humaine : l'Homme a besoin de la terre qui a besoin de l'Homme. Face au développement techno-scientifico-économique qui dégrade la biosphère et nous menace, il s'agit désormais de transformer nos vies et nos modes d'organisation. Telle devra être la nature de notre futur.

Résumé extrait du texte

Introduction

SCIENCE, INCONSCIENCE ET CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE

L'écologie est une science d'un type nouveau, la science qui nous relie à la nature, la science qui nous fait prendre conscience que le développement techno-scientifico-économique dégrade la biosphère, nous menace et nous demande à transformer nos vies.

Les lois du calcul

Tout le triptyque individu-espèce-société est désormais menacé. Ce qui implique des changements de vie et un changement de voie général. Il ne suffit plus de dénoncer, il faut énoncer.

Disjonction

Il faut au préalable comprendre les causes de la lenteur de la prise de conscience dans la civilisation occidentale. C'est la disjonction sans cesse accentuée depuis les sources judéo-chrétiennes jusqu'à une époque toute récente entre tout ce qui est humain et qui est naturel. Le cloisonnement entre les disciplines aboutit au triomphe des connaissances parcellaires des experts au détriment de toute pensée capable de synthétiser et globaliser. Ainsi les prises de conscience demeurent non seulement faibles, mais parcellaires. Le paradoxe de notre soi-disant ère de la connaissance et de la communication est que plus le problème de la

communauté de destin humain est vital, plus l'angoisse que suscite la mondialisation voit proliférer les consciences identitaires particulières, ethniques, religieuses ou nationales. L'aveuglement s'accroît, le monde se fracture. Écologiser l'Homme, c'est rouvrir des voies humanistes, à défricher ou à réinventer.

L'AN I DE L'ÈRE ÉCOLOGIQUE

L'ensemble des êtres vivants constitue un système qui s'organise de lui-même. Il y a une combinaison des relations entre espèces différentes : rapports d'association et de complémentarité, hiérarchies qui se constituent, et régulations qui s'établissent. Autrement dit, il y a un phénomène d'intégration naturelle entre végétaux, animaux, y compris humains, d'où résulte une sorte d'être vivant qui est l'écosystème. C'est donc toute l'idéologie occidentale depuis Descartes, qui faisait l'homme sujet dans un monde d'objets, qu'il faut renverser. Le capitalisme et le marxisme ont continué à exalter « la victoire de l'homme sur la nature ». Cette idéologie de Cortès et des Pizarro de l'écosystème conduit en fait au suicide ; la nature vaincue, c'est l'autodestruction de l'homme. Ma conviction est que la société n'existe pas encore. Depuis 10 000 ans, elle cherche à tâtons une formule sans l'avoir trouvée. Il faut construire une métathéorie et une nouvelle pratique. Mais, pour cela, il manque encore l'essentiel : une science de l'homme qui sache intégrer l'homme dans la réalité biologique tout en déterminant ses caractères originaux. Il nous faut une théorie des systèmes auto-organisateurs et des écosystèmes, c'est-à-dire qu'il faut développer une bio-anthropologie, une sociologie fondamentale et une écologie généralisée.

LA PENSÉE ÉCOLGISÉE

Le sursaut salvateur ne peut venir que d'un immense bouleversement de nos rapports à l'homme, aux autres vivants, à la nature. Le problème écologique nous concerne non seulement dans nos relations avec la nature mais aussi dans notre relation avec nous-mêmes. L'écosystème s'autoproduit, s'autorégule et s'auto-organise de façon d'autant plus remarquable qu'il ne dispose d'aucun centre de contrôle, d'aucune tête régulatrice, d'aucun programme génétique. Son processus d'autorégulation intègre la mort dans la vie, la vie dans la mort.

Une science de type nouveau

Notre autonomie matérielle et spirituelle d'êtres humains dépend de nourritures culturelles, d'un langage, d'un savoir, de mille choses techniques et sociales. Plus notre culture nous permettra la connaissance de cultures étrangères et de cultures passées, plus notre esprit aura des chances de développer son autonomie.

Nous sommes des superprimates

Nous ne sommes pas détachés des primates, nous sommes des supermammifères marqués à jamais par notre relation intime, chaude, intense, d'être inachevé non seulement à la naissance mais aussi jusqu'à la mort.

La pensée écologisée

Un double pilotage est désormais requis par la conscience écologique : l'un profond, qui vient de toutes les sources inconscientes de la vie et de l'homme, et l'autre, celui de notre intelligence consciente.

Les choses ne sont pas des choses

Il faut cesser de voir l'homme comme un être surnaturel. Nous devons valoriser la vie : le respect profond de l'homme passe par le respect profond de la vie.

L’âge de fer de l’ère planétaire

L’histoire humaine, sur la planète Terre, n’est plus téléguidée par Dieu, la science, la raison, les lois de l’histoire. Elle nous fait retrouver le sens grec du mot « planète » : astre errant.

Notre Terre-patrie

L’idée humaniste de l’époque des Lumières reconnaît la même qualité à tous les hommes. Cette idée peut s’allier au sentiment de la nature de l’ère romantique, qui retrouvait la relation ombilicale et nourricière avec la Terre-mère. En même temps, nous pouvons faire converger la commisération bouddhiste pour tous les vivants, le fraternalisme chrétien et le fraternalisme internationaliste – héritier laïque et socialiste du christianisme – dans la nouvelle conscience planétaire de solidarité qui doit lier les humains entre eux et à la nature terrestre.

PLANÈTE EN DANGER

Le problème de maîtriser la planète n’a aucun sens. La Terre ne nous appartient pas, c’est nous qui lui appartenons. Il s’agit aujourd’hui de contrôler le développement incontrôlé de notre ère planétaire. La Terre-patrie est en danger. Nous sommes en danger, et l’ennemi, nous pouvons enfin le comprendre aujourd’hui, n’est autre que nous-mêmes.

ÉNERGIE, ÉCOLOGIE, SOCIOLOGIE

De la politique de l’énergie à la politique de civilisation

Énergie

Le contexte planétaire

La planète subit la gravité croissante des menaces sur la biosphère, qui sont rétroactivement des menaces sur l’humanité même. Une coopération mondiale est désormais nécessaire pour tous les problèmes fondamentaux, dont évidemment les problèmes énergétiques.

La perspective temporelle

Nous sommes simultanément devant un avenir écologique menacé et un avenir climatique inquiétant. Dans ces incertitudes il importerait de développer au maximum les énergies renouvelables et les centrales de cogénération, et d’investir fortement sur les nouvelles sources d’énergie. Le grand et difficile problème est d’assurer une soudure énergétique jusqu’à qu’il y ait un emploi satisfaisant des énergies renouvelables.

Société

Le complexe social

Nous devons nous situer dans le complexe. Nous devons prendre conscience que cette situation nécessite des innovations et des réformes dans tous les domaines. La modification dans nos genres et modes de vie, dans les transports, l’habitat, la consommation, la ville.

L’intoxication consumériste

La nécessité d’une *tempérance consommatrice* passe par promouvoir la finalité qualitative, encourager la prise de conscience, favoriser les mouvements de réforme de vie. Ainsi s’impose la nécessité d’une politique à la fois énergétique, écologique et civilisationnelle dont on peut indiquer les premiers éléments au niveau de la consommation.

Vers une politique de civilisation

Ce devrait être une politique où la restriction serait synonyme, non de privation mais de tempérance, non de manque mais de qualité Ce serait une politique de réforme et d’éducation. Cette politique réformatrice nécessiterait certes des dépenses considérables (grands travaux

urbains, lourds investissements sur les transports ferroutages et sur l'habitat) mais elle comporterait à terme des économies dans les dépenses de santé. Une nouvelle politique nécessiterait l'action conjointe de l'État, des collectivités publiques, des associations privées et des citoyens. Elle appellerait ce qu'un sociologue a appelé une « gouvernance de concertation ». *Elle nécessiterait de conjuguer la sociorégulation, l'écorégulation, et l'égo-régulation.* Notre civilisation favorise non seulement l'individualisme, ce qui est une de ses vertus, mais aussi ses excès dans l'égocentrisme et l'hédonisme et elle désintègre les communautés concrètes. L'individualisme produit souvent solitude et égoïsme, et ses progrès se sont accompagnés de la régression des solidarités traditionnelles. Le problème est complexe puisque le mal-être mental et affectif est inclus dans notre bien-être matériel. Il s'agit de redécouvrir que la finalité de la vie est dans le bien-vivre et non dans le beaucoup avoir. Il s'agit d'épanouir l'individualité.

AU DELA DU DÉVELOPPEMENT ET DE LA GLOBALISATION

La globalisation, désignée comme telle, à partir des années 1990 n'est pas le début d'une histoire, mais c'est une étape. Le paradoxe est donc que l'Europe occidentale, qui a été le foyer de la domination la plus longue et la plus dure sur la planète, a été aussi le foyer des idées d'émancipation. Il y a une petite mondialisation de la démocratie : autrement dit les démocraties s'installent et remplacent les dictatures. Il y a des mouvements humanistes et je dirai même un civisme planétaire qui se développe. Il faut repenser le concept de développement, il instaure un mode d'organisation de la société et d'organisation de l'esprit où la spécialisation compartimente les individus les uns par rapport aux autres. On perd une vue d'ensemble, le global et la solidarité de l'ensemble. Il ne fonctionne qu'avec le quantifiable. Or le plus important dans la vie n'est pas le quantifiable. Il n'y a pas d'instruments de mesure de l'amour, de l'honneur, du sentiment, de la tristesse, de la joie. Il nous faut bien reconnaître qu'un développement devrait, bien entendu, comporter ce qui est fécond dans la civilisation occidentale, parce que la civilisation occidentale a engendré les droits humains, les autonomies individuelles, la culture humaniste, la démocratie. Il est certain que ces éléments féconds devraient entrer dans une politique de civilisation.

Peut-on changer de voie ? Peut-on envisager de limiter la croissance ? Il y a des croissances qu'il faut encourager, celle des énergies renouvelables, celle des industries productrices d'engins non polluants, celle de l'agriculture biologique. Il faut satisfaire les besoins quantitatifs quand ils répondent à des pénuries et des manques comme dans les domaines de l'alimentation, des produits médicaux, des services de santé. Tout cela indique que l'idée de croissance doit cesser de constituer un dogme aveugle que l'on n'ose même pas interroger. L'idée de développement doit être dépassée dans une politique de l'humanité et une politique de civilisation. Une politique de l'humanité peut et doit prendre en charge les problèmes vitaux. Une politique de l'humanité et une politique de la civilisation induiraient une politique de paix. Bien entendu, une politique de l'humanité comporterait l'instauration d'instances de régulation et de contrôle économique, elle comporterait l'instauration d'une instance de gouvernance pour la biosphère, dotée de pouvoir de décision.

LES LEÇONS DU TSUNAMI

Le tsunami du 26 décembre 2004 est comme un test. Emportant dans le même temps des Asiatiques plus ou moins désargentés et des touristes occidentaux plus ou moins aisés – deux univers sociaux qui se juxtaposent sur place sans communiquer, sauf avec un pourboire – les a

fait entrer dans la même humanité. Là, pendant un certain temps, il y a eu une conscience planétaire, travaillée par la souffrance et la proximité. Le tsunami a réveillé bien des évidences assoupies, notamment sur la fragilité de la vie et la petitesse humaine.

POUR UNE CROISSANCE DES SOLIDARITÉS

Que diriez-vous à un chômeur qui désespère ?

Que la croissance est un mirage…

Quel est le principal obstacle aux nouvelles solidarités ?

Toute métamorphose de société paraît difficile. L'individu-sujet détient deux logiciels, celui du « Moi-je » et celui du « Nous ». Le Moi-je est vital pour se nourrir, se défendre, se développer. Le logiciel du Nous inscrit le Je dans une relation d'amour ou de communauté au sein de sa famille, de sa patrie, de son appartenance religieuse, de son parti. Notre civilisation a surdéveloppé le logiciel individualiste, mais le second dort : à nous de le réveiller.

Que diriez-vous à une administration ?

Qu'il est vital de « débureaucratiser » son organisation. Toutes ces organisations fonctionnent sur le même principe, c'est-à-dire la centralisation, la hiérarchie et la spécialisation. La bureaucratie ne fait que générer l'irresponsabilité, l'inertie et l'inintérêt hors de son secteur compartimenté. Dans nos sociétés, la bureaucratie coexiste avec la compétitivité : la première ignore les êtres concrets, la seconde les manipule.

Sur quoi basez-vous une nouvelle économie ?

Une nouvelle économie nous permettrait de se désintoxiquer d'habitudes de consommation désastreuses, et de réduire le champ du capitalisme. Des consommateurs désintoxiqués seraient assurément plus puissants et influents que les syndicats.

Propos recueillis par Emmanuel Lemieux

BÂTISSEURS D'ESPÉRANCE

Aujourd'hui, nous savons que l'histoire ne progresse pas de façon frontale mais par déviance, se fortifiant et devenant tendance. Beaucoup d'idées de Marx sont et resteront fécondes. Mais les fondements de sa pensée sont désintégrés. Les fondements donc, de l'espérance socialiste sont désintégrés.

L'insuffisante modernisation

Il faut savoir que tout en obéissant à certains déterminismes, l'Histoire est aléatoire, connaît des bifurcations inattendues. Il nous faut une pensée apte à saisir la multi-dimensionnalité des réalités, à reconnaître le jeu des interactions et rétroactions, à affronter les complexités plutôt que de céder aux manichéismes idéologiques ou aux mutilations technocratiques. Il nous faut abandonner la fausse rationalité. Les besoins humains ne sont pas seulement économiques et techniques, mais aussi affectifs et mythologiques.

De l'homme prométhéen à l'homme prometteur.

L'idée d'un homme « désaliéné » est irrationnelle : autonomie et dépendance sont inséparables, puisque nous dépendons de tout ce qui nous nourrit et nous développe ; nous sommes possédés par ce que nous possédons : la vie, le sexe, la culture. Les idées de libération absolue, de conquête de la nature, du salut sur terre, relèvent d'un délire abstrait. Les développements de la technique ont rétréci la terre, ils permettent à tous les points du globe d'être en communication immédiate, donnent les moyens de nourrir toute la planète et d'assurer à tous ses habitants un minimum de bien-être. Mais les possibilités cérébrales de l'être humain sont fantastiques, non seulement pour le meilleur, mais aussi pour le pire. Si

nous avons la possibilité de développer la planète, nous avons aussi la possibilité de la détruire.

De l'internationale à la terre-patrie

Les prises de conscience sont devenues urgentes et primordiales. La possibilité anthropologique et sociologique de progrès restaure le principe d'espérance, mais sans certitude scientifique, ni promesse historique. Toutes les cultures ont leurs vertus, leurs expériences, leurs sagesses en même temps que leurs carences et leurs ignorances. Le ressourcement dans le passé culturel est pour chacun une nécessité identitaire profonde mais cette identité n'est pas incompatible avec l'identité proprement humaine en laquelle nous devons nous ressourcer. La patrie terrestre n'est pas abstraite, puisque c'est d'elle qu'est issue l'humanité. La diversité humaine est le trésor de l'unité humaine, laquelle est le trésor de la diversité humaine. Alors s'impose à nous l'impératif : civiliser la terre, solidariser, confédérer l'humanité, tout en respectant les cultures et les patries. La science, la technique, l'industrie semblaient porter dans leur développement même l'élimination de ces vieilles barbaries et le triomphe de la civilisation. D'où la foi assurée dans le progrès de l'humanité, en dépit de quelques accidents de parcours. Aujourd'hui, il apparaît de plus en plus clairement que les développements de la science, de la technique, de l'industrie sont ambivalents sans que l'on puisse décider si le pire ou le meilleur l'emportera. Les pouvoirs issus de la science sont non seulement bienfaisants, mais aussi destructeurs et manipulateurs.

La politique de civilisation

L'essor des nouvelles techniques, notamment informatiques, provoque perturbations économiques et chômage alors qu'il pourrait devenir libérateur à condition d'accompagner la mutation technique par une mutation sociale. Civiliser la terre, transformer l'espèce humaine en humanité, devient l'objectif fondamental et global de toute politique aspirant non seulement à un progrès, mais à la survie de l'humanité.

Les redresseurs d'espérance

Nous sommes dans un combat formidable entre solidarité et barbarie. Nous sommes dans une histoire instable et incertaine où rien n'est joué. L'espérance se fonde sur les possibilités humaines encore inexploitées et elle mise sur l'improbable.

Conclusion

LES TROIS PRINCIPES D'ESPÉRANCE DANS LA DÉSESPÉRANCE

Le premier principe d'espérance est dans l'improbable car le probable n'est pas l'inéluctable. Pour prendre un exemple historique, il y a 2 500 ans la très puissante armée d'un très puissant empire (l'Empire perse) attaquait quelques minuscules bourgades grecques, dont Athènes. Athéniens et Spartiates ont repoussé à Marathon la gigantesque armée perse. Puis la flotte grecque qui était à Salamine a tendu un piège à la gigantesque flotte perse et l'a détruite. De cette victoire de l'improbable sont avenues cinquante ans plus tard la naissance de la démocratie et la naissance de la philosophie. En 1941, la domination nazie sur l'Europe était hautement probable. Qu'est-ce qui a fait tourner le sort ? Plusieurs causes, l'armée d'Hitler a été congelée par un hiver précoce aux portes de Moscou. Le Japon attaquait Pearl Harbour et les États-Unis rentraient en guerre. Le probable a commencé à devenir improbable et l'improbable à devenir probable.

Le deuxième principe d'espérance vient des potentialités humaines encore non actualisées. Einstein disait que nous n'utilisons que 15 % de nos capacités cérébrales. Nous sommes encore dans la préhistoire de l'esprit humain.

La troisième source d'espérance vient des possibilités de métamorphose. La chenille dans la chrysalide va commencer par s'autodétruire tout en gardant son système nerveux, et ce processus d'autodestruction est en même temps l'autoproduction et l'autocréation d'un être nouveau qui pourtant est le même ; il a la même identité, mais il est tout à fait différent dans ses qualités et ses aptitudes. C'est un papillon qui apparaît et prend son envol.

Nous sommes dans la globalisation, mais celle-ci devrait être dépassée dans une « société monde ». Nous sommes dans le développement, mais celui-ci devrait être dépassé dans l'idée d'une politique de la civilisation et d'une politique de l'humanité.

Tout ceci montre que l'espérance n'est pas une certitude, que l'espérance doit croître. Mais il est évident qu'avant qu'il y ait une transformation, avant l'apparition d'un nouveau système, on ne peut le concevoir, on ne peut le définir. Nous pouvons seulement indiquer qu'il faudrait changer de voie, que la voie nouvelle pourrait émerger, et que *c'est la voie de l'espérance.*

Commentaire personnel

Edgard Morin nous démontre la nécessité de changer de paradigme en ce qui concerne l'avenir de la planète. Il renvoie dos à dos le capitalisme et le marxisme pour proposer de rentrer dans l'ère du respect de la vie dans son ensemble. Il met les être humains à part, il les appelle *les superprimates*, pour autant, ils ne sont pas surnaturels. Il décrit le fondement de « l'an I de l'ère écologique », la nécessité de prendre en compte l'ensemble des richesses culturelles pour construire un nouveau rapport sociétal entre les citoyens. Nous devons abandonner le consumérisme de la quantité pour privilégier la qualité de nos rapports avec les autres. L'ouverture sur le monde avec la multiplication des échanges et le développement des moyens de communication nous ouvrent la voie pour innover. La situation est inédite dans l'histoire de l'humanité. Edgard Morin fait la comparaison avec l'écosystème, il s'autoproduit, s'autorégule et s'auto-organise. La condition est de rester dans le plus grand respect de la vie et de la nature en général. L'auteur présente la situation de façon lucide, « La planète est en danger ». Notre devoir est d'agir en connaissance de cause. Le changement est nécessaire dans le comportement de chacun, il doit aussi être accompagné par des changements de politiques énergétiques, de politiques sociales… Edgard Morin dit : « Nous devons nous situer dans le complexe ». Le fait d'adopter une attitude positive et constructive n'est pas contraire à garder une certaine lucidité. La question posée est « Peut-on changer de voie ? ». La réponse est dans la capacité insoupçonnée de l'humanité à surprendre et être imprévisible. L'histoire n'est pas écrite à l'avance. Même s'il nous arrive à de nombreuses occasions de perdre espoir, la vie est un formidable moteur pour retrouver l'espérance. C'est bien le sens de la conclusion d'Edgard Morin : « L'espérance dans la désespérance » ou comment les situations les plus désespérées se sont retournées contre les oppresseurs. Nous n'avons pas le choix, nous devons rester optimistes pour construire ce qu'il appelle *la voie de l'espérance.*

Lien avec ma recherche

« Écologiser l'homme » vient compléter une série de fiches de lecture dans le même mouvement de pensée. Le lien avec la question du sens et la prise en compte de la globalité

apparaît nettement à la lecture, ne serait-ce que de la quatrième de couverture. Edgard Morin nous donne la dimension de la tâche à accomplir pour construire une nouvelle « Ère écologique ». Michel Serres dans « *Petite Poucette* » confie aux nouvelles générations la responsabilité de mettre en place le changement. Edgard Morin, également dans une certaine mesure, mais il rassure sur les êtres humains et leurs capacités à être imprévisibles. Au cours de mes entretiens, il apparaît plusieurs stratégies dans la remise en cause de la société de consommation. Dans ma question de recherche, j'essaie d'aller voir où les personnes innovent, inventent pour vivre leur vie de manière cohérente, recherchent le bonheur, le plaisir, l'émancipation. La notion d'« Écosystème » tel que l'auteur le définit, correspond à cette construction à partir de rien sans savoir où cela va nous mener. Il ne faut pas avoir peur de laisser de la place à l'imprévisible. Les parcours observés dans les entretiens amènent de belles illustrations dans la capacité de s'adapter, d'innover en accord avec ses convictions. Les plus remarquables sont celles les plus inimaginables au départ.

7. Annexe 7 : Michel *Serres, Petite Poucette*

Fiche de lecture N° 12

Date : 04/12/2017

Petite Poucette de Michel Serres, Édition Le Pommier : avril 2012

Présentation de l'auteur

Professeur à Stanford University, membre de l'Académie française, Michel Serres est né le 1er septembre 1930. Il est l'auteur de nombreux essais philosophiques et d'histoire des sciences, dont, *Temps des crises* en 2009 et *Musique* en 2011. Il est l'un des rares philosophes contemporains à proposer une vision du monde qui associe les sciences et la culture.

La question posée par l'auteur

Le monde a tellement changé que les jeunes doivent tout réinventer. Nos sociétés occidentales ont déjà vécu deux révolutions : le passage de l'oral à l'écrit, puis de l'écrit à l'imprimé. Comme chacune des précédentes, la troisième, tout aussi décisive, s'accompagne de mutations politiques, sociales et cognitives. Ce sont des périodes de crise.

Résumé extrait du texte

I Nouveautés

Ce nouvel écolier, cette jeune étudiante n'a jamais vu veau, vache, cochon ni couvée. La France ne compte plus que un pour cent de paysans. Celle ou celui que je vous présente ne vit plus en compagnie des animaux, n'habite plus la même terre, n'a plus le même rapport au monde. Elle ou il n'admire qu'une nature arcadienne, celle du loisir ou du tourisme. Depuis soixante ans, il ni elle n'ont jamais connu de guerre, ni bientôt leurs dirigeants ni leurs enseignants. Bénéficiant enfin d'une médecine efficace, ils n'ont plus le même corps, ni la même conduite. Alors que leurs parents furent conçus à l'aveuglette, leur naissance est programmée. Pour eux, le multiculturalisme est de règle. Pendant combien de temps pourront-ils encore chanter, en France, l'ignoble « sang impur » de quelque étranger ? Ils n'ont plus le même monde humain.

II Voilà pour le corps ; voici pour la connaissance

Leurs ancêtres fondaient leur culture sur un horizon temporel de quelques milliers d'années. Ils sont désormais formatés par les médias, par la publicité. Notre société éclipse l'école. Pour le temps d'écoute et de vision, la séduction et l'importance, les médias se sont saisis depuis longtemps de la fonction d'enseignement. Ces enfants habitent donc le virtuel. Ils peuvent manipuler plusieurs informations à la fois. Ils ne connaissent, ni n'intègrent, ni ne synthétisent comme nous, leurs ascendants. Ils n'ont plus la même tête. Par téléphone, ils accèdent à toutes les personnes ; par GPS en tous lieux, par la toile à tout le savoir. Ils n'habitent plus le même espace. Sans que nous nous en apercevions, un nouvel humain est né, depuis les années 1970. Il ou elle n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature. Il ou elle écrit autrement, envoie des SMS avec les deux pouces, je les ai baptisés, avec la plus grande tendresse que puisse exprimer un grand-père, Petite Poucette et Petit Poucet. Voilà leur nom. Petite Poucette et son ami ne s'évertueront plus aux mêmes travaux. La langue a changé, le labeur a muté.

III L'individu

Jadis, nous vivions d'appartenances : français, catholiques, juifs, athées, femmes ou mâles, indigents ou fortunés… nous appartenions à des régions, des religions, des cultures rurales ou urbaines, des communes, un sexe, un patois, un parti, la Patrie. Par voyages, images, Toile et guerres abominables, ces collectifs ont peu à peu près tous explosé. L'individu ne sait plus vivre en couple, il divorce, ne sait plus se tenir en classe, il bouge et bavarde ; ne prie plus en paroisse. Nos politiques savent-ils encore construire un parti plausible ou un gouvernement stable ? On dit partout les idéologies mortes : ce sont les appartenances qu'elles recrutaient qui s'évanouissent.

Cela dit, restent à inventer de nouveaux liens. Ces transformations, que j'appelle « *hominescentes* », créent, au milieu de notre temps et de nos groupes une crevasse si large et si évidente que peu de regards l'ont mesurée à sa taille, comparable à celles, visible, au néolithique, au début de l'ère chrétienne, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Nous prétendons dispenser de l'enseignement, au sein de cadres datant d'un âge qu'ils ne reconnaissent plus : bâtiments, cours de récréation, salles de classe, campus, bibliothèques, laboratoires datant d'un âge et adaptés à une ère où les hommes et le monde étaient ce qu'ils ne sont plus.

IV Que transmettre ? À qui le transmettre ? Comment transmettre ?

Que transmettre ? Le savoir ? Le voilà partout sur la Toile, disponible, objectivité. Le transmettre à tous ? Désormais, tout le savoir est accessible à tous. Comment le transmettre ? Voilà, c'est fait. Avec l'accès aux personnes, par le téléphone cellulaire, avec l'accès en tous lieux, par le GPS, l'accès au savoir est désormais ouvert. D'une certaine manière, il est toujours et partout déjà transmis, en particulier chez vous. Vous pouvez toucher vos collègues, vos élèves, où qu'ils passent ; et ils vous répondent. Par l'écriture et l'imprimerie, la mémoire, par exemple, muta au point que Montaigne voulut une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine. Cette tête vient de muter encore une fois. Ce changement qui ne touche pas seulement l'enseignement, mais aussi le travail, les entreprises, la santé, le droit et la politique, bref, l'ensemble de nos institutions, nous sentons en avoir besoin, mais nous en sommes encore loin. Oui, depuis quelques décennies je vois que nous vivons une période comparable à l'aurore de la *paideia*, après les Grecs apprirent à écrire et démontrer, semblable à la Renaissance qui vit naître l'impression et le règne du livre apparaître. Période incomparable pourtant, puisque, en même temps que ces techniques mutent, le corps se métamorphose, changent la naissance et la mort, la souffrance et la guérison, les métiers, l'espace, l'habitat, l'être-au-monde.

V Envoi

Je vois nos institutions luire d'un éclat semblable à celui des constellations dont les astronomes nous apprennent qu'elles sont mortes depuis longtemps déjà. Pourquoi ces nouveautés ne sont-elles point advenues ? Je crains d'en accuser les philosophes, dont je suis, gens qui ont pour vocation d'anticiper le savoir et les pratiques à venir et qui ont, ce me semble, failli à leur tâche. Engagés dans la politique au jour le jour, ils n'entendirent pas venir le contemporain. Je voudrais avoir dix-huit ans, l'âge de Petite Poucette et de Petit Poucet, puisque tout est à refaire, puisque tout reste à inventer.

2-École

La tête de Petite Poucette

La boîte ordinateur contient et fait fonctionner, en effet, ce que nous appelions jadis, nos « facultés » : une mémoire mille fois plus puissante que la nôtre, une imagination garnie d'icônes par millions ; une raison aussi, puisque autant de logiciels peuvent résoudre cent problèmes que nous n'eussions pas résolus seuls. Tombé dans la boîte, l'apprentissage nous laisse la joie d'inventer. Feu : sommes-nous condamnés à devenir intelligents ? Avant Gutenberg, il fallait savoir par cœur. Économie : se souvenir de la place du volume sur le rayon de librairie coûte moins cher en mémoire que retenir son contenu. Nouvelle économie, radicale celle-là : nul n'a plus besoin de retenir la place, un moteur de recherche s'en charge. Là réside le nouveau génie, l'intelligence inventive, une authentique subjectivité cognitive ; l'originalité de la fille se réfugie dans ce vide translucide, sous cette brise jolie. Connaissance au coût quasi nul, difficile à saisir. Petite Poucette célèbre-t-elle la fin de l'ère du savoir ?

Le dur et le doux

L'invention de l'écriture et celle, plus tardive, de l'imprimerie bouleversèrent les cultures et les collectifs plus que les outils. Le dur montre son efficacité sur les choses du monde ; le doux montre la sienne sur les institutions des hommes. Sans l'écriture, serions-nous réunis dans des villes, eussions-nous stipulé un droit, fondé un État, conçu le monothéisme et l'histoire ? Le doux organise et fédère ceux qui utilisent le dur. Sans toujours nous en douter, nous vivons ensemble, aujourd'hui, comme enfants du livre et petits-fils de l'écriture.

L'espace de la page

Sous forme imprimée, l'écrit se projette aujourd'hui partout dans l'espace, jusqu'à envahir et à occulter le paysage.

Nouvelles technologies

Ce format-page nous domine tant, et tant à notre insu, que les nouvelles technologies n'en sont pas encore sorties. Comme si la révolution récente, aussi puissante que celles de l'imprimerie et de l'écriture, ne changeait rien au savoir, à la pédagogie, l'espace universitaire lui-même, inventé jadis par et pour le livre. Non. Les nouvelles technologies obligent à sortir du format spatial impliqué par le livre et la page. Comment ?

Une histoire brève

D'abord les outils usuels externalisent nos forces, dures ; sortis du corps, les muscles, os et articulations. Les nouvelles technologies externalisent enfin les messages et opérations qui circulent dans le système neuronal, information et codes, doux ; la cognition, en partie, appareille vers ce nouvel outil.

Petit Poucette médite

Cognito : ma pensée se distingue du savoir, des processus de connaissance externalisés, avec synapses et neurones, dans l'ordinateur. L'intelligence inventive se mesure selon la distance au savoir.

Voix

Jusqu'à ce matin compris, un enseignant délivrait un savoir qui, en partie gisait déjà dans les livres. Pour cette émission orale, il demandait le silence. Il ne l'obtient plus. La vague que l'on nomme le bavardage, levée en tsunami dans le secondaire, vient d'atteindre le supérieur où les amphis, débordés par lui, se remplissent, pour la première fois de l'histoire, d'un brouhaha permanent qui rend pénible toute écoute et rend inaudible la vieille voix du livre. Pourquoi, Petite Poucette, bavarde-t-elle, parmi le brouhaha de ses bavards camarades ? Parce

que, ce savoir annoncé, tout le monde l'a déjà. En entier. À disposition. Sous la main. Accessible par web, wikipédia, portable, par n'importe quel portail. Fin de l'ère du savoir.

L'offre et la demande

Ce chaos nouveau, primitif comme tout tohu-bohu, annonce un retournement, d'abord de la pédagogie, ensuite de la politique sous tous aspects. Par sa vague, le bavardage refuse cette offre pour annoncer, pour inventer, pour présenter une nouvelle demande, sans doute d'un autre savoir. Pourquoi Petite Poucette s'intéresse-t-elle de moins en moins à ce que dit le porte-voix ? Parce que, devant l'offre croissante de savoir en nappe immense, partout et toujours accessible, une offre ponctuelle et singulière devient dérisoire. L'offre sans demande est morte ce matin. L'offre énorme qui la suit et la remplace reflue devant la demande. Vrai de l'école, je vais dire que cela le devient de la politique. Fin de l'ère des experts ?

Les petits transis

Le savoir exigeait du dos une inclinaison soumise, comme celle de nos ancêtres, courbés devant le pouvoir absolu des rois de droit divin. Jamais n'exista la démocratie du savoir. La focalisation de tous vers l'estrade où le porte-voix requiert silence et immobilité reproduit dans la pédagogie celle du prétoire vers le juge, du théâtre vers la scène, de la cour royale vers le trône, de l'église vers l'autel, de l'habitation vers le foyer… de la multiplicité vers l'un. Fin de l'ère des acteurs ?

La libération des corps

Les Petits Poucets se libèrent des chaînes de la Caverne multimillénaire qui les attachaient, immobiles et silencieux, à leur place, bouche cousue, cul posé.

Mobilité : conducteur et passager

Il n'y a plus que des conducteurs, que de la motricité ; plus de spectateurs, l'espace du théâtre se remplit d'acteurs, mobiles ; plus de juges au prétoire, rien que des orateurs, actifs ; plus de prêtre au sanctuaire, le temple se remplit de prêcheurs ; plus de maîtres dans l'amphi, partout des professeurs… Et nous aurons à le dire plus de puissants dans l'arène politique, désormais occupée par les décidés.

Disparate contre classement

Comment redessine la page ? En oubliant l'ordre des raisons, ordre certes, mais sans raison. Il faut changer de raison. Le seul acte intellectuel authentique, c'est l'invention. Préférons donc le labyrinthe des puces électroniques.

Le concept abstrait

Dès lors, l'idée abstraite revient à une économie grandiose de la pensée : la Beauté tient dans la main mille et une belles, comme le cercle du géomètre comprend des myriades infinies de ronds. Nous n'aurions jamais pu écrire ni livres sans termes. En avons-nous encore besoin ? Nos machines défilent si vite qu'elles peuvent compter indéfiniment le particulier, qu'elles savent s'arrêter à l'originalité. Le moteur de recherche peut parfois remplacer l'abstraction.

3-Société

Éloge des notes réciproques

Tout le monde supporte une note : l'amoureux, de son amante silencieuse ; le fournisseur, aux cris de ses clients ; les médias, de l'Audimat ; le médecin, par l'afflux de ses patients ; l'élu, par la sanction des votants. Cela pose la question du gouvernant. Une sorte de démon à double face pousse à juger ceci ou cela bon ou mauvais, innocent ou nocif. La lucidité

discerne plutôt ce qui meurt de l'ancien monde et ce qui émerge du nouveau. Naît ce jour un renversement qui favorise une circulation symétrique entre les notants et les notés, les puissants et les sujets, une réciprocité.

Éloge de H. Potter

Éloge du contrôle réciproque. En restituant des visages complets aux deux niveaux, les meilleures entreprises placent l'ouvrier au centre de la décision pratique. Loin d'organiser, de manière pyramidale, la logistique sur les flux et la régulation de la complexité, ce qui multiplie celle-ci par couches de régulation, elle laisse Petite Poucette contrôler en temps réel sa propre activité mais examiner aussi ses mandataires, patrons ici, mais plus loin, médecins et politiques.

Tombeau du travail

Petite Poucette s'ennuie au travail. Le capital ne signifie pas seulement la concentration de l'argent, mais aussi de l'eau dans les barrages, du minerai sous la terre, de l'intelligence dans une banque d'ingénierie éloignée de ceux qui exécutent. L'ennui de tous vient de cette concentration, de cette captation, de ce vol de l'intérêt. Petite Poucette a vu diminuer les cols bleus ; les nouvelles technologies feront fondre les cols blancs. Les produits nuisent souvent à l'environnement. Petite Poucette rêve d'un œuvre nouvelle dont la finalité serait de réparer les méfaits –elle ne parle pas de salaire mais du bonheur aussi– à ceux qui œuvrent. La société ne s'organise qu'autour du travail, tout tourne autour de lui, Petite Poucette espérait s'y épanouir. Or, elle s'y ennuie. Elle cherche à imaginer une société qui ne soit plus vraiment structurée par lui. Mais par quoi ?

Éloge des voix humaines

Tout le monde veut parler, tout le monde communique avec tout le monde en réseaux innombrables. Ce tissu s'accorde avec celui de la toile ; les deux bruissent en phase. La voix vote en permanence.

Éloge des réseaux

Nous ne voulons plus coaguler nos assemblées avec du sang. Le virtuel, au moins, évite ce charnel-là. Ne plus construire un collectif sur le massacre d'un autre et le sien propre, voilà notre avenir de vie face à votre histoire et vos politiques de mort.

Éloge des gares, des aéroports

Petite Poucette sait-elle dans quelle ville elle habite et travaille, à quelle communauté elle appartient ? Ce lieu lui pose une question politique, puisque le mot politique se réfère à la cité. De laquelle peut-elle se dire citoyenne ?

Renversement de la présomption d'incompétence

Combien d'oncologues avouent avoir appris plus sur les blogs des femmes atteintes d'un cancer du sein que dans leurs années de faculté ? N'importe quel Petit Poucet de la rue tranche sur le nucléaire, les mères porteuses, les OGM, la chimie, l'écologie. Tout le monde aujourd'hui devient épistémologue. Quand cette lente constitution se retournera soudain, comme l'iceberg de tantôt, nous dirons n'avoir pas vu venir l'évènement se préparer. Le dit renversement touche aussi bien les sexes, puisque ces dernières décennies virent la victoire des femmes. Voici la notation généralisée, voici le vote généralisé pour une démocratie généralisée. Toutes conditions réunies pour un printemps occidental…

Éloge de la marqueterie

Les sociétés simples nous ramènent, en effet, à la hiérarchie animale, sous la loi du plus fort : faisceau pyramidal à la cime unique et à la base large. Que la complexité prolifère, à la bonne heure ! Mais elle a un coût. On paie toujours dans la monnaie où l'on gagne.

Éloge du troisième support

Nos complexités viennent d'une crise de l'écrit. Les lois se multiplient, enflent *Le Journal officiel*. La page se trouve à bout de course. La complexité croît et croîtra parce que chacun profite du confort et de la liberté qu'elle procure, elle caractérise la démocratie. Pour en réduire le coût, il suffit de le vouloir. Il faudra bien un jour placer sur un nouvel et unique support l'ensemble des données. Laissera-t-elle indéfiniment l'État, les banques, les grands magasins… s'approprier ses données propres, d'autant qu'elles deviennent aujourd'hui, source de richesse ? Il peut en résulter l'avènement d'un cinquième pouvoir, celui des données, indépendant des quatre autres, législatif, exécutif, judiciaire et médiatique.

Éloge du nom de guerre

Le nom de mon héroïne n'indique pas « quelqu'un de sa génération », « quelque adolescente d'aujourd'hui», expression de mépris. Unique, Petite Poucette existe comme individu, comme une personne, non pas comme une abstraction.

Michel Autier et moi, projetons d'allumer un feu ou de planter un arbre illuminé avec des lasers à partir du Ka de chacun, image anonyme et individuée, à la Tour Eiffel sur la rive droite de la Seine.

Enchantée mais sévère, Petite Poucette : à rester à Paris, je vous trouve vieux, tous deux. Faites aussi flamber cet arbre volatil sur les rives du Rhin, pour qu'y dansent aussi en image mes amies allemandes ; en haut de col Agnel, pour chanter avec mes collègues italiennes ; le long du beau Danube bleu, sur les rives de la Baltique… Vérités en deçà de la Méditerranée, de l'Atlantique et des Pyrénées, vérités au-delà, vers les Turcs, Ibères, Congolais, Brésiliens…

Commentaire personnel

L'auteur nous décrit une transformation en devenir de la société de la même ampleur que l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie. Une différence notable est le temps sur lequel est enclenchée la mutation. Si l'écriture a mis des millénaires et l'imprimerie des siècles pour envahir tout l'espace comme il dit, la vitesse du changement actuel est extrêmement rapide au point d'accuser les philosophes de ne pas l'avoir anticipé. « Pourquoi ces nouveautés ne sont-elles point advenues ? Je crains d'en accuser les philosophes, dont je suis ». Dieu sait pourtant si les publications sont nombreuses. Il est vrai aujourd'hui que les discours sur la croissance et le travail comme bases structurantes de notre société sont toujours largement majoritaires. Ils sont cependant de moins en moins crédibles et de plus en plus irréalistes.

L'originalité de présenter Petite Poucette comme un personnage permet une lecture agréable. Le livre nous permet de voyager dans des idées originales, utopiques et discutables mais très intéressantes. Michel Serres nous propose un renversement de l'approche du savoir. Nous n'avons plus besoin d'enseignants puisque tous les savoirs sont disponibles en permanence à tous. Sont-ils pour autant accessibles ? S'il est vrai que de nouvelles pratiques existent et vont certainement encore être inventées, il n'en reste pas moins que les rencontres physiques sont déterminantes et permettent de créer une vocation, une passion. Tout ne peut être remplacé par le virtuel, l'échange avec un enseignant, un professeur, un chercheur et un

groupe d'élèves est fondamental. Michel Serres fait confiance dans l'inventivité de Petite Poucette et notre jeunesse. C'est bien l'intérêt et la beauté de ce livre.

Lien avec ma recherche

Michel Serres nous décrit de façon originale la transformation de la société avec Petite Poucette. Comme je le précise dans ma monographie, j'ai vécu ce changement sur le plateau du Mézenc dans un milieu rural avec une majorité de paysans. Tout le monde savait ce qu'étaient les animaux de la ferme. Aujourd'hui, ce n'est plus vrai, le bourg du Monastier ne compte plus d'exploitation, ni de troupeau en son centre. Les enfants ont une vie et un rapport aux animaux assez proches de leurs homologues en ville. La description des rapports de Petite Poucette avec la vie, la mort, la guerre, décrit la nouvelle situation des jeunes générations. Exemple : « nous n'avons pas connu la guerre, ni nos enseignants ». La dernière génération à avoir fait la guerre a plus de 80 ans, aujourd'hui, c'est celle qui a fait la guerre d'Algérie.

Le lien avec ma recherche se trouve en premier lieu dans la description d'une nouvelle société en devenir. C'est une suite logique des fiches de lectures précédentes, « *Les Suspendu(e)s* » de Sandrine Roudaut, « *La troisième révolution industrielle* » de Jéremy Rifking, *« Éducation populaire, puissance d'agir* » de Christian Maurel. Différence notable dans l'approche de Michel Serres, il décrit un monde en devenir, un changement en préparation, quelque chose qui se prépare et devrait basculer en peu de temps, bien qu'il ne donne pas de précisions sur les dates. Les autres, en particulier Rifking, décrivent un changement déjà en place. Petite Poucette annonce une société avec des changements radicaux, la fin de l'ère du savoir, la fin de l'ère des experts, la fin de l'ère des acteurs, la libération des corps. Une société qui ne soit plus structurée par le travail, une réciprocité entre « les notants et les notés » où tout le monde communique avec tout le monde. « La voix vote en permanence ». Michel Serres dit quelque de chose de très fort : « Nous ne voulons plus coaguler nos assemblées avec du sang », il y a là me semble t-il une base fondamentale de structuration à partir de la non-violence. Il propose également « le vote généralisé pour une démocratie généralisée ». Pour lui, nous sommes dans une situation de création, allons-y : « Le seul acte intellectuel authentique, c'est l'invention ».

Au travers de mes entretiens, je recherche l'inventivité des personnes rencontrées pour donner du sens à leur vie. Je vois un lien à faire entre l'inventivité de Petite Poucette et les pratiques rencontrées sur le terrain. Ce sera visiblement le travail de la troisième année de DHEPS.

8. Annexe 8 : Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*

Fiche de lecture N° 21

Date : 17/09/2018

L'entretien compréhensif de Jean-Claude Kaufmann, Éditions Armand Colin, 2016

Présentation de l'auteur

Jean-Claude Kaufman, sociologue est l'auteur de nombreux ouvrages d'enquêtes sur le couple et la vie quotidienne, qui pour la plupart ont utilisé la méthode de l'entretien compréhensif.

La question posée par l'auteur

Extrait de la quatrième de couverture :

Ce manuel présente de façon concrète les différentes étapes permettant de mener à bien un entretien compréhensif et d'élaborer un cadre d'interprétation.

La démarche consiste à s'appuyer sur les catégories de pensée des informateurs, tant pour conduire les entretiens de façon efficace que pour formuler des hypothèses. Elle peut s'appliquer au-delà de l'entretien en face-en-face, dans de nouveaux espaces d'enquête offerts par Internet. Jusqu'où et comment est-il possible de théoriser en partant du terrain ?

Résumé extrait du texte.

Introduction

Il n'existe pas une méthode unique de l'entretien mais plusieurs, si différentes entre elles que les instruments qu'elles proposent ont des définitions contradictoires. Les essais de généralisations, aussi compétents soient-ils, ont pour effet de produire de la confusion en lissant ces contradictions. Voilà pourquoi le perfectionnement de la méthode est si difficile.

L'entretien compréhensif : il s'agit d'une méthode à la fois peu répandue en tant que telle et très proche d'autres méthodes sur de nombreux aspects. Elle emprunte aux diverses techniques de recherche qualitative et empirique, principalement aux techniques ethnologiques de travail avec des informateurs. Mais, et c'est là, l'originalité de ce livre, les données qualitatives recueillis *in situ* sont concentrées dans la parole recueillie, qui va devenir l'élément central du dispositif. Elle emprunte donc aussi à la technique habituelle de l'entretien semi-directif. Situé au croisement d'influences diverses, l'entretien compréhensif constitue en effet une méthode très spécifique, avec une forte cohérence interne.

L'objectif principal de la méthode est la production de théorie, selon l'exigence de Norbert Elias : une articulation aussi fine que possible entre données et hypothèses, une formulation d'hypothèses d'autant plus créatrice qu'elle est enracinée dans les faits. Le modèle idéal en est défini par Wright Mills : c'est celui de « l'artisan intellectuel », qui construit lui-même sa théorie et sa méthode.

Le renversement du mode de construction de l'objet

1. Le débat méthodologique

L'industrialisation de la sociologie

Si la mondialisation débouche aujourd'hui sur des sociétés sans boussole incapables de dessiner des scénarios d'avenir, ce n'est pas sans lien avec cette expertise à courte vue et l'abandon de la théorie. Reconstituer les conditions d'un travail théorique représente un enjeu politique, un enjeu considérable

L’artisan intellectuel

L’information n’est pas le savoir ; l’accumulation d’information peut même tuer le savoir par des données. L’artisan intellectuel résiste au laminage du savoir par les données. Il est tout à la fois : homme de terrain, méthodologue, théoricien, et refuse de se laisser dominer ni par le terrain, ni par la méthode, ni même par ma théorie quand elle est dogmatique.

Débat méthodologique et débat théorique

Le présent livre prend clairement position pour une sociologie des processus, restant fermement arrimée à l’invention théorique.

La multiplicité des méthodes

Chaque enquête produit une construction particulière de l’objet scientifique et une utilisation adaptée des instruments : l’entretien ne devrait jamais être employé exactement de la même manière.

L’entretien impersonnel

L’enquêteur s’engage activement dans les questions, pour provoquer l’engagement de l’enquêté. Lors de l’analyse du contenu, l’interprétation du matériau n’est pas évitée mais constitue au contraire l’élément décisif.

L’analyse de surface

Quelle que soit la technique, l’analyse de contenu est une réduction et une interprétation du contenu et non une restitution de son intégralité ou de sa vérité cachée. Les entretiens sont non seulement d’une richesse et d’une complexité difficilement réductibles, mais ont la particularité de dissimuler l’essentiel dans les détours et les biais de la conversation, dans les « digressions incompréhensibles » et les « dénégations troubles ».

2. Une autre façon de produire

2.1 Qu’est ce que « construire l’objet » ?

« Construire l’objet » est une expression qui est devenue si courante en sociologie que chacun est souvent amené à l’employer sans même en saisir clairement le sens.

2.2 Théorie et technique

L’entretien compréhensif inverse les phases de la construction de l’objet : le terrain n’est plus une instance de vérification d’une problématique préétablie mais le point de départ de cette problématisation.

2.3 La rupture progressive

2.4 La sociologie compréhensive

La compréhension de la personne n’est qu’un instrument, le but du sociologue est l’explication compréhensive du social.

2.5 Théorie et terrain

La question du rapport entre théorie et terrain est au cœur de la sociologie compréhensive. Le progrès de la méthode ne peut être réalisé que par uen articulation toujours plus fine entre théorisation et observation ? L’ambition est de se situer très clairement dans cette perspective, de proposer une combinaison intime entre travail de terrain et fabrication concrète de la théorie.

3. La validité des résultats

3.1 La cible des critiques

Qu'est-ce qui vous permet de dire cela, quelle est la validité scientifique de vos résultats ? Critique légitime, car il s'agit bien du point faible de la méthode, mais critique souvent mal posée et gonflée à l'excès, par incompréhension du mode particulier de construction de l'objet.

3.6 La saturation des modèles

Le chercheur a une première idée sur la validité des résultats : il sait ou croit savoir, si ce qu'il dit est solide ou fragile. Certes l'impression de solidité peut n'être qu'une illusion, reposant sur une croyance trop forte en des thèses non fondées. Mais il existe des instruments pour la tester, le principal est la saturation des modèles. Ces derniers sont dégagés progressivement de l'observation. Au début ils sont flous et sans cesse remise en cause par de nouvelles observations. Pis ils deviennent plus nets et se stabilisent, le faits confirmant les grandes lignes et précisant les points de détails ; jusqu'au moment où il est possible de considérer qu'il y a saturation : les dernières données recueillies n'apprennent plus rien ou presque.

Il est rare qu'une recherche débouche sur la mise en évidence d'un seul modèle : elle est plutôt constituée d'un écheveau d'hypothèses, concepts et modèles situés à des niveaux très divers. Le chercheur doit alors trouver la forme adaptée, exposer ses résultats avec prudence, en signalant qu'ils demandent à être confirmés.

3.7 Les instruments complémentaires de validation

L'entretien compréhensif creuse pour découvrir les processus de à l'œuvre, la scène doit être située avec précision, dans un paysage, déjà connu grâce à des enquêtes diverses. Ceci porte un nom : le cadrage d'une recherche. Bien cadrée, l'enquête qualitative peut prendre davantage de liberté, et donc être plus inventive.

L'erreur habituel consiste à accumuler un maximum de références, d'auteurs bien en vue, utilisés comme cautions par le seul fait d'être cités, même si c'est dans le désordre et plus pou moins à propos. L'idéal est au contraire de n'employer que des références adaptées, au moment où elles sont utiles dans une démonstration. La référence est un élément de validation, mais elle doit autant que possible être utilisée en même temps comme un instrument faisant progresser l'argumentation : sa fonction de garantie de la validité, moins extérieure et plaquée, n'es sera que plus forte.

Commencer le travail : rapidité, souplesse, empathie

1. Entrer dans le sujet

1.1 la question de départ

Le sujet idéal est clair et motivant, le chercheur sait où il a envie d'aller, parce qu'il a l'intuition qu'il peut y avoir là, matière à découverte. Définir un thème ne suffit pas. Très vite, il est indispensable de réfléchir aux limites, car le premier danger de la recherche est de partir dans tous les sens. La définition de limite est un garde-fou élémentaire. Un outil privilégié : le plan, les titres et les parties et leur organisation représentent en effet un bon indicateur des principes opérant pour structurer la recherche.

Formuler un hypothèse dès le départ permet de prendre une petite avance dans la compétition continuelle entre le chercheur qui veut domine r le matériau et le matériau qui dans son processus d'accumulation tend sans cesse à l'engloutir.

1.2 La double fonction des lectures

Deux types de lecture sont nécessaires. Le premier a pour but de dresser l'état du savoir sur la question traitée. Il tend surtout à recueillir des données. Le principe du second type de lecture est totalement différent : le but n'est pas la synthèse acquis mais la problématisation, le nouveau savoir à construire dans la recherche. Pour avancer dans ce sens, il faut un groupe d'hypothèses fortes et bien articulées sans lequel l'objet ne pourra prendre du volume. Les lectures peuvent fournir les hypothèses qui font défaut

1.3 Des lectures essentielles

Il est urgent de redécouvrir le goût de lire. Pas de lire pour lire : de lire pour découvrir et constituer des outils de travail.

1.4 La compression de la phase exploratoire

La phase exploratoire ne doit pas durer trop longtemps. La grille de questions a besoin d'être expérimentée une ou deux fois, puis critiquée, avant d'être rédigée. Il y atout intérêt a ce ces préambules soient les plus brefs. La lenteur sera plus utile par la suite (prendre le temps d'interpréter le matériau).

1.5 Le regard sur soi

La particularité de l'entretien compréhensif est d'utiliser les techniques d'enquête comme des instruments souples et évolutifs : la boite à outils est toujours ouverte et l'invention méthodologique est de rigueur. Le travail du chercheur emprunte parfois à l'art du stratège.

2. Des instruments évolutifs

2.1 Le plan

L'essentiel est à l'intérieur, dans le groupe d'idées autour duquel tout va prendre forme. Il faut un fil pour enfiler les perles.

Le premier plan n'est pas facile à rédiger. Pour donner une idée, il n'est guère plus de 10 ou 20 % de mon plan initial qui se retrouve à l'arrivée.

De même, la définition d'un titre dès le début joue à la fois le rôle de guide et de vérification de la cohérence de l'objet. Si le titre n'est pas facile à trouver, complexe, à tiroir, c'est la preuve qu'il reste du travail de mise au point. Bien entendu, le titre aussi évolue, en parallèle à l'évolution de la recherche.

2.2 L'échantillon

La constitution de l'échantillon est à juste titre une des pièces maîtresses de l'entretien standardisé. Dans la recherche qualitative, le caractère significatif des critères habituels (âge, profession, situation familiale, résidence) devient moins opérant : ils fixent le cadre mais n'expliquent pas, alors que l'histoire de l'individu explique. La constitution de l'échantillon est alors un élément technique moins important. Ce qui ne signifie pas qu'il puisse être formé n'importe comment.

Dans l'entretien compréhensif, plus que de constituer un échantillon, il s'agit plutôt de bien choisir ses informateurs.

2.3 La grille

La grille est un guide très souple dans le care de l'entretien compréhensif. Une fois rédigées, il est rare que l'enquêteur ait à les lire et à les poser les unes après les autres. C'est un simple guide pour faire parler les informateurs autour du sujet. Mais pour y parvenir, il faut qu'elle ait été rédigé avec attention, totalement assimilée, appris par cœur ou presque.

L'informateur gère son degré d'implication dans l'entretien, et celui-ci dépend en grande partie de la confiance qu'il fait à l'enquêteur.

Les premières questions ont une importance particulière, car elle donne le ton.

3 La conduite de l'entretien

3.1 Rompre la hiérarchie

Le but de l'entretien compréhensif est de briser la hiérarchie, le ton à trouver est beaucoup plus proche de celui de la conversation entre deux individus égaux que du questionnement administré de haut. Parfois, ce style conversationnel prend réellement corps, le cadre de l'entretien est comme oublié : on bavarde autour du sujet.

L'informateur est surpris de se sentir écouté en profondeur et il se sent glisser, non sans plaisir, vers un rôle central. Il n'est pas vaguement interrogé sur son opinion, mais parce qu'il possède un savoir, précieux, que l'enquêteur n'a pas, tout maître du jeu qu'il soit.

3.2 L enquête dans l'enquête

Pour trouver la bonne question, il n'est d'autre solution que de se mettre intensément à l'écoute de ce qui est dit et d'y réfléchir pendant que l'informateur parle. Il a lancé une idée intéressante sans la développer ? Tout en évitant de l'interrompre de suite, il faut le réinterroger sur cette idée.

3.3 L'empathie

Tout en étant très actif et en menant le jeu, l'enquêteur doit savoir rester modeste et discret. C'est l'informateur qui est en vedette, et il doit le comprendre à l'attitude de celui qui est en face de lui, faite d'écoute attentive, de concentration montrant l'importance accordée à l'entretien.

Pour parvenir à s'introduire ainsi dans l'intimité affective et conceptuelle de son interlocuteur, l'enquêteur doit totalement oublier ses propres opinions et catégories de pensée. Ne penser qu'à une chose, il a un monde à découvrir.

3.4 L'engagement

L'enquêteur qui reste sur sa réserve empêche l'informateur de se livrer. Ce n'est que dans la mesure où lui-même s'engage que l'autre à son tour pourra s'engager. Pour cela c'est l'exact opposé de la neutralité et de la distance qui convient : la présence, forte bien que discrète, personnalisée. L'enquêteur entre dans le monde de l'informateur sans devenir un double de ce dernier. Il est donc possible et même conseillé de ne pas se limiter à poser des questions, mais aussi de rire, voir même de s'esclaffer, de complimenter, de livrer brièvement sa propre opinion, d'expliquer un aspect des hypothèses, d'analyser en direct.

Pour l'informateur, l'enquêteur idéal est un personnage étonnant. Il doit être un étranger, un anonyme, à qui on peut tout dire puisqu'on ne le reverra plus. Parallèlement, le temps de l'entretien, il doit devenir aussi proche qu'un familier.

3.5 Un jeu à trois rôles

L'empathie permet d'entrer dans le monde de l'informateur. Cette entrée n'est toutefois pas le but ultime, car elle n'est elle-même qu'un instrument pour atteindre des mécanismes sociaux ou produire de nouveaux concepts.

3.6 Les tactiques

L'humour est une technique particulièrement efficace : un enquêteur gai et souriant obtient des résultats incomparablement supérieurs à ceux d'un enquêteur morose et fermé.

Le statut du matériau

1. Pourquoi les gens parlent

1.1 La construction de la réalité

Nous somme infiniment contradictoires parce que nous avons en nous, au moins potentiellement toutes les contradictions de la société. Confronté à ce social hétéroclite incorporé, l'individu ne devient lui-même qu'en fabricant son identité, c'est à dire en tissant le fil qui donne un sens à sa vie.

1.2 Une situation expérimentale

Quand l'enquêteur parvient à entrer dans le monde de l'informateur, à trouver certaines catégorie centrales de ses mécanismes identitaires, celui qui parle est pris au piège de ses propres paroles : plus elles vont loin, plus il s'engage parallèlement pour mettre de l'ordre dans ce qu'il dit de lui, livrant d'autres informations qui exigent à leur tour de nouvelles mises en ordre.

L'entretien compréhensif constitue une sorte de situation expérimentale.

- 1.3 Banaliser l'exceptionnel

Il est inutile, voire néfaste, que l'enquêteur, et encore plus l'informateur, aient conscience de cette exceptionnalité. Pour l'informateur, l'objectif à atteindre est que la situation lui apparaisse le plus simplement du monde, qu'il lui suffise de se laisser porter par son engagement : il n'a pas besoin de comprendre le mystère. Même si l'entretien compréhensif construit un cadre tout à fait exceptionnel, l'enquêteur doit me banaliser pendant qu'il le pratique.

1.4 Le rôle de bon élève

Il est frappant de constater combien très souvent les informateurs entrent dans le rôle de bon élèves, prenant très à cœur l'entretien et s'appliquant pour bien répondre à chacune des questions

2 Vérité et mensonge

2.2 Les jeux d'influence en situation d'entretien

Les influences en situation d'entretien deviennent des alliées précieuses dès que sont comprises les règles du jeu qui les animent.

2.3 Les fables de vie

Les personnes interrogées ne disent pas toujours la vérité. Le décalage avec la vérité des faits objectifs est ailleurs que dans le mensonge. Les gens nous racontent parfois des histoires, loin de la réalité, non parce qu'ils mentent à l'enquêteur, mais parce qu'ils se racontent eux-mêmes une histoire à laquelle il croit sincèrement et qu'ils racontent à d'autres qu'à l'enquêteur, l'histoire qui donne sens à leur propre vie.

Mais le chercheur ne doit pas se laisser tromper ; il doit se méfier des histoires qu'on lui raconte, surtout des trop belles, bâties comme de vrais comptes de fée.

Le chercheur doit écouter attentivement les fables qu'on lui raconte, car c'st à travers elles qu'il trouvera des indices. Mais sans se laisser bercer er y croire lui-même naïvement.

2.5 Les explications indirectes

La tactique préférée est l'explication indirecte : parler de soi à travers ce qu'on dit des autres.

2.6 La diversité des contenus

Le contenu recueilli par entretien ne constitue pas une masse homogène. L'informateur varie fortement dans son degré d'engagement, pouvant passer en quelques secondes d'une

réponse de pure convention à des éléments essentiels : les phrases ont un poids qui n'est pas le même et qui devra être évalué au moment du dépouillement.

La fabrication de la théorie

1. L'investigation du matériau

1.1 Le vrai départ de l'enquête

La conduite d'entretien, bien que moment exceptionnel et très difficile à réaliser parfaitement, ne constitue pas la phase la plus importante de la recherche. Celle-ci vient ensuite, avec l'investigation du matériau, second départ de l'enquête, vrai démarrage du travail de fond, et qui peut largement récupérer les faiblesses de la phase précédente.

Le vrai départ de l'enquête se situe au moment où le chercheur, après avoir contemplé son tas de cassettes, se décide à traiter ce qu'elles contiennent, pour aboutir enfin à un texte sociologique élaboré ; phase généralement définie par le terme consacré d'« analyse de contenu ».

A mesure que le chercheur progresse dans la définition de modèles, il accumule de nouvelles clés de lecture de ce qu'il écoute : de jour en jour son oreille se fait plus fine et son enquête avance. Ce sont mes hypothèses et les concepts continuellement mis à jour qui permettent cette avancée. La fabrication de la théorie n'est donc pas seulement un objectif final, elle représente un instrument très concret de travail, qui permet d'aller au-delà du contenu apparent et de donner du volume à l'objet.

1.2 Imprégnation et émotions

Mener à bien ce travail implique que le chercheur adopte une posture et un état d'esprit caractéristiques. L'investigation du matériau doit être active et productive. Or, il n'y a pas de découverte sans volonté de découvrir.

Un bon moyen consiste alors à glisser d'une émotion à l'autre, de l'histoire de vie et de ses tumultes à la passion pour une hypothèse, qui ouvre la voie vers des chemins arides de la théorie. Enfin, viendra ensuite le temps de l'élaboration froide des concepts et de leur mise en ordre, du toilettage précédant la séparation entre le chercheur et le produit de son travail, de l'expulsion de tout sentiment de l'objet en phase finale d'objectivation. Mais lors de l'investigation du matériau (surtout au début), l'émotion constitue un instrument paradoxal de la construction de l'objet.

La passion, c'est bien connu ne se vit pas d'une manière régulière. Il en va de même de la création conceptuelle : l'envie de savoir ou l'élan provoqué par la découverte d'une nouvelle hypothèse ne sont pas constant.

1.3 Les fiches

Je note tout ce qui me vient à l'esprit. La base de la plupart des fiches est constituée par des phrases prononcées par des informateurs.

Il est rare que je note sèchement une phrase, sans autre commentaire. La plupart du temps, je divise ma fiche en deux parties.

Je ne fais pas attention à la manière de m'exprimer, ni à la grammaire, ni à la pureté des concepts : j'écris comme je pense.

Est-il bien utile de développer autant les commentaires puisque les définitions sont provisoires ? Il me semble que oui, car c'st ainsi que personnellement ma pensée se précise et avance, dans l'effort « à chaud » pour clarifier les nouvelles hypothèses.

En ce qui concerne les fiches, j'en rédige souvent plus de deux mille pour une recherche de deux ans, ce qui donne une moyenne d'environ dix fiches par page lors de la rédaction final.

2. Le frottement des concepts

2.1 savoir local et savoir global

Comment baissent les hypothèses ? Wright Mills explique qu'elles proviennent du mélange de deux éléments. D'une part, la volonté activiste du chercheur, son « agilité intellectuelle » et son « désir farouche de comprendre » ; d'autre part, au contraire, sa passivité, son ouverture tolérante, qui lui permettent d'accueillir des « soudures imprévues ». Si le chercheur reste prisonnier de ses seules idées sans s'ouvrir au nouveau, ses acquis théoriques stagnent et se rigidifient ; s'il est insuffisamment interventionniste, le relevé des « soudures » reste descriptif et n'est pas utilisé comme un instrument créatif.

Le chercheur doit donc maintenir son ouverture intellectuelle à tous les mouvements possibles, laisser jouer les transversalités les plus sacrilèges des dogmes établis.

Les moments de refonte du plan se prêtent bien à cet exercice de bilan sur la forme que devrait prendre le produit final. Plus il s'avère qu'il y a une carence manifeste (pas assez d matériaux, pas assez de théorie, accumulations d'observations mal articulées, etc.), plus il est nécessaire de tenir fermement la barre par la suite

L'hypothèse nouvelle semble arriver de nulle part. En réalité, elle résulte d'un long travail cognitif souterrain expérimentant des connexions audacieuses. C'est pourquoi, il est indispensable de trouver le moyen à certains de laisser divaguer très librement ses pensées, notamment dans le mouvement d'aller-retour entre savoir local et savoir global.

Dans les hypothèses calmes du dépouillement, les hypothèses occupent la position supérieure : elles fonctionnent comme grille de lecture du matériau. Quand une histoire est forte et révèle un aspect nouveau, c'est au contraire le matériau qui occupe le devant de la scène, instrument permettant de reformuler les hypothèses.

2.3 Comment utiliser les variations

Le mécanisme d'inversion de la hiérarchie entre hypothèses et matériau est continuel. Dès que l'on creuse suffisamment, des décalages avec le modèle apparaissent incitant à la reformuler. Certains détails attirent l'attention plus que d'autres. Il faut savoir donner toute son importance au « détail qui ne cadre pas », et qui « instaure la perplexité dans le raisonnement en cassant l'ordre des choses ».

Le chercheur souhaitant produire de la théorie doit savoir s'arrêter de classer, et se mettre en disposition d'utiliser les données comme des outils.

2.3 Induction analytique et cas négatifs

Les choses qui paraissent bizarres ne sont en effet ainsi que parce que l'on ne les a pas encore comprises. Il faut cependant privilégier le scénario de la découverte, et donner toutes leurs chances au « cas négatifs ». Car le cas négatif, bien que désagréable à vivre sur le moment, n'est nullement une calamité pour le chercheur. Bien au contraire, il représente souvent une opportunité pour « se sentir de l'ornière » de la répétition paresseuse et stérile des idées déjà acquises. L'exemple qui contredit l'hypothèse est « la clé du progrès de la connaissance ».

2.4 Les trésors cachés du matériau pauvre

Parfois, le chercheur accumule avec facilité un matériau abondant, presque trop. La difficulté pour lui est de ne pas e laisser noyer par c matériau, de dominer les catégories d'analyse qui ne cessent de lui être proposées, il lui faut d'une certaine manière garder ses distances. D'autres sujets produisent un résultat contraire.

Quel que soit le type de matériau, bavard ou pauvre, confus ou trop clair, la posture du chercheur permet de corriger ses défauts.

Le chercheur doit exploiter au maximum les données, comme s'il s'agissait de matériau pauvre. Il s'avère alors que l'exercice est intéressant, car il apprend à pénétrer en profondeur sous la surface des propos, à y travailler les ambigüités et contradictions, et à y découvrir les catégories implicites, très structurantes du social.

La créativité théorique à portée générale ne vient pas de l'accumulation systématique, mais au contraire du travail intensif sur des objets minuscules.

2.5 Dépasser la *Grounded Theory*

L'enquête de terrain comme point de départ pour fabriquer un nouveau type d théorie, évolutive et continuellement reliée aux données, est une invention prodigieuse, beaucoup plus accessible à un grand nombre de chercheurs. Mais elle ne se laisse aisément maitriser que dans ses premières phases, avec la formulation d'hypothèses élémentaires. La révolution d'un nouveau monde de fabrication de la théorie fondée sur les faits, n'est donc pas encore totalement accomplie. A mesure de la montée en généralité en effet, le chercheur doit apprendre à se libérer de la seule induction, et d'une induction trop puriste, pour la combiner avec des propositions théoriques établies, cependant mise à l'épreuve sur le terrain. Les lectures théoriques deviennent des instruments essentiels.

2.6 L'interprétation

Plongé dans l'écoute des entretiens, le chercheur ne cesse de prendre des décisions. Il évalue si la personne lui semble sincère ou si elle ment, il remet en cause une hypothèse ou la maintient. Ces interprétations sont incontournables, il n'y pas de recherche possible sans elles. Si le chercheur se limite à la raison donnée par l'informateur, il s'interdit de pouvoir mener un travail théorique. Il lui faut au contraire prendre le risque de l'interprétation, car la « connaissance sociologique est à ce prix ».

Inciter à la libre interprétation comporte un risque de subjectivisme, mais conseiller trop de prudence comporte le risque contraire, actuellement le plus répandu, et sans doute le plus grave : l'absence de production théorique, l'enquête qui ne parvient pas à décoller des faits. L'urgence commande donc de libérer l'interprétation. Il faut prendre confiance en soi et avoir de l'audace, ne pas avoir peur de faire des erreurs, oser un « coup de force interprétatif ». Le contrôle se fera après, quand il faudra savoir abandonner une tentative d'interprétation non confirmée par les faits. « Ce qui est regrettable, ce n'est pas qu'on est produit à un moment donné une interprétation abusive. C'est d'avoir voulu s'en tenir là sans autre forme de vérification.

2.7 La vie des concepts

Les concepts ont un cycle de vie. La naissance est la phase la plus confuse. L'âge adulte est enfin celui de la stabilisation définitive, et de la quête de confirmation par la communauté des pairs, âge où la simple hypothèse devient par cette vertu concept.

2.8 Le fil

Il n'est pas de recherche possible sans un fil conducteur, une chaîne d'idées centrales permettant de ne pas se laisser déborder par le matériau ou l'émergence non maîtrisée des hypothèses. Ma technique du plan évolutif rédigé dès le début n'a pas d'autre objectif : tendre le fil autour duquel devra s'enrouler la narration argumentative. C'est le même fil qui, dès les premiers temps de l'enquête, sert à orienter dans l'océan sans fin des données.

3. Quelques outils

3.1 Les phrases récurrentes

L'homme est un être pétri par la société de son époque, non seulement sous l'effet des déterminations extérieures, mais aussi profondément en lui-même Il lui arrive d'incorporer des fragments de social (des idées, des images, des modèles, des expressions) sans les digérer, et de les exprimer ensuite à l'état brut, tels qu'il les a assimilés. C'est évidemment pain béni pour le sociologue. Ce sont toujours les mêmes expressions qui sont répétées de façon précise, avec les mêmes mots. Au début, on ne les entend pas, car elles sont justement faites pour passer inaperçues. Mais, si le chercheur se prépare à cette écoute particulière, il ne peut manquer d'être frappé par la répétition. Ensuite, il faudra faire parler la phrase, ce qui certes moins facile.

3.2 Les répétitions

Chacun porte en lui des dynamiques de personnalité différentes, une infinité de schémas peu cohérents entre eux, voire contradictoires. L'impression d'unité donnée par l'informateur dans son récit ne doit donc pas tromper le chercheur. Il lui faut se méfier d'elle et aller au-delà.

Pour le chercheur, l'instrument privilégié pour ne pas se laisser prendre au jeu de la trop belle histoire qu'il entend est le repérage de contradictions dans le discours. Elles lui indiquent l'existence de logiques différentes qui, une fois mise en évidence, lui donneront une marge d'action et un sens plus précis à ses diverses composantes.

3.3 Les contradictions récurrentes

Au croisement des contradictions et des phrases récurrentes, le bonheur du chercheur est de découvrir ce véritable trésor : des phrases à la fois contradictoires et récurrentes, qui représentent un instrument d'analyse d'une puissance considérable, car elles signalent très souvent un processus central.

Terminer le travail

1 Le calendrier

1.1 La saturation du modèle

De la même manière que les hypothèses ont un cycle de vie, le modèle théorique évolue progressivement vers la maturité. Cela se vérifie par un fait facilement observable : il se stabilise, se « durcit ». Ce qui est convenu d'appeler la phase de saturation. Le chercheur doit donc éviter de se laisser porter par la saturation progressive, mais au contraire la maîtriser, et adapter son attitude selon le bilan qu'il tire de la situation.

1.2 L'inversion de la posture du chercheur

La maîtrise du processus est d'autant plus essentielle que le chercheur change radicalement de posture entre le début et la fin de la recherche. Au début, armé de sa question de départ, il est ouvert à l'écoute du matériau, prêt à se laisser emporter par les hypothèses les

plus folles ; à la fin au contraire, il n'écoute que pour perfectionner son modèle, travailler sur son architecture interne et ses articulations.

Le chercheur doit effacer toutes les traces de l'agitation et des troubles qui pourraient rendre l'ensemble confus, retenir ses doutes, ses hésitations, ses colères passées. L'objet écrit ne va plus lui appartenir et doit pouvoir vivre sa vie tout seule. Pour cela il doit être aussi cohérent que possible et articulé autour d'une suite logique d'arguments.

1.3 L'embellie finale

La saturation n'est pas un processus parfaitement régulier. Le chercheur doit s'y attendre, et pour cela réserver le temps nécessaire dans son calendrier. L'idéal est toutefois une théorisation modérée en phase finale, tranquille, axée sur des détails, respectueuse dans ses gandes lignes de l'architecture longuement mise au point. Le chercheur ne doit pas se laisser s'emporter dans des hypothèses nouvelles à n'importe quel moment.

1.4 Le rangement des fiches

A première vue, il donne l'impression d'être simple. En fait, il s'avère qu'il y a rangement et rangement. Elles peuvent se rapporter à un thème descriptif. Mais elles peuvent aussi être utilisées à un tout autre endroit et de façon beaucoup plus efficace, pour fournir un matériau précieux au cœur d'une argumentation. Il est donc judicieux d'avoir une lecture iconoclaste au moment du rangement des fiches. Je copie puis colle chaque fiche numérique à une place précise sur le plan, produisant ainsi un (très gros) document, qui facilite » grandement la rédaction finale.

2. L'esthétique de l'objet

2.1 L'art du paquet

Le terme objet, couramment employé en sociologie, de réfère au processus d'objectivation. Construire un objet, c'est rompre avec les perceptions subjectives et le savoir commun. Pour aboutir à ce résultat, le chercheur réalise une recherche, ferme le modèle en phase terminale, rédige un travail fini pouvant se suffire à lui-même. En d'autres termes, il fabrique un véritable objet, un objet formel et même physique, prenant la forme d'un texte écrit.

L'effort de type artistique commence dès le début. Toutefois, les aspects artistiques se renforcent en phase terminale. Quand à la rédaction, il est évident qu'elle est dominée par les exigences formelles.

2.2 La structure interne

Deux éléments concourent à la beauté de l'objet scientifique. Les aspects de présentation et la structure interne, le cœur théorique, la qualité des articulations et des enchainements argumentaires, la logique et la cohérence du raisonnement.

Le chercheur est affronté à un choix décisif : il peut privilégier soit les concepts centraux, soit les variations de détail. Selon, le choix opéré la recherche finale sera très différente. Prendre conscience de cette alternative est difficile dans une première recherche. L'étudiant-chercheur se laisse souvent emporter dans un sens ou dans l'autre. Pour combattre ce risque, il faut absolument hiérarchiser, même si l'on n'a pas pour ambition de produire un travail théorique.

Fermer le concept signifie que le chercheur ne le considère plus comme une hypothèse, mais y croit et cherche à transmettre sa croyance au lecteur. Il faut croire à ses concepts centraux, et tenter de les imposer, sinon la construction du modèle est impossible. Il faut

parvenir à convaincre sans dépasser la limite, une bonne méthode consiste à adopter un style concret de rédaction, étroitement articulé aux faits d'où sont issues les hypothèses, parfois avec des termes différents pour éviter la routinisation linguistique à caractère magique.

2.3 Le montage

Le fil argumentaire est essentiel à la fois à la qualité scientifique et à la beauté de la recherche. Il est l'héritier du fil qui avait servi de guide dans les investigations et la problématisation. L'idéal serait de rédiger une recherche comme un roman classique, dont le fil ne serait une histoire mais la suite des arguments, parfaitement liée tout en étant plein des surprises et de rebondissements. Dans la dernière phase du travail, il faut privilégier la simplicité et la linéarité du récit central, car la force de l'argumentation en dépend.

Il est nécessaire de faire la chasse aux digressions, aux apartés, aux coupures dans le récit, aux parties qui se suivent sans lien. Une des erreurs est la rédaction sandwich. Car ce style montre que la théorie n'a pas été utilisée comme un instrument, le matériau n'a pas parlé. Il faut réussir à lier au plus fin, à malaxer concepts et matériau dans le déroulement du fil argumentaire. Un autre élément est d'ordre plus technique : il faut fractionner les extraits. A ce stade du travail, après le sculpteur et son argile, une autre image m'apparaît : celle du monteur de film. Il a devant lui une histoire et un stock de *rushes*. Il va inlassablement visionner, choisir, placer à l'endroit exact, couper au millimètre, travailler les enchaînements. Le chercheur doit faire exactement la même chose avec son matériau d'entretien.

3. L'écriture

3.1 La légèreté

Après avoir dominé le matériau à partir de la grille théorique, le chercheur doit parvenir à dominer le matériau et théorie dans l'acte d'écriture, à prendre de la distance, de la hauteur, de la légèreté. Pour assurer la transition vers la logique d'écriture, le chercheur doit s'extraire encore plus de la théorie en acte des premiers temps de la recherche, et mettre au premier plan le travail sur les enchaînements. S'il reste trop près de ses idées issues du travail d'enquête, s'il rentre trop dedans en oubliant la rédaction, le fil risque de casser. La rédaction doit se détacher un peu des fiches, prendre son envol de temps en temps.

3.2 L'honnêteté

La légèreté de la rédaction n'a pas pour but de faire agréable : c'est un instrument de la scientificité en phase terminale. Elle doit être d'autant plus rigoureuse que la plume prend de la liberté par rapport à la lettre des fiches. D'une manière générale la méthode de l'entretien compréhensif exige une très grande honnêteté de la part du chercheur.

Bien que brefs, les extraits d'entretien doivent être cités au plus près de leur forme originale. Il ne faut pas gommer les bredouillements s'ils disent quelque chose, i faut répercuter les mots grossiers dans leur teneur exacte. De la même manière, il ne faut pas hésiter sur la ponctuation pour traduire le rythme.

3.3 Le style

Il est possible aussi de rédiger dans un autre style, plus simple, plus personnel, tout en respectant les contraintes de la recherche. Quand le chercheur rédige, il est bon qu'il se donne un objectif de clarté. Bien sûr, tout ne peut pas être écrit simplement ; quand l'enchaînement des concepts est complexe, il ne peut être rendu par trois mots guillerets.

3.4 La double audience

L’étudiant qui rédige son mémoire en vue d’une soutenance déplore parfois la faiblesse de son public. Cet inconvénient a toutefois son revers positif : il sait très précisément pour qui il écrit, et doit effectivement écrire pour ce public très ciblé. Quand le chercheur a le bonheur de publier plus largement, la chose se complique : pour qui doit-il écrire ? Certains conservent la virgule près, le style du microcosme ; et le large public se réduit au microscopique. D’autres au contraire prennent le langage vif (ou politique) de l’air du temps ; mais ils perdent leur âme de sociologue.

Conclusion

Après l’avoir lu intégralement, pour assimiler la logique d’ensemble, il est d’une certaine manière préférable de l’oublier, de forger ses propres outils adaptés à l’enquête à mener, d’imaginer sa méthode personnelle.

Ce conseil ne doit pas être mal interprété, lu comme une incitation à la liberté sans règle, à l’improvisation anarchique. L’entretien compréhensif est une méthode créative, fondée sur sa souplesse des instruments. Mais ce n’est pas une méthode facile et sans principe, tout au contraire. Il n’est pas possible d’imaginer qu’il puisse exister de bonne recherche sans travail, ni rigueur : bien que souple, l’entretien compréhensif en exige beaucoup. Et sa mise au point n’est jamais terminée, ce n’est pas non plus une méthode immédiatement disponible.

Lors de son premier travail de recherche, l’étudiant dépasse la connaissance abstraite de la méthodologie, il doit obligatoirement mettre la main à la patte, et pour cela choisir ses instruments. Les premiers pas sont souvent fondateurs.

9. Annexe 9 : Jean Peneff, *Le goût de l'observation*

Fiche de lecture N° 5

Date : 19/06/2017

« Le goût de l'observation », Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales de Jean Peneff, Éditions La Découverte, 2009

Biographie

Jean Peneff, professeur émérite de sociologie, a été maître de conférences à la faculté lettres de Nantes et professeur à l'université d'Aix-Marseille-I

« Le goût de l'observation » a été publié en 2009 par les éditions, La Découverte.

Du même auteur : Ecoles publiques, écoles privées dans l'Ouest (1987, L'Harmattan), La Méthode biographique (1990, A. Colin), L'Hôpital en urgence (1992, Métailié), Les malades des urgences (2000, Métailié), La France malade de ses médecins (2005, Les Empêcheurs de penser en rond).

La question posée par l'auteur

L'observation participante a cent ans. Ce livre retrace son histoire européenne et américaine. L'auteur montre ce qu'elle doit, aussi bien à des écrivains, à des journalistes du judiciaire qu'à des militants et des déportés.

Occasion d'une plus grande curiosité sociale, d'une meilleure « objectivation de soi », possible ouverture sur son propre univers, l'observation participante concerne tout le monde. Plus qu'une technique sociologique, c'est un style de vie pour lequel l'auteur propose une série d'exercices destinés aussi bien aux profanes qu'aux spécialistes, tirés de quarante ans de pratique et d'enseignement.

Résumé extrait du texte :

Introduction

L'observation et l'expérience directe sont l'instrument des idées et des croyances que nous accumulons. Elles sont à la base de tous les apprentissages, le moteur de l'action et le façonnage de nos idées sur le monde, la source de nos habitudes pour agir et penser. Le sociologue sort de son bureau, se mêle à la vie ordinaire et intervient dans le concert des rôles sociaux pour obtenir les éléments d'un savoir qu'il rapporte de ses lecteurs : cela s'appelle *l'observation participante*. Elle est rendue singulière par la pratique de l'immersion. Ceux qui choisissent l'observation participante se rendent maître de leur terrain. Ils sont dans la plus grande proximité avec leur sujet. Ce sont des artisans, des bricoleurs, ils s'imprègnent discrètement du milieu où ils évoluent, vivent les situations ordinaires.

La naissance de l'observation dans les sciences

Les sciences d'aujourd'hui sont le produit d'observation accumulées pendant des millénaires. La réflexion sur l'observation est donc aussi une réflexion sur les sociologues et l'évolution des conceptions de leur métier. Le retour du besoin d'observation à l'école, l'observation est la voie royale d'acquisition d'une connaissance. C'est pourquoi, il est temps de redonner toute sa place à l'observation comme méthodologie autonome. Dans les sciences exactes, l'observation fut constante dans la conquête du monde par l'humanité. Charles Darwin ou l'hymne à l'observation, Darwin établit lui-même une relation entre l'apprentissage dans l'enfance et l'empirisme savant. Il fut un collecteur et collectionneur enragé. Le rôle du détail est primordial, non pour ajouter une pièce supplémentaire mais en tant que test à la généralisation. La vision concentrée longue et répétée des naturalistes

s'oppose à la brièveté que nous manifestons souvent dans l'observation sociologique. Le progrès doit beaucoup aux grands siècles de l'observation (XVIe, XVIIe, XVIIIe). Mais les moyens accordés aux sciences naturelles via le nombre de chercheurs sont disproportionnés par rapport à la sociologie, véritable parente pauvre. Le besoin d'une sociologie de plus en plus concrète se fait actuellement sentir.

L'expérience des enfants

La curiosité infantile ne connaît de frontières de disciplines. Leur sens de l'observation s'affine ou s'affaiblit selon le degré d'incitation ou l'ouverture de l'environnement. L'importance de la rue comme formation saute aux yeux. On néglige l'ethnographie souterraine, les batailles d'enfants. C'est pourtant là que se construit la socialisation ! Il est surprenant que si peu de choses aient été racontées par des sociologues sur le monde de l'enfance. Les souvenirs d'enfance des sociologues, Bourdieu n'a pas connu la liberté des jeunes gens de sa commune, élevé en tant que fils unique par un père semble t'il sévère. Dans son parcours intérieur, on ne peut nier le poids de l'origine modeste qui a exacerbé sa fibre populaire, puisqu'il est un des premiers sociologues notoires issus des classes moyennes ; il en a tiré un sentiment de singularité exaltant. On ne connaît pas avant lui de sociologue ayant vécu directement une telle proximité populaire.

Versions indigènes, visions ruralistes

Il n'y a pas de malédiction frappant un type d'observation rétrospective si elle participe des mêmes principes que le compte rendu monographique. Ethnographies savantes et observations d'amateurs, il n'est pas surprenant que L. Wylie, ethnographe par hasard, sans théorie à défendre, le seul non-professionnel de tous ces « observateurs de paysans »soit celui dont la perception se rapproche de ma vision indigène de l'après-guerre.

Les intérêts symboliques de l'ethnographe : dans mon enfance, nous ressentions une excitation permanente face à ce savoir social pratique. Il trouvait une légitimation partielle dans la culture scolaire que nous recevions. Ce n'était pas l'école d'abord qui nous donnait des leçons d'histoire ou de civisme mais la vie réelle et nous reconnaissions dans les leçons du maître les images de la vie de tous les jours. Ce sont les données et les modes de construction qui font les « sociologies ». Le but de la participation en observation n'est pas de sonder les cours et les âmes, il est de trouver des faits ignorés et des justifications qui ne sont pas évidentes au premier coup d'œil. La capacité des sociologues à assumer ultérieurement un rôle dans l'observation participante se joue dans ce décentrement appris durant la jeunesse. Si l'auto-analyse n'est pas rigoureuse, elle est exposée à l'indulgence de soi, voire à la complaisance.

Romanciers, journalistes, artistes

Rendre mobile son attention, se déplacer pour voir, se placer en situation « étrangeté », ces habitudes se prennent jeune durant l'adolescence.

Les trois observateurs d'Aix-en-Provence, E. Zola, P. Cézanne et J.-B. Baille, sont devenus des célébrités dans leur domaine. Leurs loisirs durant les journées, hors du lycée, ont été racontés par Zola. Il a insisté sur la combinaison vie vagabonde et amour de la nature/culture scolaire/pratique de l'art (poésie, dessin, musique). Il est probable que Zola est toujours pris des notes sur le motif, comme ses amis peintres multipliaient les esquisses avant le travail en atelier. Ses dossiers étaient emplis de « résumés » de livres ou d'articles, extraits de texte, témoignages envoyés par des correspondants. La préparation de *Germinal,* de *la*

Terre ou de *la Débâcle* par exemple, a exigé le dépouillement de dizaines d'ouvrages ou de correspondances.

Le journalisme : l'enquête sociale, un des mobiles de l'observation fût la volonté de connaissance des conditions de vie du peuple. Plusieurs exemples : Techkov brava l'interdit du tsar et se rendit au bagne ; Anne Tristan [1987], militante antiraciste qui entra au Front national et devint quasiment secrétaire d'une section à Marseille ; G. Wallraff se fit passer pour un travailleur immigré turc [1986], mais aussi des comédiens comme par exemple Dustin Hoffman a créé le rôle d'un autiste dans *Rainman* après l'observation d'un établissement de handicapés ; Nathalie Baye a suivi des patrouilles de police pour parfaire son personnage de prostitué dans *La Balance.*

Les origines de l'observation participante

Devenir indigène dans un univers étranger en partageant le travail et la vie des personnes sur place, cela n'avait préexisté à aucune activité sérieuse dans les sciences humaines et constitue l'apport historique de la sociologie. En Europe, il n'y a pas eu d'équivalent à ce qui fut proposé aux Etats-Unis. A partir des années 1920, à l'université de Chicago, l'observation devint sociologique. L'Europe en guerre a été un creuset d'innovations quant à l'observation. Des partis politiques comme le parti communiste jusqu'à l'expérience extrême, le camp de concentration, l'observation par des détenus témoigne de l'exceptionnelle fécondité de la démarche. La confiance à accorder à une observation réside d'abord dans le volume des notes puis dans l'estimation de leur qualité offerte au lecteur. Les détenus racontent que leur prise de notes fut improvisée au début, systématique à la fin, toujours bricolée en raison du manque de papier. La somme d'idées que ces auteurs produisent est inestimable. Le malaise provoqué par les représentations du social par observations profanes et savantes ne s'impose donc pas toujours. Voilà pourquoi nous les avons mêlées. Historiens, militants, romanciers, journalistes, ethnographes amateurs nous interpellent, fournissant des éléments comparatifs.

La formation des générations de l'après guerre

Une finalité est de découvrir les « expériences » qui marquèrent la courte histoire de l'observation. Vint en premier l'apprentissage politique de l'après guerre. Dans cet univers rural et politisé, l'éducation par les familles et l'école, la vie locale avaient été notre héritage avant que nous fassions nos propres expériences lors d'évènements imprévus : une guerre coloniale (1954), une révolution civile (1968), un putsch militaire et l'effondrement momentané de nos institutions républicaines (1961) ; toutes choses qui nous stupéfièrent et relancèrent notre désir d'observation.

Une autre formation : le salariat. Le travail salarié a été une autre occasion de diffuser l'observation participante à grande échelle. Ce ne sont ni la guerre d'Algérie, ni le maoïsme bien sûr qui firent l'occasion américaine mais le travail précoce, l'obligation de payer ses études.

L'idée de l'observable dans la sociologie française

Cinquante après les Etats-Unis, au début des années 1990, de jeunes sociologues s'émancipèrent progressivement et se saisir de nouvelles orientations. Tout le monde s'y est mis ? Non, seulement 20% des chercheurs qui publient ! L'entretien reste la technique privilégiée au point que l'on peut dire que l'observation française est saturée d'entretiens.

La relation orale oriente les faits concrets sélectionnés.

La relation ambiguë à la théorie : le travail philosophique reste la référence, Bourdieu déclare sans ambages : « il ne se passe pas un jour sans que je lise ou je relise des œuvres philosophiques… » Ils amalgament (*les philosophes*) sous ce terme des formes floues ou antinomiques : interactionnisme, ethnométhodologie, microsociologie, associées au titre de l'impuissance ou de la faiblesse théorique. Le principal est de comprendre comment le monde fonctionne, pas de faire de la théorie. Pour la réussite de l'observation, il nous manque de bons descripteurs. L'énumération n'est pas un art facile, il faut des tonnes de détails. Justifier la description par l'expérience, le sérieux de l'ethnographe et du sociographe se manifestera aux yeux de tous par la dimension et le contenu de leurs carnets de terrain.

Exercices de perfectionnement

Comme pour toute faculté, si on ne pratique pas intensément, on perd sans doute l'inclination à l'observation. C'est pourquoi on propose ci-dessous des exercices afin de maintenir le sens de l'observation en éveil. La formation du novice doit prévenir des faux espoirs : les échecs sont nombreux. Une dose d'opacité est nécessaire partout dans la vie sociale. C'est pourquoi il est utile de débuter une observation en réfléchissant aux résistances des plus déterminés et des plus hostiles à notre présence sur le site. La sociologie observationnelle ne formule pas, dès la sortie, une nouvelle théorie ou la variante d'une ancienne. Elle n'encourage pas les jugements catégoriques ou les conclusions péremptoires. Comme exercice, nous proposons donc de : 1) regarder la télévision sans le son ; 2) voyager en étranger dans sa ville ; 3) sortir de sa classe sociale.

Dépayser le regard familier : couper le son. On commencera donc par séparer deux moments cruciaux : regarder sans entendre et écouter sans voir, voilà les deux premiers pas dans l'échelle de conscience. Objectiver, c'est se distancier, c'est ne pas saisir instantanément quels sont les buts des acteurs, quelle leçon ils veulent nous faire tirer. Sortir de ses réseaux urbains et de sa classe : regarder pour savoir et non pas « regarder en croyant savoir » est une leçon simple à donner à ceux qui sont trop sûrs de leur capacité de vision. Observer n'est pas un acte banal qui exige un crayon, un carnet, un peu de mémoire.

Comment faire un compte rendu d'observation : après le regard, l'écrit ! Tout le monde prend des notes. Les notes ne sont pas l'apanage du professionnel de l'observation. Les accumuler ne trahit pas seulement l'obsession de ne rien oublier, mais donne l'obligation de réfléchir, de donner un sens à la recherche de cas et de significations données par les acteurs. Ce travail en plusieurs étapes d'écriture et de mobilisation de la mémoire est exigeant. Il demande à l'ethnologue un dédoublement et donc des aménagements dans sa vie pas toujours possible ou auquel il se refuse.

Comment rédiger une note ? Note signifie un ensemble large de documentation écrite ou orale, recueillie ou produite par le chercheur, en premier lieu de visu où les descriptions qu'il fait à partir des choses vues et entendues. L'essentiel est que le chercheur en soit à l'origine et qu'il maîtrise leur enregistrement. S'astreindre à décrire scrupuleusement signifie envisager toutes les hypothèses, prévoir sans savoir, laisser ouvertes toutes les interprétations que la suite validera ou pas. Chaque jour, on s'appuie sur les choses apprises la veille. Cela demande une attention intellectuelle et corporelle afin de maintenir le sens en alerte. C'est dans cette tension que réside la valeur de la technique. « Observer toi, si tu veux observer les autres » reste une maxime légitime. Tout de qui est conscient ne devient pas observation et toutes les

observations ne sont pas conscientes. Rédiger, c'est trier dans la conscience pour construire les faits observés.

Les entraves de l'observation dans le monde contemporain

Le déclin de l'expérience de l'observation n'est pas compensé par l'intensité des échanges à distance. Comment sortir de ce dilemme : bien trop de véhicules à messages et presque rien à transporter.

Une appartenance de classe ambiguë : nous appartenons tous à plusieurs classes simultanément. Nous pouvons être actionnaires et révolutionnaires ; et il y en a de nombreux parmi les dirigeants les plus radicaux, altermondialistes ou non. Nous pouvons être salarié et employeur occasionnel, locataire mal logé en même tant que propriétaire immobilier. La ségrégation par les revenus pénètre tous les aspects et a éloigné les catégories sociales. Tout cela sonne le glas de l'observation spontanée de la part des classes moyennes qui firent la charnière avec le peuple. « Vous aspirez à diriger le peuple ? Fuyez-le ! » Plus cruel encore est la vision des leaders de gauche rencontrant par accident le peuple en émoi. Dans les manifestations de masse, les chefs sont soigneusement protégés de toute confrontation intempestive.

Dépolitisation ou abstention active ? L'abstention électorale équivaut à une critique interne de l'organisation et de la vie politique. Le silence électoral a des choses à dire au regard de l'abstentionnisme sélectif tactique (la plupart des cas).

Sondage, audimat, recensement de la population : le sens critique et la raison analytique se rencontrent dans la contestation des sondages et dans la prétention à saisir une intention globale quand on sait que la moitié de la population ne participera le jour du vote.

L'audimat, le recensement, un autre effet de la compétition est la lutte pour imposer la validité des chiffres d'audience de la télévision. Les instruments de mesure restent obscurs. L'évaluation systématique commence par le doute systématique.

Le recensement est une entreprise techniquement difficile y compris quand la population est culturellement et socialement homogène. L'histoire des recensements témoigne du problème d'un état de droit : le dénombrement forcé par entrée dans les domiciles privés. Les illégaux, les familles polygames, les sous-locataires de logements surpeuplés, beaucoup sont introuvables (SDF, interdits de séjour, habitants de squat, caravanes, inclassables). La Russie, les Etats-Unis proclament une couverture considérée comme satisfaisante. C'est une probabilité peu crédible. La Chine, elle, admet une sous-évaluation d'environ 10%.

Les grandes enquêtes sociologiques et leurs difficultés

L'enquête directe pourrait être considérée comme une forme supérieure d'enquête en sociologie pour plusieurs raisons. D'abord, elle évalue la validité des études sociologiques à base quantitativiste. Ensuite, elle autorise une perspective critique sur elle-même par une revisite du travail. Enfin, la plus proche des sources, elle met à l'épreuve les grandes enquêtes nationales sans poser les questions de doctrine, mais uniquement celles des conditions empiriques de la fabrication.

On ne pourra pas attendre de la démographie, de l'économie ou de la politologie la critique de la fiabilité de leurs données chiffrées. En revanche, la lutte contre les abus de l'illusion statistique revient aux sociologues. La sociologie la plus critique n'a pas les moyens de ses ambitions si elle ne contrôle pas ses matériaux statistiques produits par des institutions. Les enquêtes empiriques en revanche, insistent sur la responsabilité professionnelle de l'acte

individuel de recherche qui n'est ni un travail rémunéré au rendement ni un acte délégué. Ce n'est pas parce que nous tous, avons une vie sociale que, tout, de notre vie est social. Et la méthode observationnelle commence par démystifier les prétentions à la généralisation ou à l'exhaustivité. Ceci dit, personne n'abandonnera les dénombrements et les comptages. Un tel renoncement serait absurde.

La place de l'observateur participant dans la sociologie

Les diverses formules de l'observation participante, l'enquête participante en sociologie est un degré supérieur de l'observation puisqu'elle est la forme particulière de conscience, acquise par l'expérience et l'aboutissement d'un processus qui vient de loin représentant la modernité.

L'implication dans le rôle, il est envisagé ici sous l'angle de la maîtrise du rôle avant l'entrée. L'avantage de connaître le milieu que l'on va étudier. Le niveau d'implication dans le rôle est surtout défini par la durée et la nature de la position empruntée. Des dilemmes se posent à tout moment. Les débutants ne devront pas s'inquiéter de ne « rien voir ». Ce piétinement ou ces échecs sont courants et légitimes.

Les étapes de la rencontre avec les enquêtés. En France, l'ordre d'apparition fut inverse et l'observation se fit jour longtemps après que les modes d'enquêtes jugés légitimes et nobles furent imposés comme dominants et largement diffusés. En tout cas les sociologues perdaient la maitrise de ses données avant de l'avoir vraiment acquise. Et cela transformait la vocation de la discipline qui se livrait sans aucun scrupule aux conditions des institutions.

Le pragmatisme de la sociologie, la question de la collaboration avec la philosophie reste posée. Nous entrons dans le domaine le plus controversé : de quelle philosophie ou de quelle psychologie sociale la sociologie a-t-elle besoin ? Les fondations étaient installées afin que cette première révolution en produise une seconde et c'est bien sûr à Chicago qu'elle eut lieu, à savoir que la rencontre primaire ne suffisait plus et qu'une forme provoquée, une mise à l'épreuve étaient nécessaires. C'était le sens de l'évolution : toujours plus d'action sur le monde et toujours plus de concret exigé. Naquit l'observation participante dans les termes identiques à ceux que nous connaissons actuellement. Il faut partager, éprouver, sentir comme « eux » si on veut comprendre, connaître les secrets organisationnels pour appréhender les mécanismes de pouvoir et d'inégalité.

La situation en France : d'autres courants ne recommandèrent pas de faire des observations. Le pragmatisme a été mal reçu en France. Bourdieu assimile l'observation à de l'empirisme vulgaire. Il amalgame sous ce terme des formes distinctes parfois antinomiques : interactionnisme, ethnométhodologie, microsociologie.

Observations et tradition de Chicago : l'observation de Chicago est allée jusqu'au bout de la transformation passant d'individus-sujets à informateurs puis à collaborateurs. Il suffit de comparer aux autres sciences sociales. Les historiens ont depuis longtemps leurs collaborateurs patentés nommément cités. Une profession a besoin d'auxiliaires et non de prophètes. Une discipline sans amateurs meurt !

La question de l'écriture, les sociologues empiristes insistent sur la limpidité et font implicitement de ce sujet une affaire démocratique de lisibilité pour tous publics.

Les interactionnistes et l'observation : l'observation a été l'instrument privilégié des variantes interactionnistes en raison de sa malléabilité. Elle s'apprend très vite et demeure

ouverte. Les propriétés d'une méthodologie aussi éclectique font comprendre qu'il n'y a pas de recette unique mais des « ficelles », susceptibles de nombreuses applications libres.

Les petits groupes, il demeure toutefois une unité de vision : l'axe d'observation est le groupe. Pas d'individu mais des individus en groupements, pris dans plusieurs étaux de relations.

La sélection pour le métier en France, l'autonomie de recrutement en sociologie fut décidé en 1970. Jusque là, il était sous influence des philosophes qui décidaient en commission de l'enrôlement ou de la gestion des carrières de sociologues au CNRS. Durkheim, Aron et Bourdieu ont pesé sur le destin de la sociologie en raison de leur intervention en faveur d'un essentialisme scientifique, nécessaire pensaient-ils, à l'installation de la discipline.

Conclusion

Y a-t-il autant de sociologies que de sociologues ? C'est excessif mais un peu vraie. D'autres la considère comme la mère de toutes les sciences. Néanmoins, c'est l'observation participante qui est la moins interventionniste, respecte le cours naturel des évènements. Pour aller au terme d'une pragmatique de l'observation, il me fallut ajouter une autre source : l'expérience de l'auteur lui-même. Ce traité a mis en valeur l'observation ethnographique sans renier ses origines, sans en rejeter les normes quotidiennes et il a autonomisé ce qu'on appelle la participation, la partie la plus intéressante et créatrice de la pratique, la détachant de l'amalgame actuellement bien confus des méthodes de terrain.

Le présent ouvrage était donc un objectif et une étape : le programme que nous nous étions fixé avec quelques collègues de l'université de Paris VIII, a été, on l'espère partiellement réalisé : redonner une dimension temporelle, une profondeur chronologique à l'explication des faits sociaux, faire une critique raisonnable de l'usage des statistiques administratives en sociologie et enfin réhabiliter l'observation. Une étape faites d'incertitudes et probablement d'erreurs que les futures générations rectifieront.

Commentaire personnel

J'ai choisi ce livre suite à l'intervention d'Anne-Lise Favier au séminaire de Villefranche-de-Rouergue et la découverte à cette occasion de l'ethnologie. « Le goût de l'observation » de Jean Peneff m'apporte plusieurs réponses sur les questions de l'observation.

Comme il l'explique, tout le monde la pratique plus ou moins. J'ai aussi pratiqué une observation intuitive, plus particulièrement sur deux terrains. Le premier est le plateau du Mézenc et son histoire atypique. Le second est le milieu agricole local et la mise en place de la vente collective de produits fermiers.

Ma question était : comment apporter des éléments de réponse à ma question de recherche avec l'observation ? La réponse est claire, bien que difficile à réaliser. Toutes les expériences citées, Darwin, Zola, les expériences de l'auteur, les camps de concentration passent par collecter une somme importante de données. Ma difficulté est bien d'acquérir ce réflexe de tout écrire, de rédiger des notes, les classer. Je réalise à la lecture de cet ouvrage, la quantité de travail réalisée à chaque grande œuvre majeure comme *Germinal* de Zola ou des films restés dans nos mémoires comme *Rainman* avec Dustin Hoffman.

L'observation participante dans son milieu, son métier, son environnement est une chose, mais la pratiquer dans un autre milieu social, un autre contexte en est une autre. L'expérience de s'immerger dans un autre univers doit être fabuleuse. L'auteur là réalisé à plusieurs reprises, par exemple, en passant pour un malade dans un hôpital. Il propose régulièrement

aux étudiants en sociologie de faire des expériences originales. Toute proportion gardée, je fais le rapprochement avec mon expérience de théâtre et le fait d'incarner différents personnages. Au théâtre, plus l'acteur se laisse posséder par son personnage, plus sa prestation va toucher le public. Un peu de la même façon, l'observation participante demande de prendre de la distance, de ne pas avoir de préjugé, ni d'apriori, d'acquérir de l'expérience mais aussi de savoir prendre le risque de l'échec.

Je suis touché dans mon âme de paysan par le combat de Jean Peneff sur l'importance de faire reconnaitre le pragmatisme de la sociologie, sur la lisibilité des écrits pour tous publics et la nécessité d'avoir des amateurs. S'il y a une discipline à ne pas laisser aux seuls spécialistes, c'est bien la sociologie.

Le lien avec ma recherche

Lors de la présentation du travail exploratoire à réaliser en première année du SIAES, la proposition nous a été faîte de réaliser soit un entretien exploratoire, soit une ou des observations. J'ai choisi l'entretien exploratoire par simplicité. Je mesure aujourd'hui à quel point, j'ai fait le bon choix. En effet, à première vue, la pratique de l'observation est simple, il suffit d'observer. Suite à la lecture du livre de Jean Peneff, l'observation devient observation participante et sa pratique est subtile. Elle demande beaucoup d'investissement et de la rigueur, en particulier dans le recueil de données. Ensuite, l'analyse est loin d'être simple, elle demande de se poser de nombreuses questions.

Néanmoins, la lecture du livre « Le goût de l'observation » m'a motivé pour essayer d'approcher cette technique. Elle correspond en de nombreux points à ma conception de la sociologie pragmatique. Au cours de la seconde année du SIAES, je vais « remplir mon cageot » en alternant les entretiens et l'observation participante.

10. Annexe 10 : Marielle Macé *Styles*

Date : 10/09/2019

Présentation de l'auteur

Marielle Macé est née en 1973, elle est directrice de recherche au CNRS, spécialiste de littérature. Ses livres prennent la littérature pour alliée dans la compréhension de la vie commune. Ils font des manières d'être et des façons de faire l'arène même de nos disputes et de nos engagements.

La question posée par Marielle Macé

Extrait de la quatrième de couverture :

Occupy Wall Street, Indignés, Nuit Debout -- plus que jamais la question est posée de définir la vie que nous souhaitons choisir et vivre. Une vie vécue est inséparable de ses formes, de ses modalités, de ses régimes, de ses gestes, de ses façons, de ses allures… qui sont déjà des idées. Le monde, tel que nous le partageons et lui donnons sens, ne se découpe pas seulement en individus, en classes ou en groupes, mais aussi en « Styles », qui sont autant de phrasés du vivre, animé de formes attirantes ou repoussantes, habitables ou inhabitables, c'est-à-dire de formes qualifiées : des formes qui comptent, investies de valeurs et de raisons d'y tenir, de s'y tenir, et aussi bien de les combattre.

C'est sur ce plan des formes de vie que se formulent aujourd'hui beaucoup de nos attentes, de nos revendications, et surtout de nos jugements. C'est toujours d'elles que l'on débat, et avec elles ce sont des idées complètes du vivre que l'on défend ou que l'on accuse. Une forme de vie ne s'éprouve que sous l'espèce de l'engagement, là où toute existence, personnelle ou collective, risque son idée. Vouloir défendre sa forme de vie, sans tapage, en la vivant, mais aussi savoir en douter et en exiger de tout autre, voilà à quoi l'histoire la plus contemporaine redonne de la gravité.

Bien au-delà du champ de l'art, Marielle Macé propose la construction critique d'une véritable stylistique de l'existence. Cela suppose de s'intéresser sans préjugé à tout ce qu'engagent les variations formelles de la vie sur elle-même – styles, manières, façons – et ne pas traiter forcément de vies éclatantes, triomphantes, d'apparences prisées ou de corps élégants.

Résumé extrait du texte.

Chapitre premier

Pour une « stylistique de l'existence »

L'être humain, cette « bête de style » : ni bête de somme, ni bête de scène (comme s'il était surtout expert en rôle, en scénographie ou en dissimulations) ; mais bête de style : expert en manière d'être, rivé à ses manières, libéré par ses manières, joué par ses manières, perdu par elles… Je crois qu'une vie est en effet inséparable de ses formes, de ses modalités, de ses régimes, de ses gestes, de ses façons, de ses allures… qui sont déjà des idées… C'est-à-dire de formes qualifiées : pas simplement des formes mais des formes qui comptent, investies de valeurs et de raisons d'y tenir, de s'y tenir, et aussi de les combattre. (p.11)

Une forme de vie en effet, c'est quelque chose que l'on juge, c'est même la seule que l'on s'accorde tous à juger : c'est toujours de forme de vie que l'on débat… « Comment » : comment on vit, comment on fait, comment on s'y prend pour vivre… Une forme de vie ne

s'éprouve que sous l'espèce de l'engagement, là où toute son existence, personnelle ou collective, risque son idée – non pas l'idée que l'on a d'elle, mais l'idée qu'elle est… (p. 12)

La question donc, d'emblée, se dédouble : « comment » sont les vies – quelles sont leurs reliefs, leurs agencements, « comme » quoi sont-elles ? Mais aussi comment regarder ce « comment », comment en parler, lui faire droit, le juger ? (p. 13)

Je suis une spécialiste de littérature mais la littérature ne sera pas ici mon objet ; elle sera plutôt mon alliée, mon guide même, à chaque fois qu'elle s'interroge sur le sens de telle ou telle forme du vivre (elle est très bonne à cela : c'est son souci, sa vertu). Et je veux sur ces sujets la faire dialoguer avec les sciences sociales – la sociologie, l'anthropologie --, qui explorent justement ce terrain des façon de, des manières-de, des allures et des gestes où nous nous engageons quotidiennement ; je suis convaincu que la tâche consistant à qualifier ces formes, à les décrire avec justesse et à les traiter avec justice (à les traiter avec égards, mais aussi avec colère lorsque l'on veut changer quelque chose)… (p. 14)

Exigence de comparution stylistique, qui éloigne Pasolini de la déploration réactionnaire dont il pourrait sembler un représentant, car elle engage bien mieux que cela : une véritable anthropologie des modes d'être, l'essai d'une politique du style. Ses imprécations… sont une façon d'être coûte que coûte attentif, et de rendre les autres constamment attentifs, aux formes comme à des forces, des forces d'orientation de vivre qu'il faut savoir protéger, relancer, mais aussi dénoncer, une à une. (p. 18)

Le style, en cela, ne s'oppose ni au banal, ni au commun, mais à l'indifférence… Toute singularité compte, car elle peut être l'amorce d'un possible de la vie. Je souhaite donc faire de la réflexion sur le style un instrument de compréhension et de qualification de tout ce qui peut entrer de formes dans la vie. (p. 20)

C'est l'un des enjeux majeurs de la question du style : il crée une forme-force, des reliefs dans l'apparence, des dynamiques d'écartement, des ponctuations, des « valeurs » (nous y voilà) – et donc potentiellement aussi des violences… (p. 21)

C'est justement cette solidarité entre une forme et une idée que la question du style noue : chaque manière de se présenter y est aussi l'ouverture d'une façon d'investir et de partager le sensible, prisée et reconnue comme telle. Car dans le style le singulier est avant tout en excès sur lui-même, en mouvement. En excès vers quoi, en mouvement vers quoi ? Vers une valeur du vivre, une proposition de sens qui peut se transporter d'individu à individu, de genre à genre, survivant à celui qui l'a risquée, s'infléchissant, (p. 23) se caricaturant, s'enkystant… ; il n'est pas enfermé dans la prison d'un unique mais devient un possible, restitué sa vibration, que d'autres pourront endosser, investir, élargir, gauchir. Et c'est l'animation stylistique du réel qui nous le rend « appropriable »… Voir le style, c'est toujours donc reconnaitre dans une configuration singulière une forme qui vaut la peine – qui vaut la peine que l'on y tienne, que l'on s'y tienne, que l'on s'y intéresse, mais aussi bien qu'on accuse… Style est la vie impropre des singularités. (p. 24)

C'est l'écoute de la pensée que diffuse toute vie, qu'elle délivre à même ses formes, et c'est la promesse d'une élongation de cette pensée. (p. 25) Balzac : « Les trois classes d'être créées par les mœurs modernes sont : l'homme qui travaille / l'homme qui pense / l'homme qui ne fait rien. De là, trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie […] : la vie occupée / la vie d'artiste / la vie élégante ». (p. 26) Georgio Agamben, dans sa pensée de « la vie qualifiée », des « formes de vies » : « une vie qui ne peut

être séparée de sa forme est une vie pour laquelle, sans sa manière de vivre, il en va de la vie même. Que signifie cette expression ? Elle définit une vie – la vie humaine – dans laquelle les modes, les actes et les processus singuliers du vivre ne sont jamais simplement des faits ; mais toujours et avant tout des possibilités de vie, toujours et avant tout des puissances ». (p. 28)

Un style, c'est encore la façon dont Lévi-Strauss nommait l'unification d'une société humaine et d'un état de la culture (l'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style…) (p. 30)

Pensée du style et conflits de valeurs

Gestes, rythmes, habitudes, habits, habitats, paroles, costumes, coutumes, pratiques du corps, pratique du temps, partage des apparences et envoi des images… Voilà donc le contenu très disparate d'une stylistique étendue à l'existence… Partout des manières du vivre, des allures de la vie… La vérité est qu'on ne saurait pas, à priori, ce que la question des formes, en tant que telle, engage : quelle idée de vie, quel monde les formes aménagent ou interdisent. (p. 32) En effet : autant de regard posés sur les gestes, les rythmes, les façons d'habiter un espace, un métier, un corps, autant d'idées de la vie. Ces décisions constituent… un champ de lutte. Elles ouvrent un conflit sur le sens des formes, sur ce qui peut se jouer et se dire de la vie dans ses formes, sur ce qu'on doit en attendre ou sur ce que l'on veut y combattre. (p. 33)

L'essentiel de ce qu'est la question même du style : un lieu de décision sur les formes qui valent la peine. Le vocabulaire… indique non pas que l'on est en train de parler « simplement » de formes qui comptent… Les affaires de style… constituent un terrain où s'opposent nécessairement des décisions sur la vie et sur la façon dont la pensée elle aussi participe. (p. 34) La question du style assure ce transit du « comment » à la valeur, le passage d'une attention aux modes d'être à la décision d'en protéger certains et d'en accuser d'autres…

Toute décision ici est un parti pris sur la vie commune, et il y en a de forts divergents. (p. 35) Ce mot constitue mon point d'entrée dans une question qui, d'emblée, le dépasse et le déborde, qui s'impose aujourd'hui avec beaucoup d'ampleur mais soutient des valeurs et des combats très divergents. (p. 36)

Il ne s'agit pas d'une guerre pour la valeur, donc, mais d'une dispute beaucoup plus ouverte et dispersée entre les valeurs, entre toutes nos raisons d'être et de faire, tous nos motifs à vivre, dans leur pluralité indocile et rétive, dans leur difficulté. (p. 37)

Des logiques de la pratique

On n'a pas dit grand-chose lorsque l'on a dit « style »… Et l'on ne peut rendre compte de cette articulation permanente entre style et valeur qu'en comprenant le parti pris morphologique (décidemment « l'idée de formes »). (p. 38)

Je rassemblerai ces engagements morphologiques sous trois orientations majeures… : le style comme modalité ; le style comme distinction ; le style comme individuation.

Concevoir le style comme modalité… oriente vers ce genre particulier d'attention et de description qui consiste à reconnaître dans tout être l'engagement d'un mode d'être, dans tout faire l'engagement d'une manière de faire. Cela conduit à considérer la vie elle-même comme la dynamique d'institution d'une multiplicité de formes, ou plutôt de modes, de tons : le réel y est fondamentalement compris comme une foule de modes, de tons (le social comme une foule de gestes possibles, le vivant comme une foule d'allures possibles). (p. 39)

L'individuation, comme catégorie morphologique, doit être fortement dissociée de la notion de personne : l' « individu » ici n'est pas la personne, c'est le nom que l'on donne à

toute singularité, qui peut consister à la fois en « plus que quelqu'un » et en « moins que quelqu'un ». (p. 41)

La question de l'individuation encourage alors moins une pratique du « soi » qu'une pratique du monde… (p. 42) À nous de percevoir ces effets de bascule, pour comprendre ce qui justement se débat et se décide dans la manière que chacun peut avoir de considérer les formes du vivre, et pour mesurer combien le cœur d'une théorie de la pratique ou de la vie se joue souvent dans l'aventure qui la conduit d'une idée de forme à une autre. (p. 43) Mais il me semble que le jeu de ces trois modèles éclaire certaines tensions à notre présent. Ce n'est pas un hasard si la notion de style est aujourd'hui si chargée, à la fois si mobilisée et si mal maitrisée, tour à tour élue comme le meilleur ou le pire des mots. C'est que la vie elle-même nous apparaît désormais comme engagée d'emblée sur ce terrain, qui s'est intensifié, dénudé, dramatisé. (p. 45)

Qualifier la vie, juger ses formes, en réclamer d'autres Il ne suffit pas de prononcer le mot « style » pour s'en rendre capable ; non, il faut considérer réellement les formes du vivre, vouloir les voir, ne pas les classer trop vite, accepter d'être surpris, défaire des chaines d'équivalence, acquiescer à la tâche patiente de l'interprétation pour y dégager différents engagements de l'humain… La littérature assume cette tâche d'explication de valeurs jusque dans ses contradictions et ses incertitudes… (p. 48) On y ouvre la scène du sens, et l'on va y voir… La philosophie, bien sûr, nomme avec vigueur le souci des formes de la vie, le sentiment qui y va de la vie dans les formes… La vie qualifiée, c'est la forme de vie, la manière de vivre, la vie « telle ou telle » : une vie dont le sens est immanent au « comment », une vie dont le sens est tout entier contenu dans sa mode, une vie dont la forme est la puissance, dont la manière est l'être. (p. 49)

La littérature est une pratique (il y en a d'autres) qui a le style en responsabilité. (p. 50) La littérature est un moteur, une chance : la chance d'une vie vraiment attentive ; attentive à l'arène de valeurs qui s'ouvre et se déploie à neuf, quels que soient sa banalité ou son poids de répétition. (p. 51)

Si les questions de style s'articulent volontiers à la colère… C'est justement parce que les formes engagent de fait à elles seules l'exigence d'une vie qui vaut la peine, la peine qu'on y tienne et qu'on y mette du sien. Style : ce sur quoi on ne saurait se mettre d'accord, et dont on ne peut pourtant pas se passer… Car il n'y a pas de vie dépourvue de « comment »… (p. 53)

Vouloir voir les formes, c'est tenir ce plan pour un terrain d'action, de désirs, d'utopie, de souffrances et de joie… La vie, dans les formes, se démène, lutte pour se libérer, s'engage pour se dégager, et c'est à même ses formes que l'on débat de la vie, qu'on se querelle et qu'on s'engage à son propos, et qu'elle même se discute, se dispute : à même ses formes, à même nos gestes. (p. 54)

Chapitre II

Modalités

C'est un genre particulier d'attention, qui fait voir tout être comme l'engagement d'un mode, d'une mode, d'une formule qui l'excède, qui fait voir en un être son mode d'être…

Cette disposition suppose de concevoir le monde comme l'espace d'institution de phrasés généraux du vivre : non pas une foule de choses, mais une foules de façons d'être une chose ; non seulement une foule d'hommes, mais une manière d'être homme. (p. 57)

En ce sens, voir un autre être c'est toujours voir un autre style d'être, une autre orientation du vivre… La conscience de ce que toute vie s'enlève sur un certain régime, est le désir de prendre acte de la pluralisation des régimes du vivre… Chacune des formes y est reconnue comme une valeur globale, non relative… (p. 58)

Identifier un style, ce n'est pas seulement prendre acte d'un aspect, d'une phénoménalité, c'est percevoir dans une singularité un mouvement de généralisation, d'une puissance de maintien, de répétition, d'élongation ; autrement dit l'exposition d'une idée, d'un possible du vivre, d'une puissance expropriable (susceptible de se détacher de l'objet ou du sujet qui la lance), appropriable (par d'autres), pastichable aussi. (p. 59)

Cette conviction que l'être est manières d'être, cette conviction qu'il n'y a de vie que dans les régimes du vivre, est indissociable d'une conscience de la vulnérabilité de ces agencements. Il arrive aujourd'hui à la poésie et à la pensée de réclamer ensemble une attention accrue à ce maniérisme infini de la vie : aux modes de vie que les hommes sont capables d'aménager, mais qui sont aussi très habiles à détruire. (p. 61)

Maniérisme du vivre : un savoir de poète

Maniérisme du vivre, certitude que l'être est manières d'être… C'était chez Ponge un véritable projet ontologique que l'engagement de ce regard modal. Sa poésie est tout entière habitée par cette attention à la manière de toute chose, à la façon qu'ont les choses d'être ce qu'elles sont. (p. 61)

Le pluriel des choses n'est jamais inhérent à la vie. Chaque singularité s'en trouve restituée à sa dimension du possible… C'est dans le pluriel que gît ici le sens… Une compréhension du réel comme foule de styles d'être, ne va pas chez Ponge, sans la reconnaissance de la véritable idée du vivre qu'engage tout style, de la façon dont toute forme de vie prend son parti sur la vie et altère le nôtre. (p. 63)

Lorsque Ponge parle, pour dire ce maniérisme du monde de « rage de l'expression », sa formule est donc double ; « l'expression » désigne d'abord cette dynamique (p. 65) d'institution de formes dans le réel, le surgissement de chaque être comme manière ; une expression qui ne doit pas être pensée, à la façon romantique, comme une effusion, mais comme une tâche, une exposition, un engagement répété des choses dans le monde, une façon pour chaque chose de s'avancer et de risquer son pas. (p. 66)

Considérable poète que celui qui prend en charge ce maniérisme du vivre : qui y croit, qui le dit, et qui surtout l'endosse. (p. 67)

C'est bien ce que promet l'affaire du style : une singularité en puissance de généralisation, une singularité appropriable, qui engage tout le vivre… (p. 69)

Si le style est enkystement, il est aussi l'issue à cet enkystement, et c'est dans une sorte de déclosion modale que l'on pourra sortir un instant de son sillon. Affronté à des conformations surprenantes, l'individu redevient mobile, ainsi par ces manières comme des pistes à suivre, des singularités à prendre, à apprendre. « Style » est le problème et la réponse. (p. 70)

Une anthropologie modale

Mais on n'a peut-être pas nommé ce qui nourrit l'allégresse pourtant si contagieuse de cette réflexion, et qui en fait sans doute l'attrait principal : une décision, jamais conceptualisée, de concevoir le monde humain comme une foule de styles d'être. (p. 71)

Mauss s'approche d'elle par le biais de l'apprentissage et y remarque un changement : avant on apprenait aux enfants à nager, puis à plonger, puis à ouvrir les yeux sous l'eau ;

maintenant on commence en habituant les petits à se tenir dans l'eau les yeux ouverts ; il se met ainsi d'emblée sur des processus d'acclimatation, de perfectionnement, de domptage des réflexes et d'inhibition des peurs… (p. 74)

C'est la dimension rythmique de la vie sociale qui s'égale ici à un sentiment de l'homme capable. Qui est aussi, indissociablement, l'homme gauche, l'homme maladroit, l'homme en perpétuel exercice. (p. 75)

Les corps apparaissent en effet ici comme des instruments affûtables et affûtés « individuellement et collectivement », et c'est cette affûtabilité qui fait les styles… (p. 76)

On apprend et on imite les gestes qui valent la peine, qui se sont « prouvés » comme dit Mauss, et chaque culture se marque par l'ensemble des formalités (allures, rythmes) par lesquelles elle donne une forme à ces vertus. (p. 77)

Tout à observer et non pas seulement à comparer : voilà le regard modal, qui voit dans les différences des puissances et non des processus de distinction… (p. 79)

La description y est une pratique de soi : non pas un souci de soi, mais une mise en jeu de ce qu'il y a aussi en soi de commun, d'altérable. (p. 80)

Habitus, habitudes, habiletés

Habitus, habitudes, habiletés donc : autant de styles de la pratique, autant d'exemples de la capacité corporelle. (p. 81) Pour anthropologie modale… l'habitude est un aspect plus général de la vie, du fait même de la vie conçue non pas comme une performance, mais plus largement comme possibilisation, montage de capacités et d'incapacités. (p. 82)

Peter Sloterdijk : « Nous n'habitons pas des territoires, nous habitons des habitudes » ; en sorte, ajouterais-je, que devenir ou se libérer consiste à changer d'habitude ; non pas perdre le fait de l'habitude mais acquérir d'autres habitudes, d'autres puissances… (p. 83) Panofsky : « l'habitus est le produit du travail d'inculcation et d'appropriation nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (par exemple de la langue, de l'économie, etc.) parviennent à se reproduire, sous la forme de dispositions durables, dans tous les organismes durablement soumis aux mêmes conditionnements ». (p. 84)

La formalité des pratiques

Comme en littérature on différencie des « styles » ou manières d'écrire, on peut distinguer des « manières de faire »… Certeau vise ainsi la singularisation du genre par le style, l'émancipation de l'action par le geste, et situe là la ressource populaire. Sa démarche ne joue pourtant pas l'individu contre la communauté… (p. 88) De l'usage, autrement dit, naissent les différences ; et des différences renaît en permanence la puissance de l'usage ; voilà la morale de ce modal, voilà l'éthique des formalités du quotidien. (p. 90)

Et l'anthropologie culturelle fait aujourd'hui sienne, en grande partie, cette confiance en l'usage. Elle y perçoit une vibration du futur, celles d'existences qui s'engagent en se dégageant ; et qui s'engagent en partie à force d'imagination. (p. 92) Avec la stylisation des pratiques… il s'agit de restituer aux sujets leur puissance, de leur rendre la force qu'en vérité ils ont, et dont la variabilité des « usages » est à la fois la preuve et l'instrument. (p. 93)

Bourdieu aura lutté sa vie durant pour que le constat des inégalités ne s'émousse jamais ; (p. 94)

Les allures de la vie

On ne soigne pas de la même façon, je crois, selon que l'on pense la maladie comme une altération locale ou comme l'émergence d'une forme qui requiert un individu pour l'éprouver.

(p. 95) Canguilhem : « Les maladies sont de nouvelles allures de la vie. Sans les maladies qui renouvellent incessamment le terrain à explorer, la physiologie marquerait le pas sur un sol rabattu… Dans la mesure où des êtres vivants s'écartent du type spécifique, sont-ils des anormaux mettant la forme spécifique en péril, ou bien des inventeurs sur la voie de formes nouvelles ? ». C'est probablement ainsi, également, que quelqu'un comme Barthes a vécu le deuil : comme une autre allure de la vie, une forme qui exige d'être habitée et jugée dans les valeurs en tant que forme, elle engage. Barthes cherche à y faire sens de sa souffrance après la mort de sa mère, (p. 96) non pas pour la trouver désirable (quoique) mais pour se rapporter durablement à elle, l'habiter et s'en laisser habiter, en s'efforçant de comprendre quelle idée de vie, quelle éthique cette forme aménage. (p. 97)

Autrement dit, et comme le posait Foucault, c'est de notre manière de vivre qu'il nous faut rendre compte, non sur le mode de l'aveu mais sur le mode de la pratique : rendre des comptes non sur « qui » l'on est, mais sur « comment » on fait, comment on vit. Et toi, comment vis-tu ? Quelle est ta norme, quelles sont tes règles ?... Se souvenir de quelqu'un, non comme du sujet d'une histoire, mais comme du sujet d'une forme de vie… (p. 99)

Styles animaux

La multitude animale est première dans cette reconnaissance d'une pluralité des modes d'être… : autant d'espèces, autant de possibles, de tours que peut prendre la vie. (p. 100)

Si l'oiseau disparaît, ce n'est pas qu'il meurt, c'est qu'il va plus loin, parce que son ciel est plus vaste que le nôtre, plus étal, plus lointain… Habiter, ce ne sera pas ici occuper mais traverser, animer, s'animer, se mouvoir selon un certain envoi, une certaine piste. (p. 101) Chaque espèce apparaît comme la déclinaison d'un programme formel d'élancement, une disposition particulière de vie et même de pensée, une façon d'entrer dans le régime du sens. (p. 102)

Un style n'est pas un tableau placé sous nos yeux, c'est une piste qui insiste sur le vivant. L'identifier c'est le comprendre, c'est devoir emprunter cette piste en pensée, en éprouver l'orientation, le soutenir en soi-même comme un possible ou un impossible. (p. 103)

Dans sa perspective, la forêt n'existe pas ; ce qui existe, c'est la forêt pour le chasseur, pour le promeneur, pour le daim, la fourmi, etc., c'est à dire la forêt stylisée par tel ou tel mode de perception, d'action et d'habitation… Elle devient aussi l'espace qui conjoint ces mondes, qui met en présence cette foule de styles qui sont comme des variations attirantes (ou repoussantes) sur le nôtre, des possibilités du vivant… La chance d'être mis au contact non pas seulement d'autres êtres mais d'autres styles d'être, c'est à dire d'autres idées de la vie ; et par conséquent l'occasion d'éprouver sa propre manière d'être comme une orientation dans la vie, une orientation particulière de la vie, ni plus, ni moins… Et par conséquent éprouver notre forme comme une possibilité du vivant, telle, parmi d'autres (p. 105)

C'était là, arracher la question des formes et des beautés du vivant (des intensités, des couleurs, des parures…) au débat piégé sur l'utilité ou la gratuité, pour y reconnaître une dimension centrale à la vie même. (p. 106)

Merleau-Ponty : « Tout, dans le vivant, est destiné à produire du sensible : de la peau au cerveau, des mains à la bouche, de la possibilité de faire des gestes qui peuvent être vus à celle d'émettre des sons et des odeurs qui permettent de modifier le monde ». (p. 107)

Une écologie des modes d'être Voilà l'ouverture à une sorte d'écologie des modes d'être – comme si le regard modal était indissociable d'une conscience de la précarité des différences… (p. 109)

Écologie des modes d'être donc… En ce moment et sous nos yeux, par exemple, tout un mode de vivre achève de disparaître, celui des Inuits… dont rien ne saura donner l'équivalent ; certes il s'en inventera d'autres mais ce qui se trouve détruit par la disparition d'un mode, c'est une pensée insubstituable de la vie… Et c'est en lui imposant un seul mode mondialisé, une seule manière, une seule langue, que l'on risquerait de ne plus savoir habiter la Terre, oubliant des milliards de démunis et de très lointains… (p. 110)

L'écologie radicale doit en effet se soutenir d'une conviction ontologique, celle de la variance intrinsèque de l'être et de la pluralité constituante des manières d'exister ; c'est ce qui nourrissait la philosophie de Spinoza. (p. 111)

Une forme de vie n'y engage pas seulement le destin des hommes, mais aussi en réseau celui des choses, des techniques, des vivants non humains, des imaginations…

Il est urgent de tenir ce discours explicite sur les valeurs, précise Bruno Latour, parce que la modernisation vient aujourd'hui buter « contre Gaïa » : « s'il s'agit d'écologiser et non plus de moderniser, il va peut-être devenir possible de faire cohabiter un plus grand nombre de valeurs dans un écosystème un peu plus riche… » Il s'agit de passer d'une demeure à une autre : de « l'économie » à « l'écologie » – la première ayant suffisamment montré qu'elle est inhabitable, mais la seconde n'étant pas encore prête à l'habitat. (p. 112)

Balzac : « La vie agit essentiellement comme créatrice de formes. La vie est forme et la forme est le mode de vie ». Elle ouvre à ce sentiment d'un pluriel (pluriel de styles d'être et non de choses) qu'on ne saurait mettre en liste, (p. 114) faisant de la pluralisation intrinsèque au « comment » le lieu de la dynamique du vivre et de l'ouverture du sens…

L'abondance des modes d'être, résolument pris en foule, et formant le fait même de tout environnement humain, instruit bien une éthique. (p. 115)

Chapitre III

Distinction

« Distinction », voilà un mot et une valeur moderne, qui souligne les enjeux de ce bouleversement politique que fut l'émergence d'une société d'égaux (ou plutôt égaux supposés, car si notre société traitait – si nous-mêmes traitions – ses membres également, ça se saurait). (p. 119)

Il est rare en effet, dans la période sociale actuelle, que les questions de « styles de vie », de « façons de faire », de « modes d'être », ne soient immédiatement pensées comme des faits de distinction… (p. 121)

L'identification du style à la distinction engage en cela une valeur et son contraire : la révélation critique de processus inégalitaires, où le formel de la vie est le lieu même de la violence, mais aussi la transformation de ces processus en objets de désir et en programme de vie (« parce que je le vaux bien ») (p. 122)

Les paradoxes d'une injonction moderne

Depuis que les sociétés existent, commence Balzac, « chaque homme a senti la nécessité d'avoir, comme un échantillon de sa puissance… Avant donc, on pouvait « distinguer » les statuts à l'habit ; quand on ne pourra plus les « distinguer » ce sera aux sujets (p. 125) de « se distinguer », c'est-à-dire d'employer leur volonté à recréer de la différence afin de s'établir

matériellement, c'est-à-dire esthétiquement… Et la vie élégante a surgi… Et aujourd'hui encore, l'homme social fatiguera son génie à trouver ses distinctions. Ce sentiment est sans doute un besoin de l'âme, une espèce de soif… » (p. 126)

Dans sa philosophie de la mode, Simmel rend compte d'une puissance que ne vient plus justifier aucune considération d'utilité ou de beauté, mais qui est « un pur produit des besoins sociaux »… : « l'instinct de différentiation » et « l'instinct d'imitation ». (p. 129)

Gabriel Tarde : « Ainsi, la mode n'est-elle rien d'autre que l'une des nombreuses formes de vie à travers lesquelles se trouvent réunies dans une unité d'action la tendance à l'égalisation sociale d'une part et la tendance la différentiation individuelle et à la variation d'autre part ». Formidable piège éthique, piège tendu à la vie par un dispositif morphologique qui apporte une réponse définitive, d'emblée définitive, au besoin que la vie prenne forme. (p. 130) Il y eut donc un surgissement moderne du besoin de distinction. (p. 131)

Tact, contact, vulnérabilité et nervosité

Et cela révèle un rapport intensifié aux frontières : réglage inquiet des distances, nervosité dans la relation aux autres… et donc aussi, requête de tact… Topologie et sémiologie distinctives sont en effet indissociables d'une affectation particulière, électrisant le vivre-ensemble : la nervosité, l'irritation, la susceptibilité inquiète aux différences et aux ressemblances ; qui est aussi l'envers d'une conscience vive des vulnérabilités. (p. 133)

La relation duelle est tout ensemble l'occasion d'un plaisir (séduction, gratitude) et d'une menace (irrespect, agression, empiètement)… Simmel souligne en effet, dans la modernité, l'accroissement d'un certain type de sensibilité : une intolérance nouvelle à la proximité et à l'amuïssement des distances… La tendance à l'individualisation de l'homme moderne, sa personnalité accrue et le choix plus large de ses engagements doivent avoir partie liée avec ce phénomène… Cette évolution trouve peut-être son symptôme le plus flagrant dans l'odorat : les efforts d'hygiène et de propreté de notre époque en sont autant la conséquence que la cause. (p. 137)

Simmel y vise surtout une métaphysique de l'image, la reconnaissance d'un faire-image, propre à l'individu… On peut parler d'une radioactivité de l'être humain : autour de chacun il y a pour ainsi dire une plus ou moins une grande sphère de valeur rayonnant à partie de lui, dans laquelle toute autre personne, qui affaire avec lui s'immerge – une sphère dans laquelle les éléments physiques et spirituels s'entremêlent de manière inextricable. (p. 138)

L'être humain ne s'achève pas à la limite de son corps ; il a besoin d'être orné pour devenir image, pour devenir public… (p. 139)

Dans cette mise en garde contre l'absolu du contact s'impose tour à tour les valeurs du tact…, de la tactique, du cérémonial, de la crainte du ridicule, etc. … Apparaître, devenir visible, se donner forme (s'orner de vêtements, de manières, de modes d'être), c'est au fond ici revêtir une armure et avancer masqué… L'individu (tout comme la communauté) y est conçu comme le résultat d'un processus outré d'immunisation, être construit par la pensée et la pratique libérale, cuirassé de droits censés le protéger contre les atteintes des autres… Partout une contrainte de ressembler, d'être ressemblé, d'être touché, c'est à dire une crainte de l'évanouissement des frontières du moi (ou des frontières du groupe… (p. 142)

Le tact qui est toujours affaire du un-à-un : à qui donc ai-je affaire ? Et que puis-je ici, sans risquer de blesser, m'autoriser ? Saisie du singulier, par conséquent encore « distinction », tout entière entendue éthiquement… Ce qui est extraordinaire dans la démocratie et qui

mérite attention – à l'échelle d'une nation – à instaurer un espace commun, un mode de coexistence… (p. 144)

La démocratie : institutionnalisation du conflit, indétermination consentie, accord pour se désaccorder, chance et charge du côtoiement… (p. 145)

Monopole savant, confiscations marchandes

Lorsque Bourdieu fait en 1975 de « la distinction » un mot-clé de sa sociologie, son geste est double. Il est d'abord morphologique : Bourdieu réidentifie là la forme des formes sociales, trouvant des outils dans la démarche structurale et permettant de penser ce qu'il appellera désormais les « styles de vie ». Mais ce geste est aussi axiologique, critique, militant… (p. 149)

Autrement dit, que les modes d'être et de faire, le « comment » de la vie, ont été conçus comme le lieu même de l'incorporation des inégalités. (p. 150)

Bourdieu s'oblige à une conception positionnelle : il se rend surtout attentif au fait qu'il y ait du style, comme il y aurait du bleu (ou plutôt de l'or) dans le tableau… La logique du style ici, est celle de la production de signes distinctifs ; avoir un style, c'est communiquer à autrui des marques de distinction, prendre place dans un système d'écarts, classer les autres en se classant soi-même, décliner (volontairement ou non, ce n'est pas la question) des appartenances et des refus par ses goûts et ses dégoûts. (p. 153)

L'un des efforts théoriques majeurs de La Distinction consiste à écarter les interprétations qui feraient de la relation (p. 155) entre styles de vie et conditions d'existence une affaire mécanique (à telle condition, tel style), ou une question d'intention (de stratégie, de choix conscient des modes d'être). (p. 156)

Le style ici devient l'exploration pratique de ce qui a mérité que le sujet s'y consacre, le développe et y mette du sien, à côté des incontournables phénomènes de statut, de prestige ou de rivalité. (p. 158)

Bergounioux accuse la littérature, et le fait en maudissant en quelque sorte le mot « style »… Car style ici veut dire écriture, c'est-à-dire littérature, c'est-à-dire privilège, c'est-à-dire domination d'une classe sur celles qu'ainsi asservit. (p. 160)

Pas un magazine en effet qui n'enjoigne ses lecteurs à donner du « style » à leur quotidien, à leur personne, à leur existence, à affirmer le style qu'ils ont, le style qu'ils sont (p. 161) ;… Le style comme style de vie -- Mais quel style ? Celui qui s'achètera là. Et surtout quelle vie ? Celle qui engagera dans le processus l'essentiel de son « comment ».

D'un côté le style apparaît comme l'émanation d'une identité préalable ; de l'autre comme une identité à choisir comme les options d'une auto parmi l'ensemble des panoplies sociales disponibles… Ce sont là les deux faces d'un même préjugé individualiste. (p. 162)

Or la question des formes de vie exige l'ouverture d'une scène éthique (d'un débat) non sa saturation iconique. (p. 163) Les acteurs du marketing se font d'ailleurs une spécialité de la labellisation de ces « styles ». (p. 164)

Cela explique peut-être la méfiance des sciences sociales à l'égard du seul mot de « style ». Adoré ou détesté… la chance même de penser le style ait été gâchée par ces confiscations, voilà qui ne doit pas nous conduire à l'abandonner, mais à la rouvrir à ses possibles. (p. 165)

Ethos : occuper une place / habiter une forme

Il ne s'agit pas là de regarder autre chose (d'autres gestes, d'autres allures, d'autres pratiques), mais de regarder autrement ces mêmes choses. (p. 167)

Car ce n'est pas parce qu'il y a des gestes qu'il y a des postures ; ce n'est pas parce qu'il y a du sens, qu'il y a des signaux ; et ce n'est pas parce qu'il y a de la valeur qu'il a du classement. (p. 167)

Alerté par la moindre discordance, sensible aux apparences désaccordées, Naipaul fait émerger dans toute forme de vie une arène de sens où la reconnaissance de signes d'appartenance serait sans grande leçon. (p. 169)

Il explore ainsi l'articulation mouvante, jamais très sûre, toujours à faire, qui se noue entre les styles d'être et les valeurs sociales. (p. 170)

L'habit, l'habitude, l'habitat : des logis instables à occuper, à investir ; c'est l'ouverture d'une grande aventure d'une grande aventure de sens, faite de méconnaissance autant que de reconnaissance, d'impasses autant que d'assertions. Il n'y a pas ici de langage codé du vêtement (pas plus que des gestes) : seulement des engagements, des dissonances, l'ouverture toutes portes battantes d'une arène de sens et de formes. (p. 172)

« À Noël… une famille chinoise, sacrifiant à ce style de vacances sans y prendre vraiment plaisir, passa toute une matinée assise, en silence. » Une pensée de la distinction dirait que cette famille en endossant ce « style de vacances » y conquiert un statut, un prestige ; Naipaul voit surtout qu'elle sacrifie sans y prendre plaisir, c'est-à-dire comprendre une configuration – ici dissonante – de traits et de valeurs, à comprendre une façon d'habiter une forme, d'être arrivé jusqu'à elle, d'y séjourner comme en exil. (p. 174)

Ce sentiment que la vie matérielle n'est pas une combinaison de codes mais un milieu, le plan où s'explorent, se débattent les valeurs même du vivre, est sans doute ce qui explique le jugement par ailleurs si pénible de Naipaul envers Gandhi… Mélange de scrupule taxinomique et de souci de soi, qui laisse intouché, pour Naipaul, le plan précis des formes de vie, celui justement où se cherchent sans repos une politique, des propositions de sens, des propositions d'existence. (p. 175)

Cette configuration plurielle ne saurait s'égaler à un agrégat de signes que le spectateur devrait avant tout reconnaître ; elle institue plutôt, à chaque fois, une façon surprenante, à regarder toujours sur pièce, d'insérer son corps dans un milieu – dans une communauté, dans un état social, dans l'Histoire –, une façon de s'insérer qui informe et transforme à la fois ce corps et ce milieu. (p. 179)

Ethos est la manière d'être que laisse supposer une manière de dire, que soutient ou plutôt garantit, presque juridiquement, une manière de dire. La notion d'ethos est ainsi liée à la construction de l'identité dans ce quelle a de nécessairement public, intersubjectif, exposé. (p. 181)

Chez Aristote, l'ethos était tout ensemble un manifester et un avoir, qui posait la question du rapport entre les habitudes et la vertu… (p. 182)

Belle pensée que celle qui pouvait articuler en un seul domaine les dispositions d'un être, son séjour, et son apparence. Ce n'est pas seulement qu'ethos pouvait signifier à la fois mode d'être habituel, milieu d'exposition de soi ; c'est qu'en lui le mode d'être, le milieu et l'exposition de soi étaient le « même », et c'est là l'ouverture d'une scène éthique complexe, très riche. (p. 183)

Car dans cette articulation entre images et usages (usage de soi, usage du monde) se fonde alors la réalité de la vie morale : au cœur du sensible. La mode, l'architecture, la rhétorique, la publicité, l'éthologie, etc., continuent autant d'efforts pour prendre en charge cet aspect-là de

la vie, cette transformation des images, des marchandises et des décors en véritable intensités morales. (p. 184)

C'est l'ampleur des mondes éthiques portés par les conduites qui méritent ici d'être rouverte. L'éthos n'y est pas seulement la façade, c'est aussi la maison. (p. 185)

Paraître sur la scène sociale ?

Le « comment » comme tâche plurielle d'habitation, donc… Le souci du social ne se trouve pas ici mis en retrait (au profit de l'individuel), mais interrogé en deçà du registre métaphorique qui le sature trop souvent d'entrée de jeu : le registre de la scène. (p. 186)

Affutée par le domaine français par la sociologie littéraire de Jérôme Meizoz, l'idée de « posture » est un outil irremplaçable de compréhension des mécanismes de présentation de soi sur une scène publique. (p. 190)

La notion de posture permet d'unifier l'ensemble des formes d'expressivité des sujets médiatisés (corps, vêtements, voix, poses, mais aussi corpus et styles d'écriture) en une même dynamique de présentation de soi. (p. 191)

Déclore – D'autres modes de l'apparaître

Paraître donc, ce n'est pas nécessairement « comme ça »… Car ici encore, les valeurs du vivre (et les images qui comptent) se débattent. (p. 192)

Il faut donc veiller à ne pas laisser bloquer la réflexion sur la dimension sensible de toute réalité sociale au plan de ces valeurs de grandeur que rien ne nous oblige à placer au fondement des interactions… Acceptons la grande variété éthique et politique, le grand trouble de ce qui peut être mis en jeu dans le « droit à l'image », qui n'est pas toujours un droit à être vu. (p. 194)

On perd trop à laisser l'idée de style de vie par les phénomènes de luxe ou de conquête statutaire (et à laisser confisquer l'idée même de « distinction »…) (p. 195)

Complexité des états de formes, des « états de réalité », beaucoup d'air dans l'attention que nous portons au « comment », c'est à dire, non pas au sens supposé connu, mais à l'ouverture fondamentale de sens qu'il y a, qu'il peut y avoir dans les formes… Le style, le style et encore le style… Ce slogan choisit d'écarter le pluriel, c'est-à-dire la nécessité de penser à la fois la diversité des sujets et leur mise en relation conflictuelle. (p. 197)

Il est temps d'arracher le monopole de ces questions à l'univers marchand qui en a une approche si péremptoire, si univoque, et aux pensées qui s'épargnent le risque (parce que ça fait bête, ou ingénu) de l'accuser. Comment ? Peut-être simplement en y faisant entrer un peu de perplexité, et de goût réel du divers des formes. (p. 198)

Chapitre IV

Individuations

Être soi-même un style, égaler sa vie à une forme, conquérir « une forme de vie » – selon la formule d'Agamben, serrée comme un poing, qui dit bien la nécessité qu'une vie ne soit jamais dissociée de sa forme… ; voilà un point vif de la modernité. Cette exigence court de Nietzche à Foucault, et jusqu'aux injonctions contemporaines à se faire (ou se défaire) soi-même, à instituer un « style de vie » tout entier fait de volonté et de réinvention. Foucault appelait « éthopièse » cette intervention du sujet sur ses modes d'être (habitudes, attitudes, manières de faire), et visait avec elle une « esthétique de l'existence »… (p. 201)

On ne peut qu'être frappé d'ailleurs par la fascination moderne pour l'idée d'une égalisation de la vie à sa forme, voire à sa règle – pour tout le thème des exercices spirituels,

des techniques de soi, du soin pris à soi, et même pour les vies monastiques. Ces mots et cet horizon nous enflamment : il y a là une valeur et sans doute même une clé du contemporain. Ils activent pourtant une culture de l'exception, de la rareté et de la souveraineté qui posent toutes sortes de difficultés. (p. 202)

Et l'on verra dans le même mouvement, surgir quelque chose qui noue autrement la vie et les formes… Il emmène encore ailleurs : vers la force de disruption de singularités, individuelles ou collectives, lorsque la différence n'est plus seulement rapportée au pluriel, au divers, mais à la pluralisation comme force d'altération, d'affectation. Ce troisième modèle d'une stylistique de l'existence doit être placé sous le signe de « l'individuation ». La notion d'individuation a constitué dans la deuxième partie du XXe siècle, une toute nouvelle façon de penser les singularités. (p. 203)

Plus que quelqu'un, moins que quelqu'un « Façon » est le moins conceptuel et le moins chargé de culture esthétique de tous les mots du style ; c'est aussi le plus gestuel… Mes « façons d'endormi » disent tout ce que je peux et que je ne peux pas être, vivre, faire endormi, mes « façons d'homme gauche », tout ce je peux et je ne peux pas être, faire vivre avec la partie gauche de moi, dans ces moments habituels ou accidentels où je suis réduit à une partie de moi… Avec constance Michaux tiendra à cette idée : un style est « un homme en moi ». Moins que quelqu'un – un moment d'être, une direction – et plus que quelqu'un : une idée de vie qui emporte l'individu au-delà de lui-même. (p. 206)

Privé d'un de ses côtés, son corps s'est neutralisé, désanimé ; il lui manque le ménage dynamique et le débat intérieur que forme en tout individu la tension d'un homme droit et d'un homme gauche. … Neutre sans puissance, sans possible. Ce n'est pas tant la force du droit qui lui fait défaut que cette dispute, cette discorde intérieure : l'ouverture critique, la puissance d'altération et de « possibilisation » que crée en chaque individu la lutte entre ses différentes directions d'existence, entre les lignes de force ou les pistes de vie qui l'habitent… Comme si l'expérience des manières successives de souffrir portait en elle de nouvelles voies sensibles. (p. 208)

La vie s'engage dans des formes, le sujet y reconnait son épreuve ou sa chance, et le poète sa responsabilité ; la vertu d'une démarche poétique est en effet de ne pas se dérober devant la nécessité de dire ces régimes de l'expérience – fût-ce à l'état de tendances – et de savoir qu'il n'y a de vie que dans ces régimes, c'est-à-dire dans des qualifications individuantes du vivre. (p. 210)

Ce gauche est donc un style de la main, un style à considérer et auquel tenir car il emmène ailleurs : en lui la main n'existe plus comme avant en virtuose, elle essaie à une autre façon : plus retirée, plus passive, autrement vertueuse. Dans cet autre mode, l'aventure de Michaux fait place aux valeurs de la défaillance, à la force de perdre pied, de se désapproprier. Exit la philosophie de l'être-habile… Accentuer l'asymétrie, et non pas la réduire, voilà ce qui importe, qu'il faudrait enseigner et que doit apprendre (pour le réussir mieux que moi), toute personne qui cherche à se connaître. (p. 211)

Le style ici désigne pas une œuvre originale, distinctive (fût-elle partagée par beaucoup, ce n'est pas là le problème), mais une « relationnalité » neuve, autrement dit une nouvelle façon d'entrer en rapport avec le monde et avec soi… Une façon qui a un avenir, qui pourra s'importer vers d'autres régions de la vie et du sens… On est loin d'une conception effusive, expressive, « romantique » du style, où l'individu laisserait s'exprimer son « style » à la façon

dont on laisse couler un robinet, comme s'il avait d'emblée une identité à soi et dût en maintenir l'originalité. Mais on est aussi aux antipodes d'une conception statutaires des formes, où il s'agirait symétriquement de parvenir à « se donner un style ». L'expérience ici ne promet le triomphe d'aucun petit sujet, d'aucune « propriété ». C'est l'invitation à reconnaître une ressource permanente du vivre, jusque dans ses chutes, à interroger le sens de chacun des styles d'être qui traversent et animent un individu, qui se disputent en lui et se le disputent bien plus qu'ils ne le distinguent ou ne l'identifient. Le style ici est tout ensemble la question et la réponse… (p. 212)

Car il y a aussi et surtout, dans ce style gauche, de la résistance, du refus, une obstination à ne pas savoir faire… (p. 213)

Dans la propre œuvre d'Agamben, l'essentiel n'aura pas été d'identifier un bon et un mauvais mot pour dire le formel de la vie, mais d'identifier une polarité de valeurs, c'est à dire en l'occurrence d'encourager une attention aux singularités et non au propre, une attention à ce qui les porte… « Ce que nous appelons forme de vie correspond à cette ontologie du style, elle nomme le mode dans lequel une singularité témoigne de soi dans l'être et où l'être s'exprime dans le corps singulier. » (p. 216)

Les formes de vie sont ici le lieu même où émerge (et réémergence sans cesse : se dégage, se débat) un sujet éthique : « Étique est la manière qui sans nous échoir et sans nous fonder, nous engendre. Et cet être engendré par sa propre manière est l'unique bonheur vraiment possible pour les hommes. » Les styles d'être ne coïncident pas avec les êtres : ils les animent, les traversent, les dépassent, les abandonnent. Style est la vie en générale, en chacun et entre nous tous. C'est d'ailleurs peut-être cela qui fait aimer un être : sa grâce, ce qui ne lui appartient pas « en propre », ce qui peut passer comme un sourire de visage en visage, qui appelle sur lui l'amour, et qui peut aussi être si prompt, dans nos yeux, à le quitter… (p. 217)

Un long adieu au dandysme

Le style n'y est pas seulement question de valeur, mais de valeur ajoutée, ajoutée par ce « donner », cet ornement actif : augmentation de puissance, de courage, de vérité, de beauté, par exemple la beauté d'une vie d'écarts ou de périls… La question n'y est pas tant celles des formes-de-vie (dans leur force de différenciation, leur ouverture, leur incertitude), ni même celle de la vie bonne, que celle de la vie belle, de la vie comme une œuvre ; la question (si familière) devient : « que faut-il à un individu pour avoir un style ? », que faut-il pour remporter cette victoire ? (p. 219)

Les philosophies pratiques anglo-saxonnes, depuis Emerson, rejoignent cette tradition ascétique avec leurs valeurs expressivistes fondées sur une pensée de l'autonomie : fidèle de soi, originalité qui ne tient pas à une effusion mais à une construction maîtrisée (voilà l'écho du dandysme). Dans ces programmes de perfectionnement éthique et corporel l'idée d'exercice est la chance de renouer avec une conception résolument pratique de la philosophie. (p. 222)

On est loin des invitations à « se donner du style », loin du terrain du développement personnel. Prendre souci de « soi », répète Foucault, c'est prendre soin de son âme, de la vérité, de la cité, du divin, c'est-à-dire d'un impersonnel en soi… Mais ces préoccupations sont toujours adossées à un souci du monde… Toute la beauté de l'éthique de Foucault, certes animée de bien de contradictions, est de compliquer ce « soi » qui nous semble si certain, et donc de compliquer ce « rapport à soi », cet « intérêt de soi », ce « souci de soi » qui

rencontrent ailleurs des formes si pauvres. Car l'enjeu du pronom réfléchit chez Foucault n'est pas la personne, c'est une manière. (p.224)

En comparaissant non pas pour se rendre visible, mais pour « rendre compte », exposer la vérité d'une forme de vie, d'un « usage », d'une idée de la vie conduite sur une scène collective… Il a voulu penser le style de vie autre, autre et par conséquent « vraie », le style d'existence « qui doit se manifester directement, par sa forme visible, par sa pratique constante et son existence immédiate, la possibilité concrète et la valeur évidente d'une autre vie, une autre vie qui est la vraie vie »… La vie autre, ce n'est pas « l'autre vie » (existence transcendante, perfection de vertus), mais la force de différentiation de modes de vie inquiétants, immédiatement marginalisés, qui font différence dans le présent, dont la différence ouvre la perspective d'un monde à construire, à rêver, à imaginer. L'essentiel gît ici (comme chez Baudelaire) dans une force imaginante, où l'imagination devient une puissance morale et politique d'écartement. (p. 225)

Chez Judith Butler… l'idée de style soutient ici à la réappropriation de soi, une volonté de répliquer au risque de détermination de sujets menacés de ne pouvoir que réciter des partitions identitaires. « Styles », ici veut dire : c'est moi qui déciderai, du moins qui me placerai en position de le faire. Le mot « Style » constitue en effet chez Butler le sésame permettant de situer les identités dans un espace intermédiaire, « transactionnel », entre détermination et puissance d'agir. (p. 227)

On ne change en effet pas tous les matins de forme de vie ; si la vie s'engage dans ses formes, c'est un mouvement plus opaque, plus contraint, bien davantage soumis au temps et au monde… La modernité a été continûment sensible à cette idée que l'homme produit l'homme… (p.228) … elle a aussi raison malgré elle, cherchant manifestement à dire que la prise de forme de la vie est l'enjeu même du vivre, et en cela le lieu d'une égale dignité des vivants. (p. 230)

Kafka touche à beaucoup de chose ici. Il révèle la rencontre moderne entre exhibition et construction de soi (qui fait venir au premier plan l'enjeu de la visibilité ou de la performance). Il évoque les nouvelles formes d'art et l'apparition d'un public urbain inédit. Il ouvre aussi à la tentation de blancheur et de renoncement qui animent, autant que celles de l'éclat et de la construction, le rapport moderne à soi : se déprendre de soi, quitter un temps le métier de vivre et la nécessité de porter son identité, ne plus y être – anorexie, addictions, abandons, mais aussi disparition, rêves et réinventions où s'engage quelque chose comme une résistance… (p. 233)

Le talent de Kafka, comment ne pas le sentir […], ne réside pas dans l'élaboration d'une doctrine de vie, mais dans la perception des incertitudes et des paradoxes qu'éveillent désormais la recherche d'une règle de vie. (p. 234)

« Formes subtiles du genre de vie »

Comment donc assumer cette difficulté éthique de la question des formes de vivre ? Barthes est ce jeune homme qui a eu la maladie et la convalescence pour séjour principal, pour foyer, pour éthos pendant près de quinze ans. Et le plus frappant est peut-être qu'il est vécu la maladie comme une véritable « forme de vie »… L'idée de forme de vie ne pouvait plus être ici un slogan, elle s'est imposée comme ce qu'elle devrait toujours être : un problème, une tâche, un tournent, l'ouverture d'une arène où le sujet se débat, dispute les valeurs et le sens de sa vie, une vie toujours à faire. (p. 237)

La vie sensible, au plus intime, est effectivement faite de régimes : régimes d'objets, régime de relations, régimes d'attention, manières impropres et pourtant fermement qualifiantes, formes collectives qui font la vie de chacun et passent de l'un à l'autre, investissant un corps, puis l'autre, cherchant le corps. (p. 238)

Barthes : « Il s'agit de concevoir subtilement sa vie (son genre de vie), sans crainte d'un sur-moi qui condamnerait cette subtilité comme une futilité… (p. 239) Or, on pourrait définir le style comme la pratique écrite de la nuance (ce pour quoi le style est mal vu aujourd'hui) ». Car au fond, la nuance, si l'on ne l'arrête pas, c'est la vie. (p. 240)

« L'individuation » nous intéresse particulièrement parce qu'elle ne s'applique pas d'abord aux personnes, mais aux formes génériques de l'existence : individuation des rythmes, de l'habitat, de la saison, du temps qu'il fait, de l'heure… L'individuation ici n'est pas l'individualisation ; c'est la prise de forme de toute singularité. Et la singularité qui importe n'est pas celle du sujet, dans une autofinalisation du soi ; mais celle des habitudes, des manières, des reliefs du vivre : des individus stylistiques à l'infini. (p. 241)

Qu'est-ce alors qu'une stylistique individuante ?

L'« individu » ne désigne décidemment pas ici la personne, mais une unité sensible, une singularité, qui peut alors rouvrir, en tant que telle, l'arène des formes et du sens. (p. 242)

Il s'agit de souligner la force proprement historique, politique même, de la singularité : les

« cultures » qu'il cherche (p. 248) à observer ne sont pas « utilisés distinctivement » par les peuples pour « marquer leur identité », mais « pour prendre en main leur destinée ». (p. 243)

Il faut saisir ces deux choses : le plan des régimes de vie, mais aussi le passage de l'un à l'autre, la tension qui les tient, les côtoiements qui font l'information et la déformation, c'est-à-dire l'individuation à l'infini, d'une « forme-pays ».

Gestes – moments d'individuations

On voit s'affirmer la conviction que le singulier, en tant que tel, est toujours susceptible de rouvrir la scène du sens, (p. 251) et que c'est cela que la pensée doit accompagner : « Seule l'individuation de la pensée peut, en s'accomplissant, accompagner l'individuation des êtres autres que la pensée ; nous ne pouvons, au sens propre du terme, connaître l'individuation ; nous pouvons seulement individuer, nous individuer, et individuer en nous. (p. 252)

Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si l'attention individuante se déploie volontiers sur le terrain des gestes, qui ouvre l'un des plus riches espaces de nouage entre l'individu et le monde – forme même de participation, de l'engagement de vivre… (p. 255)

Le cinéma muet, depuis les premiers slapsticks de Keaton et de Chaplin jusqu'aux subtiles inventions kinésiques de Tati ou de De Funès, a en effet redonné à des corps comiques, souffrants ou laborieux, quelque chose d'une puissance, transfigurant en intensités la mécanique des gestes réifiés. (p. 256)

Pourquoi valoriser aujourd'hui la notion de geste ? Précisément « parce qu'elle nous aide à résister à la tyrannie des programmes »… Pourtant certains sociologues considèrent que le social se joue aussi dans ses prises de formes qui sont aussi des prises de sens, et des prises sur la vie. (p. 257)

Rythmes et individuations

Le souci de définir non pas seulement le rythme, mais les rythmes qu'il faut, les rythmes auxquels tenir… Mais on se trompe de combat en accusant la vitesse, lorsque c'est la façon d'habiter le temps qui compte : le rythme précisément. (p. 258)

Dans le cours qu'il n'avait pas craint d'intituler « Comment vivre ensemble », Barthes méditait sur le régime de communauté qui constituait pour lui un horizon désirable. Et à l'audace de cette interrogation à la fois politique et affective, il ajoutait celle d'y répondre par une réflexion esthétique sur la catégorie du rythme, c'est-à-dire sur la façon dont les sujets accordent et désaccordent leurs rythmes dans une vie en commun… Car vivre ensemble, pour Barthes, c'était accorder indéfiniment des rythmes ; non pas se régler unanimement sur un même tempo, mais accorder des allures qui devait pouvoir demeure différentes : s'individuer et laisser individuer, protéger à la fois les chances de socialité et les chances de solitude. (p. 259)

Mais « rythmes » a pris dans notre culture un sens répressif, règlementaire, surtout lorsqu'il touche aux genres de vie en collectifs (rythmes scolaires, rythmes urbains, vie au couvent ou au phalanstère, réglées au quart d'heure près) et il a fallu lui adjoindre ce préfixe, « idiorrythmie » pour le réancrer du côté de la singularité. (p. 260)

On ne doit pas exagérer la portée politique de la réflexion de Barthes sur le vivre-ensemble, qui part d'une solitude, et s'interroge sur son insertion sur un espace de vie. Sa question serait plutôt du « vivre avec quelqu'un », de temps en temps. La résistance de Barthes à penser le groupe est grande ; son idéal idiorrythmie pousse sur le modèle de l'anachorèse et de la retraite… (p. 261)

Idiorrythmie : voilà donc la réponse deux fois singulière que Barthes a apportée à la question du vivre-ensemble. Singulière par son refus de considérer le collectif comme la bonne question (la bonne question pour comprendre la constitution d'une communauté vivable), et singulière par son intérêt, presque exclusif pour les figures, les régimes de vie, les formalités. (p. 262)

Dans tous les cas, le rythme n'est pas une simple affaire de tempo, c'est, de façon plus essentielle, une prise de forme, par laquelle les individus donnent figure à leur environnement commun. (p. 263)

Combien il est parfois difficile de « faire avec » le rythme des autres, avec un autre rapport à la durée, à l'avenir, à l'habitude, à l'attente, à l'improvisation… Et voilà encore Michaux pour le dire mieux que quiconque, ironique et souverain : « Le mal, c'est le rythme des autres ». (p. 265)

Chacun est tiraillé entre plusieurs rythmes, désorienté par le dehors ou par la multiplicité de ses pistes intérieures, et la vie est la réponse incessante apportée à ces discordances ; c'est une structuration de l'être malgré elles mais aussi avec elles – l'invention d'une danse, d'une lutte, qui a besoin d'appuis. (p. 266)

L'horizon d'un vivre ensemble repose peut-être en effet sur la façon dont chaque individu peut ou ne peut pas, sait ou ne sait pas « plier » au-dehors de lui-même – imaginer, mais imaginer vraiment, d'autres vies que la sienne. (p. 267) Car sans cette certitude que la différence est une force, la multitude ne serait qu'un slogan et les différences resteraient indifférentes. Sans cette certitude que l'altérité affecte, requiert, la proclamation de la pluralité ne serait que le luxe que s'autorise la pensée libérale. (p. 269)

Le concept de rythme… implique une force dressée vers d'autres forces, un infini débat avec autrui et avec soi.

Ce sujet qui veille aux différences

La pratique du « soi » s'y soutient d'une pratique de l'attention, c'est-à-dire d'une pratique du monde, d'une tâche perceptuelle, de la décision d'accompagner les individuations du réel… Pour ce qui est du sujet donc, l'individuation n'est pas un « se faire soi-même », c'est un « revivre ». Je crois que c'est ce « revivre », ce retour éthique et politique des singularités sur le « soi » que doit encourager prioritairement une pensée des formes de vie. (p. 270)

C'est ce que Blanchot a appelé chez Michaux « le refus de l'enfermement »… C'est un appétit pour d'autres styles d'être – non pas exactement pour d'autres êtres, mais pour d'autres orientations du vivre, qui rejaillissent sur l'idée même que l'on peut se faire son propre devenir : oui, la vie peut aussi être comme ça, et comme ça, et encore comme ça. Toujours autre, toujours telle ; et c'est ces altérations que par le voyage Michaux veut s'exposer. Cet appétit de style le fait partout surprenable, et partout disponible, poreux ; car à ces styles d'être il fait place à l'intérieur de lui, faisant acte d'hospitalité psychique à ce qui vraiment autre ; il ne s'agit pas seulement de les observer, mais de « s'y exposer, d'en répondre », c'est-à-dire de participer à cette orientation de vivre qu'est un style. Sa capacité à percevoir les possibilités d'être qui se disputent (p. 272) le réel est indissociable d'une volonté de les endosser. « Toujours il s'agit de faire sortir de soi des moi irréalisés au contact de styles étrangers. » Un contact en effet : une relation, une participation, par conséquent un « revivre »… Michaux fait surgir une guerre, la guerre des styles d'êtres – la vie intérieure, la vie du corps, mais aussi la vie du monde et de ses relations. Pourquoi une guerre ? Parce que le style est, plus que jamais, une catégorie de la valeur, un parti-pour ou un parti-contre… (p. 273) … on voit s'ouvrir ce dont il était temps de parler : tout le dossier des « styles culturels », des « styles ethniques », du « style des peuples » ou de « styles nationaux »… L'enjeu n'est rien de moins que la définition de la culture ; on ne saurait retracer une histoire de la notion de style en anthropologie, tant elle y est vague, intermittente, connotative, sans fermeté épistémologique ; et pourtant Lévi-Strauss y voyait « le meilleur outil que nous ayons pour étudier les rapports entre la nature et la culture ». (p. 274)

Michaux prend aujourd'hui le relais : l'histoire de l'art dont les concepts, « le style » au premier chef, se sont inscrits dans le grand récit de la guerre des races, en postulant que l'art est ce qui incarne le mieux le génie des peuples, dans leur homogénéité et leur continuité supposée… Michaux dit encore autre chose, et qui engage : il dit la brutalité des rencontres, l'immédiateté de l'impression, la hâte à éprouver les distances, par conséquent aussi la difficulté de la différence et d'un rapport non irénique à l'altérité. (p. 275)

Michaux prend acte de la façon dont nous nous « apparaissons » les uns aux autres ; parce que reconnaître un style, c'est forcément entrer dans ce débat de valeurs, situer et se situer (pas forcément classer et se classer, mais se rapporter à autre chose que soi et y reconnaître une idée de vie, une puissance, une source morale).

Michaux prend particulièrement au sérieux cette façon dont on entre donc en contact, dont on s'entre-identifie, les autres nous parvenant bien souvent sous la forme de blocs d'impressions et de différences, comme des foyers d'altérité, des concentrations de singularité, qui affectent… Mais Michaux défait aussi la superposition durable des styles et des entités culturelles ou historiques, et c'est ici que les considérations morphologiques

imposent leur sérieux… Un style ne peut s'appréhender que comme convergence, faisceaux de traits, sans quoi il n'y aurait pas de style mais dispersion de qualités… (p. 276)

Vouloir le style ici ne doit pas être essentiellement vouloir le style pour soi, sur soi (sur un « moi »), mais vouloir que les styles que les styles du vivre comparaissent, et y prendre son parti. Dans la pratique de la description, la boucle qui fait revenir le sujet à soi doit, si je puis dire, faire le tour du monde, faire le tour par le monde, par les mondes, par le brouhaha des mondes. (p. 279)

Chapitre V

D'autres formes pour nos vies

Stylistique de l'existence : cela veut donc dire que la vie est inséparable de son « comment » et que c'est sur ce terrain que peuvent émerger des sujets éthiques, mais aussi qu'ils se perdent si ce terrain est enclos, ou confisqué… Les formes du vivre n'assument pas un sens ou une valeur à priori : elles ne sont pas en tant que telle des lieux d'émancipation, ou d'imitation, d'individualisation, elles sont le sens et la valeur qu'il y a toujours à faire, le sens et la valeur qui se débattent. S'intéresser à ces formes, au fait que la vie prenne forme, suppose que l'on accepte de voir se rouvrir la question de la valeur à chaque engagement de formes, et c'est précisément lorsque cette ouverture n'a pas lieu, (p. 283) c'est-à-dire lorsque le plan du « comment » est clôturé, que les enjeux éthiques s'évanouissent. Une stylistique de l'existence doit endosser cette incertitude, se tourment si l'on veut, qui est son véritable objet. C'est pourquoi il existe en ces matières une sorte de privilège de la littérature, car la littérature est une parole qui prend en charge le formel de la vie en le saisissant justement dans son tourment… Ce n'est pas seulement que la littérature dise les formes de la vie donc, c'est qu'elle dit que l'ouverture du plan de formes est l'ouverture d'une arène de valeurs où la vie ne cesse de se débattre Peut-on vraiment juger les formes de la vie ? On le peut puisqu'on le fait, on le fait sans arrêt –j'y a beaucoup insisté : c'est le saut qu'accomplissent de fait les mots du style, qui désignent non pas des formes, mais les formes en tant qu'elles importent, et qui engagent ainsi la façon dont nous éprouvons un monde de formes comme habitable ou comme inhabitable. Chaque lecture m'a fait mesurer que toute perception du « comment » engage un parti pris sur les formes… (p. 284)

Les « formes de vie » ne sont jamais des objets, ce sont toujours des raisons, des motifs : raisons de vivre, motif à être, raisons d'agir… qui fait précisément la politique – une politique, qui ne regarde donc pas « l'homme », mais les « hommes », du fait de leur multitude et leurs conflits ; une politique qui ne regarde donc pas « la vie bonne » mais justement « les formes de vie ». (p.285)

Qualifier, disqualifier, requalifier

La « vie qualifiée » c'est la prise en charge par un discours ou une pensée, une vie descriptible et décrite, dotée du « comment », dont le sens se joue dans ce « comment »…

C'est une vie rendue à ses bonnes ou à ses mauvaises manières, c'est-à-dire rendue à sa puissance et à sa vibration de possible. Et c'est enfin une vie vulnérable, perdable, qui réclame vigilance et attention : qui réclame que l'on soit attentif à son « comment », mais aussi, qu'on fasse attention à elle, qu'on prenne soin d'elle, ne serait-ce qu'en le disant avec justesse. Cette exigence de qualification est peut-être l'une des tâches les plus difficiles des sciences sociales, car elle est à (p. 286) la confluence de deux dispositions réputées devoir se tenir à distance respectable l'une de l'autre, la description et l'évaluation, alors que vouloir

penser la « vie qualifiée » oblige à prendre acte de leur impossible séparation. Il s'agit donc de bien savoir ce que l'on fait lorsque l'on « qualifie », notamment de savoir ce qui s'y loge de ce à quoi l'on tient… (p. 287)

Le projet de La misère du monde affronte d'ailleurs cet inacceptable, articulant (collectivement) compréhension et indignation, description et mobilisation, dans la certitude qu'il y a là une seule et même attitude à l'égard du réel : un réel qui doit être compris en tant qu'il est (p. 289) justement quelque chose sur quoi on peut agir, et sur quoi l'on n'agira pas tant que l'on n'aura pas appris à le prendre « tel que ». Prendre le parti du réel, en prendre son parti, et prendre son propre parti : savoir à quoi tenir. « C'est alors qu'enseigner l'art de résister aux paroles devient utile », conclut Bourdieu en citant une dernière fois Ponge. : « L'art de ne dire que ce qu'on veut dire. Apprendre à chacun l'art de se fonder sa propre rhétorique est une œuvre de salut public. » Ne dire que ce que l'on veut dire, par conséquent faire des différences, marquer des préférences, combattre « l'indifférence »… ou encore, empêcher qu'on « dise n'importe quoi » sur le monde social… (p. 290)

Qu'est-ce qu'une vie dont les formes seraient confisquées ? C'est une vie dont le « comment » serait imposé, mutilé, inerte ; mais aussi une vie dont le « comment » serait traité sans justesse, sans scrupule, lorsque les discours (les nôtres) en rendent mal compte, passent trop vite, confondent, croient reconnaître, ou négligent de douter de leurs opérations de catégorisation ; dans tous les cas c'est la dimension éthique du vivre qui est maltraitée. On doit saluer ces efforts pour reconnaître que dans le fait même de la qualification des formes de

vie gît une inquiétude… (p. 292)

Celle de Depardon qui regarde sans hauteur le monde paysan changer (changer et pas seulement se perdre, se changer en sa perte) : autant de tributs payés à la capacité populaire, tournés vers une reconnaissance des habiletés, mais aussi et toujours et indissociablement vers une conscience de la férocité du social. Évidemment, c'est une trajectoire qui rend ces auteurs sensibles aux incertitudes de sens et de valeurs inhérentes à la pratique, et à ce qui s'y débat indéfiniment ; mais aussi une capacité à bien observer des états de réalité. Et l'on peut aimer l'effort qu'il déploie pour se pencher longtemps sur quelques gestes, et pour se demander à travers eux tout ce dont une forme, telle forme, collective ou anonyme, est capable. (p. 293)

Dans son Essai sur le sens et la valeur du travail, Matthew Crawford, philosophe, cherche à comprendre l'expérience de ceux qui s'emploient à fabriquer ou entretenir des objets… En tout cela Crawford réclame simplement « d'autres formes de vie », sans engager sa réclamation dans un désir d'esthétisation ou un retour en arrière, mais en se demandant (belle question) ce que serait une éducation qui ferait sincèrement place à ce genre d'habiletés manuelles (aujourd'hui si dépréciées), et donc de rapports à soi, de rapports aux autres, aux temps, à l'argent, à la matière. (p. 294)… -- là était le combat particulier (de William Morris) : défendre la signification de la beauté jusque dans les conditions de travail, et non pas seulement dans le monde de l'art ni même de l'architecture ou des ancêtres du design. Primo Levi en était aussi convaincu : « Le fait d'aimer son travail – qui est, hélas !, le privilège de peu de gens – est bien ce qui peut donner la meilleure idée et la plus concrète du bonheur ». La saturation du rapport au travail brise des vies et autant d'idées de communauté, et nous sentons bien que, si le travail est devenu notre seul rituel et la consommation notre seule fête, les prises de sens du travail seraient décisives pour éprouver la réalité d'une vie à laquelle tenir. (p. 295)

Il n'y a pas de non-lieux, il n'y a pas de vies nues : il y a des lieux mal qualifiés, et des vies mal traitées, à regarder pour cela en face : pas plus belles, ni plus heureuses, ni plus (p. 297) spectaculaires ; mais pas non plus pauvres, ni plus simples, ni plus prévisibles, ni plus négligeables que ça… Une forme installe une idée de la vie, une idée qui importe parce qu'elle aménage des vies effectives, des vies dont cette forme-là, semblent brutalement éteindre toute la vibration. (p. 298)

Styles et colère, style et histoire

Dire les formes de vie, et les critiquer ; décrire avec justesse ces formes, et avec justice la vie qui souffre ou la vie qui vaudrait la peine ; décider donc des formes à soutenir (p. 299) et des formes à accuser : ces deux horizons ne cessent de se confondre. Le désir de voir et de qualifier les formes du vivre va rarement sans colère ni déploration… Parce que les formes de vie, j'y ai déjà insisté, ne sont jamais des objets, ce sont toujours des raisons, des motifs : raisons de vivre, motif à être, raisons d'agir et de se mettre en route. Et c'est à mes yeux une vertu que de savoir être blessé par les formes si c'est être acharné à les voir, à dire quelles genres de vie elles installent et quelles genres de vie elles détruisent… Où la colère n'est le signe d'un caractère, par conséquent, mais l'engagement d'un rapport au réel, qui est aussi un engagement pour le réel. (p. 301)

Cette colère quant aux formes n'est pas esthétisante, ce n'est pas un repli sur le terrain de la culture, où les arts par exemple affirmeraient leur effort de style dans un monde qui ne les soutiendrait plus. Non, je ne cherche pas à honorer les formes de l'art contre les formes de la pratique. La colère m'importe comme accentuation d'une vigilance, d'un « veiller à »… (p. 302) La conscience du formel de la vie consiste toujours à saisir ce formel comme un espace de transformation, d'action, d'avenir, de ré-aménagement : comme une critique. (p. 304)

Il semble en effet inhérent à l'intérêt pour les formes de vie de se soucier de leur vulnérabilité : de percevoir et de penser leur mutabilité, d'être attentif à ce qui en elles se défait, se recouvre ; c'est le point de pertinence historique de la question du style, et celui que croise plus ou moins fatalement toute démarche ethnographique et toute critique sociale. Vouloir voir les formes en effet, c'est souvent documenter des pertes… Pente sans ambiguïté vers la nostalgie, notamment dans la répétition d'un éloge un peu trop unifié de « la lenteur » -- lenteur paysanne, lenteur artisanale, unanimement opposée aux rythmes urbains, les disqualifiant de facto. (p 308)

Il n'y a pas d'appauvrissement de l'expérience, donc, puisque l'expérience est le fait même de la réserve, de la ressource, de l'envoi, de l'ouvert ; il n'y a pas disparition du style, c'est-à-dire du fait que les vies prennent forme ; de même qu'il n'y a pas de non-lieu, et qu'il n'y a pas de vies nues… L'essentiel réside sans doute dans le maintien acharné d'un désir de voir, de vivre ce qui se débat dans les formes de la vie. Chercher à savoir à quoi dire oui, à quoi dire non. Par exemple : ne pas célébrer le nouveau (un nouveau) parce qu'il est nouveau, ne pas haïr le nouveau parce qu'il est nouveau, mais se demander vraiment quel monde il aménage, quel genre de vie il favorise, quel genre de vie il fragilise, et savoir à quoi on tient. Qualifier : une tâche toujours recommencée… (p. 309) Deguy a raison… Refus de fléchir, acharnement à penser, appétit d'imaginer : c'est la tâche poétique même.

Petit éloge du documentaire

Ce que je retiens des colères donc, ce n'est pas leur pessimisme (moins encore leur nostalgie) mais la conviction qu'elles révèlent : que les formes de vie sont toujours à faire ;

qu'il n'y a de vie éthique que dans le maintien d'une dispute quant aux formes du vivre, et dans une capacité d'attention mue en désir de vigilance, à l'infini. Et je trouve que devant ce genre d'enjeux le documentaire a aujourd'hui une force singulière… Le documentaire en effet ne prend pas pour objets des vies, mais des formes de vie… Non, il prend pour objets les formes qui traversent ces vies réelles, ou possibles, faisant émerger en elles autant d'idées du vivre ; il saisit les vies en tant qu'elles sont déjà jouées dans des formes qui les excèdent, et dans lesquelles elles risquent une bonne partie de leurs valeurs. (p. 310)

Le documentaire fait comparaître des formes de vie… L'affaire éthique et politique du témoignage est la mémoire, l'histoire, l'oubli ; celle du documentaire est la vie qualifiée, c'est-à-dire la vie qui « se débat » dans sa multitude, dans le déploiement conscient de cette multitude… La question politique se formule précisément aujourd'hui comme une incertitude quant aux formes de vie, dans le désir non pas exactement d'une autre vie, mais de beaucoup d'autres façons de vivre, c'est à dire d'autres valeurs de vivre… qu'il faut imaginer, et qui souvent se trouvent exister quelque part. Un documentaire dit précisément cela : il y a, très loin, ou tout près, d'autres formes de vie, d'autres manières d'être homme, d'autres liens. (p. 311) C'est un parti pris sur les formes, en même temps qu'un parti pris sur la vie (p. 312)

Le documentaire dit aujourd'hui la catastrophe écologique, ou financière, qui est en destruction de séjours et de coutumes… Il existe un rapport évident entre l'intérêt pour les formes de vie et la conscience de la fragilité des états de réalité ; mélancolie, jugement, déploration de pertes, vigilance quant aux formes de la vie : c'est là que se risque la prise en charge de la vie « qualifiée ».

Faire comparaître les formes

La conviction qu'il y a de la vie dans les formes du vivre ouvre alors une exigence de comparution infinie. Faire comparaître les formes… Les formes de vie sont quelque chose que l'on ne peut pas feindre : une vie ne peut pas « avoir l'air » d'avoir telle forme, d'être « comme ça » ; elle a un air, (p. 315) elle risque une forme, c'est-à-dire une idée, celle-là et pas une autre, avec tout ce dont cette forme est capable, et incapable… La vie se disperse en idées de forme, et c'est cela qu'il faut prendre en responsabilité : l'intensité expressive de la réalité, la tâche d'apparition de la vie elle-même. Le chant qu'elle diffuse. Le « rêve d'une chose », disait Pasolini. (p. 316)

La vie met les formes, mais toutes sortes de formes ; il nous revient à tous de décider ce qu'il y a à défendre en ces matières, de prendre notre parti sur le style, comme sur la vie ; et il nous revient de penser ce qui s'y décide de notre espace public… « La plupart des hommes ont vécu et continuent de vivre dans des formes fermées, dans des enclos. Mais déclore, ce n'est pas facile, c'est une tâche sans fin ». L'intérêt véritable pour les formes prises par la vie n'est pas dissociable de ce besoin de déclosion… Déclore : engager dans les formes du vivre autre chose que la répétition d'un système de valeur achevé, autre chose qu'une communauté de certitudes.

Moisson de gestes à Tarente

Les migrants de la corne de l'Afrique… : relations violentes ou furtives de forme de vie à forme de vie. Des formes de vie en effet, c'est bien de cela encore qu'il est question, et cette fois des formes de vie très étrangères l'une à l'autre, l'une tentant de se rêver en l'autre, l'autre peinant à accueillir l'une ne serait-ce qu'en pensée… Il faut imaginer cette hospitalité à laquelle notre droit non seulement ne nous oblige pas, mais qu'il entrave… Il nous faut

imaginer les formes de notre vie collective – puisque le formel (p. 320) de la vie est un terrain d'action, d'engagements et ne saurait être que cela… La question du « comment vivre »exige in fine ce travail de l'imagination, exige que chacun d'entre nous porte la responsabilité de son imaginaire ; pas seulement dans l'intimité de ses désirs, pour s'imaginer soi-même, inventer sa vie, l'iriser comme une boule à facettes ; mais notamment sur ces bords de l'Europe, pour imaginer vraiment d'autres vies que la sienne, celles qui cognent à la porte, leur faire place, délibérer, reconcevoir juridiquement un « nous », des « nous »… C'est bien de tout cela que l'on doit parler, aujourd'hui lorsque l'on parle de « formes de vie » : de manières de côtoyer et de se rapporter les uns les autres… Il nous faut d'autres formes de vie, on le dit partout… Il nous faut d'autres manières de vivre. C'est certain, et d'ailleurs elles existent, elles existent ici et là, on le saura si (p. 321) l'on s'attache à les faire comparaître, si on les aide à rayonner, si on les oblige à se prouver. D'autres manières de vivre, ce n'est pas « l'autre vie » d'un autre monde ; ce n'est même pas « la vie bonne » (comme si on la connaissait) : c'est la vie déclose, qui s'engage en se dégageant, qui tente des sorties, qui est toujours à faire. (p. 322)

Commentaire personnel

Faire le lien entre la déstabilisation du stage de clown et la proposition de Marielle Macé sur les styles de vie.

Je ressens un parallèle très fort entre les expressions de Stéphane pour décrire la problématique du clown et la déclinaison des étapes dans styles.

11. Annexe 11 : L'avenir n'est pas dans les emplois salariés

Date : 26/12/2016

La France compte 66,3 millions d'habitants[1]. En 2014, la population active est estimée à 28,6 millions de personnes de 15 ans ou plus en France métropolitaine. Elle regroupe 25,8 millions d'actifs ayant un emploi et 2,8 millions de personnes au chômage[2]. Le tableau[3] suivant permet de voir la répartition des emplois suivant le secteur d'activité.

Population en emploi selon le sexe et le secteur d'activité en %

	2009			2010		
	Femmes	Hommes	Ensemble	Femmes	Hommes	Ensemble
Agriculture, sylviculture et pêche	**1,9**	**3,9**	**2,9**	**1,8**	**3,9**	**2,9**
Industrie	**8,4**	**20,4**	**14,7**	**8,1**	**19,3**	**14,0**
Ind. extractives, énergie, eau, gestion des déchets et dépollution	0,6	2,4	1,5	0,7	2,5	1,6
Fabr. de denrées alim., de boissons et de prod. à base de tabac	2,0	2,9	2,5	1,9	2,7	2,3
Cokéfaction et raffinage	0,0	0,1	0,1	0,0	0,1	0,0
Fabr. d'équip. élec., électroniques, inform. ; fabr. de machines	1,2	2,9	2,1	1,1	2,5	1,8
Fabrication de matériels de transport	0,6	2,8	1,8	0,6	2,4	1,6
Fabrication d'autres produits industriels	4,0	9,4	6,8	3,8	9,1	6,6
Construction	**1,5**	**12,0**	**7,0**	**1,5**	**12,2**	**7,1**
Tertiaire	**87,7**	**63,4**	**74,9**	**88,1**	**64,2**	**75,5**
Commerce ; réparation d'automobiles et de motocycles	13,2	13,1	13,1	12,7	13,1	12,9
Transports et entreposage	3,0	7,1	5,2	3,0	7,0	5,1
Hébergement et restauration	3,5	3,5	3,5	3,8	3,7	3,7
Information et communication	1,9	3,6	2,8	1,9	3,7	2,9
Activités financières et d'assurance	4,1	2,7	3,4	3,9	2,8	3,3
Activités immobilières	1,3	1,1	1,2	1,4	1,0	1,2
Activités scientifiques et techniques ; services adm. et de soutien	9,2	10,3	9,8	9,4	10,7	10,1
Adm. publique, enseignement, santé humaine et action sociale	42,2	18,3	29,7	42,4	18,6	29,9
Autres activités de services	9,3	3,7	6,3	9,5	3,7	6,5
Activité indéterminée	**0,5**	**0,4**	**0,4**	**0,5**	**0,4**	**0,5**
Total	**100,0**	**100,0**	**100,0**	**100,0**	**100,0**	**100,0**
Effectif (en milliers)	**12 179**	**13 473**	**25 652**	**12 194**	**13 498**	**25 692**

Lecture : en moyenne en 2010, 1,8 % des femmes ayant un emploi travaille dans le secteur de l'agriculture, de la sylviculture et de la pêche.
Champ : France métropolitaine, personnes des ménages, personnes en emploi de 15 ans ou plus (âge courant).
Source : Insee, enquêtes Emploi.

Le tableau[3] permet de constater que le tertiaire emploie 75,5% des salariés. Le nombre d'emploi dans les secteurs de l'agriculture, de l'industrie et du bâtiment n'a cessé de diminuer. L'augmentation de la productivité grâce à la mécanisation et l'informatisation permet de produire de plus en plus avec toujours moins de main d'œuvre. S'ajoute à ce phénomène, la délocalisation d'une partie de la fabrication de biens industriels dans les pays où la main d'œuvre est à bas coût. Par conséquence, la France a perdu beaucoup d'emplois, le taux de chômage avoisine les 10% de la population active avec 2,8 millions de chômeurs[2].

Avec la numérisation et la robotisation, nous entrons dans un processus de destruction d'emplois à grande échelle. « Les emplois sont condamnés à disparaitre en grande partie : nous entrons dans l'âge de l'informatisation qui ne pourra jamais absorber les millions de travailleurs qu'employaient l'agriculture, puis l'industrie, puis le tertiaire » Jeremy Rifkin[4].

Les charges de main d'œuvre réduites au maximum, les unités de fabrication entièrement automatisées auront tout intérêt de produire au plus près de la consommation pour réduire les frais de transport et les émissions de gaz à effet de serre. L'industrie entre dans une phase de relocalisation. Robotique, impression 3D, les nouveaux outils bouleversent les anciens modèles économiques[5].

Chaque mois de janvier, la petite commune de Davos, dans l'Est de la Suisse se transforme, en centre économique scruté par le monde entier[6]. 280 personnalités, politiques, fonds monétaire internationale (FMI), et patrons d'industrie se retrouvent pendant quelques jours. Lors de l'édition 2016, un rapport basé sur un sondage au sein de 366 entreprises représentant 13 millions de salariés indique que 5 millions d'emplois sont menacés par la

quatrième révolution industrielle. Des experts parlent aussi de 47% de jobs aux Etats Unis qui pourraient être remplacés par l'automatisation.

Les automates remplacent les salariés. J'ai visité l'usine LSDH (Laiterie de Saint Denis de l'Hôtel) à Varennes-sur-Fouzon dans l'Indre. Il s'agit d'une usine d'embouteillage de lait en briques. Le stockage, d'une capacité de 3000 palettes, est entièrement automatisé et piloté par ordinateur depuis le bureau. Dans l'usine, des transpalettes autonomes sans chauffeur circulent au milieu des ouvriers et des visiteurs. J'ai réalisé lors de cette visite, le changement de dimension que procure la haute technologie dans la suppression des emplois. Les usines ont de moins en moins besoin de salariés. Les exemples suivant montrent à quel point c'est déjà la réalité.

Volkswagen vise le tout-électrique et supprime 30 000 emplois[7] :« C'est une révolution qu'a annoncée Volkswagen, vendredi 18 novembre. Une révolution culturelle, industrielle et sociale, qui a été conçue par la direction du constructeur et les représentants des salariés. Les suppressions de postes se poursuivront au-delà de 2020, alors que les robots devraient peu à peu remplacer les hommes dans les usines. »

Selon un communiqué publié par Audi América[8], ses véhicules autonomes ont déjà été testés sur des milliers de kilomètres en Europe et dans certains États américains. Il estime que cette technologie pourrait être fin prête d'ici cinq ans.

« Aux Etats Unis, un semi-remorque[9] a parcouru près de 200km pour effectuer une livraison. Son chauffeur est resté sur la couchette. L'avènement annoncé du camion autonome pose un autre problème, celui de l'emploi. Aux Etats-Unis, on dénombre 3,5 millions de conducteurs de camions et quelque 5 millions de personnes qui travaillent dans les activités de logistique »

Il est possible de multiplier les exemples cependant le débat n'est pas totalement tranché. L'INRS[10] (Institut National de Recherche et de Sécurité) dans son rapport, « Modes et Méthode de production en France en 2040 », présente deux hypothèses contrastées. Soit la mutation naturelle des emplois, c'est à dire à chaque changement technologique a correspondu une mutation naturelle de la nature des emplois. Il n'y a pas de fatalité à priori à ce qu'une automatisation croissante des tâches et des fonctions produisent des effets différents de ceux observés jusqu'à présent. Soit un choc technologique, jusqu'à présent, les techniques nouvelles sont venues en complément ou en aide à des travaux effectués par l'homme. La logique de l'intelligence artificielle serait tout autre, de l'aide au travailleur, on passerait à son remplacement. Le rapport précise aussi l'existence de risques de hackage. Un système entièrement automatisé pourrait être très fragile. Il est facile d'imaginer la catastrophe si des hackers prenaient la main sur des voitures ou des camions autonomes.

L'emploi en France et dans le reste du monde va subir une grande mutation. Deux phénomènes sont en train d'opérer simultanément. Un, la robotisation et le numérique vont entrainer la disparition de près de un emploi sur deux, 47% selon le rapport présenté à Davos[6]. Cela concerne tous les domaines de la production, aux transports, aux services, à la formation. Le débat est encore ouvert à l'INRS mais à mon avis, l'option de l'intelligence artificielle progresse très vite et a déjà pris le dessus. Non seulement, l'ensemble des constructeurs automobiles[11] sont dans la course pour sortir des voitures autonomes en 2020, mais ils programment de fabriquer ces voitures dans des usines ou aucun homme ne travaillera[12]

Le deuxième phénomène à prendre en compte est le réchauffement de la planète ; Selon Jean Jouzel[13], climatologue-vice-président du GIEC : « Les scénarios compatibles avec l'objectif 2°C correspondent à une diminution des émissions de gaz à effet de serre de 40 à 70% à l'horizon 2050 (par rapport à 2010). Cette diminution doit de plus se poursuivre au delà jusqu'à atteindre la neutralité carbone, voir mieux d'ici la fin du siècle. Nul besoin d'être devin pour en déduire que recherche et innovation seront au cœur de ce développement sobre en carbone ».

La société de consommation a vécu, l'obsolescence programmée devrait rapidement devenir un lointain souvenir ou cauchemar pour les consommateurs. En effet, la loi sur la transition énergétique condamne fortement l'obsolescence programmée. Aujourd'hui, les consommateurs plébiscitent les produits à durée de vie longue [14]. A l'avenir, nous aurons des produits avec une durée de vie plus longue et des consommations d'énergie plus faible. Les modes de consommation évoluent. Les consommateurs s'orientent de plus en plus vers la location comme le montre l'article de L'Automobile &L'Entreprise[15]. La location change le paradigme des industriels, plus un bien est loué longtemps, plus il est facile à amortir. Moins il tombe en panne, plus il rapporte de l'argent. A l'inverse, un produit à la vente a tout intérêt à être renouveler, pour cela il faut le relooker, changer le design, ajouter un gadget et qu'il soit fragile. Aujourd'hui, la recherche est orientée vers des biens de consommation solides, réparables et recyclables parce que les consommateurs de plus en plus avertis sont en demande de ces produits. « Le produit du futur est durable. Les modèles de consommation et de production actuels ont atteint leurs limites et ne sont plus soutenables à long terme. La durabilité environnementale est devenue un impératif moral mais elle est aussi une opportunité économique. Si le produit doit être conforme aux cadres réglementaires et aux normes environnementales et sociales, il est possible d'aller plus loin et de créer de la valeur. Le produit peut être pensé autrement et devenir éco-efficient. Au-delà, il peut s'insérer dans un modèle d'économie circulaire et être conçu pour devenir demain une ressource et s'insérer dans un cercle vertueux par la maintenance, la réutilisation, la réaffectation, le recyclage etc. » Agoria[16]

En conclusion, aujourd'hui, en France, sur 66,3 millions[1] d'habitants, 25,8 millions[2] sont actifs, soit un actif pour 2,56 habitants. Demain, la robotisation et la numérisation de notre économie liée à la nécessité de réduire notre impact carbone pour limiter le réchauffement de la planète va entrainer une diminution importante des emplois. S'il ne reste plus qu'un actif pour 3-4-5 habitants, notre relation au travail va devoir évoluer pour garder un équilibre de société.

Dominique Galland

Bibliographie :

1. Insee. Bilan démographique 2014 | Insee. (2016). Available at: https://www.insee.fr/fr/statistiques/1283853. (Accessed: 26th December 2016)

2. Insee. Population active−Tableaux de l'Économie Française - Édition 2016 | Insee. (2016). Available at: https://www.insee.fr/fr/statistiques/1906671?sommaire=1906743. (Accessed: 26th December 2016)

3. Insee. Emploi par activité−Tableaux de l'Économie Française - Édition 2012 | Insee. (2012). Available at: https://www.insee.fr/fr/statistiques/1372614?sommaire=1372680. (Accessed: 24th December 2016)

4. Rifkin, J. *La fin du travail*. (1996).
5. Le Monde Economie. L' « industrie 4.0 »pour relocaliser la production. (2016).
6. Le Temps. Ce qu'il faut retenir du WEF 2016. (2016). Available at: https://www.letemps.ch/economie/2016/01/23/qu-faut-retenir-wef-2016. (Accessed: 24th December 2016)
7. Le Monde. WW licencie. (2016).
8. nextinpact. Voitures autonomes en Californie : Google, Mercedes et Audi ont les permis. (2014). Available at: https://www.nextinpact.com/news/90074-voitures-autonomes-en-californie-google-mercedes-et-audi-ont-permis.htm. (Accessed: 24th December 2016)
9. Le Monde. La fin du travail, Uber camions sans chauffeur. (2016).
10. inrs. Modes et méthodes de production en France en 2040 : quelles conséquences pour la santé et la sécurité au travail ? (2016).
11. Durand, C. Voiture autonome : Où en sont les constructeurs ? (Google, Tesla, Volvo, Renault...) - Tech. *Numerama* (2016). Available at: http://www.numerama.com/tech/151474-voitures-autonomes-tout-savoir-sur-lautomobile-du-futur.html. (Accessed: 24th December 2016)
12. Express. La nouvelle usine Tesla : aucun homme n'y travaillera. (2016).
13. Jouzel, J. Expert planète: Jean Jouzel. *Futura* (2015). Available at: http://www.futura-sciences.com/planete/personnalites/climatologie-jean-jouzel-907/. (Accessed: 24th December 2016)
14. Comité économique et social européen. Les effets de l'affichage de la durée d'utilisation des produits. *Comité économique et social européen* (2016). Available at: http://www.eesc.europa.eu/?i=portal.fr.publications.39051. (Accessed: 24th December 2016)
15. L'Automobile&L'Entreprise. Le marché de la LLD en forte progression en 2015. (2016).
16. Agoria. Quel sera le produit de demain ? (2015). Available at: http://www.agoria.be/WWW.wsc/FR/Quel-sera-le-produit-de-demain?SessionLID=2&enewsid=102778. (Accessed: 26th December 2016)

12. Annexe 12 : Texte témoin N°7,

Date : 06/04/2018

Est-ce possible de prendre le problème dans sa globalité ?

Les problèmes causés par la dégradation de l'environnement font régulièrement la une de l'actualité. Ce mois de mars a été particulièrement marqué par la publication des études du CNRS et du Muséum d'histoire naturelle. Le titre de l'article du journal *Le Monde*[142] est significatif : *Les oiseaux disparaissent des campagnes à « une vitesse vertigineuse ».* Le déclin d'un tiers des oiseaux en quinze ans est corrélé au déclin des insectes encore plus important. L'étude publiée en Allemagne dans la revue *PloS One*[143] à l'automne 2017 de Caspar Hallman révèle une diminution de 75 à 80 % des insectes volants. Les sujets à problème sont nombreux. Par exemple, le niveau de la qualité de l'air n'est pas plus rassurant. Trois cent millions d'enfants dans le monde respirent un air toxique. La pollution de l'air contribue largement à la mortalité de 600 000 enfants de moins de 5 ans chaque année, alertait l'Unicef[144]. L'accord signé lors de la COP 21 en décembre 2015 à Paris a pour ambition de limiter le réchauffement à 1,5° Celsius. Malheureusement, deux après, un nouvel article dont le titre est tout aussi explicite que le premier : *Quinze mille scientifiques alertent sur l'état de la planète*[145]. Celui-ci met l'accent sur le statu quo dans lequel nous sommes : « Tous les indicateurs montrent une dégradation catastrophique de l'environnement sous la pression de l'homme. C'est la deuxième fois que les " scientifiques du monde " adressent une telle mise en garde à l'humanité. Le premier appel du genre, publié en 1992 à l'issue du Sommet de la Terre à Rio (Brésil), avait été endossé par quelque 1 700 chercheurs. Il dressait déjà un état des lieux inquiétant de la situation et s'ouvrait sur cette alerte : "Les êtres humains et le monde naturel sont sur une trajectoire de collision." Ce premier appel n'a pas été suivi d'effets. Un quart de siècle plus tard, la trajectoire n'a pas changé. C'est en réalisant le peu de progrès accomplis depuis 1992 que le biologiste William Ripple, professeur émérite à l'université de l'Etat d'Oregon, a pris l'initiative… Avec sept autres auteurs principaux, il en a tiré un bilan qui dessine à grands traits l'état de santé désastreux de la planète. Toutes les tendances inquiétantes discernables en 1992 se sont aggravées - à l'exception de l'état de la couche d'ozone stratosphérique, en voie de guérison. "Les indicateurs sont passés à l'écarlate et le pire est que l'on ne voit pas le bout du tunnel", résume Guillaume Chapron, maître de conférences en écologie à l'université suédoise des sciences agricoles, l'un des artisans de l'appel.

Une des difficultés est la segmentation des problèmes et le manque de liens entre les différents sujets. Edgard Morin[146] parle de disjonction « Le cloisonnement entre les disciplines aboutit au triomphe des connaissances parcellaires des experts au détriment de toute pensée capable de synthétiser et globaliser ». Les relations entre la diminution de la biodiversité, la diminution de la qualité de l'air et les conséquences du réchauffement climatique sont évidentes mais elles sont abordées une par une pour ne citer que ces exemples. Le problème est de

[142] Le Monde du 20/03/2018 : http://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2018/03/20/les-oiseaux-disparaissent-des-campagnes-francaises-a-une-vitesse-vertigineuse_5273420_1652692.html

[143] L'étude[143] publiée dans la revue *PloS One* à l'automne 2017 de Caspar Hallman https://www.demotivateur.fr/article/une-etude-revele-que-80-des-insectes-volants-ont-disparu-en-europe-sur-les-30-dernieres-annees-11576

[144] Trois cents millions d'enfants dans le monde respirent un air toxique, Le Monde du 1/11/2016

[145] Quinze mille scientifiques alertent sur l'état de la planète, Le Monde du 15/11/2017

[146] *Écologiser l'homme* Edgard Morin, page 21, Lemieux éditeur, 2016

globaliser. Le lien est évident entre les différents éléments, l'eau, l'air, la forêt, le sol, la biodiversité, la surpopulation. Lorsqu'un sujet est abordé, on segmente. C'est évidemment une nécessité pour rentrer dans les détails. Par exemple, Bruno Parmentier dans *Faim zéro, en finir avec la faim dans le monde*[147], aborde le problème de l'alimentation dans sa globalité et fait le lien avec les conséquences sur l'immigration. Mais lorsque le problème de l'immigration est abordé, le lien avec la nécessité de garder une agriculture familiale et d'organiser la souveraineté alimentaire sur chaque continent n'est pas pris en compte. Cela montre la difficulté de globaliser l'ensemble des problèmes, ce n'est pas simple.

Il est déjà difficile d'aborder les sujets environnementaux de manière globale et cohérente mais pour les économistes faire le lien entre l'économie et l'environnement devient une gageure. Le Monde du 27 mars 2018 publiait le même jour, « La bonne nouvelle. Pour la première fois en dix ans, Paris redescend sous la barre des 3 %, grâce à une croissance soutenue[148] ». Quelle n'est pas la contradiction de voir le même jour sur le même journal, deux articles particulièrement inquiétants directement liés aux conséquences de la croissance. Le premier : « La déforestation de l'Amérique du Sud nourrit les élevages européens[149], la monoculture du soja ravage le Brésil, l'Argentine et le Paraguay, détruisant la vie des populations autochtones et des écosystèmes. » et le second « La dégradation des terres atteint un stade critique[150], la détérioration systématique des sols met en péril la sécurité alimentaire, le climat et la stabilité des sociétés.» Cependant les problèmes environnementaux sont de plus en plus pris en compte à tous niveaux mais les ponts ne fonctionnent pas. Les relations de cause à effet ne sont pas établies. Prendre en compte la globalité du problème est urgent. Les conséquences sont assez proche d'être irréversibles. La difficulté est de savoir comment faire. Personne n'a de solution satisfaisante. La facilité est de trouver un bouc émissaire, le capitalisme, les financiers, les politiques, les extrémistes, les pays démocratiques ou les pays non démocratiques… Mais les choses ne sont pas si simples personne n'a de solution globale. Il y a une véritable contradiction en le fait d'avoir été capable de mettre en place la globalisation de l'économie au niveau mondial et notre incapacité à globaliser le problème de la survie de l'humanité sur notre planète.

Face à cette incapacité, l'intérêt est d'aller voir si des solutions existent à notre échelle. C'est le sujet de ma recherche : comment donner du sens à sa vie et agir en cohérence avec ses convictions. Les entretiens et leurs retranscriptions ont été un travail passionnant. L'analyse reste à faire mais force est de constater que nous avons forcément tous une limite dans notre propre cohérence.

[147] Faim zéro, en finir avec la faim dans le monde de Bruno Parmentier, la Découverte, 2014

[148] *La France enfin dans les clous de l'UE*, Audrey Tonnelier, Le Monde du 27 mars 2018

[149] La déforestation de l'Amérique du Sud nourrit les élevages européens, Martine Valo, Le Monde du 27 mars 2018

[150] La dégradation des terres atteint un stade critique, Sylvie Burnouf, Le Monde du 27 mars

13. Annexes entretiens

a. Retranscription entretien avec Monsieur A

Date : 24 avril 2017

Arrivée à 10 h 00 :

DG : Pour vous expliquer un petit peu mon parcours enfin ma démarche

A : Oui, je veux bien.

DG : C'est une formation en alternance qui est un peu réservée, enfin qui est conçue en tout cas, comme une formation adulte pour des acteurs du terrain, des acteurs du développement ou... enfin des gens qui travaillent. Et, c'est en parallèle que l'on fait une formation sur trois ans qui est une formation en pratiques sociales et qui est une étude sur un sujet. Moi, j'ai choisi la création d'activité en milieu rural. Ce qui m'intéresse, c'est d'aller interroger des expériences sur leur parcours, d'où ils viennent, sur quelle motivation et plutôt sur des expériences en rythme de croisière qui sont en place et qui...

A: Vous partez sur combien d'années ? Vous ? Rythme de croisière, c'est quoi, c'est cinq ans normalement ?

DG : Après, c'est aléatoire, c'est une expression. En tout cas, moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir votre parcours, de où vous venez ? Est-ce que vous étiez originaire du milieu agricole ? Où est ce que vous avez grandi, dans quel milieu social ? Quelle formation ? Et comment vous êtes venu à l'agriculture ? Et après le contexte actuel de l'exploitation ? Et comment vous voyez les choses, mais aussi d'un point de vue pratiques sociales, c'est-à-dire vie privée, vie professionnelle. Comment on mélange les deux ? Intégration, vie de famille… Voilà, c'est un peu vaste. On peut commencer par…

A: Je suis pas originaire d'Auvergne, déjà. Je suis Bordelais, j'ai grandi à Bordeaux. J'ai fait, pas mal de boulots. J'ai une formation en histoire au départ. J'ai fait une fac d'histoire, avortée parce que je travaillais en même temps, j'étais 35 h à la poste en même temps que j'essayais de faire mes études donc c'était un peu compliqué. Donc, j'ai dû faire un choix en fin de deuxième année. Donc, j'ai arrêté l'histoire pour me lancer à bosser, j'étais en CDI à la poste donc, voilà. Après, je suis issu d'une famille de fonctionnaires donc, mes deux parents sont fonctionnaires donc la même fibre de la fonction publique. Voilà, c'est quelque chose qui me parle quand même. Voilà, c'est un peu ce qui m'a orienté au début et après… C'est tous les boulots que j'ai faits. J'ai fait sept ans d'intérim. J'ai fait de la livraison, j'ai fait de la métallurgie. J'ai fait… j'ai été ouvrier agricole dans les vignes, j'ai fait beaucoup de choses différentes, électromécanicien. J'ai touché à pas mal de trucs pour au final… la logistique, beaucoup les dernières années, beaucoup de logistiques en frigo dans toutes les enseignes, Auchan, Leclerc, C-discount. J'ai fait beaucoup de grosses boîtes et au bout d'un moment…, on se demande ce que l'on a envie de faire et on se voit pas faire une carrière comme ça. Certes j'avais des missions longues pour de l'intérim, un an, deux ans mais le sens du boulot, il y en n'a pas beaucoup. On se demande, c'est vraiment alimentaire, on est dans un cycle où on travaille pour se nourrir, rien de plus. Donc, au bout d'un moment… On a eu une opportunité parce que ma compagne est animatrice. On est venu en Auvergne, elle est venue en Auvergne pour qu'elle se forme parce que l'Auvergne est quand même une région de formation professionnelle qui attire quand même beaucoup de monde. Nous tous les gens que l'on a rencontré au cours de nos formations étaient issus, étaient originaires, autre qu'Auvergne. On s'est quand même dit qu'il y avait quelque chose.

DG : *rire*

A : Ouais, ouais, je pense que dans la formation, l'Auvergne est quand même hyper attractive pour la formation professionnelle. Donc voilà, on s'est retrouvé là. Et puis une fois là, ma femme se formait. Moi, du coup, changement de région, il fallait bien.... Soit que je reprenne soit que je reprenne en intérim, soit que je me forme à autre chose et que je planifie ma carrière un peu autrement. Donc, j'ai profité que ma femme se forme pour me former aussi pour faire un boulot qui me plairait.

DG : Ouais

A : J'ai fait un BPREA à Marmilhat et plus voilà. Du coup avec l'objectif de m'installer. Aujourd'hui, j'en suis à ma quatrième saison.

DG : Ouais

A : Je me suis installé en maraîchage bio sur un ha et demi. Et puis voilà, ça se passe bien.

DG : Le choix de la production, c'était…

A : Ah, c'était idéologique aussi…

DG : Une envie ?

A : Ouais, au début, je recherchais vraiment…, j'étais vraiment dans une démarche pour rechercher l'autosuffisance alimentaire, en fait.

DG : Oui

A : À me dire que, heu… On sait pas de quoi demain est fait. Cela faisait dix ans que je bossais sans que…, sans certitude sur le lendemain. Au bout d'un moment, je me suis dit que j'avais intérêt à assurer mon avenir et que bosser pour faire de l'alimentation, ça me plaisait beaucoup.

DG : D'accord.

A : Donc au début, c'était ça et puis en allant chez des collègues, au gré de la formation, plus technique. Il y a quand même un savoir faire derrière, ouais, j'ai beaucoup accroché.

DG : D'accord, vous vous n'êtes pas posé la question de l'élevage ou…

A : Non, non. Je suis très peu production animale, je…

DG : D'accord, c'est une vraie volonté ?

A : On prend peu de viande. Ma femme est végétarienne. Nos besoins essentiels, c'est les céréales, les légumes.

DG : *approbation*

A : Après l'élevage, non. J'ai un peu de mal avec le concept. C'est aussi philosophique.

DG : Non, mais c'était ma question parce qu'on a un peu deux orientations : les gens qui choisissent le maraîchage parce que trouver une ferme en élevage, c'est plus lourd, c'est plus cher, c'est plus…

A : Ouais, il y a cette dimension économique aussi.

DG : Et puis il y a des gens qui choisissent le maraîchage parce que…

A : C'est originellement ça et après quand on rentre un peu dans les chiffres, on se rend compte qu'une installation agricole en maraichage bio, c'est des investissements mais ça reste à taille humaine. Je m'endette pas sur des investissements… et les quarante ans à venir vous

remboursez tous les mois quelque chose. Non, mon outil de travail est rudimentaire mais vite amorti, vite rentabilisé. Les investissements sont vite effacés donc c'est... c'est pratique et puis je bosse sur une chose qui est, à taille humaine, quoi. Il me semble que ça reste proche de ce que j'attendais, du travail aussi, quoi. Travailler à échelle humaine. Voilà.

DG : D'accord et donc après, comment on arrive à L… ?

A : Comment on arrive à L… ? Alors là.., voilà, quoi.

DG *: rire*

A : Je sais pas comment on arrive à L…. Je sais comment, je sais comment je suis arrivé ici. *Rire des deux.* Au début, on a… quand, j'étais en formation à Marmilhat, je lisais toutes les semaines *La Ruche*. Non, c'était le *Paysan d'Auvergne*. Je dis n'importe quoi.*Le Paysan d'Auvergne* et un jour, je suis tombé sur un appel à projet à L…. Une association qui s'appelle : Les amis de L… qui cherchait des porteurs de projet à installer sur le territoire. Donc, voilà, j'ai vu cet article. Ça avait l'air, vraiment chouette. On est venu voir le village et on est tombé sous le charme du village. Et puis, voilà… c'est bien un endroit où l'on aimerait bien, fonder une famille, bosser euh… Voilà, on s'était dit ça au départ. On est venu ici, on a bataillé. On a eu de la chance sur le foncier parce que j'ai trouvé des nouveaux arrivants originaires de Charente-Maritime qui venaient d'acheter trois hectares et demi : un lot pour construire et un lot pour installer un porteur de projet agricole. Donc, je suis tombé au bon moment, j'ai eu beaucoup de chance. Donc, voilà, des gens engagés qui souhaitaient installer quelqu'un en agriculture biologique parce que sur leur terrain, ils n'imaginaient pas autre chose. Donc, j'avoue que je suis assez bien tombé à l'époque, quoi. Je suis moins bien tombé sur la sociologie du village. Où… Où, on se rend compte que c'est pas des territoires accueillants, ce sont pas des territoires où… l'intérêt d'une dynamique économique sur leurs territoires leur parle. On est vraiment dans leur confort quotidien. Il faut pas qu'on ait trop de bruit, faut pas qu'on ait trop de dérangement, faut pas qu'on ait trop de voitures, faut pas qu'ils aient trop de tout, faut pas qu'il y ait trop de tout en fait et au final quand il y a des jeunes familles qui arrivent avec des porteurs de projet, ça les enthousiasme pas plus que ça. J'ai eu aucun élu. Un seul élu de l'opposition qui est venu m'acheter des légumes sinon jamais un geste de soutien, jamais rien.

DG : Alors que l'annonce des Amis de L…

A : Ça, c'est une association mais j'ignorais au moment où j'arrivais que cette association était en conflit ouvert avec la municipalité parce que justement, trop d'animations associatives, trop de bruit sur le village. Voilà, ça faisait beaucoup trop et puis c'est essentiellement des gens qui ont des résidences secondaires en fait. On en n'a pas conscience avant d'arriver

DG : Oui

A : Et dans l'association, ne sont regroupés que des gens qui sont de l'extérieur, qui sont pas d'ici. Au conseil municipal, on a que des gens de famille d'ici, des gens d'ici qui ont toujours vécu ici. Donc ça fait un…, j'ignorais cette guerre entre l'association et la mairie au moment où je suis arrivé. Et j'en ai payé lourdement les conséquences puisque aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, je suis au tribunal avec le maire de mon village.

DG : Ah, oui.

A : Ouais, ouais, ouais. J'ai du porter plainte contre ma voisine d'en face qui est conseillère municipale parce qu'en plein conseil municipal, je me faisais ouvertement diffamé. On m'a accusé de faire des choses hallucinantes, quoi... Donc, voilà, j'ai eu les gendarmes à la maison pas mal de fois parce que le maire me les envoie souvent pour rien. On

a aucun… on fait aucune nuisance sonore, on a rarement du monde, on a des amis mais ça n'a aucun… On n'a jamais fait la foire dans la rue, ni rien. Donc c'est assez rude à vivre, donc, au final, on va s'en aller. On va s'en allé... euh… très rapidement, ouais… Oui, oui, oui parce que…

DG : Ça fait combien de temps que vous êtes ici ?

A : Ça fait la troisième année, ouais…

DG : Troisième année ?

A : Ça fait trois ans dans cette maison et là ça prend des proportions, un peu trop…C'est surtout pour ma fille que j'ai peur. Voilà… j'ai un peu peur pour ma fille parce que je vois ce que l'on peut me faire à moi. Je me demande ce que l'on pourrait faire à ma fille si.. euh… parce que je me suis retrouvé un jour... Le maire du village était avec le mari d'une conseillère, j'étais dans la rue, je rentrais avec ma femme et ma fille de la plage. On était allé se baigner au viaduc de Garabit, un dimanche dans le Cantal. On rentre à la maison. Et là, le maire a porté plainte contre moi, j'aurais tenté de lui rouler dessus en voiture avec ma fille. Il était à cheval, quand même. Donc, il a dit que j'avais tenté de faire peur au cheval en m'approchant du cheval, sauf que j'avais ma fille du côté du cheval. J'aurais jamais pris un risque quelconque pour ma fille même si c'est sûr, je ne le porte pas dans mon cœur, vraiment pas, quoi… mais j'aurais jamais fait un truc pareil. Je me suis retrouvé en garde à vue en pleine saison.

DG : Ah ouais ?

A : Ouais, ouais. Ça va assez loin et puis du coup, il y a des conseillers qui ont fait des faux témoignages. Juste pour dire qu'ils avaient vu ça, alors qu'ils n'étaient pas là, donc je me dis que c'est quand même assez énorme et…, qu'est ce qui pourrait se passer pour ma fille. Moi je peux gérer ma situation mais je pourrais jamais laisser ma fille jouer dans le village avec l'esprit tranquille. Et je veux pas, quoi… je veux vivre normalement, librement, je veux que ma fille si elle passe le pas de la porte. Qu'est ce qui peut lui arriver ? Voilà… mais je vais rester produire à L…, je garde mon terrain et j'ai trouvé une ferme sur la commune d'à côté, à C…. Donc, je reste sur le secteur, mais je veux plus vivre dans le village. Je vais garder la maison.

DG : La maison ici, vous l'avez achetée ?

A : Ouais, on l'a acheté, ouais…, on est propriétaire. Donc, on la mettra en location et puis on achètera autre chose. Donc…, c'est assez, assez dur à vivre, ouais…

DG : Dommage.

A : Ouais, c'est très dommage et puis surtout, on est en zone défavorisée. On se dit quand même, quand des porteurs de projet arrivent, on peut passer des clivages parce que c'est sûr, il y a quand même un antagonisme... politique, peut être même sociologique. Je sais pas comment ils considèrent le truc, moi je suis plutôt d'un esprit urbain où l'on a toujours vécu avec tout le monde. Moi, j'ai jamais porté d'importance à d'où venaient les gens et s'ils sont vraiment de la région. Nous, à Bordeaux, il y avait des gens qui venaient de partout et ça m'a jamais… Ici c'est quand même un frein. Quand on n'est pas du pays, c'est… ouais. Je regardais les résultats des élections, c'est assez sensible même politiquement donc…euh… Voilà, je …euh...

DG : L…, c'est combien d'habitants ?

A : Là sur le hameau, on est 11.

DG : Ah, oui, 11 ?

A : Sur le hameau ici, après sur la commune, on est 200 habitants. Autant dire, que c'est tout petit et… déjà, il y a une ambiance.

DG : Une ambiance !!!

A : mais l'ambiance était postérieure *(il veut dire antérieure)* à notre arrivée. Il y avait déjà un passif. Il y avait déjà eu des dégradations sur le village. Alors, quand, je suis arrivé, on a essayé de me mettre sur le dos tous les règlements de compte qu'il y avait déjà en cours. Alors que j'étais complètement en dehors de ça. On est arrivé, les gens se coupaient les panneaux solaires, déjà faisaient des trucs… *rire*… Donc, quand on est arrivé au milieu de ça, forcément, on nous a… Le camp de la mairie nous a très vite associé parce qu'arrivant par le biais de cette association. On a très vite été mis en marge, donc aujourd'hui, c'est assez dur.

DG : D'accord.

A : Mais moi, j'adore le territoire quand même. Parce que, on se rend compte qu'ici, vivent des gens complètement différents. Des gens qui, vivent leur vie, sont dans une autre démarche. Heureusement, oui, je garde espoir que ça changera un jour. Il faut qu'une génération passe et que … c'est… euh…Voilà pour le parcours et comment, on est arrivé à L…, *rire des deux*. Après je pense que c'est un peu atypique mais pas tant que ça. C'est un peu partout, pour discuter avec mes collègues qui s'installent agriculteur. Partout, il y a ces problèmes d'accueil, surtout en Haute-Loire, partout il y a ces problèmes là. On n'est pas du pays. J'étais un peu dans l'idée que à partir du moment où on a une carte d'identité française, on peut être accueilli n'importe où sur le territoire.

DG : *rire*

A : Sur le territoire de la même façon mais… dans les villes, c'est vérifiable mais pas à la campagne.

DG : Non

A : C'est vrai que je manquais de cette appréhension, de cette connaissance du milieu rural avant d'arriver ici. Voilà. Je n'ai peut être pas été… Après je suis assez franc, assez direct. Quand, il y a un truc qui me plaît pas, je le dis et après ici, c'est pas trop le truc du coin. En général, quand, il y a un truc qui va pas, surtout, il faut pas le dire et faut garder ses rancœurs et les manifester autrement qu'en discutant. Moi, j'ai pas cette nature là. Quand, j'ai un problème, je vais voir les gens. J'essaie de discuter, de régler les problèmes. Quand on a eu les problèmes avec la conseillère municipale, j'ai essayé qu'on nous reçoive à la mairie, qu'on ait un médiateur que le maire joue le rôle de médiateur et arrive à concilier les intérêts divergents. Ça fait trois ans que j'attends mon rendez-vous. J'ai même pas eu droit à une audition, ça dégénère. Si t'améliores jamais cette situation ça fait que dégénérer. Donc, au bout d'un moment, faut savoir… Ma vie, ce n'est pas ça,

DG : Non

A : Ça se cantonne pas à mes conflits avec mon voisinage et la municipalité. J'ai d'autres ambitions, j'ai d'autres envies, d'autres aspirations.

DG : Je comprends.

A : Voilà…*un temps*… voilà…

DG : Alors, l'exploitation.

A : L'exploitation, voilà, je vous ai expliqué les terrains. J'ai trouvé ça avec des nouveaux arrivants qui faisaient bâtir. Donc, ravi d'avoir trouvé ce terrain là. Je suis pas…

DG : Combien de surface ?

A : Un ha et demi, un ha et demi en maraîchage diversifié.

DG : Il y a l'eau ?

A : J'ai fait venir l'eau et l'électricité. Il n'y avait rien, j'ai récupéré un champ vague en fait. Un terrain vague et puis, il a fallu clôturer, amener l'eau, l'électricité, monter des serres. J'ai 1000 m² de serre, aujourd'hui. J'en ai une autre mais du coup, je la monterai pas là. Je vais la monter directement à C… Avec la ferme, je récupère au moins un petit bout de terrain où je pourrai mettre mes serres. Ce qui va me faciliter mes conditions de vie, voyez ce matin, le matin, il faut aller ouvrir, revenir pour mettre ma fille à la crèche que je reparte au… quand on a ça devant la fenêtre. C'est quand même plus pratique d'aller ouvrir les serres le matin, revenir à la maison, prendre le petit déjeuner et la petite. Il n'y a pas que le conflit avec la municipalité. Il y a aussi la quête d'améliorer mes conditions de travail et mes conditions de vie qui font que j'étais destiné dans tous les cas à pas rester dans cette maison là parce que c'était bien pour s'implanter sur le territoire mais c'était pas la finalité.

DG : Vous avez combien de distance d'ici au terrain ?

A : D'ici au terrain, il doit y avoir 3-4 km, je mets 5 mn pour y aller. En fait à vol d'oiseau, il doit y avoir 2 km mais en voiture, il faut descendre dans la vallée et remonter en face mais je garde le terrain.

DG : Ah oui, c'est pas sur place.

A : Non, c'est pas sur place. C'est pareil dès qu'il pleut, qu'il fait mauvais.

DG : En fait, le déménagement, ça vous rapproche ou vous éloigne

A : Non, ça va m'éloigner mais j'aurai plus les serres sur ce terrain là vu que c'est ma plus grande contrainte en aller-retour. Tout ce qui est culture de plein champ, si j'y vais deux fois par semaine, ça suffit. Les serres, il faut arroser, mettre en marche, éteindre l'arrosage. Le plein champ, c'est pas très contraignant. C'est vraiment les serres qui nécessitent un ajustement en fonction du climat. Voilà…il faut être là, ouais. Dès qu'il pleut, il faut fermer. Il fait beau, il faut rouvrir donc au printemps, on a les deux dans la même journée.

DG : Oui, bien sûr, bien sûr.

A : T'es en train de bosser, il faut faire l'aller retour. C'est quand même une sacrée amélioration.

DG : Ça simplifie les conditions de travail.

A : Ouais, énormément. C'est pas que la fuite.., d'ailleurs je le vois pas comme cela. Pas une fuite mais une évolution logique de mon activité. On savait qu'en s'installant ici, soit on serait trop à l'étroit parce qu'on a qu'une chambre, on a qu'un enfant, on a deux chambres mais on a qu'un enfant pour l'instant. On a des perspectives, peut être d'agrandir la famille,

DG : Oui ?

A : Voilà, c'était notre point d'accroche pour arriver sur le territoire. Quand on est arrivé, ça nous a vraiment plu, quoi. C'est un bon coin, c'est… on a des conditions de vie super hormis, hormis…

DG : Sauf avec les voisins, ça se passe pas bien

A : C'est vrai que ça pourrait être vraiment idéal, quoi. Parce que vous voyez, vous venez au bout du village. On n'a pas de passage de voiture. On est en zone vraiment… c'est hyper jolie, on a un paysage magnifique. On est en zone rurale…euh. C'est chouette, quoi.

DG : Euh, euh, *(approbation)*

A : On est vraiment… c'était ce que nous, on recherchait, on partait de la ville pour un beau cadre, quoi. Un cadre qui… C… c'est le même concept qu'à L… isolé, reculé tout en restant à 5 mn de l'autoroute. 5 mn de l'autoroute, c'est quand même un cadre… Ici on avait les meilleures conditions ou le meilleur que l'on puisse imaginer

DG : Ouais.

A : Proche des axes de communication, garder quand même une perspective pour un marché. Une perspective de marché pour écouler ma production…

DG : Votre compagne, elle a trouvé du travail ?

A : Ouais, elle fait des km, elle bosse dans son secteur d'activité. Sur la structure en fait qui l'a formée. Il embauche des gens régulièrement et là ils l'ont embauché comme éducatrice à l'environnement.

DG : Où ça ?

A : Ouais, à Saint Genès-Champanelle en dessous de Clermont sur une structure qui intervient dans toutes les écoles autour de Clermont pour l'éducation à l'environnement. Voilà... Elle a un peu, un marqueur environnemental aussi.

DG : Oui, c'est bien.

A : Oui et c'est notre ADN aussi.

DG : Cest un choix de vie, quand même ?

A : Oui, carrément. Ça différencie pas beaucoup, notre idéologie politique, notre façon d'appréhender la vie. Nos attentes, notre aspiration personnelle, un peu entremêlé et au final. On a réussi à concilier tout ça et …

DG : *approbation*

A : C'est pour ça, je regrette absolument pas d'être venu ici même si ça se passe pas forcément bien. Ça reste un détail pour moi, de, de ma vie. Le fait que l'on ait des soucis relationnels, pour moi… on a rencontré des gens formidables, on a un cercle de gens vraiment bien autour de nous. Non, non, on est bien ici. On est bien implanté maintenant et puis, on s'en ira pas comme ça.

Rire

A : On restera sur le territoire, oui.

DG : Ouais, ouais…

A : Voilà… l'exploitation, je vous ai répondu assez ? Qu'est ce qui faudrait…

DG : Un petit peu développer… en quelle production ?

A : Maraîchage diversifié.

DG : De quelle date à quelle date.

A : Toute l'année.

DG : Toute l'année ?

A : Ouais, toute l'année, il y a des circuits de vente qui s'arrêtent pas de l'année comme le marché. Bon, là je vais le repenser un petit peu mais l'AMAP, c'est… Alors, j'ai deux AMAP, une AMAP à Pont-de-Château donc c'est pas à côté, c'est à côté de Clermont, Pont du Château et une AMAP à Murat dans le Cantal, donc les places en AMAP sont assez difficiles, parce que lorsqu'un maraicher est dessus, il lâche que lorsqu'il part à la retraite.

Donc, c'est assez… ou que, quand il arrête son activité et donc en général, c'est pas des opportunités très régulières donc j'ai sauté sur celles qui étaient le plus proche au moment de mon installation, le plus proche de là où l'on vit et c'est quand même 45 mn pour Pont du Château et 30 mn pour Murat mais j'y vais pour des volumes conséquents quand même donc euh... C'est bien. J'ai 60 paniers semaine, ça me semble correct pour les deux AMAP, ça fait une moyenne de trente par AMAP, c'est correct. En terme commercial, j'y vais pas pour rien. La majorité de ma production part en AMAP, ouais.

DG : Ah oui, d'accord.

A : Donc, j'ai toujours le marché de Sainte Florine, tous les dimanches. Ça je le fais toute l'année. L'AMAP, ça doit être dix mois par an, dix mois sur douze et le marché, j'essaie d'y être toute l'année sauf quelques weekends entre Noël et nouvel an. J'essaie de piocher quelques weekends par ci par là c'est ce que je vais revoir, je pense, dans les mois à venir.

DG : Oui ?

A : Dans les six mois à venir, je pense faire le marché d'été et puis j'arrêterai, je pense, pour libérer le dimanche matin parce que j'ai aussi envie d'avoir une vie de famille et que le weekend, ça reste, ça reste le moment privilégié. Ma femme est salariée donc, elle travaille pas le weekend, faut que j'arrive à concilier. Voilà, c'était un bon tremplin commercialement au début mais maintenant je vois la limite. Il faut que je trouve, le… du temps libre; la quête, c'est pas tant les revenus, c'est le temps libre. Aménager mon temps de travail pour pouvoir vivre mieux mon activité.

DG : Donc au niveau production, cela fait une rentrée d'argent régulière.

A : Ouais, oui, on est ... Je suis uniquement sur de la vente directe donc, main mise complètement sur la marge, si on peut parler de marge parce que, quand on fait le ratio entre le chiffre d'affaire, le temps de travail et même, on va prendre que le bénéfice. Le bénéfice et le temps de travail, on se rend compte que c'est pas à la hauteur de… ce que ça devrait être parce qu'on travaille quand même beaucoup. On investit beaucoup de notre personne sans parler du stress ou du reste qu'on peut avoir quand on gère une entreprise. Ouais, le risque comme n'importe quel entrepreneur. C'est vrai que du point de vue économique, c'est pas valorisant. Après, on le fait pas que pour ça non plus, on le fait par conviction sinon on le fait pas longtemps, je pense. Je pense pas que l'on fait une carrière en étant payé… j'arrive à me sortir un smic tous les mois mais je travaille pas 35 h. Donc si je travaillais 35 h, ça me suffirait peut être mais étant donné que je travaille quand même beaucoup plus. Je trouve cela un peu limite.

DG : Vous arrivez à le mesurer, un petit peu ?

A : Le nombre d'heures, ouais, ça varie suivant les saisons, heureusement, j'ai la saison hivernale qui fait que je travaille moins de 35 h ou à peine 35 h donc du coup, c'est mon bol d'oxygène, on va dire. Ouais, je récupère. J'ai le temps de m'occuper de ma fille. Le matin, il fait nuit plus tard, il fait froid plus tard donc j'ai le temps de l'emmener mais c'est pas assez rémunérateur. Après, je n'ai pas envie d'augmenter mes prix parce qu'il faut…il faut aussi…J'ai été consommateur avant d'être producteur. Il faut rester dans la bourse des gens aussi, donc... et puis, il y a un marché. On ne peut pas être au dessus du marché non plus, euh...

DG : Oui, c'est ça les prix se fixent… ?

A : Ouais, les prix…

DG : Une entente entre vous, entre producteurs ?

A : Oh, c'est pas une entente mais on est en association de producteurs, maraichage bio et on… sans se concerter, on fait remonter nos prix tous les ans à notre technicien et du coup. On a une mercuriale et on se rend compte que l'on se tient tous. Il n'y a pas d'écart énorme entre les prix que l'on pratique les uns, les autres, donc…euh…

DG : C'est ça, je parlais d'entente c'est pas une entente.

A : Non, parce que l'on se concerte pas avant. Non mais ça pourrait, il y a des secteurs où ils s'entendent. Ouais

DG : Ça existe ?

A : Ouais pas notre secteur, pas des petits secteurs comme ça.

DG : Oui, oui, oui.

A : ouais, on s'est très bien que les entreprises se mettent d'accord sur les prix pour…

DG : non, mais vous vous avez… un point de repère pour…

A : oui, un point de repère même pour les nouveaux, quand on s'installe. Comment mettre des prix sur les étiquettes. Voilà donc on se tourne beaucoup vers les collègues, on regarde ce qu'ils font et comment ils le justifient. On a des formations calcul du coût de revient par culture, par… on a quand même quelques notions qui font que l'on arrive à ajuster le prix comme il faut, mais on est largement en deçà de ce qu'on devrait être pour être vraiment… rémunéré normalement notre temps de travail. Voilà. On est bien en dessous, d'autant que l'on est vachement pénalisé par le système d'aide de la PAC parce que finalement, on est sur des aides à l'ha et les aides à l'ha quand on a un ha et demi, ça reste dérisoire. Une fois par an, ça doit représenter 1 % de mon chiffre d'affaire, les aides. C'est quand même bien insuffisant.

DG : Il y a une DPU sur l'ha ?

A : Ouais.

DG : C'est tout ce que vous avez ?

A: Ouais, c'est ça. Les aides, oui après on a… la PAC, je dois avoir 400 € par an, quelque chose comme ça.

DG : L'ICHN, vous y avez droit ?

A : Oui mais c'est pareil, c'est des trucs à l'ha donc, c'est 60 €, je crois pour l'ICHN, au final on additionne et on arrive à 400 €. Donc, il y a le crédit d'impôt pour l'agriculture biologique qui est quand même intéressant, on a 2 500€ par an mais ça c'est un crédit d'impôt, c'est pas une aide de la PAC.

DG : C'est une aide à l'agriculture biologique.

A : Après, il faut aussi comprendre, on a une activité d'intérêt général. Franchement, moi je le vis comme ça parce que j'ai aussi… je parlerai pas de mission de service publique parce qu'on n'est pas un service publique mais j'ai quand même toujours ça en tête que, que… le but c'est quand même d'offrir un produit de qualité à des gens qui ont besoin de se nourrir, on est un peu dans ce … euh, donc, c'est un peu …

DG : C'est bien la première chose à penser, se nourrir dans la vie.

A : Oui, ben ouais…donc on est un peu dans ces considérations, c'est un peu compliqué à… tout mettre ensemble pour arriver à mettre un bon prix, arriver à présent au bon endroit pour toucher les clients potentiels, c'est un peu, c'est un peu…difficile au départ mais ça se fait, il y a… J'aurai un voisin installé en maraichage bio, il me ferait pas concurrence. Il y a

vraiment un déficit, moi j'arrive pas à répondre à toutes les demandes. Je suis sollicité beaucoup, alors occasionnellement ou de façon permanente, mais on est sollicité beaucoup et on n'arrive pas à produire assez pour ce qu'on nous demande. Je pense qu'il y a quand même un secteur bien dynamique mais pas attractif. Voilà, du point de vue rémunération, c'est pas attractif. Celui qui va vouloir gagner normalement sa vie... c'est pas… c'est pas hyper attractif…Voilà. Après, je me console en me disant que je croise beaucoup de collègues éleveurs… euh ou des petites exploitations, oui, ils sont sur une autre production, ça représente pas… ils ont pas 500ha en céréales. Les gens ont quand même du mal à vivre de leur activité agricole. On est...

DG : Je pense… je pense que ça concerne toutes les productions.

A : Oui… et dans des proportions…

DG : En élevage, c'est difficile.

A : C'est ça, on est peut être…

DG : Vaches, moutons.

A : Non, non, c'est pas hyper rémunérateur.

DG : Ceux qui transforment et qui vendent en direct…

A : C'est ceux qui s'en sortent le mieux mais jamais bien quand même.

DG : En quantité de travail, ils sont chargés quand même…

A : C'est copieux, c'est copieux… moi…

DG : Vous pensez qu'ils s'en sortent mieux qu'un maraicher.

A : Non, non, moins bien.

DG : Moins bien ?

A : ouais, je voulais en venir là. Pour discuter avec eux. Je suis quand même un des rares à pouvoir me dégager 1000 €, 1100 € par mois. Mes collègues font pas ça, mes collègues chevriers à Anzat, ils sont deux ils ont 800 € par mois pour deux et … j'ai un collègue à Autrac de Blesles, il est parti à la retraite. Il m'a dit que le mois avant de partir à la retraite, c'est la première fois qu'il se payait plus de 1000 € de toute sa carrière, ça fait 41 ans. *Rire*. J'entends et je comprends ça quoi, mais je me serais jamais lancé là dedans. Moi, si c'était ça les conditions, c'était hors de question. J'ai des aspirations à vivre comme tout le monde. Pas moins bien, pas mieux, juste…voilà. J'ai envie de vivre tranquillement mais moi je me plains pas. Ma femme travaille à temps plein à l'extérieur, moi je me dégage un revenu. On vit normalement, on vit confortablement, je manque de rien, je peux pas dire, on est propriétaire ici, on n'a pas de crédit. De quoi, on pourrait se plaindre ? Sincèrement, j'ai pas à me plaindre. Après, c'est juste que les heures de boulot, je les fais et que j'ai juste pas de salaire qui correspond à… j'ai pas le revenu qui correspond au travail. Ce qui me…, il va falloir s'y faire. Ce sera de plus en plus comme ça aussi, il y a beaucoup de gens qui travaillent pour une rémunération inférieur à ce qu'elle devrait être, donc... euh… J'ai croisé des gens ce weekend qui bossent pour 2,50 € de l'heure, bon… dans l'aide à la personne, moi, je me dis que ça va, il y a pire.

DG : Il y a pire.

A : Ouais, il y a pire. *Rire des deux*. Ce n'est pas si terrible. Je peux vous offrir quelque chose à boire, un jus de fruit, un café…

DG : Moi je veux bien un… jus de fruit ou du sirop.

A : Donc après, il faut que je reste sur l'exploitation, il faut me dire parce que chaque fois je m'éloigne un peu.

DG : Non, non, non, ça reste dans…

A : Ça reste dans le sujet ? *Rire*. Ça reste dans le sujet alors ?

DG : Sur l'exploitation, pour un revenu autour de 1 000 € par mois, il faut faire combien de chiffre d'affaire ?

A : Près de 50 000 € de chiffre d'affaire.

DG : 50 000 ?

A : Ouais, ça représente un volume quand même. On va dire 45 000 € de chiffre d'affaire, il faut faire.

DG : Là, c'est l'objectif, c'est là où vous êtes arrivé et vous vous dîtes que ça suffit ?

A : Moi, je dis que ça sert à rien de monter. Il faut que j'optimise, il faut que j'optimise. Déjà, je gagne en technique aussi. Je vois que d'une année à l'autre, j'arrive à mieux…à rendre plus rentable mes productions. J'arrive à… en calibre, en qualité non parce que ça, ça reste à peu près constant mais en calibre. J'arrive à faire augmenter le poids à mes légumes donc j'arrive à augmenter le… je pense que cette année… bon ça dépendra du temps, je suis tributaire de ça aussi, mais je pense que cette année ça pourrait être mieux que l'année dernière. On est quand même sur une phase ascendante où je… me rends compte que d'une année à l'autre, c'est toujours mieux, donc… et après, reste à optimiser ses débouchés commerciaux. Il faut que j'arrive à… il faut que j'arrête le weekend. Il faut déjà que je me dise, arrêter le weekend, peut être le remplacer par autre chose.

DG : Le marché sur une période ?

A : Même pas une période, je pense qu'il faut que je l'arrête à l'année et que j'arrive à le substituer par quelque chose de moins contraignant. Peut-être, vente en demi gros ou un magasin de producteurs. Il y a un projet d'un couple qui veut monter un magasin de producteurs donc je me dis que ça pourrait être... Voilà, faire une livraison par semaine au moment qui m'arrangerait pour écouler autant de marchandise, peut-être valoriser un peu moins la production, moins de marge mais peut-être aussi.. pas livrer le samedi, libérer le dimanche. Ça peut permettre du temps libre mais c'est difficile. On est toujours en train de se dire : est-ce que je fais le bon choix ? Est-ce que j'ai pensé à tout ? À toutes les alternatives ? Parce que j'aime bien retourner dans tous les sens, le sujet pour l'aborder du bon côté et… Voilà, la quête du temps libre, elle ne passe pas par 50 solutions, il faut, il faut…supprimer des trucs tout en développant d'autres, donc… euh…

DG : C'est ça.

A : Pour arriver à la même chose.

DG : Oui, c'est ça.

A : Mais avec plus de temps libre.

DG : *rire*

A : Et ça, ce serait vraiment formidable… Ouais… c'est l'objectif.

DG : Il y a des marges de manœuvre et donc forcément…

A : Il y a en a toujours, elles sont minimes des fois mais il y en a... Il y en a… et puis je vous dis le secteur n'est quand même pas encombré. On a quand même des alternatives.

DG : Oui, il y a du débouché possible

A : Il y a du débouché possible. Avec Auvergne-distribution, on peut vendre en gros aussi parce que je réfléchis à ça. Est-ce qu'il ne faudrait pas simplifie ? Là, je suis sur une cinquantaine de légumes par an. Est-ce qu'il faudrait pas cibler sur 7-8 légumes et vendre en gros ? Moins de temps de commercialisation, moins de… j'ai des collègues qui sont en transition là dedans, j'ai essayé de regarder, de discuter avec eux, de voir…

DG : C'est un changement d'exploitation ?

A : Tout à fait, ouais. Ce serait fondamental, ce serait un changement radical mais c'est pas à l'ordre du jour. J'y réfléchis, je regarde, j'ai des copains qui le font, je regarde mais peut-être un jour ? Aujourd'hui, ça me plait de faire le format que je fais, les paniers, les contacts clients.

DG : Le contact client ?

A : Ouais, ça me plait beaucoup. Ça c'est important, il faut conserver, ouais…

DG : et donc aussi pour augmenter les marges, qu'est ce que vous mettez en place pour diminuer les charges ?

A : Ben…euh…

DG : Par rapport au …des échanges, de graines, de semences…

A: Ben là, je suis quand même assez dépendant en approvisionnement de plantes. Je prends tout, comme beaucoup de collègues, on prend tout à un fournisseur de plantes qui est à Saint Martin en Haut dans le 69. On a des charges conséquentes, moi j'ai environ, voire 5 000€ de plants par an. C'est quand même conséquent. Mais là, c'est pareil, les autres années, parce que l'on a un problème de main d'œuvre sur nos exploitations. Qui dit problème de main d'œuvre, dit suivi de culture moins performant donc euh... Suivi de culture moins performant, moins de rendement. Donc, on a toujours une tendance à vouloir pallier la perte d'efficacité par prendre plus de plants et planter plus. Alors qu'en fait, finalement, on n'est pas obligé de planter plus. On pourrait planter autant, voir un peu moins mais suivre mieux les cultures et les valoriser mieux, du coup. On aurait un rendement au m² qui serait bien supérieur. Quand on rentre dans la période, un peu dure, le suivi de culture en désherbage parce qu'en désherbage, on n'a recours à aucune molécule chimique. On est vraiment dans du manuel et on perd souvent sur le suivi des cultures et… c'est chronophage et c'est dur à gérer. On a les plants qui arrivent et qu'il faut vite repiquer et en même temps il faut entretenir, ceux que l'on déjà mit, il y a trois semaines et qui …en même temps, on reprend tous les circuits de vente, ça … ça… moi j'embauche quelqu'un, j'ai quelqu'un trois jours par semaine

DG : Salarié ?

A : Salarié ouais, en Thesa, ouais, c'est le même que l'année dernière. Là aussi, je pense que quand, on a du personnel qui connaît le boulot. On gagne en efficacité aussi…

DG : C'est sur.

A : Moi, j'ai le même que l'an dernier. Il connait l'exploitation, il connait mes circuits de commercialisation, il connaît mes attentes sur les cueillettes, il sait donc… là déjà, cette année, on devrait être un peu plus efficace.

DG : Gagner du temps ?

A : Ouais, gagner du temps et puis…peut être plus efficace sur le suivi des cultures et donc, récolter plus de volume. Qui dirait plus de volume, qui dirait plus de chiffre d'affaire

aussi, avec pas forcément plus de charge. Donc, à voir. Je ne suis pas en rythme de croisière encore.

DG : C'est déjà quand même pas mal.

A : Oui, ça avance, oui, ça avance dans le bon sens.

DG : Après le rythme de croisière, il n'est jamais atteint, on cherche toujours à …

A : On essaie ouais, mais j'aimerais bien pas en faire plus quoi… Je vois pas l'intérêt de faire plus en chiffre d'affaire. Je vois largement augmenter mon revenu en gardant une surface tel quelle est, ou en diversifiant la production parce que là, je vais récupérer un ha et demi de plus et je compte mettre en place peut-être un verger pour plus tard.

DG : D'accord.

A : Pour le moment où physiquement, ça va être dur parce que passer la quarantaine, ça risque d'être un peu plus compliqué à gérer au quotidien l'effort physique. Donc, partir plus sur une production d'arbres fruitiers et que ce soit moins contraignant mais c'est déjà plus saisonnier avec la possibilité d'embaucher de la main d'œuvre. D'embaucher assez rapidement, assez efficacement donc c'est un projet que j'aimerai mettre en place, donc…

DG : Sur la main d'œuvre, pour finir sur la main d'œuvre, c'est 100 % salarié mais vous n'avez pas d'aide familial ?

A : Non, aucune et puis je m'y refuse.

DG : Voilà, c'est un choix ?

A : C'est un choix et puis après, c'est pas qu'un choix parce que quand je suis arrivé ici sans famille. J'ai rien ici … euh… comme ancrage, j'ai rien après, aujourd'hui je sais que, quand j'ai besoin. Par exemple, quand je monte mes serres, il faut être douze pour bâcher la serre. Je sais que je trouve sans problème les douze personnes. J'ai déjà un réseau d'amis. J'ai un réseau mais, que je ne souhaite pas solliciter pour le travail quotidien de l'exploitation. Le travail exceptionnel, s'il faut déplacer une serre, s'il faut bâcher, ça ouais, le coup de main une fois par an mais pas le coup de main régulier. J'ai le chantier patates, j'ai le chantier oignons, ça faut que ça passe. Peut être mécaniser, ça aussi, c'est un truc que je suis en train…petit à petit, je suis en train de mécaniser les productions les plus chiantes comme la pomme de terre, comme l'oignon. Là, on a acheté une planteuse à patates avec un collègue. On devrait essayer de … parce que j'aime bien le boulot mais faut aussi savoir se soulager, si on peut le faire, il faut le faire, quoi.

DG : C'est ça, il y a quand même de l'achat en commun ?

A : Oui, oui, on a un réseau.

DG : Il y a un réseau ?

A : On a un réseau proche, là, dans un rayon de dix kms, on est cinq ou six là.

DG : Vous avez du matériel en commun ?

A : On commence mais c'est plus dur. Et puis, on a le problème des distances parce que même dix kms, trimbaler une planteuse sur 10 km, c'est énorme quoi. Donc on a ce problème là, après voilà. Une planteuse, ça peut aller sur une remorque, ça peut se déplacer en voiture, ça nous évite des tracteurs sur des distances… parce que l'on est quand même sous équipé, c'est une production où l'on est…on est quand même très peu mécanisé. Là, je plante les oignons à la main, 100 kg de bulbilles à planter à la main, ça fait des dizaines de milliers de bulbilles. Ça fait quand même des chantiers énormes. Après on gagne du temps, mais au

moment ou ça arrive en février, mars, on n'est pas encore en pleine activité donc on arrive à les passer dans le temps de travail mais ça fait du boulot et c'est des trucs que l'on peut mécaniser, des trucs dont on peut ... euh… on peut se soulager donc il faut le faire, il faut le faire.

DG : Et la technique, vous travaillez en bute, vous travaillez en… ?

A: Je travaille pas en bute.

DG : En permaculture ?

A : Non, je suis vraiment …on va dire qu'on est, sur des méthodes de maraichers conventionnels mais en bio. Ce qui nous manque, c'est le suivi. Après en appréhension de la production, moi j'ai des planches qui font 80 m de long. Quand vous attaquez un rang de haricots de 80m de long, voilà, on est quand même… Là, c'est pareil, il y a des trucs que je mécaniserai pas parce que le ramassage de haricots, on peut pas le mécaniser. Ou alors, si, on le fait comme Bonduelle le fait, on ramasse qu'une fois quoi. Donc, et puis le coût serait trop élevé.

DG : Oui, oui

A : On investit peu en matériel et on a besoin de beaucoup de main d'œuvre. Désherbage manuel sur la carotte, des planches de 1m sur 80 m de long ; il y a en a 3-4 dans la saison. Ça fait du temps, quoi, il faut beaucoup de temps. On a des techniques, on fait des faux semis, on fait du désherbage thermique au chalumeau On essaie bien de pallier à tout ça mais il faut y passer du temps quand même, on y passe beaucoup de temps. Donc, la question exactement ? Qu'est ce que vous vouliez que j'aborde comme… ?

DG : C'était oui… Comment vous avez réduit les charges par échanges, par entraide, par achat en commun de matériel ?

A : Ouais, c'est un peu ça ouais, mais globalement.

DG : Après on peut pas les compresser indéfiniment.

A : Ouais, c'est impossible presque.

DG : Après, les livraisons, c'est forcément vous qui livré ou votre salarié qui livre

A : Je le fais essentiellement parce qu'on est quand même sur des créneaux… c'est toujours le soir les AMAP, quand les gens ont débauché donc … euh… Ça voudrait dire monopoliser mon salarié sur des heures où ça l'arrangerait pas forcément. Je pense qu'à la longue, ça le découragerait

DG : Oui et puis bon.

A : Oui, j'y tiens aussi à la relation consommateur. Je tiens aussi à ça, oui, c'est important. Entretenir le …

DG : C'est important ?

A : Ouais et le reste des charges, elles ne sont pas loin d'être incompressible.

DG : Au niveau comptabilité, vous faites votre comptabilité ?

A : Non, je fais pas ma compta, je suis au Cerfrance. Après, j'ai fait un calcul parce que j'ai des collègues qui sont à l'Afocg et qui le font eux mêmes. Ça leur coûte entre 450 et 500 € par an alors qu'ils font tout le boulot, sans compter le temps qu'il y passe. Alors, c'est sur, en saison creuse, ils font ça, mais c'est quand même du temps et quand je mets tout bout à bout, moi je vais chez le comptable, je lui jette une boite avec toutes les factures dedans et il

se débrouille avec. Ça me coûte 850 € HT par an, pour les 450 € de différence, le confort que c'est, d'archiver et de balancer les factures, après on n'a pas énormément de fournisseurs.

DG : C'est une comptabilité simple ?

A : C'est une comptabilité super simple. Après, j'ai toujours en tête la charge que représente chaque poste. Je sais combien j'ai d'amendement, je sais pour combien j'ai de plants, je sais pour combien de charges de main d'œuvre. Je connais, je les ai toujours en tête ces chiffres là donc le comptable, il fait que… il me donne le compte rendu, il fait que … le rapport avec des variantes parce que cette année j'ai fait quand même un chiffre d'affaire. Entre cette année et l'an dernier, le chiffre d'affaire a augmenté. Mais j'ai quand même bien augmenté les charges en main d'œuvre, du coup tout le bénéfice qui aurait pu y avoir a été absorbé par les charges. Donc, ça se réfléchit, je pense qu'en gardant le salarié autant que l'année dernière, je peux mener mieux les productions pour valoriser mieux mon travail et celui de mon salarié. Je pense que l'on a des marges encore techniquement, je pense que l'on a encore des marges.

DG : Au niveau fiscal, vous êtes… ?

A : Maintenant, c'est le micro BA (Bénéfice agricole), ouais, et ben ça représente rien. Je sais pas au niveau revenu imposable, je sais pas mais c'est rien.

DG : Au niveau charges sociales ?

A: Charges sociales, c'est …euh, c'est quand même 4 000 € par an, quoi. Pas rien.

DG : Non, non, c'est pas rien.

A : C'est pas rien mais pour une couverture sociale, ce n'est pas énorme non plus. Voilà, ce n'est pas…

DG : C'est le minimum qu'ils ont mis en fait.

A: Ouais, je suis pas loin du minimum.

DG : Pas loin, dans ces eaux là.

A : Non, non, c'est supportable et puis après on en reçoit bien une partie sous forme d'allocation pour mon enfant ou ce genre de truc, donc au final, ce qu'on donne, on le récupère plus ou moins d'une façon ou d'une autre et puis les charges de l'entreprise, ce n'est pas mes charges personnelles. Donc, ce n'est pas pareil, je ne le vois pas pareil. Voilà…

DG : Donc… non mais c'est bien de raisonner comme ça parce que les charges, les charges…

A : Non, non…

DG : Ça sert aussi à payer une couverture sociale, ce n'est pas rien.

A : Bien sur, non, il faut relativiser tout ça. Moi, vous m'entendrez pas dire que l'on paye trop d'impôt ou que l'on paye…, au contraire, quand je vois ce qu'ils font pour moi, j'imagine ce qu'ils font pour d'autres,…euh…. Quand par exemple, on a…, si par exemple mon revenu, il est entre 12 et 14 000 € par an. Moi sur ma feuille d'impôt, il apparait que 5 800 €, il ya quand même une différence entre ce que je me suis versé et ce qu'il apparait sur ma feuille d'impôt, hors tout est calculé par rapport à ce que l'on met sur une feuille d'impôt, pas par rapport à ce que l'on se paye réellement donc il faut…

DG : C'est quand même un énorme avantage par rapport aux autres secteurs ?

A : C'est scandaleux, même, c'est scandaleux sans parler que l'on a le droit de les concurrencer. Mon beau père est dans le BTP, une entreprise agricole a le droit d'avoir 30 % de son activité en BTP et donc, de concurrencer déloyalement, parce qu'en plus, on fait subventionner l'achat de matériel. C'est horrible, si vraiment, ils étaient honnêtes, les agriculteurs, ils se rendraient vraiment compte, on n'est pas des nantis, hein... J'en suis pas à dire que l'on est des privilégiés de la société, non, c'est pas vrai. Mais quand même, il faut relativiser. Il faut relativiser, ils vivent peut être pas si mal, c'est sur qu'au niveau revenu, c'est pas toujours au top mais au niveau patrimoine, c'est énorme.

DG : Sur le revenu, sur le coût horaire ?

A : Ouais, voilà, le cout horaire, là-dessus…

DG : Qui n'est pas revaloriser ?

A : Non mais quand même à l'échelle d'une carrière, on arrive quand même, Quand on voit avec quoi, il parte à la retraite, le patrimoine qu'ils ont constitué, … euh… ils ont quand même quelque chose à liquider quand ils partent. Ils ne partent pas avec rien, voilà, donc …euh...

DG : Oui, c'est sûr.

A : Après il y a le fermier et le propriétaire, c'est pas pareil, un mec qui aura passé sa vie à exploiter le terrain des autres. Ben, quand il va partir à la retraite, lui il aura rien à valoriser donc…, mais ce n'est pas la majorité des agriculteurs, donc...

DG : Ils arrivent quand même à la retraite…

A : Oui, oui, je ne suis pas trop inquiet pour eux. *Rire des deux*. Non, non, il faut être honnête, quand on analyse tout cela, il faut être honnête. Ce n'est pas… Après, je pense sincèrement que l'on est sur une production d'avenir et on devrait être plus épaulé que l'on est, aujourd'hui, c'est par contre… j'en suis... Ils devraient plus miser sur nous que sur les agriculteurs conventionnels qui sont l'agriculture d'une époque qui est en train de se terminer.

DG : Oui ?

A : Après, c'est des choix politiques, ça aussi. La vision que l'on peut avoir de la société, on est un peu à contre courant. Voilà, pour l'instant mais… on sera…

DG : Ça progresse donc ça va venir.

A : Ouais, un jour ça changera.

DG : Le coût d'installation d'une ferme de ce type…

A: Ouais, mais manque d'encouragement quand même.

DG : Il faut s'accrocher.

A : Ouais, il faut s'accrocher, on a des bâtons dans les roues et puis il reste la réticence de la population rurale qui est quand même… Voilà… Moi quand j'arrive ici, on passe toujours pour des hippies, on passe toujours pour des gens qui veulent profiter de quelque chose alors que franchement, on profite pas de grand-chose, on travaille dur, on se lève le matin, on est dans le travail quoi. Et les gens nous voient toujours un peu comme, ouais… un peu des ovnis dans le paysage rural mais ça aussi, on est de plus en plus nombreux, donc c'est en train de changer.

DG : On a quand même des choses qui changent, peut être L… a une particularité ?

A : Oh non, dans le Cantal…

DG : Il y a quand même des choses qui changent.

A : Le plus dur en France à faire évoluer, c'est l'état d'esprit, ça il y en a pour quelques générations.

DG : Oui ?

A : Ouais, et puis nous, on vit là tout de suite, on ne vit pas dans trente ans quoi. Dans trente ans, on aura une autre vie. Aujourd'hui, je trouve ça dommage, même le soutien d'une commune quand un jeune qui vient, qui s'installe et qui se…

DG : C'est incroyable.

A : C'est incroyable, moi j'ai été choqué de ça

DG : Pour le peu d'installation que l'on a dans nos communes, pas avoir de soutien, au niveau de la désertification…

A : Même au niveau économique, il devrait y avoir, on devrait se réjouir que…

DG: une famille qui arrive avec des enfants.

A : A C… ils sont bien plus contents de nous voir arriver qu'on ne la ressenti ici. Je le vois aussi au résultat d'élection. On n'a pas les mêmes, d'une commune à l'autre, des fois et puis, on est de plus en plus dans la politique locale avec les communautés de communes qui ont changé, avec les municipalités qui ont des prérogatives et il faut…, maintenant on voit bien que dans un même territoire. On peut avoir des disparités d'une commune à l'autre, donc c'est à prendre en compte. Voilà, il faut prendre en compte… Ben, à C… j'ai 4-5 clients que je livre toutes les semaines, L… j'en n'ai pas. Voilà, c'est la différence quand même et pourtant, je suis pas sur leur commune là bas et depuis que je suis installé, c'est eux qui ont fait la démarche de venir. Je n'ai même pas eu besoin de les démarcher. Ils étaient en attente d'un maraicher, de manger localement. A L… c'est beaucoup moins sain, c'est tous des résidences secondaires qui viennent l'été. C'est mes clients, des Parisiens, des Lyonnais. Oui, oui, ils sont hyper content de venir s'approvisionner chez moi mais des gens qui vivent à l'année, non quoi. C'est fou, parfois ils reconnaissent que je fais des bons produits et encore non, ça les écorchent de reconnaître que je fais des bons produits. Mais, ils ne viendront pas les acheter, quoi. Je les vois après, sur le marché en bas là, je les vois acheter de la merde, des produits d'Espagne. C'est des... Voilà…

DG : Ben oui, *rire*, les choses évoluent…

A : Oui, je suis confiant, c'est long.

DG : il y a des pôles de résistance comme à chaque fois.

A : Ouais mais ils ont les décisions entre leurs mains en plus, bien souvent donc ils peuvent orienter les choses autrement mais… ils refusent de le faire. A L… la communauté de communes a injecté beaucoup de sous pour réaménager les terrasses, essayé d'attirer les gens, 300 000 € qui ont été injecté ici.

DG : Le village est magnifique.

A : Le village est magnifique, il y a à valoriser, en touriste et tout mais les gens… On n'a pas de toilette par exemple. On a un défilé, vous venez le weekend où il fait beau, on a des défilés, tout le parking est plein. On n'a rien pour boire un coup, pas de toilette, rien… Les gens viennent, ils repartent, ils montent au château, ils restent 20 mn, ils repartent. On n'a rien pour capter ces gens, alors que l'économie, normalement, on essaie de faire quelque chose, on essaie de valoriser.

DG : Oui, bien sur.

A : Même j'assiste au conseil municipal, j'y vais en tant que … c'est aussi ça qui les a… parce que depuis que je suis arrivé, j'y assiste en tant que spectateur mais j'ai toujours été tout seul en tant que spectateur. Les gens d'ici, ne s'intéressent pas à la vie de la commune. Moi, je voulais un peu savoir où je m'étais les pieds. Je n'ai pas été déçu.

Rire des deux

A : Je les entendais régulièrement, dire que l'on est bien trop tranquille pour s'amuser à faire venir de gens, consommer ici de l'alcool ou consommer…, ils disent toujours que ça pourrait être… que ça pourrait changer leur cadre de vie, tranquille quoi. Ils le disent ouvertement, ils ne s'en cachent pas. C'est pas croyable, c'est la France rurale, là aussi, c'est un de ses aspects… c'est horrible. J'ai répondu ? Si je m'éloigne des questions, il faut me ramener sur…

DG : Non, non, c'est bien.

A : Il faut que l'on traite tout ce que vous avez à… n'hésitez à le recadrer

DG : Oui, oui, je n'hésite pas mais justement pour sortir un peu du souci de L… spécifique... Au niveau intégration sur le territoire. Vous avez dit que vous avez beaucoup… vous avez créé un réseau.

A : Ouais, ouais, ça se passe super bien.

DG : Et au niveau activité culturelle, est ce que vous arrivez à aller au cinéma, au spectacle… ? Quelles sont vos intérêts, vous faites de la musique, vous… ?

A : Oui, vous faîtes bien. On a un gros déficit, d'animation culturel sur le territoire. Là encore, c'est politique, je ne veux pas insister mais les budgets alloués, les associations subventionnés ou pas. Le choix des municipalités du territoire et de la communauté de communes sont orientés, quoi... On va plus subventionner la fête de la tripe à Blesles que les concerts ou les projections de cinéma. Je fais parti d'une association qui s'appelle « Ciné plein air » qui tourne sur le haut canton et qui fait des projections de films sur grand écran. Je suis dans cette association là et on voit comment on peine à organiser des activités culturelles, c'est assez compliqué. La mairie de Blesles qui a récupéré la, la compétence culture parce que maintenant Blesles fait partie de la communauté de communes de Brioude. La mairie de Blesles a quand même conservé la compétence culture, voilà… pas les autres mais que celle là et donc, on organise un marché de producteurs, parce qu'on a une association de producteurs sur le secteur. L'association de producteurs du pays de Blesles, Massiac. On réunit, artisans, petits artisans, producteurs de toutes sortes de choses avec une charte bien claires, ils faut que l'on commercialise sur le marché de Blesles qu'on fait tous les vendredis soir tout l'été, et on l'a mis nous-mêmes en place, et tout ça, et on commercialise que des choses produites sur place avec une charte bien stricte y compris pour les stands de bouche parce qu'on organise repas et concert tous les vendredis soir. On fait un concert toutes les semaines pendant l'été et cette année, on nous a raclé toutes les subventions pour les activités culturelles de l'association. On fait un marché de Noël à Noël, on fait un marché de deux jours avec un concert, un repas avec que des producteurs locaux. On essaie de rester hyper ancrage local et la mairie de Blesles qui a la compétence culture ne subventionne plus à partir de cette année nos activités, donc on se retrouve en plus de nos boulots à savoir comment, on va faire pour boucler le budget pour pouvoir maintenir ces activités culturelles parce que l'on a des centaines de personnes qui viennent tous les vendredis soir qui viennent manger là, qui viennent écouter le concert. On se dit merde quand même. La mairie de Blesles part du principe que l'on est des commerçants et que si on fait ça, c'est pour le business, c'est pas

pour autre chose, c'est pas pour animer le territoire, c'est uniquement pour gagner de l'argent et donc elle voit pas pourquoi, elle subventionnerais des entreprises plus que d'autres. Voilà, comment, on nous explique la diminution, non même pas la diminution, la suppression des subventions qui étaient allouées. Donc, culturellement, on trouve déjà que c'est hyper maigre, l'offre excitante parce que l'on essaie nous-mêmes de la développer parce que, entre producteurs, on a… le même centre d'intérêt. On est un peu... on est un peu… proche idéologiquement, politiquement et puis on est tous… Par contre, on a un truc en commun, on est tous extérieur au territoire au départ. On n'est que des jeunes venus d'ailleurs, on a vu d'autres choses, on a voyagé, on a fait des trucs et puis on a des attentes, on a envie que la culture viennent à nous parce que l'on a du mal à y avoir accès par… Voilà, il se passe rien. Voyez même sur Brioude les manifestations culturelles… ça reste minime, ça reste je veux dire… pour la sous préfecture ? Ça reste…

DG : Il y a pas grand-chose. A Blesles, il y a un festival ?

A : Voilà… les apéros musiques de Blesles, ça par contre la mairie continue de subventionner. Que le festival, et nous, on avait réussi à s'associer entre associations, il y a l'association qui fait le festival, l'association qui fait le ciné plein air et l'association des producteurs. On avait réussi à faire un partenariat où on était comme ça, pour partager les bénéfices et les pertes et comme ça…ça permet d'avoir toute l'année des manifestations culturelles qu'on essaye de mettre en place. On y passe beaucoup de temps, beaucoup de réunions, partir du principe que c'est uniquement pour notre intérêt personnel que l'on fait ça. C'est un peu vexant parce que lorsque je suis en réunion le soir jusqu'à minuit et le matin, il faut se lever, eh bien… je préférerais rester chez moi avec ma femme et ma fille, plutôt que voilà… pour un résultat…Après, on est fier de ce que l'on fait, on est fier d'amener aux gens mais on se rend compte que l'on finit un peu dans l'entre soi. On organise des manifestations culturelles, si on enlève tous nos amis proches, on se rend compte que sur le territoire, on a du mal. Non, ce n'est pas le centre d'intérêt de la majorité des gens qui vivent ici, qui vivent là. Il y en a que franchement, ils n'imaginent pas vivre là, avec le peu d'activités culturelles qu'il y a, ils se voient pas vivre sans… mais je vois mal comment on va pouvoir fédérer plus les locaux qui ne montrent aucun intérêt pour tout ça, ouais, on a un peu de mal avec ça. Après la culture, on arrive quand même, moi je vais à Clermont pendant le festival du court métrage. On va voir des concerts, on sort quand même mais c'est faible. On a quelques salles de spectacle dans le bassin minier, on a la Lentisterie, il y a le café lecture de Brioude aussi, qui fait, qui fait pas mal de trucs. J'essaie d'y être assez régulièrement, à qui je fournis des légumes pour la partie restauration du midi, ouais. Donc, on arrive quand même à faire des trucs mais pas autant qu'on aimerait, pas aussi régulièrement, bon on se contente. La culture est là mais pas assez, pas assez, quoi... Ça manque quand même et surtout ça manque d'appui politique local, au niveau local, ça c'est clair…

DG : On imagine bien, quand on vient de Bordeaux avec le dynamisme des grandes villes

A : On ne s'attendait pas non plus à avoir un agenda culturel, non, non. On s'attendait pas à ça mais de là à ce qu'il n'y ait rien.

DG : Voilà, c'est ça.

A : Voilà, ça fait un grand écart quand même, surtout se rendre compte que des gens peuvent vivre ici, sans l'attrait pour ça, pas d'attrait pour avoir accès à la culture facilement, ça ne les intéressent pas. Il préfère payer moins d'impôt que d'avoir accès à plus de culture. C'est des choix, aussi… c'est des choix… *rire*... mais c'est politique, beaucoup, hein…beaucoup, plus ça va, plus je me rend compte que,.. ouais, c'est bien les politiques qui organisent nos vies, voilà.

DG : C'est ça, c'est un choix de… où est ce que l'on met l'argent. Ils disent toujours, ils en n'ont pas beaucoup mais quand même.

A : C'est une réalité qu'ils n'en ont pas beaucoup. Quand je regarde le budget des communes, je suis d'accord. Voyez, mais quand on injecte 60 000 € dans la réfection d'une église mais à côté de ça, on n'est pas capable, d'avoir une politique culturelle ou une politique d'aide ou d'accueil des jeunes actifs. C'est plus que politique là après, c'est idéologique et donc… euh… Je ne sais pas, l'intérêt général, je ne le ressens pas bien, quoi. J'ai du mal avec ça moi, c'est … bon après… J'ai répondu pour la culture ? Un peu… ?

DG : Pas mal, ouais, pas mal, très bien même… *rire*… ça m'étonne pas, on voit souvent bouger les villages parce qu'il y a des gens d'ailleurs qui viennent… c'est dur ?

A: C'est dur, ouais c'est dur ben … c'est l'inertie, c'est… on se rend compte que c'est tellement lent, c'est tellement lent qu'au final, il y a des générations qui passent… Ouais, je ne parlerai pas de générations sacrifiées mais quand même... euh. Je trouve ça dur, je trouve ça dur... Moi je veux pas vivre ça, je veux pas dire à la fin de ma vie, j'ai passé mon temps à brasser de l'air pour rien et qu'au final, le bilan, ce soit rien, c'est…

DG : Il y a en a quand même.

A : Il y en a, mais non sans effort.

DG : Des efforts énormes…

A : Ouais, moi à la dernière AG, je milite pour que cette année, on fasse rien... Je suis d'avis que si on fait sans subvention. Ils vont dire que l'on aurait pu toujours faire sans subvention mais… c'est un sacrifice énorme sans subvention, déjà nous producteur, on va s'augmenter les places de marché pour tout ce qu'on n'aura pas en financement. On va devoir mettre encore plus la main à la poche, quoi

DG : Ça représentait combien cette subvention, c'était conséquent ?

A : Ben ouais, c'était 200 € par marché pour payer les concerts par exemple. 200 par marché, il va falloir le lever sur les exposants ou sur les visiteurs et je veux dire… toutes les semaines, c'est bon quoi... On donne déjà beaucoup de notre temps, et donc… non, non… Moi, je suis aussi partisan de faire une année morte, y compris pour le festival mais pour le festival, il se voit pas faire une année morte parce qu'on est vraiment très solidaire là, les trois asso. Il se voit pas faire une année morte parce que, eux, ils ont les subventions et que ça fait quinze ans qu'ils luttent pour mettre ce festival en place et… il y a du monde maintenant, ça marche, il y a du monde quoi...

DG : Il ya du monde, oui on en entend parler jusque chez nous.

A : C'est vraiment chouette, c'est vraiment chouette.., c'est vrai qu'on a un festival tous les ans à moins de cinq minutes. Ça vaut le coup là.

DG : Oui, il ya a…

A : Il ya des trucs, il n'y a pas que du négatif. Voilà,... après… euh. Ça manque vraiment de relais et d'appui politique. Voilà... mais vu que c'est très électoraliste que les décisions de ce genre, à qui on va attribuer quoi. C'est sur que financer la tripe à Blesles, c'est bien plus fédérateur et bien plus …électoraliste que de financer des…des animations sur nos marchés d'été. Voilà, ça c'est sur. Je comprends… meilleure retombée de voies, on va dire, c'est sur.

DG : Ben je ne sais pas, je pense que c'est aussi... un manque d'ouverture, pas forcément… c'est du moins… c'est à courte vue.

A : C'est à courte vue.

DG : C'est regarder que le bout de son nez.

A : On voit pas bien loin dans le coin, c'est…

DG : Dans le milieu rural, c'est…

A : *rire…*

DG : Et après, au niveau personnel ou familial, vous disiez… vous arrivez à prendre des vacances ?

A : J'arrive à prendre trois semaines pas an, j'arrive à prendre… ouais. On arrive à partir, je prends toujours entre Noël et premier de l'an, déjà, la dizaine de jours là… et puis là, je vais en prendre dans l'été. J'en prends en septembre parce que tous… les mois de septembre, je vais à la fête de l'huma à Paris. Alors je me prends toujours 4-5 jours.

DG : D'accord.

A : J'essaie de prendre par ci par là. Oui, je dois arriver à trois semaines à peu près.

DG : L'été, j'imagine avec la production, enfin voilà… il y a quand même des solutions ?

A : Oui, ben… il faut embaucher plus.

DG : Ben oui.

A : Il faut organiser le temps de travail différemment, ouais, mais je pense que cette année, je vais… Ma famille est dans les Landes sur la côte, c'est vrai que ma femme y va avec ma fille et je me vois pas dans les quinze ans à venir, ne jamais passer une semaine de vacances d'été avec ma famille. Il faut que ça avance dans ce sens là, ça c'est sur. Quitte à faire moins de chiffre d'affaire, c'est pas grave hein…ça me…et ben… on fera sans, quoi, mais il faut développer ce côté-là, ouais, une vie de famille. Ça c'est vraiment ma quête des années à venir, dégager du temps…du temps libre pour la vie de famille. Ouais, ça c'est un objectif, vraiment important, ouais.

DG : C'est bien.

A : Je ne sais pas si c'est bien mais en tout cas c'est…

DG : C'est un choix ?

A : C'est mon souhait assumé, c'est comme ça quoi. Après, est-ce que j'arriverai à mettre en œuvre pour y arriver ? Je sais pas, quoi…

DG : Certainement… en partie ?

A : Oui, déjà en partie, c'est déjà fait.

DG : Donc…

A : Ouais

DG : A améliorer ?

A : Ouais, à améliorer, c'est sur, arriver à cinq semaines de congés payés, l'équivalent de ma compagne. J'aimerais arriver à être caler sur le même,…sur le même rythme.

DG : Ouais ?

A : Ouais, ça va être dur mais je pense que c'est faisable et après avec des concessions, en faisant des concessions mais aussi en expliquant aux gens que…on ne peut pas être présent 52 semaines par an sur un marché, quoi, c'est pas possible. On reste… on a une vie de famille,

on a une vie sociale, on a des aspirations culturelles, ça s'assume quoi. Mais nos clients sont vachement ouvert et sensible à ça, quoi...

DG : C'est quelque chose qui évolue ça aussi ?

A : Ouais, ouais, vachement, ouais, oui, oui, ils ne disent pas, il n'est pas là cette semaine, je ne reviendrais pas la semaine prochaine, non, quoi... Déjà, quand je ne suis pas là, je les avertis à l'avance.

DG : On a droit à des vacances.

A : Oui, carrément, ils le conçoivent, oui, ils se rendent bien compte de la charge de boulot… que c'est…

DG : C'est ça, oui.

A : Ils s'en rendent compte. On a quand même une clientèle globalement assez éduquée et assez proche de certaines considérations… considérations là, quoi, voilà. Ils sont un peu… ils comprennent bien que l'on n'est pas des robots quoi…

DG : *rire*

A : Ils nous en veulent pas quand on n'est pas parfait.

DG : C'est bien la démarche AMAP, c'est déjà…

A : Oui, c'est ça, ouais, et même sur le marché.

DG : Même sur le marché ? Déjà la démarche AMAP.

A : Oui, ils sont solidaires, vachement, ouais…Non, ça c'est…c'est plaisant, c'est d'ailleurs un choix, privilégier les AMAP, c'est mon choix parce que je crois en ce réseau.

DG : Par rapport à la démarche ?

A : Ouais, la responsabilisation des clients, ouais. Ils sont dans une dynamique, il faut les accompagner et vice versa, eux aussi nous accompagnent dans notre dynamique, ça c'est…, c'est un bon échange, intéressant… après voilà, si on fait la sociologie de la clientèle, on est vraiment sur…en AMAP, on est sur…, au marché, c'est un peu différent mais en AMAP, on est sur une clientèle avec un niveau d'étude certain et des boulots…

DG : Classe moyenne ?

A : Ouais, clase moyenne, Ouais… classe moyenne, fonctionnaire, instits, pas mal d'instits à Pont du Château, j'ai pas mal de profs et d'instits... ouais… sociologie, classe moyenne, cadre, par là quoi…

DG : Ouais ?

A : Majoritaire, après j'ai de tout quoi, oui, c'est hétéroclite mais ça reste… je vois beaucoup, sur les chéquiers et tout, je vois les caisses éducation nationale, on arrive à savoir…

DG : *rire*

A : De chez Michelin mais chez Michelin, je n'est pas le monteur sur la ligne… non… non, non. En marché, on en a un peu plus, pas mal d'intérimaires sur le marché, oui des gens qui bossent chez Valeo, ouais qui bossent à Constellium, qui bossent…j'ai aussi des ouvriers mais c'est moins…c'est plus ma clientèle de cœur mais c'est moins la clientèle, *rire*, c'est moins la masse, quoi…Voilà… J'espère avoir répondu à la question ?

DG : Non, non, non, ça rejoint, ça se complète bien. La question que je voulais poser aussi : dans les choix de vie, de famille ? J'ai compris qu'il y a des choix de consommation.

A : C'est d'être responsable au plus que l'on peut l'être. Après, on reste humain, quoi. On reste comme tout le monde sauf en alimentation où l'on consomme des produits de l'agriculture biologique. C'est un sacrifice financier parce que ça représente quand même, oh… après, je ne sais si ça me coute beaucoup plus cher que…je crois que ça me coute sensiblement la même chose mais c'est un gros budget pour nous, l'alimentation, c'est le premier budget.

DG : C'est le premier budget ? Alors que vous ne consommez pas de viande ?

A : C'est le premier budget, oui. On en consomme un petit peu. Ma fille en mange, moi aussi un petit peu. Après on lui laissera le choix d'en manger ou pas, donc elle en a dans son assiette mais pas énormément. Après les produits transformés coutent quand même cher.

DG : J'imagine aussi que vous préparez la cuisine ?

A : Oui, on fait à manger tous les jours parce qu'elle est à la crèche à Vergongeon. Tous les jours, il faut lui faire son repas du midi, le mien aussi, celui de ma femme aussi. On mange tous…

DG : A l'extérieur ?

A : Oui, moi je mange ici, mais il faut que je fasse ma bouf aussi donc on cuisine tous les jours.

DG : Il n'y a pas de plats préparés

A : Très… ouais, très peu.

DG : Ça reste un budget quand même ?

A : Ça reste un budget, ouais, c'est le premier budget du foyer, ouais. L'alcool en bio, ça coûte quand même pas mal, le vin, la bière. On n'en consomme pas beaucoup mais on en consomme quand même. Par rapport au conventionnel, c'est quand même des produits qui sont plus cher. Il y a quand même une différence de pris. C'est quand même pas mal. On s'en rappelle plus parce qu'il y a tellement longtemps que l'on consomme comme ça. Mais je me rappelle avant, l'alimentation…, c'était déjà mon premier budget quand j'avais un loyer. On doit être à…, je ne sais pas, on doit être entre 700 et 1000 € de courses alimentaires par mois. C'est quand même…ouais et puis c'était quand même… c'était pas loin d'être ça déjà avant et puis là, c'est vraiment le budget où l'on ne se restreint pas du tout. Si on envie d'acheter, on ne regarde pas les prix. C'est en ça que je dis que l'on vit quand même confortablement parce que ce n'est pas le cas pour tous mes copains, beaucoup de gens comptent en faisant les courses. J'avoue que… on n'est pas non plus hyper dépensier mais on se restreint pas sur… on a cette chance.

DG : C'est une chance ?

A : Ouais, c'est une chance, après si tous pouvaient, ça développerait les choses aussi.

DG : Par rapport au déplacement, comme vous travaillez loin. Vous arrivez à faire du covoiturage…

A : Très peu, parce là, elle a des horaires et des lieux de travail qui changent dans la semaine parce qu'elle intervient dans les écoles, dans les centres aérés.

DG : Elle a sa voiture ?

A : Ouais, elle a sa voiture, des frais d'essence. Bon, elle a des indemnités de frais kilométriques aussi. Donc... et puis, il y a des voitures de fonction à saint Genès, si à Saint Genès, elle doit partir, elle a toujours une voiture de fonction mais le transport, ça représente toujours quelque chose, la voiture, ça représente quelque chose, ouais. Quand on est là, si on veut travailler, il faut faire de la route. Je ne connais pas grand monde qui travaille sauf si... non, on fait de la route quand on veut travailler, à Issoire ou à Brioude. Ouais, il faut faire de la route.

DG : On parle de réduire mais c'est pas facile. En ville, il ya des solutions mais à la campagne.

A: A la campagne, c'est plus compliqué et puis…, on va pas parler de transport collectif parce que là on supprime de…

DG : En covoiturage, on arrive à s'organiser sur certains horaires, sur certains trajets.

A : Ouais, c'est compliqué ? Quand on ne mange pas au même endroit tous les jours, c'est éliminatoire et pas les mêmes horaires aussi. Tous les jours, elle change plus ou moins d'horaire, à une heure près mais une heure près tous les jours, c'est énorme. Pour les covoitureurs en tout cas, c'est énorme, non, ce n'est pas…C'st vrai que c'est l'aspect un peu négatif et l'utilisation et, et puis, ça rajoute des heures de boulot, mine de rien parce que là 45 mn pour aller bosser, 45mn pour revenir, la journée de travail, elle a pris une heure et demi de plus, donc c'est conséquent mais…euh voilà, on ne le fait pas pour rien, quoi. Rentrer un deuxième salaire à la maison, c'est quand même hyper confortable.

DG : Eh, oui, oui.

A : Après c'est d'autres sacrifices, c'est sur, à la fin de semaine, elle est fatiguée, ça c'est sur mais bon…

DG : La fatigue des trajets, c'est quelque chose que l'on minimise souvent.

A : Ouais, c'est fatiguant, dès fois le vendredi soir, sur la route. C'est quasiment que de l'autoroute, ici, ça peut être assez long, ouais. Les semaines sont longues, ouais, les semaines sont longues pour nous deux. Après, elle n'a pas un contrat indéterminé, on ne sait quand sera la fin mais on sait qu'il faut le faire pour l'instant. C'est quand même une opportunité professionnelle dans un secteur qu'elle voulait.

DG : C'est quelque chose qui lui plait

A : Ouais, exactement, elle fait un boulot qui lui plait tous les jours. Donc c'est une chance, on est deux à faire un boulot qui nous plait, quoi. C'est assez rare pour être souligner.

DG : C'est important ?

A : C'est important, surtout, ce sacrifice de la route.

DG : On ne peut pas tous avoir.

A : C'est sur mais aussi financièrement, on vit confortablement. On n'a pas de gros besoin, on n'est pas de gros consommateurs, donc on arrive à s'en sortir facilement. On n'est pas inquiet pour les fins de mois. C'est un… c'est un luxe. C'est quand même le luxe de vivre comme on vit, on voit que ce n'est pas le cas partout

DG : Non, non, c'est loin d'être le cas mais c'est aussi un choix.

A : Tout à fait et puis, on a fait des sacrifices, pour cela. On a quitté notre région où on était bien aussi... Quand on est parti, il faut reconnaitre qu'ici la vie ne coûte pas cher, ici…

DG : Il y a ça aussi.

A : Ah oui, la vie ne coûte vraiment pas cher. On n'a pas de service publique mais on sait pourquoi.

Rire des deux

A : Quand on voit les impôts qu'on paye, c'est dérisoire quoi. On ne peut pas lever si peu d'impôts et derrière avoir des ambitions… des ambitions communales ou intercommunales, pas possible. Moi j'estime que l'on n'en paye pas assez d'impôt ici, voilà. On a quand même une drôle de vie, il y a des trucs que l'on devrait taxer, quoi. On a un confort de vie supérieur la moyenne, à la moyenne nationale et on paye moins d'impôt que la moyenne nationale donc euh…non mais c'est vrai, il y a quand même un truc qui….c'est mon analyse personnel, ce n'est pas… ça ne me choquerait de payer deux fois plus d'impôt. Voilà mais alors, il faudrait qu'il y ait un peu plus d'activités que ce qu'il y a aujourd'hui.

DG : *rire*.., oui, très bien, c'est intéressant là…

A : Ben, vous ne regrettez pas votre choix de sujet ?

DG : Pas du tout.

A : Tant que ça peut servir à votre travail.

DG : Ça peut servir, oui, bien sur…l'avenir, l'avenir, on en parlé pas mal mais voilà, au niveau agricole ?

A : Au niveau agricole ?… l'activité agricole me plaît, très sincèrement, je ferai le bilan quand… dans quelques années, très sincèrement, c'est pas rémunérateur, pas assez rémunérateur au vue des sacrifices que l'on fait sur notre vie et… donc, je pense qu'il y aura des ajustements à faire soit sur le type de production, soit sur le type de commercialisation, soit sur l'activité en elle-même, peut être qu'un jour, je me contenterais de faire une activité saisonnière agricole et travailler ailleurs à côté, j'envisage… je n'ai aucune limite sur ma carrière professionnelle. Quand ça me plaira plus, que je prendrais plus de plaisir et que ce sera plus une contrainte que le reste, je ferais autre chose, J'ai toujours fait autre chose. Je ne suis pas angoissé pour l'activité professionnelle.

DG : C'est ça

A : Je sais que tant que j'aurais toujours mes deux bras et que je serais en bonne santé parce que je sais aussi que le jour ou je serais en moins bonne santé, ça pourra être moins …ce sera moins rigolo, je pense mais pour l'instant, je n'ai que 33ans, j'ai quand même des perspectives. Je suis assez confiant sur mes perspectives professionnelles, je sais que j'ai plusieurs cordes à mon arc pour rebondir en cas de problème ? Voilà, je s ne suis pas trop inquiet y compris reprendre mes études, ça me ferait plaisir. Y compris

DG : C'est un peu ce que je fais, ouais et reprendre un peu les études, c'est intéressant.

A : Surtout ne pas restreindre les possibilités, se faire plaisir.

DG : C'est ça, se faire plaisir, c'est quand même ce qu'il y a de plus…

A : Ben ouais, après, je ne veux pas trop idéaliser le travail non plus parce que ça reste quand même à… ça reste un calvaire, franchement, des fois je me dis que je pourrais être aussi utile, peut être même plus utile à la société en faisant autre chose. Je ne suis pas convaincu d'être sur la bonne voie non plus, je ne sais pas, je ne pense pas faire fausse route mais je ne suis pas sur que ce soit le bon chemin quand même donc je…

DG : Il reste un doute.

A : Ouais, déjà, l'activité,… être entrepreneur, ça ne me plait pas, quoi. Le côté entreprise ne me plaît pas du tout dans ce que je fais.

DG : Ouais ?

A : Non, ce n'est pas, on n'a aucune liberté, ce n'est pas… toujours la liberté d'entreprendre, la liberté, rien du tout en fait, la liberté de s'aliéner soi-même à un travail, quoi. Voilà, la liberté que l'on a, c'est ça, quoi. Après, il n'y aura pas toute cette dimension… euh… philosophique, politique, idéologique, je ne sais pas ce que j'aurais... euh… ce ne serait peut être pas suffisant si je n'avais pas ça derrière, et beaucoup de mes collègues ont ça aussi, quoi. Il y a en toile de fond, ce qui fait que le quotidien est quand même plus facile à digérer que… s'il n'y avait pas. Je pense que ce qu'on fait, on le fait par conviction, on ne le fait pas par sadomasochisme ou … mais ça en est quand même un peu là. On va dire.

DG : Qu'est ce qui vous gêne dans le côté entreprise, quelle sont les freins, en fait ?

A : Ben, le frein premier, … on est vraiment dans le… en France, on a vraiment l'image que l'entreprise… On s'affranchit d'un patron, en devenant patron mais pas du tout. On s'affranchit de rien, on devient encore plus esclave que l'on était avant. Parce que …on est encore plus exigeant, en tout cas moi, moi je suis encore plus exigeant. Remarquez, même en bossant pour quelqu'un d'autre, j'ai toujours été exigeant. Qu'on s'inflige des choses que l'on ne tolérerait pas si on était salarié et donc si de plus en plus de gens se mettent à leur compte. Ils accepteront de plus en plus de subir des choses que l'on n'a pas à subir, quoi. Moi, je le vois un peu comme ça, je vois un peu que travailler 50-60 heures par semaine, ce n'est pas humain et que…si un patron nous demanderait à le faire, possiblement, on refuserait. Et en fait, vu que c'est nous, le chef d'entreprise, on l'accepte avec moins de mal…

DG : Idéologiquement, quelle serait la solution. Etre entrepreneur, ça un côté intéressant.

A : Qu'est ce qui a d'intéressant ?

DG : De liberté.

A : Quelle liberté ?

DG : Je ne sais pas.

A : Non, non, non, je ne me sens pas libre, vraiment. Au contraire, j'ai plus de contraintes.

DG : Justement, qu'est ce qui fait… qu'est ce qu'on pourrait imaginer, de libérer ces contraintes. Est-ce forcement dépendre d'un patron qui lui... ?

A : Ça dépend

DG : Ces fameuses contraintes, est ce que c'est, cet aspect là ou est ce que c'est,… un cadre qui pourrait améliorer ?

A : Je pense que c'est un cadre qui pourrait améliorer les choses. Déjà, l'activité agricole, j'ai du mal. Etant donné l'intérêt général qu'il y a derrière l'approvisionnement en denrée agricole de la population. J'ai du mal à penser que ce soit donné à… que ce soit complètement abandonné par l'état à des particuliers, à des entreprises privées. J'ai un peu de mal avec ça, quoi. Parce qu'au final, c'est pour ça, qu'on en est là aujourd'hui, et que les gens produisent pour produire et que, quelque soit la façon dont on produit, il faut produire pour faire du chiffre. Et l'intérêt général, il n'est pas peut-être pas celui là quoi. L'intérêt général, il est peut-être de produire et qu'il y ait une vision politique de l'agriculture. Une vision plus lointaine, comment il faut travailler pour pérenniser l'activité dans les années à venir, pour l'avenir. Savoir préserver les sols, les ressources, les choses pour produire demain et ça j'ai un peu de mal à penser…

DG : La sécurité alimentaire ?

A : Et voilà aussi, oui, planifier la production agricole. C'est en ça qu'il y a un peu, un rôle de l'état qui, qui, qui manque quoi. Moi être… Vous me demandez dans quel cadre j'aimerais exercer cette activité, sincèrement, j'aimerais exercer cette activité dans un cadre ou je serais fonctionnaire de l'état où je serais… où je ne travaillerais pas forcément mes terres parce que moi, je ne suis pas du tout attaché à travailler mes terres. Les terres de quelqu'un d'autre, ça m'est complètement égal. Je travaillerais de la même façon si… mais pas dans les mêmes conditions. Je travaillerais de la même façon mais pas dans les mêmes conditions et surtout je pense qu'il y a un intérêt général à produire bien. Donc, l'état devrait reprendre la main au moins sur ça, quoi. Après, sur d'autres secteurs économiques, je ne suis pas aussi catégorique, mais sur l'agriculture. Comment rendre la réduction de sept points des cotisations, on est dans un système de répartition, on ne peut pas s'amuser, on ne peut pas s'amuser à toujours faire baisser les charges, baisser les charges…, ça ne peut pas être ça l'objectif, baisser les charges.

DG : Non ?

A : C'est comment rendre plus rémunérateur l'activité et moi…, il n'y a pas 36 solutions, il faut que les gens, ils aient un porte monnaie quand ils viennent me voir, montée…

DG : Montée du niveau de vie ?

A : Montée du niveau de vie de la population, quoi.

DG : Qu'ils aient plus les moyens ?

A : mais bien sur, il faut qu'ils soient en mesure de mobiliser plus d'argent dans, dans l'alimention. Quand, quand… on aura un revenu minimum décent. Je pense que les gens se tourneront vachement plus vers l'agriculture biologique, c'est évident, quoi.

DG : ouais.

A : C'est évident, c'est évident d'ailleurs, dès qu'ils ont un peu plus les moyens, c'est ce qu'ils font, c'est ce qu'ils font déjà, dès qu'on est dans des tranches moyennes supérieurs, ils mettent une plus grosse partie de leur budget dans l'alimentation, donc je pense que la clé, elle est...

DG : La clé, elle est là ?

A : C'est la société qui doit évoluer, ce n'est pas, ce n'est pas baisser les charges pour certains, pas pour d'autres. Et puis après, après, règlementer, quoi…, il y a des produits qui n'ont plus lieu d'être, d'être utiliser. Il y a des produits, il y a des techniques qui n'ont plus lieu d'exister. Des techniques qui doivent laisser place à de nouvelles techniques, on a tout ce qu'il faut. On a les ingénieurs, on a les agronomes, on a tout en stock pour produire autrement, faire autrement, et même baisser les coûts de production. Moi, je pense que… on peut produire pour moins cher, moi je serais mieux équipé, j'aurais plus de matériels, plus adaptés et tout, je pourrais produire pour moins cher, quoi. Mais après, je ne suis non plus pour qu'on me subventionne tout, tout mon matériel, l'argent publique ne peut pas servir à… servir à faire des parcs matériels et pour des entreprises privés. Ce n'est pas possible, quoi. C'est pour ça que ça doit être piloté par en haut, quoi. Par, on prend des petits bouts isolés et puis… là on agit sur ça, il faut agir sur tout, quoi. On ne peut pas agir que sur un aspect du problème. C'est pareil, moi je vois ma fille, elle est à l'école l'année prochaine. L'année prochaine, je ne me vois pas la faire manger à la cantine, à la …à la cantine quoi. Ce n'est pas possible, quoi. Il y a des communes qui jouent le jeu du 100 % bio, qui y arrivent sans faire

flamber le prix des repas de midi. Donc, je pense qu'il y a quand même moyen. Il y a quelque chose à faire, quoi.

DG : Bien sur, ça devrais marcher plus…

A : Bien sur, si déjà dans les hôpitaux, les écoles, tout ce qui est établissements publiques, déjà, rien que ça. Déjà avec ça, si on mettait en place des agriculteurs bio mais…, mais là, ce serait… c'est pour ça que l'état, son rôle, il a un rôle majeur dans tout ça. Je ne lui demande pas de tout planifier mais au moins d'orienter quoi, ouais.

DG : D'orienter et de…

A : Après là encore, c'est une vision politique.

DG : *rire*

A : Comment on place l'état, notre entrepreneur vous dirait non, moins l'état agit sur tout ça, mieux c'est. Moi, je ne pense pas ça quoi. Moi, je pense que l'état ça doit être le planificateur, il doit pas intervenir, euh…n'importe comment dans tout, tout…tout organiser tout seul de façon autoritaire mais il doit planifier. Il doit s'assurer que tout le monde est à manger et se mette pas en danger quand il mange. C'est sa responsabilité à lui, c'est lui le législateur, c'est lui, donc… après mais on est très dans la vision politique... J'insiste, vous demandiez sur quels leviers on peut agir ?

DG : *Rire*, non…

A : Je pense…

DG : C'est bien que l'on vienne un peu là-dessus aussi.

A : Je ne veux pas vous dire, on peut agir sur réduction des charges, le truc hyper économique… pour moi, elle n'est pas là, la clé. Elle n'est pas là. Et c'est pareil, mon salarié, j'aimerais bien pouvoir le payer plus, j'aimerais bien pouvoir le rémunérer plus, le mec qui travaille avec moi, qui donne de son temps, de son énergie et qui est consciencieux, moi je me sens limité sur ça, quoi. Je ne me vois pas non plus le payer trois fois ce que je me paye, je peux pas le faire, donc… euh

DG : *rire*

A : Il faut trouver un juste milieu et après là, comment agir là-dessus. J'ai pas tant d'idée, hein…Je pense qu'il existe des… pas des contrats aidés, pas mal de contrats, moi je vois le Tesa, on paye, on a quand même des allègements de charges plutôt conséquentes, pareil quand je parle avec d'autres entreprises, d'autres secteurs, on voit les coûts de charges, que ça représente pour eux d'embaucher quelqu'un. Moi je le paye, 9,77 de l'heure et au final, ça me coûte 11,30 €, quoi.

DG : Donc, il n'y a pas beaucoup de charges ?

A : Non, j'ai quasiment pas de charges, donc… euh… diminuer pourquoi ? Et pourtant on écoute le monde agricole, la FNSEA demande encore des baisses de charges là-dessus. Mais… on a une protection sociale et un modèle social. Soit on le veut, soit on le veut plus. On ne peut pas demander de le conserver tout en baissant les charges partout tout le temps. Ma femme, elle est en contrat aidé, c'est pareil, l'association qui l'embauche, elle ne paye quasiment pas de charges dessus. Et au bout d'un moment, si plus personne ne paye de charges, il n'y aura plus de système social, en fait, c'est peut être le but recherché, hein... Je ne veux pas, je ne sais pas, c'est peut être le but recherché.

DG : Ou alors, financé autrement mais…

A : Ou alors, le financer autrement mais pour l'instant, ça ne se finance pas autrement.

DG : Il y a peut-être des pistes sur ce… ? je ne sais pas…

A : Non, moi non plus, mais en tout cas, pour le moment, on ne voit pas comment ils font pour…

DG : Il y a beaucoup de baisse de charges, nous dans les associations, on a beaucoup de contrats aidés.

A : Oui, oui.

DG : Et on a énormément de mal à embaucher… il n'y a plus d'argent pour soutenir l'associatif.

A : Et ben, c'est ça, hein… après le monde associatif, mon avis… il prend de plus en plus en place, en fait il prend de plus en plus la place du désengagement de l'état, c'est ça qui me perturbe un peu. On va déléguer de plus en plus à des associations qui pour la plupart sont… font bien leur boulot, ce n'est pas la question. Mais, est ce que c'est leur vocation première, que de substituer à l'état ? Moi, je ne suis pas…je ne suis pas convaincu, quoi. Je ne suis pas convaincu que des missions d'intérêt général soit déléguées à des associations et se retrouvent à fonctionner comme des entreprises, c'est…

DG : On assiste beaucoup à ça...

A : Oui, oui, oui je constate moi aussi*, rire des deux*, je constate et ça m'affole un peu, ouais, ça m'affole un peu. Donc, est ce qu'on doit continuer dans cette voie là, pas sur. Est-ce que l'état ne doit pas reprendre la main… euh ? Voilà, alors oui, ça ferait exploser le budget de l'état, c'est sur mais est ce que derrière ? Est ce qu'il n'y aurait pas des retombées autre ? Pérenniser des emplois, c'est quand même important et c'est ça, quoi... Tout le tissu économique, toutes les cotisations, tout est pris sur le travail, tout, tout. Il n'y a que le travail qui est taxé.

DG : Il y a peut être d'autres solutions ?

A : Il y a peut être d'autres solutions mais pour le moment, on continue de taxer de moins en moins le travail, sans le remplacer par d'autres taxes ou d'autres entrées donc à moyen terme ou peut être même à court terme, c'est la mort de notre système social qui est planifié, là donc… euh…

DG : Danger ?

A : Oui, je pense, après on ne sait pas.

DG : Nous, on est sur des associations qui…, on a beaucoup de gens qui viennent nous voir pour l'accompagnement de porteurs de projet parce que les institutions ne jouent plus leur rôle. C'est évident. Moi, quand j'ai des gens qui veulent s'installer, des petits maraichers, des petits élevages avec transformation. Si je leur dis, il faut s'adresser à la chambre d'agriculture, la réponse est : « surtout pas, ils m'ont remballé, on leur propose un projet, il faut faire de suite du grand, ils ne jouent plus du tout leur rôle ».

A : Moi, ils m'ont vachement orienté, au début, je ne voulais même pas m'installer, je ne voulais pas faire une installation aidée. Je voulais être sur une toute petite surface, essayer de vivoter parce que, on n'a pas trop besoin, et je sais pas si je ne vivrais pas pareil si j'avais moins de surface, un truc plus restreint. J'aurai plus de temps libre et finalement, j'ai l'impression, que je ne serais pas loin de vivre pareil. Donc, je …

DG : Ah bon, *rire*….

A : Ouais, je pense parce que je… ouais, il y a d'autres solutions possibles, les formes collégiales de… gestion d'entreprise, on a bien trop orienté vers une…solution individuelle même si après, je mesure la complexité de s'entendre à plusieurs dans un projet comme celui là, je, je comprends bien la limite mais je, je… je pense que l'on est trop de petits maraichers, quoi. Pour prendre le secteur du maraichage, on a tous des structures similaires, vous prenez un rayon, on est à un ha, un ha et demi, deux ha, ça c'est le format, on a tous la même surface couverte, donc on a eu les mêmes charges pour arriver à cette surface couverte, on a tous un employé saisonnier sur les mêmes périodes, on est tous dans des schémas hyper…C'est quasiment la même chose, on peut calquer avec des variantes selon le contexte géographique avec des atouts, des contraintes mais on est tous dans… Est ce qu'il y avait pas manière de faire autrement ?

DG : Et c'est quelque chose qui vous est venu à l'idée ? Vous avez cherché à vous associer ou… ?

A : Non, non parce qu'en plus.

DG : Ni dans la recherche *(d'une ferme),* ni après ?

A : Non, là maintenant, je suis plus en train de réfléchir à l'avenir. Je… là aujourd'hui, je reste comme, je suis, je ne change rien mais je suis quand même en quête de trouver des solutions pour voir… les limites du système que j'ai mis en place. Donc par la collaboration, par peut être regrouper... On est plusieurs, on fait tous la même chose. Est ce qu'on pourrait pas se spécialiser selon l'endroit où l'on est, faire des productions plus adaptées au sol ? Parce qu'on est tout le temps en train de lutter pour adapter le sol à la culture que l'on veut faire. Est-ce qu'après, on ne pourrait pas ? On est dans des contextes géographiques différents, un en Limagne, l'autre en montagne, moi je suis ici, l'autre est vers Brioude. Est-ce qu'on pourrait pas spécialiser un peu nos exploitations sur quelques cultures ? Ça veut dire aussi réduire notre temps de travail, nos charges, nous mécaniser peut être un peu plus et arriver au même résultat en collectivisant nos productions. Est-ce qu'on n'arriverait pas à la même chose, j'en sais rien et il n'y a pas de modèle, on n'a pas de modèle ou d'exemples qui nous permettent d'avoir réponse à ça, pour l'instant quoi. Donc, soit on se lance et on prend le risque, soit on attend que des données existent et que l'on puisse voir et…

DG : Selon les opportunités qui se présentent ?

A : On se rend bien compte que ce n'est pas tout à fait logique que l'on est tous le même matériel, on achète tous du matériel similaire, on a juste les mêmes charges, les mêmes problèmes et on… on n'arrive pas à régler ça.

DG : Ça existe mais ça reste unitaire, ça pourrait être beaucoup plus ?

A : Et en plus on produirait mieux, c'est… bosser plus efficacement, ouais. C'est sur, vu comment on est, c'est… un peu de la bricole. On est chacun de notre côté alors qu'on pourrait être vraiment plus efficace. Je pense… après voilà, cela suggère aussi que, psychologiquement, moralement, politiquement, encore… on soit sur la même dynamique, on a quand même une trame de fond commune avec des valeurs communes avec… on a quand même quelque chose qui nous rassemblent mais… Est ce qu'on arriverait à ça ? Mais sans que personne n'est jamais l'impression de se faire avoir ou cherche à avoir l'autre. C'est…, malheureusement, on reste des humains et on aura, on aura cette limite là, donc… c'est tout ça, ça refreine un peu dans les ambitions de faire évoluer ça.

DG : C'est vrai que dans les exemples, ils existent quand même…

A : Oui, il y en a…

DG : Il y a les GAEC, des GAEC avec des gens qui viennent de l'extérieur, dans d'autres régions ça existe, chez nous moins. *Rire*

A : Ouais, ouais…

DG : Nous en tout cas, dans les demandes, les gens que l'on rencontre comme porteurs de projet. On n'a peu de demande de gens qui cherchent à s'associer.

A : Et oui.

DG : Les gens, ils arrivent, ils veulent créer leur activité avec… euh…

A : C'est dur ça. On est vraiment dans l'individualisation aussi du travail.

DG : Oui, mais pourtant, c'est vraiment l'état d'esprit, comme vous dîtes, dans le même état d'esprit politique, et même l'état d'esprit de travailler sur certains aspects, travailler en collectif, très associatif par exemple, mais quand même créer leur activité.

A : Moi, j'ai proposé à mon salarié de s'associer avec moi, mais c'est pareil, trouver quelqu'un au même sacrifice que soi même… euh... Moi, il voit comment je vis, il voit comment je travaille, il en veut pas, quoi.

DG : Il n'en veut pas ?

A : Non, il n'en veut pas, non, il est bien, il travaille six mois chez moi, après il fait sa petite vie chez lui. Ça lui plait comme ça, quoi, donc… malheureusement, il y a des attentes différentes.

DG : Ça pose beaucoup de questions tout ça, quoi.

A : Ah ben ça pose beaucoup de questions et il n'y a pas une solution mais ça le truc…parce qu'il y a autant d'individus que de…

DG : Elles s'inventeront.

A : Elles s'inventeront ouais, il n'y pas le choix de toute façon, mais c'est lent.

DG : Ouais, c'est lent.

A : C'est lent, et je vous dis. Il y a des générations qui passent et…il faut que ça change quoi, c'est ça le…

DG : Ça dépend de l'échelle ou l'on se met, on pense toujours…

A : C'est trop lent

DG : C'est trop lent, *rire*

A : C'est trop lent, la vie est trop courte pour que ce soit si lent, quoi... Voilà, la vie d'un humain est trop courte, après derrière un humain, il y en a d'autres, hein. Voilà, il y en a qui passent et d'autres qui arrivent donc…

DG : C'est encourageant mais ça va lentement. C'est compliqué, des fois ça avance, des fois ça recule

A : Oui, en plus on ne fait que ça, quoi. On fait qu'avancer et reculer, au final, j'ai même l'impression qu'on recule mais bon.

DG : Non, globalement, il ne faut pas dire ça, *rire.*

A : Moi, je le pense, franchement, on n'a pas...

DG : Moi, je pense qu'il y a des domaines où l'on avance.

A : Voilà, on peut dire ça, on aura toujours des domaines où on avance mais on reculera tellement dans d'autres…

DG : *rire*, j'espère qu'il y a un avenir pour nos enfants.

A : Oui, moi aussi, j'espère mais…

DG : Il faut toujours garder espoir.

A : Ouais.

DG : Je sens un peu de pessimisme.

A : Ouais, je suis un peu pessimiste, moi. De nature, je suis pessimiste, ça aussi, c'est ce qui m'a fait poser tant de questions pour m'installer parce que… faut, faut pas se planter quand même et ça c'est vrai que c'est la pression quand même, grosse pression, il me tarde un truc moi, c'est de finir mes cinq ans d'engagement, après…

DG : DJA ?

A : Après, j'ai l'impression que je serais libre vraiment, de répondre et d'orienter mon exploitation comme j'ai envie. C'est vraiment mon échéance, cinq ans, faire un bilan vraiment avec les chiffres, regarder...

DG : Il y a un emprunt aussi qui suit la DJA ?

A : Ouais mais un truc léger, 20 000 €, ça va être vite, ouais, ça va être vite, non ça, c'est rien ça. Ça va pas me refreiner, au début oui, ça me refreinait un peu mais maintenant ça va. De toute façon, on ne monte pas une boite sans emprunter et puis quand on y réfléchit, un système comme le notre. On gagne de l'argent à emprunter. Il vaut mieux garder ses économies, ouais

DG : C'est le miracle ?

A : C'est le miracle, c'est hallucinant.

DG : Non, mais bien…, on a fait quand même un joli petit tour pour arriver là…

A : Ouais

DG : Ouais, c'est intéressant de venir sur ces parties là, vision politique…

A : Alors là, vous n'avez pas eu trop à me forcer, *rire*

DG : Non, mais très intéressant, quoi.

A : Oui, moi je trouve ça intéressant après…

DG : Voir toutes les solutions possibles, c'est bien.

A : Ben, ça fait réfléchir, hein… ?

DG : Ouais, ça fait réfléchir.

A : Après, est ce que ça fait espérer ? Pas tant, mais ça fait réfléchir au moins ça a cette vertu là. Ouais et puis des fois, c'est déprimant aussi comme activité parce que… on se dit… Quelles perspectives, voilà, quelles perspectives ? C'est quand même l'inconnu, quoi.. Et puis on ne sait pas, on prend une grêle, on prend une grêle, on perd tout, quoi. Est-ce qu'on s'en remet de tout perdre ? Je ne sais pas, moi je vois les collègues un peu... celui qui prend le mauvais orage, après il faut retourner à la banque, il faut repartir de rien. Je ne sais si je le ferais si c'était le cas…

DG : Vraiment, la méchante grêle qui casse tout ?

A : Ouais, ça peut tout casser, tout parterre.

DG : Aucune assurance ?

A : Non, ils ne font pas d'assurance

DG : ça couterait la peau des fesses ?

A : Non, non moi, j'ai calculé, l'assurance qu'il me proposait en plus avec franchise, c'était 800 € par an pour assurer mes serres, donc, la bâche de mes serres. Si j'ai un orage, une bâche, j'en ai pour, entre 6 et 800 € par serre. Si je ne prends pas de grêle pendant trois ans, il valait mieux que je ne prenne pas d'assurance et je n'ai pas pris de grêle pendant trois ans donc, il valait mieux que je ne prenne pas d'assurance. Ouais, ouais, donc au final, si ça m'arrive cette année, je serai… c'est pareil, on a de plus en plus de vent, moi je ne suis pas hyper optimiste parce que les tempêtes que l'on a, et tout, on est hyper exposé, hyper sensible à ça, quoi. Des collègues qui ont des serres qui s'envolent

DG : Oui, on voit que l'évolution du climat…

A : Ouais, ça se fragilise de plus en plus pour l'activité.

DG : On a de plus en plus d'orages plus violents.

A : Je ne suis pas optimiste pour ça, moi et encore pour l'instant on a de l'eau. C'est cool pace que… Oui, c'est pour ça, je ne sais pas si…

DG : Ça un côté très…

A : Après, voilà, le jour où il n'y a plus les conditions réunies, moi j'arrêterai, je ne m'embêterai pas, je ne mettrai pas dans la merde, moi personnellement, pour continuer à produire. Ça c'est clair que non, je sais que je n'aurai jamais de mal à produire des légumes pour moi, ça je n'ai pas de souci mais je ne le ferai peut être que pour moi. Le jour ou les conditions sont tellement dur que…mais on connaitra certainement ça, ouais, je pense.

DG : Ouais, on ne sait pas, il faut espérer que…

A : Oui, bien sur, oui. Il faut espérer que la terre les 50 dernières années d'activité humaine. Il faut espérer... *Rire*…

DG : Non, mais je voulais dire que par rapport à ce risque qui va se développer, ça se voit quoi. C'est vrai que quand ont travaille la terre ça se voit.

A : Oui, ça se voit.

DG : Le climat, y change nettement.

A : D'une année à l'autre, ce n'est jamais la même année.

DG : Le temps que l'on a eu la semaine dernière, c'est quand même… avoir 25° et puis avoir -5°, voilà quoi…

A : Moi, je ne sais pas, je ne suis pas d'ici originaire, j'étais juste étonné, quoi. Je n'ai pas le vécu, pas l'expérience quoi.

DG : Ce n'est pas que c'est jamais existé mais on voit de plus en plus une semaine ou c'est trop, trop chaud, on arrive à des températures du mois de juillet et la semaine d'après on sera à -5°, ça se voit, sur le terrain, ça se voit.

A : Oui, ça c'est sur.

DG : Voilà, est ce qu'on peut espérer qu'il y est une prise de conscience qu'il faut assurer la sécurité alimentaire, qu'il faut que l'état prenne d'autre responsabilités ? voilà… C'est là

que je disais… c'était un peu ma question sur les charges sociales. Est que l'état ne devrait pas assurer ? Quand il y a un producteur, une couverture sociale au producteur que s'il prend la grêle, il y est une assurance gratuite, enfin comprise dans le fonctionnement de l'état.

A : Oui, ben…

DG : Ce qui est plus ou moins en projet dans… à Bruxelles, c'est plus ou moins…

A : Après, qui est ce qui prendra en charge ?

DG :J e ne sais pas mais, c'est quand même des questions qui se posent et on peut espérer qui évoluent. En tout cas, on n'arrivera pas à une sécurité alimentaire si l'état ne prend pas les moyens.

A : Ça, c'est certain oui, je pense que l'état n'a pas forcément.

DG : Pourtant, c'est son rôle.

A : Dans un marché mondialisé de la denrée alimentaire, est-ce que c'est dans les priorités de l'état, de faire produire chez nous ? Est ce que ça lui coûte pas moins cher d'assurer des approvisionnements de l'étranger ? Je ne sais pas, dans le contexte actuel… Ça se pose, la question ?

DG : La question se pose. Ce n'est pas la tendance mais des fois, il y a des tendances qui se retournent vite quand même.

A : Oui, oui, ça change vite les choses.

DG : Il y a des phases où l'on prend peur et…

A : C'est pour ça, quelles seront les engagements de l'état ?

DG : Quand la population prend peur, l'état peut… j'ai un peu espoir dans ce sens là. Que l'état mette les moyens, je ne sais jusqu'où ils peuvent aller…

A : Si, on peut aller jusque loin.

DG ; Ils en sont pas là, mais ça pourrait venir par étape.

A : Oui mais en fait, c'est déjà trop tard. Je veux dire… mon… mon… sentiment, c'est qu'une structure comme la mienne, c'est une aberration économique, c'est une aberration économique, on n'a pas notre place dans un marché comme il est organisé aujourd'hui, on tient vraiment sur le fil quoi. On tient sur le fil, on n'a pas une place, notre place, elle n'est pérennisé, quoi. Je pense que l'on a déjà connu ça avec les exploitations familiales et qui ont disparues et je pense que… je pense qu'il nous pend au nez la même chose. Il nous pend au nez la même chose selon les orientations politiques qui seront prises dans les années à venir mais très sincèrement, très sincèrement, moi je n'ai aucun espoir qu'une autre orientation soit prise. Ce n'est pas dans la mentalité des gens…

DG : Oh, quand même…

A : Non, pas de la majorité, la minorité oui, mais pas la majorité

DG : Il y a quand même du progrès.

A : C'est bien d'être optimiste, il faut, moi, je ne crois pas et en plus, je crois qu'on n'a pas lieu d'exister, des exploitations comme la notre…

DG : je crois que si justement, c'est bien là, le retournement qui est possible.

A : Ça repose trop sur le volontariat des personnes qui portent ces projets là. On ne peut pas se reposer que sur ces projets là, ça ne peut pas marcher. Ce n'est pas suffisant.

DG : Oui et c'est bien là qu'il peut y avoir des prises de conscience. J'espère qu'on va voir des choses intéressantes la dessus.

A : Mais, mais ça pointe pas, on ne voit pas…

DG : Quand même, un peu quand même…

A : Vous êtes optimiste, vraiment quoi. Au niveau national ou international parce que…

DG : A tout point de vue, bon internationale, plus on va loin, moins c'est visible effectivement.

A : Même au niveau national…

DG : Au niveau national, il y a des gens qui se posent des questions et qui… qui… si, si. Après il y a des choses en place qui ne sont pas facile à renverser.

A : Les choses ne vont pas se renverser comme ça…

DG : le jour où on arrivera à débloquer au niveau de la FNSEA, la pieuvre…

A : Oui, c'est compliqué

DG : Oui, oui, mais toute dictature se renverse un jour ou l'autre

A : Ouais

DG : On l'espère depuis longtemps mais…

A : Oui…

DG : Un jour ou l'autre, ça craquera, c'est obligé.

A : Ouais, mais au profit de quoi ?

DG : Il faut mettre en place autre chose, bon il y a une somme d'argent, déjà, si on l'utilisait différemment.

A : Ouais, là on est d'accord

DG : L'argent est là, on reçoit 10 milliards de l'Europe, on pourrait changer radicalement nos systèmes de production.

A : Et puis créer de l'emploi aussi, c'est sur

DG : Ils sont là, ils sont mal en point, ils finiront par craquer, c'est sur. A quand, je ne sais pas…

A : Oui mais remplacer par qui, pour quoi ?

DG : Ça finira par changer, à quand, je ne sais pas, si vous aurait l'occasion d'en profiter dans votre carrière.

A : Je ne crois pas, non. Je ne crois pas que je connaitrais ça…

DG : Moi, je pense que si quand même.

A : Moi, je ne crois pas.

DG : Je pense que ça va vraiment changer, même rapidement.

A : Rapidement, ouais… vu à ce que à quoi j'assiste, je ne peux pas dire ça. On concentre de plus en plus les terres, les exploitations sont de plus en plus à des tailles qui dépassent l'entendement. On voit déjà ici, pourtant ici, c'est des petites mais on voit la démarche… non… Et puis économiquement, quand tout un secteur est organisé sur des grosses structures, les petites structures pour faire leur place… c'est trop compliqué. Il faut être sur des niches.

Là, pour l'instant, l'agriculture biologique, c'est une niche mais si ça devenait, si ça devenait une norme, je ne sais pas si on serait encore concurrentiel parce que… on sera en concurrence. C'est ça le problème, c'est aussi le fait d'être en concurrence.

DG : Il faut l'organiser.

A : Ouais, ça s'organise, ouais

DG : Si, ça prend de l'ampleur, il faut que ça s'organise.

A : Et encore, on est bien organisé, on a bien des associations mais on pèse rien. Je veux dire quand Le Foll a supprimé les aides à l'agriculture bio, ben voilà…

DG : Ça a finit quand même par remonter et il a fallu qu'ils les remettent et qu'ils trouvent une solution.

A : Oui, mais on est quand même sur une démarche où on essaie de la casser l'agriculture biologique.

DG : 16 % l'année dernière, ce n'est pas si mal, c'est le seul qui a progressé en tout cas.

A : Oui et puis, c'est un secteur qui embauchera de plus en plus.

DG : Il faut toujours garder espoir.

A : Oui, oui il faut garder espoir mais après je suis très réaliste. Là on en reprend encore pour cinq ans et puis après on va encore en reprendre pour cinq ans et puis au final nos vies passent. On fait ce qu'on peut à notre niveau, chacun fait ce qu'il peut à son niveau mais ça va un temps, quoi…

DG : C'est important.

A : Oui, c'est important mais ce n'est pas suffisant, ce n'est pas suffisant…

DG : Bon…

A : J'ai répondu à tout ?

DG : A tout oui… en tout cas on a beaucoup parlé. Ça me fait beaucoup de souci de tout reprendre. Il y a beaucoup de choses. On va arrêter la machine.

A : C'est vrai, ça va le faire ?

DG : 2h11 d'enregistrement.

A : Ah oui, quand même, oh il y a des trucs qui pourront être zappés, il y a des apartés.

DG : Il y a des apartés, oui, bien sur mais en tout cas… génial, j'ai de quoi travailler.

b. Retranscription entretien avec Monsieur B

Date : 24 octobre 2017

Arrivée 10 h 00

Début de l'enregistrement après les présentations d'usage, un petit tour dans la serre et le potager

DG : Ce qui m'intéresse dans un premier temps, c'est de savoir d'où tu viens, quel âge tu as, quel milieu social, le parcours.

B : Ouais. Alors, le parcours, il est assez, euh…, montagne russe. À la base, je viens de Metz, à l'autre bout de la France. J'ai trente ans depuis cette année, enfin l'année dernière. J'ai fait des études en sociologie. À la base, d'abord, j'avais fait un bac génie mécanique pour partie sur des filières plus mécaniques et puis en arrivant à la fin du lycée, j'ai dit : ben non, ce qui m'intéresse, c'est plus les gens, savoir un peu comment ils fonctionnent, du coup j'ai testé la sociologie sans en avoir jamais fait. Enfin… du coup dans un cursus mécanique, on n'étudie pas trop la philo et toutes ces choses-là. Je suis resté là-dedans parce que ça m'a bien plu. J'ai lié ça, pas mal, avec un engagement associatif et syndical universitaire, ça allait assez bien ensemble, enfin ça me donnait une vision concrète de la sociologie parce que c'est vrai que les premières années, c'est un peu, un peu vague. Quand on a vingt ans, se poser des grandes questions comme ça, sur la société. Là, j'avais l'application assez concrète et j'ai fini mon cursus en socio plus sur la partie politique publique et sociétale. Moi, je me spécialisais sur les actions envers la jeunesse et aussi de par mon engagement militant, j'étais assez engagé dans des assos' d'éducation populaire à travailler sur les questions de la jeunesse, quoi. Les politiques jeunesses, etc, etc. Et après, j'ai commencé à bosser, du coup, des petits boulots, enfin des petits boulots. J'ai bossé dans un organisme de formation. Après, je suis parti à l'île de la Réunion avec ma femme. On est parti trois ans là-bas et là, j'ai travaillé pour une mutuelle, euh. Et, c'est à l'île de la Réunion où j'ai rencontré, enfin, on a rencontré Didier et Thomas. On était colocataire, là-bas qui euh... Thomas, il venait de Lyon et Didier de Rouen. Et puis, tous les soirs, on refaisait le monde en se disant, ce serait bien, enfin en se disant, c'est bien les études qu'on fait mais on a envie de faire un truc qui ait un peu plus de sens, euh…, enfin un peu plus engagé. Donc, voilà, on refaisait le monde comme plein de monde, le soir sur les canapés, et, en rentrant en métropole, on s'est dit que ce serait bien de continuer ce projet-là. Enfin, pas que ça reste simplement des discussions de fin de soirée et on a commencé à se réunir en disant : « Qu'est-ce qu'on a envie de faire ? Où est-ce que l'on en est ? ». C'était en 2013 ça, en parallèle, moi j'ai bossé. On est rentré à Metz, euh... J'ai rebossé dans une assos', toujours d'éducation populaire qui était plus sur l'accompagnement d'autres structures. Entre temps, on a fait un enfant. Et puis, au final, il y a deux ans, avec Élise, ma femme, on avait envie de partir, enfin arrêter le… le… Pour ma part, j'avais plus envie d'être salarié. Si mes boulots me plaisaient bien, enfin il y avait du sens, il y avait des valeurs mais ça ne correspondait forcement à mes attentes

DG : À l'île de la Réunion, tu travaillais dans quoi ?

B : Dans une mutuelle, en fait, c'était la Mutualité française et moi, je m'occupais de la prévention santé. J'étais chargé de projets, on menait des actions avec plein de professionnels de santé sur les problématiques de santé des Réunionnais donc, c'était notamment, beaucoup de diabète, l'obésité et sur, euh…

DG : D'accord.

B : Mais, c'était intéressant, très intéressant, et du coup avec un autre public que je ne connaissais pas du tout et…

DG : Donc, après tu es rentré à Metz.

B : Ouais, et j'ai travaillé.

DG : Dans une assos' d'éducation populaire et c'était quoi ?

B : En fait, c'est une assos' qui existe qu'en Moselle pour monter des projets. En fait, c'est l'équivalent du CRAJEP mais en département. C'est historique, parce que vu que l'Alsace-Moselle était annexée par l'Allemagne. Il y a une vie associative un peu différente avec un…, un droit local pour les associations aussi, spécifique. Et donc, c'est juste au niveau de la structuration départementale de ce réseau-là. C'était le réseau qui portait le dispositif local d'accompagnement. Je ne sais pas si ça te, euh… le DLA ?

DG : Oui.

B : Ça te parle ?

DG : Oui, oui, oui.

B : Et donc moi, j'étais embauché en tant que chargé de mission DLA avec…

DG : D'accord.

B : Et avec à côté de la mission, j'ai fait une enquête sur les… les conditions qui favorisent les… favorisant les conditions d'engagement des jeunes dans les assos' d'éduc pop. Donc aussi, en recherche action et euh… c'était un gros boulot, enfin… Le poste n'était pas forcement bien imaginé, les 35 heures, c'était impossible. Et donc, c'était intense mais c'était chouette quand même.

DG : D'accord.

B : Et donc après, ouais, on est parti et en plus on a… on s'est revu avec les copains et on a concrétisé les choses. On s'est revu deux week-ends et on a dit : « Maintenant, on a envie d'être plus dans l'action ». Et puis, on a fait un week-end, séminaire, perspective, vraiment : « Qu'est-ce qu'on aimerait ? ». Et puis le week-end d'après, on s'est revu et on a cherché sur Le Bon Coin un terrain et on a trouvé celui-ci. On est parti le visiter, ça a marché et nous voilà.

DG : D'accord (*rire)*. En partant de Metz, c'était toute région ?

B : Ouais, alors, c'était euh… On est parti de Metz, mais à ce moment-là, on ne savait pas trop où les autres copains en étaient. Nous, on s'est dit avec Élise, on a envie de partir de Metz parce que, c'est là qu'il y a toute notre famille. On voulait… on voulait sortir de là et on a été habiter six mois à La Rochelle en se disant : « On va partir à La Rochelle pour trouver le soleil, un cadre de vie, un peu différent ». Et au final, le fait d'être à La Rochelle, ça nous rapprochait de Didier et Anaïs, le maraîcher qui était sur Rennes. On se voyait beaucoup plus souvent le, euh… le week-end, enfin on faisait l'aller-retour. En fait, c'est en se revoyant qu'on s'est dit : « Hop, allez, on y va, c'est parti, on va lancer le projet ».

DG : D'accord.

B : C'est l'élément déclencheur, parce que c'est vrai qu'en restant à Metz, on ne se voyait pas souvent du fait de la distance et c'est ça qui a fait que ça a marché. *(Silence)*

DG : Là, le projet de faire du maraîchage et tout ça, il n'y a pas d'origine… Tes parents n'étaient pas du milieu ?

B : Sur tous les cinq, il n'y a pas…

DG : Ni sur tout les cinq, ni dans la famille, les oncles ou… ?

B : Non, il y eut… non, peut-être dans la famille mais personne de proche. Pas du tout issu du milieu agricole. Les formations des uns et des autres, Didier lui a fait de la recherche en agronomie. Il avait fait un diplôme, ingénieur en agronomie, ça l'a dégoûté d'imaginer qu'il allait bosser en ligne de production de yaourt ou de truc comme ça. Enfin, il a fait des stages. Il a fait, ouh là, là, ce n'est pas… c'est compliqué. C'est pour ça qu'il est allé à La Réunion, c'était le seul de sa formation qui est parti après le diplôme d'ingénieur faire une thèse. Il a fait une thèse sur les effluents d'élevage, enfin, en gros, comment les éleveurs… Il a fait sur le porc et sur la volaille, comment ils retraitent leurs déchets et comment… Qu'est-ce qu'on peut faire du caca de poules, en gros ? Donc il est vraiment parti là-dedans. Thomas, lui, il est statisticien. Là-bas, il était statisticien à l'INSEE. Élise, ma femme, elle a bossé, enfin elle a fait des études en information et communication, plus sur l'axe média et tout, et après, Anaïs, elle était joaillière.

DG : Ouais.

B : Voilà, donc il y a pas de… on ne vient pas de ce milieu-là. La question autour du maraîchage, enfin au début, on se posait la question : « Comment… enfin c'est quoi le point d'entrée de notre projet ? » On avait plein d'idées. On a toujours gardé, on a un tableau avec une trentaine d'activités que l'on avait envie de faire. Tout se basait sur une activité centrale qui était la production qui vient de la terre et donc le maraîchage. Et après, on s'est dit entre nous, voilà, le maraîchage, c'est une activité mais il nous fallait une activité pour pouvoir développer d'autres activités, par exemple autour de la vente, par exemple se dire que les gens qui viennent acheter des légumes, ils ont peut-être envie de discuter un petit peu, de boire un verre, de, euh… de profiter. Le fait d'avoir un terrain, ça me donnait des envies, moi aussi, j'ai beaucoup travaillé dans l'animation et l'éducation populaire en me disant : « Eh bien, voilà, comment on peut partager, échanger autour de l'agriculture ? C'est pas du tout mon domaine mais envie de partager avec des groupes de jeunes ». Voilà, il y a un projet pivot et puis derrière, voilà… on voulait construire autour de ça. J'ai fait un peu la genèse du truc et puis avec des objectifs… on n'est pas dogmatique là-dessus mais dire au vue de l'évolution de la société, peut-être qu'on soit un peu plus autonome en terme de production. Le fait, aussi d'acquérir notre terrain. C'est aussi une sécurité vis-à-vis de ce qui se passe économiquement dans la société. Donc, on se dit : « Voilà, on ne sait pas ce qui va se passer, mais comment on peut se prémunir de tout ça en étant un petit peu autonome ? On n'a pas une visée, on veut être 100 % autonome, on veut être indépendant de la société de consommation. On va comme tout le monde au Super U, voilà. On n'est pas dogmatique là-dessus mais petit à petit, y arrivait ».

DG : Ouais.

B : C'est plus de la simplicité de vie, des choses qui se font plus simplement. Voilà un petit peu. Je ne sais si… j'ai fait simple parce que sinon on en a pour…

DG : Oui, oui, mais c'est plutôt bien *(silence).* Alors, l'arrivée ici, une annonce, de qui ?

B : Le Bon Coin.

DG : Le propriétaire l'utilisait…

B : Oui, le propriétaire, c'était son terrain de loisirs, il venait le dimanche avec ses amis, pêcher, boire l'apéro et c'est tout. Donc, il n'y avait vraiment aucune activité de production. Tout était propre, gazon tondu.

DG : Tout bien carré *(rire)*.

B : Voilà, tout bien carré, euh… et donc, nous, ce qui nous a plu dans ce terrain, c'est que l'on était le long de la D 82 où il y a quand même, pas mal de passage. On est juste à l'entrée

du bourg. C'est vrai que rapport à pas mal de fermes qui… des glands ! [*des glands tombent sur la cabane]*, qui sont un peu excentrées où, on sait que ça peut être un frein pour les consommateurs pour la vente directe à la ferme, on est idéalement placé, ça a des avantages pour la clientèle mais aussi les inconvénients du bruit mais bon, ça le fait. Euh… au départ, on ne souhaitait pas forcément, on disait, ça peut être bien de, euh… Il y en avait dans le projet qui souhaitaient vivre sur le terrain en disant, ça va être aussi notre lieu de vie mais très vite, on est revenu là-dessus pour des questions d'urbanisme où, finalement, on n'a pas le droit de construire une maison sur une terre agricole et aussi le terrain, il est plutôt petit et, dernière chose, peut-être, séparer aussi la vie professionnelle de la vie privée, enfin…

DG : Ouais.

B : On s'est connu en colocation, on a vécu des choses en colocation, on ne voulait pas forcément… voilà, on habite tous dans le bourg, à 300 m, donc, on a une vie de village. On va toujours se voir les uns, les autres. On n'habite pas très loin. Mais chacun chez soi, et puis, quand on vient ici, on vient pour travailler, on vient aussi en été pour profiter du barbecue, enfin… et aussi du grand jardin. Mais, on est revenu sur le fait d'habiter tous sur le site, quoi. C'était un des objectifs premiers mais là, ça nous plaît bien de…

DG : Et là, pour trouver à se loger à Guipel tous les cinq, du coup, enfin vous êtes en couple…?

B : Oui, il y a deux couples et Thomas qui est… voilà qui est …

DG : Pas marié, quoi.

B : Ouais.

DG : Ça été facile parce que… ?

B : Ouais, il y avait aussi un critère, c'était d'être assez proche de Rennes. À une heure maxi parce que, on a tous été citadins à un moment donné, en tant qu'étudiant. Il y a une vie culturelle associative à Rennes qui est quand même assez développée, donc on ne voulait pas se couper et être complètement retranché dans… dans la campagne. Et puis aussi, Didier et Anaïs avaient pas mal de connaissances sur Rennes. Je reviens juste sur la toute première question. Pourquoi Rennes ? C'est vrai au début, on s'était dit : « On va choisir sur la carte de France, un endroit qui nous plaît où il y a du soleil où… les terres sont bonnes et tout, et puis… », avec Élise, on avait un peu prospecté, on était parti en vacances en faisant un peu le tour de France en allant visiter des villes, comme ça. On s'imaginait où, il fait bon vivre et on s'est dit que ça allait être quand même assez compliqué d'arriver à cinq sur un territoire que l'on ne connaît pas du tout, sans connaître personne, euh… que ça pouvait être plus compliqué. Du coup, comme Didier et Anaïs étaient sur le territoire de Rennes depuis cinq, six ans, qu'ils avaient commencé à construire un petit réseau amical et un peu professionnel sur la question du maraîchage. On s'est dit que ça allait être quand même plus simple et on est très content d'avoir fait ce choix-là.

DG : D'accord.

B : Parce qu'on se voit mal aujourd'hui partir, vraiment dans un endroit inconnu sans connaître personne. Là, ici, on a été très bien reçu. Il y avait un terreau assez fertile pour tout ça, donc, euh… donc voilà…

DG : Et après, se loger dans le bourg, il n'y a pas eu de souci ?

B : Non, il n'y a pas eu de souci, il y avait des annonces de location. Thomas habite à Montreuil, c'est à quatre kilomètres parce que lui, il bosse encore à Rennes. Donc, euh… il y a la gare dans cette ville-là, lui c'était l'avantage et après sur Guipel, non, non, il n'y a pas

eu… Et donc, là, on était en location et depuis, quelques semaines, les deux couples, on a acheté chacun une maison sur le site. Donc, on s'installe vraiment.

DG : [*Rire des deux*] Ah oui, trouver une maison, ce n'est pas…?

B : Oui, déjà construite avec un peu de travaux. C'était l'idée aussi, voilà on a déménagé tous les deux ans depuis que l'on a vingt ans. Maintenant, on est ici, on est installé, comment on arrête de payer un loyer. On avait envie de se poser un peu plus peut-être ?

DG : *[silence]* D'accord.

B : Voilà un petit peu pour la genèse de…

DG : Et alors… la construction du projet à cinq, ce n'est pas facile de dire à partir de quand, il va… on va arriver à avoir un revenu.

B : Ouais.

DG : Il y les activités à mettre en place et... Vous travaillez encore ?

B : Ouais, on a tous des statuts différents, donc euh… donc Didier, lui, c'est lui qui a impulsé parce qu'il a dit : « Moi, j'ai… ». Il avait trente et un, trente-deux ans, il a dit « Moi, j'ai envie de m'installer et maintenant, c'est bon ». Il avait fait trois ou quatre ans de saison chez des maraîchers où, il a vu plein de systèmes, des maraîchers conventionnels, ultra industriels jusqu'au petit maraîcher paysan qui, euh… qui faisait tout à la main, donc, il avait vu pas mal de modèles. Il a commencé à se former donc il n'avait pas la capacité agricole, il n'a pas fait le BPREA. Donc, lui, il voulait vraiment s'installer rapidement.

DG : Il est ingénieur, il a une thèse ?

B : Ouais.

DG : Et il n'a pas la capacité d'installation.

B : Il est en train de se former, il est en train de faire la VAE, enfin de faire la validation pour avoir…

DG : Ah, ouais, il est en train de valider…

B : Ouais, parce que, euh…

DG : Parce qu'ingénieur agronome, ça donne bien la validation ?

B : Oui, enfin, c'est le dossier de VAE qui est à faire.

DG : Il fait la VAE quand même ?

B : Ouais.

DG : C'est incroyable. [rire]

B : Ouais, oui, avec toute l'expérience qu'il a, à côté. Les quatre années de saison…

DG : Ils n'ont pas validé ?

B : Non, et puis, c'est aussi les démarches administratives, l'agriculture, ce n'est pas toujours facile, c'est… c'est… enfin. Vu que c'est un projet un peu atypique qui ouvre, enfin… comme plein d'autres qui se développent depuis peu. Enfin, la Chambre n'avait pas forcément les outils adaptés. Il ne rentrait pas dans la case qui allait, quoi.

DG : *[rire]*

B : Et, euh…

DG : Donc lui, c'est une installation aidée puisqu'il valide son diplôme…

B : Il suit le cursus, trois P, donc, voilà. Il aimerait avoir justement les aides jeunes agriculteurs donc, il suit tout le parcours, euh... et après, il a monté son entreprise individuelle. Il y a un peu moins d'un an, donc il a fait un emprunt à la banque pour les serres. L'installation, on va dire, assez classique. À côté de ça, il est toujours salarié chez des maraîchers où, il fait deux jours par semaine, enfin, il fait un jour de marché et un jour de récolte. Ça lui permet d'avoir la sécurité financière au cas où il se passe quoi que ce soit, une petite rentrée d'argent et en même temps, c'est des maraîchers qui ne sont pas en bio mais c'est quasi, quoi, et il dit : « Moi, c'est super d'avoir ce recul-là des maraîchers qui bossent depuis trente ans ou… je m'inspire de plein de choses. Enfin, je vois quand ils font les carottes, quand ils font les patates et ben, je sais que derrière, je dois le faire aussi. » Parce qu'il apprend toujours, enfin, on apprend toujours dans ce métier-là. C'est toujours très concret et puis sur les marchés, il fait le marché des Lices à Rennes. Enfin, il a une formation, ce qu'on ne nous apprend pas, comment être agréable avec les clients, comment achalander son stand, euh… Il a beaucoup appris. Là, il aimerait bien finir son boulot salarié en décembre parce qu'il n'y arrive plus entre l'installation ici, et trois jours à côté. Sachant depuis que l'on a lancé les ventes, il y a un jour, deux jours par semaine qui sont consacrés qu'à la récolte et à la vente donc pour produire, ça devient vraiment compliqué. Voilà, donc lui, s'est lancé en entreprise individuelle. Anaïs, elle a un statut d'auto entrepreneur sur sa fabrication de bijoux, enfin sur son activité de joaillière et pour l'instant, elle n'a pas de statut particulier vis-à-vis des cosmétiques et il n'y a aucun argent qui rentre. C'est une installation plus pour l'année prochaine. Et là, on est en train de se poser la question de devenir une coopérative d'activité et d'emploi. Je ne sais pas si tu connais, il y a, euh… il y a Oxalis, enfin, ce n'est pas Oxalis, c'est Élan Créateur, la coopérative autour de Rennes et avec un gros réseau où il y a pas mal de gens. Moi pour ma part, je suis en coopérative d'activité et d'emploi depuis le 1er janvier 2017 et j'ai deux activités. Donc, j'ai gardé mon activité de consultant, accompagnateur en DLA notamment. Je fais toujours cette activité-là, parce que, c'est là où j'ai les compétences et là, où je sais faire donc, j'ai réussi à créer un petit réseau sur Rennes. Ça a été beaucoup plus facile que prévu, je n'imaginais pas que l'on puisse arriver sur un territoire comme ça. Un peu calquer ses compétences et puis voilà, c'est pour ça que …

DG : D'accord.

B : C'est comme ça que j'ai rencontré Claire du Kerfad, plus sur cette dimension-là. Essayer de travailler par rapport à mes compétences plus de base. Et du coup, l'avantage avec la coopérative, c'est que l'on peut monter plusieurs activités autour de sa structure. Et voilà, je me destine plus à monter des activités autour des jardins pédagogiques, plus, lieu d'accueil, accueil social sans… enfin je n'ai pas du tout fini les choses. Je me suis dit : «On en fait un projet comme ça. Ça sert à rien d'aller trop vite, j'avais envie de construire. J'ai filé plein de coups de main à Didier. J'avais envie d'apprendre concrètement, le maraîchage. C'est quoi ? » Et, euh… voilà, donc j'ai ce statut-là. Et après, Thomas, enfin Élise et Thomas sont encore salariés à plein temps où à 90 % et donc, ils filent des coups de main bénévoles à côté. Ils se renseignent aussi, ils construisent aussi leurs projets mais eux, ce sera plus pour dans deux-trois ans. Voilà, on a tous des échéances différentes. On a envie de tous se salarier, c'est-à-dire d'arriver à tous se dégager un salaire sur ce terrain là pour plus tard. Mais, on sait que ça va être compliqué, on sait qu'il va falloir encore cumuler plusieurs boulots. On a un objectif de se construire en coopérative d'ici, trois, quatre, cinq, six ans. Enfin, on ne sait pas encore. On ne sait pas du tout. Au début, on se posait la question : « Est-ce qu'on monte une coopérative de suite ou est-ce qu'on monte et puis… » C'était ça qui était le plus compliqué, c'est la première fois de notre vie que où…, on va devenir entrepreneur. On va devenir notre propre patron et on n'est pas habitué à ça. On n'est pas formé à ça. Euh… et du coup, on a eu

envie de se dire, chacun se teste un peu de son côté sur sa propre activité parce que… c'est très formateur et on a besoin de ça. Plutôt que tous construire quelque chose en commun où ça allait être compliqué donc… On partage plein de valeurs et tout. On se voit toutes les semaines pour parler de la globalité du projet et des actions que l'on met en place… mais chacun met en place un peu sa propre activité, quoi.

DG : D'accord.

B: Voilà pour les statuts, enfin les statuts de chacun et…

DG : L'objectif, c'est créer un SCOP ou…

B : Ouais ou une SCIC, on ne sait pas encore, le statut, on ne sait pas encore… mais ça fait partie des objectifs. Comment on peut partager les savoirs, partager aussi, le risque, partager plein de choses et être plus dans une logique collective que individuelle et faire son propre chiffre d'affaire et tout, partager aussi sur… enfin échanger sur nos métiers parce qu'on a tous des compétences différentes, au-delà des compétences universitaires. Enfin, voilà, il y a en a qui sont plus bricoleurs que d'autres. D'autres qui sont plus sur l'aspect communication, d'autres sur l'aspect commercial. Donc, on a envie d'apprendre et d'échanger là-dessus, quoi.

DG : D'accord… *[silence]* et… J'avais deux questions, je les ai mangées toutes les deux *[rire]* Et là… là c'est en construction mais est-ce que vous avez discuté : comment gérer le temps de travail ? Vous avez des objectifs par rapport à ça…?

B : Alors, il y avait aussi l'objectif d'être en collectif. On a conscience que quand on s'installe dans n'importe quelle activité autour de l'agriculture, de la paysannerie, c'est toujours très compliqué. On dit toujours, un maraîcher, il met cinq ans avant de prendre un week-end de vacances. On n'a pas forcément, on sait que ça va être compliqué mais on n'a pas forcément envie de ça. Comment est-ce que le collectif peut être une force par rapport à ça ? Dans le sens, où il y a en a qui ont envie de se prendre une petite semaine de vacances. Eh ben, on transfère les compétences. On s'explique ce qu'il y a à faire et on peut partager. C'est là que l'on voit l'impact du collectif vis-à-vis de l'installation plus perso. On échange pas mal avec les réseaux, CIVAM, Accueil Paysan. Enfin, on est un peu rentré dans ces réseaux-là et on voit la difficulté de plein d'autres collègues de se prendre du temps libre. Alors, c'est surtout Didier qui le prend de plein fouet vis-à-vis notamment de ses deux activités. En gros, oui, depuis le mois de mai, je ne sais pas combien d'heures semaine, il fait, mais euh… entre son travail salarié, il rentre ici, il faut qu'il aille s'occuper des semis, arroser la serre, machiner enfin le…

DG : Double journée.

B : Oui, en été, on finissait tous les jours à 23 h 00, enfin… Après, c'est classique, la première année, on dit ok mais par exemple, là, en plus qu'on déménage et tout, qu'on retape une maison. Histoire, d'être sûr de ne pas avoir de temps libre du tout. On s'est dit : « Comment en janvier, février, on arrive à se prendre un peu, chacun, une petite semaine de vacances, enfin… partir loin, faire autre chose, arrêter de rester sur Guipel ?» Voilà, on s'est dit, c'est bon, janvier-février, c'est un peu plus calme sur le maraîchage parce que, on n'est pas sur la grosse saison. Il y a toujours des choses à préparer, c'est… On fait les chantiers auxquels, on n'a pas pensé mais, on s'est dit, voilà… On va s'organiser pour que chacun puisse prendre une petite, une petite semaine de congé. Et c'est vrai, qu'en échangeant avec d'autres maraîchers, ils disaient : « Moi, ça, je n'ai jamais pu faire ». C'est une force d'être à… nous on mesure la force d'être à plusieurs. On l'a beaucoup mesuré sur l'impact du réseau. C'est vrai que chacun avec notre petit réseau, nous, on a un enfant donc, par la crèche, par l'école maintenant. Ça a ramené plein de clients, ça a… ça a ramené plein de gens.

Thomas et Elise qui bossent, bon ben dans leurs boulots, c'est pareil. Tout le monde en parle, on ramène des paniers et ça… ça a été… On a fait notre première porte ouverte six mois après notre ouverture, on n'avait rien. Enfin on avait… il n'y avait rien sur le terrain. Il y avait quatre- vingt personnes qui sont venues et nous, on était vraiment étonnés. On a fait un peu, notre inauguration fin septembre, on a fait deux cent cinquante journées, il y a eu deux cent cinquante personnes sur toute la journée, quoi. Donc ça, on voit l'aspect collectif là-dessus, et après sur le temps de travail, ça va être plus sur les chantiers pour l'instant. Parce que Didier, on lui file un coup de main sur les gros trucs. Quand il fallait faire toutes les planches à la pelle, là, on lui a filé un coup de main mais sur la gestion du quotidien, c'est lui qui gère son quotidien. C'est lui qui fait tout. Il nous demande des fois quand il n'est pas là, d'aller sur les serres, d'aller arroser, mais c'est vraiment sur des tâches assez simples. Mais, on n'est pas… on n'est pas du tout autonome sur le maraîchage, il faut qu'il nous explique bien, s'il veut prendre du temps à côté. Que ce soit du temps de loisirs ou… pour autre chose, quoi. Mais après, on a fait aussi tous les chantiers : quand on a fermé le bâtiment en bottes de paille, quand on a fait les toilettes sèches. Le fait d'être à plusieurs, ça va beaucoup plus vite. On arrive aussi à solliciter d'autres compétences, même dans le village, parce qu'il y a plein de gens. Ça c'est une autre partie, je ne sais si ça fait partie du guide d'entretien, sur le territoire.

DG : Oui.

B : On a vraiment du bol sur ce territoire, territoire très propice et très enchanté d'avoir comme ça, un projet. Il n'y a eu quasi pas de résistance, alors que ce n'est pas évident. On peut tomber sur des endroits où… il y a des gens réticents à ça, qui se posent la question : « Qu'est-ce que c'est ces jeunes qui…? » Qu'est-ce qu'ils vont faire ici, quoi ? Après, on a mis en place une petite stratégie qui n'a pas trop mal marché, quoi. Mais du coup, sur le temps de travail, voilà.

DG : D'accord.

B : Après, nous, sur nos autres activités, moi, j'avoue que moi, j'ai beaucoup de mal à faire la part des choses entre mes deux activités. Le côté accompagnement, bosser derrière le bureau, aller à droite, à gauche en réunion et le côté, comment on construit des jardins pédagogiques, euh… Moi je vais être un peu plus sur le terrain, sur les aspects bricolages, entretiens où j'avais quelques compétences, alors on les a utilisées. Donc, le temps de travail ne se mesure pas trop mais on est constamment en train d'être sur un autre chantier, un autre chantier et on ne prend pas trop le temps de poser, de se reposer. C'est très stimulant, la première année parce que, c'est un peu la nouveauté mais on voit aussi les dérives où là, on commence un peu à…

DG : A h ouais, déjà ?

B : Non, mais on sent en fait. On sent et d'avoir le recul des copains qui nous disent : « Vous êtes jeunes, vous avez trente ans.» Il n'y a pas de souci, tu tiens, en fait le corps, il tient mais il faut se préserver pour la suite et… mais bon voilà, on n'a pas envie de se tuer à la tâche, non plus, mais on sait qu'il y a impératif de bien envoyer les premières années. Donc, on n'a pas encore mis en place trop de choses si ce n'est le fait d'échanger, de se concerter entre chacun pour pouvoir se filer un coup de main et se remplacer quand il y a besoin. Mais, sinon, vu que l'on est encore en installation, on n'a pas encore monté vraiment de stratégie pour diminuer le… voilà. Et après, l'utopie, c'est de se dire, le travail, c'est important, mais comment, on s'y consacre. En fait déjà, comment on le lie avec l'aspect plaisir ? C'est pour ça aussi que l'on est sorti des salariats, c'est-à-dire, on a envie de faire des choses qui nous plaisent. On le dit en permanence, nous, ça nous a vraiment fait du bien. On vit vraiment bien depuis que l'on a… En tout cas, pour les trois qui montent leur activité. On se sent vraiment bien, on est bien dans notre peau et tout, on ne vient pas ici avec la boule au ventre. Ça change

vraiment mais c'est fatiguant, c'est usant. Il va falloir, je pense, assez rapidement, trouver des moyens qui nous régulent sur… Et ouais, on a un exemple d'un maraîcher qui est à cinq kilomètres et lui… il a réussi aujourd'hui, à être à 35 heures, c'était un objectif pour lui. Bon, ben voilà, les deux premières années, il a envoyé comme un fou. Mais là, troisième année d'installation, il s'est dit quitte à diminuer un petit peu le chiffre d'affaire et tout. Il s'est dit : « Moi, mon objectif… ». Il a eu aussi un enfant, il a dit « J'ai envie aussi de profiter de ma famille. Comment je peux…? ».

DG : Il est à 35 heures et… les semaines de congé ?

B : Les semaines de congé, il prend une semaine ou deux.

[Arrivée de D et des chiens]

DG : Bonjour.

D. Le maraîcher : Vous êtes en… Ah oui, c'était le mail, c'est ça, vu qu'il y a plusieurs demandes, moi, je ne sais plus, travailleurs sociaux ?

B : Non, Dominique était installé dans une ferme, je ne sais pas où, du coup ?

DG : En Haute-Loire.

B : Et après trente ans, il a repris les études.

DG : Oui, c'est l'inverse de vous. *[rire]*

D : Tu faisais quoi en…

DG : Des produits fermiers, vente directe, transformés, avec des vaches, des moutons, des cochons. Nous, on est en montagne, on a une terre d'élevage, peu de culture. Des fromages, de la charcuterie, on était en GAEC familial à trois avec mon frère et ma sœur.

D : Et là, retour sur la socio.

DG : Oui, j'ai eu envie de changer un peu. Je suis dans une association d'accompagnement de porteurs de projet et d'initiatives citoyennes.

D : Ok.

DG : L'Atelier des possibles.

B : Nous, on a un projet sur le coin d'un café bar associatif qui s'appelle le café des possibles, donc, c'est assez rigolo.

DG : Oui.

B : Et puis, il y avait la semaine des possibles. Il n'y a pas longtemps.

DG : Ce soir, je vais au Guibra.

B : Saint Sulpice.

DG : Oui, à Saint Sulpice.

D : C'est ce qu'ils essaient de refaire un peu ici, ouais. Café associatif, épicerie et tout, le Guibra, ça fait un an ou deux, je crois que ça tourne. J'y suis allé qu'une seule fois.

B : Moi je n'y suis même pas allé.

D : Une formation agrobio qui était là-bas, ça avait l'air d'être sympa. On disait qu'il fallait qu'on y retourne pour voir ce qu'ils faisaient mais on n'a jamais pris le temps.

B : C'est l'autre côté de la 84.

DG : Ah oui, il y a des barrières ici aussi. *[rire]*

B : Non, c'est ironique. N'empêche que c'est à vingt-cinq minutes. Même, il y a un bar associatif qui est ouvert à cinq minutes de chez nous. On y va jamais, quoi.

DG : Ouais.

B : Alors, qu'il se passe plein de trucs là-bas aussi mais… apparemment c'est bien chouette mais… ça a beau à être à dix minutes, on ne prend jamais le temps, on est occupé aussi.

D : On ne peut pas être partout, on n'y arrive pas.

DG : Oui, j'ai compris que tu es bien occupé.

D : Là, ça va, c'est cool mais après, on se lance bien, ouais. La mise en place oui, le temps que ça dégage un revenu, de pouvoir être à plein temps dessus, c'est ça aussi. Moi, je bosse encore à côté, ça prend un peu de temps, je n'ai pas une semaine. Mais bon, on est en première année, c'est chouette, quoi. On a du monde, surtout le lundi d'ailleurs, bel emplacement. Un emplacement, bord de route, c'est pas mal, je pense. C'est même sûr d'ailleurs. Et là, il y a de plus en plus de nouvelles têtes à venir, hier, ouais. Ça va finir par être plus fixe, plus régulier, quoi.

B : Il n'y a pas de régularité sur les semaines, quoi. Les clients d'hiver, ce sera eux qui donneront la régularité, comme c'est eux qui… en plus, on a ouvert les ventes en juin et il y avait l'aspect : on va venir plus parce qu'on est curieux. On n'avait pas encore ouvert le site au public et… Les gens venaient et puis, vu qu'il faisait beau, il y avait quelques jeux pour les enfants. Les gens venaient, étaient contents. Ils achetaient leurs légumes, plus pour découvrir. Là, les clients d'hiver, ce n'est pas la même chose.

D : Après, ce qu'on oublie de dire, c'est qu'il y a de moins en moins de choses au jardin (des particuliers). On a mis du… les gens viennent faire le plein de tomates parce qu'il n'y en plus chez eux. Ils font leur coulis. Sinon, il y a de plus en plus de gens qui se remettent à acheter des légumes.

B : Tu veux un café ?

D : Ouais, allez, vas-y.

B : Je te ressers ?

DG : Ouais, allez… merci.

B : Tu repasses à la maison manger, après ? Avant ?

D : Ouais, j'irai là-haut, je pense. Après, les bouteilles, elles sont livrées à 14 h 00. Tu es en vélo, je croyais qu'il devait te filer une voiture de prêt le garagiste.

B : Non, c'est la semaine prochaine qu'il me la file… mais c'est bien en vélo. Ouais, on habite à un kilomètre mais on a toujours des… toujours les chiens, le bordel à ramener. On a toujours des choses dans le camion

DG : Oui, c'est sûr.

B : Là du coup, ma compagne n'a plus de voiture, on n'a pas le choix mais ça se fait bien.

D : Le triporteur, ce serait une solution.

B : Ouais… *[silence]*

D : Bon, je vais vous laisser, continuer. Du coup, c'est juste un échange ?

DG : Oui, c'est…

B : Entretien, ça se nomme comme ça.

D : Oui, c'est un peu ce que vous avez fait avec Aurélien ?

B : Aurélien, c'était le doctorant philo.

D : Il suivait les installations et les pratiques agricoles d'un point de vue philosophique… Merci pour le café.

DG : J'aimerais bien que l'on revienne sur ce que tu as abordé un petit peu. C'est l'accueil sur le territoire.

B : Ouais, si on reprend dans l'ordre.

DG : Ça s'est bien passé ?

B : Ouais, plutôt très bien donc, euh… Quand on a vu l'annonce sur internet. La première chose que l'on a faite, c'est regarder un peu la mairie et ce qu'il y avait autour et on a envoyé un mail au maire de Guipel. Il nous a reçus, enfin, c'est Didier et Anaïs qui y avaient été, vu qu'ils étaient juste à côté et là, en fait, on a vu qu'il était partie prenante. Pour le situer lui, alors… il est sans étiquette, mais plutôt écolo, enfin une casquette écolo. Ils ont dans le village, plein de choses. C'est un territoire zéro phyto dans la gestion de… de la commune. Il y a de la méthanisation qui a été mise en place, il y a plein de panneaux solaires.

DG : Il y a combien d'habitants ?

B : 1 700.

DG Ah oui, donc c'est un peu grand, c'est un bourg.

B : Oui, un petit bourg et donc, on a été super bien reçus. Enfin, nous, on a expliqué le projet, maraîchage bio avec d'autres activités et tout, et… super, quoi. Déjà, nous, on s'est dit : « Si on n'a pas de bâtons dans les roues, déjà, c'est ça, quoi ». Après le soutien, une mairie, elle peut soutenir mais pas donner de l'argent, concrètement quoi ce soit, donc, euh… On a dit, s'il n'y a pas de bâtons dans les roues et en fait très vite, ça a été un relais d'informations. Enfin, que ce soit le maire ou d'autres conseillers ou adjoints, ils sont venus à nos portes ouvertes. Ils nous ont reçus pour entendre un peu les projets. Ils nous ont aidés sur certains aspects, notamment, sur l'urbanisme, pour… nous ce n'était pas notre domaine et puis pour implanter les serres et tous ces trucs-là. Et, euh… donc voilà, vis-à-vis des élus locaux, ça s'est vraiment bien passé. Et puis, on garde un bon contact avec eux. Après, on se retrouve parce qu'on a tous, plus ou moins des investissements dans la vie associative du territoire, enfin de la ville. C'est plutôt moi qui suis un peu trop investi immédiatement. Avec mes travers, en fait… comme partout, il y a toujours un noyau dur de gens qui s'investissent un peu dans les assos'. Donc, moi, je me suis investi dans une assos' avec un petit festival. Euh… ça m'a pris un peu de temps l'année dernière. On arrive quelque part, je m'étais beaucoup investi au tout début quand j'étais jeune du côté militant donc ce n'est pas le même investissement que d'être bénévole pour des objectifs un peu différents et ça me plaisait bien. Alors, voilà, maintenant qu'on se lance un peu ici. Comment on peut donner un coup de main ? Comment on peut faire profiter ? Et après, c'est comme ça que l'on se fait ce qu'on appelle le réseau et on se fait des connaissances avec des gens qui sont… Et puis, voilà pareil, il y a eu une initiative un peu citoyenne autour des énergies renouvelables sur Guipel, sur construire des panneaux ou des éoliennes et pour investir. On a pris un peu partie prenante du truc, enfin, ça nous plaisait bien quoi. Donc, voilà, et après l'autre aspect, on se disait : « C'est quoi la relation entre des jeunes qui s'installent en bio sans avoir suivi de parcours agricole et tout ? C'est quoi la relation avec les agriculteurs plus conventionnels qui eux ont repris la

ferme familiale avec un gros investissement, enfin… euh, qui traite aussi leurs parcelles ? On se posait vraiment la question : « Comment, on va être accueilli ? », sachant que nous, on n'est pas du tout, enfin voilà, on apprend à connaître les problématiques agricoles sachant que eux, ce n'est pas forcément leurs fautes, ils n'ont pas choisi de mettre autant de produits phytos. C'est le modèle et la formation qui a fait, qui font qu'ils sont dans cet engrenage-là. Même s'ils partagent peut-être parfois nos valeurs. C'est le modèle économique de leurs structures qui fait que. En fait, très rapidement, on a était mis en contact avec l'éleveur. Je ne sais pas si tu as dû voir, tu viens de Rennes ? La grosse ferme qui est juste avant, qui a plein de panneaux solaires. Je ne sais pas si tu l'as vue ?

DG : Oui, juste là ?

B : Oui, juste au coin. On a été mis en relation avec eux, enfin c'est Didier qui a été mis en relation avec eux. Donc, eux, ils font des vaches laitières, euh…

DG : Du lait ?

B : Ouais, du lait, ils font de la viande. Je ne sais même pas mais essentiellement du lait et ils sont sur un projet de mise en GAEC, enfin bref de… de s'associer avec une ligne de méthanisation pour créer de l'électricité avec euh… des effluents d'élevage, quoi, du lisier. Et, ils avaient un projet de faire… tout l'air chaud qui va être rejeté dans l'atmosphère. Il peut être valorisé pour chauffer une serre. Et ils ont d'abord sollicité un autre maraîcher que ça n'a pas intéressé, qui est à cinq kilomètres plus bas et qui les a envoyés chez nous, quoi. Et donc, Didier a rencontré ces agriculteurs-là, et ça s'est très bien passé et donc ils sont partis pour l'année prochaine pour que nous, on loue justement les serres qui seraient chauffées par le biais de la méthanisation.

DG : C'est-à-dire qu'il y aurait des serres à côté du méthaniseur.

B : Ouais, c'est ça.

DG : Pour venir ici, c'est trop loin, quoi ?

B : Euh…

DG : Tirer des tuyaux et chauffer celle-là ?

B : Ah oui, non, non, non, ce serait à côté du méthaniseur parce qu'il y a quand même 700 m. Donc, ouais, ce serait une deuxième serre.

DG : D'accord.

B : Ce serait une deuxième serre, alors oui, serre chauffée. On peut se poser des questions sur l'éthique de ça. Mais c'est plus pour élargir un peu les saisons. Ce n'est pas pour avoir des tomates au mois de février. C'est-à-dire sur l'objectif de maraîcher, c'est d'être un peu avant tout le monde et d'avoir des légumes un peu après tout le monde. C'est là, où on a une plus-value et du coup, euh… Ouais, ça a marché. Le projet est train de se construire, c'est en cours et donc normalement, fin septembre 2018, l'affaire pourrait être en place.

DG : D'accord.

B : Et surtout, voilà, c'est le premier lien que l'on avait avec les agriculteurs, dit conventionnels. On avait vraiment un peu cette… si cette appréhension, oui, c'est une peur. Oui, quand on va dans les formations CIVAM, Didier avait aussi fait les formations, plus permaculture et tout. On entend tellement de choses, c'est vraiment de la méconnaissance. C'est vraiment de l'*a priori* assez classique, les conventionnels et leurs tracteurs mais on a aussi appris à connaître les gens et à nous, de s'enlever ces préjugés et c'est au final très bien, c'est… c'est … Enfin, voilà, c'est des gens qui n'ont pas forcément, qui n'ont pas choisi leur

modèle de culture. Ils essaient tant bien que mal de réduire au maximum les intrants chimiques et tout et euh…

DG : Enfin, si c'est des gens qui ont des panneaux photovoltaïques, qui mettent en place une méthanisation. Ils ont quand même une certaine démarche…

B : Ouais, ouais mais après, ils font du maïs, ils le traitent quand même.

DG : Oui, ils le traitent quand même, ils… par rapport à la ferme classique quand même, il y a une démarche. Il y a déjà une étape, bien sûr il y a plusieurs niveaux…

B : Et surtout, ça a été des coups de main. Quand on a monté la serre, nous, on n'avait pas… enfin on a un tout petit tracteur des années 60 qui ne porte rien. Euh… Eh bien ils sont venus avec les gros tracteurs, les manitous et tout pour nous filer un coup et main et ça, ça a été… On n'aurait jamais pu s'en sortir. On l'a appelé deux, trois fois parce qu'il y avait des camions de livraison qui s'étaient embourbés, enfin… D'avoir, ce… ce… ce lien-là, ça a été génial et ils viennent toujours. Quand on fait les portes ouvertes et tout. Et nous, on est très content de ça et on n'est pas tout seul. Alors très vite, en fait, quand on s'est installé, on est sur un petit village. On n'a pas… ça parle tout de suite, donc on… On a eu le terrain en juillet de l'année dernière, 2016, enfin je ne sais plus, oui, on est en 2017 cette année. On s'est dit, on fait rien, on va observer, on va… On n'a rien fait du tout, on n'a pas fait de travaux, rien du tout. On avait tous envie d'aller bricoler dans le truc, on ne fait rien. Et du coup, on se posait des questions. On ne faisait rien mais on profitait quand même de l'étang enfin on… C'était l'été, il faisait beau, on faisait des barbecues, c'était assez classique et on… on entendait que ça commençait à parler. Qu'est-ce que c'est que ces jeunes ? Qu'est-ce qu'ils font et tout ? C'est pour ça qu'en décembre, on s'est dit : « On va faire une porte ouverte ». On a un peu bossé pour présenter le projet de manière pédagogique. On a fait des fiches, on a fait des trucs et on a fait une porte ouverte avec vente de soupes et de vin chaud. Et c'était vraiment destiné aux voisins enfin, voilà, on voit que ça s'active et qu'il se passe des trucs et bien : « Venez voir, on va vous présenter ce qu'on fait » et c'est là où je te disais, il y avait quatre-vingts personnes et ça a été super parce que les gens ont compris et en fait tout de suite... Enfin, on a trouvé que l'on est arrivé à désamorcer les problèmes en disant… On n'est pas reclus sur nous-mêmes, on veut s'ouvrir. On n'a rien à cacher, on ne prétend pas savoir faire. On a envie de tester des choses, nous tout ce qu'on veut faire, c'est un peu nouveau. Il y a… On peut se référer à des guides, à des études mais on a tellement envie de tester et ça… ça a pas mal marché. Ça a désamorcé tous les problèmes. Le fait d'être transparent sur tout. Ça, c'est chouette.

DG : Ouais, et donc la démarche d'aller à la rencontre des gens, de les inviter avant que…

B : Oui, c'est ça et c'est beaucoup plus facile quand on est cinq parce qu'au final, on… on parle tous du projet, on a tous des voisins, la crèche, l'école…

DG : Vous habitiez déjà tous… Vous aviez déménagé ?

B : Oui, quand on a eu le terrain, on est tous arrivé en même temps. On a pris des locations, tout s'est calé en un mois et donc… après, il y a aussi une vie culturelle, oui qui est assez dynamique à Guipel. Assez rapidement, on se retrouve, on voyait les mêmes personnes qui venaient aux animations, aux petits trucs donc… ça s'est fait et puis… c'est des gens très simples, très ouverts. Ouais, plus ouverts que simples, d'ailleurs parce que c'est un peu péjoratif, ça et euh… et puis, on s'est très vite bien entendu. Quand je disais simples, ils n'attendaient pas que l'on montre quelque chose. Ils savaient que les relations allaient se faire tranquillement, enfin… On n'a pas besoin de se prendre la tête. Les choses se font et donc, ouais, ça c'était…

DG : Alors, vis-à-vis de… alors avec le voisin, ça c'est un cas parce que c'est quelqu'un qui est ouvert et a fait une démarche mais… Est-ce qu'il y a d'autres relations avec d'autres agriculteurs ?

B : Avec d'autres agri…?

DG : Ils sont nombreux autour ou…?

B : Ouais, il y en a pas mal, je crois qu'il y a vingt ou vingt cinq exploitations sur Guipel.

DG : C'est maillé ?

B : Ouais, il y a en partout, ouais, il y en a partout, partout et, il y a du cochon, des laitiers, de la vache. Et ben du coup, il y a un autre agriculteur qui lui, a déjà une grosse usine de méthanisation qui vient de partir à la retraite et lui, il est trésorier dans une association qui bosse dans l'environnement. Alors, il n'est pas… bio. C'est marrant, son discours vis-à-vis du bio, il est assez marrant et c'est pareil, c'est quelqu'un qui apprécie vachement notre projet, qui… Après, quelque part, en fait, il attendait de voir si on était sérieux. C'est le fait que directement, euh… enfin que les serres se soient montées. On avait fait appel à une boîte, il y avait un technicien qui était là pendant une semaine qui a drivé tout le montage des serres. Nous, on était cinq, six à côté pour la manutention mais c'était le technicien qui gérait tout. Et, ils ont vu le montage en une semaine, tout le monde nous a dit : « Ah, c'est pro, ouah, c'est très pro ». Ça a été quelque part, un peu le truc.

DG : Ouais, ça a été une reconnaissance.

B : Ouais, et en même temps, d'autres maraîchers nous avaient dit : « Vous n'allez pas acheter des serres à quelque part que vous allez démonter, mettre à côté, d'occasion. Vous allez trop galérer ». Franchement, quand on voit, il y a des subventions en plus, il y a des subventions quand on investit de par la région. « Vous n'allez pas gagner grand-chose, vous allez vous casser la tête de faire ça tout seuls, c'est une galère et… ».

DG : Le moins que l'on puisse dire, c'est des serres, vraiment super et combien de mètres carrés ?

B/ Il y a 1 000.

DG : 1 000 m2.

B : ouais, quasiment, il y a1 000 m^2.

DG : Ouais, ça envoie, c'est le top quoi.

B : Après, c'est un investissement. On n'a pas acheté de tracteur avec tous les outils, donc ouais, on s'est enlevé, je ne sais pas, on s'est enlevé 40 000-50 000 € d'investissement. Du coup, la serre, elle a coûté 25 000 €, quoi. Donc, c'est un investissement conséquent.

DG : Humm.

B : Et en fait, tout de suite, tous les gens ont dit : « Ah ouais, ça fait pro » et le fait que deux mois après la serre, les premières ventes… On n'avait pas grand-chose, on avait les courgettes et les concombres mais tout de suite la vente est arrivée : « Ah, ouais, vous avez déjà tout ? ». Oui, ils voyaient l'évolution et on n'est pas passé pour des… je ne sais comment le caractériser. Mais, ils ont dit : « C'est bon, c'est pro. Ils ont fait leur truc, c'est conséquent ».

DG : Ce n'est pas des rigolos, quoi.

B : Ce n'est pas des rigolos et nous, on jouait vachement là-dessus, sur les effets d'annonces parce qu'on est dans une société, où on aime beaucoup communiquer. Si on

regarde un peu les différents panels de projets similaires au nôtre qui se montent, il y a une énorme communication qui se fait sur internet, sur Facebook, un peu tous les jours : «Ah, aujourd'hui, on a fait ça, demain on fait ça, il y aura bientôt ça » et en fait nous, on jouait vachement là-dessus en disant : « On ne va pas faire d'effets d'annonces, on ne va pas dire des trucs que l'on ne sera pas capable de tenir parce que vis-à-vis des territoires et tout. Ben, c'est comme ça que l'on se décrédibilise ». On dit… enfin, on ne communique pas trop. Ok, il y aura des légumes l'année prochaine mais ça sert à rien de se lancer en se disant : « Il y aura bientôt ça » parce qu'on déçoit les gens et ils nous prennent justement pour des rigolos. Et, ça c'est vrai, ça a plutôt bien fonctionné, quoi. Et même de ne pas trop communiquer, on a gagné un lauréat avec « ferme d'avenir ». C'est une association nationale qui euh… qui promeut une autre agriculture plus en lien avec la terre de culture, enfin, un peu alternative. Donc, c'était un prêt citoyen de 5 000 € qu'on a gagné et on a passé tout de suite en communication nationale. TF1 qui nous a appelé. On a été à Paris se faire remettre par le ministre de l'agriculture de l'époque et Nicolas Hulot qui ne l'était pas encore. Alors, c'était bien mais on s'est dit : « Ouh là, là ! ». On était sollicité, enfin, on était… mais ce n'est pas ce qu'on veut. Nous, on a d'abord envie de s'ancrer localement. Que ce soit les locaux qui viennent, plutôt que… tout de suite communiquer, alors que l'on ne faisait pas grand-chose, quoi. Ce qu'on fait, ce n'est pas révolutionnaire, il y a plein d'autres qui le font et qui ne communiquent pas du tout. Et donc, vis à vis de la légitimité, on a un peu levé le pied là-dessus. Et donc, pareil pour notre porte ouverte, on s'est dit : « On ne va faire passer d'article dans Ouest France, on ne va pas… ». On est resté… on a mis une affiche devant, un truc dans le bulletin municipal mensuel et quelques flyers et c'est tout, quoi. Et c'était très bien parce que… sinon, après il y a plein de curieux. Si on avait communiqué sur Rennes, c'est sûr qu'il y avait plein de monde mais c'est des gens qui viendront plus se balader le week-end et qui ne vont pas revenir acheter des légumes, qui ne vont pas… enfin… pas tout de suite. Plus tard, peut-être et encore, je ne sais pas. Alors, ouais, là-dessus entre l'envie de départ de dire, parce qu'on a fait, de par nos formations. On sait communiquer, on sait comment faire sur internet pour mobiliser du monde mais… Qu'est-ce qu'on a derrière ? Et ben non, on n'a pas grand-chose derrière, alors… On va se calmer sur la communication et on va d'abord plus faire nos preuves sur le terrain avant de faire… avant de parler quoi et…

DG : Ah, c'est bien.

B : Alors du coup par rapport aux autres maraîchers. Il y a des maraîchers qui sont à Vignoc à 5 kilomètres. Un maraîcher qui est à Montreuil-sur-Ille, pareil à cinq kilomètres, maraîcher bio, alors euh… pas sur des petites surfaces comme nous mais sur des surfaces plus conséquentes quand même. Et on se posait beaucoup la question quand on est arrivé. Ah ouais, il ne faut pas qu'il y ait de concurrence. Ce terme de concurrence, et bien en fait, on est très revenu dessus. On est très vite revenu dessus parce qu'il y a un tel besoin aujourd'hui de la population en bio. Ouais, il y a une demande en bio, en gros, c'est 10 % de la consommation des particuliers qui se fait en bio et il n'y a pas de concurrence. Euh… tant qu'il y aura des Super U et des Leclerc, c'est… on n'est pas des concurrents, on reste complémentaires. Le jour où il n'y a plus de supermarché, ok et là, on pourra peut-être se poser la question mais, on a le temps et en fait on a appris à travailler avec eux. Aujourd'hui, on vend des carottes, on vend des panais du maraîcher de Vignoc. On se file des coups de main. Il nous prête ses outils parce que nous, on en n'a pas beaucoup et puis on a appris à utiliser le tracteur. Et puis, on a appris à connaître et très vite. On est passé dans notre tête, non, il n'y a pas de concurrence. Il y a une complémentarité et… ça, c'est chouette et voilà… et après, vis-à-vis des autres agris. Non, on les… non mais même on les… Il y a un voisin qui est aussi en race laitière, en race à viande, et ben… il nous fait… Enfin, il nous a vendu un outil sur le tracteur, il nous a donné une remorque.

DG : Il y a une relation…

B : C'est marrant parce qu'ils nous posent aussi des questions sur le bio, sur comment faire parce que… ils ont un peu ce truc, enfin… On a une idéalisation du métier d'agriculteur, on… on se dit houlà, c'est compliqué. Ben non, c'est des agriculteurs qui sont experts sur leur domaine mais qui ne savent pas forcément faire pousser des tomates, qui ont leurs petites fermes, cette année, j'ai fait ça moi. Ça n'a pas marché mes légumes. Ils vont demander conseil à Didier et on a trouvé ça, vachement bien. Alors, on n'a pas eu… on ne sait pas vraiment ce qui se dit derrière, mais, on n'a pas eu vraiment de gens réfractaires ou de…

DG : Il y a une vraie démarche de…

B : Il y a eu un petit travail.

DG : D'intégration ?

B : Après, on est arrivé sur un territoire. Je ne sais pas si on aurait pu faire ce travail d'intégration partout, parce qu'il y a des endroits où c'est beaucoup plus réfractaire, fermé. Enfin, je ne veux pas… dire quand on ne connaît pas, mais il y avait un terreau ici, il y avait un terreau…

DG : Et dans d'autres productions, des laitiers bio ? Il y en a ici ou…?

B : Hou…, oui, oui, il y en a, pas forcément dans le coin.

DG : Pas tout près ?

B : Non, pas tout près mais il y en a… nous on les connaît de par les réseaux. Moi, j'avais une formation avec les CIVAM, c'était de l'idée au projet. Et le principe, c'est sur 11 jours de formation, répartis sur trois mois. Comment on construit un projet ? Et on peut être à un moment où, on a juste une idée. On peut être à un moment où, on est prêt à s'installer. Ce qui était mon cas, on avait déjà le terrain et tout… et en fait le principe, c'est que chaque journée de formation, on va dans une ferme et on voit un peu tout. En fait on a vu tous les… en fait pratiquement tout, maraîchage, plantes aromatiques, laitiers, cochons. C'est là que l'on se rencontre vraiment parce qu'à chaque fois, il y a la journée de formation qui est sur une thématique et après on fait une visite de la ferme et on essaye d'évaluer, de poser des questions du coup sur euh… à l'agriculteur, au paysan pour essayer de voir un peu la capacité de résilience de sa ferme, quoi. On avait un peu, une trame en collectif et on posait des questions à toutes les personnes qui nous recevaient. Et c'était très enrichissant parce que là, on a un retour direct. C'était des gens installés parfois depuis très longtemps et donc, c'est… et donc ça nous a permis de découvrir aussi du lait bio. On a beau être en bio, on est obligé de passer par les grosses structures, par les grosses coopératives. Même les coopératives bios, elles ne sont pas forcément. Enfin, elles ne donnent pas plus de sécurité aux éleveurs, donc, ils repassaient chez Lactalis. Plein de choses, on entend à la télé, on a souvent un point de vue, on va se dire, c'est ça ou c'est ça. Ben non, la réalité, elle est plus compliquée.

DG : Ouais.

B : C'est chouette d'avoir ce point de vue là parce qu'aujourd'hui, en tout cas, moi et même Didier, on est en capacité de pouvoir discuter des problématiques de l'agriculture avec n'importe quel éleveur. Enfin, en étant humble aussi, on peut comprendre en tout cas, sur les notions, sur les chiffres, sur les, euh… aussi le jargon, ça ce n'était pas évident au début.

DG : Oui, le jargon.

B : Ben ouais, ben non, il y a un jargon et donc c'est… C'est chouette aussi, c'est plus de l'intérêt, après en fait, quand on s'intéresse à un… on comprend un peu mieux, voilà un peu sur le territoire, ouais.

DG : D'accord. *[silence]* Après, j'aimerais bien savoir si vous avez discuté du… des questions de revenu et le niveau de revenu pour… l'objectif à atteindre parce que vous avez tous travaillé à l'extérieur avec des salaires… euh, je ne sais pas…

B : Oui, qui étaient plus ou moins.

DG : Et… quel est l'objectif, finalement d'arriver à… ?

B : On est parti, on est juste parti de l'inverse en se disant : « Qu'est-ce qu'on a besoin pour vivre en terme de revenu et aussi en terme de complément ?», d'où, l'idée… et ben, depuis que Didier produit des légumes, on en achète plus. En fait, forcément, puisqu'on est… on mange… on mange ses légumes.

DG : Bien sûr.

B : Pareil sur les œufs donc, en fait, c'est des petits paliers de l'autonomie, euh… alimentaire mais on réfléchit pour l'année prochaine à faire un peu de poulets. En fait, voilà sur la viande, comment, on réfléchit aussi. Parce que, on n'est pas végétarien, on aime bien ça mais on connaît toute les problématiques de… de la viande donc on a envie de… d'en produire nous- mêmes. Donc, voilà, on est parti de ça et après, économiquement, enfin, sur le papier par rapport à un salaire, à un revenu, on n'a pas… Nous l'objectif, c'est de se dire, ben… on vit en fonction de nos moyens. Enfin, on se donne les moyens de bien vivre. On espère pouvoir se tirer un salaire. Alors pour parler de chiffre, moi, je n'ai pas de… on n'a pas de chiffre mais en gros. En fait, moi, l'objectif c'est de me dire l'objectif, 1 500 € par personne de revenu à terme, euh… ça serait bien en sachant qu'à côté, il y a quand même pas mal de frais qui sont diminués, sur l'alimentation, sur aussi, sur la mutualisation. On s'est dit aussi, ça sert à rien, on va avoir chacun nos maisons mais les outils, on peut les mutualiser donc, ça diminue aussi une part d'investissement. On a déjà investi dans quelques outils. Tout bête, les tronçonneuses, les débrousailleuses, tout des trucs que l'on n'a pas forcément à acheter chacun de notre côté. Donc, c'est des petits trucs comme ça, mais après, on n'a pas tous la même vision là-dessus. Notamment, Thomas qui a toujours été fonctionnaire. Il le dit lui-même, la notion de sécurité de l'emploi, de aussi avoir un salaire qui évolue. Pour lui, c'est plus compliqué de franchir le pas, ben voilà, maintenant, j'arrête tout. Je me lance. Lui, il aimerait bien se lancer sur une petite activité de maraîchage mais aussi en apiculture. Enfin il a commencé à se former sur ces questions- là. Il le dit lui-même, il a besoin d'une sécurité. Il ne peut pas arrêter tout du jour au lendemain. Après, c'est vrai que lui, il ne peut pas avoir, pôle emploi, enfin et… alors que Didier, lui par exemple, il avait un salaire conséquent, en fait il a jamais été ingénieur. Si, il bossait à l'INRA en tant qu'ingénieur. C'était des salaires qui tournaient autour de 2 000 €. Mais en même temps, il a connu plein de périodes où il était intérimaire chez d'autres maraîchers où là… maintenant, il est retourné au SMIC avec euh… on tournait au SMIC. Alors, euh… avec un mode de vie qui était plutôt simple. Didier habitait souvent en colocation donc, on n'était pas dans des gros… dans des modes de vie, euh… qui nécessitaient trop d'argent et après, en tout cas pour nous. Élise, ma femme, elle avait envie de s'investir dans le projet mais par son cursus, elle n'avait jamais trouvé un boulot qui correspondait vraiment à ses études et donc, elle a envie de dire : « Ben moi, je vais mettre deux, trois ans où j'utilise mon master. J'ai envie de faire un boulot épanouissant et tout ». Elle n'avait pas réussi à trouver jusque là. Là, c'est cool parce qu'elle a trouvé et elle va le garder avant de monter son activité. Donc, il y a cette sécurité-là, pour nous, ce n'est pas des salaires mirobolants, c'est autour de 1 500 €. Moi, je suis encore avec euh… l'équivalent du SMIC qui tombe et je sais que quand je n'aurais plus pôle emploi, je sais que mon activité, si j'arrive à me dégager 1 500 € de salaire, c'est… c'est bien mais en même temps, c'est aussi des choix, c'est que… c'est aussi, si je fais ça, c'est un peu plus bas. Et après, c'est la question du temps. C'est un peu déstructuré mais je me dis, on peut très bien… et ça c'est un

peu le fait de vivre à la Réunion, il y a plein de gens qui vivent des minima sociaux, du RSA à 600 € par mois et qui ont une vie idéale, enfin… simplement parce qu'ils sont dans une espèce de communauté où ils auront toutes les compétences. Ils travaillent au… en fait je n'aime pas ce terme, enfin, c'est du travail au noir mais ça va être plus de l'échange de pratiques. Moi, je fais de la mécanique, moi, je fais de la cuisine, moi, je t'élague tes arbres et donc au sein d'un quartier, ils vont s'échanger ces… Ils vont se lever à six heures du matin, ils vont torréfier leur café. Ils vont bricoler leur maison, ils vont aller faire leurs légumes et au final, le RSA, il leur servira pour payer le loyer, le diesel pour la voiture mais par contre, ils ont une journée remplie de a à z. Par contre, tout va prendre beaucoup plus de temps, parce que ben oui, aller torréfier son café, c'est plus long que d'aller au supermarché mais tout coûte moins cher aussi. En fait, c'est un rythme de vie qui me va aussi en me disant : « Comment est-ce qu'on peut mutualiser, réussir à avoir moins besoin de l'argent et être moins dépendant de la société de consommation, amis en gardant quand même un revenu parce qu'il faut bien payer des choses incompressibles, la bagnole, les loyers, les prêts ? » Et donc voilà, c'est un peu en fonction des aléas mais que ce soit posé et réfléchi, quoi. C'est-à-dire, moi, ça ne me dérange pas d'avoir 500 € de revenu. Après, quand on est à son compte, on ne peut pas… le revenu n'est pas équivalent à celui d'un salarié, tu connais ça, euh… donc euh… il y a quand même des charges que l'on peut faire passer dans son activité. C'est ce que l'on est en train de découvrir un peu… aussi les facilités, on savait que l'on ne peut pas tricher. Un maraîcher qui gagne 500 € de salaire, ça ne va pas être la même qu'un salarié qui gagne 1 500 €. Il pourra faire passer plein de choses dans ses charges que le salarié ne pourra pas, quoi. Et puis à terme, c'est de pouvoir se dire, on a un salaire décent, quoi. Cette barrière, enfin ce socle des 1 500 €, c'est idyllique mais, à terme, on a envie d'y arriver. Je dis à terme, mais on est plus sur les 4-5 années. Et du temps aussi un peu plus disponible pour faire autre chose, voyager, avoir des projets plus perso, enfin, faire d'autres choses, quoi. C'est un idéal de vie mais on va essayer de se donner les moyens d'y arriver. *[Silence]* Est-ce que c'est réaliste ? Je ne sais pas.

DG : *[rire]* Ben si, quand même, c'est réaliste, ce n'est pas… Avec l'activité d'indépendant, c'est toujours compliqué. On a peur que ça aille moins bien et on travaille beaucoup et puis, si on gagne un peu plus à un moment. On se dit, oui mais peut-être, ça va baisser. Tout ça, c'est difficile à gérer.

B : C'est ça.

DG : C'est compliqué.

B : Là, Didier dans son parcours, il pourrait se dégager un salaire avec son premier chiffre d'affaire. Il dit : « L'année prochaine, j'aurai les aides en moins. En trésorerie, pour l'année prochaine, je suis tranquille, même si je ne fais plus rien du tout. J'ai un an de cotis' MSA et de charges qui sont gérées. Je préfère… ». Ouais, c'est vrai que ça a bien marché par rapport à l'objectif de chiffre d'affaire, ça a vraiment bien marché. Après, il y a eu aussi les subventions, il les compte dans sa trésorerie. Mais, voilà, c'est vrai que la gestion financière, elle est essentielle. On n'a pas tous les bons outils, on n'est pas toujours bien conseillé par tout le monde sur la gestion.

DG : Non.

B : C'est vrai que là, d'avoir pu… d'avoir aussi fait d'autres choses. On a de bons outils pour pouvoir se projeter financièrement, quoi. Et, c'est essentiel pour piloter l'activité plutôt que de…

DG : En gestion, vous êtes avec un centre de gestion ?

B : Pour l'instant, non.

DG : Les AFOCG, euh…

B : Non, pour l'instant, Didier, il fait sa compta tout seul.

DG : Il fait lui-même ?

B : Euh… mais il va très vite passer sur un centre de gestion parce que les factures et tout, c'est du temps et le temps… et puis, c'est pareil. Quand, il faudra produire, bilan, compte de résultat, il n'est pas comptable donc euh… ce n'est pas… savoir affecter chaque facture, ce n'est pas toujours évident mais après, c'est ça, même en passant par un comptable, c'est d'avoir une lecture stratégique et après... Quels investissements ? Quels objectifs ? Être moins dans les chiffres que de se dire : « C'est quoi les objectifs pour cette année ? ».

DG : [*silence*] Ouais, c'est ce qu'ils font, je ne sais pas s'il y en a ici, les associations AFOCG.

B : Ouais, il y en a une, ouais.

DG : Ils ont justement cette analyse, cette réflexion de dire…

B : Alors, je crois qu'elle est dans le 44 en Loire-Atlantique. Justement, ils étaient venus à l'idée au projet pour nous parler de tout ce qui est statut, social, fiscal, euh… et oui, on voyait que c'était… Ils ne décrédibilisaient pas des CER ou tout… mais ils disaient : « Ce n'est pas la même… »

DG : La même approche.

B : Ce n'est pas la même approche, quoi.

DG : Non.

B : Et Didier, je vois bien. Quand il est en formation avec les chambres d'agriculture où il y a des gens qui reprennent l'exploitation. Il me dit : « Ce n'est pas la même vision de l'agriculture, investir des tracteurs à 50 000 €, pour les revendre tout de suite pour qu'il y ait moins de charges.

DG : Pour défiscaliser.

B : Pour défiscaliser, il me dit « Ouais, c'est un peu loin de tout ce que je vis, quoi ». Après, c'est comme dans toutes activités, c'est… Après, il ne faut pas non plus être bête et payer trop d'impôts. Nous, on a une vision des impôts, voilà, c'est normal d'en payer mais il ne faut pas en payer trop non plus, donc si on peut… si dans son lancement d'activité, on peut s'en économiser un peu, c'est bien mais de là à faire des magouilles comme ça. C'est…? Elles sont connues, elles sont connues, et puis tout le monde fait les mêmes, c'est possible. Voilà, un peu là-dessus, je ne sais si tu as toutes les réponses, euh… sur le…

DG : Oui.

B : Sur le côté financier, quoi.

DG : Oui, c'est bien, en collectif, ce n'est pas du tout évident parce que… comme tu l'as dit, tout le monde n'a pas la même approche, pas le même vécu, pas la même… la même peur de l'insécurité… Le statut d'indépendant, par définition, c'est… mais qu'est-ce qu'il aura derrière ?

B : Ouais, je vois Anaïs quand elle a créé sa boîte. Elle, elle s'est monté auto entrepreneur, elle… c'est la plus auto entrepreneuse de nous dans le sens où, elle avait déjà fait ça depuis longtemps et elle a une vision. On a aussi, un fonctionnement un peu différent en fonction de nos études et de nos expériences et elle, c'est un peu une fonceuse, quoi. Nous, on avait regardé quand on a vu l'annonce ici sur le site, Le Bon Coin. Moi, je n'imaginais pas, me dire

« Eh ben, on appelle, on va voir et tout ». Pour moi, il fallait faire… d'abord voir le territoire et l'été, il fallait rencontrer les gens et tout. Mais une démarche comme ça, elle est beaucoup trop longue et… après moi, c'est comme ça. Finalement, Anaïs a pris son téléphone et elle a appelé : « Ouais, bonjour, on peut venir visiter ? Ok ». Oh, ben on a rendez-vous là. Ah, ben ok. Ben si elle n'avait pas été là, on serait peut-être toujours à réfléchir comment on peut faire. En fait, à un moment donné, il faut être dans l'action parce que… et ça, c'est le problème des études, on est trop dans la réflexion. *[Rire]* Si, si, là-dessus, on est dans la réflexion, pas trop dans l'action. On a tous un… des tempéraments comme ça et…et après sur la notion d'entrepreneur, c'est l'avantage aussi, d'être appuyé, d'être accompagné, par le CIVAM, moi par le réseau Élan créateur et il y a plein de formations. Le principe, c'est toujours de dire : « On ne vous apprendra rien sur votre métier, vous connaissez, que vous soyez menuisier ou quoi, ce n'est pas Élan créateur qui peut vous donner des outils, par contre sur la notion de commercialisation, de communication, de gestion, de fiscalité. Là, il y a des formations, il y a de l'accompagnement et ça, c'est hyper important parce que c'est souvent que les entrepreneurs sont… sont plus paumés. Et une dynamique aussi de fonctionnement en réseau où on peut échanger avec d'autres personnes qui font notre boulot et ça, c'est chouette parce que, enfin moi, je l'ai vu sur le côté accompagnement où, je ne me sentais pas toujours légitime. À 30 ans, accompagner des… des assos', des structures, des directeurs qui connaissent mieux, enfin… Je ne me sentais pas toujours légitime, euh… et discuter avec des vieux de la vieille de l'accompagnement qui… partageaient aussi leurs émotions alors que, quand, on est face à une association, enfin on ne partage pas, on est sur… on garde la face, on impose son statut et… et du coup, ça m'a vachement rassuré par rapport à ça. *[Silence]* Euh… ouais et puis après… et donc, on a cet objectif de se mettre en coopérative mais on ne sait pas encore trop parce que… c'est là qu'un investissement individuel par rapport à un investissement collectif. Comment, il va pouvoir être géré ? Et je pense que, quand on passera par une coopérative, on sera vraiment accompagné par… une structure qui nous explique bien les choses aussi, même si, moi ça a été vraiment le premier but parce que j'ai accompagné plein de projets associatifs dans mes anciens boulots, j'ai aidé à monter des groupes, un peu similaires et donc, je me disais au début, c'est bon, je les fais pour les autres, je vais pouvoir savoir le faire pour nous et, pas du tout, parce que, quand tu prends part au truc, tu ne peux pas avoir le double discours, d'avoir le recul de quelqu'un de l'extérieur alors que tu as aussi tes propres intérêts là-dedans et je me suis peu, enfin pas planté mais j'ai très vite vu que ce n'était pas possible et… d'où, l'intérêt de se faire accompagner, même quand, on connaît plein de choses et tout. On ne peut pas, on ne peut pas avoir ce regard extérieur, ce n'est pas possible quand on est dedans.

DG : Et là, du coup, vous avez acheté le terrain comment ?

B : En SCI.

DG : En SCI, vous avez créé une SCI et…

B : Ouais.

DG : Vous avez des parts dans la SCI ?

B : C'est ça, tout le monde, le même nombre de parts. On a fait vraiment un truc, très… égalitaire, euh… au début… On s'est dit : « Ben voilà, si tout fout le camp, s'il n'y pas plus les activités, enfin, si les activités ne marchent plus. On a quand même une terre, enfin, il nous reste quelque chose à la fin, quoi ». Et puis, pour l'instant, on ne parle pas trop d'ouverture ou quoi parce que, il faut d'abord se structurer nous et après, il y a des choses qui vont évoluer, peut-être d'autres gens qui arriveront, on ne sait pas.

DG : Oui, il n'y rien qui est fermé.

B : Ouais, on n'est pas fermé même si après, se dire que sur ce terrain là, on va être rémunéré à cinq. C'est un sacré défi parce que… euh

DG : C'est déjà pas mal. *[rire]*

B : Ouais, au début, il y a beaucoup de gens qui ont mal compris, qui ont dit : « Ouais, ils vont être cinq maraîchers sur 2 000 m² » et on disait : « Non, non, ce n'est pas ça », déjà que sur 2 000 m², rémunérer un maraîcher, c'est… déjà compliqué, donc, on a bien dit : « On va être sur des activités différentes, on va se diversifier » et puis même, ce ne sera pas que sur le terrain, là je vois, moi, j'ai rencontré d'autres personnes sur le village, on voit… on réfléchit aussi à faire des constructions, plus sur du bricolage, ça pourrait mener à une activité économique peut-être ? Mais, voilà, ce ne sera pas forcément sur ce terrain-là mais, c'est en lien, c'est… c'est en lien, quoi. Et puis, c'est pareil, Élise, ma femme, elle est plus sur le volet lieu de vie. Elle aurait bien aimé, un peu comme à Guibra, créer un café associatif, mais… il y a le café des possibles qui est venu nous rencontrer en disant : « Nous, on aimerait bien faire ça sur Guipel ». Il y a un café, épicerie qui a fermé, il y a un an à Guipel, on voudrait faire ça à Guipel, s'installer là. Est-ce que vous seriez partants de bosser avec nous ? Pour nous fournir en légumes, pour nous… et aussi dans l'approche et tout… Eh ben au final, ouais, c'est plus cool même si on a eu des idées pour ici, c'est bien aussi de bosser avec les autres, de faire des choses avec les autres. Comme ça, on ne se met pas, non plus, trop de pression parce que, porter tout… nous, c'est compliqué, enfin, c'est bien aussi de partager le risque avec les autres.

DG : Ouais. *[Silence] Ça* ouvre sur d'autres collectifs, quoi.

B: Ouais, ah ! ouais mais là-dessus, c'est… c'est ça, ça ouvre sur d'autres perspectives, euh… qui sont encore une fois complémentaires…

DG : Oui, oui...

B : Parce que… s'il y a un café associatif qui ouvre ici, ben, il y aura plus de monde qui viendra forcément dans le village. Il y aura une programmation culturelle, associative, un peu plus développée. C'est des gens qui vont venir, c'est… *[Silence, les glands tombent régulièrement sur la cabane]* Tout se crée. *[Silence]*

DG : Enfin, c'est quand même chouette, cette expérience, c'est chaud.

B : C'est vrai que sur la temporalité, ça été rapide mais tant mieux.

DG : Ça ne fait que un an et demi que c'est acheté, quoi, acheté le terrain…

B : Oui, c'est ça. *[Silence]*

DG : Et sur… tu en as parlé un petit peu, sur l'engagement de la vie associative et de la… du bourg de Guipel surtout. Toi, tu t'es investi parce que t'es…

B : Ouais

DG : Tu as toujours fait ça ?

B : Ouais, c'était un peu, un peu comme d'habitude…

DG : Et les cinq, sont investis aussi ?

B : Plus ou moins et alors… on était aussi sollicité par les réseaux, CIVAM, Accueil Paysan, Agro bio, les GRAB parce que… Au tout début, on est arrivé, on a fait quand même pas mal de formations, enfin surtout Didier et moi. On a fait pas mal de formations avec eux et en fait, très vite : « Venez à l'assemblée générale » et on a des réunions et il y avait envie d'un renouvellement. Alors, ouais, ils nous ont sollicités. Didier, il a dit non tout de suite, il a

dit : « Non, moi, je ne pourrai pas être maraîcher et puis m'investir, là-dedans ». Moi, j'ai hésité et puis je me suis dit : « Non, je ne pourrai pas ». Disons que s'investir comme ça, c'est bien mais non, pour l'instant, je profite un peu plus des services. Mais avant de m'investir, j'ai besoin d'avoir un peu plus de recul, peut-être et d'avoir plus de temps parce que ça bouffe du temps, tout de suite…

DG : Oui, c'est chronophage.

B : Ouh là, là ! Et alors, plus dans les investissements dans le bourg. Ben, quand, il y avait des initiatives là, par exemple. Au tout début, c'est le maire qui provoqué une réunion en disant : « Voilà, la mairie a fait plein de projets en photovoltaïques. Est-ce que les citoyens ont envie de faire quelque chose ? ». Il a lancé ça, un peu comme un pavé dans la marre en disant : « Que nous la mairie, on peut faire ça mais je pense qu'il y a d'autres que la force publique pour faire ça » et du coup, on avait envie de s'investir en disant : « Chouette ! » et ben, on était tous les cinq au début et au fur et à mesure, Didier avait moins de temps, Anaïs a dit aussi : « C'est super, j'ai envie de suivre mais je ne peux plus m'investir aux réunions et tout. ». Donc, on s'est retrouvé un peu avec Thomas, enfin il y avait d'autres personnes, mais du projet là-dessus, et puis voilà. Moi, je me suis plus investi l'année dernière mais c'était aussi dans l'objectif de dire, on se fait d'autres connaissances, on avait envie que… faire d'autres connaissances, de futurs amis. Parce que, au début, on dit : « Ah, mais c'est bien, c'est les P'tits Brégeons ». Au début, ils avaient vu qu'on était un collectif et puis après, on passe au prénom et puis après, les gens nous… voient un peu plus nos spécificités parce qu'au début : « Ah, oui, c'est toi qui est maraîcher », alors qu'une fois, qu'ils ont compris. C'est plus facile, on est sollicité sur d'autres choses, quoi. Et… donc moi, j'ai fait le choix, essayer de lever un peu plus le pied parce que… la maison, les projets…

DG : On ne peut pas tout faire.

B : Non, mais en même temps, c'était très bien. Et puis, oui… il y a une école Diwan, là qui s'est installée en même temps que nous. Je ne sais pas si tu connais Diwan ?

DG : Non.

B : C'est une école en Breton. Une école, associative mais conventionné avec l'Éducation nationale et euh… ouais, notre fils, il a trois ans. Donc, l'école s'est installée, il est allé à la crèche au début et euh… Et puis, on s'est posé la question, on a été aux portes ouvertes et puis, on s'est dit : « Finalement, c'est chouette comme école, ça va changer un peu ». On avait du mal à se dire qu'on ne mettrait pas notre enfant dans une école publique mais… vu ce qu'est l'école publique, aujourd'hui. On s'est dit « Bon, allez, tant pis », et surtout, c'est que, voilà, il y avait des valeurs. Au-delà, de l'aspect breton, nous c'était le Breton qui nous faisait peur. N'étant pas bretons d'origine, on se posait la question : « Est-ce que ce n'est pas un truc, un peu régionaliste ? Est-ce que ce n'est pas un peu trop centré sur elle-même ? » Et finalement pas du tout et ils sont très ouverts et puis, l'avantage du Breton, c'est qu'il y a plein de passerelles cognitives pour les petiots, enfin… ça leur permet d'apprendre des trucs mais c'est une école associative dans sa gestion. Les instits' sont payés par l'Éducation nationale, mais tout ce qui est loyer, fluide, euh… les atsems, c'est l'asso qui gère ça en direct et là… du coup, je me suis dit, ça m'allait plus de m'investir dans quelque chose, mais c'est du concret, c'est de la gestion aussi et par rapport à euh… à notre fils, moi, ça m'allait bien plutôt que d'être un peu consommateur de l'école, aller le déposer et le chercher sans savoir en plus, ce qui s'y passe et où… c'est là que l'on commence à se poser des questions sans connaître. Eh bien, là, il y a un vrai investissement, on connaît l'instit', on discute, on fait des projets avec l'école, on connaît les autres parents. Il y a une solidarité et donc, euh… voilà, moi, ça m'allait plus de m'investir dans ce type de structure donc, euh… donc ouais.

DG : Ça, ça doit prendre du temps aussi.

B : Ouais, ça prend un peu de temps mais… avant, elle était gérée par trois ou quatre personnes. Là il y a plein de nouveaux parents qui sont arrivés depuis l'installation avec des gens qui avaient un peu le sens de la vie associative, qui avaient aussi vu d'autres modèles que le modèle, président, trésorier, secrétaire avec un peu plus d'horizontalité dans les choses et ce qu'on s'est dit, c'est beaucoup plus facile de partager les tâches. En plus, il y a plein de compétences. Là, dans les parents, il y a vraiment, plein, plein, de compétences donc ça va. Il y a des comptables, des experts comptables, c'est cool. Ben oui, on s'est dit : « Si toutes les tâches sont partagées, si chacun met deux, trois heures par semaine à faire un truc, ben c'est mieux que deux personnes qui peuvent bosser vingt heures, quoi ». Et donc, c'est un, l'objectif, mais ça prend du temps.

DG : Et après, tu disais que… vous aviez une vie plutôt citadine, un peu tous, vous venez tous de la ville.

B : Ouais.

DG : Tu m'as dit que proche de Rennes, ça vous allait bien. Qu'est-ce que vous arrivez à garder ? Vous allez au spectacle ? Vous jouez de la musique ou vous faites…?

B : Alors, on n'est pas vraiment, on a tous grandi dans des… un peu à la campagne quand même, mais autour de grandes villes. Moi, j'étais à côté de Thionville, dans une maison de campagne mais c'était à deux kilomètres de la ville. Après, tous quand on était étudiants, on a habité dans des grandes villes, enfin Metz, ce n'est pas une grande ville mais, c'était ça, pendant cinq ans, on a été en ville. Après à la Réunion, on était un peu plus à la campagne et après, on est retourné en ville et euh… au final. Alors, ça dépend qui, mais on n'arrive pas beaucoup à y aller. On y va plus, euh… on va plus voir des concerts mais c'est très rare, enfin, ça va être, une fois tous les deux, trois mois, euh… Didier, lui, il est content parce que, avec son boulot, il fait le marché des Lices *(à Rennes)* et donc, ce truc des villes, et après le marché, d'aller boire une bière et retrouver des copains, sinon, c'est vrai que, moi, je passe un mois sans… sans sortir. Je vais à Melesse au Super U. *[rire]* Mais, c'est vrai que le temps, il passe vite et la ville, c'est loin tout de suite. Et donc, enfin… ça faisait partie des objectifs mais pour l'instant, on ne les garde pas trop. Enfin, on ne les garde pas trop, ça viendra pour plus tard mais, euh… mais on va plus chercher l'aspect culturel dans le coin. Il y a plein de trucs, il y a plein de trucs qui se passent dans le coin et on y portera plus d'intérêt, on ira plus à un truc ici. Sur Rennes, ouais, un groupe de musique qu'on aime vraiment bien qui passe ou une soirée aussi avec les copains. Ouais, on y va mais pas beaucoup, quoi. Après, Thomas, il y bosse et c'est plus facile aussi, donc des fois, s'il y a des trucs, il y va. Sinon… ben, il y a Thomas qui joue de la musique, sinon, moi j'essaie un peu mais on n'est pas… pas à un niveau, moi tout seul, je… Thomas, lui, enfin plus amateur, il a joué dans des groupes et tout, mais on n'est pas trop artistique… pour l'instant. Et on aimerait bien aussi, donc voilà un peu le lien avec la ville mais… après, c'était aussi l'axe Rennes-Saint-Malo, le côté de la mer.

DG : *[rire]* Eh oui, la mer ?

B : On est à 40 minutes, quoi. Et, c'est… c'est pas mal. Ça, on en a presque plus profité…

DG : Saint-Malo, ouais.

B : Ouais parce que c'est un coin qui est chouette, quoi. *[Silence]* Et ouais, le… le…

DG : Mais l'aspect culturel et… en ville tout ça… En fait, ça ne vous manque pas parce que vous n'y allez pas forcément souvent.

B : C'est vrai que, c'était quand ? Il y a deux, trois semaines, si on a été, comme il faisait super beau, on a été mangé en ville, l'après-midi, on a été se balader, le soir, on a été à des concerts. Quand on dit ça, je suis à la fois content de rentrer ici, mais je me dis qu'en fait, la proxi, en fait, tu essaies de… Quand on habite en ville, ben on va être sollicité tout le temps, il y aura toujours des trucs mais là, en fait, c'est de pouvoir choisir, ça nous manque un peu quand même. Moi, des fois quand je vois que je passe un peu, un mois sans trop sortir ou de ne pas avoir vraiment de vie en ville, de retrouver le monde, et ben, ouais, ça fait bizarre, en fait, je me sens un peu plus repu, et après ça me manque pas trop quand même et on arrive à retrouver… Ouais, tous les week-ends, on est content, des fois on a rien à faire et des fois, on peut juste, rien faire du tout ou aller se balader, ça arrive rarement parce qu'il y a toujours des trucs à faire les week-ends. Il y a toujours, ne serait-ce, aller voir des copains pour une porte ouverte, qui font un truc. Il y a toujours, il y a toujours quelque chose et c'est plus dur de se dire en ce moment, on fait rien que de trouver une activité mais après, on aime bien ça, on ne va pas se plaindre mais euh… ouais. On était peut-être pas des vrais citadins, ouais, moi, je n'étais pas un vrai citadin dans le sens où, dès que j'avais l'occasion de m'extirper en dehors, d'aller plus, d'être plus dans la nature, enfin, ouais. Par contre aujourd'hui, retourner en ville, non, en fait, je ne veux pas de cette vie, quoi. Même, quand on est rentré à Metz, je cherchais, mais Élise n'avait pas de permis, donc, on ne pouvait pas habiter trop en campagne. Moi, je voulais une maison avec un jardin et aller pouvoir me balader en forêt si j'ai envie, quoi. Et on est arrivé à trouver ça autour de Metz, c'était bien mais non, je ne pourrais plus retourner habiter en appartement, enfin non, je… pour moi, c'est une vie qui n'est plus concevable, j'ai… j'ai besoin d'ouverture, d'aération, ouais le cadre, quoi. Et après, ce qui complètement différent, il y a plein de copains qui viennent là, où on a acheté une maison. On n'a pas de voisin avant 300 mètres, on est au bord du canal à moitié dans la forêt. Pour nous, c'est l'idéal d'être un petit havre de paix. Par contre, c'est ça qui est rigolo dans la vie en bourg, c'est que… Au début, je me suis dit, quitte à habiter à la campagne, justement, envie de retrouver cet aspect centre ville parce qu'il y a une boulangerie, il y a un coiffeur, il y avait une épicerie qui a fermé, bureau tabac café et puis voilà, quelques commerces, quand même avec la poste. Et euh… la crèche, l'école tout près et là, on habite actuellement dans le bourg et c'est vrai que c'est génial, je fais tout à pied, en vélo. Ben, je vais à la crèche à pied, c'est des avantages vraiment géniaux mais en fait très vite. On se faisait solliciter dans la rue, je ne peux plus me balader dans la rue dans Guipel sans m'arrêter discuter avec euh… « Ah, salut ! Ça va, machin et puis… » Alors, c'est cool mais pareil, on a une petite terrasse qui donne sur la rue et heu… et… tous les gens qui passent, en fait ils passent la tête, ils nous voient sur la terrasse quand on rentre le soir. « Ah, bonjour : je voulais vous demander, les légumes et tout, la semaine prochaine ».

DG *: [rire]*

B : En fait, très vite… alors ça, je n'ai pas envie. J'ai envie de pouvoir choisir quand euh… on fait des moments avec les gens conviviaux mais quand je rentre chez moi, j'ai… j'ai… Ouais, avoir la coupure, envie de choisir quand on a des relations sociales avec les autres, quoi. En ville, il y a cette impersonnalité, enfin, ce truc, quand on rentre chez soi, on est à la maison. On a une vie de quartier et tout, mais là, à la campagne, la campagne, c'est dur et puis tout se sait, c'est… c'est… hallucinant,

DG : *[rire]*

B : On n'avait pas envoyé notre préavis pour la location depuis deux jours que notre voisin d'en face, il savait déjà qu'on déménageait parce que la femme du propriétaire travaillait avec lui et… Ho ! Là, là, et donc maintenant, c'est bon, on s'est dit, de toute façon, il n'y aura jamais de secret, on… c'est pour ça que l'on essaie d'être le plus transparent possible parce que… la vie de bourg comme ça…

DG : Là, vous avez acheté la maison, vous avez déménagé ?

B : Ouais, mais sur Guipel.

DG : C'était prêt à…tu disais qu'il y avait un peu de travaux mais ce n'était pas…

B : Moi, il y a un peu, enfin Didier et Anaïs ont deux mois de travaux et nous, on a un mois de travaux, enfin. C'est des petits travaux quoi.

DG : Y vivre dedans, ce n'est pas des travaux à…?

B : Non, non, ce n'est pas une rénovation d'une vieille grange. Non, ça, on ne voulait pas. Si, mais, pas maintenant, pas en montant un projet…

DG : Oui, mais là, le fait que tout se sait en campagne, c'est terrible et ça, ça change de la vie citadine.

B : Ouais, mais euh… Je n'avais le retour, quand j'habitais avec mes parents, en étant gamin. Ouais, c'était un petit bourg, pareil de 2 000 habitants à côté de la ville donc tout les jeunes se connaissaient et tout, mais là, on le voit, surtout… tout se sait…

DG : *[rire]*

B : Quand on allait acheter nos cigarettes au bureau de tabac : « Alors, vous ne bossez pas aujourd'hui ? » « Mais... on ne se connaît pas, heu… Comment vous savez qui je suis ? » Enfin… c'est… enfin, ouais. C'est hallucinant.

DG : C'est une particularité des bourgs du rural de cette taille-là, quoi.

B : Non, mais tout se sait ici, il n'y pas besoin de Facebook. Non, mais c'est…

DG : *[rire]*

B : Il suffit de discuter dans la rue. Après, nous, on se prête au jeu dans les commérages. Après, des fois, on ne rend pas compte des bêtises qu'on dit parce que… On entend des choses, on le redit comme ça de manière… un peu… un peu naïve et puis des fois, on soulève des trucs : « Ouh ! Là, là, merde… je n'aurais pas dû dire ça ». *[rire]*

DG : Ouais.

B : Parce qu'il y a des gens ici, qui sont nés ici, qui ont deux trois générations, qui ne sont jamais sortis de… Guipel, enfin qui n'ont jamais déménagé de Guipel et… c'est normal, quoi. Après, on est… je n'ai pas de statistique, on est la moitié. En gros, il y a la moitié de la population qui est vraiment du cru, enfin qui est vraiment d'ici et une autre moitié qui est venue parce qu'on est à 25 minutes de Rennes et… qui viennent de partout, de Bretagne ou même de… donc euh… Mais, c'est quand même dynamique, c'est ça qui est chouette, ce n'est pas une cité dortoir où… Il y a quand même plein de gens.

DG : Il y a en quand même beaucoup qui vont travailler à Rennes.

B : Ouais, ouais, quand même.

DG : Mais ce n'est pas cité dortoir, c'est suffisamment loin pour ne pas être cité dortoir.

B : Ouais, ouais, c'est ça.

DG : *[silence]* Bien, bien, on a fait quand même un joli tour de la question *[rire des deux]* parce que c'est vachement intéressant, je ne sais pas quelle heure il est, d'ailleurs.

B : Ouais.

DG : Oui, c'est midi moins cinq.

B : Bon, ben, voilà après, je ne sais si tu avais d'autres…

DG : Non, non, moi, c'est vraiment sur ces questions-là qui me… qui me…, que j'ai envie de travailler, ouais.

B : Et du coup, ouais plus sur l'installation, ce serait plus, qu'est-ce qui fait que, euh…?

DG : Oui, des motivations, d'où ça vient que des gens…

B : Plus sur l'aspect reconversion, enfin des gens qui n'étaient pas dans… dans le domaine agricole initialement. Ça, c'est plus le sujet qui t'intéresse ou de… ou de voir aussi des gens qui étaient dans la famille.

DG : J'aimerais bien voir…

B : L'aspect reconversion, quoi ?

DG : Mais aussi des gens qui sont… du cru, qui sont originaires d'un lieu et qui font autre chose sur ce lieu. Comment, ils essaient de… de ne pas être dans un système, quoi. Voilà, mes parents faisaient ça, l'évolution...

B : Hum.

DG : Après, je ne sais pas, au gré des entretiens que je trouverai et qui sont intéressants.

B : Alors… à Vezin-le-Coquet, là, il y a une ferme qui est tenue par un frère et une sœur qui eux, sont fille et fils d'agriculteur. Alors, ils n'ont repris la ferme, je ne crois pas que c'était la ferme parentale mais par contre, eux c'est marrant parce qu'ils ont eu un peu le même parcours. Enfin, ils ont vachement bossé dans l'animation, l'éducation populaire, aussi et très militants. Et, ils sont installés à 28-30, non, ils ont à peu près le même âge que moi, 30 ans, un peu plus. Et, c'était marrant parce qu'ils avaient ce recul-là, ils ont fait une installation classique, parcours trois P, investissements et tout, en poules pondeuses et, c'est des gens, vraiment super intéressants parce que, ils ont… ils ont… le recul, ils ont l'historique. Enfin, nous, je ne sais si… on est des néo-ruraux mais, enfin voilà, on n'a pas… on n'a pas le jargon de la ferme, on n'a pas connu tout ça, on l'a découvert en s'installant, quoi. Et je pense que c'est vraiment différent de quelqu'un qui a grandi dans sa ferme… euh… et qui a vécu toujours ça, en tant que gamin, quoi. Mais, après… le fait d'avoir bougé, d'avoir aussi fait d'autres activités. Je pense que c'est ça aussi qui fait le déclic, quoi. Enfin, je ne sais si je différencierais des gens qui ont, tout de suite à vingt ans, ils ont fait leurs études et puis, ils ont repris la ferme familiale et ils se sont retrouvés en activité parce qu'il y a la question de la place…

DG : Ça, c'est…

B : Il y a la question de la place qu'on a… Ben si, un couple d'amis, enfin que j'ai rencontré en formation. Eux, ils reprenaient la ferme familiale en… en cochons… en cochons… viande porcine. Alors, c'est marrant parce qu'il y a un énorme château dessus où il y a un peu toute la famille là-dedans et eux, ils sont installés avec sa femme en yourte sur une autre parcelle, quoi. Et… donc, il a repris l'élevage et… il a changé quand même pas mal de choses et, lui, c'était plus sa femme qui avait du mal à… à… parce qu'elle a toujours filé un coup de main mais… elle… bossait à côté, dans l'animation et là, elle a envie de reprendre l'activité vente directe et lui, il vend tout à… quelqu'un qui vient chercher les cochons en camion et il ne s'occupe pas du tout, enfin, il a 95 % de sa viande qui part comme ça. Ça lui convient bien, il a un bon salaire et tout et elle, elle voulait développer, vente directe, labo de transfo et tout, quoi. Et elle me disait, ouais, créer sa place là-dedans, même s'ils sont en couple et ils connaissent le truc. Elle disait : « Ce n'est pas évident » parce qu'il y a plein de choses quand on est sur des lieux historiques où… ; il y a le grand père, le papa et… c'est vrai

que ce n'est pas évident à mesurer. Je le comprends au fur et à mesure des discussions avec les gens qui ont un parcours comme ça, mais je n'imagine pas trop ce que ça veut dire, enfin tout l'impact. Après, il y a comme une pression derrière…

DG : C'est toutes ces questions-là qui sont compliquées et qui sont… parce qu'il y a le fils de l'exploitant. Alors, c'est vrai qu'il y a deux parcours entre s'installer de suite, il y en a qui à 18-20 ans, ils s'installent. Ils ne vont pas voir autre chose, ils n'ont pas eu d'ouverture à l'extérieur, c'est… Et après, ceux qui sont allés faire un temps et puis qui ont dit : « Non, mais c'est bon, travailler à… je reviens m'installer » mais il y a l'aspect intégration, ben, quand on vit en couple, je reviens sur la ferme familiale. Quelle place pour le conjoint ? Toutes ces questions-là, quoi. Comment faire la place, comment faire…?

B : Et après du coup, pour l'Atelier des possibles, c'est de… de… développer encore plus cet aspect accompagnement à l'installation ou…?

DG : Oui, l'Atelier des possibles, nous, ce qui nous a surpris en première année, c'est d'avoir autant de gens et de contacts. Des gens qui ont envie de s'installer, qui sont…« Ah, ben, tiens ! On est passé là, le coin, il nous plaît. On ne sait quoi, on se sait ce qu'on va faire comme activité mais, on va rester là ».

B : D'accord

DG : Ou des gens qui ont une activité plus précise « Là, on a acheté une maison.. ». Ben, on en a rencontré sans faire de pub, sans être connu et sans être reconnu aussi parce qu'on n'est pas reconnu par les institutions. Là, on fait le travail des institutionnels. C'est quand même la Chambre d'agriculture qui, ont des pôles accueil installation, qui ont des pôles, développement qui… ne font plus ce travail. Ils sont… complètement dépassés.

B : Ils vous reconnaissent du coup, les Chambres euh…

DG : Alors euh… ça dépend, on n'est pas en guerre contre eux non plus. Par exemple, là, sur le pôle installation, il y a des gens qu'ils nous envoient : « Vous faîtes une formation… ». Alors là, on fait une formation qui s'appelle, Mûrir son projet, qui passe par plein de modules, qu'est-ce que c'est une étude de marché en deux jours, donc, c'est donner des bases, les statuts. Ça rejoint un peu la formation dont tu parles, de l'idée au projet.

B : Oui, ce doit être un peu…

DG : Oui, c'est un peu dans le même… et la Chambre d'agriculture, ben… : « On a un projet pour faire des plantes médicinales, nous… Si… il veut faire une étude de marché. Nous, on est ok, on… ». Ils ne savent pas faire en fait. Quand ils ont un projet, vaches laitières, moutons, vaches allaitantes, là, ils savent, ils ont les bases, les données. Quand le projet, il sort des clous, ils ne savent plus faire, quoi. Maraîchage, « Oh, mais il y a en a déjà beaucoup… » Ben non, il y a de multiples façons de faire du maraîchage, nous, on a un maraîcher à 1 200 mètres d'altitude qui est installé quand même depuis quelques années et… C'est difficile, c'est très difficile mais il s'en sort, quoi. Il a inventé un système, il n'a pas de serre.

B : Enfin, l'hiver, j'imagine qu'il...

DG : L'hiver, il n'a pas… il arrive à gérer sur… sur…

B : Ouais, il connaît son…

DG : Voilà, toute ces innovations là où nous, on dit : « Pourquoi pas, à réfléchir ». Et ces ouvertures-là, ils ne les ont pas quoi.

B : Ouais, j'ai un peu l'impression qu'en Ille-et-Vilaine, ça change, on est en train d'évoluer, après on est sur un département qui est très fertile. Je crois qu'à un moment donné, c'était un des territoires… pionniers où il y avait le plus de bio. Il y a peut être aussi ce terreau fertile mais là, Didier me disait… moi, c'était pareil, j'étais au point installation pour voir, pour pouvoir faire des formations VIVEA avec les CIVAM. Même, s'ils sont en train de changer en ce moment, ils ne savaient pas trop répondre. Enfin, ils voyaient, ils comprenaient le projet mais ils disaient : « Ah oui, ben non, nous on ne sait pas comment vous installer ». Ils se rapportaient à ce qu'ils connaissaient, quoi, les UTH, les données, les cases. En fait, Didier, il me disait : « C'est en train d'évoluer, c'est aussi des questions de personnes, quoi ». Il y a des gens à la Chambre qui ont eu un parcours un peu différent mais, qui sont quand même à la Chambre et euh… ils arrivent quand même à répondre un peu aux projets un peu plus atypiques. Vu les projets que l'on retrouve un peu maintenant, que ce soit des néo ruraux ou des gens qui reprennent mais qui ont un peu de recul sur l'agriculture et qui ne sont pas… enfin qui n'ont pas mis d'œillères sur les bouquins et sur les formations et du coup, ils arrivent un peu mieux à comprendre les projets et à orienter aussi. Pareil sur les banques, c'est vrai que euh… Il y a quelques années, arriver comme ça avec un modèle économique, avec aucun investissement un tout petit terrain, les banquiers, ils ne savaient pas. Alors que, là, Didier quand il a été voir le Crédit agricole : « Ah, ben non, c'est le troisième, quatrième projet qu'on reçoit », c'est bon, enfin, on n'est plus obligé de faire toutes les preuves, quoi. Là, le banquier voit l'argent qui entre, ouais, ça matche, c'est… c'est… ouais, on réduit un peu les chiffres mais ça fonctionne, quoi. Donc, c'est en train de s'institutionnaliser et…

DG : Oui.

B : Ce n'est pas mal.

DG : Oui, chez nous aussi. Chez les banques par exemple, plus vite que chez les institutionnels. La Chambre d'agriculture, faut dire qu'à la tête, on a… on a un gars qui est quand même fermé.

B : Ouais ?

DG : De façon incroyable, incroyable.

B : Ça joue fortement, la manière politique entre la FNSEA et le peu de Chambres qui soient gérées par la Confédération ? Enfin, voilà…

DG : Mais bon, il y a des ouvertures et heureusement, *[rire]*, heureusement, quoi. Chez nous, ils ont quand même un énorme problème de dire que des conventionnels, des laitiers conventionnels puissent rester chez nous avec des petites fermes en montagne… ce n'est possible, enfin… ça ne rentre plus dans le modèle. Tu as le problème d'altitude, le problème du morcellement, le problème… tu ne peux pas agrandir et puis un bâtiment, il coûte trois fois plus cher qu'ici.

B : Les contraintes…

DG : Ben oui, les contraintes climatiques, euh… durée de végétation aussi, nous on a de l'herbe six mois alors qu'en Bretagne, les bêtes sont encore à l'herbe.

B : Chez nous, c'est des moutons d'Ouessant.

DG : Oui, mais enfin il y a de l'herbe et puis quand, en février-mars, on monte ici, ça y est, ça démarre.

B : Oui.

DG : Chez nous, où vous vous différenciez, vous faîtes quelque chose de différent mais sur le conventionnel : « Vous ne pourrez pas lutter sur la Bretagne ». Nous, les institutions,

enfin les Chambres et tout ça, ils sont butés, complètement. Ils font faire du maïs à 900 mètres d'altitude mais c'est une aberration économique, maïs, soja. Ils n'en démordent pas, alors qu'ici, tous les gens qui ont dit : « Le soja, on peut peut-être faire du colza », il y a d'autres façons, il y a… la luzerne. Nous, on a des gens qui le font, ça réagit un petit peu mais on a une guerre de retard. Alors que l'on devrait être en avance parce que… on n'avait pas poussé l'industrialisation comme ici et on avait un virage à prendre sur le bio, sur le tout à l'herbe.

B : Ouais, c'est vrai, si je compare vraiment d'une manière, assez naïve, justement la production de ce que je connais de la montagne, mais ça va être pendant les vacances ou les trucs que j'ai vu par rapport à la Bretagne, ouais la Bretagne, c'est les grosses stabus, les cochons, la production industrielle, alors que là, ouais, on était plus sur la petite ferme avec des vaches aussi, mais on a plus cette image de la petite ferme. Ben, je me dis, ouais, la situation des gens qui sont un peu plus excentrés, les contraintes climatiques. La logique voudrait que l'on reste sur une agriculture plus paysanne, en disant ouais, on distribue, on se diversifie, on transforme, on fait les choses de manière différentes parce que l'industrialisation, enfin, ça ne fonctionnera pas trop, quoi.

DG : Ah, chez nous, non, il y a encore une partie qui, non, non, pour faire du lait, faut faire du maïs. Faire du maïs à 1 000 mètres d'altitude, c'est ridicule, quoi. On n'a pas du tout les mêmes rendements, pas du tout les mêmes, par rapport à ici où il pleut toute l'année… Moi, je suis venu un peu en Bretagne à certaines périodes où, j'avais visité un certain nombre d'exploitations. En plus, le nombre, il y a un maillage, quoi. Tout à l'heure, tu disais, il y encore, vingt exploitations sur la commune.

B : Ouais, c'est beaucoup.

DG : C'est énorme, bon après. Il se fait plein de choses en dehors et… en dehors des institutions et c'est très bien quoi, sauf que le problème, c'est les moyens *[rire]* c'est que nous, faire de l'accompagnement, faire…

B : Oui, j'imagine que vous vivez pas mal des formations, au niveau du modèle économique.

DG : Ouais, on essaie un peu avec les formations mais c'est compliqué, quoi. On vit de… voilà. On vit à l'économie aussi… *[Silence]* Voilà, voilà, bon… c'est très bien, merci beaucoup.

B : Et ben ouais, avec plaisir, ça fait bizarre d'être de l'autre côté mais…

DG : Ça fait bizarre d'être de l'autre côté *[rire]*, tu n'as pas eu l'occasion ?

B : Ben, je ne crois pas. À part pendant mes études, je crois qu'on avait fait… mais non, je ne crois même pas, je suis toujours de l'autre côté du magnéto.

DG : *[rire]*

1 H 54 00 Fin

c. Retranscription entretien avec Monsieur C

Date : 24 octobre 2017

Arrivée à10 h 00

Après les présentations d'usage et du cadre de la formation, l'entretien commence.

C : Et… le cadre dans lequel… tu as… tu interviens, tu réinterviens au fur et à mesure ? Tu reposes des questions ?

DG : Oui, donc moi je… j'ai un guide d'entretien.

C : Parce que ça fait beaucoup de questions en fait.

DG : Oui je te rassure, moi ce qui m'intéresse c'est, pour commencer, c'est un peu d'où tu viens, quel âge tu as, dans quelle région tu as grandi ?

C : Et du coup la question ça revient à moi, et pas à la brasserie, aux associés de la brasserie ? C'est bien moi qui suis ciblé ?

DG : Ouais, plutôt toi, et après ça n'empêche pas d'expliquer avec qui tu es associé et comment fonctionne la brasserie évidemment.

C : Hum… Ok, euh… Moi je m'appelle C, j'ai 36 ans. Là on est à Saint Gravé, c'est-à-dire euh… c'est à dire pile poil entre euh… le carrefour entre le pays de Ploërmel, le pays de Redon et le pays de Vannes. Voilà, en gros, parce que ça a une importance ici, on est à 35 km de la côte, en recul dans les terres. Voilà, et moi je suis originaire, au plus court d'ici sur la côte. Euh, voilà, au sud du pays de Vannes. Donc je ne suis pas de loin, je suis de 35 km. Et après comme plein de gens de ma génération, euh… qui ont grandi sur la côte, la côte morbihannaise ça doit être le truc le plus demandé sur les mutations administratives, donc comme plein de gens de mon âge en fait on s'est retrouvé euh… le jour où on a pris notre première location dans le pays à se reculer de 10 km dans les terres, et le jour où on a voulu accéder à notre maison, pour acheter notre maison pour s'installer, à se reculer encore de 15 km pour avoir accès à des maisons accessibles, à des cadres de vie accessibles, parce que ça n'existe plus vraiment sur la côte. Euh, d'un point de vu financier, d'un point de vu touristique et… estival c'est un binz. En fait on est plein à s'être retrouvé à se reculer comme ça. Ce qui crée un truc rigolo c'est que… moi l'endroit d'où je viens Ambon, c'est euh… dans la dynamique culturelle et associative ça se casse la gueule depuis euh… 15 ans. Alors qu'ici on est sur le phénomène contraire, on se retrouve avec les territoires dynamiques culturellement et associativement ici, plus dans les terres donc c'est rigolo.

DG : D'accord.

C : Il y a 15 ans c'était les musées à Ambon qui étaient un peu les centres associatifs du pays, et maintenant c'est plus les coins ici. Mais voilà ça s'explique, lié à… aux jeunes qui se sont déplacés. Voilà et euh… d'où je viens... Moi je viens d'un milieu… mon père il est instit, ma mère, elle est éduc spé, pour donner un peu le cadre, c'est-à-dire je ne suis pas fils de commerçant ni de paysans. Euh… depuis tout petit je suis passé par… les mouvements d'éduc pop euh… nouvellement JAC euh… en gros euh… mes parents ce sont des cathos de gauche en gros. Même si moi j'en suis sorti, je suis passé par les mouvements type JAC, le MRJC, l'ACO tout ça

DG : Le MRJC, oui je connais, j'étais permanent.

C : Je me suis retrouvé dans ces milieux-là… Qui te serinent depuis tout petit des slogans type euh… travailler et vivre au pays et compagnie. Enfin moi je dis ça parce que ça fait que euh… En gros dès 5 ans je suis tombé dans l'associatif en gros. Avec des parents hyper

investis, et ça ne m'a jamais trop quitté, tout mon cheminement de vie et professionnel dans la foulée. Voilà, et donc mon cheminement, j'ai toujours fait de l'associatif, de la vie culturelle étant ado. Et après quand j'ai voulu m'orienter, je suis parti sur des boulots heu… de développement rural. Donc j'ai fait une maitrise science et technique à l'époque en aménagement du territoire à Rennes. Mon idée était de continuer ce que je faisais en associatif mais dans un cadre professionnel, en mixant économie rurale, sociologie et environnement.

DG : Ok.

C : Voilà, c'est des super formations, des métiers formidables, sauf qu'ils n'existent pas en fait. C'est les premiers métiers qui sont taillés dans les collectivités, dans les… voilà. Donc je me suis retrouvé, enfin j'ai bossé dans ce domaine-là, un peu… et après heu… je me suis retrouvé un peu piégé, moi quand j'ai commencé ces boulots-là je me disais que je serai moitié du temps sur le terrain, moitié du temps au bureau. Et en fait dans ces métiers-là, concrètement on fait surtout du bureau, du téléphone, de l'administratif. Moi je me retrouvais un peu en déficit de terrain et… Voilà je me retrouvais que dans des bureaux et puis beaucoup dans de l'administratif. Voilà, et le boulot que j'ai surtout fait, en tant que… dans ce domaine-là en développement rural, c'est que j'ai… euh… en fait j'avais complètement quitté le MRJC, et le MRJC dans le coin ici a lancé un projet qui s'appelle maintenant la Marmite, qui fait de l'accompagnement de porteurs de projet en installation agricole. Et en fait c'était un groupe de futurs installés euh … en tant que paysans … qu'ont lancé un … une idée de monter une asso qui ferait de l'accompagnement de porteurs de projet en installation agricole. Et donc c'était, il y a… 12 ans, 10 ans. Ils ont lancé un recrutement, moi j'étais complètement MRJC et compagnie, j'ai postulé donc j'ai été recruté pour monter cette asso qui s'appelle maintenant la Marmite, qui vit depuis 10 ans. Et voilà qui fait de l'accompagnement à la création d'activité agricole et rurale. Donc j'ai fait ce métier-là pendant… 3 - 4 ans. Voilà et en fait comment j'en suis arrivé à la brasserie… C'est que… j'ai fait le boulot pendant 3 - 4 ans, à voir passer plein de gens euh… qui étaient en création d'activités. Et donc au bout d'un moment ils donnent un peu envi ces gens-là. Parce qu'on les accompagne mais c'est aussi un peu eux qui nous accompagnent aussi. Et donc quand je me suis retrouvé à vouloir finir ce contrat-là, passer à autre chose quoi. Je me suis posé la question de me mettre sur une activité alimentaire agricole. Voilà, et donc j'ai fait un mixte entre mes envies d'être à moitié dehors et à moitié dans les bureaux, cette envie de créer une activité agricole et alimentaire. J'avais mon passé culturel, organiser une manifestation etc, où on bossait déjà avec des bières locales il y a euh… 20 ans qui me rattrapait aussi. Donc j'ai fait un mixte de tout ça. Sur le pays, moi je connaissais bien tout ce qui était euh… transformation agricole, c'était un peu tous les copains, et je voyais qu'il n'y avait personne qui faisait trop ça, qui faisait de la bière. Et voilà, donc l'idée, c'était de se dire, je vais essayer de monter une brasserie en statut agricole. Où on produit notre matière première, le malt, et on la transforme jusqu'au bout, jusqu'à la bière.

DG : D'accord.

C : Tout en étant une entreprise intégrée sur le territoire.

DG : Ça, c'était en quelle année ?

C : C'était il y a sept ans… Non, il y a six ans, création de la brasserie ici. Première bière ici, il y a six ans, avec deux, trois ans de montage avant.

DG : Oui c'est ça, le temps de…

C : Voilà, et j'avais pour moi le fait de… alors ça a été plutôt facile d'un point de vue commercialisation parce qu'avant de commencer ici, moi je… vu que j'étais du pays de Vannes, j'étais installé ici donc plutôt pays de Redon etc, et que je bossais pas mal dans le

culturel, en fait j'avais déjà une grosse partie de ma commercialisation qui était déjà faite avant de commencer.

DG : Tu avais un réseau ?

C : Ben oui, parce qu'en fait je connaissais déjà pas mal, et tous les magasins de producteurs, et tous les paysans du coin qui commercialisaient déjà sur ce volet-là. Et puis toutes les assos, organisatrices d'événements et compagnie…

DG : Ouais.

C : Il y avait une grosse partie de ma commercialisation qui était faite avant de commencer.

DG : Des bières artisanales, à l'époque il n'y en avait pas beaucoup ?

C : Bah en gros, c'était Lancelot sur le secteur qui était la plus grosse brasserie, qui prenait un peu… tous les créneaux… [Bruit de fond] Je vais surveiller un peu mes gamelles.

DG : Oui oui, vas-y vas-y. [Il s'occupe des gamelles] D'accord… et donc au niveau… pour trouver de la terre ? Vous vous êtes installés ici ?

C : Oui, moi c'était une des contraintes que j'avais, c'était que… quand j'ai fini mon boulot d'animateur là… j'avais commencé une rénovation dans le pays ici, on s'était déjà installé sur Saint-Gravé avec ma compagne. On avait commencé une rénovation, quand j'ai fini mon boulot j'ai passé un an à finir cette rénovation. C'est-à-dire que nous, on était déjà installé ici, notre vie qu'on avait choisi, c'était Saint-Gravé. Donc quand j'ai voulu m'installer en tant que paysan et ben, en gros je cherchais du foncier euh… à Saint-Gravé ou à 5-10 km autour.

DG : Ouais.

C : Voilà euh… Et le foncier sur le secteur c'est la misère, parce qu'en fait euh… alors le pays de Vannes de façon générale, il y a une pression foncière énorme. Euh… agricole hein, il faut arrêter de dire que c'est l'urbanisation et compagnie, c'est juste les fermes qui grossissent. En gros euh… la FNSEA dit que c'est l'urbanisation qui mange les terres, en fait il en reste plein des terres. Ce sont les fermes qui grossissent. Après Saint-Gravé c'est un cas particulier, où il y a vachement de petites fermes laitières de 60 ha, qu'on vraiment besoin par contre de s'agrandir pour pouvoir rester un chouia compétitives. Donc en fait il y a une pression foncière de fou ici parce que… plein de fermes de 60 ha voudraient bien monter à 80-90, sans devenir des structures de malades mais euh… voilà. Donc euh… grosse misère. Donc moi j'ai commencé, j'ai mon frangin qui était installé à Melrand, à une heure de route d'ici. Qui était maraîcher, qui est toujours d'ailleurs, sur une ferme familiale. Donc quand je me suis installé, pour pouvoir commencer… direct, moi j'ai pris 10 ha sur la ferme là-bas. Lui a gardé 4 ha en maraîchage. Et donc je faisais mes céréales là-bas à une heure de route d'ici en rotation sur les 14-15 ha qu'il y avait là-bas.

DG : D'accord.

C : En faisant les battages là-bas, en mettant en caisson, je ramenais les céréales ici, à une heure de route. Voilà, et j'ai monté la brasserie en direct ici pour être sur le pays où je voulais vivre et commercialiser. En me disant que Melrand, à une heure de route, c'était une solution provisoire. Voilà, et puis ben dans la foulée, en gros euh… ça a été en tout… huit années de recherche de foncier je pense.

DG : Ah oui quand même.

C : Et ouais… Et avec des batailles euh… qu'ont toutes raté mais des vraies batailles… moi parallèlement j'étais investi à la Conf, euh… et puis voilà, surveiller tout ce qui était

SAFER machin, euh… donc plein de dossiers qui ont avorté, on y croyait puis à l'arrivée… voilà. Et puis euh… une première fois il y a trois ans… deux ans ? … trois ans. Euh… on s'est retrouvé à pouvoir reprendre euh… 25 ha de foncier, en bio, en gros qui était d'un paysan laitier qui arrêtait en bio. Donc c'était une exploitation qui était reprise par le GAEC voisin et il avait 20 ha à cinq bornes de là. Nous, on a réussi à se positionner et euh… on était prioritaire et donc on a réussi à chopper ces 20 hestares-là. Et depuis, en fait une fois que tu choppes le premier foncier après, c'est plus facile mine de rien. Depuis on a repris euh… 7 – 8 ha qu'on nous a proposé sur Saint-Gravé où personne s'était mis dessus et le propriétaire voulait que ça revienne à nous. Et l'année dernière on a repris euh… 13 ha en SAFER, sur Saint-Gravé aussi. Voilà, ce qui fait qu'on arrive là à 40 ha cultivables.

DG : De cultivables ?

C : Ouais.

DG : Ah oui.

C : Euh… 37 de cultivables, et 3-4 où il y a des vaches pour faire l'entretien. Voilà, mais euh… en fait, ça s'est mis en place pour de vrai sur le pays il y a deux ans, trois ans. C'est assez jeune quoi. Et là du coup on est trois associés, en projet d'être quatre pour l'année prochaine. Et en gros, vu l'activité qu'on a, on ne veut pas forcément augmenter les volumes de bière maintenant. Donc en gros avec 40 ha de culture… on est bien. On ne va pas chercher d'autres fonciers.

DG : D'accord, et les trois associés c'est depuis quand, le début ? Depuis la brasserie ? Ou tu as attaqué de brasser… tout seul ?

C : Non, tout seul. Moi c'était un projet individuel. En fait, justement je sortais de ces expériences d'accompagnement de porteurs de projet et moi j'ai vu plein de projets collectifs se pointer et tous merder. Je ne crois pas que j'ai un seul exemple, à part les GAEC familiaux, mais où en fait ça marche parce que… je pense parce que c'est chez eux, et dans la famille les problèmes se règlent en interne. Mais sinon, moi des projets collectifs qu'ont fonctionné sur dix ans euh… sans gros pet, euh… je n'en connais pas trop. Disons qu'à l'époque, je ne voulais surtout pas de ça, je voulais justement sortir un peu du… Donc je me suis mis tout seul. Mais en fait au bout de deux ans tu te rends compte que tout seul tu ne vas pas pouvoir faire les cultures, malter les céréales, faire la bière, la compta, livrer, ou tu vas passer ta vie à faire ça.

DG : Euh… tout seul, ta compagne n'est pas sur le projet ?

C : Non pas du tout. Donc en fait au bout de deux ans d'activité ici, j'ai commencé à me dire que ça n'allait pas être faisable et donc j'ai cherché à pouvoir monter… à l'époque j'étais en individuel, donc j'ai cherché à monter un GAEC en cherchant un associé.

DG : D'accord.

C : Voilà. Je voulais proposer à du monde et en fait, en parlant à un copain d'une personne à qui j'ai proposé, il m'a dit : « Et moi en fait, ça m'intéresse ».

DG : Ouais.

C : Et donc ça s'est concrétisé un an après. Donc ce n'est pas vieux, il y a… trois ans et demi. Il s'est installé ce copain et en fait ce copain-là s'est désinstallé il y a un an. En fait, il se désinstalle officiellement au 1er novembre. En gros, moi je me suis installé il y a six ans, on a monté le GAEC un an après avec euh… Yann là. Il y a un an et demi, il y a Stefen qui est là qui s'est installé, parce que, à deux ça ne suffisait pas, il fallait être trois. L'hiver dernier on a pris un salarié parce qu'en fait on met en place un truc ici, alors ce n'est pas très légal ça mais

on se prend six mois de congé sabbatique tous les trois ans, chacun des associés en tournant. En fait on a mis ça en place avec Yann l'année dernière parce qu'il avait une maison à construire et donc on a pris un salarié en se disant que ça serait peut-être le 4ème associé, pour le remplacer pendant l'hiver. Yann est parti faire sa maison, au bout de trois, quatre mois il nous a dit qu'il n'allait pas revenir. Et Louan qui était salarié s'installe au 1er novembre là. Donc il va remplacer Yann dans le GAEC, donc on se retrouve à trois au 1er novembre à nouveau. Et nous en fonctionnement de croisière, on voudrait être quatre et donc là, on a proposé à une personne qui arrivera en stage en janvier et nous on se dit, c'est toujours un an le processus d'installation, une saison complète. Et donc on saura s'il s'installe dans un an. Et pareil, ça serait l'idée de s'arrêter là. Dans l'idée qu'à quatre, nous on veut un peu… on veut vivre à côté, donc à quatre avec les congés, ou les congés sabbatiques on est tout le temps trois. En fait on n'est jamais quatre. Donc l'idée c'est d'être trois travailleurs en permanence mais quatre installés.

DG : D'accord.

C : Voilà, et puis euh… et puis et puis, moi j'avais peur sur l'installation en collectif sur des trucs comme ça. Que… on va vivre notre vie ensemble, c'est un deuxième couple un peu. Deux c'était compliqué, assez compliqué, quand on arrive à trois, quatre, on arrive vraiment sur du collectif, avec des outils de réunions et de travail obligatoires, il n'y a plus le choix à trois, quatre. Et je trouve qu'on tombe dans une autre dimension qui est plus facile humainement. On ne bosse pas toujours avec les mêmes gens. Une journée on est avec l'un, l'autre journée on va aller au champ avec l'autre, des fois on voit personne, ça fait que ça noie … ça noie un peu plus l'individu. C'est vachement plus simple.

DG : Hum, hum.

C : Après voilà, le départ de Yann là, ça s'est… plutôt bien passé mais pas que. Du coup c'est… ce n'est pas un échec mais… si enfin… Dans le cadre de notre installation collective ça a été un… petit coup dur quoi. On s'est fait une saison à trois alors qu'on devait la faire à quatre etc. Et puis un départ au bout de seulement trois ans en tant que paysan ce n'est pas… ça ne fait pas paysan que trois ans.

DG : Ouais.

C : Ce n'est pas vraiment un échec mais un peu quand même.

DG : Et la raison c'est qu'il te… c'est le boulot ou…?

C : La raison c'est que ce n'est pas très clair euh… Lui il dit deux choses qui sont un peu contradictoires, il dit que… d'un côté lui ce qui lui plaît c'est de monter des projets mais de les faire tourner après ça l'amuse moins.

DG : Ouais.

C : Ce qui est un peu vexant pour nous, de se dire que… voilà. Et parallèlement il dit le contraire, c'est-à-dire que… il dit que… ici… en fait on gère toujours dix chantiers dans la tête en même temps. C'est-à-dire qu'il faut être et en train de gérer, penser aux cultures, au whiskey, à la bière, à la commercialisation, la livraison du lendemain, aux vaches où il faut aller mettre de l'eau, etc. Et lui il disait que sa tête elle n'arrive pas à faire ça en fait, qu'il est plutôt mono… que lui ça lui irait plus d'être sur un seul atelier. Et nous, ce n'est pas l'organisation qu'on pouvait mettre en place ici, qu'on voulait mettre en place. Donc lui, il disait que c'était trop, que sa tête n'était pas faite comme ça. Et donc il n'arrivait pas à suivre et ça lui faisait un peu péter les plombs. *[Silence]* Voilà.

DG : C'est vrai que c'est la difficulté quand même de monter son entreprise, la production, la transfo, la vente, gérer l'ensemble c'est…

C : Ah oui c'est chronophage.

DG : Donc vous c'est… vous êtes répartis en… le temps de travail, non le… pas le temps mais les responsabilités de travail sur tous les secteurs ?

C : Oui, tout le monde fait tout.

DG : C'est tout le monde fait tout ?

C : Ouais.

DG : De la culture, de la transfo ?

C : Tout le monde fait tout, après il y a des choses qu'on préfère faire, où on est plus à l'aise mais l'idée c'est qu'on a des vieilles idées d'éduc' pop qui nous traînent dans la tête depuis qu'on est un peu. Et l'idée c'est que, si on ne fait que ce qu'on est à l'aise et bien, on ne va pas progresser, enfin on ne va pas avancer beaucoup dans ses compétences ou dans sa vie.

DG : Ouais.

C : Donc justement c'est de se dire que… même si on sait qu'il y en a qui sont plus ou moins à l'aise, par exemple… Steph, il n'est pas très à l'aise avec un tracteur ce n'est pas… enfin ça lui fait peur quoi, il va quand même faire du tracteur mais il va plutôt faire le boulot facile, il va faire plus du déchaumage, il ne va pas trop faire de semis quoiqu'il a fait ses premiers semis, enfin il s'y met petit à petit. On laisse le temps aussi.

DG : Ah oui, oui.

C : Et dans l'idée qu'il faut faire gaffe à ça, quand on propose à des gens, quand avec Guillaume là on s'est dit qu'on mettrait bien un troisième, moi j'ai dit ok mais Yann c'est quelqu'un qui était hyper manuel mais qui n'a jamais mis les pieds au bureau par exemple. J'ai dit : « D'accord mais il faut que ce soit quelqu'un qui soit capable de faire de la gestion parce que moi, je vais péter les plombs à gérer la boutique pour trois si les autres ne savent pas en faire ».

DG : Hum, hum.

C : Et quand on a proposé à Steph, c'était un peu que lui par contre est très bon gestionnaire. Et c'est aussi faire gaffe aux compétences qu'on intègre, parce que même si Steph, il apprend à faire du tracteur et tout, à la base la gestion, il n'a pas à l'apprendre. Il savait déjà faire avant d'arriver ici. Mais tout le monde fait tout après, ouais. Ce qui permet d'être remplaçable n'importe quand.

DG : Ce qui permet aussi de prendre des temps longs comme tu disais… six mois…

C : D'absence, l'inconvénient ce sont les temps de formation. En gros pour former quelqu'un ici, c'est… deux ans. C'est énorme.

DG : Ouais, bien sûr.

C : En gros, Louan ça fait un an qu'il est arrivé, il est très très fort, c'est le troisième qui n'est pas là aujourd'hui, il est en vacances justement. Il est très fort, il apprend très, très vite, moi je suis impressionné, en gros en un an il… sait faire tout ce qui est culture, il sait faire tout ce qui est bière, il a capté les livraisons tout ça, l'administratif il n'a pas encore mis la tête dedans. Il va lui falloir six mois un an pour euh… pour finir tout ça. Et puis d'avoir une vision globale du bazar en fait. Moi en fait j'ai appris petit à petit parce que c'est monté au fur et à

mesure où j'étais là, eux ils ont débarqué avec déjà la moitié du bébé lancé. Donc en fait moi, je n'ai pas eu à apprendre, tout s'est mis en place au fur et à mesure.

DG : Ouais.

C : Moi j'ai une vraie vision globale du projet, je fais des bêtises hein, mais euh… je ne sais pas, il faut penser à… trois semaines avant, de commander les semences de couverts végétaux pour que le jour où on veut les semer ils soient là, quoi. Et si on se pose la question le jour où il fait beau et qu'on est fin août ben il y a trois semaines… Tout, tout le temps comme ça. Pour les approvisionnements, tout ce qu'on ne produit pas, tout partout. Et ça c'est un peu long à… leur mettre en place les outils parce qu'on est tous euh… enfin c'est peut-être le monde associatif qui justement avec ce boulot-là avant… voilà. On a des tableaux partout, des machins pour faciliter ça mais…

DG : Ok…

C : Ça fonctionne à peu près… ça rate des fois [Rire]

DG : Ce n'est déjà pas mal.

C : Et moi, avec moi qui pars six mois, ça va être… moi je trouve que c'est super. C'est Yann qui est parti en congé sabbatique l'année dernière, c'est moi cet hiver, c'est Steph l'hiver prochain et Louan l'hiver d'après, etc. Donc, tous les quatre ans ça revient quoi. Et là, c'est rigolo, enfin c'est rigolo c'est moi qui pars donc eux pendant six mois, ils vont piloter la boutique tout seuls, sans moi qui suis là, à regarder un peu derrière et qui historiquement… enfin voilà. Et c'est super. Moi je vais revenir dans six mois ce sera définitivement leur brasserie aussi. Je pense.

DG : Et toi tu pars six mois ?

C : Ouais.

DG : Et tu pars du coin ou tu restes chez toi ?

C : Non je pars avec toute la famille, on part en Espagne, en voyage.

DG : Avec toute la famille, Espagne, six mois, en hiver, avec les enfants ?

C : Ouais.

DG : Et pour la scolarité ?

C : Du coup, on les a déscolarisés pour le faire pendant six mois.

DG : Ok, ah c'est chouette de pouvoir faire ça.

C : Ouais alors après euh… niveau statut c'est un peu borderline, parce que moi je reste dans le GAEC quand même. Normalement un GAEC c'est censé être euh… son travail à plein temps. Et de façon exclusive.

DG : Ouais mais…

C : Enfin voilà, il ne faudrait pas trop venir titiller. Alors après euh… voilà. Et on peut se permettre nous financièrement, on arrive à partir comme ça.

DG : Ce n'est pas pour partir travailler ailleurs.

C : Ah non, non, non, par contre il est hors de question de bosser ailleurs parce que sinon on se fait rattraper par le service des impôts et…

DG : Oui de ce côté-là ce n'est pas…

C : Je pense de toute façon, on serait défendable s'il y avait un souci… du côté administration.

DG : En GAEC je ne vois pas ce qui… je ne crois pas que ça gène beaucoup que quelqu'un ne travaille pas six mois. Travailler ailleurs oui, ça en GAEC…

C : Ah oui c'est hors de question. Voilà, nous l'idée qu'on a derrière ça c'est de se dire que ça va être chouette de faire ce métier là peut-être vingt ans, mais ces métiers-là, ils sont assez chronophages et… dans la tête et voilà. Et donc si tu n'as pas des moments pour faire d'autres trucs… Je ne pense pas que tu puisses avoir cette activité-là et construire ta maison à côté. Et nous ce sont des choses qu'on ne veut pas… dans notre façon de faire on aime bien ce genre de chose.

DG : Ouais ouais ouais.

C : Si tu n'aménages pas les… les moments pour faire ça… Nous en essayant de faire ça, alors on ne sait pas ce que ça va faire, enfin si…

DG : Ah ça c'est impressionnant *[rire]* parce qu'il n'y a pas beaucoup d'expériences qui… sont organisées pour être capables de faire ça.

C : Et nous, on est… confortable économiquement donc on arrive à partir comme ça avec maintien de salaire et tout.

DG : Maintien de salaire ?

C : Oui c'est-à-dire que moi je pars avec mon prélèvement qui continue de tomber de la même façon que les autres.

DG : D'accord.

C : En fait ça simplifie la question comptable et ça fait que, par contre le dispositif de cotisation, donc moi si je pars six mois sans bosser cet hiver, il faut que je le rende. Ça m'empêche de partir avant que tout le monde ait pris ses six mois quoi, quelque part. Eux vont cotiser pour moi pendant six mois pour moi qui ne vais pas travailler, et moi il faut que je leur rende la pareille avant de pouvoir m'échapper du GAEC si je veux m'échapper. Ben, dans la logique…

DG : Ça c'est quelque chose qui est mis dans le règlement intérieur ?

C : Euh, qui n'est pas finalisé mais qui est comme ça ouais. Et c'est en cours d'être… le quatrième qui arrive là, nous on sait qu'une personne, elle arrive avec des projets pour euh… donc il a des projets de production avec lequel il arriverait. Et un autre projet serait de rebosser tout ça. On a tout, on discute de tout mais ce n'est pas formalisé dans un règlement intérieur propre, net et concis.

DG : D'accord.

C : Ce serait bien maintenant d'en arriver là. Pouvoir tout formaliser, on a discuté de plein de choses, il y a plein de choses qui se mettent en place maintenant ça serait bien de… de cadrer.

DG : Et là… au niveau des productions, j'imagine que la gamme évolue, là tu me dis que tu fais des essais de fermentation de seigle… Ce que tu m'as dit là, à chaque entrée d'associé, il y a un développement, il amène des idées, il développe la gamme ?

C : Pas forcément, ça dépend. Genre Steph quand il est arrivé c'était euh… d'améliorer la malterie. Donc il est parti en formation sur la malterie, euh… voilà. Dans l'idée d'améliorer notre… ce qu'on fait en maltage et puis commencer à faire… nous on ne fait pas les maltes

spéciaux, il y a 10 % de nos malts qu'on achète, les malts pour le… on fait les 90 % restant. L'idée, c'est de commencer à produire ceux-là, lui c'est un peu son bébé, il s'occupe de ça… Et vu que chacun débarque. Et Louan qui débarque lui en fait il est euh… il est docteur, il a un DEA en… il a fait une thèse en microbio, tout ça.

DG : D'accord.

C : Et lui, ce qui lui dirait bien, c'est de bosser sur tout ce qui est propagation de levure ici, ce qu'on ne fait pas pour le moment. Voilà, on a un microscope, on va essayer d'installer un petit labo ici pour faire… et nos détections de contaminants ici et bactérien et compagnie. Et pourquoi pas à terme réussir à produire nos propres levures et les multiplier quoi. Du coup se serait son… qu'il mettrait en place.

DG : Euh…. d'accord. Et sinon au niveau de la gamme donc vous faites… plusieurs bières j'imagine ?

C : Ouais, notre gamme, c'est en gros… le conditionnement, on fait trois quart fûts un quart en bouteilles, on fait surtout du fût nous. Et en bière on a une gamme de quatre bières qui tourne toute l'année en fût et en bouteilles et puis on a des bières de saisons, des bières spéciales de… quatre, cinq bières qui changent selon les humeurs, les saisons.

DG : D'accord.

C : Voilà et du coup, on est paysan, on fait surtout des bières de céréales, plus que des bières de houblon. Enfin on fait un peu de houblon aussi mais… C'est plus ça notre type quoi. La brasserie artisanale française va beaucoup sur du houblon en ce moment, on est plus sur des céréales, notre type de bière.

DG : D'accord.

C : Voilà. Et puis euh… la commercialisation c'est beaucoup, évènements, bars, restaurants. Et puis en bouteilles c'est épiceries de bourg ou magasins de producteurs ou cavistes. Voilà, et puis à côté de ça, on fait un peu de… farine de blé noir, qu'on commercialise ici, et puis on vend de plus en plus, enfin… tout ce qui est céréales en gros aussi. Pour de l'alimentaire, pour des paysans boulangers qui n'ont pas assez ou pour des pâtiers, pour des… On essaie de valoriser au plus ce qu'on fait en production pour de l'alimentaire. Et le plus possible en direct. On n'a jamais pour l'instant téléphoné à Pinault pour euh… pour collecter en sortie de champs quoi. Pour le moment, ça arrivera peut-être mais... Pour le moment on traite nos céréales nous-mêmes.

DG : Sur les 40 ha, vous arrivez à… la rotation elle est…

C : L'idée sur les 40 ha il y en a 12 qui sont en conversion encore, donc on n'a pas rentré dans la rotation, mais en arrivant à 40 ha, l'idée c'est de pouvoir faire 10 ha d'orge par an et de revenir que tous les quatre ans. Pour le moment on a trois ans de rotation ce qui est un peu court en bio.

DG : Ah oui.

C : Nous, notre culture principale c'est l'orge qui est une culture fragile surtout que nous, on est sur des sols plutôt acides tout ça, enfin ce n'est pas complètement adapté quoi.

DG : Hum, hum…

C : L'idée c'est de pouvoir arriver en rotation tous les quatre ans quoi.

DG : D'accord.

C : Et nous là, à priori on sera bien, et donc pouvoir faire 10 ha plus un peu d'échange parcellaire. On fait du blé pour des paysans boulangers à côté, ils nous font de l'orge. Donc en gros avec les échanges parcellaires et 10 ha, on arriverait à presque 14 ha d'orge par an.

DG : D'accord.

C : Et le reste euh… le reste sarrasin, on fait des essais de féverole cette année euh… blé panifiable, seigle, prairie, on va essayer de mettre en place des luzernes vertes, ça nous simplifierait la vie en rotation.

DG : Ouais, la luzerne… Et alors c'est valorisé en…

C : Luzerne ça serait vendu en euh… sur pied à des paysans.

DG : Et les paysans ils viennent récolter ?

C : Ou en échange parcellaire. Mais le bordel c'est qu'on n'a pas grand monde en bio, en éleveurs avec des surfaces un peu conséquentes.

DG : Ouais.

C : Il y a un gars avec qui on bosse qui est assez sympa.

DG : Hum hum.

C : Nous le top ça serait ça. Ça serait faire, mettre en place des… ouais de la luzerne sur 3-4 ha pour deux, trois ans et en échange il pourra faire 3 ha de rotation sur ses… sur ses terrains à lui.

DG : C'est sûr qu'en bio c'est le top, trois ans de luzerne, derrière tu as des super céréales.

C : Ouais, donc voilà ça, ça se met en place, c'est des trucs qui marchent, des trucs qui marchent moins bien. Et puis nous, on a tout à construire au fur et à mesure. En gros, même en investissement il faut qu'on ait les tracteurs et les outils de travail du sol et les cuves et euh… Ce qui fait que ça va plus lentement, moi j'étais chez des copains brasseurs à Moncontour, ils ont acheté des cuves c'est joli, c'est beau, c'est… ça coûte des sous. Mais eux ils n'ont que ça à investir. Nous faut qu'on achète les semoirs…

DG : Parce que quand tu avais que 10 ha euh … loin, là chez ton frère, tu avais le matériel de…

C : Je lui piquais son tracteur.

DG : Ouais, un échange.

C : Ouais, je lui piquais son tracteur et j'avais juste acheté un peu de… genre un cover-crop pour faire un peu de déchaumage parce qu'il n'en avait pas, un semoir de 2 m 50 Nodet pourri, et ça ne marchait pas.

DG : Et donc depuis que vous avez trouvé des terres ici, vous vous êtes équipés.

C : On s'est équipé. Après voilà on a un Renault 100 cv mais qui fait bien le boulot qu'on a à faire. On ne fait pas le… le labour, on fait faire par le voisin. Voilà, nous on fait les semis, déchaumage, désherbage.

DG : D'accord, et moissonneuse aussi ?

C : Moissonneuse on fait faire ouais. On a un projet d'acheter une mois' bat' à quelques-uns mais ce n'est pas pour encore.

DG : Bien sûr.

C : 40 ha à battre tous les ans ça commence à faire.

DG : Ah ! oui, oui.

C : L'idée d'avoir une moissonneuse batteuse pour qu'elle soit disponible plus facilement, un truc moins gros que ce qu'à l'entrepreneur. Et un truc plus adapté pour euh… on regarde des systèmes axiales là, pour pouvoir casser moins de grains comme nous on fait du grain, on aimerait bien avoir des grains bien propres qui sortent de la machine. Il y a des trucs qui font ça quoi. Il y a des machines qui font ça.

DG : Ah ! D'accord.

C : Voilà, et puis voilà ce sont beaucoup de vieux outils qu'on entretient au fur et à mesure. En gros dans les fermes il y a… des combinés de semis à 1 500 balles à sortir, à sortir un peu des fourrés mais si tu es prêt à faire la peinture et changer un roulement ça va. Et on finit avec des outils qui marchent très bien. Qui font le boulot qu'on a à faire sans soucis.

DG : Ouais, ça convient.

C : Ce ne sont pas des investissements de malade. On passe du temps en maintenance par contre. Voilà, on arrive à faire nos cultures sans… À moindre coût quoi.

DG : Et l'investissement de la brasserie ?

C : Bah ! De toute façon c'est tout financé…

DG : C'est autofinancé au fur et à mesure ?

C : Moi je… au départ de la brasserie il n'y avait pas le bâtiment à côté, il y avait que la brasserie puis le bâtiment pour la malterie mais qui était vide. Au départ quand on a lancé la brasserie ça a été 120 000 € en gros, 80 000 € empruntés, 30 000 € d'aides, 15 000 € d'apport. Ouais, 125 000, 130 000 quoi. Et tout le reste après, les fûts qu'on a rachetés, des cuves qu'on a rachetées, les bâtiments qu'on a construits, les tracteurs, tout autofinancé. On n'a pas refait d'emprunt quoi.

DG : D'accord ! Là, le bâtiment tu l'as construit sur une zone artisanale ?

C : Vu que je n'avais pas de terrain agricole à l'époque. Disons qu'aussi c'était central.

DG : Oui, mis à disposition par la mairie ?

C : Ouais, enfin qu'on a acheté.

DG : Vous avez acheté la parcelle ?

C : Et construit dessus, ouais. Et après ça fait que les terrains agricoles sont un peu loin. Enfin genre on a une patate de terrain qui est à 7 km par là et une patate à 3 km par là.

DG : Ouais.

C : On bouffe de la route en tracteur quoi. On mange des pneus. Enfin bon ce n'est pas… On part pour la journée donc ça va quoi. Ça va, ça va. Je vais mettre mes houblons.

DG : Vas-y, vas-y. *[Il va mettre ses houblons]*

C : Tu veux faire un tour pour comprendre ?

DG : Ouais, ou tout à l'heure si tu as un moment encore.

C : Ouais, ouais, ouais. Après il faut que je mange mais on peut causer en mangeant.

DG : On peut causer en mangeant, ouais. Mais si tu veux on peut aller faire un tour.

C : Après si tu veux juste voir…

DG : J'emmène quand même l'enregistreur parce qu'on dit toujours des… *[En marchant]*

C : Au départ il n'y avait que cette partie-là, et j'avais imaginé la malterie au bout là-bas. Donc j'avais imaginé euh… ramener mes céréales triées là-bas et puis en gros avoir une marche en avant. La malterie là-bas, je stocke au grenier-là, je brasse, je stocke mon produit fini puis je sors. Sauf que, en fait ce que je n'avais pas dimensionné c'est le volume que ça prend de gérer les céréales. Et en fait du coup ce n'était pas faisable là-bas. Donc en gros on arrive par derrière-là, avec le tracteur remorque. Puis tout ce qu'on ramène du champ on trie là, avant de stocker.

DG : Il y a le trieur ?

C : Le sarrasin, on sèche, donc on a une remorque d'une tonne cinq qui est équipée en séchoir.

DG : Ah, ça sèche dans la remorque ?

C : Ouais, ça se récolte à 22 - 26 d'humidité, il faut descendre à 14. Donc on sèche avant de trier.

DG : Comment ça marche pour sécher dans la remorque, il y a des grilles, une soufflerie dessous ?

C : On a mis un double fond et on envoie une ventilation de céréales dans le fond. On a un générateur de chaleur qui envoie de l'air chaud dans la ventilation à céréales et puis…

DG : Du séchage en remorque ?

C : Du coup tu vas au champ direct avec ta remorque équipée. Alors par contre tu peux traiter des petits volumes, 3-4 ha à la fois, pas plus. Mais déjà pour nous ça va.

DG : Ce n'est déjà pas mal.

C : Mais du coup il faut que l'entrepreneur soit d'accord pour battre en plusieurs fois. On avait 10 ha en C1 de blé noir, on n'a pas pu le traiter nous-mêmes parce que lui voulait faire… et ce qui se comprend aussi il a son taf.

DG : D'où l'avantage d'acheter une moissonneuse ?

C : Et si on a une moissonneuse, on n'aura plus à faire ça. Ce qui est chouette aussi c'est qu'on valorise tout maintenant. La case de trie on la vend à euh… pour des gens de la volaille, ou même des professionnels qui viennent nous voir en bio, qui n'ont pas assez de bouffe. Et on a essayé de bosser, ça c'est depuis deux, trois ans, à valoriser tous nos déchets. Tous les retours de bières maintenant on les stocke et on les distille. Et on fait une bière distillée qu'on affine en barrique. On essaie de tout… En fait une activité au bout d'un moment plus elle grossit plus elle génère des déchets un peu délirants au bout d'un moment. Donc on essaie de bosser à ça, de se dire qu'est-ce qu'on pourrait faire de tout… Même la farine de l'aspirateur dans le grenier à malt il y a un copain qui la prend pour faire pousser des escargots. [Rire] C'est rigolo quand même jusqu'à la farine de l'aspirateur on y arrive. On essaie de cogiter à ça, quoi. Du coup là, on n'a plus de déchets de bière, l'avantage maintenant qu'on fait du Whiskey c'est que, les autres malts qui sont… qu'on estime moins bons, on les passe en distillation. Là aussi à cogiter, on arrive à… en gros il y a 5 % des lots qui sont montés en température, qui sont moins bons. Donc ceux-là, on les privilégie pour les passer en Whiskey.

DG : D'accord.

C : Les bières ratées, on les valorise en fine, parce que des fois on a des bières pieds comme toutes les brasseries du monde. Ça arrive… deux bières dans l'année. On a une bière qui a tourné, donc ça, on le distille ça fait des alcools très bons. Ça marche quoi, donc on arrive à ne plus jeter… à ne plus jeter grand-chose, quoi.

DG : Parce que la bière comme ça, elle a tourné une fois finie ?

C : Parce qu'en fait il y avait une bactérie lactique dedans qui elle, s'est… il y en a souvent des bactéries lactiques, la plupart ne se développent pas, mais elle a réussi à se développer donc elle a rendu la bière acide.

DG : Il reste l'alcool pour…

C : Ouais en gros on va tirer les céréales dans les cellules là-bas pour laisser tremper. *[44'12" – 44'53" le bruit des machines couvre la conversation]* Donc on malte surtout de l'orge. Et puis euh… on fait une bière de blé là, une bière allemande… et puis on brasse du sarrasin parce qu'on fait… on fait une bière de sarrasin aussi…

DG : Et euh… l'orge pour faire du malt c'est de l'orge de printemps ?

C : Ouais.

DG : Ça ne marche pas avec de l'orge d'automne ?

C : Euh… ouais. En fait les Français ils ne font que de l'orge de printemps.

DG : Ouais.

C : Les Anglais font de l'orge d'hiver. Euh… nous on cherche plutôt des orges qui ont des faibles taux de protéines. Ça nous arrange de faire des orges de printemps pour ça. On aura moins de protéines dans nos orges de printemps que dans des orges d'hiver. C'est plus facile à travailler après. Les Anglais, ils s'en foutent, ils font des bières troubles et… la protéine, ça créé des bières troubles. Culturellement ça ne leur pose pas de souci donc ils font de l'orge d'hiver. Et nous dans nos systèmes de culture en bio, on préfère faire des orges de printemps. C'est plus facile. On maîtrise les adventices. Surtout nous, on est en culture pure, on n'a pas d'élevage. Donc pour maîtriser les mauvaises herbes, c'est vachement plus simple d'être en céréales de printemps.

DG : Ouais, ouais c'est sûr.

C : Parce que selon la météo, faire du désherbage mécanique sur des céréales d'hiver, euh… on n'en a pas trop en fait. Dans les bouquins il y en a mais dans la vraie vie, euh…

DG : Une fois que c'est accroché… tu ne l'enlèves pas quoi.

C : Ah ben ouais… Une fois que c'est accroché tu arrives trop tard et… et puis en plus.

DG : À la herse étrille t'arraches quoi ?

C : Il faudrait semer plus large et puis euh… biner quoi.

DG : Ouais.

C : Nous, pour le moment on n'est pas équipé comme ça. On verra, pourquoi pas un jour mais…

DG : Ouais.

C : Ben ils font des rendements qui sont équivalents.

DG : Oui ?

C : Les gens qui bossent comme ça ils y arrivent bien.

DG : Ah bon ?

C : Oui.

DG : Ah ouais je ne savais pas ça.

C : Nous, on ne sait pas faire, on n'a pas le matériel pour le moment.

DG : Ouais, ouais, ouais.

C : On apprend au fur et à mesure. Comme ça on y arrive bien. On est en céréales de printemps, ça nous fait beaucoup de boulot de, de… d'intercultures, de couverts végétaux à mettre en place quoi.

DG : Oui, oui, bien sûr. *[Silence]* Et en culture vous récupérez, par exemple des fumiers, ou des… chez des éleveurs ou ?

C : Ouais, euh…

DG : Vous fumez les terres en matière organique ?

C : Pour le moment pas trop. En fait on est sur des terres plutôt riches en matière organique, on tire très peu sur les sols en fait. En fait on réintègre systématiquement nos pailles.

DG : Oui, vous broyez ?

C : Il y a juste la paille de seigle qu'on valorise pour de la construction.

DG : Et euh…

C : Et sinon les éleveurs, cette année ils étaient en galère un peu, donc on a, on a… Il y a une dizaine d'hectares qu'on a valorisé en paille pour les éleveurs qui n'en avaient pas assez en bio.

DG : Ah…

C : Mais sinon dans le principe on réintègre les pailles, on sort que le grain.

DG : D'accord.

C : Et euh… en fait, on… quand on fait 35 quintaux en orge on est content.

DG : Ouais ?

C : Donc en fait on ne sort pas grand-chose du champ, on reste en… en volume quoi. Et puis les cultures de rotations, c'est pour ça qu'on fait du sarrasin ou du seigle, c'est des cultures qui tirent très très peu sur les sols.

DG : Ouais, oui avec la rotation…

C : Et puis voilà, on…

DG : Et les sous-couverts qui sont réenfouis bien sûr ?

C : Ouais on fait gaffe à nos couverts. Logiquement c'est celles qui peuvent tenir. Même si là, moi j'en arrive à vouloir pousser un peu nos cultures quand même, en rendement. Euh… et donc on va se… je pense qu'on va se retrouver avec un peu de fumier de volailles au printemps sur nos… pour pousser un chouia les cultures.

DG : D'accord.

C : Pour plutôt passer à 40, 45 au lieu de 30… en orge. Après ça dépend de ce qu'on fait, quand on fait des blés panifiables, eux ils préfèrent qu'on ne pousse pas trop pour euh… voilà. Faire peu de grains… puis en plus ce sont des blés anciens qui vont monter très haut en taille, qui versent vite, ça dépend ce qu'on fait aussi.

DG : Ouais.

C : Non, l'absence d'élevage c'est plus compliqué sur euh… sur les herbes en fait. Moi j'ai plein de collègues éleveurs qui disent : « Ouais la herse étrille on n'en a pas besoin, on ne s'en sert pas, pas de désherbage, pas besoin. » Voilà, mais eux ils vont casser une pâture tous les quatre ans pour faire deux ans de cultures pour les remettre en pâture pendant quatre ans.

DG : Ouais c'est ça.

C : Nous, la contrainte elle est compliquée quoi. Et puis on est en Bretagne, donc on a des printemps humides et des étés humides ou… Des années sèches comme cette année, on a des céréales propres il n'y a pas de souci.

DG : Ouais.

C : Les années plus humides euh…

DG : Une année humide, ben forcément ouais ça se sent.

C : Moi je commence à cogiter pour nous équiper d'un séchoir ici. Parce que le problème du vert dans les cultures ce n'est… pas tant un souci, le problème c'est qu'on… a du mal à battre des céréales à 15 d'humidité quand on a du vert dedans. Ça prend vite quoi.

DG : Oui, ouais, ouais…

C : Donc si on avait un séchoir disponible pas loin ici, chez nous ou chez un voisin, ça permettrait de pouvoir sécuriser ça et… de sécher des récoltes si besoin.

DG : Ok, ok.

C : Parce que notre système il est un peu… fin, il est quelque part précaire. On se paye des moissons compliquées une année, une année vraiment compliquée avec des… voilà, céréales à 17-18, on va galérer l'hiver derrière. On se paye une attaque de charançons dans nos cellules… Non mais c'est ça le souci, le souci d'être autonome en céréales, c'est que… si t'as une merde sur tes céréales… ben… ça peut vite être la cata quoi.

DG : Ouais, ouais, ouais.

C : Quand tu t'approvisionnes en extérieur, ils se débrouilleront, les industriels, pour te fournir des céréales toute l'année, tous les ans, en quantité, en qualité.

DG : Ouais.

C : Tu dois faire les tiennes…

DG : Ben oui.

C : Il ne faut pas se rater quoi. C'est la contrainte. Après on peut toujours aller en chercher chez les voisins, si on dit euh… On trouvera, l'orge brassicole c'est galère mais… Normalement on n'a pas le droit d'acheter à l'extérieur quoi. Vu qu'on est en ferme jusqu'au… Jusque-là, ça se passe bien. *[Rire]* On fait gaffe. On fait gaffe, on fait gaffe.

DG : Donc oui, le statut, c'est un GAEC.

C : Ouais.

DG : C'est… Ouais, tout est…

C : Tout est agricole jusqu'au bout.

DG : Tout est en agricole. Il n'y a pas de…

C : Ils pourraient essayer de nous embêter hein. Nous, on pourrait se défendre aussi. Il y a toujours l'administration qui voudrait bien que des activités comme nous, on ait deux statuts en fait. Qu'on ait un statut de transformation et un statut paysan. Après logiquement on a le

droit euh… vu qu'on transforme nos céréales, c'est notre activité de production, donc c'est complètement défendable.

DG : Oui, oui, ça marche, moi je ne vois pas ce que…

C : Après il faut, genre on a eu euh… un gros contrôle de la répression des fraudes cette année, là.

DG : Ouais ?

C : Et notamment ils nous embêtaient sur euh… le fait qu'on écrivait bière artisanale sur nos bouteilles, en disant ben oui, vous n'êtes pas inscrit à la chambre des métiers et de l'artisanat, donc vous n'avez pas le droit d'écrire bière artisanale. Donc, allez vous inscrire à la chambre des métiers et de l'artisanat parce que… *[Rire]*

DG : Ah ouais ?

C : Et là non, on ne va pas s'inscrire à la chambre des métiers et de l'artisanat, on va enlever de nos étiquettes "bière artisanale" et on va mettre "bière paysanne" à la place. Parce que tu vois vite qu'eux… tout le monde voudrait bien te ramener à des choses existantes, habituelles et…

DG : Ouais, ouais.

C : Et borner quoi. Il faut toujours faire un peu attention à rester… on a plutôt fait ce choix-là. Je trouve plus logique.

DG : Ouais, ils sont un peu… bah je ne sais pas. Ils ont sorti une… législation pour dire "artisanale" ?

C : C'est ça. Il faut un numéro de la chambre des métiers.

DG : C'est un numéro à la chambre des métiers ?

C : Tant pis, ce n'est plus écrit. *[Rire]*

DG : Ah ouais, bon…

C : Non mais en fait après il pourrait y avoir des soucis, c'est plus sur des… des concurrents qui voudraient…

DG : Oui, ben… C'est assez rare quand même des brasseries en agricole ?

C : Ben il y en a trois en Bretagne, ouais.

Une troisième personne : Tu as déjà mis tout en route ?

C : Ouais, je suis pas mal. Je suis pas mal. *[Brève conversation entre les deux]*

DG : Aussi ce qui m'intéresse c'est… tous les aspects… ce que tu disais, financier. En temps de travail, tu as parlé du… de prendre six mois d'arrêt, mais sinon euh… vous comptez vos heures ? Vous avez des prélèvements… ?

C : Ouais euh… alors nos heures, euh… en rythme de croisière on attaque à 9 h moins le quart le matin et pour 18 h, 18 h 30 tout le monde est parti, cinq jours par semaine. On ne bosse pas le samedi et dimanche.

DG : Ah ouais ?

C : Ouais, alors ça c'est le principe. Après ça ne fonctionne pas, parce que… enfin ça ne fonctionne pas… Euh, le principe c'est celui-là, après il y a euh… il faut enlever de ça les fois où on fait des salons et où on va bosser le weekend. Il faut enlever de ça quand on est en battage, on ne va pas dire au gars : « Ben écoute c'est samedi » euh… et puis le soir on

continue si euh… on est en train de semer et qu'il est 18 h et qu'il reste un hectare, on va finir quand même.

DG : Ouais, bien sûr.

C : En fait le principe c'est qu'on bosse cinq jours par semaine, de 9 h moins le quart et puis… ouais, 18 h, 18 h 30. Après il y a tous les aléas, agricoles et compagnies, qui font que… Et puis il y a le maltage où euh… c'est six mois dans l'année, l'hiver. Et où on a une garde de… le… parce qu'il faut retourner les tas, euh… et des fois, charger le week-end aussi. Et donc euh… ben… il y en a un sur trois qui est de garde le weekend.

DG : D'accord.

C : Et de garde pour ça et de garde pour les tireuses qui sont sorties tout ça ?

DG : Ouais parce que j'allais dire la commercialisation, il y en a le weekend ?

C : Après il peut y avoir des dépannages, quoi. Des tireuses il n'y en a plus beaucoup.

DG : Non ?

C : En général, on est plutôt bon et… on n'a pas d'intervention le samedi dimanche. Le maltage par contre.

DG : C'est-à-dire, s'il y a un festival ou un événement, un weekend, vous installez le vendredi et vous récupérez le lundi ? Normalement, si samedi-dimanche, il n'y a pas de pannes.

C : Ouais, on livre systématiquement... Et il n'y a pas trop de pannes.

DG : Et il n'y a pas trop de pannes. Ah ouais, d'accord.

C : Voilà, après euh… c'est grosso modo ça, donc euh… du 9 h moins le quart à 18 h 30, 18 h avec les aléas. Après par contre le rythme est… on travaille en courant. On fait peu ou pas de pause le midi, enfin les pauses, c'est une demi-heure pour manger vite fait et voilà. Et euh… on fait… alors là, on est en transfert de saison, on est plutôt peinard, ça va quoi. Mais en saison ça court dans tous les sens, c'est… voilà, on travaille en courant. Il faut accepter ce rythme-là aussi pour que ce soit faisable quoi. On arrive à prendre euh… sept semaines de vacances par an.

DG : Ah ouais ?

C : Ouais, ouais, ouais, non mais ouais, ouais, ouais. Euh… sept ou huit l'année dernière, voilà, euh… on prélève depuis… jusqu'en mars on était à 1 200 € de prélèvement chacun, là on est passé à 1 400 depuis mars. Euh… et puis euh… alors ça, c'est toujours compliqué parce que le prélèvement chez les paysans… On prélève 1 400 tous les mois, s'il reste des sous en fin d'année on en reprend un peu plus ou pas. Voilà, après par contre euh… dans notre fonctionnement, on considère que… la brasserie elle ne nous appartient pas. Ça c'est un peu compliqué mais… Quelqu'un qui… quand on arrive… un nouvel associé qui s'installe, il doit apporter 15 000 € d'autofinancement comme moi j'avais apporté, 10 000 €… enfin 25 000 € d'autofinancement, 15 000 € en numéraire, comme moi j'avais apporté 10 000 € ce qu'on fait souvent c'est en temps de travail, c'est-à-dire qu'il a moins de prélèvement, le temps de rattraper ces 10 000 € là, ce qu'il fait qu'il n'a que 15 000 € à aller chercher à la banque et pas le reste.

DG : Ouais.

C : Et avec ça, il s'installe et il y a un tiers ou un quart de ce bordel qui lui appartient. Voilà, dans l'idée de pouvoir installer des gens normaux et pas des financiers.

DG : Oui.

C : Par contre le pendant c'est que le jour où tu pars, eh ben tu ne pars qu'avec ça. Tu ne pars pas avec le quart du bordel, tu ne pars qu'avec tes 25 000 € d'apport de départ.

DG : Ouais, ouais.

C : Donc en fait il n'y a pas de… parce que souvent les… il y a plein de paysans qui vont te dire ouais, mais je prélève que 300 € puis j'ai le RSA à côté. Sauf que l'outil, ils sont tout seuls, l'outil leur appartient, le jour où ils arrêtent euh… ils vont avoir financé 20 ha de foncier, des serres de maraîchage euh… Et donc, ok ils ne prélèvent que 300 balles mais quand ils arrêtent au bout de 20 ans ils partent avec un capital de 100 000, je ne sais pas, ça ne peut être que 10 000 ou pas. Et souvent les paysans, ils oublient de parler de ça. Nous on en vit bien le temps qu'on est en activité, je vois le prélèvement il nous permet de largement vivre, on a des vacances pour pouvoir faire d'autres trucs à côté, par contre euh… on n'aura pas de retraite, pas de… on n'aura pas de parachute le jour où on arrête quoi.

DG : Ouais, oui et…

C : C'est un choix quoi et…

DG : Oui la retraite agricole elle n'est pas…

C : Nous on est en cotisation, au minimum de retraite agricole.

DG : Ouais.

C : Donc il y a cette question-là.

DG : Et ça c'est quelque chose, du coup tu cotises pour faire une retraite en plus de la cotisation minimum ?

C : Ben… nous ce qu'on se dit en gros, on a… on commence à être bien en matériel. Si on arrête là nos surfaces, nos volumes, on a de quoi produire ce qu'on a à faire tout ça. Donc l'idée maintenant c'est qu'on arrête d'autofinancer des trucs parce qu'on va en avoir moins besoin. Et par contre, on continue à prélever 1 400 balles par mois pour vivre, faire vivre nos familles, tout ça. Mais à côté, si on arrive à avoir un prélèvement exceptionnel, je ne sais pas de… 6, 8, 10 000 balles en plus en fin d'année, que chacun puisse sur son temps d'activité ici avoir… je ne sais pas, moi 6, 8, 10 000 balles ça serait super en fin d'année en plus qu'il puisse stocker pour…

DG : Pour se faire sa retraite, d'une façon ou d'une autre.

C : Ben ouais, pour anticiper ça, et pas se retrouver coincé… Essayer d'avoir un coup d'avance quoi.

DG : D'accord.

C : Et a priori, si on ne se prend pas de grosses gamelles dans l'activité, ça pourrait être faisable à partir de l'année prochaine, quoi.

DG : Ok.

C : Avant tout, nous on veut… pas se crever à nos boulots, avoir du temps à côté, pouvoir voir grandir nos enfants et… avoir d'autres implications euh… associatives et compagnie à côté. Avant tout, on est prêt à avoir des petits salaires mais du temps par contre.

DG : Ouais.

C : Voilà, et on est plus ou moins tous d'accord là-dessus. C'est pareil, quand il y a des nouveaux gens qui arrivent il faut qu'ils soient euh…

DG : Oui il faut qu'ils soient d'accord avec ce principe.

C : Sinon ça ne fonctionne pas.

DG : Hum.

C : Voilà, mais c'est plutôt confortable, enfin, quand je compare à plein de copains en ferme euh...

DG : Oui c'est ça, je veux dire si on compare aux… moyennes agricoles, c'est plutôt…

C : Ah oui, oui.

DG : Mais en fait…

C : Tout est… parce que nous, on a des voisins ici en… conventionnel, des fermes plutôt classiques, qui vont te dire qu'ils galèrent. Après, le prix de leur tracteur, c'est le prix de leur ferme quoi.

DG : C'est ça.

C : Et des tracteurs ils en ont trois dans la cour, ils ont un télescopique, ils ont euh… ils ont des bâtiments à ne plus savoir qu'en foutre, ils sont propriétaires de 40 ha de foncier ou 80 ou… je ne sais pas combien alors euh… ils galèrent ok. Mais en fait il faut regarder ce que tu capitalises et ce que tu prélèves, quoi.

DG : Oui, oui.

C : Et après, si ça se trouve ils galèrent bien moins que… enfin… il faut faire gaffe à la pauvreté agricole des fois, quand même.

DG : Hum.

C : Et puis, ils font des choix, des choix d'investissement que nous, on ne fait pas quoi. Nous, notre tracteur il vaut 10 000 balles. Il ne vaut pas 120 000 €.

DG : Mais en tout cas, le principe d'avoir un capital qui est quand même… qui est, qui est… qui n'est pas rien, quoi, qui est quand même un peu conséquent et de permettre à des associés de rentrer avec 15 000 €, plus 10 000 en salaire, enfin en salaire non, pas en salaire, en temps de travail qu'ils financent en temps de travail. Ça c'est original quoi. Ce n'est pas si…

C : Ben, ça permet… Elouan qui débarque là, qui s'installe le premier novembre, en gros il a une maison sur le dos déjà à rembourser, qu'il a achetée, qu'il n'a pas construit donc euh… voilà, il est déjà blindé en emprunt. Si on lui dit : « Il faut que tu rachètes un tiers de ce truc » En gros, ça vaut… je n'en sais rien, ça vaut 400 000 balles maintenant cette brasserie, tout le matos, je n'en sais rien. Si on lui dit, il faut que tu prennes, ben… un tiers de 400 000 balles, ben… il ne va pas s'installer. Il fera autre chose comme métier, ce qui est con.

DG : Ben oui oui. Non non, c'est vachement super.

C : Et si à côté de ça quand même, on a un outil de capitalisation c'est qu'on… en fait, on a dû acheter du foncier, et donc on a mis en place un GFA pour ça, dont on est propriétaire donc, c'est à côté, et en fait, c'est le… c'est le GAEC qui… c'est le GFA qui a fait un emprunt pour payer ça et c'est le GAEC qui par son fermage finance le remboursement de l'emprunt du GFA donc en fait, il y a quand même un travail où l'on capitalise dans un GFA à côté.

DG : D'accord.

C : Mais ça ne va pas aller chercher loin non plus, ça va être 20 ha de foncier dont on va être propriétaires dans euh… douze ans. Donc en gros, dans douze ans ça vaudra… allez 6 000 € l'hectare.

DG : C'est combien le foncier ?

C : À l'heure actuelle 5 000 l'hectare.

DG : Tu as acheté 5 000 l'hectare ?

C : Ouais.

DG : D'accord… Je compare à chez nous c'est… *[Silence]* Nous on est dans les mêmes prix, enfin c'est monté énormément ces dernières années, autour de 4 000, 5 000, il y en a à 6 000. Mais alors… du terrain qui ne vaut rien quoi, en moyenne…

C : Ça dépend, les plateaux au-dessus du Puy tout ça.

DG : Ben voilà, il y a un peu la partie lentille, terrain à lentilles qui a fait monter ça.

C : Ça, ça marche quand même.

DG : Mais euh… mais ce sont tous les terrains qui ont monté. Le terrain pâturage, le terrain… où il pousse…

C : Ah mais ici c'est pareil, ce sont ces terrains-là, ça ne vaut rien. Ça c'est de la lande de Lanvaux, il n'y a pas de sol dessous, c'est humide et euh… ça ne vaut rien du tout. Et il y a de tout quoi. En gros ici il y a le plateau des landes qui ne vaut rien. Il y a les bas-fonds qui sont humides et qui ne valent rien et puis, il y a les pentes entre les deux qui valent quelque chose, quoi.

DG : Ouais, là où c'est cultivé.

C : Et en gros les terrains ça va de… de 3 000 à 6 500 selon la qualité des terres, quoi.

DG : D'accord.

C : Nous, dans l'idée des terres à 3 000 balles ça nous sert à rien dans nos systèmes à nous.

DG : Non ? *[Rire]*

C : C'est là où ça a pris huit ans mais on s'en sort bien parce qu'on a 40 ha de terre euh…

DG : De terre… cultivable, quoi.

C : Oui et puis euh… qui vont bien.

DG : De bonne qualité.

C : Qui ressuient vite machin, on arrive à faire des cultures de printemps sans soucis dedans, on rentre vite le tracteur dedans, voilà quoi. Ce sont des terres plutôt confortable et genre cette année on s'est payé une sécheresse de printemps, on a cru que le sarrasin allait disparaitre des champs et compagnie, on a des bonnes rétentions de flotte dans les terres quand même. On a quand même fait de l'orge de printemps, nous. Il y a plein de gens qui n'en ont pas fait d'orge de printemps cette année.

DG : Ah ouais, avec une récolte correcte quand même ?

C : Ça va. C'est ça aussi qui est important, si tu t'installes sur un projet agricole et que tu n'arrives pas à sortir de came de tes champs, ben… Tu as beau avoir des terrains… ouais ouais, mais…

DG : *[Rire]* C'est sûr.

C : On a vu des maraîchers s'installer sur des terres de landes quoi. Bon, on ne fait pas des légumes sur des terres de landes quoi. Donc, ils s'installent vite et voilà mais… et puis voilà c'est vite une ferme en maraîchage mais qui ne sort pas de légumes quoi.

DG : Ouais, ouais. *[Silence]* Ouais ben du coup, oui avec une organisation comme ça, vous avez du temps pour… vous investir dans le milieu associatif, ce que tu me disais sur le coin c'est… hyper dynamique comme vous êtes nombreux à être venu, de votre génération.

C : Après ce sont les choix de chacun.

DG : Oui, oui, bien sûr mais du coup.

C : On a du temps à côté pour faire d'autres trucs.

DG : Ouais.

C : Mais en fait le problème, c'est que moi sur des… sur des gens qui sont installés en ferme là, euh… il y en a qui désinstallent au bout de cinq ans, quoi.

DG : Hum.

C : Parce que rincés, euh… rincés, pas le temps, conditions euh… conditions précaires. Et euh, c'est con, monter des trucs pareils pour cinq ans…

DG : Oui, oui…

C : Puis de toute façon, le temps de comprendre, les terrains sur lesquels tu bosses, les paysans et compagnie il faut déjà dix ans, alors… et c'est huit au moins minimum alors…

DG : Ouais et puis monter un…

C : Ce sont des projets de longue haleine quand même… Et puis voilà, l'idée c'est de réussir à faire ces métiers là un peu longtemps sans se flinguer la vie, la santé… Même si voilà, euh… je fais attention parce que, quand on est au boulot, voilà, ça accroche, je ne sais pas s'il y a grand monde qui peut supporter les rythmes de boulot qu'on a ici. On n'imposerait pas ça à des salariés. Il faut gérer quatre tâches en même temps, euh…

DG : Ouais, ce que tu disais tout à l'heure.

C : Il y a des gens qui nous disent : « Ouais, vous avez des temps de travail c'est cool », ouais… euh… le temps de travail c'est relativement peu dans la semaine, après…

DG : [Rire] Oui oui…

C : Il faut faire gaffe à l'image qu'on véhicule aussi.

DG : Ouais, ouais, ouais, non mais c'est vrai aussi que sur la ferme, tu as beaucoup d'exploitations qui travaillent, ils disent beaucoup de 6 h du matin à 8 h du soir mais au milieu, il y a aussi… des temps plus cool, des temps de pauses, qui ne sont pas comptabilisés, enfin c'est compliqué à les comptabiliser de toute façon.

C : Moi j'ai des copains chez qui je vais, éleveur, où quand je vais là-bas ils prennent systématiquement une heure pour causer si je reste une heure quoi. Ils boivent le café, machin… Et ils font ça avec tout le monde qui passe sur la ferme quoi. On ne fait pas ça ici. Après voilà, c'est des choix quoi. Euh ils vivent sur leur ferme, c'est leur lieu de vie, ils ont des amplitudes horaires de malades. Mais euh… mais voilà c'est plusieurs pauses dans la journée. Quand il faut s'occuper des gamins, ils vont s'occuper des gamins dans la journée, des machins, des trucs…

DG : Ouais.

C : Voilà c'est tout ça. Mais le… l'agriculteur moderne n'est pas toujours très, très… très, très honnête. Il ne veut pas tout regarder des fois. *[Rire]* C'est une histoire de prélèvement, de fonctionnement économique, ça me fait bien marrer des fois.

DG : Oui, oui, c'est plus compliqué que…

C : Ouais, c'est plus compliqué.

DG : Après, le risque de capitaliser c'est que… est-ce que mon capital est revendable, est-ce qu'il vaut quelque chose ? Parce que, ces grosses fermes qui grandissent, qui… qui sera capable de racheter ça ? C'est quand même une question *[Rire]*.

C : Non et puis l'autre truc, c'était un peu la discussion avec Yann, là qui est parti, lui il était d'accord avec ce principe-là, le jour où il est parti par contre et qu'il se rendait compte qu'il allait partir sans trop de sous, ça a commencé à le titiller un peu. En lui disant mais je l'ai englouti dans un super état qui fait des sous machin. Et c'était de lui rappeler aussi que là, ça fait des sous, après euh… aussi bien dans dix ans, on cabane la boutique. Parce que, mauvaise récolte de céréales, on fait de la bière piquée, il y a trop de brasseries qui s'installent… Si ça se trouve dans dix ans ce sera nous qui vont devoir sortir des sous pour euh… et on fera peut-être un dépôt de bilan.

DG : Oui c'est ça… tu n'as aucune garantie.

C : En fait une activité elle marche à un temps t mais dans dix ans je n'en sais rien. Si ça se trouve il y a des brasseries qui sont en train de se monter de partout, si ça se trouve…

DG : Oui c'est vrai, il s'en monte de partout.

C : Alors vivre sur le temps présent sans dire que… Et l'avantage c'est que nous, on ne doit pas grand-chose à la banque, si dans dix ans il faut arrêter parce qu'il y a des brasseries de partout, eh ben tant pis, on arrête et puis…

DG : Oui ça ne pose pas trop de problème…

C : On fera autre chose et puis… et puis on essayera de ne pas trainer un boulet pendant vingt ans. On pourra faire autre chose quoi. Donc voilà, le capital ce n'est pas de la science exacte.

DG : Non, pas du tout.

C : Ben il y a des trucs, le foncier a priori quand même…

DG : Le foncier c'est un bon placement.

C : C'est bien pour ça aussi que c'est la misère et que c'est la galère pour… ceux qui ont les moyens ils sautent dessus.

DG : Oui, oui, oui, oui.

C : Et ça on sait quand même qu'il faudra nourrir les hommes a priori. Ça, ça reste un placement…

DG : Un placement qui n'a jamais beaucoup bougé, enfin… toujours resté une valeur sure. Il bouge mais pas…

C : Un cheptel, c'est ça aussi comparer, rien que les copains qui sont éleveurs qui ont 40 vaches laitières dans le champ, ça fait…

DG : Ouais, enfin un cheptel aussi qui prend une maladie, il peut être décimé. Enfin, c'est arrivé.

C : Enfin mine de rien, il y a déjà un petit capital dans le champ que nous, on n'a pas par exemple.

DG : Ah oui, c'est sûr.

C : Enfin si on a le stock de bière.

DG : Oui le stock de bière.

[C s'éloigne, discussions loin du micro]

[DG achète un carton de bières et une bouteille de Wiskey]

1 h 21 08 : Fin de l'entretien.

d. Retranscription entretien avec Monsieur D

Date : 24 octobre 2017

Un contexte particulier, j'ai pris des rendez-vous à l'occasion de ma montée en Bretagne pour un bureau du CREFAD. Monsieur D., n'ayant pas répondu au mail, je l'ai rappelé la veille. Du jour pour le lendemain, avec beaucoup de sympathie, il m'a donné rendez-vous au café après sa journée de travail. Je suis arrivé à 18 h 00 en même temps que l'ensemble du bureau qui profitait d'une pause en fin de journée pour aller visiter un lieu sympa. Monsieur D. est arrivé vers 18 h 30. Aucun problème pour moi, j'étais ravi de revoir les membres du bureau car je les avais quittés la veille un peu précipitamment. Cela explique simplement, un contexte pour l'entretien un peu particulier. Dans un premier temps, tout le monde a discuté, visité, bu un coup. Monsieur D. fait parti des membres du conseil d'administration du Kerfad. Il connaît beaucoup de monde dans le réseau, il a participé aux rencontres nationales à Saint-Malo.

Vers 19 h 00, nous nous sommes retrouvés au bar et je lui ai demandé s'il voulait bien me raconter l'histoire du café. J'ai commencé d'enregistrer notre échange dans une discussion en cours. Nous parlions de l'épicerie associée au café.

D : Moi j'essaie de tout faire là et en vrai, je n'y arrive pas. Enfin si, j'y arrive mais je tourne un peu en rond. Et il y a tellement de gens qui font ça.

DG : Pourquoi, tu dis que tu n'y arrives pas ?

D : Si, j'y arrive à faire toute mes courses ici.

DG : Ha !!! À faire toutes tes courses ?

D : J'y arrive mais je tourne un peu en rond, enfin voilà. Je ne cuisine plus beaucoup, du coup, il y a, elles qui cuisinent, je prends un peu des restes, machin. Voilà, mais à un moment quand il n'y avait pas la cuisine, je prenais vraiment tout et j'avais l'impression de tourner en rond, quoi.

DG : Là, ce n'est pas mal parce quand même… Il y a combien de produits, fruits, légumes ?

D : Il y a une gamme assez complète, après il y a les fruits secs, ça passe bien aussi, il y en a quatre ou cinq différents. Là, en ce moment, la vitrine est assez pleine, sur le fromage, il y a pas mal de trucs intéressants. Fromage, ben non, il y a… à part ça, tout est du réseau local.

DG : C'est les producteurs qui gèrent la… ou la fille qui fait le pain ?

D : Tous ces producteurs sont regroupés dans un groupement qui s'appelle « Le Panier des prés » et du coup, nous, on leur commande individuellement mais on va le chercher au groupement de producteurs.

DG : Le groupement de producteurs, ils ont quoi ? Un point de vente à eux, un…

D : Ils ont un magasin, un hangar où ils se retrouvent tous les vendredis soirs.

DG : Ah, oui, donc ils ont l'habitude de travailler ensemble.

D : Il y a madame œufs, il y a un peu de cochon qui est là-bas. Il y a essentiellement *Oli ???,* la bergerie de la Corbière et la fromagerie du Mézenc [*hi, hi, ce ne doit s'écrire pareil*], il y a tout cela. Et là, on a en plus les produits du traiteur qui se foutent là-dedans. Les mousses de betteraves, ça, ça sort de la cuisine.

DG : [Un temps] Ouais, ça…

D : Oui, c'est quand même des produits de luxe, ce qu'il y a dans la vitrine. Là maintenant, les filles, elles n'ont plus de place. Il va falloir qu'elles squattent un étage, qu'elles le gèrent, elles-mêmes. Moi, j'aime bien.

DG : C'est fou que ce soit l'épicerie qui soit le pilier, le centre du…

D : Ouais, du coup on n'a pas de piliers de comptoir en faisant ça, on a développé un lien intergénérationnel avec les parents sur le truc et eh… Il y a pas de mal de bébés, moi, je suis jeune papa et… la maman, elle est dans l'équipe. C'est elle qui est sur le côté code parents et du coup, avec l'épicerie est attractive. On n'avait pas non plus une gamme de prix attractive pour faire venir ceux qui boivent. Du coup, on a fait venir les mamans et euh… enfin voilà. Les conso sur le quotidien au bar, c'est forcément petit et puis, voilà quoi. Et là, le bar, il n'est jamais plein comme ça normalement. [*Un temps, il dit au revoir à des clients*]

DG : C'est une commune de combien d'habitants ?

D : 1 500.

DG : 1 500 et il n'y avait plus un commerce ?

D : Oui, on est en sortie de métropole et du coup, c'est ça. On a une population plutôt, intello, bobo, écolo qui travaille pas mal à Rennes mais qui est quand même super sensible au commerce local et au commerce de proximité et à l'épicerie bio, enfin au côté bio. Et du coup, le fait qu'ils faisaient entièrement confiance en plus. On est devenu un point de convergence de la commune, je pense que l'on a réellement une importance sur le lien social et sur…l'offre proposée, quoi. Couplé à un réseau rennais qui est beaucoup sur les programmations musiques culturelles. Du coup, ça renchaîne par-dessus sur des soirées à thème, des concerts. Et là, là-dessus, on ne capte pas énormément le public de Saint-Sulpice. On a du mal à faire notre trou, plutôt des potes un peu éloignés, du Rennais, des campagnes alentours. Plutôt notre génération pour le coup, que, que, que… les habitants de la commune qui sont des parents. C'est moins facile aussi de sortir quand on a des enfants, sur les concerts. Enfin, voilà, quoi. On est tous là, il y a des jeunes enfants aussi dans les concerts ici, le mien, le nôtre mais…enfin, voilà quoi.

DG : Vous arrivez à une programmation culturelle tout les combien ?

D : On a un concert par mois, on essaie de mettre un spectacle dessus par mois. Ça fait deux, on a des initiatives de citoyens… on a un bœuf acoustique, euh… par mois, un bœuf électrique tous les deux mois.

DG : Il y a en a beaucoup.

D : Il y a un café philo par mois, ça, ça ne draine pas énormément, il y a un café tricot. On lance un chocolat jeu, euh… et puis l'association d'à côté… J'ai dû en oublier un peu mais en gros, quoi. Un repas à thème, aussi, normalement et des imprévus. Des gens qui nous démarchent pour un anniversaire, louer le bar, euh… après on accepte ou on n'accepte pas. Le plus dur, c'est quand ça se rajoute sur notre truc et nous, on n'a pas envie d'en faire plus. Après, ça peut être rentable mais en même temps… quand les gens viennent là-dessus, on n'a pas envie de les tabasser *(sur le prix)*. Et du coup, on fait des arbitrages et des calculs. Et en plus, on n'a pas trop envie de faire des heures en plus qui ne sont pas trop comptées, calculées. Ça ne se voit pas sur ta fiche de paye le jour j. Ça se voit peut-être après si dans un créneau, si dans le mois tu n'as pas de trou qui compense, enfin bref.

DG : Ça c'est sûr, le lien social que ça produit sur une commune, c'est, c'est énorme. Quand, il n'y a plus de commerce…

D : 1 500 habitants, sans commerce, je pense que c'est une rareté régionale, quoi. Quand, on est à proximité de grande ville, c'est… ouais, ouais. Enfin je veux dire 1 500 habitants en milieu rural, il y a forcément des commerces, quoi. Et là, on est dans un truc assez bizarre, on est entre la zone rurale et la métropole, quoi. On est tout près de la métropole et en même temps avec des problématiques de milieu rural. [*Un temps, on est dans le magasin*] Pareil, ça c'est une paysanne ça, ça vient de Domloup, c'est du côté de Rennes, sur les huiles aussi, ça vient de Bretagne à 50 kilomètres au sud de Rennes, toutes les étiquettes comme ça, là.

DG : Tu me disais au téléphone, vous êtes tous salariés, vous travaillez ici mais vous avez une activité autre, comme toi, tu es…

D : Ouais, moi je suis en création d'activité maçonnerie. La maman de mon enfant, elle est aussi en création, elle a du travail dans l'art plastique, textile. Elle est enseignante Steiner. Au tout début du projet, il y avait que la paysanne maraîchère, boulangère qui avait son activité d'installée et encore, là elle est en train de monter en gamme parce que, avant, elle était cotisante solidaire. Là, elle s'installe en GAEC, elle monte vraiment en gamme. Alors, elle, dans sa tête, c'était clair. Ici, elle est en activité complémentaire mais on avait construit le projet autour de « ça va être sur des activités complémentaires » sauf que nous six ou sept, enfin le groupe a un peu bougé, on a recruté sur les mêmes profils. Personne n'avait installé son activité, lancer le projet était très énergivore. Il ne laissait aucune place pour créer son activité. On était un peu en tension entre bénévole, précaire, aspiré par le lieu et merde, je ne peux pas créer mon activité à côté qui me donne des sous, là. Alors moi, j'ai un peu cassé la boucle, j'arrive avec le côté maçonnerie qui se met en place plus…

DG : Tu dis qu'il se met en place. Sous quel statut pour faire maçonnerie ?

D : J'ai démarré au mois de mars dernier en auto-entreprise et j'essaie, je suis en cours de basculement vers une coopérative d'activité d'emploi. Mais dans ceux qui sont à 20 heures *(par mois),* je suis le seul à être en création d'activité. Les deux collègues qui font 20 heures, il y en a un autre qui est quand même bien investi bénévolement dans d'autres assos' à Rennes qui pourrait donner d'autres bouts de poste. Les deux filles en cuisine ne sont que là-dessus et très contentes d'être que là-dessus. Simon a mis en stand-by son côté herboriste végétal, enfin aromatique, il verra cela vraisemblablement plus tard et Lucie qui était à 10 heures, elle s'est donné du temps en étant qu'à 10 heures, ici. Elle avait davantage de temps à saisir les plans ou à créer d'autres plans et euh… du coup, elle… a bien avancé dans sa création d'activité. C'est des petits postes salariés mais… prof de théâtre sur la commune, école Steiner sur les travaux manuels, activités arts créatifs ici sur la commune aussi, euh… en mode loisirs, ouais, ça fait des bouts.

DG : Ça se complète, quoi ?

D : C'est ça et puis du coup, on continue à habiter sur place. Les autres, ils ne veulent pas habiter sur place mais moi et elle, on a aussi la casquette habitant en fait. De plus en plus, moi, c'est clair et net sur la suite, elle est ici, euh… l'école de mon gamin, ça va être ici, euh… enfin voilà quoi.

DG : Sur les sept, vous habitez où, sur quel rayon ?

D : Il y en a deux qui sont à Rennes à 25 bornes ou à 20, Élise, la paysanne qui est à Erçé, ça c'est plutôt à 10 kilomètres. Yannick, il vient de déménager à Liffré qui est à 5 ou 10 kilomètres d'ici quoi.

DG : C'est tout près, quoi ?

D : Et il y a une paysanne qui habite avec son mec, c'est un peu plus haut en dessus de Fougères, c'est à 20 kilomètres mais euh… et Lucie elle n'a pas encore atterri dans la

commune, elle est à 15 kilomètres en direction de Fougères. L'idée, c'est de poser un dôme dans le coin, voir sur la commune. Les opportunités ne sont pas si simples non plus. La problématique du logement, enfin bref.

DG : Ouais, c'est quand même… Tu me dis que les filles qui sont en cuisine, elles sont à 20 heures.

D : Ouais, deux 20 heures.

DG : Mais ça leur suffit, elles ne cherchent pas faire plus de boulot ?

D : Pour le moment, elles ne veulent pas faire plus, elles veulent tenir dans leurs 20 heures, elles ont d'autres idées en tête mais… d'autres choses, des choses à préserver, d'équilibre de vie. Plutôt des filles qui… au moins une, qui se faisait bien emmerder par le RSA parce qu'ils voulaient qu'elle travaille et l'autre, elle est sur d'autres activités qu'elle a un peu mis en stand-by et qui a acheté une maison. Donc, elle veut garder du temps pour faire des choses dedans.

DG : Ouais, ouais, c'est un choix.

D : C'est ça et là, en ce moment, j'ai l'impression qu'elles tiennent dedans, qu'elles ont quelques heures de plus à filer ou des créneaux en plus à faire. Tant, c'est génial, après le nombre d'heures qu'elles font pour dix couverts plus un peu d'activité de vitrine. Si vraiment l'activité prend, peut-être qu'elles feront un peu plus d'heures, si c'est quinze ou dix-huit couverts le midi, quoi. Moi, je pense qu'il faut qu'on aille vers la vingtaine en mélangeant la vitrine.

DG : En mélangeant quoi ?

D : En comptant, les couverts assis et les couverts traiteurs, là.

DG : Ah, oui, ce qui sort de la vitrine ?

D : Ouais, [*un temps*] ce n'est pas tout à fait calculé.

DG : Ça serait un bon…

D : Ouais [*il dit au revoir à un client*]

DG : Ce serait la jauge, mais vingt repas, déjà, ça fait du boulot à deux.

D : Ouais, c'est ça. [*Un temps*]

DG : Comment vous gérez le fait d'être aussi nombreux et d'avoir autant de fiches de paye, d'heures, les agriculteurs, vous avez des coopératives d'activité ?

D : On fait pas mal de choses en interne, en terme de compta en tout cas, euh… je ne sais pas trop comment répondre à la question. Les fiches de paye, elles sont au cabinet social à l'heure actuelle, on pourrait passer en chèque emploi associatif, ça nous coûterait vachement moins cher, euh… après maintenant internaliser le truc, c'est autre chose. Moi, je ne le sens pas, je pense qu'il y a une volonté en interne de le faire. C'est plutôt moi qui m'occupe de ça, du lien avec le cabinet social et de l'appui juridique mais de là, à porter les fiches de paye en interne, moi je ne suis pas... C'est trop un sujet de conflit, je préfère avoir un œil extérieur là-dessus. Ce n'est pas forcément la logique du groupe donc on verra où ça ira dans le futur mais euh… donc, ça c'est payé tous les mois, euh… voilà, je ne sais pas s'il y avait…

DG : Je ne sais pas, déjà, rien que l'enregistrement des heures.

D : Ça, on le fait nous-mêmes sur…

DG : Il y a des tableaux ?

D : Ouais, voilà. On a chacun notre tableur où on note les heures qu'on fait, en confiance. Le tableur, il fait compteur en même temps et ça permet de savoir si tu en fais trop ou pas assez par rapport à ton contrat de travail, quoi. Et après suivent le niveau des uns et des autres avec le tableur, le compteur tourne ou pas parce qu'il faut faire défiler la case qui fait que ça compte, le nombre de mois et tout. Mais bon, après, moi quand je prends la feuille tous les mois, je vois si les gens sont largement en avance ou largement en retard et en général, c'est censé anticiper en amont, les heures que l'on est censé faire et il n'y a pas de grosses erreurs de ce côté-là, quoi.

DG : Vous étiez tous bénévoles au démarrage pendant un an, un an et demi ?

D : Non, moins que ça, on a fait de Pâques à novembre.

DG : Ouais, six mois.

D : Ouais, six, huit mois, ouais. Peut-être, avril entier, jusqu'à mi-novembre, sept et demi du coup. Et depuis, quasiment un an, maintenant, on est tous salariés et on a eu un départ et une remplaçante. Et au tout début, on a eu aussi un départ et un remplaçant.

DG : Et passer de tous bénévoles à tous salariés, il y a encore des heures où tu comptes plus ou moins ?

D : Ouais, voilà, c'est la manière de le compter. De mon côté, j'essaie de viser mon compteur, après il y a aussi une part… ça dépend comment tu vois par rapport à ton étiquette. Ah, si j'étais meilleur, il fallait que deux heures de temps, j'en ai passé quatre…

DG : Ou si tu es là, il y a personne au bar ?

D : Ah non, ça, c'est des temps de travail. Le temps de présence au bar, il est compté qu'il y ait du monde ou pas. La question qui se pose, c'est plutôt de fermer ces créneaux ou de les laisser ouverts.

DG : C'est plutôt d'optimiser le truc ?

D : Enfin, voilà, mais sur quels critères, on fait ça et bla-bla. On a ça à trancher un peu. Est-ce qu'on essaye de développer l'activité autour du bar ? Moi, je suis un peu plus là-dessus, d'abord, on essaye de développer, augmenter le côté épicerie pour conserver le côté amovible, investir sur le côté terrasse, déjà investir, ouvrir les samedis soirs où l'on est plutôt fermé, voilà.

DG : C'est plutôt fermé, avec toutes les activités que tu m'as dit ? Ce n'est pas le samedi ?

D : Non, le vendredi soir, tous les vendredis soirs, cela on est en train de les intensifier donc, ils sont tous remplis. Il y a un samedi soir ouvert et d'autres qui sont plutôt dans la semaine, du genre apéro le jeudi soir, le chocolat jeu, c'est un lundi, le café philo, c'est aussi le dimanche aprèm', euh… mais en fait le dimanche aprèm', il est dur à intensifier même en mettant des activités, il ne se passe vraiment pas grand-chose. On essaie de dépanner, enfin ceux qui sont le moins organisés et on fait du dépannage là-dessus. Sur le tabac, ça dépanne énormément le dimanche aprèm' et euh… ouais, sinon, c'est optimisé et optimiser, ça veut dire quoi, ben en fait, on vend cinq cafés à 9 heures du mat'. On n'est pas ouvert à 8 heures déjà, on a arrêté d'être ouvert à 8 heures. On n'en vend pas beaucoup mais si on ouvre à 10 heures et demi, on a perdu dix baguettes et dix cafés, donc voilà, ou on ferme une matinée par semaine parce qu'en général, la matinée entière, ce n'est pas terrible, du coup… ou enfin bref…

DG : Les heures d'ouverture, il y a quand même ?

D : On est ouvert de 9 heures à 14 heures trente sauf le lundi, ça c'est en semaine et 16 heures trente à 20 heures en semaine sauf le vendredi où on va aller jusqu'à 1 heure du matin. Et le week-end, on fait 8 heures-13 heures et on fait 15 heures-18 heures trente sur les samedis et les dimanches après-midi où, là, il ne se passe pas grand-chose, sur le samedi après-midi, ça pourrait être vachement plus par rapport à un samedi, au besoin de consommation des gens le samedi. C'est l'épicerie, alcool qui tourne limite le mieux, un petit peu le bar, un peu l'épicerie.

DG : Ça fait énorme en ouverture ?

D : Oui, il y a une grosse amplitude et en même temps avec la multi-activité que l'on fait, nos créneaux creux nous servent à faire des trucs, d'appro, de com', de téléphone, de… en fait, si on dit, on diminue ces créneaux-là, on va avoir du mal à tout faire. Viannet, il a de la livraison à faire, il met tout en plan le matin, il a beaucoup de livraisons et il enchaîne en bouffe et ce soir, il y a du monde, c'est une journée où sur les deux heures de pause à midi, je ne suis pas sûr qu'il s'arrête une heure. Et, je ne sais pas comment, il les compte ses heures, c'est lui avec sa conscience mais il est censé compter là-dessus quoi. Et voilà, du coup, si on dit, on ouvre à 10 heures et demi, on sait très bien qu'il ne pourra pas tout faire lui. C'est mort, il n'y arrivera pas. Entre 10 heures et demi et midi, il n'a pas le temps de mettre en place l'appro et trier, pour moi, hein… sauf si nous, après le dimanche soir, on peut en parler davantage en destination… ouais, voilà.

D : Je ne sais où, on était rendu. On a besoin d'un 20 % de chiffre d'affaire en plus d'ici la fin des contrats aidés dans un an.

DG : Si vous voulez tenir les quatre emplois à mi-temps sachant, avec la situation des contrats aidés annoncée ?

D : Nous, on est …

DG : Ils sont en cours mais ils ne seront pas renouvelés ?

D : C'est des CDI, c'est pour garder les gens, ce n'était pas pour utiliser les postes pour reprendre quelqu'un d'autre. C'était des créations de postes durables. On était dans cette logique-là, quoi.

DG : Oui, oui, c'était prévu, quoi. Ça ne change rien ?

D : Après, s'il y avait un départ, on aimerait bien renouveler avec un contrat aidé, quoi.

DG : Là, ça va être dur.

D : On verra ce qui se passe en janvier, pour moi, ils ne vont pas pouvoir tenir sa posture, il ne va pas pouvoir tenir sa posture. Mais il va forcément en faire un qui sera moins aidé que… il va ressortir un truc au moins à 50 % à la place de 80, tu vois… Eh oui, ils veulent faire des économies et puis voilà, on est passé au bon moment parce que ça nous aide bien quand même, sinon, on aurait, on aurait été moins content.

DG :…

D : Tout le modèle économique des associations est basé sur les contrats aidés. Du coup, ouais, ce n'est pas facile.

DG : Ce qui est plus ou moins normal mais en attendant, on…

D : Ouais, c'est ça

DG : En tout cas, créer quatre emplois avec un commerce, c'est énorme.

D : Ce serait une belle réussite.

DG : Oui, c'est une belle réussite. Tu dis que ça nécessite de monter de 20 % pour équilibrer ?

D : Le chiffre d'affaire, ouais…

DG : C'est jouable, quoi. Vous n'êtes qu'en deuxième année, il y en encore de la marge de progrès parce que tu disais que vous pouvez augmenter le restau, optimiser…

D : Sur le côté restau, la marge est vraiment bonne, sur le côté épicerie bar, c'est assez stable, on va arriver sur les mois creux de l'année dernière où on va faire beaucoup mieux que l'année dernière mais ça reste sur des moyennes où ce n'est pas assez donc, euh… On fait une bonne rentrée, la vitrine est pleine, ce n'était pas le cas l'année dernière. On est mieux, l'enseigne amène du monde, on a plus de curieux. Elle a, elle a un mois maximum l'enseigne, devant.

DG : Ah, oui.

D : La terrasse, ça va faire un plus. On a des visées pour faire un appentis et stocker notre bois.

DG : Ah, ok.

D : Et d'avoir un truc couvert comme ça qui permettrait d'avoir du bois.

DG : Et quand il y a des animations, ça se fait dehors ?

D : Non.

DG : Dedans ?

D : Le coin opposé, côté musique, après côté épicerie, tout est sur roulettes.

DG : Oui, là, vous poussez tout là-bas et…

D : On a voté que l'on faisait en bas, qui va renforcer le côté traiteur et après, il y a un autre truc qui va aller là-bas. On pensait le côté à emporter. Je ne sais si elles vont vouloir faire ça les filles ? Le côté à emporter ici.

DG : Et du coup, une soirée où il y a du monde. C'est combien de personnes ?

D : En repas, on peut aller jusqu'à quarante places assises, normalement, hors terrasse. C'est rare qu'on ait fait beaucoup plus. On a fait une soirée de fou dernièrement « La Tête à l'est » qui est un collectif de chansons de l'est avec la chorale.

DG : Claire, elle m'en parlait.

D : Eux, ils étaient déjà quarante, eux mais alors… il n'y avait plus de table, tout était dehors ou viré, replié. Et je crois qu'elles ont fait plus de cent vingt galettes saucisses. Elles ont servi cent vingt personnes. Ouais, voilà, ça dépend comment on met la jauge. Quand on est assis, ce n'est pas pareil que quand… En bas, là, on arrive à vingt les midis.

DG : Quand tu dis passer à vingt, ce serait là ?

D : Ouais, ça rentrerait et puis voilà quoi. Après, il y a cette grande table, elle a un cachet, nous on l'aime bien mais elle nous prend trop de place. [*Bruit du café*]

DG : On boit un apéro. Toi, avant, qu'est-ce que tu as fait ?

D : J'étais précaire dans le bâtiment, dans les voyages, dans des assos', le gros nœud était par là. Il y a un café associatif qui s'appelle *« Le Barbac »,* mais il n'est pas membre du réseau. Moi, j'ai un peu lâché, là. C'est à quinze bornes, je vais à la taverne par là-bas parfois

mais c'est un peu compliqué de la tenir. *[Trop de bruit, je n'arrive pas comprendre, il parle avec le serveur]*

DG : Et le bar, vous faîtes parti des réseaux associatifs ?

D : Non, on ne s'est pas trop posé la question. Ben, après dans la logique du réseau des CREFAD, il y a une dimension vraiment associative où… et nous, on est un peu entre la logique espace, territoire et la logique, accès sur les postes de travail. La logique du réseau, c'est les cafés jeux, les cafés librairies, c'est plus l'objet, librairie, jeux… c'est ça, alors du coup, nous, ce serait l'objet épicerie dans ce cas-là et euh… Il y a vraiment une dimension forte dans le groupe d'être dans une dimension coopérative. Ça fait un point de tension avec Christian et euh… ben voilà et dans la logique du groupe aussi, quoi. Ce n'est pas un café assos', c'est un projet coopératif, quoi.

Serveur : Je me souviens à Saint-Malo que c'était la problématique qui était ressortie que ce n'était vraiment fermé à… que le réseau n'avait pas l'air fermé aux coopératives.

D : Non.

Serveur : Mais c'était en « *sécurisé* » quoi.

D : Ouais, voilà, vraiment. Là-dessus, c'est à Christian de trancher. C'est un peu lui qui est garant de la charte du réseau et l'objet. Il est sur les objectifs de territoire ou de salariat. Bien dire que c'est un projet de coopérative et pas un projet associatif. Et si le salarié, il est au service de l'objet. Et l'objet, c'est le lien social, là, il est ok en fait. Mais il est dedans sans en être, quoi. On verra, il faut que j'y retourne un jour, peut-être un jour, d'avoir l'agrément ? Le groupement d'employeurs, en tout cas, il est nettement moins cher que celui que l'on a. À mon avis, ils ont vachement de moins bons renseignements aussi, mais voilà… Il y a un fond d'aide que l'on n'a pas besoin mais on ne sait jamais. L'agrément éduc' pop et agrément service civique, je trouve ça cool, aussi. Service civique, euh… oui et non mais… bon, voilà. Nous, on fonctionne sans mais c'est aussi une partie du modèle éco, dire qu'il y a des coups de main ou machin. À la place de quatre salariés, accueillir un service civique et trois salariés, pourquoi pas, si on file des missions plus peinardes au service civique, si… C'est super mal payé, c'est ça qui est galère, si on met… Il gagne à peine plus que le RSA.

Serveur : Pour 35 heures.

D : Ouais, c'est clair. Après, ils n'ont pas d'objectif, 35 heures, je ne sais si c'est obligatoire mais ils n'ont pas d'objectifs de travail. Ils sont dans la découverte du truc, quoi. C'est l'utilisation que les structures qui accueillent en font qui fait que c'est de l'exploitation ou de la formation, euh… informelle, de la découverte, voilà quoi

Serveur : C'est de l'exploitation de salarié.

D : Ça dépend, ce que l'on en fait, quoi. Ou pas que… oui, un peu mais, pas que… Il y a une grosse partie de la semaine où elle est sur ce qu'elle a envie, enfin, voilà. *(Ils parlent d'une fille en service civique)*

DG : Ça dépend les secteurs.

D : Ouais, quitte à accueillir un service civique, il faudrait lui filer un logement et ça, on n'a pas les moyens.

D : Je suis né à Rennes, j'ai grandi en périphérie de Rennes, quoi. Simon, c'est pareil. Madame, la présidente, on refait l'histoire du café, quoi.

DG : On a parlé de l'organisation… Elle est présidente de… ?

D : D'une structure informelle, les salariés, ils ne l'appellent pas comme ça.

DG : J'avais compris du café. *[Je n'arrive pas à tout comprendre, du coup, ce n'est pas clair]*

D : On n'a pas vraiment de présidente ou de président, on verra prochainement parce là, il va y avoir une AG, ce sera la première. Quand on voit la réalité des papiers et la réalité du fonctionnement, euh…

DG : Vous fonctionnez ? Il y a un bureau quand même ?

D : Non, on essaie de se voir une fois par mois, ouais et avant c'était toutes les semaines. Ouais, on démarre ça en vue de prémâcher l'AG et après, on n'a pas défini qu'est-ce qui relèverait du bureau, qu'est-ce qui relèverait de l'AG. *[Beaucoup de bruit derrière]*

39 mn 07 : Fin

e. Retranscription entretien avec Monsieur et Madame E

Date : 12 décembre 2017

Arrivée à 9 h 00

Je suis arrivé à pied, enfin les derniers 700 mètres parce qu'il neigeait et la dernière partie du chemin est pentue. Nous avons discuté un peu car ils connaissent bien mon frère David et ma belle-sœur Nathalie. Ils ont eu l'occasion de se rencontrer à Haute-Loire biologique et sur les foires bio. J'ai présenté brièvement l'Atelier des possibles ainsi que le cadre de la formation et ma question de recherche. L'enregistrement commence, Madame E est partie très vite et Monsieur la reprend.

M. E : Non mais, si tu réponds à tout, euh… avant qu'il ait enregistré, ça ne va pas.

DG : Non mais ce n'est pas grave, on va reprendre dès le début.

Mme E : Après, vous voulez que l'on fasse comment ? C'est M. qui répond, moi, je me mets là et…, je fais des trucs ou quoi ?

DG : Alors ça, c'est vous qui voyez, c'est absolument libre. Moi, je ne veux pas mobiliser les deux pour la matinée.

Mme E : Parce que… ouais après ce n'est pas la saison, on est un peu… mais ce qu'il y a, c'est que l'on n'a pas du tout la même vision des choses. On a vécu tous les deux sur le même lieu, mais non…

DG : Ça, c'est intéressant mais je ne sais pas comment vous voulez y répondre. On peut faire un moment chacun, on peut faire…

Mme E : Ouais, ouais…

DG : Moi, je m'adapte, c'est comme vous voulez…

M. E : Toi, tu peux faire ce que tu as à faire. Quand je vois que toi, tu n'as pas du tout la même façon de voir, ben je t'appelle et puis tu viens donner ton avis, toi. Ça te va ?

Mme E : Ouais, je voulais passer l'aspirateur mais ça, ça attendra.

M. E : Ben là-haut, tu peux.

Mme E : Eh ben voilà…

DG : Moi, ce qui m'intéresse, déjà au début, c'est votre histoire. D'où vous venez ? Dans quel milieu vous avez grandi ? Quelle région ?

M. E : Elle vient de la région stéphanoise, avec une partie des grands-parents qui venait de la Haute-Loire et une partie qui venait de beaucoup plus loin. Ça expliquera notre choix pour la Haute-Loire. Et puis, euh… école classique, formation générale et ensuite elle a continué dans les études supérieures avec un BTS commerce international et puis ensuite, elle a fait une fac franco-allemande pour finir avec une maîtrise science-économique, ça doit être master. Et, ensuite, moi de mon côté, j'étais en région lyonnaise, très attaché aux… d'un père qui venait de la région stéphanoise et puis avant de la Haute-Loire aussi, de la région tournée côté Saint-Etienne et région du Pilat. École à Lyon, ensuite école supérieure de commerce à Marseille, puis à Montpelier. Mais pour ma part, en tout cas très rapidement, je… en fait, dans la famille et ce n'est pas que dans la famille, c'est dans la société : quand on est bon à l'école, on nous pousse à continuer. Mais très rapidement, quand je suis rentré dans ces écoles qui se passent sur concours donc, j'ai fait un choix personnel, il y a sûrement un peu d'ego, je me suis dit : « Ça ne me correspond pas du tout, surtout le rapport humain ». Parce qu'on est formé pour écraser les autres, il n'y a pas beaucoup d'éthique. J'ai réussi à finir tant bien que

mal mais en me disant : « Je ne vois pas comment je pourrai travailler dans ce milieu-là, quoi ». Et puis un jour, on était à… on a rencontré des copains, des gens, que j'avais connus sur Montpelier, qui n'étaient pas dans ma formation. On les a revus vraiment par hasard et puis, ils ont commencé à nous dire : « Le seul moyen, c'est se tirer d'ici, c'est reprendre des fermes, de manger bio et se sortir de ce système à la noix. Ça serait chouette de voir si on ne peut pas faire une communauté ». Donc nous, je ne sais pas, ça nous a parlé comme si c'était ce que l'on attendait quoi. Pendant deux-trois ans, on a muri.

Mme E : Je rajouterais juste que, avant cette rencontre là, quand on s'est rencontré, on s'était dit : « Ah ben nous on pourrait faire une ferme auberge ».

M. E : Ouais.

DG : Comme ça ?

M. E : Ouais, comme ça, mais on avait balancé ça.

DG : Vous vous êtes rencontrés pendant vos études ?

Mme E : Ouais, on avait vu une émission à la télé. On avait dit : « On veut une ferme et quatre enfants ». Mais avant d'avoir la ferme, il faut bien avoir quelques sous. On a continué, moi, j'ai bossé un peu, lui aussi.

M. E : C'est vrai, on avait dit ça comme ça, en fait avec le recul, on s'est demandé pourquoi on avait dit ça comme ça parce que… ça venait certainement du fond du cœur mais il n'y avait pas encore de prise de conscience. C'est après, quand on a vu les autres, on a dit : « Ben finalement, ce n'est pas non plus fortuit ». Le fait que ça nous plaise parce que, quand on s'est connu trois-quatre ans avant, on parlait de prendre une ferme auberge. Enfin, côté auberge, on a assez vite laissé tomber.

Mme E : On n'était pas… on s'était dit, c'était loin dans notre tête et puis voilà. On s'est dit : « Ce n'est pas la priorité et ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible tout de suite, on va d'abord faire un parcours un peu... ».

M. E : Moi, je vivais dans un cadre, entre guillemets, assez rural par ma famille puisque j'habitais dans la ferme de mes arrières grands-parents où il y avait encore ma grand-mère et la sœur aînée de ma grand-mère. On s'était fait exproprier la plupart des terrains pour construire un collège, un terrain de tennis, tout ça. Les oncles avaient récupéré les terres pour faire paysans et puis nous, il nous restait juste, enfin juste, encore 5 000 m², ça dépend comment on le voit. Et puis, la ville avait poussé autour…

DG : C'était où ?

M. E : À Brignais, il y avait 10 000 habitants et ça devenait urbain, quoi. Par contre, dans le clos des 5 000 m², la sœur aînée de ma grand-mère qui était un petit peu la mémoire de la famille puisque c'était une vieille fille. Enfin elle me parlait tout le temps de la ferme mais je me disais : « Comment on peut trouver des terrains parce que… ce n'est pas possible ? » et donc, on a rencontré ces copains-là, on a mûri un petit peu le projet, on a fait des randos ensemble pour mieux se connaître. Ensuite, ça s'est un peu dispersé parce qu'il y en a qui sont partis dans une communauté, qui ont trouvé des filles sur place et puis… avec les derniers, on a fait Saint-Jacques de Compostelle pour… en disant : « Ben quand tout va bien, on est toujours d'accord pour vivre ensemble. Enfin quand tout va bien, quand on n'a pas de souci, tout est toujours beau mais par contre, éventuellement, il faudrait que l'on arrive à… forcer les choses pour voir si quand on est vraiment claqué, très fatigué, on arrive encore à s'entendre et avoir la même vision des choses ? En fait, on se dépouille un petit peu du vernis que l'on peut mettre et… » On a fait Saint-Jacques en poussant physiquement parce qu'on

faisait quarante bornes par jour pendant… nous on l'a fait en vingt-cinq jours. Moi, il fallait que je reprenne le boulot. Alors, il y en a un qui a eu un problème physique et puis après, avec les derniers qui restaient, on s'est rendu compte que l'on n'avait pas du tout les mêmes visions du retour à la terre. Quand on est rentré, on s'est dit : « Ben écoute… » elle m'a dit : « Moi j'attaque une formation agricole ». Enfin, toi tu es repartie finir Saint-Jacques.

Mme E : Voilà, j'ai dit : « On ne va pas faire la communauté. C'est mal parti notre histoire ». Moi, je n'avais rien d'entamé à ce moment-là, j'avais fait deux semaines de fac d'Allemand mais ça m'a vite gavé parce que j'avais travaillé avant. Professionnellement, j'avais fait de l'Allemand commercial. Ça ne m'intéressait pas des masses. J'ai dit : « J'ai du temps, je vais finir Saint-Jacques ».

M. E : Tu as commencé l'accordéon, puis après…

Mme E : Et après je verrai… et puis voilà. Et quand je suis revenue, j'ai dit : « Tant pis si le projet, ça ne marche pas avec les autres, moi, je vais voir, j'attaque une formation agricole, je me renseigne et puis, on y va tous les deux ».

DG : D'accord, tu as fini Saint-Jacques seule du coup ?

Mme E : Ouais.

M. E : Quinze jours.

Mme E : Ouais, mais je dormais dehors et puis, j'avançais.

DG : En bivouac.

Mme E : Ouais, ouais, je n'avais même pas de tente, je dormais à la belle sinon c'était trop lourd. Puis je dormais dans les bois, j'étais peinard, puis j'avançais, quand tu prends le rythme de la marche, je faisais quarante-huit kilomètres.

DG : Quand même.

M. E : Au bout d'un moment le corps…

Mme E : Le corps, ce n'est plus toi qui marche.

DG : C'est l'entraînement ?

M. E : Le mental a compris même, s'il te dit que tu as mal aux pieds, t'avances.

Mme E : Ouais, il n'y a pas de…, si, j'ai eu marché de nuit, au niveau des appuis, c'était un peu compliqué et là, j'ai eu une épreuve et je suis tombée sur un guérisseur. Je suis tombé sur un guérisseur, et il m'a bien aidée et c'est vrai que, ce moment là, ça a été hyper important parce que, après il s'est passé plein de trucs hyper positifs alors que j'étais quand même à deux doigts d'arrêter. Je souffrais, j'avais mal, je me suis dit : « Là, il t'arrive des trucs que tu n'avais pas choisi, des situations un peu merdiques… Après de toute façon, s'il t'arrive ça, c'est qu'après ça va être du mieux » et ça, ça me suit tout le temps parce que des épreuves dans le parcours de la ferme, il y en a eu et il y en aura, quoi, familiales et tout ça. C'est vrai, ça me rappelle toujours à mon Saint-Jacques à moi. Je me dis : « Si tu descends là, après tu vas remonter quoi ».

DG : *[Rire]*

M. E : À cette époque là, on habitait à Saint-Genest-Malifaux, madame attaquait la formation BPREA et puis…ensuite moi, j'avais un boulot, je ne sais pas comment dire, je bossais au conseil régional mais avec un CDD, quoi. Ce n'était pas…

DG : Vacataire ?

M. E : Ouais, un truc comme ça. L'objectif, c'était qu'à la fin de mes trois ans, on ait trouvé un endroit pour s'installer et puis… on avait aussi une volonté de… enfin, en se disant la révolution industrielle, elle a arraché nos parents de la Haute-Loire et nous, on va faire la révolution verte, on va revenir en Haute-Loire. Mais comme on venait, alors madame vient de Craponne/Tiranges, mais ça nous parlait moins là-haut. Et puis moi de mon côté, c'était plus La Seauve/Saint-Didier-en-Velay, bon ça peut faire marrer pas mal de gens mais c'était trop près et puis le bâti est cher. Il y a la concurrence avec les maisons secondaires et notre idée, c'était de… comme la plupart des gens mais comme on ne savait pas du tout si on était capable de le faire, en tout cas que ça marche, on ne voulait pas tout mettre à la banque quoi. On ne voulait pas partir sur les emprunts donc il fallait vraiment que l'on achète un truc qui… enfin qui ne vaillent rien, qui réponde à peu près au budget que l'on avait donc, tout le secteur saint-Didier, tout ça, c'était trop cher

Mme E : Moi, je voulais dire une chose qui est importante, qui est loin de tout ça en fait, ils étaient tous au cimetière. On n'avait pas à se rapprocher du grand oncle ou quelqu'un. Non, ils étaient tous au cimetière donc on…

M. E : C'était juste sentimental.

DG : C'était la génération avant, quoi ?

M. E : Ils étaient sabotiers, ils étaient allés faire des chaussures à Saint-Étienne et puis moi, ils étaient paysans et puis partis à la mine, quoi. On aurait pu faire paysan boulanger *[rire]*. Et donc, voilà, on a cherché et on a trouvé ici parce que… parce qu'il n'y a pas beaucoup le choix. La Haute-Loire, c'est trois plateaux et deux vallées, *[rire de nous deux]*. Donc, on avait vu à Fix-Saint-Geneys, c'était beau mais on entendait la route, la voie rapide en bas-là. On en avait vu deux à Fay et puis ici.

DG : Ce n'est pas le Saint-Jacques qui vous a amené ici ?

M. E : Eh non, c'est après.

Mme E : Ouais, ouais, c'est après.

M. E : C'est après que l'on a vu qu'on était passé pas loin. Ouais, c'est rigolo. Donc, on a trouvé cette ferme qui était abandonné depuis une vingtaine d'années qui… Nous, on voulait s'installer en chèvres parce que ça ne demandait pas des gros investissements. Elle avait fait ses stages chez des chevriers et puis le retour à la terre, il se fait plus facilement en chèvres qu'en vaches. Et il y a beaucoup moins de contraintes. À l'époque, je ne sais pas si c'est encore le cas maintenant. Il fallait demander le quota en vaches machin, donc…

Mme E : C'est surtout qu'on aime bien les chèvres, accessoirement.

M. E : Et puis, on aime bien les chèvres. Pour nous la chèvre, c'était un peu l'animal de la liberté parce que dans notre démarche, il y a aussi une volonté de… de retrouver un peu de liberté même si…

Mme E : Ha, c'est sûr…

M. E : Même si aujourd'hui, le paysan, il n'est pas aussi libre que l'image d'Épinal qu'il pouvait avoir, quoi, avec toutes les contraintes mais… voilà quoi. Il y avait cette volonté de… la nécessité de ne pas avoir trop de voisins aussi, avec des chèvres, c'est compliqué d'avoir des voisins ou alors, il ne faut pas qu'ils aiment les fleurs ou les potagers. Et après, on avait quelques exigences comme, voilà, comme… être raccordés, enfin, avoir de l'eau de source. Et la démarche, on l'a faite, à la fois pour travailler dans un environnement qui était sain et aussi pour… nos enfants. On avait une petite trentaine d'années et on se disait qu'on n'allait pas tarder d'avoir des enfants et que…on voulait qu'ils vivent dans un environnement qui… qui

en fait tout juste normal quoi… que ce ne soit pas la course et qu'on ne soit pas dans la société de consommation. Bon, voilà, un petit peu pour l'historique. Alors moi, j'avais été sensibilisé un petit peu parce que, pour nous, c'était une démarche un peu globale, c'est-à-dire qu'il y a pas mal de remise en cause de la société de consommation et puis aussi, pour ma part, une grosse remise en cause du côté… esprit pharmaceutique, monde médical et tout. Mon père était ostéo donc euh… on avait souvent des discussions à table sur l'énergétique et des choses comme ça, plusieurs fois traîné dans les tribunaux pour exercice illégal de la médecine donc… j'avais en moi, une espèce de monde un peu dictatorial *[rire]* en tout cas qui imposait des choses qui me paraissaient pas du tout justes et ce repli, c'était aussi un petit peu dans ce cadre-là. Être capable de prendre son temps, d'avoir des plantes. Je ne voyais pas le progrès comme quelque chose comme on nous le présente, comme quelque chose de formidable… Voilà.

DG : Donc vous avez trouvé la ferme, déjà le nom, il est…

M. E : Non, il est venu après. Nous, c'est les gens qui venaient chez nous, on a bien conscience que par rapport aux Cévennes, il y a pire. Par rapport à la Haute-Loire, c'est atypique parce, c'est souvent des habitats groupés, à part sur le Mézenc mais c'est surtout de l'habitat groupé par ici mais tu vas en Cévennes, tu vas en Ardèche, c'est…

Mme E : On s'est dit avant, de toute façon, on voulait donner un nom à la ferme. Ça nous a paru évident, de toute façon, les gens y venaient.

M. E : On ne nous aurait pas dit tout le temps, la ferme du … nous on ne le sentait pas. D'ailleurs la terre, elle est ronde…

Mme E : C'était important que le nom de la ferme, il soit en accord avec ce que c'est… quoi. Effectivement, au départ, on n'avait pas le gîte, on l'a eu six ans après notre installation. Ça s'est trouvé comme ça, c'était un contexte, on n'avait pas du tout l'intention d'avoir le gîte et voilà, c'est le contexte qui a fait que, du coup le gîte…, ça correspond à la réalité parce que les gens qui viennent, il faut qu'ils soient triés sur le volet. Il faut qu'ils soient…

M. E : Le gîte, il est tout en bas.

Mme E : Le choix des vacances ici, ce n'est pas un choix comme ailleurs, quoi parce qu'ils ne peuvent pas descendre en voiture, après, il faut qu'ils circulent à pied, il faut que physiquement, ça suive, il faut que dans leur tête, ils soient capables de vivre ce genre de vacances, quoi. Ils sont contents, ils sont tous super contents mais bon voilà.

M. E : C'est vrai qu'il y en a qu'on a redirigé vers d'autres gîtes parce que ça ne correspondait pas.

Mme E: Ça ne s'adresse pas à tout le monde.

M. E : Les gens qui disaient, c'est chouette, on va pouvoir faire des petites randos.

DG : Alors, je trouve que c'est hyper… c'est cohérent, c'est commercial aussi parce que…

M. E : C'est un gros mot ça mais…

DG : Vu les études que tu as faites *[rire]* ça correspond à ce que vous proposez, quoi. Et donc, ici, vous avez acheté ?

M. E : Ouais.

DG : Les terres et la maison ?

M. E : En fait, ils vendaient la vallée, enfin la terre et la maison, ça faisait vingt ans donc ils pensaient vraiment qu'ils allaient vendre ça pour une maison secondaire. Ils n'auraient jamais pensé. Et puis on a eu entre guillemets de la chance, enfin de la chance, paix à son âme. Mais le papy qui habitait ici avant, lui, il était vraiment, vraiment attaché à sa ferme et à la vallée. Mais sa femme voulait vendre parce que… elle était à la retraite, elle habitait au village et lui, en fait, c'était sa maison de cœur, la maison de sa famille. Le prix était exorbitant et puis, quand, il est mort, les quatre enfants ont dit, il faudrait qu'on vende, alors le prix avait vraiment baissé. On est arrivé au… bon moment.

DG : C'était en quelle année ?

M. E : 2000, on l'a acheté en 2000, on s'est installé en 2001. Il n'y avait pas l'eau.

Mme E : Alors, je voudrais juste mettre mon grain de sel, ce n'était pas la vallée qu'ils vendaient parce que le gîte, il était occupé.

M. E : Ah oui.

Mme E : Parce que nous, on voulait une ferme isolée, on a craqué pour cette ferme parce que le paysage nous a vraiment séduits. On s'est dit : « Ce sera là et pas ailleurs », ce n'était pas en dépit par manque de…

M. E : On a eu de la chance parce que c'était le dernier que l'on a visité.

Mme E : C'est le dernier que l'on a visité mais on… on avait un coup de cœur pour cette vallée mais on savait qu'il y avait un voisin donc dans le critère, ça ne collait pas avec ce qu'on avait imaginé mais on a dit : « Bon, on a tellement le coup de cœur pour ici » mais la vallée…

DG : Vous achetiez combien d'hectares ?

Mme E : 9,06 hectares.

M. E : Mais non, ça c'est le truc MSA, on achetait 11,63 hectares mais comme il y en a une partie qui sont en landes.

Mme E : On a des hectares plus ou moins de broussailles.

M. E : Quand je dis la vallée, c'est qu'en fait, juste en dessous du chemin jusqu'à l'Allier, cette espèce de vallon, là, ça fait tout partie des 11,63 hectares, voilà.

DG : D'accord.

M. E : Et après au dessus, c'est des bois, donc voilà, on a acheté le domaine. Pareil, quand on dit le domaine, on a acheté des côtes, quoi, la maison au milieu. C'était, ça correspondait vraiment à la limite que l'on voulait mettre au niveau financier, il y avait beaucoup de travaux à faire puisque la maison était habitable mais un peu abîmée mais il n'y avait pas le gros œuvre à refaire, il fallait par contre amener l'eau donc on avait décidé. On s'était dit, on s'installe en… alors, on voulait essayer de s'installer avant d'avoir des enfants. Quand on a trouvé la maison, on… alors on voulait aussi que le coin nous plaise en plein hiver parce que c'est facile au printemps et en été quand tout est fleuri, ça plaît toujours mais on a trouvé au mois de février donc, et en plus en février, il n'y avait pas de neige parce que quand il y a de la neige, c'est aussi joli. C'était tout jaune, enfin voilà, on a signé et puis ensuite, moi je venais en fin de semaine, toi tu faisais encore la formation, non ? Non, tu bossais à la…

Mme E : Non, moi j'étais en formation, en stage pour l'école quoi.

M. E : Donc on venait en fin de semaine avec deux trois copains, surtout pour amener l'eau. On s'est dit : « Dès que l'on a l'eau dans la maison, on peut s'installer, quoi. » Moi,

mon contrat s'arrêtait le 31 mai 2001 et on s'est installé officiellement le 1 juin 2001 et notre premier, il est né le 25 mai 2001. Donc, on n'est pas arrivé sans enfant, ça s'est tout fait en même temps. C'était un peu compliqué parce que du coup, on a eu le petit, au début, il n'y avait pas le double vitrage, ce n'était pas isolé, le matin, il faisait 4° dans les chambres l'hiver. Après, il y en a plein qui ont connu ça.

DG : Et là, vous avez financé dans le cadre de l'installation ou vous aviez un apport ?

M. E : Ben, moi, j'avais mis un peu de côté, enfin trois ans en habitant chez ma grand-mère, je n'avais pas de frais, pas de loyer, Il y avait juste l'essence pour aller au boulot. Donc, on avait mis un petit peu de côté et puis, j'ai perdu mon grand-père deux mois avant d'acheter et du coup, mon père et ses frères ont vendu la maison et il nous a donné directement.

DG : Vous avez acheté combien ici ?

M. E : 60, 60 000 €

DG : D'accord.

M. E : Et on a fait 10 000 € d'emprunt, enfin 10 000 € à la banque et puis les emprunts à la famille, quoi. À rembourser mais sans intérêt et puis, il n'y avait pas de délai pour rembourser. Donc, on a acheté 60 000 € et on a eu l'aide à l'installation, la DJA. Alors, on s'en est servi un petit peu pour les travaux mais en fait, on s'est dit… alors au début, c'était beaucoup de bidouilles parce qu'il y avait toujours cet esprit de vouloir rester libre et comme il y avait la contrainte de rester dix ans installés sinon on était sensé rendre la DJA. Et ben, on l'a presque pas touchée, on n'a pas pioché dedans. Et puis, moi, j'étais en fin de contrat, j'avais le chômage aussi. Ça aide aussi, donc les premières années, j'avais le chômage… Bizarrement, je ne trouvais pas de boulot et en même temps, il n'y en a pas beaucoup dans le coin. Enfin, je ne trouvais pas de boulot et le chômage nous faisait de la trésorerie. Ça servait à ça et ça nous a permis de ne pas toucher la DJA et après… en fait, la DJA, on s'en est servi au bout de six ans d'installation. Le jeune qui habitait au gîte, il a décidé de vendre, entre temps, il était parti s'installer et il le louait et c'était compliqué parce qu'il y avait des travaux à faire. Il avait pris un jeune qui avait tagué dans la maison, enfin… donc, c'était compliqué pour lui et après il était revenu s'installer. Il était maréchal-ferrant, il n'arrivait pas à monter avec son camion et tout. Alors, il a dit : « Moi, je vends ». Et là, on s'est servi de la DJA plus un emprunt pour acheter la maison parce que la contrainte qu'on avait… nous, on s'en fout d'avoir deux maisons, la contrainte que l'on a… le chemin qui relie le gîte en bas, il est privé, il nous appartient. Donc, on s'est dit : « Si on tombe sur un gars qui vient quinze jours l'été, qui veut que l'on lui fasse le chemin. On est censé refaire le chemin parce que… ».

DG : Ah ouais ?

M. E : Ben ouais, c'est à notre charge, ça allait nous coûter une blinde. Alors, on s'est dit : « Le prix du chemin à refaire tous les cinq, ça vaudra le prix du gîte donc on va refaire la maison et louer en gîte pour payer les emprunts, quoi ». Et puis, voilà, quoi. Au début, moi je n'avais pas de vocation à accueillir des touristes parce qu'il y a beaucoup de boulot. Je voyais ça comme une contrainte… et puis parce que… après moi, je trouve que si les gens, ils ont vraiment besoin de partir quinze jours en été, c'est qu'il y a un problème, il faut qu'il changent de boulot, quoi.

DG : *[Rire]*

M. E : Bon après, c'est... enfin, c'est autre chose. Finalement, je suis bien content parce que… ça me permet de voir plein de gens de partout mais je n'avais pas cette dimension. Enfin, si en fait je voulais vraiment… ce qui avait fait qu'on n'avait pas fait la communauté, il y en avait qui voulaient vivre en autarcie qui voulaient, entre guillemets, profiter de la vie

avec le RSA et moi, je ne sais pas pourquoi, j'avais besoin que mon travail d'agriculteur, de paysan soit reconnu, quoi. Vivre vraiment de mon activité. Et donc, je m'étais dit : « Si on ouvre aux touristes, on va perdre un peu la partie agricole et du coup… du coup on sera moins reconnus comme paysans ». C'est pour ça que depuis quelques années, il n'y a plus les vaches parce qu'un paysan sans vache, ce n'est pas un paysan.

DG : *[Rire]*

M. E : Moi, j'en avais que deux mais ce n'est pas grave, bon ben voilà.

DG : D'accord, vous créez l'activité chèvres et vous arrivez sans toucher la DJA et sans trop emprunter à créer un troupeau, le matériel et tout ça… ?

M. E : Ouais, après, on a eu beaucoup, beaucoup de chance. Enfin après, la chance, on ne va pas se mettre en travers de son chemin. Parfois, il y a un peu de chance, on a commencé tout doucement et puis, euh… à l'époque, il y avait les aides européennes pour les bâtiments, la fromagerie, machin, donc on avait des subventions à 50 %, ton temps de travail est compté dans l'ensemble donc ça a permis de faire sans forcément faire appel à des artisans. Le carrelage à brico dépôt à 4 € le m², enfin voilà pour la fromagerie.

DG : Ouais, l'auto-construction.

M. E : Ouais l'auto-construction, beaucoup travaillé sur les textes européens pour là aussi, faire ce qui était nécessaire mais pas plus, quoi. Par exemple, les panneaux sandwichs, à l'époque, il y avait des recommandations négatives dans les pays scandinaves parce qu'il y avait des dégagements de formaldéhydes. La DSV m'avait dit : « Ben non, panneaux sandwichs, pas de souci ça vaut tant ». Moi, je leur ai dit : « Il n'y a pas de problème, par contre, est-ce vous pouvez éventuellement me signer un papier, comme quoi, vous engagez votre responsabilité parce que, comme dans les pays scandinaves, l'avis est négatif, si demain, c'est comme l'amiante, il faut quand que je puise attaquer quelqu'un, quoi. » Tout de suite, le parapluie. Vous pensez faire comment. Et ben moi : « Je ne sais pas, des briques en béton cellulaire parce que le problème en fromagerie, c'est l'humidité. Des murs en carrelage et puis au dessus de la chaux. » « Oui, la chaux, vous ne pouvez pas nettoyer. » « Ben, pourquoi, il faut la nettoyer ? » « À cause des moisissures. » « Ben oui, mais si c'est de la chaux, c'est fongicide, il n'y aura pas de moisissures. » « Bon, ben, ça va », cool ma poule, ma fromagerie, elle m'a coûté, je ne sais pas, peut-être, dix fois moins cher que s'ils m'avaient fait des panneaux sandwichs, quoi. Et en plus, je consomme beaucoup moins d'eau parce que les copains qui ont des panneaux sandwichs, ils passent leur temps à nettoyer les murs parce qu'ils ont des moisissures et donc, ils nettoient avec le karcher. C'est humide, donc t'achètes un déshumidificateur, ben voilà quoi. Donc, on a eu cette chance-là. Et puis, et puis… ouais, c'était le fait que j'ai touché le chômage pendant deux ans qui a permis de se mettre en place tranquillement, quoi. Sinon, on n'y serait pas arrivé.

DG : Vous avez commencé avec combien de chèvres ?

M. E : On a commencé directement avec une trentaine de chèvres. Alors, on n'a pas fait une erreur mais on voulait absolument s'installer en Massif central, donc on a amené des chèvres de pleins de troupeaux. Il y avait un côté vachement militant dans notre démarche en terme d'essayer de sauver ce qui était en train de se perdre en agriculture intensive. Donc on a commencé avec onze ou dix-sept troupeaux différents donc on a eu pas mal de casse. Euh… mais bon, on savait, ça faisait partie du jeu. Ce n'est pas un jeu et euh…par contre dès 2003, grosse sècheresse 2003, on a été obligé d'acheter du foin. Donc on ne trouvait pas de foin, obligé d'appeler la Fédé pour faire envoyer des camions de foin. Moi, ce n'était pas des camions que je voulais. Enfin, j'avais besoin de foin mais pas beaucoup, pas au niveau des autres. Heureusement, j'avais un… on avait un copain en Normandie qui avait une ferme en

bio qui s'était installé en lapins bio et qui avait… Donc, Olivier, il m'a fauché des parcelles qui n'avaient pas été fauchées depuis quatre ou cinq ans et puis il m'a envoyé un camion de foin. J'ai payé juste le trajet, quoi. Alors, c'était du foin dégueulasse mais ce n'était pas grave, enfin dégueulasse qui était pas très nourrissant mais ce n'est pas grave, ça a permis de passer l'année mais surtout ça a permis de nous dire : « En fait, on ne veut pas avoir la même pression tous les ans, ça ne va pas revenir tous les ans mais on ne veut pas avoir la même pression tous les ans donc il faut que l'on diversifie ». Ce qui fait qu'assez rapidement, on a pris les chèvres comme activité de base et puis, on a regardé ce qu'il y avait autour de nous, dans la nature, il y a peut-être plein de choses que l'on peut transformer et qui peuvent nous permettre d'éviter ce stress. S'il y a moins de lait, ben on compensera avec du miel, avec des pommes, on compensera avec des confitures avec je ne sais pas quoi. Et donc à partir de 2003, on a diversifié, quoi. Donc on a fait de la cueillette de plantes, en 2003, on fait de la cueillette de plantes sauvages pour la SICARAPAM, la coopérative qui est vers Clermont.

DG : Ouais.

M.E : Vers Riom, je ne sais plus où.

DG : Rochefort-Montagne ou ces coins là, non?

M. E : Non, Rochefort, c'était SICA des Montagnes ça, la SICARAPAM, c'est…

DG : Je confonds, SICARAPAM, je connais mais…

M. E : J'avais livré, ce n'est pas loin du siège de Limagrain parce que...

DG : Ah… ?

M. E : Je n'ai pas eu le temps de m'arrêter pour y faire sauter mais… euh… donc ouais, on avait fait de la feuille de frênes pour les tisanes, on avait ramassé des bourgeons de pins pour la gemmothérapie et puis… et puis voilà. C'était une optique quoi. Et puis, quand on était chez ma grand-mère, avec les copains, on faisait du jus de pomme tous les automnes, donc euh… ici, on a quelques pommiers au village, on a une parcelle qui était exploitée par un paysan mais la propriétaire avait une vingtaine de pommiers et le paysan, il n'était pas d'ici. Il amenait juste ses bêtes printemps été et puis il repartait. La propriétaire était dans le Tarn, on a demandé à des gens du village si on avait le droit de ramasser les pommes. Elle nous a dit : « Il n'y a pas de souci », donc on a ramassé les pommes, on a attaqué le jus de pomme en fait. On a trouvé un pressoir sur le Bon coin, donc on a fait du jus de pomme et puis ensuite, on a passé une annonce dans *l'Éveil* en disant… ben en fait on s'est rendu compte qu'il y avait plein de gens qui avaient des pommiers chez eux et qui ne faisaient rien de leurs pommes. On a dit : « Si vous voulez, on vous fait du jus, quoi ». Donc, on a passé une annonce dans *l'Éveil* en disant : « Si vous avez des pommiers chez vous et que ça vous fait mal au cœur d'avoir des pommes qui se gâchent. Si vous voulez, vous les amenez, on vous fait du jus. Donc, on a fait du jus, on exigeait que des pommes pas traitées, ça se voit assez vite… il y a un jeune du Monastier qui est venu et donc, on avait une activité de jus de pommes pour nous qu'on vendait et après, le service, on faisait à la tâche, quoi.

DG : Vous aviez acheté un pressoir, vous… ?

M. E : On avait un pressoir et un broyeur et puis un jour, là aussi, c'est un coup de chance… la complication, c'était le stérilisateur. Ouais, au début, le restaurant du coin, il me prêtait des grosses gamelles pour faire cuire le jus de pomme comme je faisais chez ma grand-mère, ça va bien quand tu fais 100 litres mais quand tu commences à faire plus de 100 litres, ça ne va pas et un jour, à la foire bio de Beaulieu. Je pressais et puis, il y a un gars qui arrive de Cognac, un ancien qui me dit : « Ah, ben si vous voulez j'ai un broyeur » parce qu'à la foire, j'avais passé des coins, j'avais pété les engrenages. Il me dit : « J'ai un broyeur si vous

voulez » donc je vais chez lui et puis, on fait affaire et puis il me dit : « Il y a ce machin là ». Il avait récupéré chez Maître Kanter des machins à faire chauffer la choucroute là, à double parois au bain marie. Il me dit : « Ça m'embarrasse, pour le vin, ça ne va pas ». Et moi, je me suis dit : « Ça, je peux en faire un pasteurisateur, c'est tout en inox et puis, c'est au bain-marie, donc tu ne risques pas de cuire le jus de pomme ». Je lui ai filé la pièce, j'ai embarqué tout cela et là, j'avais 160 litres de cuve, là, on peut passer à la vitesse supérieure.

DG : Le pressoir et le broyeur, c'était mobile ?

M. E : Ouais, on les mettait sur une remorque. Ouais, on l'a fait, on est allé quatre cinq fois à Beaulieu. Et puis, on a fait… on montait assez rapidement, le plus qu'on ait fait, c'est 5 000 litres mais… tous les ans, on fait autour de 2 000 litres.

DG : D'accord.

M. E : Moi, je trouvais ça chouette parce que du coup, euh… on faisait payer le travail, ça faisait un peu de sous mais c'est surtout que finalement les gens avaient leur truc, chez eux et finalement ils pouvaient goûter leur propre jus. Alors, c'était astreint, c'est assez compliqué, il y a d'autres boîtes qui le font mais les … là, dans la Loire mais nous, déontologiquement, on s'obligeait même si c'était des petites quantités à faire le jus des pommes des gens. Ne jamais dire, voilà, vous amenez tant de kilos, vous prenez ces bouteilles, non. Donc, c'est beaucoup d'organisation, quand tu fais 5 000 litres, tu as des cagettes de partout parce que les gens ne viennent pas tout de suite donc tu avais des caisses du père Bou…, du père machin, enfin bon mais les gens étaient sûrs d'avoir leurs pommes, quoi. Enfin, voilà.

DG : Et là, vous continuez à ramasser des plantes médicinales ou ça a remplacé ?

M. E : Non, ça a remplacé parce que les plantes médicinales, c'est surtout au printemps. Au printemps, on a les jardins, on a la traite, c'est là où il y a le plus de boulot et c'est pour ça que l'on s'est dit : « Le jus de pomme, c'est un bon truc, c'est à l'automne », c'est à la fin de la saison donc ça permet… parce que cent métiers, cent misères, si tu fais tout en même temps, tu ne fais rien, quoi. Déjà que je n'arrivais pas à finir les trucs comme il faut donc, quand j'en ai quatre, déjà ce n'est pas facile alors si j'en fais dix… non mais ça devenait trop compliqué et puis… les plantes médicinales, il faut euh… enfin c'est un métier c'est-à-dire il faut… pour dépanner ça va, alors le frêne, si, parce qu'on en fait pour les bêtes par contre les autres plantes, il faut que tu te prévoies tes lieux de cueillette. Si tu veux faire du noisetier, il vaut mieux aller tailler les noisetiers l'année d'avant pour que tu aies des pousses avec des beaux bourgeons, moi je m'arrangeais avec les bûcherons pour ramasser de la feuille de Fayard, enfin des bourgeons de fayard mais bon, soit le gars au dernier moment, il n'y allait pas et toi tu t'engages quand tu fais un contrat avec la SICA, bon ben je vais ramasser cinquante kilos et puis tu arrives dans un endroit où les fayard, ils sont comme ça et dans la journée, tu fais deux kilos. Tu n'arriveras jamais à cinquante kilos, quoi. Donc, pour les gars qui… qui ont ça dans le sang et qui connaissent les coins, c'est un truc qui n'est pas mal mais après, si tu fais ça en disant : « Je vais y aller juste samedi après-midi », là, non. Tu galères, tu t'engages parce que la SICA, elle, elle s'engage vis-à-vis des grossistes donc, il faut que tu le fasses sérieusement parce que sinon comme c'est un truc coopératif, si chacun, il fait n'importe quoi, après le truc, il coule, quoi.

DG : Ouais, ça ne fonctionne pas.

M. E : Ouais, donc, voilà…

DG : Alors, vous avez diversifié avec d'autres productions ?

M. E : Ouais, après, on fait aussi, alors, l'hôtel du coin, il est étoilé au guide Michelin et du coup, on s'est dit : « Eux, ce qui les intéresserait peut-être, pour les petits-déjeuners ou

pour… pour… les cadeaux pour les chambres ». Je ne sais pas combien ça coûte une chambre, ça coûte un bras, c'est quatre étoiles cet hôtel. En fait, on a la chance, encore une fois, on a la chance, il y a un ancien pâtissier à la retraite qui habitait vers Roanne, c'était un village où avait séjourné Rabelais. En fait, Rabelais, c'est le premier à avoir fait un traité sur les confitures et donc chaque année, il faisait une espèce de fête de la confiture, une fête rabelaisienne et lui, il avait fait jusqu'à cent soixante dix variétés, enfin… saveurs différentes, quoi. Il nous a dit : « Faites de la confiture ». On avait… ici, il y a de la fleur de serpolet, de la fleur d'aubépine, il y a de la fleur d'acacia, de l'aspérule odorante, évidemment du pissenlit, c'est plus connu mais… donc on a fait sept, huit confitures vraiment particulières pour que les gens de l'hôtel restaurant partent ou goûtent au petit déj', un truc vraiment qu'ils ne connaissaient pas du tout. Et après, ça nous a gonflé de faire des petits pots, d'acheter des petits pots et de faire l'étiquette. Alors, on a dit à l'hôtel : « Des fois au printemps, vous avez des employés et il n'y a pas grand monde. Vous pouvez les faire vous-mêmes les confitures ». Nous, on est resté sur l'aspérule odorante qui est une plante que l'on ramasse juste au dessus et on en fait des sirops qu'on propose au village vacances qui est à un kilomètre et demi.

Mme E : Combien ?

M. E : À trois kilomètres, quoi, du village oui.

Mme E : À pied, ce n'est pas pareil.

M. E : Je passe par Beau…, moi, ouais, à quatre kilomètres, à côté. Et donc, voilà, l'aspérule, c'est un peu notre plante, maintenant, enfin pas la nôtre… mais du coup, on essaie de faire que la ferme, c'est la ferme du fromage de chèvres et de l'aspérule, quoi.

DG : Le fromage de chèvre, vous avez développé la commercialisation sur place, dans des magasins, sur des marchés ?

M. E : Les premières années, on faisait le Plot *(au Puy),* Saugues et Bas-en-Basset. Au début, quand tu attaques, tu fais vingt euros par ci, trente euros par là. Et puis après, on a changé de place au Plot parce qu'il y a en une qui s'est libérée. Une copine qui arrêtait, on a repris sa place qui était une place plus passante. Maintenant, on ne fait plus que le Plot, on livre deux AMAP, l'AMAP du Puy et puis chez Mme ... Tu connais ?

DG : Non.

M. E : En fait, c'est une dame qui est sur le Puy. Quand elle a pris sa retraite, elle a dit à M…, le boulanger de Saint-Front : « Quand tu viens livrer ton pain le mercredi pour moi et les copines… ». C'est là où je parlais d'un peu de chance, c'est que… la DDE, la… personne qui s'occupait de notre secteur avait été mutée, elle n'avait pas été remplacée pendant six mois, nous on attendait l'accord. On commençait à avoir des chèvres avec des fromages et un jour, on nous a dit : « Pourquoi, vous n'allez pas voir Mme… ». Donc on est allé voir Mme… Elle nous a dit : « Moi, j'ai le pain de M… il n'y a pas de problème, vous l'amenez », donc du coup, on a commencé comme ça. Donc, aujourd'hui, l'AMAP, c'est le mercredi, donc le mardi soir, je file au Puy. Je fais l'AMAP et puis je livre chez Mme… en même temps. Et après, le samedi matin, il y a le marché et l'été, on a le marché du village vacances où il y a deux cents quatre-vingts lits. Les gens font une visite de la ferme parce que le village, il y a six ou sept ans, ils ont voulu prendre un positionnement village développement durable. C'est des grands mots… ils vont acheter de la bouffe dégueulasse mais peu importe, mais bon, c'est durable, c'est village vert. Alors, il voulait un truc assez ancré local. Donc, ils m'ont demandé : « On ne pourrait faire des visites chez toi ? » Moi, au début, je me suis dit : « Qu'est ce que je vais raconter ? Notre ferme, il n'y a pas grand-chose, en même temps, c'est… » Je me disais, je me disais, en plus c'est vrai que… les gens, aller visiter des fermes d'aujourd'hui, ça ne les intéresse pas. En fait, au début, on ne savait pas trop donc on a fait les

visites de la ferme. Et puis aujourd'hui, j'essaie de donner envie à d'autres. Je n'explique plus la ferme, j'explique la démarche, en fait. Et chaque fois, je leur dis… si les gens viennent en vacances ici, c'est peut-être qu'ils ont une sensibilité un petit peu et je leur dis : « En fait, c'est possible quoi ». Et après, je ne sais pas si je leur donne envie mais nous, notre démarche, elle a commencé comme ça en rencontrant des copains qui… Et donc, comme on a fait la visite pendant la semaine, le vendredi quand on va faire le marché avant leur départ, les gens, ils repartent un peu avec l'image de la ferme, quoi. Bon, ça marche pas mal. Et, comme l'été, il fait chaud et que des fromages, on n'en a pas toujours assez, ben madame, elle a trouvé une autre production. On envoie notre lait à une savonnerie, un gars qui fait des cosmétiques. En fait, il nous fait à partir de notre lait de chèvre, de la crème pour les mains, du gel douche et puis, des savons. Quand on habite dans le Pas-de-Calais, des fromages dans la voiture, quand il fait chaud ça ne peut pas faire. Au moins, ils emmènent, un peu de savon. Et puis, il n'y a pas pour l'instant trop de papiers à remplir, ce n'est pas de la viande, ce n'est pas du lait, donc… Après les veaux, les cochons, c'est en hiver quand il y a de la neige, quoi. Ça part le lendemain, le veau, on le fait à l'abattoir, on le fait découper

DG : Ce qui m'intéresse un peu de savoir, avec quel budget, on arrive à vivre, une famille autonome, quatre enfants qui a acheté la maison…

M. E : Alors, euh…

DG : Qui l'a retapée, aussi.

M. E : Ouais, enfin bon… ici la ferme, si on fait une compta à peu près juste, hein… on fait à peu près 24 000 € de chiffre. On a, à peu prés 12 000 € de charges. Donc, on a, à peu près 12 000 € entre guillemets de revenu, ce qui fait 1 000 € par mois. Et là-dessus, tu rajoutes les aides européennes, on a, à peu près entre 6 - 8 000 €. Donc on va dire que la ferme, elle dégage à peu près 20 000 € par an. Divisé par douze, je ne sais combien ça fait, environ 1 500. Donc, on a 1 500 € par mois. Ce que je trouve assez conséquent vu la taille de la ferme sachant que, après, on n'a pas non plus… on a fait le choix de n'avoir que du vieux matériel, alors, ça marche, ça marche mais des fois c'est la merde. Quand ça marche pas, on fait réparer parce que… je n'ai pas encore franchi le cap de… enfin, j'ai un quatre roues mais c'est un vieux qui fonctionne bien. J'ai acheté du Landini parce que c'est des pièces Massey. On trouve ça facilement des pièces Massey, c'est un moteur perkins donc quand tu as à changer un moteur. Les pièces de perkins ne sont pas chères du tout. Tout ça, c'était un peu réfléchi mais ça compte beaucoup parce que le matériel, ça compte beaucoup dans le revenu d'une ferme, quoi. Pour parler matos, quand on est passé au foin en vrac donc l'auto-chargeuse, ça coûte rien, enfin, 400 €, quoi. Et depuis que je suis passé en vrac, j'ai 20 % de lait en plus. On abîme beaucoup moins le foin, il n'y a pas l'histoire des ficelles, des plastiques, des machins et puis moi, les boules, c'est un peu la misère. Alors, j'ai les boules en plus quand c'est tout plein mais voilà. Le vrac, c'est moins de boulot. Je peux plus facilement… je n'ai pas besoin d'acheter un round-baller.

DG : Il faut un séchoir ?

M. E : Non, non, je le fais sécher, je laisse sécher au soleil.

DG : Il est rentré en vrac sec.

M. E : C'est mieux pour le lait quand même parce du coup je prends du foin à maturité et ça donne plus de parfum au fromage quand même, enfin à mon avis. C'est à la fin quand les gars, ils finissent en biodynamie avec la silice de corne. C'est quand, ça arrive à maturité que ça dégage sa saveur en fait. Enfin bon, du coup voilà, on a environ 1 500 par mois.

DG : 12 000 € de charges, ça ne fait pas beaucoup quand même ?

M. E : Non mais…

DG : C'est archi limité, j'imagine que…

M. E : Un peu plus mais comme… ça fait 12 000 € pour la ferme vraiment.

DG : *[Rire]*.

M. E : Mais non, mais on n'a pas… après on n'a pas de frais de véto, on n'a pas d'emprunt. On les a remboursés, la septième année, on les avait remboursés donc… alors c'était 10 000 €, ce n'était pas beaucoup mais on a payé tout l'emprunt. On fait de l'auto financement et on n'a pas beaucoup de choses non plus.

DG : En charges sociales, cela fait quand même…

M. E : Ben, 3 800.

DG : D'accord, et au niveau statut, vous êtes tous les deux …?

M. E : Non, moi je suis en… enfin après les charges vont augmenter parce que maintenant que l'on n'est plus au forfait et vu que maintenant, on déclare, enfin, j'ai l'impression que la MSA fait une péréquation. Ça à l'air d'augmenter un peu vite là, ou alors, c'est peut-être parce qu'il y a une case nouvelle avec les prélèvements de l'État. Je ne sais pas mais, j'ai l'impression que les cotisations, elles augmentent. Mais je suis donc… enfin au départ, madame était chef d'exploitation, elle l'est resté jusqu'en 2015, et moi, j'étais conjoint. Mais en fait, elle a eu une hernie discale donc, elle pouvait beaucoup moins travailler et en fait dans la pratique, c'était moi qui menais la ferme et puis, elle qui aidait. Donc, comme elle est beaucoup plus rigoureuse que moi, notamment vis-à-vis de l'administration, moi, je considère que la paperasse… enfin je ne dis pas que c'est de la merde mais si je vois qu'il y a une faille, je m'y engouffre, ce qui n'est pas sans risque. Elle, elle m'a dit : « Je n'ai pas envie d'assumer ça » donc, j'ai repris à mon compte. Des fois, quand les chèvres sont sur la route, ça peut-être dangereux quand même. Du coup, j'ai repris en 2015 et elle, elle est devenue conjoint collaborateur.

DG : D'accord.

M. E : Mais conjoint, c'est 1 000 €, ce n'est pas… parce qu'elle voulait être conjointe. Moi, je lui ai dit, pff… elle veut être conjointe parce que de temps en temps, elle veut aller faire le marché du Plot. Si on enlève tous les gars qui ne sont pas en règle sur le marché du Plot, il n'y aura pas grand monde derrière les stands.

DG : *[Rire]*.

M.E : Non mais, le père, la mère ou alors pendant que celui qui est au Plot, qui c'est qui trait ? C'est le père, c'est la mère, ils sont cotisants ? Non, enfin bon. Ouais, on a… on n'a pas beaucoup de frais, si, on achète un peu d'aliment chez LMD mais, en matériel, on n'a presque rien parce qu'une ferme : c'est quoi en fait ?

DG : En céréales, vous ne faîtes rien ?

M. E : Non, on n'a pas de champs.

DG : Vous achetez très peu quand même ?

M. E : Non, on achète peu, ouais. Et puis, les chèvres, il y a aussi le fait que pendant trois mois, elles n'ont pas de lait. Donc, en ne faisant pas de lait, elles n'ont pas d'aliments. Donc, ça fait quand même trois mois en moins et puis on ne donne pas beaucoup. On donne 400 *(g)* par jour. On essaye, enfin tous les paysans te diront la même chose et toi, tu faisais pareil, tu essaies de faire du bon foin. Et puis, quand tu n'en as pas beaucoup à faire, tu essaies de faire

du bon. Tu prends le temps, tu prends le temps de le faire et puis, on a la chance d'avoir des terrains… alors la ferme, elle est de 11,63 hectares ici et après, on est sur 24 hectares en tout.

DG : D'accord.

M. E : Après, on a récupéré des communaux, on se les ai partagés avec les paysans, moi, j'ai des communaux qui sont au bord de la rivière à côté du village vacances, qui sont mûrs quand les autres font de l'ensilage. Alors, ça ne les intéresse pas de faucher ça, donc ça permet d'attaquer assez tôt. S'il y a des années où je suis un peu juste en foin, je sais que fin mai, j'ai du foin dans la grange, voir plus tôt même. Et puis après, je monte à peu près jusqu'à 1 200 mètres où j'ai deux hectares et demi. Ce qui veut dire que quand, j'ai fait mon foin d'en bas, après, 150 - 200 mètres plus haut, j'ai du foin et après, j'ai encore du foin à 1 200 donc, j'ai le temps de le faire, tout n'est pas en même temps, quoi.

DG : La récolte s'étale et la maturité aussi.

M. E : Ouais… alors au début, on achetait du foin puisque je m'étais dit, enfin c'est un peu bête, tant qu'on ne me laissera pas des terres sur place, je n'achèterais pas un tracteur pour faire du foin et en fait, il y a des gens qui attendaient que j'aie un tracteur pour me laisser du terrain. Et puis, un jour, par hasard, j'ai acheté un tracteur parce que j'avais acheté une remorque, dans la cour, il y avait un petit tracteur chez le paysan, 53 chevaux. Quand je suis revenu avec mon tracteur, deux jours après, il y a des gens qui m'ont dit : « Tu as enfin un tracteur, nous, on a des terrains ». Donc voilà, après c'est précaire parce que c'est des parcelles où je n'ai pas de location, papier signé, quoi, parce que c'est des gens qui veulent un peu garder la main dessus, moi ça ne me gêne pas, c'est des gens qui sont de parole donc il n'y a pas de raison qu'ils me les enlèvent. Ils me laissent parce que… je suis en bio et ils ne veulent pas que les autres… ils polluent leurs machins ou il y en a, c'est pentu ou il y en a, il y a des arbres. Les gens, ils ne veulent pas y aller. Mais, ça me fait… enfin il y a trop de surface par rapport à mes bêtes mais je les garde parce que si un jour, quelqu'un veut s'installer, moi, je suis prêt à en lâcher alors que les autres qui en ont déjà cent, ils n'en lâcheront pas, quoi. Enfin, je peux en lâcher, je dois en faucher sept ou huit mais je dois pouvoir en lâcher deux ou trois mais trois de fauche, ça peut permettre à quelqu'un de s'installer, quoi.

DG : Oui, c'est sûr.

M. E : Et donc, je fais une partie en vrac et après, quand c'est tout plein ici, je fais faire des boules par un paysan du village et je lui laisse la moitié parce que j'en ai trop. Du coup, lui, ça lui va, moi, je n'ai pas besoin d'acheter le matos. Alors, on le fait ensemble, on fauche ensemble, il y en a un qui pirouette, un autre qui andaine. Enfin, c'est moi qui pirouette et lui qui andaine parce qu'il a un andaineur qui fait deux fois le mien. Après, il les presse et moi, je les ramène avec la fourche… avec le… ben ouais. Et puis, tu vois les veaux, on les fait à l'abattoir, on a la machine sous vide, on a tout. Et puis, on a une clientèle, on va les livrer. C'est prévu à l'avance et puis, on fait à la pièce. On ne fait pas des caisses de 10 kilos parce que, c'est souvent des mamies et puis, elles sont toutes seules. Donc, 10 kilos, ça leur fait trop donc si elles veulent deux steaks, elles veulent deux steaks. Et puis, nous, on garde les bas morceaux, la blanquette, les choses comme ça parce que, c'est assez facile en hiver, on y fout sur le poêle, on va faire son boulot et à midi, c'est prêt. Donc, ça nous arrange parce qu'on vend ce qu'il y a de plus cher et on garde pour nous, c'est ce qu'on préfère. Et le cochon, c'est pareil, on en tue entre deux et cinq, on les engraisse avec le petit lait de la ferme plus des patates, plus un peu de son qu'on récupère chez un copain paysan boulanger. Cette année, je ne l'ai pas fait mais sinon, je récupère son son et puis, je le paye un petit peu, je lui file du cochon. Donc voilà, on engraisse, ça coûte rien. On a les personnes, on va les livrer, on fait le Puy, Saint-Étienne et Lyon. Ça fait un mois de revenu, quoi, pas tout à fait un mois. Parce qu'on fait en petite quantité. Un gars qui veut s'installer et se débrouiller, il faut avoir la

sagesse de rester petit, quoi. Et puis, dans les petites fermes, si tu veux t'en sortir, ce n'est pas en produisant plus, c'est en dépensant moins parce qu'on ne peut pas produire plus, enfin, nous, on ne peut pas produire plus, vu la côte. Et puis, t'as des… t'as des… je ne sais comment on dit. Dans les écoles, on a dû m'apprendre comment on disait mais après tu as des niveaux, quoi.

DG : Des paliers

M. E : Des paliers, ouais, c'est ça, c'est-à-dire, on sait que le jus de pommes, on peut faire 4 000, on a fait une fois 5 500 mais c'était surdimensionné par rapport à notre… notre matos. Mais si j'investis pour pouvoir faire 5 500 tous les ans, je gagnerais beaucoup moins que quand j'arrête à 4 000, donc, il faut que je sois capable de dire, déjà, 4 000, c'est beaucoup mais il faut que je sois capable de dire, bon ben, voilà, non, je ne fais pas plus, quoi. Après, une fois que tu investis, tu peux faire 5 500 facilement, c'est obligé de faire 5 500 tous les ans, quoi. Et puis, ça fait trop de jus de pommes à vendre en direct, il faut passer à un moment par un grossiste, donc euh…il les prend à moitié prix et puis ça ne vaut plus le coup et tu payes. Enfin, les bouteilles, c'est plus cher parce que tu commandes moins. Tu payes qu'une ou deux palettes de bouteilles par rapport à un mec qui va en commander dix, euh… forcément quand moi, je vais à Saint-Gobain, il ne va pas me faire un prix parce que je prends une palette. Et en plus, il te laisse là-haut à la croix, il faut tout dépalettiser parce le camion, il ne descend pas. Enfin, voilà, donc, il faut être capable des fois de dire, ben, je me contente de ça et puis, s'il y en a trop, autant qu'il y est un mec qui s'installe et qui récupère le marché. Le problème de l'agriculture, c'est l'agrandissement et on est tous le gourou de quelqu'un et donc… ben moi quand j'ai commencé, j'avais 11 hectares maintenant j'en ai 24, ben faut… alors je prends ce qu'il y a. Je pense être capable le jour où quelqu'un s'installe d'avoir la sagesse de lui en laisser mais les autres paysans, quand ils ont commencé, il y a aussi deux générations donc aujourd'hui, ils en ont 60, 80, 100 mais ils sont dimensionnés par rapport à leur surface globale et puis si les cours baissent, ils vont dire : « Merde, je n'ai pas assez » donc, ils vont encore s'agrandir, quoi, parce que… comme ils sont pris par les emprunts. Quand, tu t'agrandis, à un moment tu es obligé, moi, si on prend plus de terrain, je serais obligé de changer de tracteur ou, si à un moment, je veux labourer, je vais être obligé de changer de tracteur. C'est pareil, on m'a déjà proposé des petits bouts pour pouvoir faire mes céréales mais je me dis. Je n'aurais pas assez de céréales pour moi, il faudra que j'investisse dans du matos. Vu la quantité de céréales que je vais faire. Est-ce que ça vaut le coup que j'investisse dans le matos ? Je vais le stocker dehors, je n'ai pas de bâtiment. Si je fais venir un gars, on est loin, il va me faire à la fin, venir pour deux hectares, il ne va pas forcément venir au bon moment, il va venir quand… en bio c'est assez technique, il faut que je trouve un gars dans l'esprit. Est-ce que ça vaut le coup ? Je ne suis pas sûr. Même si, ce serait quand même bien de pouvoir tout faire. Non, mais ça serait bien de pouvoir tout faire mais si c'est pour se mettre dans la merde, ça ne vaut pas forcément le coup.

DG : Oui, il faut toujours raisonner ensemble et puis, ou en faire trop peu ça coûte trop cher ou en faire plus, on ne peut pas…

M. E : Et puis, il y a aussi le fait que… tu l'as dit en préambule, au niveau de la vie privé, c'est que… on aimerait bien aussi pouvoir donner à nos enfants, transmettre un petit peu et puis faire d'autres activités. On parlait de culturel ou d'artistique ou même… rien faire, c'est déjà énorme. Mais enfin, on n'a pas le temps alors du coup, je fais exprès de me faire mal au dos, comme ça… non mais ça fait parti aussi pour moi ça fait partie de l'âme d'un pays, c'est que… d'un pays, pas d'une nation, c'est qu'il y a aussi des gens qui ont autre chose que travailler parce que si on fait que travailler tous, et ben… il n'y a pas d'échange, il n'y a pas de richesses qui va naître de ça, quoi. Il n'y aura peut-être que de la richesse d'argent mais à des moments, s'il y a autant de choses à partager c'est que les gens à un moment, ils ont créé

pour les yeux, ils ont créé pour les oreilles et il faut… faut pas qu'on tombe, ça peut paraître bête de dire ça, mais il ne faut pas qu'on tombe esclave d'un travail tel qu'il soit, quoi.

DG : Moi, je ne trouve pas ça bête de dire ça.

M. E : Ouais, ouais mais la référence première, c'est le travail…

DG : C'est justement le gros problème de l'agriculture, penser qu'au travail.

M. E : Ouais, ils pensent qu'au travail mais après… alors il y a aussi le fait que l'on se refuse… alors nous, parfois, on a mauvaise conscience, maintenant ça passe un peu mais on se rend compte que le paysan, il aime bien dire qu'il est tout le temps au taquet, alors… Je ne parle pas pour tout le monde mais il y a quand même un grande partie où à la période de la chasse, putain mais si chaque fois, chaque jour qu'ils passent à la chasse, moi, je les passais en vacances, j'aurais un paquet de vacances quand même. Pour eux, c'est du boulot. *[Rire]* Donc, euh… voilà, ça veut dire que ce temps libre là…

DG : Ça dépend comment on comptabilise, eux ils se considèrent au boulot quand ils vont à la chasse.

M. E : Ben oui, alors que nous, à l'inverse les gens nous disent, ben ça fait quand même vachement de boulot, vous êtes tout le temps, tout le temps au boulot. Ben, moi, j'ai l'impression que non parce que, quand je fais mon bois, c'est perso. C'est des activités totalement différentes donc, ben ouais, il y a ça aussi, tu parles des charges mais… ce n'est pas la ferme ça mais pour la famille, on n'a rien, on n'a pas du fioul, on n'a pas… c'est que le bois, quoi. Et puis le bois, on en a partout et puis, c'est une activité différente et puis, quand tu fais ton jardin, ça compte pas, ce n'est pas du travail. En fait, on se sent aller au travail que quand on va à l'extérieur. C'est-à-dire que, quand c'est la traite, la fromagerie, ce n'est pas du boulot par contre quand on va au marché, quand on a les visites, en fait quand on a des horaires que l'on nous impose. Là, on a l'impression d'aller au boulot. Sinon, ça nous paraît juste être la vie normale en fait. Quand les gens viennent, ils disent : « Ben, ce que vous faites, c'est hallucinant ». Ben non, c'est ce qui a été fait pendant des milliers d'années. En fait vous, ce que vous faites, c'est hallucinant. *[Rire des deux]* ça fait trente ans que votre boulot, il existe, avant, il n'existait pas. Consultant ou je ne sais pas quoi. Hallucinant, ce n'est pas hallucinant, c'est juste un boulot qui n'est pas normal, quoi. Parce ça n'existe pas, enfin ça n'existe pas, ça existe mais… Je trouve dommage que les gens parfois… aient une image un peu… enfin ça les fait halluciner parce que du coup, on vit juste normalement, simplement, quoi. Alors que, c'est fou à quel point les gens, ils ont été déconnectés de plein de choses, malgré eux, hein… je ne les envie pas du tout. « Ce n'est pas trop la galère tous les jours ? », moi, je leur dis : « Mais le matin, les embouteillages, le métro, le machin, ce n'est pas trop la galère ? » Même si ce n'est pas facile, hein… après il n'y a rien de facile, hein… faut pas non plus…

Mme E : Ce n'est pas facile de tout faire à la fois.

M. E : Non, mais il n'y a rien de facile.

Mme E : Moi, je pense que, il y a des moments où ça peut être très dur et des moments où, on a quand même la belle vie.

M. E : « Est-ce que vous gagnez bien votre vie ? » Et ben, est-ce que tu crois que gagner sa vie, c'est avec un compte en banque ? Donc ta vie, elle est si courte que tu la gagnes avec autre chose, quoi. Oui, on s'en sort mais après en terme de…

Mme E : On s'en sort, ça nous convient par rapport à nos besoins.

M. E : Moi, je trouve ça vachement réducteur de dire…

Mme E : On n'est pas, on n'est jamais embêté par l'envie de s'acheter, évidemment, on ne va pas s'acheter des trucs inutiles non plus, mais voilà… on n'est pas… on assume nos enfants sans problème. On n'a pas besoin d'aller quémander des sous à gauche, à droite. Et voilà, le camping, c'est l'aventure qui m'intéresse, si j'avais besoin d'aller chercher du boulot, je serais allée en chercher… ça fera quand même un complément financier, normalement. Alors, oui, ce n'est pas parce qu'on ne s'en sort pas. Il faut que je fasse quelque chose, ouais parce que j'ai envie, histoire de faire des trucs sympas où… et puis, voilà. Avec le camping, on peut faire des liens avec la ferme qui sont intéressants quand même comme avec le village vacances sauf que ce n'est pas la même.

M. E : … clientèle.

Mme E : La même clientèle donc euh… ouais, les gens…

M. E : Je pense que… enfin, on peut vraiment faire passer des messages au camping, quoi.

Mme E : Ouais, voilà, c'est ça.

M. E : On prend plus le temps, on va faire un petit jardin, des poules, on va jouer un de musique, on va… enfin les gens dans l'esprit camping, c'est qu'ils aiment les choses un peu simple mais on va…

DG : Et le camping, c'est…

Mme E : Le camping d'ici.

DG : Il y a combien de places, d'emplacements ?

Mme E : 60

DG : Ah oui, mais c'est grand ?

Mme E : 60 et 6 chalets, ça fait du monde, ça fait du potentiel parce que là ça fait.

M. E : Quand tout les emplacements sont pris.

DG : Il est plein… Enfin, il y a du monde l'été ?

M. E : De toute façon, ce n'est jamais plein.

Mme E : C'est ouvert du 1er mai au 30 septembre et c'est mou une grande partie de la saison. Donc, il y a la première quinzaine d'août où ça bouge mais moi, justement le but, c'est de faire… c'est de faire venir les gens et qui restent en séjour. Qu'ils aient envie de venir et qu'ils ne viennent pas par hasard. Ah, tient, là, on a vu de la lumière.

M. E : Parce que là, ils viennent par hasard.

Mme E : Là, ils viennent par hasard ou alors, c'est des habitués, alors il y a des habitués et il y a des caravanes à l'année. Il y en a déjà une dizaine. Ça c'est intéressant parce que c'est des gens qui ont une petite vie de camping où les gens, ils se connaissent et où ils regardent comment ça fonctionne et puis financièrement, ça fait un fixe, quoi. Il y a aussi des…

M. E : Groupes UCPA

Mme E : Des groupes UCPA qui font qui partent sur de la rando après, et qui font une halte là.

M. E : C'est en dehors du camping, les groupes, ils sont un peu à l'extérieur, ça ne s'insère pas mais ça fait aussi un revenu.

Mme E : Ça fait aussi un revenu et les gens…

M. E : Ils ont leurs propres sanitaires, leurs propres trucs. Ils peuvent faire la fête s'ils veulent.

Mme E : Et puis voilà, et puis, il y a tous les autres où, ça peut être sympa parce que ce n'est pas des habitués, c'est des gens qui… ouais, en mettant, des programmes d'animation, nature, sympa, un peu de bricolage et puis créer du lien entre les gens, quoi. Parce que là, par exemple les femmes de pêcheurs, je les vois, hein… elles bouquinent et… peut-être qu'elles aimeraient bien aussi faire des trucs entre elles aussi, ce serait sympa. Donc moi, c'est vraiment arriver à faire se connecter les gens entre eux et qui disent : « Ah, ben tiens, mon mari, il a passé des bonnes vacances mais moi aussi. J'ai fais des trucs sympa avec les enfants ». Ouais, il y a plein de trucs chouettes à faire, quoi ? Donc euh… donc voilà, c'est un peu dans la continuité de la ferme, hein… Et en même temps, ce qui est bien, c'est que les gens, ils voient que l'on n'habite pas sur le camping. Alors moi je pense que j'y dormirais de temps en temps et puis, pour les enfants, ça fait un lieu de vacances qui est sympa, pour nos enfants et puis, voilà. Ici, on est en plein cagnard, c'est pentu, il y a plein de mouches, là-bas, ben là-bas, ça change. C'est plat, ombragé et n'y a pas de mouche. Et… ouais.

M. E : Les mouches, c'est traditionnel.

Mme E : Ouais, c'est ça. Non, mais bon, franchement, ça change, ça change et puis… c'est des gens… vu le nombre d'emplacements que je n'aurais pas voulu avoir chez moi. Je n'aurais jamais fait un camping de 60 emplacements avec des petits chalets, jamais. Le gîte, ça nous va bien, si on a, si on retapait la petite bergerie en deuxième gîte, pourquoi pas ? Mais pour l'instant, on n'y est pas, on n'a pas envie et puis… On le garde aussi pour nos enfants s'ils veulent faire quelque chose, faut qu'on laisse un peu de boulot parce que si tout est fait… *[Rire de tous]* Nous, on aurait trouvé un truc tout fait, on n'aurait pas eu envie. Nous, on a dit : « On va vivre notre aventure » On aurait fait notre truc ailleurs. Là, on a un potentiel, on s'était dit : « On ne va pas y toucher pendant dix ans la petite bergerie ». Là ça fait dix-sept ans, on n'a toujours pas touché. Et maintenant, c'est un vrai choix de se dire : « Oui, bon ben, on ne va pas… ». Un gîte, c'est bien. La petite bergerie, on n'est pas…

M. E : Il n'y a jamais eu de moutons, on appelle ça la petite bergerie.

Mme E : Ça va nous faire beaucoup de frais beaucoup de travaux. Est-ce qu'on a envie ? Non, pas forcément. Donc, ça, on le laisse, il y a plein de terrasses, s'il y en a un qui veut s'installer, faire des fruits rouges, faire du maraîchage. Il y a plein de terrasses, l'eau au-dessus, tout ça. Et maintenant, c'est un choix délibéré de se dire, bon, si on doit refaire le toit, on refait le toit, pas plus. Et du coup, le gîte, c'est sympa parce qu'on a quand même des… des… ouais des bonnes relations avec les gens. Les gens, on les a au téléphone un petit moment pour être sûr qu'ils veulent venir ici faire des choses intéressantes. Ce n'est pas mal et après, on confirme cette relation qui était déjà bien partie. Donc, euh… c'est toujours sympa, après, ça prend du temps quand même parce que… comme ils sont là-bas en bas. Après, quand, ils sont ici, on prend du temps pour eux, on leur montre la traite. Et puis, on les intègre aux visites à la ferme qu'on fait avec les villageois. On leur dit : « Tiens ! Mardi matin, il y a une visite à 10 h, on vous averti tout de suite, il y a 40 personnes. Si vraiment, vous ne voulez pas venir. Vous nous envoyez les enfants et si vous voulez venir en famille, vous venez en famille ». C'est sympa pour eux aussi parce qu'à l'heure de la visite, ils ont vraiment un aperçu de notre démarche et de notre aventure. Alors que sinon, on discute toujours un peu par ci par là mais ce n'est pas le même contexte. Après, ils comprennent un peu mieux.

DG : C'est intéressant, tu dis : « Je veux reprendre le camping, je ne cherche pas forcément du boulot. Au niveau revenu, on n'est pas à cran ». C'est quoi qui te motives ? C'est le ronron des dix-sept ans à la ferme et… aujourd'hui, il faut créer autre chose ?

Mme E : Ouais, moi, je suis assez créative. Il faut toujours que soit je bricole un truc soit que je fasse de la musique. Il faut toujours… j'ai horreur du vide, du quotidien là qui se répète. Alors, ça se répète jamais chez nous mais malgré tout… non et puis là, on a juste le gîte. C'est plus pour apporter quelque chose aux gens, cette dimension de donner quelque chose, quoi. Laisser un peu des traces. Semer quelques graines, ouais, comme on fait, comme tu fais, comme il y en a qui font, je me dis que ce lieu…

M. E : On n'a pas de champs pour faire des céréales, alors, on les met au camping. *[Rire de tous]*

Mme E : Non mais voilà, on est quand même dans une période où, on sent que ça bouge, on sent qu'il y a quand même une prise de conscience et… et… voilà, c'est juste… et puis les…

M. E : Le changement peut être multiforme, c'est à dire que tout peut avoir du sens. Tu peux aller dans un endroit, un camping où il y a du sens et puis même dans ton quotidien, même si tu es dans ton appart, dans ton quotidien, tu peux aussi donner un peu de sens, avec des choses simples.

Mme E : Non, et puis, c'est surtout que moi, en fait, j'ai craqué pour le lieu aussi. Pourtant, on y est passé, je ne sais pas combien de fois parce que c'est là où, on va se baigner l'été mais je n'avais pas vu cet intérieur pourtant, je pense que… c'est comme les coups de cœur, pour plein de gens, il n'est pas extraordinaire. Juste pour moi… moi je le trouve génial, les chalets, ils sont bien intégrés. Je trouve que tout va bien comme ici. Les gens nous disent : « Bon courage, mais quelle idée, machin ». Là pareil, quelqu'un qui est salarié depuis dix ans, au départ, elle m'a dit que c'était nul. Qu'il n'y avait rien à faire. Et puis là, je n'ai aucune concurrence, personne ne veut reprendre le camping comme personne ne voulait acheter cette ferme. Après, ce n'est pas un camping qui ferait vivre un couple sur l'année. Une saison au camping, ça ne peut être qu'un complément de revenu sauf que…

M. E : En parlant de revenu, on va peut-être sortir entre 4 et 8 000 €.

Mme E : Ben non, eh, attends, je ne fais pas ça pour 4 000 €.

M. E : Non mais, si ça merde une année, il ne fait pas beau et tout ça, c'est le minimum. Donc, ça ne fait pas…

Mme E : Ah ben attend, ce n'est pas ça, 8 000 € la première année parce que je compte m'investir parce que j'ai déjà… si tu pars avec un camping où il n'y a rien qui est fait et que c'est un camping qui fonctionne pas si mal. Ouais, je compte mettre une autre dynamique, il faut faire un site internet. Je veux faire des petits panneaux avec des fleurs un peu de partout là, plutôt que… ça fait vieillot, quoi. Donc, essayer de remettre un petit coup de jeune. Je veux changer un peu le nom. Et puis mettre sur le site un petit programme d'animation qui fédère les gens. Après, ils ne viendront peut-être pas tous tout le temps, machin mais… Faire un pot d'accueil, juste… qu'ils passent de bonnes vacances, c'est tout. Et puis, voilà, c'est bien parce que l'on va se baigner tout le temps au bout. Moi, il n'y aurait pas la baignade, je n'aurais pas demandé le camping, hein… clairement hein… C'est que nous l'Allier, la baignade dans l'Allier, alors que, on ne pouvait pas compter dessus quand on s'est installé ici, on voyait que c'était chouette pour le paysage et puis les premières années, on n'avait pas que ça à faire que d'aller se baigner. Mais avec les enfants qui grandissent, tiens on va faire un petit tour, et puis la baignade, ça régénère, ça fait du bien, ça…

M. E : Ouais, quand tu viens de faucher la parcelle au bord de l'eau et puis qu'à la fin, tu es sur un tracteur, tu vas piquer une tête et puis tu repars, ben… toute la fatigue, elle est évacuée.

Mme E : Eh oui, c'est incroyable et puis, c'est vivant, c'est une rivière, ce n'est pas… ce n'est pas pareil que, ce n'est pas une boutasse, quoi.

M. E : Ni une boutasse, ni une piscine.

Mme E : Et puis si l'eau, elle est un peu fraîche donc c'est agréable et très vivifiant. Ouais, vingt minutes de baignade et c'est reparti.

M. E : En plus on peut plonger, il y a un rocher.

Mm E : Moi, j'aime bien, je préfère être surchargée que ne pas avoir assez à faire. Donc comme je suis matinale. Je pense que je peux faire le ménage à 6 h 00, je monte ici pour traire, fromagerie sachant que l'on n'a pas monté un troupeau énorme. Je pense que c'est pliable et que c'est sympa pour les enfants. C'est aussi une aventure avec les enfants, normalement, on leur a demandé leur avis. Autant, quand on s'est installé sur la ferme, ben… ils n'étaient pas là, donc on ne leur a pas demandé leurs avis. Autant là, pour le camping, on leur a demandé : « Vous voulez participez ? ». Ils ont tous dit : « Oui ». Une qui m'a dit : « Ah, je vendrais bien des glaces », l'autre qui m'a dit : « Ah bien, je ferai bien l'accueil », un autre : « Je passerai bien le tracteur-tondeuse », pour le ménage, je n'ai pas eu trop de bonne volonté mais, euh… Non, mais, c'est un petit camping, je pense que c'est « goupillable », il y a d'autres campings qui ont des gîtes intégrés où il faut faire vraiment autre chose en ménage, tout ça. Là, pour moi le but, c'est d'avoir un peu du temps pour faire un peu d'animation et puis, j'aime bien passer le tracteur-tondeuse malgré tout. Ici, ce n'est pas… mais là-bas franchement, c'est un plaisir, quoi. Pareil, hein… c'est comme la baignade.

M. E : Un îlot en banlieue avec un petit jardin, c'était ton rêve, ça, hein ? Passer ton petit tracteur là autour, c'est...

Mme E : Non, non mais c'est vrai que l'on est tellement dans la pente qu'il faut tellement toujours... enfin faut calculer, quand on fait le bois, quand on fait tout que là, du plat comme ça.

M. E : Quand tu es sur du plat, tu mets un bout de jardin où tu veux, quoi. Là, il faut tout calculer par rapport à l'eau. L'eau, elle est au dessus, en dessous…

Mme E : Le machin, il faut toujours se poser la même question, c'est pentu, on fait comment ? Donc, voilà et puis ce qui est bien, c'est que ce n'est pas sur place et que justement, on change complètement de contexte. En cinq minutes de voiture, je suis en bas vers l'Allier, ombragé et puis avec plein de gens, potentiellement car pour l'instant, il y a des moments où, c'était carrément désert. Mais potentiellement et puis, je reviens ici, je suis chez moi, j'ai une belle vue et… j'ai autre chose, quoi. Donc, ouais mais quand même, c'est loin, ce n'est pas à côté. Ben, je dis : « Ben, c'est peut-être parfois ce qui me sauvera que ce ne soit pas à côté ». Si, c'est des fois bien chargé, revenir ici, retour au calme entre guillemets. Il y a toujours les jardins, tout ça mais après, il faut que l'on s'organise. Il va falloir que l'on mette quand même l'arrosage automatique pour les tomates, quoi. Certains trucs comme… où il faut que l'on s'organise parce qu'on sait que, au mois d'août, enfin, il y aura un mois où… on ne sera pas là mais bon. On va voir mais après, on a toujours eu des woofeurs, on va voir les stagiaires, l'année dernière, on n'a pas… Il y a une période où… j'avais vraiment mal au dos et où, là on en a repris. Ça nous a permis de faire pas mal de travaux et puis, c'était sympa et puis après, on a levé un peu le pied avec les enfants parce que ce n'est pas amusant pour eux d'avoir tout le temps du monde à la maison. Et puis, l'année dernière, on a dit : « Bon, ben, on n'en prend plus » et puis finalement, quand il y en a qui nous… avec qui ça passe… ben voilà.

M. E : L'autre fois, on disait : « Ben maintenant, on va prendre que des gens qui veulent vraiment s'installer ».

Mme E : Ouais.

M. E : Mais Théo, quand il est venu, il ne voulait pas du tout s'installer. Et ben, c'était super chouette, il arrivait vendredi, piano…

Mme E : En fait, on avait décidé de ne plus prendre de stagiaire et puis, surtout pas cette période mais il avait vraiment l'air sympa donc euh…

M. E : Chaque fois, ouais, des fois, il y en a, ils sont venus au mois de novembre, Gaëlle et Pierre, ils sont venus pour deux semaines, ils sont restés deux mois.

M. E : Ils étaient berger d'un grand troupeau vers Nîmes et… ils rentraient des Alpes, ils descendaient avec le camion le troupeau et eux… ils sont de Riom, ils remontaient avec leur béliers bâtés. Ils avaient fait des sacoches, ils remontaient de Nîmes jusqu'à Riom. Ils nous appellent, il faisait un temps dégueulasse. Il pleuvait beaucoup, on les trouve sur le chemin : « Est-ce que l'on peut venir chez vous ? », là on a dit, il n'y rien à faire, quoi. Et puis, eux déjà, s'ils font ça, ils méritent au moins un toit, quand même : « Ouais, venez » et puis ils sont restés, je ne sais pas combien de temps, c'était super chouette. Ils se sont installés en Creuse, non, si ?

Mme E : Non, ils sont installés à…

M. E : Non, Corrèze.

Mme E : Enfin, ben voilà, c'est sûr et puis… maintenant pour les foins c'est quand même du bonheur parce que… avec l'engrangeur, là. Autant avant, on disait : « ouais, c'est bien », on avait…

M. E : On avait une botteleuse, pas la presse, la botteleuse.

DG : D'accord. *[Rire]*

M. E : Pour faire les chars, c'était la misère.

Mme E : Ouais, voilà et puis les enfants sont plus grands, ça change quand même. Ouais, c'est plus facile pour plein de choses et puis ouais, on… les enfants, ils peuvent aussi montrer, ils peuvent aussi si on a… après ce n'est pas des mordus de la ferme non plus. Enfin, ce n'est pas des mordus des bêtes mais ils ont une idée de la ferme.

M. E : L'idée, ça ne les fatigue pas de trop.

Mme E : Ouais, enfin voilà. Oui, je voulais partir en vacances, ça fait deux ans que l'on n'est pas parti en vacances. Enfin, disons que l'on n'est pas parti en vacances tous ensemble mais bon… apparemment, il n'y a pas spécialement de demande. Ouais, on est parti sur une phase…

M.E : S'il y a de la neige, on ira aux Estables, ça ira très bien.

Mme E : Ou on fait de la musique, ou on…

DG : Oui, on en était un peu là. Qu'est ce que vous faîtes d'autre que la ferme parce qu'il y a plein de choses. On parle de la musique…

Mme E : J'ai aussi eu une scie à chantourner, l'année dernière

DG : Une scie à chantourner ?

Mme E : Comme la grenouille qui pendouille là-bas.

DG : Ouais, ouais.

Mme E : Comme ça, je mets tout… je me suis dit : « Je fais cinquante grenouilles comme ça, je les vends et je me paye ma scie ». Alors, j'ai fait mes cinquante grenouilles, j'ai payé ma scie et puis du coup, ben là quand on fait des couronnes, je peux faire des petits personnages, des petits… des petits trucs comme ça, des… ben là, ça me démange parce que j'ai préparé mes trucs. Des petits trucs comme çà, c'est sympa. Mais pas longtemps, vu que c'est arrivé il faut qu'il soit comme il faut.

M. E : Là, le bois il est épais, quand même.

Mme E : Le bois, il est épais mais je me suis rendu compte qu'avec les chutes, on pouvait faire des trucs chouettes quand même donc, je n'ai pas voulu tout bazarder là. Il y a un personnage là, qui est sorti de ma scie comme ça, quoi. Lui, là, il est rigolo, je n'ai pas voulu du tout faire un truc comme ça. Ben, il est sorti parce qu'il a voulu sortir. *[Rire]* dans des chutes, voilà. Du coup, au camping, je voudrais bien faire aussi des petites scénettes comme ça, attachées dans un arbre, un truc…

M. E : Ce qu'il y a, c'est qu'il faudra faire péter les arbres quoi. Il n'y a pas de vieux arbres.

Mme E : Ouais, il y a plein d'endroits. Ah ouais, faire… et puis voilà, quoi. Bon, puisqu'on fait de la musique, moi je me suis mise au piano.

DG : La musique, tu joues juste pour toi ou avec d'autres dans un groupe ?

Mme E : Euh… ben voilà comme on est loin de tout, c'est toujours limitant quand même, donc moi, j'essaie d'aller à l'Anita tous les quinze jours mais depuis ce printemps, je suis allée quatre fois.

DG : L'Anita, c'est… ?

M. E : Samedi matin, tous les quinze jours, il y a… ceux qui veulent qui viennent, on partage les partitions et puis, on joue mais pas pour faire un groupe, juste pour jouer.

DG : Jouer ensemble.

Mme E : Ouais, donc ça c'est sympa et puis, j'ai ramassé plein de partitions et puis, on s'entraine quand même à la maison parce que… il est à la Cornemuse et moi à l'accordéon depuis vingt ans mais à partir du moment où on s'est installé avec la ferme, on a laissé dans les…

M. E : Ça ne fait même pas un an que l'on a repris.

Mme E : Même pas un an, on fait partie d'un groupe folklorique tous les deux, la Galinette à Langeac donc on va loin pour répéter mais on ne répète pas si souvent et surtout, en fait, on danse au village vacances. Donc, les gens, ils nous voient, ils nous revoient, ils nous voient costumés.

DG : Tous les deux ou tout le groupe vient ?

M. E : Tout le groupe.

Mme E : Tout le groupe, donc, c'est eux qui viennent de Langeac pour danser.

M. E : La responsable, c'est la sœur du directeur du village, du coup l'été, quand on est à la bourre, on a juste trois bornes à faire pour aller danser.

DG : Ça va mieux.

Mme E : Ouais, c'est ça sinon… l'hiver pour aller répéter, si on doit aller à Langeac, enfin, c'est… ça nous dérange moins, quoi. Ouais, on fait ça.

DG : C'est déjà pas mal, musique, danse.

Mme E : L'accordéon, moi je suis toujours tentée… on m'avait donné un violon, là. J'ai regardé sur Youtube mais… sur internet aussi… mais on n'est pas à fond technologie et voilà, rien que pour tenir l'archet…

M. E : Là, il y a une prof de piano à la retraite donc elle donne des cours de piano aux enfants. D'ailleurs, on a acheté un piano là, sur le Bon Coin.

Mme E : On troque avec la prof de piano, elle prend de la viande, des fromages…du jus de pommes.

DG : Et les enfants, ils font d'autres activités en…

Mme E : Ah ben les enfants, en fait nous, on est plus actifs que les enfants, ben le grand, il est bac pro gestion des milieux naturels et de la faune. Donc lui, il est un peu parti dans son truc et puis, s'il ne s'était pas cassé la jambe, il serait allé chasser et s'il ne s'était pas cassé la jambe, surtout, il serait en stage donc euh…

DG : C'est pour ça qu'il est là ?

Mme E : Ouais, c'est pour ça qu'il est là…

DG : Il est où à l'école ?

Mme E : À Villefranche-sur-Saône parce qu'il est dans une MFR. La deuxième, elle est là parce qu'elle était malade hier donc, elle n'est pas allée à l'école. Le fait qu'il soit là, c'est un peu rigolo parce que c'est le même contexte que quand je faisais l'école à la maison.

DG : Tu as fait l'école à la maison pour les quatre ?

Mme E : Non, ça dépendait des années mais pendant… ben voilà, moi aussi, j'aime bien faire plein de trucs pour moi parce qu'avant, je n'avais que le matin avant que tout le monde soit levé pour bricoler et pour faire un peu de peinture.

M. E : Et un peu de musique.

Mme E : De la musique ? Ouais mais bon. Là maintenant, j'ai plus de temps parce que depuis quinze ans, j'ai eu les enfants. À partir du moment où le premier est né. D'abord, on s'était dit : « Tiens, on va avoir la maison et puis, on va avoir des enfants » et puis, il est venu tout de suite. Il y en a qui attendent des années, nous on n'a pas dû attendre longtemps mais enfin neuf mois quand même. *[Rire]* Et voilà, et voilà, et puis tout de suite enfin, cela a été tout ensemble, ça a été dur de faire tout ensemble parce que du coup, la maison n'était pas finie.

DG : Oui, c'est ça, s'installer, faire les travaux.

M. E : Une fois que tu es installé, faire les travaux, c'est la misère.

Mme E : Ah oui, non, mais c'était… moi des larmes, j'en ai versé hein… Oui, ça été raide.

DG : Oui, je veux bien le croire, ça a été raide.

Mme E : Après l'école à la maison, c'est un choix, c'est un choix de nous deux sauf que pour l'assumer. Ben, j'ai fait cavalier seule, faut dire ce qui est... lui, il était tranquille dehors et puis moi, j'avais les enfants là. Ben, faut dire ce qui est parce qu'il ne les a pas pris à la ferme non plus.

M. E : Tranquille, pas tranquille non plus.

Mme E : Donc euh… « Ah, ben non, ça à l'air de bien se passer ». Donc il passait son chemin et puis finalement trente secondes après, ça partait en vrille. Donc, ouais, ça a quand même était raide. Et puis, les deux derniers sont allés à l'école. C'était leur choix, en fait, on ne les a jamais obligé, on leur a toujours proposé, jamais obligéss. Le troisième qui a tendance à être plus timide, lui, je me suis dit que ce n'était pas un bon choix de… ouais qu'il fasse l'école à la maison. Je me suis dit que ça allait être trop difficile après pour lui.

DG : Ils ont quel âge les derniers ?

Mme E : Huit, la dernière elle a eu huit, onze, treize et seize.

M. E : Quatorze et seize.

Mme E : Ouais, quatorze et seize. Donc, non, non, ça a été raide. Même maintenant, il faut que l'on sorte physiquement tous les deux de… donc, là, il peut avoir mal au dos parce que… c'est l'hiver aussi.

DG : Oui, je pense que là, tu as très mal au dos.

Mme E : Après de toute façon, on a toujours été habitué à… on n'est pas en haute montagne mais dans notre aventure, on fait avec les risques. Avoir cet épée de Damoclès, et se dire : « comment on fait si… ». Bon, on va se dire que tout va bien se passer, bon ben voilà. Après ben, on en a un qui a failli mourir étant bébé. Euh… ben voilà. Celui qui s'est cassé la jambe, ce n'était pas prévu, c'était le jour de notre anniversaire de mariage. On ne savait pas trop quoi faire, on s'est dit : « Tiens, on va faire une balade tranquille » et puis le téléphone : « Votre fils a eu un accident, il s'est fait transporter en hélico ».

M. E : Avant de te dire, il s'est cassé la jambe.

Mme E : Voilà, donc euh…ça ne dure pas longtemps mais mine de rien, bon il est là

M. E : Avant de te dire qu'il s'est cassé la jambe, on te dit : « Il est en hélico, il a eu un accident » pendant quelques secondes…

Mme E : On a aménagé pour qu'il puisse être autonome pendant ses stages. Finalement, le camion est arrivé là, il a fallu aller le rechercher en Chartreuse et puis le kiné et tout ça...

DG : Il la fait où ?

Mme E : Vers Lyon.

DG : En formation ?

Mme E : En formation, en chantier donc, on doit aller à Lyon sud.

M. E : En plus, il faut retourner à Lyon pour aller voir le chirurgien, quoi.

Mme E : Enfin bon, c'est peut-être mieux qu'il ait été opéré à Lyon… donc euh… voilà, on sait que c'est… on sait que c'est un peu… un peu fragile mais bon, on fonctionne comme ça de toute façon. Il y en a plein pour qui, en même temps, c'était parti en étant vachement plus zen, vachement plus serein, les parents, machin et où, ça a capoté donc il n'y a pas de… il n'y a pas de règle, hein… on fait comme on peut et puis, quand ça va pas, ben ça va pas et puis quand ça va, ça va.

DG : *[rire]*

Mme E : Non, non, moi je… non maintenant, on est arrivé sur un truc où, c'est quand même plus facile, quoi.

M. E : Ce que l'on ne comprend pas, c'est que l'on en fait plus qu'avant mais on a plus de temps.

DG : Ben oui, mais comme tu dis, les enfants qui grandissent, déjà ce n'est pas les mêmes contraintes que d'avoir les quatre gosses.

Mme E : Ouais, mais on ne fait pas... ils vont à la musique juste au village mais on ne fait pas… on ne fait pas un qui fait le basket, un qui fait le machin. On l'a fait… quand je faisais l'école à la maison pour le grand et le grand, il faisait du rugby et la deuxième, elle faisait de la gym. C'était un peu pour qu'ils voient d'autres enfants mais sinon on ne fait pas… on n'est pas parti sur ce film là. De toute façon, on est loin à quelque part, on assume. Les enfants…

M. E : Aller tous les jours au Puy…

Mme E : Moi, les pleins de fois où je faisais l'école à la maison, je leur ai dit : « Attendez là, vu le temps qu'il fait aujourd'hui, on va dans le Cantal ». Ok, on fait ça, on va partir, je suis quand même partie trois semaines avec les quatre… ouais, on peut…

M. E : L'hiver, on est bien aux Estables, plutôt le soir quand il n'y a personne, parfois on fait de la luge de nuit.

Mme E : Ah, c'est sûr, toi ce n'est pas ce plan là. Moi, je suis bien sur des plans un peu fou, fou comme ça. J'aurai les enfants : « Bon allez, on va regarder un petit quelque chose comme ça. Non, mais ça ne va pas, tu as vu le temps qu'il fait là, il y aura de la neige, il n'y en a pas beaucoup mais elle sera juste gelée comme il faut. On retourne là-haut faire de la luge. Allez faire de la luge les enfants, vous allez être contents ou alors on va faire… » On va aux Estables, bon allez on récupère les enfants à l'école et on file aux Estables faire de la luge de nuit.

DG : *[rire]*

Mme E : Ben, il n'y a personne et puis, c'est gelé, quoi. Enfin voilà, quoi. Je fais toujours des trucs un peu comme ça. Je n'aime pas la routine. Alors, soit je me fais des plans pour moi, soit j'embarque… lui, il est plus train train, quoi. Plus casanier, moi, j'ai plus besoin de partir de temps à temps.

M. E : Comme ça, ça va, toi tu es contente de partir et moi, je suis content de rester.

Mme E : Ouais, voilà, il n'a pas la frustration. À chaque fois, il me dit : « Ben, profites en bien ». Et quand je dis : « J'ai besoin de partir… » cet été, je suis partie un jour et demi.

M. E : Ouais mais l'été, on est en vacances ici.

Mme E : Non mais je ne pars pas… moi je fais des petites vadrouilles, hein… Je ne pars, je suis parti une fois trois semaines, je suis partie avec les quatre. Il y a environ un an, ce n'était pas que des vacances parce que camping et… et puis en fait, je suis parti trois semaines parce que la voiture, elle m'a lâchée. Il a fallu rapatrier.

M. E : Elle était à Bordeaux.

Mme E : Je n'avais pas du tout la place pour mettre tout ce que j'avais emmené et la poussette et la draisienne et le machin, donc ça a été cocasse parce que, avant que je tombe en panne, il s'est passé une semaine où je voyais que ça n'allait pas. Et après, ça a été le garage et la suite, quoi. Et après… une fois trois semaines et on est parti une fois deux semaines en famille. Ben oui, en Italie, l'horreur, moi j'ai… c'est là que j'ai pris mon hernie discale donc…

M. E : On est parti quinze jours et elle a fait quinze jours allongée à pas pouvoir bouger de la journée.

Mme E : Donc, ouais…

M. E : Et puis alors, ils ne parlaient pas français là-bas, on ne comprenait rien. Non mais, il faut aller voir le médecin…

DG : Mais c'était où ? En Italie ?

M. E : Au nord de Venise, pour expliquer qu'on ne pouvait pas tout prendre. On ne parle pas un mot d'Italien, ce n'est pas très facile en plus.

Mme E : Enfin bref, enfin voilà. Cette année, je vais peut-être essayer de partir trois jours dans le Cantal mais s'il fait comme ça, ici, on garde la maison.

M.E : Tu veux boire le café, quelque chose ?

DG : Un peu d'eau, merci.

Mme E : Non mais la musique, ça va me prendre un coup comme ça. Avant je ne m'octroyais pas cette liberté parce que les enfants étaient plus petits, tout ça et puis là, on est hors saison, les enfants sont plus grands. Si j'ai un truc à faire au Puy et le lendemain, je vais chez une copine : « Ben tiens, je ne peux pas dormir chez toi ? » et puis le soir, j'appelle quelqu'un d'autre : « Tiens ce soir, tu ne voudrais pas faire un petit coup de musique » et puis, voilà… non mais la musique…

DG : Ça permet de s'évader un peu.

Mme E : Oui, oui bon ben voilà, moi, je vais dans la montagne, je fais des crapahutes… après voilà, c'est parce que c'est hors saison. Cet été, je me suis échappée parce qu'il y avait cette histoire de camping là, qui me travaillait déjà et puis, je me suis dit : « Tiens, si tu reprends le camping » alors que le camping n'était pas du tout à reprendre. « Si tu prends le camping : comment tu l'appelles ? Ah, ben tiens, éco-camping, au fil de l'eau, machin » et puis, j'ai dit : « Tiens, je vais regarder ce que c'est, parce que c'est sûr qu'il y en a des éco-campings et puis j'en ai vu un à Florac ». Je n'avais pas les deux derniers, les deux grands, ils étaient avec leurs copains. Et puis, il y avait deux jours et demi pas trop chargés. J'ai dit : « Allez hop, je file à Florac, je vais aller voir cet éco-camping » et puis, j'ai fait de la rando, j'ai joué de l'accordéon et puis voilà, mine de rien, je suis allée prendre contact avec quelqu'un qui m'a déjà dégrossi le travail pour le camping parce que j'ai rappelé en disant : « Tiens, tu te rappelles, j'étais passé, on avait discuté un peu » et elle, elle devait passer dans le coin, elle devait faire du vélo, elle n'est pas passée finalement. Du coup, j'ai déjà un contact avec quelqu'un qui a acheté un camping, donc qui a été dans cette démarche-là. Après, du coup, j'ai rappelé et j'ai su ses motivations parce que là, on n'est pas du tout dans le contexte de l'achat de camping mais ça peut venir après. Ce n'est pas les mêmes moyens financiers, c'est sûr entre ici et Florac sur le chemin de Stevenson. Ce n'est pas du tout le même…

DG : … potentiel.

Mme E : Potentiel de fréquentation mais j'ai vu et voilà. Moi qui ne suis jamais allée dans les campings parce que chaque fois que j'ai campé, c'était en sauvage.

M. E : Parce que, on a toujours campé en sauvage ou accueil paysan.

Mme E : Ouais, j'ai vu ce que c'était un camping et puis, voilà. Bon ben moi, ça ne me plairait pas comme elle fait ça. Par contre, ça c'est bien, ils font de la récupération de l'eau de pluie pour les toilettes. Alors, il faut qu'il pleuve mais ils ont trouvé une autre solution, *[rire]* non mais ils ont des trucs qui sont bien. Après, c'est autre chose que je recherche parce que… comme ils sont justement sur une clientèle de passage, on dit c'est bien...

M. E : L'eau de pluie, ce n'est pas…

Mme E : Non mais par rapport à l'organisation générale du camping.

M. E : Ouais, c'est des gens qui passent.

Mme E : Eux, c'est des gens qui passent. Eh ben moi, ce n'est pas ça que je veux. Du coup, je me dis : « Ben là, ça tombe super bien que ce ne soit pas le chemin de Saint-Jacques parce que moi, je ne voudrais pas des gens qui passent avec des ampoules et qui repartent… »

M. E : T'arrives pas à établir une relation.

Mme E : Ben ouais, voilà, les gens, ils passent, ils arrivent, ils savent qu'ils ne vont pas rester donc ils ne sont pas dans leurs têtes, dans l'optique de… ouais…

M. E : Le soir, tu vas voir les étoiles, le pèlerin, ça fait déjà deux heures qu'il dort.

Mme E : Donc ouais voilà, non mais c'est toujours des rencontres. Moi, je suis parti un jour et demi. Je me suis arrêtée au bord du Tarn, je me suis baignée. On avait 500 mètres à faire pour rejoindre la voiture, je retrouve l'accordéon : « Attend ! ça ce n'est pas possible ». Je vais voir la fille, je fais connaissance avec elle, elle me dit : « Non, mais moi, je fais tous les bals » parce qu'on va en bal trad depuis un an, de temps en temps, on va en bal trad alors qu'avant, on ne faisait jamais puisqu'on n'avait personne pour garder les enfants. Et puis elle me dit : « Ah ben tiens, moi, je les ai tous faits et puis je suis allée à… puis je suis allée là » donc ça fait tout de suite un contact sympa, quoi. Donc, je suis repartie avec des morceaux, je suis allée en rando sur le Stevenson, j'en ai fait pour les quarante ans, là.

M. E : Tout ça en un jour et demi.

Mme E : Oh ouais. *[Rire]*

M. E : Moi, j'ai trait.

Mme E : Moi, je suis matinale. C'est du bonheur, tout ce qu'on peut faire le matin là. On a l'impression de gagner… et puis bon, en rando, il n'y a jamais personne parce que moi, je fais une rando, je suis rentrée à la nuit, enfin, je suis partie, il n'y avait personne et puis le matin, je suis partie tôt donc il n'y a personne non plus, hein…

M. E : T'aimes pas les gens, toi ?

Mme E : Non mais avec le camping, je me dis : « Faudra le faire quand même ».

M. E : Non mais quand on est dans un endroit en pleine nature, on n'aime pas quand il y a du monde. Mais bon après, ça ne nous gêne pas, au village vacances quand, il y a plein, plein de monde, ça ne nous gêne pas du tout en fait. Ce n'est pas pareil.

Mme E : Ce n'est pas le même contexte.

M. E : C'est vrai que quand on est dans la rivière, ça nous saoule quand il y a des groupes qui arrivent qui gueulent et tout ça parce qu'en fait, le monde, on l'associe au bruit, quoi. Ben oui, c'est souvent…et après, quand un endroit, il y a du monde…

Mme E : Oui, le camping, je sais qu'il y aura du monde mais peut-être que je pourrais aller me baigner parce que je me suis repéré un coin où personne ne va. *[Rire]*

M. E : C'est vrai que l'on a un coin en plein milieu du village vacances.

Mme E : Oui, mais pas celui-là.

M. E : Oui mais même celui-là, il n'y a personne, hein ?

Mme E : Le fait d'être en gestion… moi en fait, j'ai fait… j'étais salariée cette année, ce n'était que deux jours et demi mais salariée c'était horrible, horrible. Il y a des journées qui m'ont paru longues. Je ne pouvais rien faire de perso. Là, je sais que je vais m'installer ma petite cuisine, comme ça, si on est à la bourre à la maison… je n'aurais pas pu faire ça à

temps plein sans me décharger du travail de la ferme en bas. Ce que j'ai fait en salariée, je ne le referais jamais de ma vie. Faire une troisième fois le ménage à un endroit où c'était déjà nickel.

M. E : Parce que, si c'est qu'il reste deux heures et il faut faire quelque chose, euh…

Mme E : Il faut meubler, je ne peux pas. Donc, c'était comme ça qu'elle fonctionnait, celle qui était là depuis dix ans. Je n'ai pas pu faire des animations, déjà, en faisant les espaces verts en faisant ce qu'elle faisait, je dépassais ses compétences donc après, c'était trop compliqué au niveau humain, quoi. Donc voilà, moi, s'il n'y a personne, je me fous dans un chalet, je joue de l'accordéon et puis…voilà, quoi. Ou je fais des papiers ou de l'étiquetage pour la ferme, je descends mes savons, je les prépare ou je descends mes sirops, voilà…La cueillette, je ne peux pas la faire pour l'aspérule mais après, je peux faire de l'étiquetage. Toujours des trucs à faire pour me décharger ici, et puis voilà. Même si je suis… je peux prendre mon linge.

DG : Prendre la lessive ?

Mme E : Moi, je trouve aussi que ce n'est pas mal aussi que les gens, ils voient que l'on vit comme eux et que l'on a aussi… que l'on a le quotidien à assumer, après si je fais que des trucs perso que je ne m'occupe pas des gens, ça ne va pas le faire mais voilà… Si je fais des petites bricoles, les trucs que je fais à la scie à chantourner. Je trouve ça intéressant pour les gens aussi. Et puis là, je me suis dit : « De toute façon, il y a plein d'idées, plein de trucs à faire parce que là, les rouleaux de papier toilettes, il va bien falloir qu'ils les jettent, ils vont les laisser et puis, on bricolera avec les enfants ». Et puis, j'aimerais bien faire une œuvre, je ne sais pas encore quoi mais… faire une œuvre comme on fait un truc et puis… les gens, les enfants, ils passent. On avance quelque chose et puis l'année d'après, on continue la chose et… Je ne sais pas quelle forme cela prendra, je n'en sais rien. De toute façon, pour l'instant, ce n'est pas encore acté donc… Ouais, je trouve aussi que c'est sympa que les gens, ils se disent : « Tiens, ben moi je vais faire un peu de peinture, des petits panneaux », des trucs comme ça mais qu'ils aient aussi un peu… une pierre à apporter à l'édifice et que… ouais, ils s'impliquent et puis s'il y en a qui veulent faire, je ne sais pas, des jeux que je ne connais pas des activités, des trucs, ben, qu'ils y aillent, pas de souci et que cela soit un peu, un camping… ouais pas communautaire, pas à ce point là mais quand même participatif plus ou moins parce que les gens, si on les met à l'aise, après ça peut… ouais ça peut lever des barrières. C'est ça qui est intéressant aussi parce que les gens, ils sont pris dans leur quotidien, ils arrivent dans un lieu. C'est sympa mais on n'ose pas forcément, euh… on reste chacun dans sa manière de voir, de fonctionner et les vacances justement, c'est là où… on peut lâcher plus et du coup, tu as des choses, je pense qui peuvent ressortir des gens et les épater eux-mêmes, quoi. Il y a des choses, des fois tu dis : « Il y a des choses que je ne savais pas ». Je ne sais pas moi. Ne serait-ce que danser, de la musique trad, danser, il y a en a qui pensent, ouais, je ne vais pas y arriver, je ne sais pas faire mais si on les laisse dans un contexte où ils sont à l'aise où… euh…ils n'ont pas peur du regard des autres. On peut leur faire sortir des chouettes trucs ou alors en bricolage. Ouais et tous ces gens, ils repartent un peu… je ne sais pas, pas…. pas grandis, ce n'est pas… ce n'est pas… mais… oui, oui, c'est le contexte, qu'ils se disent : « Ouais, c'était vraiment chouette ces vacances mais… de l'intérieur, j'ai vécu autre chose, quoi »… Ils rechargent les batteries et puis moi je fais la sieste. Cette année là, c'est la… j'avoue que pendant quinze ans, j'ai donné pour mes enfants, l'année dernière, j'étais un peu sur la… sur la surprise : « Ben tiens ; les enfants ne sont plus là… un peu le vide, comment je gère mes journées maintenant que je n'ai plus les enfants ? ». J'ai bien réussi mais voilà, c'était quand même un peu déstabilisant et puis… « Qu'est-ce qu'on fait ? » et puis des trucs qui ne fonctionnaient pas, des doutes aussi : « Est-ce que l'on reste là ». Moi, j'ai mal au dos, ici, c'est pentu, plein de doutes et en fait, moi, j'avais envie d'aller en

montagne. Donc un peu en phase de doute et puis là, d'aller au camping, de voir des gens qui disent : « De toute façon… »

M. E : Toi ici, tu restais parce que c'était plat et toi avant, tu voulais aller à la montagne, c'est ça ?

Mme E : Non la montagne et…

M. E : Oh là là ! Qu'est ce que vous êtes parfois pleine de contradictions.

Mme E : Non mais voilà, bosser en montagne non, et puis il y a trop de monde. Les gens de la montagne, ce qu'ils me disaient : « Ce qui est chouette chez vous, c'est que l'on peut voir loin ». C'est vrai que l'on va sur un plateau, on voit loin. Quand on va en montagne, à moins de monter au sommet, on ne voit jamais loin.

M. E : Ben, tu fais la ferme du sommet du monde.

Mme E : C'est toujours un peu comme ça, donc l'année dernière c'était une phase un peu et puis après, j'ai fait des trucs, la scie à chantourner, c'était l'année dernière, les cosmétiques, c'était il y a deux ans. J'ai toujours une petite aventure comme ça. Donc là le camping, ça va être un gros morceau mais il y aura des petites aventures dans la grande aventure et puis là, cette année, c'est la totale parce que là, je m'autorise à faire du… une méthode de relaxation qui est super intéressante et j'avais déjà essayé quelques bricoles, fait comme ça, une séance d'essai de pilate par ci, une séance d'essai par là. Ça ne m'a jamais tenté ce truc là, je ne sais pas, il faut aimer et puis, il y en a qui… voilà je n'ai pas trop expérimenté mais j'ai l'impression que j'ai trouvé quelque chose qui me plaît. Alors d'abord, je me prends ma séance pour moi hebdomadaire en allant au Puy plus le chant parce que je fais parti d'une chorale. J'ai fait une chorale ici pendant dix ans, cela ne me convenait plus, c'était le dimanche et puis, c'était le répertoire qui n'était pas extraordinaire, là du coup…

M. E : Le dimanche, ah ouais et c'est quand l'autre ?

Mme E : Ouais, le dimanche mais c'est une fois par mois.

DG : C'était où la chorale ?

Mme E : C'était une chorale itinérante chez les uns chez les autres. Ouais, ça tournait, c'était sympa, hein… mais j'en ai fait dix ans donc c'était chouette mais j'avais envie de chanter dans un autre répertoire donc je me suis mis dans cette chorale « … », les chants occitans et là du coup, c'est une autre approche du chant, c'est autre chose, c'est une autre dimension. Donc ça, c'est vraiment chouette et puis l'accordéon pas plus que jamais mais quand même, plus qu'avant. Plus qu'avant…

M. E : Avant tu avais beaucoup joué au début mais ce n'était pas…

Mme E : Bon ben voilà, là c'est parce que c'est l'occasion mais… mine de rien, on a quand même besoin… même si on habite là, on a quand même besoin d'extérieur pour s'inspirer, pour créer, pour être dans… être avec d'autres même pour la musique, ça…ça n'a rien à voir quand on joue tout seul et quand on joue à plusieurs.

DG : Bien sûr.

Mme E : Bien voilà et puis avec les enfants, on fait pas mal de trucs sympa. Donc là, on est arrivé à un point d'équilibre que l'on va perturber avec le camping.

DG : *[Rire]*

Mme E : Donc, c'est vrai, c'est juste arrivé là avec toutes ces années avec les enfants et tout, c'est juste arrivé à un truc un plus pépère et… bon. Ouais, comme j'ai dit, quand j'ai commencé à bosser au camping, jamais je pensais reprendre le camping…

M. E : Il faut jamais rien faire que l'on ne connait pas parce que…

Mme E : C'était pour… c'était pour avoir un à côté parce que c'était… J'ai dit : « Tiens, pourquoi pas mais euh… ? »

DG : En fait la salariée qui gère le camping, elle a arrêté parce qu'elle a la retraite ou…

Mme E : Non, elle va partir, elle va changer de région.

M. E : En fait, c'est marrant parce que ça c'est fait… elle a deux filles dans la même classe que notre fille, donc on savait qu'elle allait partir parce qu'elle avait trouvé un compagnon et… mais on ne savait pas tout à fait quand…

Mme E : je ne savais pas si elle ferait l'année prochaine.

M. E : Ça fait dix ans qu'elle y est et nous la seule année où ça nous intéresse, et ben, elle nous laisse la place, ça tombe bien, quoi.

Mme E : Ça tombe quand elle part. Je ne savais pas si ça serait après la saison, après peut-être que je l'ai poussée parce que de faire, enfin de lui dire : « Quand même, le camping, il y a plein de trucs à faire et… ». Elle s'est peut-être un peu… je n'en sais rien en même temps. En même temps, elle, c'est quelqu'un… On en parlait avec quelqu'un d'autre, tu bosses l'été, tu es tranquille l'hiver. Elle disait : « Ouais mais moi, j'en ai marre de bosser les étés ». Alors que moi, j'aime bien bosser l'été. Elle m'a dit : « Ouais là, ça s'est bien passé pour ton boulot ? » Moi, j'ai dit : « Ouais, j'ai passé de super vacances » alors qu'on a bossé tout l'été et que je suis partie un jour et demi.

M. E : Ouais mais tu travailles dans un contexte de vacances, ce n'est pas pareil.

Mme E : Ouais tu travailles dans un contexte de vacances.

M. E : Ouais à la ferme, il y a du boulot, enfin, quand tu as fini les foins, ce n'est pas beaucoup de boulot mais en fait tu vois que des gens qui sont en vacances et euh...

Mme E : Parce qu'on n'a pas les moissons et tout ça parce que…

M. E : Oui bien sûr parce que du coup après il faut recasser les champs mais… même si, tu as beaucoup de boulot, il fait chaud, les bêtes, il faut quand même…il faut changer les parcs et tout. Quand tu vois que des gens qui sont en vacances, c'est plus léger.

Mme E : Ne pas être à la ferme où il y a toujours les bêtes qui s'échappent et tout ça.

M. E : Elles ne s'échappent pas parce qu'il n'y a pas de parc.

Mme E : Ouais, bon d'accord.

DG : *[Rire]* Des fois, il faut aller les chercher loin ?

Mme E : C'est un truc, j'en ai ras le bol. Non mais il y a des trucs qui me pèsent sur la ferme, il y a des trucs qui me pèsent sur la ferme.

M. E : Ouais, allez, cette année, elles ne sont pas sorties dix fois.

Mme E : Là-bas au camping, je vois que des gens qui sont contents.

M. E : Des fois, il n'y a pas des gens qui s'échappent ?

Mme E : Non, *[rire de tous]* le but tu vois le but…

M. E : Ah ouais mais c'est grillagé le camping, il y a un grillage qui fait un mètre cinquante de haut. Nous ici, c'est la grande liberté

DG : *[Éclat de rire]*

Mme E : Ouais enfin voilà, ça c'est un truc, on n'a pas du tout la même vision des choses. Lui, il est beaucoup plus tranquille, moi je suis toujours en train de voir les merdes qui vont arriver sur le coin de la figure.

M. E : C'est comme ça qu'elle arrivent.

Mme E : Ouais, je n'en sais rien, enfin bref.

M E : C'est vrai que quand tu as dit que quand Dominique est arrivé : « Je ne l'ai pas reconnu » tout de suite, je me suis dit : « j'espère que ce n'est pas un contrôle parce que… »

Mme E : Ouais ah, tu avais oublié aussi.

M. E : Non, on l'avait noté.

Mme E : On l'avait noté mais on avait quand même oublié, toi aussi d'accord.

M. E : Ce matin, je n'avais pas pensé que c'était déjà 9 h 00.

Mme E : Moi, j'ai eu peur pour moi parce que je me suis dit que finalement…

DG : Ouais, je n'avais pas rappelé parce que…

Mme E : Vendredi, on avait annulé mais on n'a pas pu faire ce que l'on voulait.

M. E : En fait, tu aurais pu venir vendredi.

Mme E : Parce qu'il y avait le troisième qui était malade. Ils ne sont jamais malades mais… nous vendredi, on avait prévu aller à Chaudes-Aigues se faire un petit truc… un spa, là.

M. E : Pour mon dos, là.

Mme E : Mais on ne le fait jamais, c'était l'occasion, on a dit « Allez, on se prend une journée pour nous ».

M. E : Ce n'est pas pour ça, c'est qu'en faites…

Mme E : Oui, il a acheté une cabrette, il l'a…

M. E : Au Monastier

DG : Au Monastier ?

Mme E : Ouais à un gars qui est prof de trompette.

M. E : Ouais, en fait le pied n'était pas accordé, on la envoyé à un cabrétaire dans l'Aubrac après Chaudes-Aigues en disant : « Ce sera chouette, on ira un peu là-bas, et on passera à Chaudes-Aigues » et puis en fait, ils étaient fermés et on a regardé que la veille, alors on a dit : « Ben, on ne va pas y aller ».

Mme E : Comme on avait aussi le groupe folklorique aussi le soir et puis que j'avais fait de la musique dans la semaine. Ça faisait pas mal. Donc voilà, on a dû mettre un peu le holà et puis de toute façon, comme il y en avait un qui était malade. Je suis restée là sinon ça aurait fait une journée sympa parce qu'il y a la plus grande collection de cornemuses du monde. Un musée…

M. E : Hallucinant, un village qui ne paye pas de mine mais je ne sais pas, le maire a dit : « Ouais, c'est le pays de la cabrette », et ils ont des quantités de personnes qui leurs amènent

des… ils ont des cartons… et là, ils vont tripler la surface, c'est énorme. Des trucs de Hongrie, de partout, de partout, de partout.

Mme E : Une fois que ça a pris le truc.

M. E : La plus grande du monde, des machins, un gars de l'aéronautique à Toulouse qui s'emmerdait. Il a refait tout un truc en truc de titane qu'il a récupéré de la fusée Ariane. Bon après, ça fait bizarre mais bon…le barjot, quoi. Des vieux trucs, enfin bon…

Mme E : Le genre de journée que l'on aurait bien aimé prendre mais bon, en même temps, ce n'est pas … j'avais déjà bougé.

M. E : Ils ont de l'ivoire de mammouth, c'est un truc, c'est… l'ivoire d'éléphant, tu n'as pas le droit, c'est interdit. Par contre les mammouths, le commerce est libre de l'ivoire alors que ce n'est pas durable du tout. Enfin moi…

Mme E : On trouve des mammouths dans la toundra en Russie.

DG : Ah ouais, ils en trouvent souvent ?

M. E : Ouais apparemment, alors les très belles défenses, ça va dans les musées mais il y en a plein qui ont des défauts, des défenses un peu plus petites, ils n'en veulent pas, alors il y en a qui font du commerce, 52 € le gramme, c'est plus cher que l'or. Est-ce que des 52 €, il y en a un peu qui va au mammouth ? Tu me diras, je ne sais pas s'il en a besoin.

Mme E : C'était intéressant parce que le gars, il voulait une cabrette. Il y avait trois mois et demi d'attente pour avoir une cabrette, du coup, il a dit : « Je vais me faire, me fabriquer ma cabrette ». En fait, il s'est rendu compte qu'il fallait d'abord fabriquer ses outils pour faire la cabrette.

M. E : Parce qu'on ne trouve plus les outils. Il y a quinze ans, maintenant il a tous les outils de… mais bon il y a un an et demi d'attente.

Mme E : Bon, une fois qu'il a eu tous les outils, il a dit : « Bon, je ne vais peut-être pas m'arrêter avec ça ».

M. E : Bon, et puis c'est… enfin la quantité d'outils qu'il a fallu construire. Mais c'était intéressant.

Mme E : Perdu dans la campagne, comme ça. Parce que le musée…

M. E : Un tout petit village, huit maisons, dix maisons. Pareil des accordéons, ils en ont des centaines des milliers, des vielles…

Mme E : On ira peut-être dans l'hiver. Moi, j'aimerais bien y aller parce que, il y a de la géothermie à Chaudes-Aigues. Il y a un super musée de la géothermie… Enfin voilà, tu as bien bossé toi *(à son fils) ?* Par rapport aux autres qui sont en stage, tu n'as pu que mieux avancer en même temps.

M. E : Tu voulais voir d'autres trucs ?

DG : Non, on a bien avancé déjà.

M. E : Tu voulais jouer un peu de musique, toi ?

DG : Il y a vraiment plein de choses qui sont très intéressantes par rapport…

M.E : Allez, joue un peu, joue-nous la mazurka d'Auvergne.

Mme E : La mazurka d'Auvergne, ouais mais tu joues avec moi.

M. E : Allez, mets toi un peu plus loin.

DG : En tout cas cela répond à plein de questions…

M. E : Alors, on a deux questions, on se demande : « Comment on s'en sort ? »

Mme E : Financièrement : « Comment, on s'en sort ? »

M. E : On se demande comment on s'en sort et du coup en opposition, on n'a vraiment pas l'impression de ne pas faire des trucs exceptionnels ou qui…

Mme E : Car là, tu ne nous vois pas dans le gros stress, là.

M. E : Non mais c'est vrai, on n'arrive pas à comprendre. C'est vrai quand tu me dis : « vos charges, ce n'est pas gros » mais on a du mal à projeter, à part les emprunts : « Comment les fermes de notre taille, elles pourraient avoir des charges plus importantes parce qu'on n'a pas l'impression d'essayer de ne pas dépenser plus que ça ».

Mme E : Puis nous, on court l'été, tu sais pourquoi, on court ? On court parce qu'il y a la baignade l'été.

DG : *[Rire]*

M. E : Non mais ce n'est pas que pour ça.

Mme E : Mais si ! Parce que s'il pleut, on court beaucoup moins, on n'a pas à arroser les jardins et on ne va pas se baigner.

M. E : Entre midi et deux, on y va quand il n'y a personne mais on n'est pas des branleurs.

Mme E : On n'est pas, non mais attends, on n'est pas des… on fait toujours quelque chose. Non mais c'est bien, attends, c'est bien par rapport à d'autres de se dire : « Ouais, on est à la course parce qu'on gère la baignade ».

DG : C'est extraordinaire, c'est une perle.

M. E : Non, mais c'est une perle mais on ne comprend pas pourquoi, on est…

DG : Non mais par rapport à ce que tu me dis, vous avez quand même tout organisé pour que la ferme, elle dépense moins. Ce n'est pas du tout le cas des fermes en général. Les fermes, elles dépensent toujours plus parce qu'il faut grandir parce qu'il faut dépenser plus. Vous tout est calculé pour être autonomes, quoi.

Mme E : L'engrangeur qui nous a coûté 400 €, c'est du bonheur, du grand bonheur, on attend tous les chars, là.

DG : Vous avez diminué les charges et en général sur une ferme…

M. E : Pourquoi les autres ne font pas ça ? Tu vois moi, parfois quand je fais la visite, alors il y a un truc qui est bête parce que ce n'est pas tout à fait vrai mais je leur dis, au fond, c'est ma vision des choses, en fait je me demande si dans un ferme comme la nôtre, les projets que l'on doit avoir, c'est de ne pas en avoir parce que si tu as tout le temps des projets pour te développer, au bout d'un moment tu vas bouffer le voisin et puis tu vas avoir des charges et tu vas changer de pallier, tu vas… et ce n'est pas évident, c'est ce que je disais pour les jus de pommes, ce n'est pas évident de se dire : « On se contente de ce que l'on a, quoi ». Même pour les chèvres, on se disait…

Mme E : Moi, j'ai besoin d'avoir des projets tout le temps.

M. E : Oui mais tu n'as pas des projets de développement parce que la ferme, on n'a jamais assez de… tu vois un bâtiment qui fait à peu près pour trente-cinq chèvres. C'est sûr que 80 % des paysans, ils vont dire on prend dix chèvres de plus.

DG : Ils auraient mis soixante-dix chèvres.

M. E : Ouais mais tu vas casser la montagne, tu vas faire un bâtiment, tu vas mettre dix ans avec tes trente chèvres en plus pour payer ton bâtiment. Quel intérêt ? Ouais, ça dépote au marché mais si ça part tout au crédit, moi je ne suis pas là pour le Crédit agricole, moi. C'est difficile de dire ça.

Mme E : On a un truc qui va marcher ou un truc qui ne va pas marcher, il y a aura toujours…

M. E : C'est chiant quand tu vas au marché quand tu ne peux pas vendre. Si tu vends pour gagner le même revenu, ça sert à quoi ?

DG : Pourquoi ils ne font pas ça, il faut remonter la politique, les trente glorieuses et le consumérisme,…tout entreprise, elle doit se développer, quoi.

M. E : Ben, pas forcément.

DG : Ben oui, vous faites la preuve que non et c'est vachement intéressant.

Mme E : On a une voiture qui est en fin de vie qui a bossé mais toi tu ne veux pas.

M. E : Ouais mais c'est parce que j'aime bien moi mais après on aurait les moyens d'en acheter une autre.

DG : Si elle tombe en rade vous ne resterez pas sans voiture ?

Mme E : Moi, c'est pareil le camping, je veux que ce soit sympa mais quand même… la première chose que je vais faire, c'est diminuer le nombre d'emplacements. Faire des trucs où les gens, ils soient mieux parce que, quand je suis allée à Florac, c'était les gens les uns sur les autres. Moi, ce n'est pas ce que je voudrais.

M. E : Et puis vivre, ils vivent en système concentrationnaire toute l'année pour la plupart et puis tu vas les emmener vivre en système concentrationnaire, alors les poulets, ils n'ont plus le droit d'y être et puis les gens, ils doivent continuer à y être. C'est un peu dommage, quoi. Nous on veut des touristes label rouge, nous. Qu'ils puissent aller se promener dehors.

Mme E : Non mais ce n'est pas la même démarche, comme j'ai dit à la mairie : « Ça ne va pas être la révolution, le camping, ce que je vais faire » mais quand même…

DG : C'est la démarche qui est très intéressante.

Mme E : Et puis moi je parle couramment allemand quand même.

M. E : C'est pour le système concentrationnaire ? *[Rire]*

Mme E : Non mais je veux dire que les Allemands, c'est une ouverture. Non mais on s'en ne sort pas si mal. Moi, si je veux aller faire de la scie à chantourner, faire un tour dehors… Après là, je suis aussi dans une phase, tu viens dans une phase où dans ma tête et dans la saison, j'ai besoin de repos.

M. E : Normal.

Mme E : Ce n'est pas ça, les autres fois, j'avais peut-être besoin de repos mais je ne me l'accordais pas mais là je n'ai pas envie d'aller faire du bois comme j'ai fait, là parce que moi, j'adore aller dehors et nettoyer parce qu'il « poude » les frênes l'été pour que les chèvres, elles aient à manger alors derrière, il faut bien faire les fagots et moi j'adore faire ça mais là, je n'ai pas envie parce que, je sais aussi qu'après, ça va s'accélérer, là, on a un mois et après, il y a différents travaux qui vont venir. C'est un peu… pas le calme avant la tempête mais ça ne va pas être la tempête non plus mais il va quand même, il va y avoir des démarches, des trucs et je n'aurais pas la même disponibilité non plus dans ma tête. Donc là, j'en profite pour faire de la musique, pour faire ce que j'ai envie de faire. Ouais, je n'ai pas envie d'aller… J'ai

envie d'aller dans les terrains mais pour promener. Je vois tout ce qu'il y a à faire parce que de toute façon, on pourrait installer trois familles que l'on n'arriverait jamais à faire tout ce qu'il y a à faire donc… ce n'est pas comme les vaches qui vont sur du plat et qui vont manger ce qu'il y a au bout du pré. On a toujours à faire mais là, ce n'est pas que je n'ai pas l'énergie, c'est juste que je veux la mettre pour moi.

M.E : C'est un truc, c'est que l'on vit à l'écart du village et du coup, on ne dépend pas du regard des autres. C'est vachement important parce que des fois, déjà, quand on prend du temps, on a mauvaise conscience. Alors on n'a plus ça mais avant, on avait souvent mauvaise conscience parce que cet après-midi on… ouais mais attends, tu ne crois pas que l'aurait ça à faire ? On avait mauvaise conscience de s'accorder du temps à part l'hiver quand il fait mauvais, ce qui est un peu bête mais aussi, on n'a pas le regard des autres parce que, un gars qui ne laboure pas, s'il n'a pas de rendement, c'est qu'il n'a pas travaillé quoi. Alors que celui qui a labouré, s'il n'a pas de rendement, c'est le climat. Tu fais tes jardins, tu mets du BRF, tu fais des butes, tu n'as pas grand-chose, ah ben voilà, à tout vouloir faire pas comme les autres, les écolos, c'est bien fait pour votre gueule. Par contre, tu fais ton jardin, tu fais comme le voisin, tu n'as rien, ah ouais, c'est qu'il n'a pas plu, quoi. Même chose quand tu ne ramasses pas ton frêne à la bonne période, tu fais ce que tu veux, tu es chez toi, quoi. Si, c'est au village, tu as le regard des autres, c'est quoi ce fainéant, c'est quoi ce machin. Alors que là, il y a une espèce de barrière et puis, ils te disent : « Ils ont quand même l'air de s'en sortir ». Nous, on se sent beaucoup plus libres de faire comme on veut, quoi. Il y a en a parfois qui me charrient au conseil.

Mme E : Des fois je reviens de la plage avec la serviette autour du cou.

M. E : Moi, je ne le fais, ça quand même. Toi, tu passes pour une « fainiasse ».

Mme E : *[Rire]* Moi, je suis debout avant.

DG : *[Rire]* Personne ne peut dire ça parce que, tout ce que vous avez fait et mis en place, c'est quand même…

Mme E : C'est moi qui dois lui donner des coups de pied au derrière.

M. E : Hier soir au conseil, il y a un paysan qui m'a dit, je lui ai dit : « Tu as trait ? » parce que lui ; il trait toujours après le conseil, il commence à minuit même quand il n'y a pas conseil. Alors je lui dis : « Alors, tu as trait G… ? ». Il me dit : « Non mais je ne trais plus moi, je fais comme toi, moins j'en fais, mieux c'est ». *[Rire de tous]* Ben, je lui dis : « Ben mon gars, tu n'as qu'à prendre des chèvres, moi j'aimerais bien les traire ». Alors, il l'a dit en se marrant mais il l'a dit quand même. Voilà, mais bon, moi c'est mon...

Mme E : Bon après, ils sont comme nous, ils se demandent comment on fait, nous on est les premiers à se demander, alors on ne peut pas leur en vouloir de…

M. E : Ça va te choquer mais il y a deux ans, on a les trois-quarts de la FNSEA qui sont venus faire une visite de la ferme.

DG : C'était qui ? Des anciens ?

M. E : Ouais, des anciens de Vendée.

DG : Ah ! Ouais, mais de Vendée, pas de la Haute-Loire.

M. E : Ouais mais ceux de la Haute-Loire, ils ne seraient jamais venu. En fait, ils sont venus au village vacances l'année d'avant et puis le gars du village vacances, il leur a dit : « Ouais, il y a des jeunes qui sont en bio, c'est intéressant ».

Mme E : Des jeunes.

M. E : Enfin des jeunes, ouais, il est venu avant pour ne pas aller envoyer voir des hurluberlus. Il m'a dit : « Ouais, ça a l'air réfléchi, ton truc ». Enfin, on en a parlé, quoi. Donc il a inscrit des groupes et là, on est tombé sur des anciens de la FNSEA qui avaient en moyenne 300 hectares les mecs. Eh ben écoute, la plupart, ils n'avaient pas d'intérêt à nous le dire parce qu'ils s'en foutaient, quoi. Sur les trois groupes, il y a peut-être un tiers des paysans qui sont venus me voir en me disant : « En fait, nous quand on était petit, on avait des fermes comme vous et la connerie que l'on a faite, c'est qu'à un moment, on a voulu se développer et aujourd'hui, on ne peut plus s'arrêter » et moi je le comprends parce que j'en ai parlé avec des gens du secteur qui euh… étaient en conventionnel, dans la merde, qui voulaient changer de production. Ils avaient tellement d'endettement qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, ils ne pouvaient pas réfléchir à ça. Ils disaient, en fait, alors qu'ils gagnent peut-être plus que nous, mais peu importe, ils disaient : « On n'a rien le temps de faire, quoi, et tout ce que l'on fait, on est tellement à la course que.. » du coup, ils ne le gagnent pas parce que ce n'est pas pour eux. Il y en a un, le mec, il avait 15 hectares de semences de haricot, 30 hectares de semences de petits pois et 600 hectares de reste, quoi. Ils disaient : « En fait, on a des grosses machines, on a des employés et puis on a… »

DG : Heureusement qu'il y a des gens qui se posent des questions quand même.

M.E : Il disait : « À un moment, on y a cru… ». Quand il y avait la visite, j'avais la pression par rapport aux gars de la Fédé parce que moi, je n'y connais pas grand-chose et j'étais épaté par la question de technicité. Par exemple, pâturage tournant, broyer les refus, ben moi, je n'ai pas la mécanique, je ne peux pas aller broyer les refus. Je suis obligé de les faire manger par les bêtes donc il faut que je le gère correctement, il faut que j'identifie les parcelles qui sont précoces, celles qui sont plus tardives et euh…en fait, il y en a beaucoup qui regrettent le système dans lequel ils se sont mis mais… il y en a beaucoup qui ne peuvent plus en sortir quoi. Et puis, tu as encore des jeunes qui sont à fond dedans, quoi.

Mme E : Après, c'est difficile pour moi de bosser à deux avec cette vision des choses qui… que l'on a qui est différente, hein… pas la vison des choses mais avec une manière de fonctionner…

DG : Est-ce que ce n'est pas… ?

Mme E : S'il était comme moi, ce serait infernal, si j'étais comme lui…

DG : Ce ne serait pas possible autrement.

M.E : Si elle était comme moi, ce serait l'anarchie et si j'étais comme elle, je pense que ce serait invivable.

Mme E : Non, mais là, tu vois par exemple, ça il faut que je vois si ça va dans la baignoire qui est dehors et qui va servir de spa. Là, il y a de la neige mais il va y avoir un spa. Il faut attendre qu'il fasse beau parce que comme… on a l'eau de source gratuite, on a les panneaux solaires. Quand il fait beau, on ne paye pas l'eau chaude. On a essayé chez ma belle-sœur, elle l'a payé 4 000 €. J'avais trouvé ça agréable, on a quand même des problèmes de dos. Je me suis dit : « Tient, ce n'est pas mal » eh ben le lendemain, on avait une journée Accueil Paysan à Brioude, je jette un œil sur le Bon Coin, je vois une baignoire en fonte.

M. E : Donne baignoire en fonte

Mme E : Je ramène la baignoire et hop, je suis équipée pour le spa.

M. E : On est dehors, on regarde les étoiles.

DG : *[Rire]*

Mme E : Et ça nous coûte rien, les gens, ils hallucinent quoi, parce que l'idée de faire du feu sous la baignoire, c'est bien mais il faut quand même que tu alimentes un feu.

M. E : Il faut le gérer parce que…

Mme E : Il fait trop froid, il fait trop chaud, alors que là, il y a juste un sas devant la fromagerie. Alors, on fait ça l'hiver, pas l'été, ça ferait rentrer les mouches.

M. E : Il n'y a pas d'intérêt quand il fait chaud dehors.

Mme E : Il n'y a pas d'intérêt, on va se baigner à la rivière, on a plus besoin d'aller dans l'eau froide mais là, c'est vrai que c'est hyper agréable et ça nous coûte rien.

M.E : Alors, il y a des plaques, des intercalaires de palettes de bouteilles, alors on ferme, on laisse passer que la tête pour fermer pour pas que toute l'eau chaude, elle s'échappe, quoi…

DG : *[Rire]* La réponse… tout à l'heure tu m'as dit : « On ne sait pas comment on y arrive », la réponse, elle est là. Vous pouvez vous permettre d'avoir un spa.

Mme E : C'est vrai que les gens quand on leur dit, ils disent : « Vous avez un spa ? ». On ne peut pas y aller à plusieurs mais on aime bien aussi, notre moment à nous.

M. E : Peut-être un jour, on fera du catamaran sur Naussac parce qu'on a un catamaran. Un copain, il m'appelle, il me dit : « Une voisine, elle a perdu son mari, elle donne son bateau ». Je dis : «Ben, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse. Il y a la remorque ? » « Ouais, elle donne la remorque » moi, j'y vais pour la remorque et j'ai récupéré le bateau. Le catamaran, on s'en fou mais on a au moins la remorque. Du coup, on a un catamaran là-haut vers le tunnel. Je ne sais pas si on arrivera à le monter mais… on a même trouvé un coin où le gars, il nous laisse un terrain au bord du lac. Moi, je t'ai dit : « Tu mets le catamaran au camping en tente insolite, tu bricoles un truc ». Ils dorment sur le catamaran ?

Mme E : On peut, ouais. J'ai pensé dans un cadre, un canoë enfin, j'ai pensé à des trucs. Peut-être mettre une tente viking, ça peut être rigolo. Pas faire un camping à thème mais juste dans un coin où…tu mets, ça peut être sympa.

DG : Tu ne manques pas d'idée de toute façon, tu vas trouver pour faire une originalité…

Mme E : Juste dans un coin si tu mets une tente médiévale… ça peut être sympa.

M.E : On est allé à C… tu vois où c'est, enfin, ils ont mis 1,8 millions d'euros mais… vers Chamalières.

Mme E : Ouais, c'est des trucs de luxe, c'est pour les riches.

M. E : Par contre, ce qui est chouette, c'est qu'ils ont un beau jardin fait par un gars de Nature et progrès. Ils ont récupéré de la semence de vieux choux… d'Auvergne. Ils vont filer la semence à des maraîchers et ils ont un beau petit coin avec des butes avec du BRF, avec plein de variétés et il y a un endroit où il y a des lapins en cage. Alors, moi, je n'aime pas bien les lapins en cage mais… et puis, c'est tout bête mais il y a trois petits sièges d'enfant devant pour que les gamins puissent regarder les lapins et leur donner un peu à manger. Ce petit coin là, c'est tout bête mais ça t'occupe les gamins pendant vingt minutes. Les gamins qui n'ont jamais vu de lapins, c'est tout bête, ces petits sièges, ils sont tout mignons.

Mme E : Ouais mais il y a plein de trucs.

DG : Moi, je veux bien un petit morceau de musique, je ne vais pas vous envahir jusqu'à...

M. E : Ah, ouais.

Ils ont joué de la musique pendant une dizaine de minutes avec au milieu quelques explications sur sa démarche à elle pour apprendre le piano.

2 H 24 23 : Fin

f. Retranscription entretien avec Monsieur F

Date : 16 décembre 2017

Arrivée à 9 h 30

Après les présentations d'usage et la préparation d'un thé, l'entretien a commencé.

DG : Ce qui m'intéresse, c'est de où vous venez ?

F : Je suis de G... mon père était de là, ma mère était de G… Mon père était agriculteur, ma mère infirmière libérale. Tous mes ascendants étaient agriculteurs, les parents de mon père, mes parents de ma mère étaient agriculteurs. Ben, voilà.

DG : D'accord, et comme formation, vous avez quoi ?

F : Alors, bac technologique STT, option commerciale, après j'ai arrêté juste après le bac. J'ai fait un peu d'intérim en usine. J'ai repris les études avec un bac option horticole et maraîchage parce que je voulais m'installer en maraîchage. J'ai passé ce bac pro par correspondance et j'ai recommencé l'intérim. Le travail avec un bac horticulture, c'est ouvrier. Donc, ce n'est pas bien marrant, pas bien facile. Donc, j'ai refait l'intérim et les petits boulots, manutentionnaire et tout... Ce n'était pas facile, pas passionnant et puis j'ai été opéré du dos. J'ai été opéré d'une hernie discale à vingt-cinq ans donc la manutention, c'était un peu compliqué. Pour trouver un boulot un peu moins physique, j'ai passé mon permis de cariste. Personne ne voulait me le payer donc je me le suis financé. Et ça coûte cher un permis de cariste, c'est au moins 70-800 €. Je l'ai eu, après j'ai cherché un boulot en tant que cariste. J'en ai trouvé vers chez moi, juste à côté dans une usine agroalimentaire. J'ai été cariste pendant un an et demi, à peu près. Et après, j'ai toujours voulu être indépendant, j'ai économisé de l'argent en étant cariste en restant chez ma mère pour économiser un peu plus. Après, je me suis dit que j'allais lancer l'entreprise de bière. Je cherchais un terrain pour faire de la culture. C'est compliqué, vous savez bien comment, c'est…

DG : Oui, c'est très compliqué.

F : C'est compliqué avec les SAFER et compagnie. Je n'en ai pas trouvé, alors j'ai dit : « Bon, ben, en attendant, je vais faire quelque chose d'autre ».

DG : Vos parents étaient agriculteurs : en quelle production ?

F : En fait, ma mère était infirmière libérale et mon père, il faisait des vaches des vaches à lait.

DG : Et ça, vous n'avez jamais eu le projet de reprendre.

F : Reprendre… la vache ne me plaisait pas du tout parce que j'ai vu ce que c'était. *[Rire des deux]* Et puis après, il y eu un peu des brouilles familiales avec mon père donc pas possibilité de reprendre la ferme.

DG : D'accord, de là est né le projet de brasserie.

F : À défaut de trouver un terrain, il fallait que je trouve quelque chose. Et puis, j'avais commencé. Je me suis intéressé à la bière artisanale parce que j'aimais bien boire de la bière depuis 2008-2009. J'en buvais parce que j'aimais bien et puis, j'étais dans le bio aussi. J'ai commencé à manger bio depuis 2003 à peu près. Donc, en mangeant bio, on va dans les magasins bios et on voit de la bière bio. J'ai commencé à en boire, on apprécie et puis, je me suis dit : « Ben, pourquoi pas ? ». J'aime bien faire les choses par moi-même en fait. Je me suis dit : « Pourquoi pas essayer d'en faire ? » J'ai essayé d'en faire dans la cuisine, j'ai dit « Pourquoi pas ? » J'ai étudié un peu le marché. Comment ça pouvait se vendre, se fabriquer ? Je me suis dit : « Pourquoi pas, je vais me lancer là-dedans ».

DG : C'était en quelle année, ça ?

F : Les premiers essais, c'était en 2010. Le temps d'apprendre à les faire parce qu'il n'y a pas de formation, il n'y a rien. Donc, il a fallu apprendre tout seul à la faire, d'ailleurs.

DG : Sur le tas ?

F : Oui, c'est ça, sur internet, les bouquins… il y en a très peu sur la fabrication de la bière. Internet, c'est pareil, on n'a pas énormément de choses, surtout à l'époque. Il n'y avait pas trop d'informations. Donc, le temps d'apprendre à la faire, de faire les travaux, d'étudier un peu le marché. Tout ça, ça a mis deux ans à peu près. Donc, j'ai créé l'entreprise en 2012 et j'ai commencé les ventes en 2013.

DG : D'accord… et là, vous avez quel âge ? Vous commencez à quel âge de…

F : On est en 2017, j'ai 35 ans, j'ai commencé en 2012, j'avais 30 ans.

DG : Et donc, l'installation, vous avez fait des locaux ?

F : Alors, ma mère a une grande maison, donc j'ai pris tout l'étage inférieur, quasiment tout, 70 m² à peu près. Je me suis fait un petit atelier de brasserie avec salle de fermentation, salle d'embouteillage, chambre froide.

DG : Il faut quand même de la place ?

F : Ouais, il faut des cuves de fermentation, le stockage, c'est un peu long. Au début, c'était 60 m², ça s'est transformé en 70-80. Ça s'étale, enfin ce n'est pas de l'agrandissement, c'est de l'étalage, on va dire. On en met un peu par ci, un peu par là. Donc, voilà. C'est aussi parce que j'ai eu cette possibilité, cette place de faire, c'est aussi pour ça que j'ai fait. Sinon, je ne pense pas que je l'aurais fait parce qu'il aurait fallu louer un local, en fait. Pour démarrer, je n'aurais pas pu parce que déjà, je n'avais pas beaucoup d'argent au début. Et… c'est très cher le matériel de brasserie, il faut beaucoup de matériel et ça coûte très cher. Donc, j'ai vraiment acheté petit à petit. Au début, j'ai commencé avec des cuves de 70 litres pour faire la bière. Une cuve de 70 litres, ce n'est pas gros, c'est une cuve comme ça. Sur une cuve de 70 litres, on ne fait pas beaucoup de bière non plus, on fait 50 litres donc on fait des brassées souvent pour pas grand-chose en fait. Après, j'ai racheté des cuves de 500 litres, ça allait déjà un peu mieux. Bon, ça… on n'en fait pas 500 litres non plus, on fait à peu près 350 litres de produit fini. Donc, j'ai eu la possibilité d'utiliser le sous-sol pour le faire sinon, je ne l'aurais pas fait. Je ne savais si cela allait marcher non plus. Je n'avais pas envie d'investir trop non plus, je n'avais pas envie de faire de crédit non plus.

DG : L'investissement de départ, c'est de l'ordre de combien ?

F : Euh… je ne pourrais pas vous dire, c'est autofinancé.

DG : Autofinancé, c'est vos économies ?

F : Juste mes économies en fait, on ne m'a pas prêté, ma famille ne m'a pas prêté d'argent ni rien. Donc en fait, au tout début, le premier matériel, avec mes économies et après tout le bénéfice que je faisais, je rachetais du matériel.

DG : Réinvestir ?

F : Pour financer, réinvestir, ouais.

DG : D'accord.

F : Et puis, pendant, ces trois, quatre premières années, je suis resté chez ma mère, enfin j'habitais chez elle parce que c'est pareil, je ne pouvais pas payer un loyer non plus, quoi.

Donc, voilà, pas de loyer à payer pour la brasserie, pas de loyer à payer pour le logement donc, je pouvais tout réinjecter dans l'entreprise, en fait.

DG : D'accord, parce qu'après, les cuves de 500 litres, ça doit coûter cher quand même ?

F : Je ne sais plus combien je les ai payées. Je ne me rappelle plus.

DG : Tout autofinancé, même le renouvellement, jamais de crédit ?

F : Jusque là, je n'ai jamais fait de crédit. Déjà, je ne voulais pas, j'étais un peu contre le système des banques et le système des crédits, en fait. Parce que, bon, c'est du vol, faut dire ce qui est, c'est des voleurs mais le système, il est fait comme ça… que… tout est cher, on est obligé de passer… pour l'agriculture, les terres sont chères, le bétail est cher, le matériel est cher. Enfin, tout est cher, personne n'a les moyens de sortir des sommes pareilles au début de l'activité, donc à un moment donné, on est obligé d'y passer. Là, je commence à aller les voir parce que, il faut que je m'agrandisse. Il faut que je trouve un bâtiment, acheter du matériel un peu plus gros et…

DG : Pour passer au stade…

F : Je suis obligé parce que je ne peux pas rester non plus chez ma mère. Ça l'embête un peu aussi.

DG : Ouais…

F : Et pour moi, ce n'est pas possible, enfin c'est pénible de travailler comme ça. Ce n'est pas adapté, je suis obligé de tout pousser pour remettre un truc. Ce n'est pas marrant de travailler comme ça. Ça va au début mais… après c'est pénible.

DG : D'accord.

F : Mais bon, les banques j'aurais bien aimé m'en passer.

DG : Et donc là, pour démarrer, c'était sous quel statut ?

F : C'est pareil, moi, j'ai pris le statut d'EIRL, alors… c'est : Entreprise Individuelle à Responsabilité Limitée. C'est un peu comme auto entrepreneur en fait. Pour moi, ça m'allait bien parce que… enfin, j'ai comparé un peu tous les statuts et vu que j'étais seul dans l'entreprise, il n'y a pas trente-six statuts disponibles non plus. Il devait y avoir EIRL, Entreprise Individuelle, EURL et SASU, c'est à peu près tout, je crois. Et EIRL, c'était bien parce qu'on paye en fonction des ventes, les charges sociales. C'est-à-dire qu'au tout début, je ne savais pas combien, j'allais vendre, je me suis dit… je ne savais pas, hein… Donc, j'ai dit : « Si je ne vends rien et que les autres au bout de trois mois, ils viennent me réclamer 4 000 euros. Je ne pourrai pas les payer, je serai dans la merde ». Donc, je me suis dit : « Je vais prendre ce statut parce qu'il est bien. On paye juste en fonction de ce que l'on a vendu. Si on n'a pas vendu, on ne paye pas. » Et deuxième chose, c'est qu'il n'y pas besoin de comptable non plus.

DG : Et pas de TVA, pas assujetti à la TVA ?

F : Et pas de TVA…

DG : Micro Bic.

F : Je ne saurais pas vous dire ce que c'est… mais pas besoin de comptable, la comptabilité était très simple, en gros tous les trois mois, il y a juste une déclaration de chiffre d'affaire au RSI. Vous payez en fonction, il y a un taux fixe que vous connaissez à l'avance parce que je suis… j'avais déjà entendu les problèmes qu'il y avait avec le RSI à l'époque. Des gens qui recevaient des trucs qui ne correspondaient à rien. Et que l'on ne pouvait pas

prévoir, enfin, c'était un peu n'importe quoi. Moi, cela me faisait un peu peur au début. Donc, là, il y avait un taux fixe dès le début. On savait ce que l'on allait payer sur le chiffre d'affaire. Je ne sais pas, je dis une bêtise, 10 % du chiffre d'affaire. On savait qu'il fallait payer 10 % de ce que l'on avait vendu pour payer son RSI. Et donc, facilité pour la comptabilité, pas de surprise et la TVA, et puis au début, j'avais le projet de vendre surtout en direct, les marchés, les AMAP, en direct à la brasserie donc il n'y avait pas de TVA donc ça me permettait, en gros de la vendre le même prix que les collègues mais en récupérant la TVA. Donc voilà.

DG : Et donc, ça a démarré comme ça ? Marché, à la brasserie parce qu'il y a du monde, du passage ?

F : Il n'y avait pas forcément de passage, ce n'est pas vraiment sur un lieu de passage. J'avais distribué des tracts et puis, ça commençait à se savoir un petit peu. Je faisais vente à la brasserie, je faisais les marchés et j'avais trouvé une AMAP et puis au tout début, en même temps au début, je n'avais pas beaucoup à vendre. J'avais des toutes petites productions, vu que c'était des petites cuves. Je n'avais pas beaucoup de lieux de vente, j'ai commencé en juin 2013, j'ai vendu juin, juillet, août, c'est le gros de la période pour la bière. Et puis, ça baisse un petit peu après. Et en parallèle, j'ai commencé à chercher des petits magasins, des trucs comme ça et puis voilà.

DG : Et alors, c'est monté en puissance d'année en année ?

F : Ouais, ouais, je vendais de plus en plus, je cherchais de plus en plus de revendeurs autour de chez moi. Et puis bon, ça se vendait bien, ça se vend toujours bien. Et puis voilà, petit à petit, j'ai arrêté les marchés parce que ça prend beaucoup de temps et puis, on n'est jamais sûr de ce qu'on va vendre. Jamais pareil et puis, c'est surtout par rapport au temps. Pour faire un marché, il faut se lever tôt le matin, tout préparer, et après il faut rentrer, faire les comptes et tout sans avoir de garantie de…

DG : Sans avoir un chiffre d'affaire sur un marché ? La bière sur un marché, ça ne se vend peut-être pas très bien ?

F : Moi, au début, j'ai fait toutes mes ventes comme ça parce que, je n'avais pas d'autres créneaux de distribution. Donc au début, pour démarrer, on est content d'en vendre. On vend dix bouteilles, on est content mais après, ce n'est pas, ce n'aurait pas été viable si je n'avais fait que les marchés. À moins de développer une clientèle fidèle qui achète toute l'année. Mais… je n'ai pas fait assez longtemps pour pouvoir me développer une clientèle, en fait. J'ai juste gardé une vente directe, j'ai arrêté aussi à la brasserie parce qu'au début, je faisais vente directe à la brasserie. C'était un jour fixe, c'était les samedis, je ne me rappelle plus. C'était entre 6 heures et 8 heures, un truc comme ça. Et donc, j'ai fait ça pendant deux ans à peu près, je crois. Le souci, c'est pareil, ça bloque les samedis. Tu es bloqué toute l'année, été comme hiver pour pas rien, en fait. Pas forcément avoir de vente, en fait parce que, en plein milieu du mois de février,.il y avait moins d'amateurs donc, ça, j'ai arrêté aussi parce que… ça ne m'allait pas. Ça m'a libéré un peu de temps parce que les trois premières années, je n'avais pas… enfin les petites cuves. Je travaillais énormément, je travaillais peut-être 80 heures par semaine à peu près.

DG : Ah oui ?

F : Et tous les jours, samedi, dimanche, tous les jours et sans vacances. Sept sur sept…

DG : Autant que pour les vaches. *[Rire]*

F : C'était pareil, ça m'a rappelé mon père d'ailleurs, encore, il ne bossait pas vraiment à l'époque. Il n'avait pas beaucoup de vaches, la traite le matin, la traite le soir. Dans la journée, il pouvait s'arranger. Il était tranquille, à part l'été où il fallait faire les foins. Mais là, pendant

trois ans, c'était 12 heures par jour sept jours sur sept et sans vacances, sans rien. Je savais que c'était temporaire donc je me suis dit « Je vais faire l'effort pendant un temps ».

DG : Mettre en route…

F : Ouais, c'est ça, au début en entreprise, il faut, il y a une grosse inertie pour lancer le truc, en fait. Après, c'est comme un gros camion, il faut beaucoup d'efforts pour le lancer.

DG : Après trois ans à travailler beaucoup sans forcément avoir un salaire, tout réinvestir dans l'entreprise ?

F : Ben, je suis resté chez ma mère, donc pas de loyer, pas de frais.

DG : Pas beaucoup de besoin ?

F : Pas beaucoup de besoin, ouais c'est ça, pas de loyer, pas d'électricité, pas d'internet, enfin toute les… les dépenses liées à un appartement ou une maison. Je sortais vraiment le minimum pour payer… payer deux trois bricoles. Il faut vraiment se serrer la ceinture parce que vu que je vendais de plus en plus. Il fallait de la trésorerie pour acheter de la matière première pour produire plus. C'était aussi pour ça que je me suis fait avoir un peu dans mes prévisions parce que ça, je ne l'avais pas prévu. J'avais un peu les ventes, les marges mais ça… Voilà, les ventes, les marges que j'avais calculées mais les besoins en trésorerie pour augmenter la production. Ça, je n'avais pas prévu.

DG : C'était ça qui était un peu ?

F : C'est à cause de ça que je n'ai pas pu me verser de salaire pendant deux-trois ans.

DG : Eh oui, il faut avoir l'avance.

F : Ben, c'est ça oui. *[Silence]*

DG : Et là, c'est de la bière uniquement en bouteilles ?

F : Je ne fais que des bouteilles, oui.

DG : Pas de fûts ?

F : Non, je ne me suis pas lancé dans les fûts encore. J'ai de la demande pourtant mais le problème est… déjà, il faut les acheter, c'est cher. Et après, il faut avoir le matériel pour les nettoyer, pour les remplir. Après, il faut les livrer, les récupérer, les nettoyer, ça fait…

DG : C'est une organisation ?

F : C'est une organisation, c'est du travail en plus parce que là, les bouteilles, c'est assez simple. Parce que je suis auto entrepreneur, EIRL donc je suis limité en chiffre d'affaire. Je ne peux faire que 82 000 € de chiffre d'affaire.

DG : 82 000 € ? Ah ouais ?

F : Donc les 82 000 €, si je dépasse… enfin je n'ai jamais dépassé, l'an dernier, j'ai fait 80 000 € à peu près.

DG : Là, ça s'approche ?

F : L'an dernier, j'aurais pu les faire mais je me restreins pour ne pas dépasser. J'avais été obligé d'arrêter des références pour ne pas dépasser. Cette année, j'ai fait 82 500 €, là, j'ai été obligé d'arrêter les facturations depuis un mois à peu près.

DG : Ah oui, mais on est le…

F : Enfin, je livre toujours mais je ne facture pas, je facturerai au 1er janvier.

DG : C'est de l'avance 2018 ?

F : Ouais, je change de statut en début d'année là, début 2018.

DG : Ah oui, du coup…

F : Ouais, je suis obligé parce que de toute façon, je ne pourrais pas produire plus même si je voulais, je ne pourrai pas produire plus par rapport à la place. Mais bon, il faut que je change de statut parce que justement, j'ai trouvé un terrain pour faire un local pour acheter. Et pour acheter, il faut passer en société en fait. Et puis, ce n'est pas intéressant de rester auto entrepreneur parce que je ne récupère pas la TVA sur les matières premières.

DG : Oui, s'il y a investissement, ça vaut le coup de passer…

F : Sur tous les investissements matériels, je paye tout, 20 % plus cher. Sur les cuves, je ne la récupère pas et vu que je ne vends quasiment plus en direct, je ne peux pas…

DG : Eh oui, les clients sont intéressés d'avoir une facture ?

F : Ben oui, de toute façon, tous les magasins, ils font… sauf que je les vends moins cher qu'un particulier, en fait.

DG : Oui, d'accord.

F : Enfin, ils doivent bien calculer parce que, si je compare avec tous les statuts. Ce qu'on va payer entre : les TVA, récupérer la TVA, tel ou tel statut, les impôts…

DG : Oui, c'est ça, il y aussi d'autres taxes qui suivent.

F : Oui, voilà, il y a d'autres taxes qui suivent. Là par exemple, je ne paye pas d'impôts sur le revenu. C'est un impôt libératoire mais je n'ai rien payé pour l'instant. Depuis le début, on est à l'impôt sur le revenu. Je paye du RSI, je paye du RSI, de la TVA, justement. Et après, j'ai comparé un peu tous les statuts et au final, on paye toujours à peu près la même chose, bien calculé.

DG : Il n'y a pas de statut miracle sinon tout le monde y serait. *[Rire]* Donc, là, c'est une nouvelle… c'est une société…

F : Ce sera… je vais prendre EURL, ouais. Je les ai comparés, c'était plus intéressant dans ma situation. Il y la SASU qui est intéressante mais il faut avoir un peu d'argent de côté la première année parce qu'on paye beaucoup de charges sociales, en fait. La SASU, ce qui est intéressant, c'est que le patron, il est salarié de son entreprise. Donc, il va être assimilé au régime social des salariés et donc, tous les avantages de la protection sociale qu'il y a, sauf que les cotisations, elles sont très élevées.

DG : *[Rire]*

F : Donc après, il y a le système des dividendes, on se verse des dividendes. On se verse un petit salaire qui va être fortement taxé, les charges sociales, c'est ça. Un petit salaire et un gros dividende qui sera moins taxé en fait. C'est pour ça que la première année, il faut avoir un petit peu d'argent pour se verser un petit salaire parce qu'il faut attendre un an pour se verser des dividendes. On ne peut pas se les verser dès le début. Il faut attendre la fin de l'exercice.

DG : Ah oui, bien sûr, il faut clôturer.

F : Donc, il y a un an… et donc voilà et après passer en SASU, ça peut-être intéressant aussi.

DG : Et là, avec le développement, c'est construction d'un bâtiment sur un terrain ?

F : J'ai commencé à chercher en location au tout début, le problème, c'est que des locations ici, il n'y en a pas. Parce que c'est vrai que dans les campagnes, il n'y a pas grand-chose. Donc, c'était simple, il n'y avait pas de bâtiment vu qu'il y a très peu d'activités économiques en milieu rural à part l'agriculture. C'est, après tout les gens, ils vont bosser à la ville. Il n'y a pas de bâtiment industriel en location. Il peut y avoir de vieilles granges, je voyais pas mal de vieilles granges, de vieilles étables plus ou moins abandonnées dans les campagnes mais les gars, ils n'ont pas forcément envie de les louer, ce n'est pas adapté.

DG : En surface, il faudrait combien ?

F : Il faudrait à peu près 300 m², pas non plus sous-dimensionner le truc pour avoir, ne pas avoir à l'agrandir dans deux ou trois ans, avoir un peu de place pour être un peu plus tranquille. Pareil, les terrains, il n'y a pas grand-chose, non plus.

DG : Il n'y pas une zone artisanale prévue dans le PLU ?

F : Il y a un petit terrain, ça n'allait pas. Moi, j'ai commencé à chercher autour de Clermont parce qu'il y a plus de bâtiments disponibles autour de Clermont mais c'est excessivement cher. Et puis les gens ne sont pas agréables non plus. Entre les agences et les loueurs, ils ne sont pas… ils ne doivent pas avoir de problème pour louer, je pense que c'est pour ça. C'était très cher pour un bâtiment d'environ de 300 m², c'est entre 1 000 et 1 200 € par mois.

DG : Ah oui ?

F : Hors charges, oui, c'est très très cher. Les gars, ils sont un peu pénibles, ils ne répondent pas. Donc, je me suis dit, finalement, s'ils ne veulent pas louer, je vais acheter directement. J'ai commencé à chercher un terrain. Je suis allé voir la banque pour voir s'il y avait possibilité qu'ils me prêtent pour l'achat d'un terrain plus la construction d'un bâtiment. Donc, apparemment, ce serait bon, pour eux, c'est bon.

DG : Ah oui parce que vous avez une entreprise qui a fait ses preuves ?

F : Ouais, c'est ça.

DG : En partant de rien, ce serait difficile ?

F : Ouais, après des fois, ils prêtent pour des gens qui commencent mais il faut avoir envie de se lancer, tout coûte cher. Les gens, ils n'ont as forcement envie de faire des sacrifices. Commencer tout petit, des fois, il y a des activités où on ne peut pas. On ne peut pas acheter qu'une vache et traire la vache et puis dire, je vais acheter une deuxième et je ferai faire un veau. Ça ne marche pas comme ça. Ouais, ils ont estimé que ça allait et puis maintenant, il faut trouver le terrain et puis…

DG : Il faudra racheter du matériel aussi ?

F : Euh… j'ai commencé à… j'ai commandé des cuves, elles font 2 000 litres à peu près. Ouais, des cuves de 2 000 litres et puis, c'est pareil quand on s'agrandit, il faut tout racheter en plus gros et…

DG : Il y a l'embouteilleuse, l'étiqueteuse ?

F : Ouais, il y a l'embouteilleuse, il y a… pour l'instant, je fais tout à la main, le brassage à la main, l'embouteillage à la main, l'étiquetage à la main, le capsulage à la main, l'encartonnage à la main, les livraisons à la main, je fais tout à la main. Oui, c'est beaucoup aussi.

DG : Oui, c'est…

F : La bière, c'est que de la manutention, tout le temps, tout le temps.

DG : Il y a plusieurs tailles de bouteilles, j'imagine ?

F : Ouais, je faisais 25 et 75 et là j'ai fait des 33 cl. Je suis en train d'arrêter les 25 cl, là.

DG : D'accord.

F : Au tout début, j'avais commencé en 33 cl, le format classique en bière artisanale. Je n'avais pas du tout les 75 au début, je m'étais dit : « Ça ne se vendra pas les 75 ». Je ne sais pas pourquoi, je m'étais dit ça, peut-être que je n'en achetais pas moi-même. Et puis, je faisais juste les 33 cl, enfin la bière artisanale, c'est un peu… enfin ce n'est pas donné, on va dire. Et, ça les faisait assez chères en magasin et au bar. Une fois que les magasins et les bars, ils avaient mis leur marge, ça faisait des produits assez chers, quoi. Et après, je me suis dit : « Je vais essayer les 25 cl pour développer un peu plus la clientèle sur les bars, comme ça, ça les fera un peu moins chères ». Et puis, les 25 cl, c'est le demi en fait dans un bar. Donc, ça les faisait un petit moins chères, ça faisait bien comme ça. Et après par hasard, je me suis dit : « Je vais essayer les 75 » et ça c'est très bien vendu les 75 et maintenant, je vends à peu prés 70 % de 75 cl.

DG : Ah, oui ?

F : Oui, oui, beaucoup plus, je n'aurais jamais pensé.

DG : C'est intéressant parce qu'en manutention, j'imagine que…

F : Voilà, c'est ça, ça prend beaucoup moins de temps. Je mets quasiment… avec les 25 cl, je pouvais embouteiller 100 litres par jour et en 75, le double.

DG : Ah oui, d'accord… enfin c'est logique.

F : Oui, oui, il n'y a qu'une étiquette, qu'une capsule et… J'ai passé, abandonné les 25 pour passer en 33 pour pareil, pour diminuer la charge de travail, en fait. Et les 33 se vendent encore mieux que les 25, finalement.

DG : D'accord, les 33 se vendent mieux que les 25 ?

F : Parce que 33, enfin 25, c'est un format un peu bâtard en magasin, on va dire. Ça fait des toutes petites bouteilles par rapport aux autres et ça convient à certaines personnes mais pas à d'autres, on va dire. Donc là, en 33 cl, les bouteilles sont un peu plus grosses et c'est un format un peu plus classique, on va dire. Ça se vend mieux et ça fait moins de travail.

DG : Et au niveau de la variété de bière, vous faîtes plusieurs sortes, une gamme ?

F : Ouais, une grande gamme, déjà, elles sont toutes en bio. Donc, au niveau de la gamme, j'en avais dix ou onze variétés. Il y avait la Blanche, la Blonde, Ambrée, Brune, une bière ou il y a plus de houblon, j'avais une bière à la myrtille, j'avais une Blonde triple, un peu comme la bière belge, en fait, Ambrée triple, Brune triple, une bière de printemps et une bière de Noël. Donc, ça je les avais depuis deux ans mais celle-là, j'ai été obligé d'arrêter pour ne pas dépasser le chiffre d'affaire en fait.

DG : Oui, c'est dommage.

F : Oui, c'est dommage. Alors, là, j'ai été obligé de réduire la gamme de base.

DG : D'accord.

F : Après, quand je m'agrandirai, je referai toute la gamme. Entre le changement de statut, de local, je pourrai toutes les faire et dans tous les formats.

DG : Et faire de la bière bio, c'est facile de trouver de l'approvisionnement en bio ?

F : Alors le bio, c'est moins facile que le pas bio mais enfin, moi… c'était par conviction que j'ai fait des bières bio. Je ne me serais pas vu en faire des pas bio. Ouais parce que moi, je mange bio, c'est plus facile qu'avant maintenant. Et… donc c'était par conviction que je voulais les faire en bio parce que, je ne pense pas que ça m'apporte beaucoup au niveau des ventes. Non, je ne pense pas.

DG : Elle ne se vend pas plus cher ?

F : Moi, je ne la vends pas plus cher. Des fois, je la vends moins cher que certains concurrents qui ne sont pas bio. Et des fois en magasin, eux, ils la vendent plus cher parce que c'est bio. Je vais dire une bêtise, moi, je la vends 1 € au magasin, il va la revendre 3 € par exemple tandis que mon concurrent, il leur vendra 1,20 € et en magasin, elles seront à 2,50 €. Donc, ils font… ils margent plus sur moi en fait.

DG : Nettement plus…

F : Oui, enfin 1 €-3 €, c'est un exemple mais moi, je les ai vus fixer le prix au début. Après certains concurrents qui veulent la vendre un peu plus cher. Après chacun fixe son prix et donc, le magasin fixe son prix par rapport aux concurrents, on va dire ça, il fixe sa marge et puis il dit : « Celle-là, elle est bio donc on va la vendre un peu plus cher ». Pour eux, c'est logique, quand ils appliquent la même marge sur moi et sur mes concurrents, ils se retrouvent avec de la bière bio qui va être moins chère que la normale. Donc, les gars, ils disent que ce n'est logique que la bière bio soit moins chère que la bière pas bio donc, ils augmentent... Moi, j'essaie de leur dire un peu parce que je leur dis : « Si vous voulez la mettre plus chère, je peux vous la vendre plus chère, après ». *[Rire des deux]* Oui, parce qu'après le bio, c'est déjà plus cher à l'achat…

DG : Et trouver du houblon en bio, c'est… ?

F : C'est très compliqué, oui.

DG : Il faut aller le chercher loin ?

F : Alors, moi, je ne vais pas le chercher, je le commande.

DG : Oui, il faut commander loin ?

F : Ben, au niveau de la bière, en gros, la bière, c'est de l'eau, du malt, du houblon, de la levure et un peu de sucre. Donc, le malt, ça se trouve assez facilement parce que… mais pas forcément en France parce qu'il y a des malteries en France mais c'est des très grosses malteries industrielles, des trucs énormes. Ils n'ont pas beaucoup de choix en bio et ils vendent surtout aux grosses brasseries industrielles. Vu que la brasserie artisanale, c'est assez récent, ils n'ont pas trop développé ce secteur-là. Ils sont en train de changer. Et donc, l'Allemagne, en gros il y en a en Belgique en malt bio disponible, en Allemagne et un petit peu en France. Donc, moi je le prends en Belgique pour différentes raisons, au niveau de la qualité, en Belgique, ils ont une TVA à 5 %, je crois sur le malt et vu que moi, je ne récupère pas la TVA, c'était plus intéressant qu'en Allemagne parce que leur TVA, elle est à 19 ou 20 % rien que sur le malt. Parce que je serais en société, je la récupérais, ce ne serait pas un problème. Par rapport à ça, je le prends en Belgique et puis, c'est de l'orge qui est cultivé en France. Cette malterie en Belgique, elle utilise que de l'orge bio cultivé en France. Et après, il y a le houblon, le problème du houblon bio, c'est qu'il n'y en a pas énormément disponible. C'est une culture qui met au moins deux trois ans pour comment dire ?

DG : C'est une culture pérenne ?

F : Ouais, c'est ça, il faut le planter et ça dure quinze ans à peu près. Mais la première récolte pour qu'elle soit au maximum, il faut à peu près deux ou trois ans. Donc le temps que

les mecs se mettent à planter, se reconvertissent en bio, il y a eu un temps de latence important. Et puis, il y a de plus en plus de brasseries artisanales, donc il y a de plus en plus de demande bio et en plus les brasseries artisanales, elles utilisent des houblons… dans les houblons il y a deux sortes, les houblons amèrisants qui donnent de l'amertume et les houblons aromatiques, en gros c'est les deux grosses sortes. Et le houblon amèrisant, il est très amer, il n'en faut pas beaucoup pour donner de l'amertume et le houblon aromatique, il sera surtout là pour donner de l'arôme donc il sera moins amer mais il en faut beaucoup plus pour faire la bière donc vu qu'il y a de plus en plus de brasseurs artisanaux et de plus en plus de brasseurs bio. Il faut de très grosses quantités de houblon et il y a très peu de producteurs donc, c'est très compliqué de trouver du houblon donc les prix sont…

DG : Excessivement chers.

F : Par rapport au pas bio, déjà, en pas bio, il y a énormément de variétés disponibles, cent, deux cents…

DG : Ah oui, je ne connais pas du tout.

F : Oui, il y a au moins deux cents variétés disponibles, tous des goûts différents et les prix ne sont vraiment pas chers. En houblon bio, il doit y avoir peut-être vingt variétés disponibles, allez trente avec toujours des ruptures de stock et en plus c'est quasiment le… On va dire le pas bio, il est à 8-9 € le kilo et en bio, il est à 40 € le kilo.

DG : Ah oui, là ça fait mal ! Pour la vendre au même prix… ?

F : Ou moins cher, après ce n'est pas non plus… on n'en met pas non plus… ce n'est pas forcément un gros pourcentage du prix.

DG : Et, il vient de l'étranger aussi ?

F : Deuxième problème, moi, j'aurais bien aimé faire du houblon français et bio mais là, c'est compliqué. Du coup, il n'y en a plus du tout de disponible en houblon bio et donc, j'en prends en Allemagne et il y en a un autre qui vient de Nouvelle-Zélande. Il ne vient pas directement, c'est des grossistes qui l'achètent là-bas. Donc voilà, Allemagne… Nouvelle-Zélande et… parce qu'ils sont plus développés aussi, déjà sur le houblon et sur le bio aussi. Mais, c'est très cher, le houblon, ça a une grande importance par rapport au goût. Autant, le malt, on peut en prendre à… ça ne changera pas le… mais le houblon, ça change…

DG : C'est ce qui fait la variété de la bière, quand on dit une bière ambrée ou… c'est le houblon qui fait la différence ?

F : La couleur, c'est le malt. En gros, c'est de l'orge, ils prennent le grain d'orge, ils le font germer et après, ils le font sécher et après torréfier plus ou moins comme le café en fait. Plus le malte va être torréfié, plus il va être foncé, au début il va être foncé et après il va être couleur chocolat et voilà. C'est ce qui donne la couleur, plus on met de malt foncé, plus la bière va être foncée. Et après le houblon, il va jouer sur l'amertume, plus ou moins amer et les arômes. Des arômes, plus ou moins fruités ou boisés, ça dépend des houblons.

DG : *[Silence]* D'accord, et donc là, maintenant, au bout de cinq ans…

F : Ça va faire cinq ans, cet été.

F : Vous arrivez quand même à tirer un salaire ?

F : Maintenant, ouais.

DG : En plus de mettre de l'argent pour réinvestir ?

F : Là, je n'ai pas réinvesti parce que je suis arrivé à fond, comment dire, au maximum de production donc là, je n'ai plus à réinvestir. En gros, je le mets en salaire ou je le garde dans l'entreprise. Quand je monterai la production, si je trouve un bâtiment, je reviendrai à ce problème là de… je ne sais pas comment on l'appelle, enfin de besoin pour augmenter la production.

DG : Investissement… ?

F : Mais bon, j'ai pris ma part depuis février, c'est tout.

DG : Ah oui, c'est récent.

F : Oui, c'est récent. Ça ne fait même pas un an, ouais.

DG : D'accord… et quand on est comme ça à son compte avec son entreprise, c'est… l'objectif de salaire, c'est… ?

F : Le salaire… comment dire, je pense que ça dépend un peu de chacun, des besoins de chacun. Après, en étant tout seul, moi, je suis divorcé en fait, j'ai un petit. Quand, on est tout seul, c'est plus cher que quand… on est à deux, en fait.

DG : Oui, il faut tout avoir en double.

F : Oui, le loyer… à deux, on paye moitié du loyer, moitié du crédit… donc faut quasiment avoir deux salaires pour faire la même chose.

DG : *[Silence]* Enfin, c'est l'ordre d'idée, moi, je ne veux pas savoir le salaire forcément mais quand on discute avec les chefs d'entreprise, on a vraiment plusieurs postions. On a des gens qui disent : « Moi, le SMIC, ça me suffit ». Il y a des gens qui disent : « Moi, si j'ai créé mon entreprise, c'est pour gagner 3 000 € par mois ».

F : Moi, je ne pourrais pas vivre avec le SMIC. Ce ne serait pas possible. Moi, à terme, je pense qu'il me faudrait à peu près… je vais dire 3 000 € par mois, à peu près.

DG : Ouais.

F : Tout seul, ça correspond à peu près à deux SMIC, tout seul ça correspond à peu près deux salaires parce que je ne fais pas de folie, je ne fais pas de…, les voyages, je m'en fou, je n'aime pas trop voyager. Je n'ai pas trop de dépenses, en fait. Après, maintenant, tout est cher, oui, tout est cher, les logements, les…

DG : Après, ça me paraît tout à fait normal pour quelqu'un qui investit, qui prend le risque, qui travaille énormément…

F : Après, c'est vrai que ce n'est pas payé… ramener au taux horaire. C'est moins que le SMIC, c'est sûr. Après, on gagne aussi ce qu'on peut. Si on peut… on voudrait gagner un peu plus mais bon.

DG : Là on dit, temps de travail, vous avez quand même des congés, des repos ?

F : Depuis un an à peu près, j'arrive à avoir mes week-ends, tous les week-ends, un après midi, un mercredi sur deux, je garde mon petit, je l'ai un week-end sur deux. Et les vacances, je le garde, bon là, il est à l'école. Je le garde la moitié des vacances, là, on travaille un petit peu. Non, c'est plus tranquille, par contre, je fais des grosses semaines, enfin des grosses journées.

DG : C'est quoi, des grosses journées ?

F : Des grosses journées, je me lève vers 6 heures et je finis le boulot vers 9 heures à peu près.

DG : Ah oui.

F : Pas tout le temps, mais on va dire de 7 heures jusqu'à 7-8 heures à peu près sans arrêt, un quart d'heure pour manger à midi, c'est tout.

DG : Pas de pause ?

F : Pas de pause et puis à fond, ben faut faire le boulot. Quand on est tout seul en entreprise.

DG : Ça ne va pas bouger tout seul.

F : Oui, c'est ça. Dans certains métiers, c'est… moi, je vois ma femme, elle était fonctionnaire. Qu'elle y aille ou qu'elle n'y aille pas, ça fait pareil. Elle travaillait mais si elle n'y était pas, il y aura quelqu'un qui le fera. Elle pouvait s'absenter pendant un an, ça ne changeait rien. Non, mais c'est vrai. Elle était en congé maternité pendant trois ans quasiment, ça ne dérangeait personne. Le boulot n'a pas forcément été reporté sur quelqu'un d'autre, sur plusieurs personnes. Tandis que moi, si je ne fais pas un truc, ça n'avance pas tout seul.

DG : Ça, c'est sûr.

F : Et puis, on ne peut pas s'arrêter au milieu d'un truc en route. Le brassage, quand il faut le faire, on ne peut pas dire, j'en ai marre, je fais une pause.

DG : Oui, à l'heure pile, ça fait tant d'heures de fermentation et la température…

F : Ben la fermentation, ça remonte tout seul, mais c'est plutôt à l'embouteillage par exemple. On se met à embouteiller une cuve de 400 litres par exemple, il faut que ce soit fait dans la journée. On ne peut pas reprendre, ça va s'abimer. Donc, il faut le faire.

DG : Et après, il y a beaucoup de travail à l'extérieur de livraison ?

F : Alors, livraison, avec le temps, j'ai appris à mieux travailler et à optimiser plus ma façon de travailler. C'est pour cela que j'avais réduit aussi les sortes de bouteilles parce que ça me faisait beaucoup plus de travail. J'ai augmenté ma gamme en grande bouteille pour que ça me fasse moins de travail. Au début, je livrais toutes les deux semaines, toutes les deux… et j'avais en gros trois tournées sur trois secteurs différents. Et donc, ça me prenait trois jours toutes les deux semaines et donc, pendant que l'on fait les livraisons, on ne peut pas produire donc j'ai espacé un peu les livraisons. Maintenant, je livre toutes les trois semaines et donc, ça me libère un peu de temps. Tous les gains de temps mis d'un bout à l'autre, ça m'a permis d'avoir les week-ends et les vacances aussi.

DG : D'accord et les livraisons, c'est sur quel rayon de chalandise ? Ça va loin ?

F : 50 kilomètres aux alentours.

DG : Ça reste local quoi, c'est sur le département ?

F : Oui, sur le département, 50-60 kilomètres maximum.

DG : Et ça prend une journée ?

F : Non, trois jours.

DG : Une tournée prend une journée de… ?

F : Oui, c'est ça.

DG : Il faut charger le camion.

F : Oui mais je n'ai qu'une voiture. Au début, j'y allais avec une Clio pour faire les livraisons et après j'ai acheté un 4x4 un peu plus gros pour avoir une voiture personnelle. Je

n'ai pas les moyens d'avoir un camion et une voiture personnelle. Donc, j'ai pris une voiture un peu plus grosse, pour l'hiver aussi parce que l'hiver quand il faut monter et qu'il y a de la neige, c'est pratique surtout avec la voiture pleine.

DG : Oui, c'est normal avec la voiture pleine.

F : Je mets à peu près 500 litres dans la voiture, de bière et avec le poids de la bouteille, ça fait le double.

DG : Le double, ah oui, la voiture… ça fait une tonne ?

F : Ça fait beaucoup, c'est un 4x4 mais…

DG : Il faut bien un 4x4, la Clio, la pauvre ?

F : Elle n'aurait pas pu. Je la remplissais jusqu'au toit et là, je remplis jusqu'au toit, partout devant, partout. Et ça fait un tonne et des fois pour monter avec la neige et tout. Ce n'est pas bien prudent, je me suis fait arrêter par les gendarmes. En plus, je sortais de la brasserie, je n'avais pas fait de clients encore. C'était… je ne pouvais pas en mettre un de plus, baisser les sièges avant, remplie jusqu'au toit. Je ne pouvais rien voir sur les côtés, ils m'ont arrêté juste en sortant de la brasserie et ils m'ont rien dit… Moi, ce n'est pas par plaisir que je le fais non plus. C'est que je m'en sers… il faut acheter en double après mais il y a d'autres trucs à acheter… ou en location après, un petit utilitaire.

DG : Et là, le projet d'agrandissement, changement de statuts, c'est aussi embaucher un salarié ou ça va être possible de continuer et tout faire tout seul ?

F : Je pense que dans un premier temps, ce sera possible de tout faire. Je pense, ouais.

DG : En gardant, un rythme acceptable, les week-ends et…

F : Alors après, c'est plus par rapport aux cuves, j'ai commandé des cuves de 2 000 litres alors que là, c'est des cuves de 500 litres. Là, je brasse à peu près deux fois par semaine et ça prend, ben déjà, deux jours complets plus, la préparation, un peu avant, un peu après. Il faut casser le malte avant, enfin le jour avant et après, il faut faire le nettoyage le lendemain. Et donc, si j'arrive à faire qu'un brassage par semaine, avec une cuve de 2 000 litres, j'en ferai qu'un toutes les deux semaines. Donc, ça me libèrera du temps, quand même.

DG : Ouais, ça augmente la productivité.

F : Ouais, je peux produire beaucoup plus. Ça me permettra, si je garde le même rythme, avec des cuves plus grosses, je pourrai en faire un peu plus. Et puis, c'est pareil, les ventes, ce n'est pas non plus, ça monte petit à petit. Donc, je pense pendant un, deux ans, je pourrai me permettre de ne pas embaucher. Faire un peu plus d'efforts pour… pour produire un peu plus. Et puis, je n'ai pas forcément envie d'embaucher non plus, ce n'est pas l'objectif.

DG : Plutôt rester au stade où vous pouvez faire tout seul et pas…

F : Après, on peut toujours faire plus tout seul, plus ou moins, il faut acheter du matériel. Il faut automatiser, il faut robotiser et… c'est plus intéressant enfin ça reviendra moins cher qu'un salarié, c'est sûr. C'est une évidence mais il faut le payer à la base, enfin au départ. Par exemple, là tout de suite, j'ai une petite embouteilleuse, toute petite, j'ai dû la payer 50 €. C'est un tout petit truc, limite un truc pour les particuliers.

DG : Oui, c'est familial.

F : Ouais, mais quand on est tout seul, on ne peut pas non plus, enfin, quand on est tout seul, c'est suffisant. La bouteille, il faut la remplir, après il faut la poser, il faut la capsuler. Pour l'instant, c'est faisable avec un tout petit truc, une petite embouteilleuse mais après,

quand on veut produire plus, on ne peut pas en faire plus. Il faut acheter une vraie embouteilleuse, une vraie embouteilleuse, ça vaut entre 40 et 80 000 €.

DG : Ah oui, ça change carrément de…

F : Oui, c'est des machines et en plus, tout ce qui est industriel, c'est hors de prix. Le matériel industriel, c'est… donc voilà c'est entre 40 et 80 000 €, donc pour ça, il va falloir gagner…

DG : Et là, vous allez y passer ?

F : Là, je vais acheter les cuves, il en faut plusieurs, il en faut trois.

DG : Oui, mais je veux dire derrière, il faut que l'embouteilleuse, elle suive ?

F : Bof… après je peux encore le faire à la main. Le temps que je ne passerai pas à brasser, je pourrai le passer à embouteiller. J'aurai moins de temps de brassage mais plus de temps d'embouteillage. Ça fait à peu près le même temps de travail pour avoir plus de production. Les cuves, des anciens tanks à lait, ce n'est même pas des cuves de brassage parce que là, ce serait… c'est des anciens tanks à lait d'occasion.

DG : Ça, ça se trouve pas cher ?

F : Tank à lait d'occasion, après il faut du matériel, un peu spécifique parce qu'il faut un tank en forme de casserole pas des demi-lunes en cylindre. Il y a des cylindres verticales…

DG : Ça existe en 2 000 litres ça ?

F : Eh ben, il y en a très peu justement.

DG : C'est ce que j'allais dire, 2 000 litres, après, c'est les longs.

F : À partir d'une certaine contenance, il passe en cylindriques horizontaux.

DG : C'est pour le nettoyage surtout.

F : J'en ai trouvé un seul. C'est ça, ça n'existe pas en fait et puis, j'en ai pris un autre de 1 600 litres et un de 800 litres parce qu'il faut trois cuves. Parce qu'en capacité de production en matériel de brasserie, j'avais demandé des devis pour voir un peu ce qui se fait en matériel professionnel adapté à ça. Sur un système de production plus adapté avec des cuves adaptées au brassage qui tournent avec de l'isolation pour ne pas trop perdre de chaleur, ni rien, avec des ordinateurs et des trucs comme ça. C'était autour de 150 000 € pour 2 000 litres. Après, c'est sûr que c'est adapté. On met l'eau, le produit, on revient trois heures plus tard, on a le truc tout fait mais c'est 150 000 €. Tandis que là, trois tanks à lait d'occasion, j'ai dû payer avec la TVA, j'ai du payer 6 000 € à peu près. Ça reste cher quand même, hein ?

DG : Oui, ça fait une somme mais ça va, quoi.

F : C'est une somme mais ça reste…

DG : Ça dépend à quoi, on se compare, si on compare à 150 000 €…

F : Tous les brasseurs artisanaux, ils sont confrontés à ce problème parce qu'au début investir 5-6 000 €, on ne sait pas combien on va en vendre, comment on va vendre. Il n'y a pas beaucoup de gens qui ont 10 ou 15 000 € d'avance parce qu'il y a d'autres trucs à acheter à côté. Faut avoir le bâtiment, on ne peut pas faire cela dans son salon avec un ordinateur ou un téléphone comme euh… en fait il y a des métiers où il n'y pas besoin de matériel en fait. Acheter un bureau, agent immobilier, ils n'ont besoin de rien en fait.

DG : Non.

F : La brasserie, c'est un peu différent, il faut du matériel et c'est du matériel cher sans avoir la certitude que l'on va vendre.

DG : Eh oui, il faut avoir le marché. Et alors, avec l'explosion des brasseries artisanales, ça devient de plus en plus difficile de la vendre ou vous avez fait une place et puis…

F : Ce n'est pas bien facile à savoir parce que… moi je vends tout ce que je produis. Est-ce que je pourrais en vendre plus ? Est-ce que cela se vendrait mieux si j'avais moins de concurrents ? Ça, je ne peux pas le savoir.

DG : Pas forcément, on ne sait pas.

F : Je ne peux pas savoir, enfin, je n'ai aucune idée parce qu'il y a de plus en plus de concurrents. Après peut-être si… j'en vendrais peut-être plus parce que je vois dans les magasins où je suis tout seul, enfin où je suis tout seul à vendre. Ça se vend plus mais après savoir si cela se vendrait plus s'il y en avait d'autres. C'est compliqué à savoir mais bon c'est sûr la concurrence, pour une entreprise, on en veut le moins possible, c'est logique. Vu que c'est un produit, c'est quand même limité en clientèle et puis vu que c'est un produit qui est spécifique. Les bières ne sont pas interchangeables non plus. Quelqu'un qui aime une bière, il ne va pas aller sur une autre. Ce n'est pas par exemple comme en production laitière où le lait, c'est tout le même et il n'y a pas vraiment de concurrence entre les producteurs.

DG : Là, on est sur un marché qui se développe. Il y a quelques années personne n'en buvait donc…

F : Oui, ça se développe beaucoup, c'est sûr.

DG : Il y a de plus en plus de consommateurs ?

F : Il y a de plus en plus de consommateurs. Quand j'ai commencé en 2012-2013, il y avait à peu près 500 brasseries en France. La toute première a été faite en 82, je crois que c'était en Bretagne. Pendant 20 ans, il devait y en avoir quatre ou cinq en Bretagne et en Alsace. On était 500 quand j'ai commencé et il y en a plus de 1 000, là.

DG : Oui, ça explose.

F : En cinq ans, après il y en a des toutes petites, celle qui commencent, ce n'est pas des grosses productions. En cinq ans, on est passé de 500 à 1 000 brasseries et en part de marché, on est passé de 1 % à 5 %.

DG : Oui, le marché augmente, du coup, ça explique pourquoi…

F : Ouais, ça compense.

DG : Vous pourriez en faire plus, quoi ?

F : Ouais, je pourrais en vendre plus, ouais, après jusqu'à quel point, je ne sais pas.

DG : Il y a sûrement une limite ?

F : Une limite, peut-être pas forcément, enfin, il y a toujours une limite à un moment donné mais certaines brasseries, elles ont commencé à zéro et maintenant, c'est des trucs énormes. Et après pourquoi, ils se sont développés ? Ils étaient les premiers. Quand on arrive en premier sur un marché, c'est déjà… enfin, les gens sont assez peu… ils ne changent pas trop. Et puis, on est tous pareils, lorsque l'on a un produit qui nous convient, on ne va pas forcément chercher ailleurs. Ils ne sont pas forcément curieux les gens, après, oui, il y a la qualité du produit. Ça peut plaire à certains, moins à d'autres, après il y a la volonté du chef d'entreprise de se développer ou pas. C'est difficile à savoir si ça va se développer énormément ou s'il va y avoir une limite naturelle. Mon entreprise, sa limite naturelle, ce

serait peut-être, je ne sais pas, 50 000 € de chiffre d'affaire. Mais je ne sais pas, peut-être que c'est moins, peut être que c'est 200 000 €, c'est difficile à savoir. Oui, et puis il y a la concurrence, plus il y a de concurrence… par exemple au début, je suis tout seul dans un magasin. Après, ils en font rentrer un deuxième. Après, les gens peuvent comparer les deux et après ils choisissent l'un ou l'autre. Après, la concurrence peut être sur les produits ou qu'ils conviennent plus aux gens ou un peu moins chers parce que les prix, ils baisseront aussi.

DG : Oui, c'est ça le risque de la concurrence ?

F : C'est inévitable parce qu'il y aura de plus en plus de brasseries. À un moment donné, le marché va se saturer en fait. Au États-Unis, ça suit à peu près la même tendance que la France avec quelques années de retard comme dans tout et… ils ont commencé un peu avant et ça suit à peu près les mêmes… Maintenant, ils sont à 15 % de parts de marché aux États-Unis en bière artisanale mais ça s'est arrêté.

DG : Ça ne progresse plus ?

F : Non parce que…

DG : 15 %, ça laisse une belle marge.

F : Apparemment, ça devrait suivre la même tendance, monter jusqu'à 15 et stagner après. Les gens n'ont pas envie de mettre plus cher sur une bière. Ils continuent à acheter de la Kro et puis… donc quand le marché va s'arrêter vers 15 % à peu près, il y aura de plus en plus de brasseries et puis il y aura un tri qui va se faire. Et puis, ceux qui veulent rester, ils baisseront leurs prix et puis, il y aura des consommateurs qui iront chez eux parce que ce sera moins cher et le produit sera à peu près identique. Donc, ça fera comme tous les marchés, je pense, ça va gonfler et puis, ça va s'arrêter et puis, il y aura un tri et puis, ce sera les plus gros qui resteront.

DG : La logique du marché mais on a de la marge de progression.

F : Oui, il y a de la marge de progression mais ça finira comme ça de toute façon.

DG : Localement, il y a des brasseurs, des concurrents proches sur le secteur ?

F : Euh… on a, à peu près, tous commencé en même temps en 2012 à peu près, je ne sais pas ce qu'il y a eu. On a, à peu près, tous le même âge, on a commencé en même temps et on a les mêmes productions, à peu près.

DG : La même taille, quoi ?

F : À peu près, il y en a un à Clermont, un à Montluçon et c'est à peu près tout. Il y en a d'autres mais elles sont un peu plus petites.

DG : En Haute-Loire, on en a un vers chez nous.

F : En Haute-Loire, j'ai le livre des brasseurs là. Il est peut-être dans une zone où il n'y a pas trop de concurrence ? Cet annuaire, il appelle tous les brasseurs, moi, il m'appelle une fois par an pour me demander les sortes de bières, la production… et les perspectives pour l'année d'après, en fait. Souvent, ils disent toujours qu'ils en font plus que ce qu'ils en font vraiment.

DG : Il y a eu une grosse vague en 2012 de créations ?

F : Après, il y en a qui sont plus petits et qui ne vont pas forcément se développer. Oui, c'est sûr, le marché, ça va stagner dans une dizaine d'années à peu près et après il y aura de plus en plus de concurrence et puis, une sélection faite par les clients. Ouais, par la qualité et puis, le prix.

DG : Et dans cette perspective, vous vous situez comment ?

F : On verra bien, moi je vois que pour l'instant, ça se développe. C'est une opportunité et puis, j'ai déjà 35 ans, ça passe, hein.

DG : Après, il y aura de la place, ce n'est pas non plus, ça ne se…

F : Je ne suis pas forcément très optimiste sur le… à long terme, on va dire. Après, dans le système capitaliste actuel, tout se dirige vers… en gros une seule entreprise à la fin.

DG : Pour avoir une seule, il faut du temps quand même.

F : Là, on voit les labos pharmaceutiques, ils rachètent, Monsanto qui a été racheté par Bayer et maintenant, ils sont peut-être quatre, dans six mois, ils ne seront plus que trois et dans six mois, ils ne seront plus qu'un.

DG : La bière, c'est un bel exemple parce que Kronenbourg avait bien un quasi monopôle et à force d'avoir le monopôle, du coup, les brasseries artisanales ont explosé.

F : Mais ce n'est pas dû à ça en fait.

DG : Pourtant… ?

F : Cette année, c'est la première année depuis 1900 où il y a plus de brasserie. Il y a une centaine d'années, il y avait environ 1 000 brasseries en France et maintenant il y a en 1 000 alors qu'il y a vingt ou trente ans, il y avait cinq brasseries. Quelques-unes du marché industriel qui se partageaient 100 % du marché de la bière. Et après les grosses rachetaient les petites, il y en avait 1 000 et puis 900-800-600 et il en est resté plus que cinq. Quasiment un monopôle, et donc, jusque dans les années 80, et les première brasseries artisanales, c'est plus basé sur un vide juridique en fait. Ce n'est pas parce que les gens ont envie de boire de la bière artisanale. Les gens ne savaient pas ce que c'était de la bière artisanale. C'est un vide juridique lié à l'absence de brasserie artisanale. Ils n'ont pas eu besoin de légiférer sur la brasserie artisanale vu qu'il n'y en avait plus donc, il n'y avait pas de loi. Donc, on s'est retrouvé avec des gens qui pouvaient se mettre à faire de la bière dans leur cuisine parce qu'il n'y avait pas de normes alimentaires comme les yaourts par exemple. Tout le monde pouvait se lancer sans avoir un bâtiment aux normes. Juste à côté de chez moi, il y a une fabrique de yaourts qui s'est ouverte. C'était des agriculteurs qui se sont dit qu'ils allaient valoriser leur lait en fabriquant des yaourts plutôt qu'en vendant le lait. Donc, ils ont investi et je crois que c'est quasiment 600 000 €. Sur le bâtiment et sur le matériel, vu que c'est de l'alimentaire. Il faut que tout soit aux normes alimentaires avec le matériel, il est excessivement cher le matériel. Ils avaient de l'argent, ils ont fait un crédit pour tout faire mais ils sont dans le cadre du respect des normes alimentaires. En brasserie, il n'y a pas ça, tout le monde peut se lancer dans sa cuisine, voir si ça marche et, si ça marche, il peut continuer en faisant un truc un peu plus haut. C'est comme ça que, moi, je me suis lancé. Deuxième chose ce n'est pas un métier protégé, brasseur. Tout le monde peut s'installer brasseur, on ne peut pas être boulanger sans un CAP. C'est ces deux choses là qui ont permis à tous les brasseurs de se dire, on voit qu'il y a de la bière artisanale, ça se vend assez cher il y a une marge importante, ce n'est pas un métier protégé. On peut commencer un peu comme ça pour voir si ça marche et vu qu'il y a de la demande, ça marche.

DG : Il y avait les conditions pour… ?

F : Toutes les conditions réunies pour que… C'est du vrai libéralisme, on va dire. On dit que la France, c'est libéral, ce n'est pas libéral, ce n'est pas vrai. Nous disons que la France est un pays libéral mais ce n'est pas vrai. Avec les impôts, tout le monde est ponctionné pour redistribuer à tout le monde. C'est un pays communiste, ils font croire que c'est un pays libéral mais c'est communiste avec des gros capitalistes tout en haut. La bière, c'est un exemple de système libéral, il n'y a pas de règle, la seule règle, c'est l'offre et la demande.

DG : C'est le marché.

F : Ouais, c'est ça, c'est le marché. Il n'y a pas de… on va dire que le marché n'est pas truqué comme pour le reste, en fait. Il n'y a pas de barrière à l'entrée. N'importe quelle industrie, il y a des barrières à l'entrée. Tout est tellement cher que le petit qui a envie de se lancer, il ne peut pas. Donc, c'est la première barrière à l'entrée et après il y a les barrières au niveau du diplôme. La bière, c'est l'exemple typique que ce qu'un marché libéral peut donner. Il peut créer, il a créé mille emplois en cinq ans et proposé des produits différents, pas identique non plus. Toutes les brasseries proposent des produits différents et après, c'est au client de faire son choix parce que là, les produits nous sont imposés. Vu qu'il n'y a plus de concurrence, ils nous donnent à manger ce qu'ils ont envie de nous donner à manger. Ils ont vu que ça commençait donc ils vont légiférer, la bière c'est un des seuls secteurs où… parce qu'ils n'avaient pas besoin de légiférer là-dessus parce qu'il n'y avait que les gros. Les gros avaient déjà éliminé tous les petits donc ils n'avaient pas besoin de faire une loi. Et là ils vont…

DG : Ils vont légiférer là ?

F : Oui, oui, c'est en cours, ils ont commencé à envoyer la DDPP, c'est la direction départementale de protection des populations. Et ils ont fait des contrôles sur tout le territoire, tous les brasseurs y sont passés. Un contrôle qui en gros est venu voir ce qui se passait, vu qu'il n'y avait pas de…

DG : Du coup, il y a des normes qui se mettent en place… Pour les ateliers, il n'y a pas de norme, c'est un peu comme le vin, le vin ils n'ont pas de norme alimentaire. Tout ce qui est produits végétaux.

F : Après le vin, c'est plus par rapport aux lobbies du vin, ils sont tellement puissants. Le vin, c'est énorme, ils ne peuvent pas le… ça ferait chier tellement de gros viticulteurs que les autres, ils ne s'y aventurent pas. En gros, ils font comme ça, ils se débrouillent entre eux et la brasserie, c'est que du petit et ça commence à emmerder les gros parce que même si les gros, ils ont 95 % du marché. C'est mauvais pour leur image.

DG : Le fait que ça monte, ça commence à les embêter ?

F : Pas au niveau des ventes, je pense qu'ils s'en foutent un peu mais après, c'est par rapport à leur image. Il y avait Kronenbourg et Heineken, les gens buvaient ça depuis 50 ans, ils ne connaissaient que ça. C'est comme, si on mangeait du Babybel pendant 50 ans et qu'il y avait des producteurs de camemberts fermiers au lait cru qui arrivaient et qui proposaient ça aux gens. Les gens, ils diraient : « Ouais, c'est dégueulasse le Babybel, je veux des camemberts au lai cru ». Et après, les gens, ils peuvent se dire pourquoi : « Pourquoi, vous faites de la merde ? ». Les gens, ils ont bu de la merde pendant 50 ans, ce n'est pas bon pour leur image. C'est pour ça que sur le fromage, ils sont allés voir sur le lait cru pour essayer de l'éliminer.

DG : Oui mais ils ont du mal.

F : Ils ont du mal, oui, ils ont du mal.

DG : Il y a eu plusieurs tentatives mais jusque là… Le Français est un peu rebelle heureusement, sur le lait cru…

F : Ils essayent, mais on est des moutons qui s'énervent à un moment donné.

DG : Peut-être, ils y arriveront ?

F : Avec le changement de générations, avec le temps. Il y a beaucoup de gens avec les jeunes générations qui n'ont pas forcément connu le bon fromage au lait cru. Ils ont mangé

que du Babybel, de la vache-qui-rit, du fromage au lait pasteurisé, ben, petit à petit, ça ne dérangera plus personne, dans 50 ans, les gens, ils diront… mais c'est vrai, tout le monde s'en fou. Après, oui, je pense qu'ils vont légiférer et ça va être la nouvelle barrière à l'entrée. Le petit qui veut se lancer, il sera obligé d'investir 500 000 €, s'il veut commencer, sans avoir de garantie de réussite donc, il ne se lancera pas.

DG : Il y a une organisation des petits brasseurs artisanaux ?

F : Ouais, il y a un syndicat qui s'est monté. Ouais, il s'est monté depuis un an. Au tout début, il y avait un gros syndicat et c'était le syndicat des gros brasseurs qui représentait les intérêts des gros auprès du gouvernement. Ils faisaient du lobbying, tout ces gens là, ils se connaissent donc c'était pour s'arranger entre eux, en fait et donc depuis que j'ai commencé, ils avaient doublé les taxes sur la bière, les taxes de douane et ça, ça a doublé depuis que j'ai commencé. C'est les taxes sur l'alcool, en fait et plus, ça va, plus ces gros brasseurs là, le syndicat des gros brasseurs, il défend les gros, en fait parce que les petits, ils ont une problématique différente. Et donc, ils ont monté ce syndicat-là, justement des petits brasseurs, il y a un an ou deux. Ils voient un problème sur la législation, sur…

DG : *[Silence]* Ok, on a déjà fait un joli petit tour d'horizon, ce n'est pas mal.

F : Si vous avez d'autres questions ?

DG : Après, moi, c'est la démarche que je trouve très intéressante, vous progressez et puis les perspectives de passer à un autre stade.

F : Ouais, c'est une volonté aussi, enfin là, faire la bière comme je la fais actuellement, ce n'est pas bien intéressant. Ce n'est que de la manutention quasiment, et puis, c'est des grosses journées. C'est tout le temps, c'est… je ne sais pas comment dire, il y a moins de plaisir qu'au début parce que, ouais, il faut produire et puis, c'est dur physiquement et puis, il y a le stress de l'entreprise. C'est stressant, le problème, c'est de faire un produit correct parce que la bière, ce n'est pas des pizzas, les pizzas…

DG : C'est vivant la bière ?

F : Ben ouais, ce n'est pas pasteurisé, ni rien, donc c'est un produit qui va être instable. Ça peut y dauber, et on ne sait pas forcément pourquoi. Et pour connaître le résultat entre le moment où on brasse et le moment où on peut la goûter, il faut quasiment deux mois. Donc, on fait un truc et il faut deux mois pour savoir si ça va ou si ça ne va pas. C'est ça qui est un peu pénible, tu fais une pizza, un quart d'heure plus tard, on sait si elle bonne, s'il y a assez de sel ou pas, on change. En bière, c'est comme dans le vin.

DG : Ouais tout ce qui est fermentation, il faut maîtriser.

F : Eh oui, il y a la maîtrise du truc et pour maîtriser, il faut avoir du matériel et il faut aussi connaître les problèmes et ça la plupart des brasseurs, ils ne les connaissent pas. Au niveau formation, il n'y a rien du tout, il n'y a pas de bouquin disponible. On peut avoir de mauvais résultats, il y a tellement de… de facteurs, il va y avoir le malt, le houblon, la façon de brasser, l'eau et il n'y a pas la pasteurisation, il y a tellement de facteurs qui peuvent jouer que… c'est compliqué.

DG : On ne maîtrise jamais tout, quoi ?

F : Non, c'est vraiment très compliqué, une commande sur deux, le malt, il va venir de France. Il peut venir, je ne sais pas moi, il peut venir de région parisienne. Il ne sera pas de très bonne qualité, donc on ne sait pas comment c'est, chez eux donc c'est pareil. Le vigneron, lui, sa vigne, c'est toujours la même vigne, le même climat à peu près, et puis, il n'y a pas de cuisson. Il n'y a pas de mélange, il presse son vin, il le met en cuve et puis, il le sort.

Là, il y a de la cuisson, il y a du refroidissement, il y a des mélanges, il y a plein d'ingrédients différents. Je ne pense pas que je me relancerais là dedans si j'avais su les difficultés qu'il y avait eu.

DG : C'est vrai ? Ah ouais !!!

F : Trop compliqué.

DG : À cause des problèmes techniques plutôt que des problèmes… ?

F : Euh… c'est un tout en fait, c'est vraiment un tout. J'étais un peu fou fou quand je me suis lancé. J'étais un peu plus jeune, un peu moins réaliste, on va dire.

DG : L'envie de créer, de monter ton truc ?

F : J'étais plus jeune, plus insouciant. Je ne voyais pas toutes les difficultés qu'il pouvait y avoir. Oui, c'est un tout.

DG : Les difficultés administratives ?

F : Administratives, oui, c'est toujours pénible, encore ça, ça va. Les difficultés sur le produit, après le physique même si j'aime bien, après c'est dur quand même. Après, il y a le stress lié au produit et savoir au bout de deux mois si cela va être bon ou pas, après les ventes, savoir si… parce que savoir si dans le magasin, il en veut ou pas, des fois il en veut, dès fois, il n'en veut pas et puis après il y a la concurrence, en fait tout ça, c'est stressant. Et après, il y l'avantage d'être indépendant.

DG : Oui, quand même…

F : Oui, pour moi, ça me convient bien. Je ne pourrais pas, j'ai été salarié. Je sais que je ne pourrais pas être salarié, pas du tout. Je préfère être indépendant et galérer un peu et être salarié et galérer... Quoi qu'on fasse, c'est toujours une galère, comme partout, il n'y a rien qui est parfait. La situation convient plus ou moins aux gens. Dans mon entourage il n'y a pas d'entrepreneur, moi je n'en connais pas. D'instinct, ils savent que c'est encore plus pénible que d'avoir son petit boulot, on va dire assuré, je ne sais pas… sans responsabilité, sans pouvoir rentrer à la maison. Moi, mes parents, ils étaient indépendants tous les deux, j'ai toujours vu ça en fait. Moi, ce que j'ai vu, c'est que ma mère, elle bossait du matin jusqu'au soir, pareil, elle n'a jamais eu de vacances. Ben, j'ai bien vu… elle a trouvé une collègue depuis une dizaine d'années maintenant. Quand elle a commencé dans les années 82-83, elle était toute seule et c'était sept jours sur sept et toute l'année et elle n'a jamais eu de vacances pendant vingt ans parce qu'elle ne trouvait pas de remplaçante à l'époque parce que à l'époque, il n'y en avait pas.

DG : Ouais, elles se sont organisées un peu maintenant ?

F : Ouais, maintenant oui, mais pendant vingt ans, moi, je ne suis jamais parti en vacances avec mes parents. Je voyais ce que c'était d'être indépendant par rapport à mes parents parce qu'ils bossaient beaucoup. Surtout ma mère, un peu moins mon père mais surtout ma mère. Et après, je suis rentré dans le monde du salariat et j'ai vu…

DG : Finalement, ce n'est pas le top, non plus ?

F : Finalement, pour moi, c'était pire à l'époque.

DG : Et là, on a parlé des week-ends et les congés ?

F : Des congés, ouais, j'en prends un peu plus maintenant avec les vacances. Je prends la moitié des vacances scolaires, bon après quand je le garde, je le laisse un peu à ma mère. J'essaie de travailler un peu quand même parce que les vacances scolaires, il y en a beaucoup.

Avant je trouvais qu'il y en avait peu et qu'elles étaient très espacées. Maintenant, je me rends compte qu'il y en a beaucoup et qu'elles ne sont pas vraiment espacées. Ils en ont tout les un mois et demi à peu près, deux semaines tous les un mois et demi. Donc j'arrive à m'arranger comme ça, à travailler plus pendant la semaine, faire de grosses journées. Je ne l'ai pas en permanence donc… ça me… il y a des week-ends où je n'ai pas cette charge là de m'occuper d'un petit. Pour l'instant, ça va. En mieux m'organisant sur le travail, j'arrive à m'en sortir, quoi. Et puis, il ne faut pas que travailler aussi, c'est un peu…

DG : Et les loisirs, vous faites des choses pour vous ?

F : En loisirs je fais du sport, je fais pas mal de sport, donc du…

DG : Du sport individuel ou du sport de… ?

F : Du sport de combat, j'essaie d'y aller le plus souvent possible, combat libre, c'est un mélange de tous les sports de combats, c'est un mélange de judo, de lutte… je fais de la course à pied aussi et puis je fais du vélo ici. Je fais des grosses journées physiques et j'en refait en rentrant le soir ici. *[Rire]*

DG : C'est important de se muscler comme il faut…

F : Ben ouais, il faut avoir la forme, c'est comme agriculteur, on ne peut pas se permettre. Le corps, ben… ça l'abime. Quand on est jeune, on ne le ressent pas de trop mais après avec le temps. On peut compter sur les progrès de la médecine, ils arriveront bientôt à tout changer. Encore mon père, il faisait les foins en bottes carrées. Quand il fallait les décharger dans la grange… Il n'a jamais acheté de round-baller. C'était les vieilles étables, avec 1,60 mètre de plafond, non c'était des vieux trucs. C'est vrai qu'agriculteur, c'est dur… Je pense que j'achèterais une ferme tôt ou tard pour faire du maraîchage bio. Ah ouais, c'est ce que je voudrais faire.

DG : Ça reste l'idée…

F : C'est ce que j'aimerais faire, faire de la permaculture. Alors, oui je le ferais ça, enfin, si j'ai la possibilité, je le ferai un jour mais ouais, j'ai demandé partout, impossible. Je ne demandais pas non plus 300 hectares dans la Limagne. J'aurais voulu 5-10 hectares maximum. En zone moyenne montagne, ça passe tout par la SAFER, c'est des magouilles, c'est de la magouille. *[Silence]* Bon de toute façon, tout ce qui est lait, ça va disparaître, c'est fini.

DG : Sur votre secteur, il y a des AOC qui vont garder une petite partie pour garder ce qui est protégé par l'AOC et puis après… nous en Haute-Loire, il n'y en a pas, donc l'avenir du lait en Haute-Loire, il est très…

F : Soit ils arrêteront, soit ils feront de la vache à viande.

DG : Ouais mais la vache à viande, il n'y a pas tellement d'avenir non plus… En brasserie artisanale, il y en a qui rentrent dans les grandes surfaces ?

F : Je vends en moyenne surface, moi.

DG : C'est des gens qui achètent en direct, pas par des centrales d'achat ?

F : Non, je vends dans les petits Carrefour, les petits Simply. Ils peuvent acheter en direct, c'est des indépendants, euh… et après oui, sur Clermont, il y a un gros Leclerc, un gros Casino et un gros Auchan. En bière artisanale, il y en a chez Leclerc parce que Leclerc, je crois que c'est les seuls qui peuvent acheter en direct sans passer par la centrale d'achat. Je crois que Auchan et Géant Casino, ils ne peuvent pas, je crois... Il y a Inter aussi, enfin les Inter, ils sont tous un peu petit. Et après, c'est pareil, ils demandent des prix assez bas. J'avais

vu comme ils avaient fait à Leclerc, ils avaient pris un brasseur artisanal pendant plusieurs années et ils l'ont dégagé après, ils ont pris un autre à la place.

DG : Il n'y a pas de pitié.

F : Je les ai vus faire, le gars de la bière artisanal, il a bossé chez eux pendant plusieurs années, ils devaient faire du volume, c'est sûr mais après je dis qu'il les a dégagé… mais c'est certainement ça de toute façon.

DG : Après, ils négocient, tu me donnes ça ou je t'en prends des palettes et puis… il y a une gratuite. Ils ont tous les moyens.

F : C'est ça, hein…

DG : Le petit brasseur ?

F : Il a investi et…

DG : Il a investi et il se retrouve coincé.

F : Il en vend plein, il investit et puis il a des crédits et il se rend compte qu'il a un seul gros et puis le seul gros, c'est lui qui commande. Tu baisses ton prix et puis…

DG : Il a baissé le prix et il a coulé ?

F : Il en a pris un autre là, Leclerc, un producteur qui s'est lancé, il n'y a pas longtemps. Pareil, il doit faire du volume mais ça sera la même chose. Au bout de trois, quatre ans...

DG : Et puis, il va le serrer…

F : Et puis, il en prendra un autre. Il dira : « Moi je lui en vendais 2 000 litres par mois. Est-ce que ça t'intéresse ? »

DG : Bon, ben, je vais peut-être y aller parce que je ne suis pas d'ici.

F : Vous partez direct là ?

DG : Oui.

2 h 08 33 : Arrêt de l'enregistrement.

La retranscription n'est pas tout à fait complète. J'ai supprimé un temps peu intéressant vers la fin d'environ 10-15 minutes. Il s'agit d'un échange entre nous au sujet de la politique agricole commune.

g. Retranscription entretien avec Mesdames G1, G2, G3

Date : 7 février 2018

Arrivée à 14 h 30

Arrivée dans le bar-restaurant après le service de midi, je présente le cadre de l'entretien et on s'installe à une table dans la salle autour d'un café.

DG : Ce qui m'intéresse pour commencer, c'est que vous me racontiez votre parcours et comment on en arrive à créer un bar à trois.

G3 : Je ne fais pas partie de la création donc euh… je ne peux pas répondre à cette question là, moi je me greffe au projet donc euh… Moi, j'ai fait un parcours lambda lycée, fac et ensuite, je suis partie en voyage et du coup quand je suis rentrée de voyage, eh ben j'ai… du coup G2 voulait arrêter et G1 m'a proposé de prendre la relève, enfin je ne sais pas si on peut dire ça, en fait travailler avec elle, quoi. C'est ça, après moi j'ai toujours travaillé dans le domaine de la restauration pour payer mes études, mes voyages. Ça me paraissait évident de travailler là-dedans, c'est un truc que j'ai bien aimé.

G1 : Moi aussi, j'ai un cursus assez normal, lycée, fac, j'ai fait un peu d'IUFM et après je suis revenue dans le coin. Et en habitant là, je me suis dit : « Il faut que je crée mon activité parce qu'il n'y a pas grand-chose sur place ». C'est de là que m'est venue l'idée de faire un lieu.

DG : En fac, tu as fait quoi ?

G1 : Fac d'histoire.

DG : Et l'IUFM, c'était pour faire instit ?

G1 : C'était pour le concours de professeur des écoles, ouais, voilà.

DG : Et tu n'es pas allée jusqu'au concours ?

G1 : Si, je suis allée jusqu'au concours, service complémentaire, je me suis dit : « Soit, ils m'appellent, soit tant pis ». Je ne regrette pas, non, là, c'est sûr.

G2 : Et moi aussi, j'ai un peu le même parcours. Enfin… j'ai fait un an de fac et après, j'ai un diplôme de moniteur éducateur et puis, on réfléchissait un peu au projet et ça a mis un peu de temps entre le moment de l'idée et le moment où ça a concrétisé, moi je revenais un peu dans le coin, du coup. C'est là qu'elle m'a proposé qu'on le fasse ensemble *[rire]*. Ça collait bien avec le fait que je revienne par là et que…

DG : Ça a commencé en quelle année ?

G1 : On a ouvert en 2013. Moi, j'ai fait la formation à Brioude en 2011-2012. On a acheté la maison à la fin de la formation. Du coup on a acheté la maison avec mon compagnon en SCI. Là, il n'y encore pas les filles. *[Rire]* Il y avait Nico aussi, Nico, il est associé dans la SARL et il est moteur dans… en tout cas dans la création et puis même dans… et toi tu es revenue après que l'on ait acheté la maison.

G2 : Moi, je suis revenue en 2012 mais on en avait parlé un peu avant.

G1 : Ouais, voilà mais le projet a commencé en 2010 quand on est revenues d'Afrique avec une copine. Du coup, là, j'ai commencé à faire des petits boulots du coin et je me suis dit… : « Ça ne va pas le faire ».

DG : Quand tu as, enfin quand vous avez racheté la maison ici, c'était dans l'objectif de faire ce projet ?

G1 : En fait, on a cherché des lieux à louer, tout ça. On avait déjà bien avancé l'idée, quoi. Mais dans la commune, il n'y a pas grand chose à louer, on a demandé à la mairie, il n'y avait pas de local pour nous. Du coup, ce n'était pas… c'était moins cher d'acheter la maison et refaire les travaux que de louer. Il y avait un ou deux locals à louer, c'était super cher et il fallait quand même faire les travaux. C'était plus intéressant, sur cinq ans, ça remboursait la maison.

DG : D'accord.

G1 : Nico, il est dans le bâtiment, il est menuisier. Il est dans le bâtiment, du coup de 2011 à 2013, on a retapé avant d'ouvrir.

DG : Vous avez refait vous-mêmes, c'est…

G1 : Ouais, on y a passé un an et demi.

DG : Un an et demi de travaux et… ?

G1 : Moi, j'étais aidé par l'ARDTA. J'étais résidente. C'est des résidences, du coup, j'en ai fait une qui m'a permis de faire les travaux sans avoir à travailler à côté… pour monter mon projet, quoi.

DG : Et Nico, il n'était pas rémunéré ?

G1 : On était rémunérés pour deux, ouais.

DG : Vous vous débrouilliez avec un salaire ?

G1 : Oui, c'est toujours un peu plus ou moins le cas, hein…

DG : D'accord, et la maison, vous l'avez achetée combien ?

G1 : 45 000 €

DG : Et les travaux, ça fait… ?

G1 : Je ne sais pas, je dirais que l'on a mis à peu près 30 000. Là, on doit être à 100 000 en tout à peu près… On a emprunté à la famille.

DG : Oui, d'accord, pas à la banque ?

G1 : Ben, je crois qu'ils ne nous auraient pas prêté.

DG : Un prêt familial ?

G1 : Ouais. *[Un temps]*

DG : Après, vous avez constitué une SARL, SCI pour le bâtiment et SARL pour l'activité bar-restauration.

G1 : Du coup, au début, c'était que Nico et moi à la SARL et là, G2 a vendu ses parts à G3.

DG : D'accord… et alors, l'activité, ça a démarré progressivement, c'était un besoin dans la commune ou… ?

G1 : C'était à peu près pareil enfin ça a augmenté un peu chaque année. Cette année, on était trois donc… je pense que c'était notre meilleure année. Après là, on va rebaisser un peu parce que là, on ferme un peu plus à deux. Mais ouais, c'était un choix stratégique.

G2 : Ouais, c'est… ça a démarré assez vite, après, ça a changé un petit peu parce que petit à petit… enfin aujourd'hui en fonction des gens, en fonction de ce que nous, on est prêts à faire, des trucs… des repas… des plats du jour.

G1 : Oui, c'est vrai qu'au début, on ne pensait pas nourrir des gens tous les jours. On avait une petite carte avec croque-monsieur, salades, des trucs comme ça. Mais en fait, c'est quand on s'est rendu compte que les gens venaient bien les midis et que, c'est ça qui nous faisait gagner notre vie. Il vaut mieux faire un plat chaque jour qui change parce que comme, c'est un peu toujours les mêmes qui viennent. Ils vont dire à force, ils vont en avoir marre des croque-monsieur, quoi.

DG : D'accord.

G1 : Et depuis, c'est ça qui se développe, c'est ça qui nous fait vivre, quoi : les repas du midi.

G3 : C'est plus simple d'avoir un plat du jour, quoi, qu'une carte avec plein de préparations à faire.

G1 : Ce n'était pas forcément prévu comme ça dès le début mais après…

G2 : Ouais, on a fait un été à faire… *[Rire]*

DG : Ouais, le premier été à la carte.

G2 : Puis on a vu qu'avec un repas du jour, on s'en sortirait mieux, on pourrait nourrir plus de monde. Ça serait moins compliqué en cuisine et qu'il y avait un peu cette demande d'un endroit où on pourrait manger les midis pour les ouvriers et tout ça, où c'est simple, un plat du jour et… Très vite, on a eu des habitués du midi, quoi.

DG : Ouais.

G1 : Après, c'est plus compliqué pour les touristes parce qu'ils n'aiment pas trop...

G3 : C'est plus dur pour eux, ouais.

G1 : Mais c'est pareil, il y a quelques habitués aussi. C'est la masse que l'on n'a pas…

G3 : Et encore, ça dépend du plat du jour parce que truffade, c'est merveilleux ça. *[Rire des trois]*

G1 : Oui, enfin voilà, ça dépend. Il s'est fait quand même une clientèle qui évolue. Il y a des équipes aussi qui viennent et qui…

G2 : C'est que des habitués mais les habitudes changent quand même.

DG : Et la clientèle du bar, c'est vraiment des gens du coin ?

G3 : Ouais.

G3 : Des environs oui, des alentours parce qu'il n'y a pas grand monde dans le bled.

G1 : Après quand il y a des animations, ça peut être les villes voisines.

G3 : Ça touche plus large, quoi.

DG : Ouais, ça c'est quand vous programmez des animations ?

G1 : Mais au quotidien, ça… si jusqu'à…

G3 : Oui, c'est vrai, il y a pas mal de gens qui viennent de… qui mangent.

DG : C'est plus une clientèle qui vient pour l'ambiance sympa ou c'est des jeunes qui… ?

G1 : Les midis, en tout cas, ce n'est pas tant des jeunes ou des potes. C'est des gens qui veulent manger et après le soir… après le fait que… il y a des gens qui cherchent de la bonne bouffe, on va dire… des produits plutôt locaux, des… il y a quand même une recherche de ça…

G2 : Mais on n'a pas trop les jeunes, les vingt-cinq… ce n'est pas ceux que l'on a le plus sauf un peu la bande de… sinon, on n'a pas les jeunes, jeunes qui veulent plutôt des alcools forts et tout ça… *[Rire]*

G3 : Ouais, des Cheeseburgers…

G1 : Ouais, finalement… au début les gens ont dit qu'on ouvrait un truc pour les jeunes mais pas tant que ça. Après, on a des jeunes de notre âge, hein…

DG : Par rapport à la commune, on peut manger où ?

G1 : Il y a la Pizzeria qui tourne vraiment bien et toute l'année. Après, il y a en d'autres mais qui sont peut-être plus saisonniers qui sont un vrai restau et ouvert que le week-end. Après, il y en a deux, trois qui sont ouverts que l'été. Il y en a un autre qui est un peu ouvert l'hiver mais qui font d'autres choses aussi. On est assez complémentaires.

G2 : On n'est pas… *[Bruit de fond important de la machine à café]*

DG : L'activité bar-restaurant et animation, c'est tous les combien ?

G1 : Ah, c'est variable, en même temps, ça peut être quatre fois par mois, autant ça peut être deux fois par mois, autant… c'est un peu selon les propositions. On essaie de faire moins de choses l'été parce qu'il se passe plein de choses autour et on a plutôt tendance à… enfin à faire gaffe de ne pas être en même temps que d'autres choses.

Entrée d'une copine, discussion… [Rire]

DG : Alors, on en était aux animations, les animations de l'été, vous évitez parce qu'il y en a plein et vous avez du monde et en morte saison, ça marche bien, ça… ?

G1 : On a les concerts, les spectacles, les choses comme ça. Ça marche pas mal parce que justement, il ne se passe pas grand-chose, enfin… et on a aussi les cafés, les cafés… mensuels ou hebdomadaires et tout ça… Le mardi, on a café manuel, une fois par mois, on a le café mots, c'est un peu des ateliers d'écriture, on a le café échecs que l'on vient de mettre en place donc café échecs, on joue aux échecs. Voilà, avant, on avait un café bœuf, là, on l'a arrêté parce que… pour changer un peu et puis parce que ça se cassait un peu la gueule. Et puis voilà.

DG : Un café quoi ?

G1 : Un café bœuf musical.

G3 : Après, s'il y a des gens qui veulent proposer des cafés thématiques, ils peuvent se présenter et proposer leur activité et… Après, il y a un café contes, famille qui n'est pas organisé par nous, en fait… on est le lieu, quoi.

DG : Oui, le lieu est ouvert ?

G2 : C'est comme le café mots, c'était…

G3 : Ce n'est pas nous qui l'organisons, quoi.

DG : Ok.

G3 : C'est une association qui gère les animations du café, ce n'est pas forcément nous, quoi, enfin… on s'en occupe, on fait partie de l'association mais…

G2 : Il n'y a presque que nous mais l'association, ça permet quand… quelqu'un a envie de proposer quelque chose… il n'hésite pas trop non plus.

G3 : Ouais, voilà.

G1 : Une fois par mois, on a une réunion de programmation où ceux qui ont envie de proposer, du style Marie qui a proposé un film le mois dernier. Il y avait plein de monde, c'était super.

G3 : Ça a super bien marché. Mais bon, ça reste ouvert, quoi.

G1 : Et toi, demain, tu as envie de proposer un atelier meubles en carton par exemple et ben… tu viens, on s'organise et…

DG : Et alors, d'un point de vue temps de travail ?

G1 : Nous, on a attaqué au début à travailler beaucoup, beaucoup.

G2 : Ouais, c'est ça, ouais.

G1 : Au début, quand on était toutes les deux, on avait trouvé un espèce de rythme qui nous allait bien parce que ça nous permettait d'avoir des congés mais qui faisait beaucoup de temps de travail.

G2 : Enfin, moi je pense à avant, où on était là toutes les deux.

DG : Au début ?

G1 : Au tout début, quand on a commencé, on était là toutes les deux tout le temps. Même à trois, on y était tout le temps, il n'y avait pas de jour…

G2 : Après un peu l'hiver mais on était déjà presque au mois de novembre quand on s'est… sur le temps.

G1 : Ouais, on s'est réparties, après ça allait mieux et puis là, toujours pareil en fait, on se répartit le temps, enfin ça va mieux, après on fait des temps pleins, hein… Non mais ça va, on arrive à gérer le temps.

G2 : On arrive à concentrer et à avoir… pour l'instant ça va.

G3 : Ben, ça fait largement deux gros temps pleins.

G1 : Oui, mais voilà, c'est raisonnable.

DG : Raisonnable *[rire],* c'est quoi dans le détail, ça ?

G1 : Parce que…

DG : Combien d'heures… ?

G1 : En fait, on arrive à huit heures le matin et on repart forcément à dix ou onze heures du soir ou plus, si ça finit plus tard. Du coup, ça fait des grosses journées mais là, on a réussi à… à tout regrouper chacune sur trois ou quatre jours.

G3 : Ouais.

G1 : Par semaine, du coup, on a trois ou quatre jours où on ne travaille pas aussi. Et avant, avec G2, on faisait sept jours, sept jours. Sept jours chacune, donc c'était hyper intense pendant sept jours mais après, on avait sept jours hyper cool. Et là, on coupe plutôt dans la semaine donc, ça s'organise différemment mais ça fait pareil au niveau des heures.

G3 : Ouais, c'est ça.

G1 : Et après, sachant que quand on est dans le bar, il y a des heures plus ou moins chargées.

G3 : Oui, c'est ça aussi, l'après-midi, c'est plus tranquille.

G1 : On a toujours du ménage, des trucs comme ça mais…

DG : Toujours au boulot, quoi ?

G1 : Si, on a un petit temps pour se voir au boulot mais…

G3 : Mais, c'est raisonnable, tu vois parce que… je parlais avec des copines ce week-end qui ont des… des boulots salariés… des horaires de bureau. Elles ont dit : « Ben tu travailles autant que nous, voire plus que nous mais tu as plus de temps chez toi que nous. », parce qu'en fait, moi je ne suis pas chez moi pendant trois jours le soir mais après pendant quatre jours, je suis à la maison, enfin… c'est différent aussi, quoi. Mais elles étaient carrément envieuses, elles étaient…

G2 : Ouais, mais tu passes quatre jours avec ton…

G3 : Avec ton enfant, moi, j'ai un enfant et elles, c'est plus le week-end, quoi. Donc, c'est aussi appréciable comme condition…

G3 : Après, nous, on n'arrive pas encore à toucher le smic, on arrive à se payer 1 000 € et on ne cotise pas ni au chômage, ni rien…

DG : Ouais, 1 000 €, avec un statut d'indépendant quoi ?

G1 : Ouais, voilà. Mais moi je m'y retrouve dans le sens où je fais quelque chose qui me plaît et tout ça… après le jour où j'arrête, je vais faire des boulots où… une fois que je suis sortie du boulot, je pense à autre chose et… Quand j'en ai marre, j'arrête mais pour l'instant, moi, ça me va bien, j'avais besoin de ça, là.

DG : Et 1 000 €, c'est… c'est monté en puissance ? Vous avez pu gagner, au début c'était beaucoup moins ou… ?

G1 : Au début, c'était un peu le bazar, après la deuxième année, c'était un petit moins parce que, on avait pas mal dépensé pour changer les statuts, pour faire tout ça…

DG : Vous avez réinvesti ?

G1 Non ? On a salarié G2 les six derniers mois pour qu'elle puisse partir avec du chômage.

DG : D'accord.

G1 : On a fait pas mal de trucs comme ça. Enfin voilà, les changements de statuts, on s'est rendu compte en faite que ça coûtait super cher.

DG : Pourquoi ça coûte cher, vous avez changé de société ou… ?

G1 : Non, juste les statuts, ben de nouveau, on paye le greffe, on paye la comptable pour qu'elle s'occupe de tout, quoi. Je ne sais plus combien…

G2 : 2 000 € en tout, je crois.

DG : Ah oui, quand même.

G1 : Oui tout compris avec le salariat et tout ça.

G2 : Oui, c'est vrai que tout est arrivé un peu d'un coup.

G1 : On a investi effectivement dans une licence IV que jusqu'à maintenant, on la louait. Et là du coup, on est propriétaire de notre licence IV. C'est vrai que selon les investissements. Du coup, les trucs, les bidules, on se paye comme on peut, quoi. Mais je crois pouvoir dire qu'en moyenne, on arrive à se tirer 1 000 € par mois, à deux.

DG : C'est bien… à deux, c'est vachement bien.

G2 : Ouais, clairement. Non, non, c'est pour ça quand je dis que ça tourne, ce n'est pas mal, hein…

G3 : C'est pour ça que c'est…

DG : Et là, ça fait un chiffre d'affaire de combien pour arriver à sortir ce salaire-là ?

G1 : Euh… 100 000 €

DG : Donc 100 000 €, c'est beaucoup ?

G1 : Ah ! Mais on travaille quand même.

G3 : Ouais, ça tourne.

G1 : Quand même.

DG : Et en nombre de repas ?

G1 : Je dirais qu'en moyenne, une quinzaine par jour.

G3 : En moyenne, c'est ça ouais.

G1 : Sachant, et ben voilà, au mois d'août ça va être plutôt quarante et peut-être au mois de janvier dix.

G3 : Ouais, et encore, c'est franchement aléatoire parce que hier, on a fait vingt, vingt-deux.

G2 : Et puis des fois, à mi-juillet, tu feras cinq.

G1 : Oui, au mois de juillet ça varie. On a de plus en plus de groupes, de la mairie, de la com' com, enfin de, de… de pas mal d'endroits, quoi. Ça se développe quand même pas mal.

G2 : C'est la partie restauration qui se développe, on va dire.

G1 : Ouais, ouais…

G2 : Parce qu'il n'y a pas encore un débit de ouf, encore…

G1 : Après, une bonne soirée où ça se passe bien, on organise un peu de la musique dans le village. On est même reconnues par la mairie, par le village, tout le monde. On est reconnues parce qu'au début, quand on est arrivées, les gens se disaient : « Je ne leur donne pas deux mois, quoi ».

G2 : Ouais, ils vont se casser la gueule, ils ne vont pas tenir.

G1 : Les aides Défi-jeunes et tout ça, ils nous ont ri au nez, quoi.

DG : Ah ouais… ?

G1 : Les Défis-jeunes, ils nous ont ri au nez. Ah vraiment…

G2 : Deux fois de suite…

G1 : Deux fois de suite parce qu'on a fait deux candidatures, hein…

G3 : Si tu veux dans les mois de janvier, février, on est le seul café ouvert. Les gens, ils viennent.

G2 : Les gens viennent acheter les cigarettes.

G1 : Du coup, c'est sympa parce que ça nous a fait gagner un pari. On avait peur au début aussi qu'en ouvrant, les hippies et les gens…

G2 : Les réseaux de gens que l'on connaît, quoi.

G1 : Et là en fait, je crois qu'au niveau même des âges, des professions, on a bien réussi.

DG : L'ensemble de la population ?

G2 : Ouais, un peu tout le monde.

G1 : Ça fait un peu bistrot de campagne, quoi.

G3 : Le président du festival jusqu'à des amis et… les gens de passage aussi, enfin… on a un peu de tout : des locaux, des ouvriers, des touristes.

G1 : Et puis, on s'entend super bien avec les voisins, tout ça, du coup, on arrive à être super complémentaires quand même, on ne se fait pas la guerre, ouais…

G3 : Ouais, c'est vrai.

G2 : Même dès le début, on a été bien soutenues au moins les voisins et…

G1 : Les commerçants, parce qu'on ne peut pas dire par la mairie et les choses comme ça mais les commerçants et encore que, c'est le voisin qui nous a dit un an après qu'il n'aurait pas misé sur nous.

G2 : Ouais, ouais, enfin il a attendu un peu pour nous le dire. *[Rire]*

DG : Bon après c'est un peu… en campagne, en rural, on va dire… voilà, deux filles, vous étiez vachement jeunes quand même.

G1 : Ben ouais.

DG : Vous avez ouvert en 2013, vous aviez quel âge ?

G2 : Moi, j'allais avoir 23 ans quand on a ouvert.

G1 : Moi, ben 29 alors.

DG : C'est bien mais ce n'est pas étonnant qu'il y ait cette réflexion.

G1 : Oui parce que le village, c'est mort, il n'y a personne, ouvrir l'été à la rigueur parce que c'est vrai que l'été, ça fleurit les petits commerces. Il y a des petits commerces qui ouvrent pour l'été. Et nous, on voulait ouvrir surtout pour l'hiver, quoi. C'était ça l'important.

DG : Oui, vous, l'objectif, c'était de…

G1 : À l'année, quoi.

DG : À l'année, que ça fasse vivre le village et…

G3 : C'était faire quelque chose pour les gens qui habitent ici tout le temps, quoi, pas juste pour le touriste…

DG : Le festival, ça amène un peu, beaucoup ? Sur combien de temps ?

G1 : C'est dix jours où on remplit midi et soir, c'est dix jours où on remplit midi et soir.

G3 : Tous les commerces remplissent midi et soir, ça amène beaucoup de monde.

DG : C'est que dix jours ?

G1 : Ouais, après disons que depuis l'an dernier, il y a les gens qui bossent pour le festival qui sont dans les… ils ont leurs locaux à la… avant ils bossaient au Puy. Et du coup à l'année, on les a un peu, les permanents. Du coup, ça change peut-être ça. Mais les touristes du festival en lui-même, c'est dix jours. Mais, c'est vrai que ça change tout que les permanents soient là, aussi. Typiquement ce midi, il y en a deux qui ont mangé là.

G3 : Des organisateurs.

DG : Oui, j'imagine qu'ils invitent peut-être des gens…

G1 : Oui, voilà, ils ont des résidences musique…

DG : Là, tu disais pour l'installation, la création, vous n'avez eu aucune aide ?

G1 : ARDTA du coup.

DG : L'ARDTA, tu étais payé pendant la création du projet ?

G1 : Oui si, après on a eu… mais ça c'était après, le concours du parc. On a eu un prix du parc, on a fini quatrième.

G2 : Même troisième.

G1 : Et du coup, on a eu 3 000 € à investir. C'est comme que l'on a eu les projecteurs et un robot de cuisine. Mais ça, c'est une fois installées, hein… D'ailleurs, il y a une petite vidéo qui avait été faite pour ce concours. Peut-être qu'il y a d'autres infos que l'on oublie de dire ou quoi. Elle explique un peu notre démarche. Je ne la regarde pas souvent mais c'était une vidéo dans le cadre du concours. Du coup c'était au début…

G2 : C'était l'année d'après parce que, c'est tous les deux ans.

G1 : 2014, à ce moment-là, quoi. Après c'est bizarrement fait parce qu'ils posaient les questions auxquelles, on répondait et sur la vidéo, il n'y pas les questions. Donc on se dit : « Mais pourquoi, elle dit ça ? ».

DG : Ouais, ça fait un peu bizarre ?

G2 : Oui, nous, ça nous a fait un peu bizarre.

G1 : Et ouais, si c'était moi qui avais choisi ce que je disais, je n'aurais pas dit ça. On ne voit pas que je réponds à des questions. Pas grave…

DG : Le concours, vous avez pu candidater parce que vous étiez créées…

G1 : Oui, c'est ça, à l'aide à la création, il n'y a rien.

G2 : L'ACCRE, c'est…

G1 : Mais l'ACCRE, c'est pour tout le monde.

DG : L'ACCRE, c'est des réductions de charges.

G1 : Ouais, voilà. *[Rire]*

DG : C'est vrai que vous êtes arrivées à faire fonctionner comme ça, c'est magnifique.

G3 : C'est vrai que c'est cool.

G2 : Ben oui, voilà, ça fait deux emplois de plus dans la commune, derrière, ce n'est pas rien.

DG : Non, ce n'est pas rien sur une petite commune de…

G1 : Et après je ne sais pas moi, si je n'avais pas réussi à faire le truc, peut-être je ne serais plus là, quoi. J'aurais trouvé du boulot ailleurs et…

G3 : C'est ça.

G1 : Je ne serais pas restée à la maison, hein…

DG : Oui, vous êtes restées là et puis ça fait des familles qui s'installent là et…

G1 : Oui parce que du coup, avant moi je… avant de me lancer, j'ai bossé à l'école, j'ai bossé à l'ADMR, au camping, à la miellerie, à la pâtisserie, j'ai fait tout… tout écumer les

petits boulots que l'on pouvait faire. Ouais, je ne sais si j'aurais pu le faire plus longtemps que six mois, quoi. Enfin à l'ADMR, je n'aurais pas tenu.

G3 : Exactement.

G1 : Après voilà, je ne pense pas qu'on fera ça toute notre vie non plus, hein. Peut-être un jour, on voudra gagner plus et travailler moins. *[Rire]*

DG : Ton copain, Nico, Il fait quoi, il est installé… ?

G1 : En menuiserie.

DG : Artisan ?

G1 : Ouais, auto entrepreneur.

DG : Auto entrepreneur donc sur le village aussi ?

G1 : Sur B…, ils ont un atelier collectif, ils mettent en commun les machines… Ils sont trois menuisiers, deux forgerons, ouais ils sont sept.

G3 : Clément, il est menuisier.

G1 : Non, il est charpentier. Trois menuisiers, un charpentier, deux forgerons…

DG : Et G2, tu arrêtes ?

G2 : Ouais, c'est arrêté là.

DG : C'est arrêté…

G2 : En vacances.

DG : C'est pour faire autre chose ?

G2 : C'est pour changer, avoir des grandes vacances d'abord et puis après… j'ai plein d'idées, j'ai plein d'envies.

G1 : C'est vrai que les grandes vacances, ça fait un peu envie, quoi.

G3 : Ouais, si un jour, je fais la cuisine, on pourrait faire six mois, six mois enfin non, trois mois, trois mois pendant l'hiver et après, l'été toutes les deux.

G1 : Oui mais ça, on n'a jamais fait, ce n'est pas possible.

G3 : Oui après, c'est sept jours sur sept, non trop intense.

G1 : Si un jour, on gagne trop de sous, on pourra prendre plus de vacances *[Rire]*

DG : Quand c'est ouvert, il faut forcément être deux, repas, préparer, servir ?

G1 : Pas forcément, il y a des jours où on peut faire seule. Nous avec les filles, on a décidé d'alterner. On a appris à faire un peu seule, après on est limité en nombre, quoi.

DG : Parce que seule, tu peux servir jusqu'à combien de repas ?

G1 : Selon le plat du jour que tu as prévu, ça peut aller jusqu'à vingt quand même mais ça fait courir, ça fait finir la journée un peu tard.

DG : J'imagine, vingt repas seule ?

G1 : Mais avec un plat qui va bien comme un plat en sauce ou… une cuillère de riz, une cuillère de sauce parce qu'il n'y a pas le choix pour les gens après.

G3 : Oui, c'est ça aussi.

G2 : Quand les gens mangent la même chose, ça permet d'aller assez vite.

DG : Oui mais servir un peu au bar, ça…

G1 : Oui mais c'est sûr que ça fait…

G3 : Après les gens, ils…

DG : Tu ne dois pas rester les deux pieds dans le même sabot ?

[Un temps à servir des clients]

DG : Et après, vous avez des périodes de fermeture, vous prenez des vacances ?

G3 : Ouais, cinq semaines par an.

DG : Cinq semaines, en plusieurs fois ?

G3 : Oui.

G1 : C'est assez rassemblé dans l'hiver. On prend deux semaines en novembre, une semaine en janvier et deux semaines en mars et des fois, on a eu fait de prendre une semaine début juillet parce que là, c'est un peu un temps mort. C'est un peu, pas de locaux, pas encore les touristes.

G3 : C'est bâtard, un peu.

G1 : Et c'est un peu le moment où on a envie d'en prendre quand même.

G3 : Ouais pour être reposées pour la saison.

G2 : Et puis, c'est l'été.

G1 : Parce que l'hiver…

DG : Et du coup, ça laisse le temps de faire un peu autre chose que le boulot, d'autres activités, loisirs ?

G1 : Ben oui, comme on est organisées, oui.

G3 : Ouais complètement, j'ai des activités hors boulot.

G1 : Moi pas encore parce qu'une semaine… l'autre semaine… mais je pense que ça va venir. *[Rire]* On a d'autres projets avec G2, G3 et d'autres copines, on a acheté une petite maison en association pour faire des ateliers collectifs de couture, euh… d'artisanat. Couture, sérigraphie, un peu tout ça et du coup, on a une maison à retaper pour pouvoir faire des ateliers collectifs dans le futur ici, dans la commune.

G3 : On réanime le village en dehors du café.

DG : Vous, vous avez une maison d'habitation à vous ?

G1 : On est en coloc' dans le village, en location avec G2, Nico et d'autres.

DG : Et d'autres ?

G1 : Une qui travaille au-dessus… les gens du coin quand même.

DG : Vous êtes combien ?

G1 : Sept.

DG : C'est beaucoup pour une coloc' ? C'est bien...

G1 : Ouais.

G3 : Moi, je suis en location, on est trois. *[Rire]* Pas du tout dans le coin, enfin si à côté d'A… On a le projet d'acheter mais nous on vient d'arriver. Moi ça fait deux ans que je suis dans le coin, donc je prends le temps. On prend le temps de se poser, quoi.

DG : Et la coloc' à sept, la maison, elle appartient à qui ?

G1 : On la loue.

DG : C'est loué ?

G1 : Elle appartient à une dame qui habite à C…

DG : C'est grand, j'imagine… ?

G1 : On a mis beaucoup de temps à la trouver en fait. Au début, quand on voulait chercher une coloc'. Alors, au début, on n'était pas forcément sept non plus mais on cherchait une coloc', on a mis beaucoup, beaucoup de temps à trouver sur la commune quelque chose à louer une maison même pour accueillir les familles, hein… Quand on disait qu'on était quatre ou cinq, ça ne marchait pas. Il y avait… et en fait, on n'a pas trouvé jusqu'à ce que chacun trouve une solution.

DG : Ça, c'était vraiment, c'était un choix de vie, quoi ? Vous vouliez vivre en coloc' ?

G1 : Ouais, ouais c'était vraiment un choix. Il n'y a pas tant d'offres locatives sur la commune. Il y a un petit problème parce qu'ils sont en train de refaire des travaux immenses et tout… Pour les gens qui veulent s'installer vraiment, il n'y a pas trop de locations, il y a des maisons qui se vendent qui sont toutes à retaper.

G3 : Ouais, il y a des maisons délabrées où il ne se passe rien.

G1 : Il n'y a pas une offre locative très importante. J'imagine pour ceux qui veulent s'installer sauf ceux qui veulent acheter du coup, ce n'est pas cher, hein…

DG : Ouais, ce n'est pas facile de trouver des apparts un peu refaits ou un peu en état, ben… c'est le problème sur beaucoup de bourgs.

G1 : Oui mais ici, ils mettent le paquet sur la valorisation du centre bourg mais ils mettent le paquet sur l'aspect touristique, quoi. Pas pour l'école, médiathèque, collège, local, pas pour les habitants, c'est un peu dommage mais bon.

DG : L'aspect touristique, ça veut dire, quoi ? Des gîtes, des…

G1 : Ouais, ça veut dire ça mais ils font aussi, l'abbatiale, tous les pourtours, enfin voilà. Ils refont tout.

DG : Pour vous, ils ne mettent pas le paquet sur faire vivre le village avec les gens qui habitent et qui travaillent ici ?

G1 : Mais, ça va peut-être venir parce que tout le monde commence à le dire un peu : « C'est bien beau de faire des super jardins, des super… » Mais ça va attirer du tourisme aussi, hein… mais alors il n'y a même pas une bibliothèque, ni une médiathèque, rien, alors que c'était dans les projets du départ. Donc tu as envie de dire, s'il y a autant de sous à mettre là-dedans, est-ce qu'il n'y en aurait un petit peu pour favoriser la vie locale aussi ? C'est-à-dire, faire quelque chose pour l'école, pour le collège, pour les habitants du coin plus que pour qu'il y ait des touristes qui viennent l'été, en fait. Ce n'est pas le tourisme qui fait vivre un village, quoi.

DG : Oui, ils ont mis énormément d'argent dans l'abbaye ?

G1 : Oui, c'est un truc de fou. C'est pour ça qu'on… ils en auraient mis, ne serait-ce qu'une toute petite part pour la ville en elle-même. Ça pourrait être pas mal, ça pourrait être pas mal.

DG : Sur la commune, en création, en artisanat ou en… il y a des gens un peu, il y a des… ?

G1 : Ouais, après, c'est pareil, il y a une association de créateurs d'art mais bon, voilà… avant, ils ouvraient une petite boutique, l'été, maintenant, plus trop, je crois. Ils organisent un ou deux marchés. Voilà, il se passe des choses comme ça, des magasins un peu éphémères qui s'ouvrent l'été ou des gens qui sont installés, enfin il y en a quand même, hein… à l'année.

G2 : Il y a pas mal d'artisans qui prennent une vitrine l'été…

[Un temps]

DG : Ouais, et le bilan, tu me disais : « Tu es bien contente d'avoir fait ça… »

G1 : Ouais, je crois.

G3 : Je pense qu'en revenant en France, c'était le meilleur boulot que je pouvais avoir parce que je ne supporte pas d'avoir un patron. En arrivant ici, c'est le lieu où je passais le plus de temps et c'est parfait.

DG : Parfait.

G3 : Ouais, complètement.

G2 : Oui, je suis bien contente de l'avoir fait aussi. Je suis bien contente d'être en vacances quand même.

G3 : Ben oui.

[Un temps]

G1 : Je ne sais pas si on a répondu à toutes tes questions ?

DG : Ouais, on a fait un peu le tour… *[Un temps, échange entre elle sur les stocks du café]* Tu me disais G3 que tu faisais beaucoup d'activités à côté, c'est quoi ?

G3 : Alors, pas beaucoup, beaucoup…

DG : Dans quels domaines ?

G3 : Ouais, c'est du yoga, le yoga, ben… c'est déjà pas mal. *[Rire]* J'ai une petite fille qui a un an et demi, ce qui fait que ça me prend déjà, pas mal de temps. Mon conjoint, il travaille aussi, on a réussi cette année à avoir les mêmes jours de congé.

DG : D'accord

G3 : Lui, il fait les marchés.

DG : Qu'est ce qu'il fait, lui ?

G3 : Il est boulanger sur les marchés, il fait du pain au levain qu'il vend sur les marchés. Il a deux marchés par semaine donc deux jours de fabrication, et donc deux marchés. Donc notre fille va pas mal à la garderie, enfin… chez la nounou mais après on a quatre jours ensemble à la maison où on peut faire des activités, quoi. Je m'investis aussi, comme je peux, dans le projet du lieu pour la création de l'atelier. Des fois… je ne peux pas.

G2 : De toute façon, on est toute chacune dans…

G3 : C'est ça, ouais.

G2 : On est occupées, des fois, on ne peut pas… *[Gros rire]*

G3 : Du coup, ouais, déjà, je suis arrivée à avoir une activité dans la semaine de cours de yoga. Là, je suis super contente. Voilà, après je réussis à voir les amis.

G1 : Maintenant que l'on arrive à avoir nos week-ends parce que la restauration, c'est souvent aussi que c'est les week-ends que ça carbure et nous…

G2 : On a évolué aussi, au début, on était fermé le mardi. Quand ça s'est mis à bien tourner les midis en semaine, on s'est dit, on ouvre le mardi, on prend le samedi.

G1 : Ça pour nous déjà, d'avoir le jour de congé en même temps que tout le monde et voir les copains. Et là, comme on est reparties toutes les deux, on ferme, samedi, dimanche.

G3 : Oui, voilà.

G1 : Et du coup, on a des vrais week-ends.

G3 : Ouais, où on voit nos amis vraiment.

G1 : Du coup, moi, quand j'ai vendredi aprèm et le lundi, on a vraiment des breaks. Ça, ce n'est pas mal.

G2 : Chacune a un week-end de quatre jours ou trois jours pendant le week-end.

G1 : On est un peu plus calé avec les autres parce que des fois, ça faisait un décalage d'avoir quelques jours d'affilé mais…

G2 : Par exemple congé le mardi, on ne pouvait rien faire, que le marché.

G1 : Ouais, il n'y a rien, c'est ça.

DG : Ouais, tu n'as rien à faire ?

G1 : Non.

G3 : Ça c'est vraiment appréciable, moi, ça me plaît vraiment beaucoup, ouais. Parce que moi, pour avoir travaillée en restauration pendant très longtemps, on travaillait vraiment beaucoup les week-ends.

G1 : C'est pour ça que l'on essaie de développer les midis de la semaine et les vendredis soirs plus festifs. Et les soirs, de tout manière, ça marche bien parce qu'il n'y a pas grand-chose, ouais.

G2 : Ouais, il n'y a que le mardi que c'est un peu calme.

G1 : Ben, il y a le badminton qui vient boire des coups.

G2 : Ben oui, en fait c'est vrai. Tous les soirs, il y a quelque chose.

G3 : Ça le fait, le badminton.

G2 : Ouais, mais ça complète la soirée, il y a les habitués aussi. Et puis, maintenant, il y a les bureaux au-dessus, la B… et du coup, ça fait aussi une autre activité qui se passe au-dessus, du passage.

G3 : Ouais, l'autre fois, il y avait un mec qui venait livrer un truc en haut, il a vu que l'on faisait à manger et ben, le lendemain il est venu manger avec son amie, quoi.

DG : Eh oui, bien sûr.

G1 : Oui, et puis, ils sont quand même quatre ou cinq à bosser.

G2 : Oui, ils ne sont pas toujours ici mais…

G1 : Ouais, du coup, ils viennent manger de temps en temps, ça crée du lien.

[Un temps d'échange autour du café à servir et sur la qualité du café]

G1 : Moi, quand je suis en congé, je suis triste parce que… *[Il lui manque le bon café] [Gros rire]*

DG : Ben moi, je veux bien vous payer le café et un thé pour moi *[Un temps]* Et dans le plat du jour, vous vous fournissez localement ? Il y a des producteurs ?

G1 : Oui, à part les produits secs, semoule… ça on prend tout à la Biocoop non pas à la Biocoop, à Celnat.

DG : Et c'est tout en bio ?

G3 : Les légumes, c'est quasiment tout en bio à part ce que l'on ne trouve pas chez des producteurs du coin.

G1 : Charcuterie aussi, c'est du coin, les maraîchers du coin bio, les fromages du coin, les œufs du coin, après la viande du coin, après les patates douces à Biocoop. Ben, je regardais…

G3 : La salade du coin, le maraîcher du coin.

G1 : On s'est dépannées à l'épicerie aujourd'hui.

G3 : Ah, il n'y en avait plus déjà ?

G1 : Non.

DG : Il y a un maraîcher dans le coin ?

G : Oui, il y en a deux. On fait le marché et on essaie de jongler avec le reste.

DG : Pour la viande, c'est difficile de travailler avec les producteurs ?

G3 : Ben, il y a le cochon et le veau.

DG : Ils détaillent ?

G1 : Ouais, le cochon, il détaille et la viande, il fait des caissettes en fait, mais il fait des caissettes avec bourguignon, rosbif par exemple et pas des steaks, trucs et bidules et blanquette, escalopes qu'il met sous vide, du coup ça tient trois semaines et on en congèle un peu.

G3 : Sinon, le pain, c'est du coin, c'est le boulanger du village, la bière, le chocolat, bon… la bière c'est du coin.

G1 : Ce n'est pas notre outil de communication pour que les gens, ils le voient d'eux-mêmes et faire un peu ce que l'on veut. On a décidé de ne pas…

DG : Vous ne le marquez pas ?

G3 : Plus au début, je me rappelle que vous aviez mis, carte des producteurs.

G1 : Ouais, c'est ça mais c'est vrai que ça… c'était plus pour dire où on prenait les choses mais ça change trop souvent, alors tu vois… et puis mettre toujours tout sur toutes les pubs… ce n'est pas forcément…

G3 : On n'a même plus de carte. *[Rire]*

G1 : C'est vrai, on ne marque pas à chaque fois, bio, bio ou je ne sais pas quoi.

G3 : C'est surtout parce que ça ne veut plus rien dire, tout le monde le met donc maintenant, ça ne veut plus rien dire, quoi. Dessert maison, les gens, ils prennent un peu de

chantilly et c'est fait maison, ils prennent ça chez Promocash donc, euh… *[Rire]* Moi, quand je vois dessert maison, je n'ai plus envie de le prendre parce que… je sais que ça va être l'arnaque, quoi.

G1 : On joue plutôt sur le fait que les gens, ils le tentent et puis après…

G3 : Les gens, ils voient vachement, hein…L'autre fois, il y a un couple qui vient manger, je ne sais plus ce qu'ils mangent, je ne me rappelle plus et… : « Punaise mais c'est des légumes du coin, enfin de… de producteurs ? ».

G3 : Je dis : « Oui, oui, on a nos fournisseurs ». Ils disent : « Ça se goûte tellement, c'est... ». Mais en fait le mec, il était producteur, il était maraîcher mais bon… mais quand même, ils le reconnaissent les gens…

G1 : Après, tu sens bien quand ça a du goût, les légumes.

G3 : Oui, faut dire que c'est…

G1 : Une assiette de fromage avec du fromage du coin, c'est autre chose qu'un morceau de brie, du bleu et…

G2 : Tu fais vite la différence avec une autre assiette de fromage, quoi. *[Rire]*

G3 : Ça, c'est clair.

G2 : Tu ne peux pas mentir.

DG : Ouais, mais au niveau coût matière, ça vous remonte un peu le…

G1 : Oui mais on n'est pas non plus à douze euros, on est à quatorze euros, plat, dessert, café.

G3 : On est plus cher que les ouvriers ordinaires mais…

DG : Oui que le repas ouvrier que tu retrouves…

G3 : Mais… ils le savent…

G1 : Moi, je pense que ça fait la différence.

DG : La preuve, c'est que ça marche, quoi.

G2 : Ouais et puis cette histoire de prix, c'est en train de changer, tu vois, il y a plein d'endroits où…

G3 : Ça augmente et pourtant, les produits ne changent pas, quoi.

DG : Parce que se battre sur le premier prix, c'est forcément…

G1 : Ça, c'était un choix après ça peut être des fois… Après, on a créé cette année, les tapas pour être sûr d'avoir quelque chose les soirs et puis pour avoir… je ne sais si on peut dire que c'est moins cher mais… on peut choisir la quantité, du coup…

G3 : Avec fromage, charcuterie, petite préparation et…

G1 : Mais ça dépanne, moi ça me dépanne bien parce que…

G3 : Je peux faire le soir aussi, vu que je ne cuisine pas, ça peut faire l'apéro ou…

G1 : Parce que le soir, on a moins… c'est moins… souvent les gens, ils réservent mais c'est moins… on ne cuisine pas exprès pour le soir, si on n'a pas des réservations parce qu'il peut y avoir personne. Et du coup, s'il y a quand même quelqu'un qui vient, on a toujours les tapas…

G3 : Comme ça, si on n'a plus de plat du jour, ouais.

G1 : Une assiette de tapas complète, c'est quand même douze balles, il y a à manger.

DG : Tu disais, les prix, le plat, seul ?

G1 : C'est dix euros.

DG : Dix euros, plat, dessert ?

G1 : Plat, dessert, café, c'est quatorze les midis, juste le midi sinon, c'est dix euros plus le dessert et éventuellement les cafés le soir, quoi.

G3 : Le dessert, c'est entre quatre et sept cinquante, quoi.

G2 : Ouais, on a le café gourmant qui est à sept cinquante.

G1 : Ouais, c'est quatre, cinq euros, quoi.

DG : Ça reste sur des prix…

G1 : Non, ça reste raisonnable, je pense.

DG : Raisonnable, ouais, un peu plus cher que…

G3 : Ouais, d'ailleurs, on a augmenté avant l'été et puis les gens, ils n'ont pas fait la moue non plus, hein…

DG : Quand tu dis, augmenté, vous avez augmenté de combien par exemple ?

G1 : Un euro, ouais, un euro les plats du jour et cinquante centimes les desserts.

G3 : Puis les consommations de dix, vingt centimes.

G1 : Après, ça c'est le bilan comptable, elle nous a dit que la marge, ce n'était pas assez et que…

DG : Ouais, c'est normal…

G1 : Que tout avait augmenté, il fallait que l'on fasse pareil, enfin tout ça…

G3 : Et puis les gens, ils n'ont pas… enfin, ils nous ont taquinées là-dessus mais c'était… on n'a pas…

G1 : Oui et puis, ce n'est pas le café qui a augmenté…

G3 : Pas les trucs de conso, ouais, le vin, un petit peu mais… les bières, cafés, ce que les gens consomment, ben… quand tu vas au bar, quoi. On n'a pas augmenté.

G1 : Si tu veux prendre un petit programme, il y a des choses aussi.

DG : Merci.

G1 : Il y a écrit, café concert comme il n'y avait pas les infos…

[Discussion entre elles sur le contenu du programme et la présentation]

DG : Ok, c'est bien de voir qu'un projet, il peut marcher avec une certaine cohérence sans forcément acheter au moins cher. Des fournisseurs à des prix… je ne sais comment, il s'appelle…

G1 : Promocash, d'autres, ils livrent tout et…

DG : Tout congelé et…

G3 : Ouais, c'est vrai et dans tous les restaus que j'ai faits moi avant, c'était ça, hein... sans exception.

DG : Ouais ?

G3 : Tu as des restaus en Auvergne qui te proposent de l'aligot et c'est de l'aligot en poudre qui vient de truc, machin et voilà. Les premières semaines où je travaillais ici, j'étais trop fière de servir les assiettes mais ça me… j'aimais tellement mon boulot. Je disais : « Ouah, regardez, c'est trop beau ». *[Rire]* Je ne le fais plus mais j'étais tellement fière de servir les assiettes que ça me… ça ne me dérangeait pas de…

DG : Ça fait voir que l'on peut faire différemment, quoi.

[Silence, discussion entre les filles sur le boulot, préparation pour le soir]

G1 : On a fini ?

DG : Ouais, ouais.

Fin de l'entretien : 1 H 11 13

h. Retranscription entretien avec Monsieur H

Date : 16 février 2018

Arrivée à 10 h 00

J'ai été accueilli par son ami qui était au jardin et nous avons pris le café en attendant Monsieur H qui était au téléphone. Après les présentations d'usage et la demande d'autorisation d'enregistrer, l'entretien commence.

DG : Ce qui m'intéresse pour commencer, c'est : de où tu viens, quel milieu social, quelles études… ?

H : Moi, mes parents étaient dans le Pilat près de Saint-Etienne entre l'Ardèche et la Haute-Loire.

DG : Oui, je vois bien.

H : Eux, ils étaient boulangers mais mon oncle était paysan et c'est vrai que dans la famille, on est très attaché au milieu rural, à l'agriculture, en tout cas, ils étaient en milieu rural dans une bourgade de 2 000 habitants, un truc comme ça. Et c'est vrai que depuis que je suis tout petit, j'aimais bien passer du temps sur la ferme chez mon oncle. Et j'ai toujours, ouais plus ou moins… envisagé de travailler là-dedans, de toute façon. Pas forcément… ce n'a pas été de manière linéaire, une installation sur une ferme mais… j'étais parti à un moment pour faire paysagiste mais c'était toujours autour de l'agriculture, voilà… et… du coup, j'ai fait des études sur Roanne, bac D', c'était le bac bio avec l'option agricole, après je devais partir sur une fac bio pour partir plus sur l'environnement et puis finalement, j'ai intégré un BTS en cours d'année… ACSE, plutôt système d'exploitation et gestion agricole. Ça, c'était en 95, après tout de suite derrière, je suis parti travailler comme berger pendant dix ans… quinze ans où là, j'ai voyagé, j'ai travaillé au début dans le Massif central sur le plateau entre la Loire et le Puy-de-Dôme, sur le… les Monts-du-Forez. Là, j'ai rencontré des gens qui… faisaient des saisons en Suisse comme bergers, du coup, je suis parti un hiver en Suisse, finalement, j'y suis resté deux ans et demi… De là, je devais faire mon service national, j'avais cherché un peu pour intégrer le milieu de l'enseignement, enfin je ne savais pas trop. Je ne voulais pas aller en caserne de toute façon, j'étais parti pour faire une objection de conscience et finalement de fil en aiguille, j'ai atterri au syndicat de… au service alpage de Haute-Savoie qui chapeautait un syndicat d'éleveurs transhumants qui descendaient des animaux dans le Var et en bas de l'Ardèche et du coup, j'ai fait mon service national là-dedans pendant deux ans. Comme on était une bonne équipe, on travaillait jusqu'à sept bergers ensemble sur… Il y avait six cents génisses, le but de ce truc-là, c'était d'entretenir des pare-feux avec… ouais de… répondre à deux problématiques, une en Savoie, enfin dans les Alpes du nord, l'hivernage des animaux non productifs donc les génisses de races laitières où, ils ont des problèmes, ils n'ont pas trop de foin, il y a des problèmes de bâtiments… et l'autre où, après les incendies de 95 dans le Var, on s'est dit : « Il faut faire quelque chose, quoi ». La déprise agricole engendre ces phénomènes là et du coup des pare-feux avec l'entretien de ces pare-feux avec des génisses.

DG : Ah oui… des génisses ?

H : Ouais, du coup, on descendait 5 ou 600 bêtes pour l'hiver du mois de novembre jusqu'au mois de juin. Et du coup, j'ai fait ça pendant deux ans et après finalement j'ai gardé mon poste là-bas, je suis resté deux années de plus et l'été, je faisais des alpages en Savoie, plutôt en brebis parce que c'est quand même plus mon truc… au départ. Un peu sur les problématiques de l'eau, j'avais… Enfin voilà, c'était vraiment en milieu pastoral et du coup, j'étais… j'avais fait un peu de formation par rapport à tout ce qui était méthodes de protection

et du coup, j'ai fait aussi un été en Suisse pour la protection pastorale des troupeaux. Enfin voilà, j'ai toujours été un peu dans ce… Suite à ça, j'étais parti… toujours suite à des rencontres dans les terres antarctiques et australes françaises au milieu de l'océan indien sur des bases quasiment au pôle sud.

DG : Au pôle sud ?

H : Je gardais des brebis qui servaient d'alimentation pour la base française et ses territoires… Ouais, je suis parti en Australie aussi une année où j'ai fait pas mal de woofing sur les fermes, forcément toujours autour des animaux, toujours un peu… Et puis, au bout de toutes ces années, je me suis dit que… Enfin voilà… c'est vrai que c'était chouette pendant toutes ces années mais j'avais besoin de me poser aussi. Du coup, j'avais appris à tondre en me disant : « Voilà, n'étant pas du… ». Je n'étais pas sûr qu'un projet ovin était viable et m'aurait permis de vivre. Du coup, j'avais démarré le métier de tondeur en parallèle de tout ça et tout doucement, j'ai eu l'opportunité de m'installer là en 2008. Je cherchais de plus en plus une ferme, je vivais en couple, j'avais rencontré quelqu'un, du coup voilà, ça s'est tout fait en même temps, quoi.

DG : D'accord.

H : Au bout de toutes ces pérégrinations, j'ai fini par me poser là. Ce qui était un peu surprenant au départ, enfin ce qui m'a… ouais.

DG : En 2008, à quel âge ?

H : J'avais trente-trois ans… Ah, il m'a fallu un peu de temps pour…

DG : C'est bien.

H : Mais je ne regrette pas du tout mon parcours parce que ça m'a…

DG : C'était des expériences ?

H : Oui, c'était génial et puis, je pense que je n'aurais pas été prêt à vingt ans pour m'installer.

DG : Et donc l'arrivée ici, c'est des terres que… tu as achetées ou louées ?

H : Je pense que je n'aurais pas été capable de… enfin je n'aurais pas pu m'engager sur du très long terme et du coup, c'est aussi ce qui m'a séduit dans le projet, là… oui et non… enfin vraiment j'étais nomade, je n'avais pas d'appartement, je partais en voiture, j'avais mes affaires dans la voiture et…

DG : Oui, pas de pied à terre ?

H : Je n'avais vraiment pas de pied à terre et de se dire, on achète un truc pour euh… pour y finir sa vie. Ce n'était pas possible d'envisager ça pour moi tout de suite, enfin il a fallu, il fallait que ça soit… il fallait que j'aie une porte de sortie. Du coup, c'est de la location, c'était tout à… enfin je le suis toujours. Alors… j'avais acheté juste le terrain pour faire la maison mais c'était aussi l'histoire de capitaliser et de faire un projet… Il y avait l'histoire de faire la maison parce que j'aime bien bricoler, du coup ça m'a éclaté de faire, de faire ce chantier là, de se trouver dans une… de se poser dans une… Ce n'était pas forcément devenir propriétaire de… qui allait forcément rester… que j'allais garder jusqu'à la fin de mes jours, enfin voilà. C'était plus l'idée de choix de construction comme j'aurais pu le faire chez un copain ou… chez un patron ou… et du coup, on avait acheté le terrain pour faire cette maison. Il y a 4 000 m² et le reste, c'est tout en location, c'est autour, c'est tout en location, les bâtiments d'élevage, les terres, c'est tout en location.

DG : D'accord, c'est grand ?

H : Il y a une soixantaine d'hectares. Après, c'est… ça reste une petite ferme pour… par ici parce que c'est vrai que l'on n'a pas les terrains qui sont productifs comme euh… ce n'est pas la Haute-Loire…

DG : Il y a beaucoup de pente ?

H : Oui, il y a beaucoup de pente et très peu de terres, donc il faut…

DG : Mais c'est… oui, il y a une partie pour faire du foin ?

H : Ouais, j'en ai un peu autour.

DG : Pour être autonome et des cultures aussi ?

H : J'en ai eu fait, je n'en fais pas tout le temps. C'est… ouais… ben, c'est compliqué d'en faire et puis c'est vrai que je n'ai pas… enfin… j'ai beaucoup d'animaux pour pas beaucoup de surface, du coup, je suis toujours un peu juste en pâturage donc je ne peux pas trop me permettre de… voilà… de…

DG : Tu préfères être autonome en herbe, en foin et puis… ?

H : Oui, en priorité, baisser le troupeau, c'est un peu compliqué parce qu'il faut rentrer un peu des sous.

DG : *[Rire]* Et tu as combien de bêtes ?

H : Au début, j'ai acheté le… L'ancien exploitant n'avait que des brebis sur la ferme et du coup, tout doucement, je suis monté à deux cents quatre-vingts brebis et puis, j'ai rebaissé très, très vite les brebis. J'ai rajouté un petit troupeau de chèvres pour entretenir, tout ce que les brebis ne mangent pas, donc nettoyer un peu les ronces, tout ça, et puis mon projet c'était aussi de mettre des vaches, du coup, ça y est, là depuis quatre ans, trois ans, j'ai un troupeau de vaches aussi. Donc, il y a les trois espèces qui tournent sur les…

DG : D'accord.

H : Donc aujourd'hui, il y a cent trente brebis, une vingtaine de chèvres et une dizaine de vaches.

DG : Une dizaine de vaches ?

H : Sachant que je fais….

DG : Plus la suite ?

H : Ouais, sachant que je fais du bœuf de trois ans. Du coup, j'ai une trentaine de bovins.

DG : Ah oui, donc ça fait du monde ?

H : Oui, ça fait un peu du monde, oui, ça fait…

DG : Et c'est quelle race ?

H : C'est des Galloway, une petite race du Pays-de-Galle qui ressemble aux Highland mais qui n'a pas les cornes.

DG : Et les brebis, c'est des… ?

H : Les brebis, le troupeau que j'avais acheté, il était en Préalpes… croisé un peu… Blanche du Massif-Central, BMC. J'avais remis un peu de Mérinos au début. Du coup maintenant, c'est un peu tout croisé Préalpes-Mérinos et les chèvres, c'est des chèvres du Rove, une petite chèvre rustique, pas très bonne laitière mais qui fait des jolis agneaux, des chevreaux et moi, je ne trais pas, donc euh…

DG : Tu ne trais pas, les chèvres non plus ?

H : Non… non parce qu'à côté de ça, je suis toujours tondeur de moutons et du coup… j'en fais de moins en moins. Mais au début je faisais 10 000 brebis par an donc ça m'occupait sur quatre mois, je… j'avais presque un plein temps en dehors de la ferme. Là, maintenant, je… sur deux, trois mois, je dois faire deux, trois jours de tonte par semaine, ouais. Du coup, je fais un peu moins… Mais c'est vrai qu'il y a des périodes où je ne suis pas du tout là, enfin, je… pars le matin à quatre heures et demi et je finis le soir à neuf heures et demi, dix heures donc euh… S'il fallait que je fasse en plus la traite au milieu, ce ne serait pas possible.

DG : Non, ça ne le ferait pas.

H : Mais du coup…

DG : Mais tu tonds sur le secteur, tu ne pars pas ?

H : Eh ben, au début, je tondais… j'allais loin, j'avais une clientèle dans la Loire quand je tondais donc, je l'ai gardée cette clientèle. Là, je tonds jusqu'à Bollène.

DG : Parce que… ce n'est pas évident de soigner les animaux et aller tondre ?

H : Oui, ça fait des grosses journées du coup, ouais. Donc, moins on en a à faire à la maison, mieux ça vaut. Mais, c'était important pour moi de conserver… Il y avait effectivement l'apport financier du… mais… après une journée de tonte, on a les sous qui arrivent à la fin de la journée. On n'a pas à les attendre, quoi. Et… le truc de… partir un peu d'ici de temps en temps, c'est… c'est… essentiel, si je… Je ne pourrais pas arrêter à cause de ça…

DG : Oui, c'est un choix…

H : J'ai besoin de m'aérer de temps en, temps, alors, c'est drôle pour les non éleveurs mais j'ai besoin de m'aérer en allant tondre dans d'autres bergeries chez d'autres éleveurs mais… c'est toujours des brebis mais ça ne fait pas pareil, quoi.

DG : Oui, bien sûr.

H : Je suis tout seul sur ma ferme et j'ai besoin d'aller voir du monde aussi, même si ce n'est pas… et du coup…

DG : La tonte, c'est particulier… c'est physique déjà… ?

H : Ouais, c'est très physique mais… ouais.

DG : Les tondeurs, ils adorent ça, quoi ?

H : Oui, c'est ça, c'est une espèce de drogue en fait… C'est vraiment un milieu à part parce que…

DG : J'ai fait une ferme, j'avais une ferme, on avait des moutons et voilà, tu dois connaître des tondeurs qui viennent chaque année et qui tournent, c'est vrai que c'est…

H : Ah, une fois que l'on a goûté, c'est drôle, quoi.

DG : Mais c'est dur, c'est sûr.

H : Ouais et par rapport à ça, effectivement… c'est que la partie exploitation, c'est super intéressant parce que c'est très varié comme métier, on fait plein de choses… ouais… c'est… il faut être polyvalent et c'est super intéressant. Mais il y a quand même un truc, enfin… j'avais arrêté le métier de berger au bout de dix en me disant : « Je suis tout seul dans ma montagne et j'ai besoin d'aller voir du monde ». Et je me retrouve ici et c'est vrai que… ce

truc là, je ne l'avais pas du tout intégré mais quand on… voilà. Quand tu travailles dans une ferme, eh ben… tu ne vois pas forcément du monde non plus.

DG : *[Rire]*

H : Ce n'est pas parce que je me suis rapproché de la civilisation que j'ai beaucoup plus de contacts… et c'est… Il y a un truc, je n'avais pas… avant de le faire, je n'avais ce sens là, quoi. *[Un temps]* Il y a quand même, oui, quand j'étais berger entre deux saisons, j'avais du temps pour aller voir des copains, pour voyager, pour faire des choses et là, aujourd'hui, j'ai moins cette liberté là, du coup… c'est vrai que c'est drôle.

DG : Ouais quand tu as des animaux, il faut les soigner.

H : Oui, j'ai des animaux à la bergerie parce que j'avais décalé mes périodes de mise-bas pour être un peu tranquille pendant la période de tonte. Donc, j'avais très peu d'agnelage au printemps et du coup, j'avais les mises-bas au mois de juillet quand j'avais fini les foins et la tonte. Donc, il y a des brebis avec des agneaux quasiment douze mois sur douze en bergerie enfin presque…

DG : Ah oui parce que tu ne décales qu'une partie ?

H : Eh oui parce que c'est compliqué. Juillet, c'est très compliqué ce n'est pas une période où elles sont naturellement, ouais, naturellement, elles ne sont pas… donc du coup, c'était un peu compliqué d'avoir tout le monde à ce moment-là. Donc, j'ai été obligé de faire plusieurs lots pour récupérer celles qui ne prenaient pas. Donc, j'ai fait longtemps en trois fois, mars, juillet et novembre… Et là, maintenant, je suis passé en bio depuis quelques temps et… l'idée, c'était de lâcher un peu, justement. Jusque là, je vendais en coopérative et je me tourne un peu plus vers la vente directe. Depuis que j'ai les bovins, tout ce qui est bovins et chèvres, c'est tout en vente directe, et les agneaux, j'en vends encore une grosse partie en coopérative mais en passant en bio, j'ai aussi commencé à intégrer les magasins du secteur. Ça me permet d'écouler ma viande sur des secteurs qui sont plus demandeurs. La coop, en été, ils n'ont pas besoin d'agneaux, ils ne les payent carrément pas alors que sur les magasins de producteurs, c'est là qu'il y a le plus de consommation et de demande. Donc voilà, je voulais… lâcher un peu et faire plus de mises-bas par an du coup.

DG : Eh… la vente directe des bovins, c'est… que des trois ans, des génisses, il n'y a pas de jeunes ?

H : Non et ben… les Galloway à trois ans, ils arrivent à faire 250-300 kg de carcasse.

DG : Oui, ça ne fait pas des énormes… ?

H : Ce n'est déjà pas bien gros, alors si je les tue avant, ce n'est même pas la peine. *[Rire]* Non et puis, j'étais parti sur une… en Galloway, c'est pareil, il y a des souches un peu plus grandes que d'autres. Là, j'avais vraiment pris, ben… un peu par hasard mais aussi… je ne voulais pas des grosses vaches. Si j'avais voulu des vaches qui pèsent une tonne, j'aurais pris des Charolaises, je n'aurais pas pris des Galloway. Donc, j'étais parti sur un gabarit assez petit car effectivement, elles ne sont pas très grosses, quoi. Du coup à trois… mais ça me va bien aussi.

DG : Ce n'est pas de la vente en caissettes, c'est de la vente en… ?

H : Si, c'est de la vente en caissettes, principalement en caissettes. Là, je vends principalement sur le village et là, je commence à vendre dans des magasins de producteurs donc là, c'est en… c'est sous vide, emballé sous vide.

DG : Et les chevreaux aussi, ça part bien ?

H : Et les chevreaux, c'est des colis où il y a un demi, découpé que je propose aussi au magasin. Après, c'est un peu traditionnel en Ardèche, il y avait quand même, beaucoup de chèvres à une époque. Tout le monde avait ses chèvres et c'est vrai que les vieilles générations, ils aiment bien manger du chevreau. Alors, je ne sais pas si, quand ils ne seront plus là, ça se fera encore, mais en attendant, il y a encore pas mal de personnes un peu âgées qui aiment bien avoir un petit chevreau par an, quoi.

DG : Et ça, tu fais abattre à l'abattoir ?

H : Ouais, du coup, il y a un abattoir à Privas et un autre à Aubenas.

DG : Et la découpe ?

H : Eh ben, c'est un peu plus compliqué, la découpe. Enfin, il y a quelques structures qui font ça, là mais ce n'est pas… ce n'est pas encore super développé dans le secteur. Ce qui permet aussi, enfin du coup, là on est une bourgade de 500 habitants. J'arrive à écouler quatre, cinq bœufs, rien que sur la commune par an.

DG : Ah ouais, ce n'est pas mal.

H : Il n'y a personne qui en fait dans les villages dans le secteur. Du coup, la place est libre. Je vois, j'ai des copains qui sont dans les Pyrénées, tous les éleveurs font de la vente directe et du coup, là il y a les structures pour… c'est plus facile à s'y mettre. Mais du coup, il y a moins de clientèle parce qu'il y a beaucoup de concurrence, enfin il y a…

DG : En Haute-Loire, il y en a beaucoup qui le font et en bœuf, ça devient difficile.

H : Oui ?

DG : En veau de boucherie, mon frère, il fait du veau de boucherie, il arrive bien à vendre. En bœuf, il dit que c'est difficile, il y a beaucoup de concurrence.

H : L'idée des Galloway, c'était aussi pour… une race… la viande est très persillée. Je les élève qu'au foin et à l'herbe, du coup, c'est de la viande maigre enfin, c'est vraiment un produit à part, quoi. Il y a très, très peu de gens qui vont se…

DG : Il n'y a pas d'équivalent ?

H : Non, les voisins, ils vont se… quand il a vu que ça marchait un peu, il fait du taurillon de… et il fait de l'ensilage maïs, voilà, ils se sont mis à en faire mais voilà, moi je ne suis pas inquiet. On ne fait pas les mêmes choses, quoi.

DG : Ce n'est pas le même produit ?

H : Non, ils appellent ça du bœuf mais… voilà, il n'y a pas photo, quoi. Alors, c'est sûr qu'ils vont certainement récupérer quelques clients mais…

DG : Et pour la découpe, toi, tu découpes aussi ou tu… ?

H : Non, alors ça du coup, ouais, c'est… ma grosse interrogation du moment. J'hésitais à faire un atelier de découpe là, mais… ce n'est vraiment pas un truc qui me… ouais, maintenant faut voir, je suis récalcitrant…

DG : C'est un autre métier aussi ?

H : Oui qui demande un investissement juste pour faire ça. Après autant découper un agneau, un chevreau…. Ça, je pourrais le faire, me débrouiller, mais attaquer une carcasse de bovin, ça ne le ferais jamais de toute façon. Du coup, ça veut dire, je vais m'équiper pour faire un petit truc, alors du coup il y avait… il y a plein de pistes. Il y a un petit atelier de découpe là, en CUMA en dessous… pas très loin de l'abattoir et pas très loin d'ici. Ce serait jouable

mais c'est pareil, il n'y a pas de boucher embauché par la structure donc, il faut aller faire le truc ou alors, il faut trouver un boucher de temps en temps pour faire un bœuf. Ça ne me satisfait pas vraiment quoi. Ou alors, il faudrait avoir des gros volumes et… L'autre fois, je suis allé découper un agneau. Il y a en a pour un quart d'heure le découper, une demi heure pour le mettre sous vide et après, une heure et demie de nettoyage de l'atelier. *[Soupir]* Ce n'est pas la peine, ça ne marche pas, quoi. Alors, du coup… alors que s'il y avait… Là, apparemment il y a un voisin qui se lance là-dedans, ils font du cochon plein air, ils sont en train de monter un petit atelier de transfo. Ouais, ils ont besoin d'embaucher quelqu'un et je leur ai dit : « Faites-moi la prestation de service et… ça vous fera un volume un peu plus conséquent ». Et ça permet de consolider un emploi, quoi. Moi je trouve ça plus intelligent, quitte à ce que, moi, j'aille leur filer un coup de main à mettre en sacs, quoi. Des petites choses comme ça mais…

DG : Ouais, préparer les colis ?

H : Ouais, ce genre de trucs-là, pourquoi pas ? Le gars, il attaque, il fait les agneaux en premier et puis après, il fait un coup de nettoyage rapide et il réattaque sur un cochon derrière, enfin voilà. Ça évite de tout nettoyer à fond alors que tu as juste passé une demi-heure pour faire un truc, quoi. Oui, du coup, je vais finir par trouver quelque chose comme ça. Sinon, j'en fais tuer pas mal sur Aubenas et là, il y a un boucher qui a monté une grosse structure à côté et qui fait beaucoup de prestations de service. Il met tout en colis sous vide.

DG : Qui est lié à l'abattoir ?

H : Qui touche l'abattoir, ouais. Du coup, il a monté son truc à côté. Alors après, pour le moment, il est seul dans le secteur donc euh… au niveau des tarifs, il n'est pas, effectivement ça fait un peu d'argent mais ce n'est pas… je ne trouve pas ça hors de prix. Après, il ne veut pas… il ne cherche pas à… Il sait que l'on n'a pas le choix donc il ne veut pas nous faire des petits colis. Il y a des trucs, c'est compliqué.

DG : Oui, oui.

H : Voilà, comme il est… il n'y a pas de concurrence pour faire évoluer le truc donc voilà.

DG : Et toi, tu n'y touches pas. Tu commandes tes colis et… ?

H : Non, si ! C'est moi qui fais les colis. Lui, il me fait juste un carton de steaks, un carton d'entrecôtes.

DG : Ouais, c'est toi qui fais les colis.

H : Oui, c'est moi qui dois faire les colis derrière. Mais ça, ça ne me gêne pas et je trouve que… Suivant les gens, je fais mes colis différents et voilà, du coup, je fais la distribution ici, je dis aux gens tel vendredi à telle heure et du coup… et tout le monde arrive. Le premier qui veut le colis avec le cœur et ben, il part avec le colis qui a le cœur ou le colis avec la joue. Du coup, je sais exactement ce que j'ai mis dedans et…

DG : Oui, oui bien sûr. Tu es équipé au niveau froid ?

H : On avait acheté une… Il y a une petite CUMA sur la commune et on avait acheté une remorque frigo. Et après, là, j'ai refait un nouveau produit cette année parce que j'ai dû changer mon taureau. J'avais peur qu'il soit fort, du coup, je l'ai mis en steaks hachés. Et j'ai fait tuer une vache aussi parce qu'il y avait la sécheresse cette année et que je n'avais pas trop de foin. Et j'ai fait des steaks hachés congelés du coup. Ça part assez bien, comme c'est un produit congelé, ça me permet d'avoir des produits à commercialiser un peu plus sur la longueur, il y a un an de DLC donc c'est un peu plus…

DG : Comment tu fais pour stocker le congelé ?

H : J'ai un congel' à côté et au magasin, il y a aussi un…

DG : Ah oui, au magasin aussi ?

H : Oui, les gens, ils peuvent prendre un ou deux steaks… C'est vrai que c'est un produit… autant un colis de bœuf… voilà… Disons qu'il faut cuisiner à minima parce qu'il y a forcément des bourguignons, des choses comme ça. Alors que les steaks hachés, tout le monde en mange.

DG : Les gens qui ont des enfants et tout…

H : Ouais mais pas que les gens qui ont des enfants.

DG : Ouais ? *[Rire]* C'est tout le monde ?

H : Oui, oui, les enfants ont bon dos, ils sont un peu prétexte à tout, quoi. Même les personnes âgées effectivement. Mais moi, le premier, j'arrive à midi, je n'ai pas programmé, ben voilà, je…

DG : Ouais, c'est pratique.

H : Tu sors deux steaks, c'est super.

DG : Et tu sais que c'est bon, que c'est de la bonne viande. Ton installation, tu la fais avec… c'était une installation aidée avec DJA ?

H : Ouais, du coup j'avais mon bac agricole donc ça ne posait pas de souci, j'avais fait aussi un stage… Voilà, ça faisait un moment que ça me trottait dans la tête ce projet, du coup j'avais quand même fait… C'était à moitié un emploi déguisé et à moitié un stage six mois donc euh… de pré-installation en brebis laitières dans la Chartreuse.

DG : Enfin avec l'expérience que tu avais, je pense…

H : Ben oui mais c'était passé en commission et je ne sais plus…

DG : Ils t'avait demandé le stage ?

H : Mais ça ne m'a pas posé de… du coup, j'avais rencontré le gars, il avait un projet de bâtiment, du coup j'ai bossé six mois chez lui. Il y avait plus ou moins deux mois déclarés, il y avait six mois de stage, ça me permettait d'avoir une couverture sociale. Il était en train de construire sa bergerie, du coup j'ai bossé beaucoup avec son charpentier. Je bossais un peu moins sur la ferme, je faisais un peu la fromagerie et du coup j'avais bossé avec le charpentier. Du coup, voilà ça m'a servi, enfin c'était un cadre pour faire une nouvelle expérience. Du coup, j'avais à peu près tout ce qu'il fallait, oui j'ai fait avec la DJA.

DG : La DJA et tu as eu besoin d'emprunter ?

H : Ouais, après comme euh… oui, j'avais acheté un troupeau, un peu de matériel…

DG : Et le bâtiment était fait ?

H : Le bâtiment était fait, ouais. Du coup à l'époque, j'avais dû emprunter 50 000 €, je crois. Et puis, à l'époque les taux étaient… il valait mieux emprunter et… placer l'argent de la DJA à côté, quoi. Oui, j'ai aussi une formation un peu de compta, donc…

DG : *[Rire]*

H : Oui du coup, ça m'a servi par rapport à ça, quoi.

DG : Oui, bien sûr, de toute façon la DJA est conçue pour ça, de permettre de vivre en attendant la production.

H : Ben là du coup, j'allais tondre, alors c'est vrai que j'ai pu me permettre de placer cet argent là et que… et du coup, ça me faisait une petite cagnotte en cas de coup dur.

DG : Et alors, d'un point vue revenu, tu arrives à… tu as la partie tonte toujours ?

H : Ouais après, du coup, la tonte… après c'est un peu plus… C'est vrai que c'est quelque chose de compliqué pour les agriculteurs, pas forcément de parler de revenu, enfin on est tous pareils, on n'aime pas… on veut toujours se faire plaindre et dire que l'on ne gagne pas grand chose. Il y a tellement une… peu de frontière entre le privé et le professionnel dans une ferme… c'est impossible de dire combien je sors de revenu par mois, ça n'existe pas… enfin… Puisque, forcément, je n'ai pas de voiture privée, j'ai une voiture pour la ferme donc je ne mets jamais de gasoil privé dans ma voiture.

DG : Oui bien sûr.

H : C'est clair. En même temps, chaque fois que je fais un déplacement, en même temps je fais des courses pour manger moi. En même temps, je passe au Gamm Vert, chercher un truc pour les chiens, les chats, pour la ferme ou chez le véto ou… je vais à une réunion professionnelle ou… enfin c'est tout le temps, tout le temps emmêlé, les choses. Il n'y a pas de… du coup, tu ne peux pas dire : « Ça c'est un déplacement privé… ».

D : Mais tu as un compte pro quand même ?

H : Oui, j'ai un compte pro.

DG : Tu fais bien une comptabilité, de toute façon tu es bien obligé par rapport à la DJA.

H : Oui et du coup, je fais une comptabilité de gestion, oui. Alors, après… c'est toujours pareil le gasoil que je récupère sur la voiture de la ferme, il me sert aussi en privé pourtant je le passe tout en compta sur la ferme.

DG : Oui, bien sûr.

H : Plus ou moins pour récupérer la TVA.

DG : *[Rire]*

H : Du coup oui, après mon téléphone portable, il est payé par la ferme parce que du coup, si je n'étais pas en activité, je serais chez moi et je n'aurais pas besoin de téléphone portable. Enfin voilà, il y a des choses comme ça qui sont… Mais du coup… un salarié, il paye son téléphone tout seul, enfin…

DG : Moi, c'est peu ça mon sujet de recherche, c'est d'aller voir ces différences et ces…

H : Et grosso modo, enfin voilà sur la ferme j'arrive à… enfin c'est assez fluctuent d'une année sur l'autre mais je dois être à… 10 000 € de revenu par an à peu près, de bénéfice… hors prélèvement, enfin… avant prélèvement privé, on va dire.

DG : Avant prélèvement, ça veut dire y compris le réinvestissement ?

H : Ouais

DG : Parce que tu réinvestis ce que tu prends pour vivre et l'activité tonte, tu as une… tu as une auto entreprise ?

H : Je suis en micro entreprise sur la tonte, oui, alors du coup, c'est pareil. À une époque, je tondais beaucoup avec une structure qui s'appelle Ardelaine, là à côté, où eux, tout est déclaré donc c'était un peu plus compliqué. Depuis que je travaille tout seul, j'essais de sélectionner les gens qui payent en liquide, du coup, il y a moins de déclaré aussi. Mais là, je fais… je dois déclarer 1 500 de bénéfice, du coup ça fait 3 000 € de chiffre d'affaire donc,

euh… avec l'abattement de 50 %, du coup, je déclare 1 500 € par an alors que je dois faire au moins le double, quoi. C'est pareil, je ne paye pas de gasoil sur la partie tonte parce que, du coup, je suis en micro entreprise, je ne récupère pas la TVA, je la récupère sur la ferme, donc ça c'est des charges de la ferme du coup. Donc, je n'ai pas 50 % de charges sur la partie tonte non plus, si, j'achète une tondeuse de temps en temps, j'essaie de récupérer la TVA sur la ferme, du coup, toutes les charges sont affectées sur la ferme alors qu'il y en a…

DG : Oui, l'activité tonte ?

H : Elle est largement excédentaire du coup.

DG : Oui, c'est les vases communicants.

H : Oui, ça a été compliqué avec les impôts… Pour eux, il fallait que ça passe tout dans la même structure, enfin ils ont failli me faire passer au réel sur les deux structures à cause… Ce n'était pas possible pour eux que les deux activités qui étaient quand même proches, une soit en TVA, l'autre hors TVA mais en négociant avec l'inspecteur, ça a été bon…

DG : Tu es arrivé à le faire passer ?

H : Au BIC, il n'y a pas de TVA.

DG : Eh oui, en micro, il n'y a pas de TVA.

H : Et après, si je passais au réel sur la tonte, eh ben du coup mon forfait sur la ferme était dénoncé aussi. Du coup, c'était un peu le chat qui se mord la queue.

DG : Ouais, ouais…

H : Oui, du coup je dois à peu près avoir 15 000 € de prélèvement, ce n'est pas… Après, je suis seul, je ne suis pas… j'ai fait de l'auto construction sur ma maison.

DG : Tu n'as pas d'emprunt sur la maison ?

H : Si, j'avais un prêt… mais je… oui, on était parti sur l'histoire de la maison. On avait fait un prêt… j'étais en couple avec un… Belge à l'époque et du coup on a… enfin, moi, j'avais apporté un peu d'argent de mes économies, un peu de DJA et lui avait emprunté 70 000 € mais que l'on avait empruntés aux deux noms. Et quand on a eu fini à peu près la structure de la maison, on s'est séparés donc euh… j'ai dû lui racheter sa part, j'ai repris le prêt à mon nom. Du coup, je paie 450 € par mois sur la maison et on avait eu l'intelligence à l'époque de faire deux… deux habitations en fait : il y a la maison ici, et à côté, on avait plus ou moins projeté de faire… enfin le projet avait évolué entre temps mais… un petit bout pour les copains qui passent de temps en temps et puis finalement, on s'est dit : « Pourquoi pas un petit gîte, comme ça on pourra le louer si on a besoin de temps en temps ». Et du coup, j'ai mis en location cette partie là, à l'année, aussi pour avoir contact avec quelqu'un plutôt que de se retrouver tout seul dans ton… bout de carré, là.

DG : C'est où ?

H : C'est juste là, derrière, derrière la porte, il y a un petit couloir et c'est complètement indépendant. Il y a un petit studio avec une chambre et une cuisine, salle de bain que je loue à l'année et ça me paye la moitié de l'emprunt donc…

DG : Ça va ?

H : Oui, économiquement, ce n'est pas… ce n'est pas une grosse charge, quoi. *[Un temps]* Et après un jardin un peu conséquent, quelques patates, je vends un peu des œufs, enfin mon argent de poche, il est là aussi…

DG : Oui, tu es autonome finalement, tu as de la viande, tu as les légumes…

H : Oui et en vivant là, on n'a pas… on n'achète pas des fringues, on n'a pas… on n'est pas tenté comme quelqu'un qui est en ville qui a… qui va forcément aller boire un café en allant au boulot le matin ou… enfin…

DG : Qui dépense tous les jours… ?

H : Ouais…

DG : En tout cas d'un point de vue financier, ça te satisfait, quoi ?

H : Ouais, je n'ai jamais… je ne sens pas frustré de ne pas avoir ce que j'ai envie, quoi.

DG : C'est une question de… ?

H : Oui, l'argent, ce n'est pas le principal, ça c'est clair mais je me permets de dire ça parce que je ne sens pas en manque, quoi.

DG : Ouais, c'est ça, tu as ce qui correspond à ce que tu as besoin ?

H : Oui même, j'ai envie de dire largement parce que du coup… il m'en reste toujours assez… pour… pour continuer d'investir dans… ouais…

DG : Et d'un point de vue, temps de travail ? On est un peu dans le même cas que le financier, on mélange avec le privé ? *[Rire]*

H : C'est pareil, j'ai envie de faire la même réponse, c'est que… c'est compliqué aussi de séparer les deux et puis… je vois… donc du coup… Je vous ai entendu parler du service de remplacement tout à l'heure, non ? Non peut-être pas, c'était hier qu'ils parlaient de ça… Oui du coup, de temps en temps, je prends un salarié pour du service et un gars qui vient faire sept heures à la maison, ben pendant sept heures, il travaille. Moi, quand je suis sept heures sur la ferme, il y a des moments où je ne travaille pas, quoi. Enfin, je ne travaille pas, voilà il y a… plus de… on n'est pas… Je ne dis pas qu'un paysan qui va bosser douze heures par jour, il est inefficace mais des fois, si… s'il… passait dans le salariat, là, ça ferait bizarre parce qu'ils n'ont pas des rythmes non plus… Ce n'est pas régulier, quoi, alors du coup… ben oui… tu mets ta machine à laver, tu fais des choses en même temps, enfin… si tu as quelqu'un qui passe… Ben là, par exemple, je peux prendre une heure de mon temps de travail ; je serais salarié, je ne me permettrais pas, je ne ferais certainement pas ça vis-à-vis de mon patron, enfin… et cette liberté là, effectivement tu as l'impression de travailler, le matin à sept heures et demi, je suis à la bergerie, je rentre le soir, c'est sept heures, sept et demi, je suis… c'est souvent que je vais gratter un peu, faire deux, trois papiers pour la ferme, un peu de compta, enfin deux, trois trucs… c'est vrai qu'il y a une amplitude horaire qui est énorme mais de là à dire que je travaille soixante-dix heures par semaine…

DG : *[Rire]*

H : Je ne suis pas sûr qu'effectivement… donc oui, je ne sais pas, c'est euh… c'est quelque chose… J'ai des copains qui se sont installés, qui se sont mis en GAEC. Là, donc c'est un gars qui est apiculteur qui avait un stagiaire et ils s'entendaient bien donc, du coup ils se sont associés, ça fait un an et demi qu'ils sont ensemble et… Ils avaient commencé de compter un peu leurs heures au début et… Ils ont arrêté assez vite parce que ça prend un peu du temps mais là, ils s'y sont remis et c'est vrai que celui qui était installé depuis dix ans, il dit : « En fait, c'est drôle, j'ai l'impression de faire beaucoup d'heures mais si tu comptes réellement le temps, si tu fais l'effort de compter, ben là j'ai pris cinq minutes pour boire un café, j'ai fait ci, j'ai fait ça, je suis allé en même temps faire des courses, je suis allé chercher mes gamins à l'école. Si tu enlèves tout ça, il en reste pas tant en fait ».

DG : Ouais, ça paraît mais… *[Rire]* Oui…

H : Alors après, par contre… La contrepartie, c'est que l'on a une astreinte 24/24, après c'est jours sur sept. Après la nuit, pas 24/24 mais voilà, il y a quand même… des choses qui passent en priorité, s'il y a des mises-bas. Hier soir, je suis retourné à la bergerie. Enfin… voilà, il faut quand même, il faut…

DG : C'est un souci permanent… ?

H : C'est quand même… Si en pleine nuit, quelqu'un appelle parce qu'il y a des vaches sur la route, je serais obligé d'y aller. Je ne peux pas dire : « Ben, j'attaque demain à sept heures et demie ».

DG : Ben oui *[rire]* il faut y aller.

H : C'est cette différence là qu'il faut…

DG : Et après, en temps normal, tu prends des vacances là, tu arrives à t'échapper, toi qui as beaucoup voyagé ?

H : Ouais… Après, en me posant là, c'était bien… j'étais bien conscient que ça serait beaucoup plus compliqué et c'est vrai que depuis que je suis là… ben, je ne suis pas trop parti… Alors j'essaie quand même de prendre de temps en temps, un week-end, deux, trois jours mais je n'ai pas… Si ! J'avais pris une fois, cet été, on est parti une semaine. Ouais, j'essaie quand même de prendre deux, trois jours, une dizaine de jours sur l'année, grosso modo…

DG : Et là, tu prends le service de remplacement ?

H : Et du coup, là c'est le service qui…

DG : C'est toujours le même, c'est quelqu'un qui connaît la ferme et qui… ?

H : Et ben… c'est une structure… On a des petits services locaux par ici, ce n'est pas tout à fait les mêmes que sur la Haute-Loire, je ne sais plus mais sur la Loire, je sais que c'est un gros service départemental. Et là, du coup, la contrepartie, c'est qu'il y a des bénévoles et moi, je m'occupe du service local, je suis trésorier… donc on a à gérer ce truc là mais, on a… donc on a un salarié qui habite là, à 200 mètres, qui bosse à plein temps. Et là, on va reprendre un deuxième salarié, enfin voilà, on tourne avec quatre, cinq gars en général. Il y en a toujours un ou deux qui sont un peu plus… ouais… à long terme. Donc, du coup, quand on part, on essaie de passer par ceux-là, dans les remplacements où il n'y a vraiment personne, quoi. Et c'est un gars, ça fait quand même cinq, six ans qu'il est là maintenant et comme je le prends assez régulièrement, ne serait-ce que quand je vais tondre, c'est lui qui s'occupe des bêtes donc, il sait faire, il sait où sont les choses…

DG : Ouais, toi tu pars en confiance, quoi ?

H : Oui, oui, tout à fait… Ben il y a l'histoire de la confiance, il y a aussi…

DG : La sécurité ?

H : Ouais et je sais qu'il ne va pas perdre deux heures à chercher le bidon d'essence parce qu'il sait où je le range, quoi. Et c'est quand même un confort qui est quand même pas mal. Ouais, ça ne s'invente pas.

DG : Ouais, c'est compliqué une ferme.

H : Ouais et puis, il n'y en a pas deux pareilles, il n'y a pas deux façons de travailler pareilles. Ben ça veut dire qu'il ne faut pas attendre le jour où tu veux partir pour te dire : « Ben ! Tiens, il faut que je le prenne un peu, quoi ». Il découvre la ferme, le travail… Ça veut dire, il faut le prendre assez régulièrement pour qu'il…

DG : Oui, oui.

H : Pour qu'il suive le truc… donc oui, ça, ça marche bien. Du coup moi, je m'occupe aussi de ça là, alors, j'y passe beaucoup de temps. Là, j'étais au téléphone pour ça justement et…

DG : Les engagements professionnels, le service de remplacement, la trésorerie ?

H : Oui, et c'est… les agriculteurs, ils ont un problème avec les papiers, ils en ont sur leur ferme et pourtant il y en a une grosse quantité. Je ne sais pas comment ils font mais c'est vrai que oui… du coup… Après, ça fait aussi partie de… voilà, moi ça ne me gêne pas de prendre une demi-journée pour aller travailler au bureau ou sur l'ordinateur et même je trouve que ça me… au contraire, j'y trouve du plaisir, quoi. Autant aller m'aérer à taper des piquets, ça me fait du bien et je suis content… autant ça ne me gêne pas d'aller passer une après-midi au bureau à aller faire des papiers. Donc euh… et je pense que s'il y avait un sans l'autre, je m'ennuierais ou…

DG : La diversité du travail, c'est ça aussi ?

H : Oui, du coup je m'étais bien investi au service, après comme ce n'est pas forcément des choses qui sont naturelles chez les autres agriculteurs donc il faut… ouais, ils m'ont un peu tout délégué là… Et je m'occupe aussi de la CUMA, je suis aussi trésorier de la CUMA mais ce n'est pas une grosse CUMA, on est une vingtaine d'adhérents. Il n'y a pas un gros parc de matériel, non plus.

DG : C'est déjà pas mal vingt adhérents ?

H : Oui, je disais ça par rapport aux grosses CUMA qu'il y a… Nous, il n'y a pas de salarié, il n'y a pas de tracteur, ça reste assez simple.

DG : Vous avez quoi, comme matériel ?

H : Il y a quelques faucheuses, épandeurs à fumier, les broyeurs… semoirs d'engrais, des remorques pour le foin…

DG : Des bennes aussi ?

H : Il y a des bennes, voilà… ça c'est du petit matériel qui a… c'est très simple. Non ce n'est une grosse… une fonction qui me prend beaucoup de temps.

DG : Tu as d'autres engagements professionnels… ?

H : Eh ben là, je suis… j'ai été nommé assesseur au tribunal paritaire des baux ruraux. Du coup, oui, c'était à ma demande, j'ai postulé pour ce poste, je pense que ça peut-être pour des choses très, très intéressantes... Ouais, c'est clair, j'ai besoin de faire des choses que ce soit un peu varié parce que… et c'est parti…

DG : C'est récent ?

H : Oui, oui… début janvier, tout récent.

DG : Donc tu ne sais pas exactement ?

H : À quelle sauce, on va être mangé. *[Rire]*

DG : Le temps que ça va te prendre ?

H : Si, parce qu'on était plusieurs à postuler et je suis nommé suppléant. Après, je m'entends très bien avec le titulaire parce que c'est les syndicats qui ont repris ça aujourd'hui, ça a été nommé par le préfet, les conditions d'attribution de ces postes ont été un peu modifiées. Les gars qui géraient les chambres qui nommaient plus ou moins les… donc c'était

le syndicat, c'était la FDSEA qui gérait ça… sur Privas et là, aujourd'hui tous les syndicats avaient l'opportunité de présenter des candidats donc…

DG : Et toi, tu te présentes comment ?

H : Du coup, c'est avec la Conf'. Après je suis un très mauvais syndicaliste, je soutiens leurs idées, je… je participe un peu de loin à ce qui se passe mais je ne suis pas du tout engagé, je ne suis pas un militant…

DG Et sur le magasin de producteurs aussi, tu es impliqué ?

H : Et le magasin, c'est assez récent, du coup euh…

DG : Il y a des permanences ?

H : Ouais, il y a des permanences, ça fait depuis le mois d'avril que j'y suis… Après, c'est un tout petit magasin mais qui est en bio, c'est… Il y a une espèce de… d'extrémistes de la bio qui sont… intégristes sur plein de choses mais qui sont adorables. C'est quasiment que des néo-ruraux. Du coup le magasin est couplé avec une épicerie bio dans un petit village à côté dans un petit village. Enfin, ils font un truc éthiquement, ça va loin… c'est une belle, belle équipe, ce n'est pas seulement un magasin de producteurs…

DG : Ouais, il y a une éthique et… ?

H : Mais du coup qui est ouvert quatre demi-journées par semaine donc on a une permanence par mois à faire donc, ce n'est pas…

DG : Ah oui, ce n'est pas énorme, vous êtes nombreux ?

H : On est nombreux en plus, oui… Oui, j'avais regardé, il y a un autre magasin qui doit se monter sur Privas mais eux, c'était vraiment des gens qui voulaient faire du pognon, voilà… il fallait être ouvert tous les jours… J'ai abandonné le projet quand ils ont dit qu'il fallait faire une journée par semaine de neuf heures et demie du matin à sept heures du soir ? Moi, ça ne m'intéresse pas.

DG : Et là, le magasin qui… il existe depuis longtemps ?

H : Ouais, ça fait cinq, six ans.

DG : Et ça tourne bien ?

H : Après, c'est une petite… des micros fermes mais voilà, du coup ça fonctionne et… et moi, à part l'histoire de… ben oui, je suis un peu allé là-dessus aussi… ça complète un peu mon… mon panel pour compléter un peu mes circuits commerciaux mais… Je ne veux pas… ce n'est histoire… l'idée n'est pas de vendre tout à ce magasin non plus, quoi. Je continue d'en vendre un peu ici, je continue…

DG : Tu as déjà ta clientèle ?

H : Ouais, voilà, tout à fait. Et puis, je trouve que c'est tellement génial de… là, quand je fais mes colis de bœuf, il y a dix, quinze personnes qui débarquent le soir, enfin… qui viennent chercher leurs trucs que tu recroises deux, trois jours après à une manifestation, ils te disent : « Tiens, on a mangé tel morceau, c'était super bon ». Enfin, c'est… ce truc-là est tellement sympa… pour moi, c'est d'abord ça et puis… Non, c'est… du coup, oui c'était plus un complément du reste et après en coopérative, j'envisageais de l'arrêter mais c'est pareil, il y a aussi… des relations avec les autres adhérents, après quand je vais tondre, il y en a plein qui sont à la même coop que moi, du coup… on parle un peu de ce qui se passe.

DG : C'est la coop de l'Adret ?

H : Ouais et c'est vrai du coup, ouais ça… enfin je ne sais pas, il y a un appui avec des vétos, il y a les chauffeurs que l'on connaît bien, il y a aussi une relation humaine avec ces gens-là et… ouais… qui me déplaît pas non plus… donc si je peux le garder, si je peux conserver un peu de tout ça, ça pourrait être bien, voilà…

DG : Ouais et puis c'est peut-être intéressant parce que… ?

H : Et en plus…

DG : Parce que quand tu as un gros lot qui arrive, il faut les vendre… ?

H : Oui, ça serait une grosse contrainte en plus, il faudrait ouvrir sur plein d'autres choses. Et… oui, et puis l'agneau, c'est quand même une viande qui est… enfin il y a de moins en moins de producteurs en France, du coup c'est… une viande qui même en coopérative est payée assez cher et… Quand on la vend, les grandes surfaces ou les bouchers ne font pas forcément des grosses marges dessus… par rapport à de la viande de cochon ou de la viande de bœuf. Du coup, même en vendant en direct, je ne vends pas forcément beaucoup plus cher, si je rajoute l'abattoir…

DG : Avec les frais et ton travail… ça ne valorise pas forcément ?

H : Non, il n'y a pas de…

DG : Parce que là, tu es valorisé en coop, agneau de l'Adret, il y a un cahier des charges ?

H : Oui, il y a un cahier des charges…

DG : Eux valorisent en bio ?

H : Ben le bio, ce sera les premiers du coup… Mais il n'y a pas une grosse différence de prix entre le… Non, mais bon en coop avec le label rouge parce que moi, j'étais en plus en système hors saison, du coup la coop met une plus-value pour inciter les éleveurs à en faire. Du coup j'étais vraiment sur une période où ça… c'était bien, bien valorisé, c'était… les prix que l'on me donnait, quoi. Alors voilà, pourquoi casser un truc qui marche bien, quoi ?

DG : C'est sûr…

H : Surtout qu'effectivement en temps de travail, appeler le technicien ou le chauffeur la semaine d'avant pour lui dire lundi, j'ai tant d'agneaux, il vient les chercher… Comme on s'entend pas trop mal euh… voilà, même si un jour, je suis à la tonte, je prépare les agneaux prêts à charger. Ils viennent, ils sont tout seuls, ils prennent les agneaux et… par rapport à descendre un agneau à l'abattoir, aller le chercher deux jours après, le descendre au magasin, ce n'est pas le même temps, quoi.

DG Parce que quand tu fais des agneaux, tu fais des lots quand même, tu en mets plusieurs ?

H : Eh ben pour le magasin de producteurs, c'est compliqué d'en mettre plusieurs parce que…

DG : Mais qu'un… un voyage pour un agneau, ça fait ?

H : Oui, ça fait… il n'y a pas un gros débouché, du coup… Alors après, j'essaie d'en vendre en direct en même temps mais c'est vrai que ce n'est pas non plus un truc où j'ai développé. Autant sur le bovin et le chevreau, j'étais obligé, donc je l'ai fait, autant l'agneau… je n'ai pas trop insisté sur la commercialisation en direct parce que… j'avais la coop jusqu'à présent et du coup, je n'en vends pas tant que ça en… en caissettes.

DG : Les chevreaux, tu les groupes ?

H : Chevreaux, j'arrive à grouper un peu, alors du coup quand je faisais des chevreaux, j'essayais de mettre quelques agneaux et… donc j'arrivais à faire un peu… Mais là, du coup, voilà ça se met en place maintenant… Après, l'abattoir, tant que celui de Privas veut tourner un peu, en une grosse demi-heure, j'ai fait l'aller-retour, ce n'est pas non plus. Aubenas, il faut un peu plus de temps, après il faut deux heures aller-retour… *[Silence]* Après, je suis au conseil municipal aussi…

DG : Un autre passe temps qui… *[Rire]* Qui n'est pas mal ?

H : Qui n'est pas mal aussi, après je ne suis pas forcément très investi, je suis juste conseiller. C'est vrai que le poste d'adjoint, ça fait envie mais… il faut être raisonnable, quoi.

DG : *[Rire]* Sur quelle commune… ?

H : T… oui.

DG : Et vous êtes combien ?

H : Ouais, on est onze, c'est moins de 500 habitants. Après, c'est très, très intéressant d'être de l'autre côté de… mais c'est vrai que mon…

DG : Et c'est depuis quand ? Aux dernières élections ?

H : Ouais, ben, j'arrivais juste à celles d'avant et puis je trouve que c'était chouette… c'est… c'est l'ancien maire qui reconstituait une équipe qui m'a proposé et du coup, c'est chouette et je suis… Enfin ouais… d'avoir été élu ici en arrivant dans un petit village rural, un peu quand même traditionnel, n'étant pas d'ici, ça fait plaisir quand même…

DG : Ouais, il y a une reconnaissance, forcément… l'intégration… ?

H : Donc c'était chouette.

DG : Aussi, tu dis que tu vends ta viande ici, sur les 500 habitants, tu en as… je ne sais pas combien ?

H : Oui déjà, ça prouve le…

DG : Tu les connais, quoi ?

H : Oui, déjà mais c'est vrai que… d'être au conseil, ça m'a… Les premières années, j'étais un peu la tête dans le guidon avec la maison, la ferme aussi. Il faut un peu du temps pour s'intégrer, rencontrer les voisins aussi… surtout dans les… Là, la particularité du village, il n'y pas de… bourg, il n'y a pas de commerce que des petits hameaux à gauche, à droite, du coup c'est… enfin, tu ne rencontres pas ton voisin au pain le matin.

DG : Oui, il n'y a pas de vie de bourg et il n'y a pas de commerce ?

H : Du tout.

DG : Ah oui.

H : Donc les gens se rencontrent un peu à l'école pour les parents.

DG : Il y a une école ?

H : Il y a une école mais c'est vrai que du coup, sinon après, dès qu'il y a des animations, des soirées, des repas, il y a beaucoup… en général, les gens sont présents, il y a… facilement 200-300 personnes…

DG : Il y a un comité d'animation qui organise des fêtes régulièrement ?

H : Ouais du coup… les gens se rencontrent là quoi, donc c'est chouette…

DG : Ah oui, l'intégration, c'est sûr, ça demande un peu de temps, les gens, ils sont toujours en observation. Est-ce que ça va marcher ? C'est quelqu'un qui travaille ? C'est le milieu rural…

H : Oui, rural et agricole, il y avait une autre… une autre personne qui s'était installée comme paysan. C'est une commune rurale mais aussi agricole, on est quand même quatorze, quinze paysans, c'est une grande commune en superficie et… on est… Ah ben, sa ferme a été reprise par un gars du cru donc si… on compte… il y a un autre installé là-bas, oui… Donc on est deux agriculteurs sur les quinze à ne pas être natifs du village, quoi.

DG : Ah oui ?

H : Ou des villages alentours mais… marié avec une… donc ce truc là enfin oui… ça n'a pas été forcément super simple au départ…

DG : Ouais, on te l'a fait ressentir ou… ?

H : Ouais, mes demandes sur certains matériels de la CUMA au début, c'était compliqué et puis, finalement, ça les arrangeait bien que je leur fasse la comptabilité, donc euh…

DG : Ouais [rire] avec les responsabilités mais il faut le temps, il faut…

H : Ouais…

DG : Tondeur… ?

H : Il y a une notoriété, quand même…

DG : Tondeur, c'est… classé un peu marginal mais tu es quand même reconnu comme sacrément bosseur parce que…

H : Il y a ce truc là, ouais parce que moi, j'avais l'étiquette de berger avant, mon métier c'était berger. Là, par contre, dans le milieu agricole, tu es berger, tu es un fainéant, quoi.

DG : *[Rire]*

H : Tu es juste… ah oui… appuyé sur ton bâton à attendre que la journée passe alors que c'est loin d'être ça mais… oui, oui et puis c'est dans le mental et il faut…

DG : Ah oui, ce n'est pas reconnu, ça ?

H : Non.

DG : Et tondeur ?

H : Et tondeur, par contre, c'est… ouais, voilà, il y a une certaine… oui… Je pense du coup que ça, ça amène… ça a facilité le truc…

DG : Ouais, c'est venu, tu as senti que c'était assez rapide… parce que au début, tu dis : « On nous a forcément regardés un peu… ».

H : Ouais, mais du coup, c'est vrai que je tondais déjà un peu sur la commune et j'avais déjà… ouais les gens me connaissaient un petit peu. Et puis c'est vrai qu'a priori, il y a de moins en moins de brebis sur ces secteurs et ils ont plus des vaches allaitantes mais ils avaient tous plus ou moins des brebis et du coup… Enfin voilà, ce métier de tondeur c'était… ils savaient que… pour eux dans leur tête, un tondeur, c'est quelqu'un qui travaille. Il y a cette valeur travail qui est importante et du coup voilà… Ce n'était pas… je n'étais pas n'importe qui en arrivant là avec ce métier-là… Oui, ça m'a bien facilité les choses.

DG : Et le fait de vivre en couple avec un… gars, ça a été…

H : Après, on n'a pas… on n'a jamais fait trop, trop de bruit là-dessus enfin on n'a pas non plus provoqué, quoi. Et c'est vrai que du coup, bon c'est un peu sujet tabou mais… n'empêche, j'ai quand même été élu au conseil, donc, euh…

DG : Ça, c'est quand même une vraie reconnaissance ?

H : Un étranger qui…

DG : Ouais, *[rire]*…

H : Après, ouais, je ne sais plus avec qui j'étais qui disait qu'il fallait… que c'était important dans les villages un peu de ce type-là. Il y a beaucoup de… dans beaucoup d'endroits, c'est un peu ça, il y a une population qui vient s'installer dans ces bourgs ruraux où il y a… où du coup la part d'étrangers non actifs augmente beaucoup et souvent quand il y a plus de non actifs que d'anciennes générations, ils prennent la mairie et c'est vrai que ça… ça commence à créer beaucoup de tensions alors que… Tant que c'est des gens qui arrivent de l'extérieur qui sont plus ou moins obligés de s'intégrer donc… enfin ils font l'effort d'essayer de s'intégrer et ça se passe mieux tant que l'on n'a pas dépassé un certain… un certain cap de… Dans les villages dans la Drôme, il y a plein d'endroit où effectivement… alors du coup, les néo sont tout contents parce qu'ils ont essayé de récupérer la mairie mais finalement… c'est le bordel, quoi.

DG : Ça ne se passe pas forcément bien ?

H : Ouais, c'est encore pire que quand ils étaient minoritaires, ils ont une écoute alors qu'après… il y a un clivage qui se produit, du coup…

DG : Oui, et puis tu n'as pas été élu en essayant de monter un liste contre le maire… c'est le maire qui est venu te demander ?

H : Non, non, non. Après il y avait aussi qu'une liste, je n'ai pas eu beaucoup de… mais on a le droit de rayer des noms, donc, euh…

DG : C'était un liste ouverte ou… ?

H : Elle était complète, non, non elle était juste complète. Alors, je ne sais plus… il y avait un candidat libre. Mais la liste a été élue au premier tour, il n'y a pas eu de deuxième tour. Mais après, comme il y avait la possibilité de rayer des noms, c'est vrai que sur les onze, j'ai dû passer le troisième… après les autres, ils se sont fait sabrer parce que les gens qui étaient déjà au conseil d'avant. Voilà, ils ont réglé leur compte sachant que l'enjeu n'était pas énorme. De toute façon, s'ils n'étaient pas passés au premier tour, ils seraient passés au deuxième tour donc… ça permet de…

DG : C'est bien, passer au premier, là c'est une vraie reconnaissance, quand même ?

H : Ça flatte mon égo, *[rire]* je ne sais pas si… j'étais parmi les moins rayés du groupe. Après, c'est des choses qui me posent… voilà, est-ce que je continue là-dessus ? Est-ce que je continue sur cette partie-là ? Enfin… je trouve ça super intéressant mais c'est vrai que ça prend du temps et… que si on veut s'investir, il faut… il faut faire des choix, quoi… on ne peut pas tout faire…

DG : Oui parce que la prochaine fois, on va te proposer un poste d'adjoint ou carrément de tête de liste ?

H : C'est sûr que je n'irai pas comme maire mais… Je pense qu'en plus, c'est formateur parce que ça oblige à discuter, enfin à… et aussi d'accepter même si la décision commune est contre son avis au départ. Enfin ouais… humainement, c'est vraiment une belle expérience.

DG : C'est sûr, oui… mais après, les petites communes, ce qui est terrible, les maires, les premiers adjoints, c'est du temps… ?

H : C'est super prenant et c'est des merdes, c'est gérer des problèmes de voisinage, des… toutes les merdes, quoi.

DG : Ce n'est pas un petit souci aussi, il faut répondre… ?

H : Ouais.

DG Tu es bien occupé quand même ?

H : Oui comme tout le monde, les journées ne font pas plus de vingt-quatre heures. *[Silence]* Mais c'est vrai que cette diversité, elle est importante, ouais…

DG : Et à côté de ça, tu as des activités plus pour toi… de lecture, loisirs, sorties, cinéma ?

H : C'est-à-dire, j'aimais beaucoup lire quand j'étais berger je dévorais les livres. C'est vrai que là maintenant, j'ai moins le temps… On bouquine toujours un peu le soir en allant au lit mais dans la journée, je ne prends jamais le temps de… Si ! Quand je m'étais cassé une jambe, là… j'avais les yeux tout rouges, j'étais reparti à lire douze heures par jour. C'est vrai que je ne prends pas le temps de… de me poser et prendre le temps de… Je fais du taïchi, ça aussi c'est un truc important, j'avais fait du théâtre une année. J'essaie de faire quelque chose qui ne soit pas professionnel et pas sur la maison non plus. Aller jardiner, c'est chouette mais… ça reste de l'agricole ou… du coup taïchi, ça fait cinq, six ans, sept ans et c'est important, ouais.

DG : Et là, tu y vas une fois par semaine ?

H : Ouais, c'est vrai que les envies ne manquent pas, c'est vrai que le théâtre, ça m'avait bien fait du bien aussi mais…

DG : Et le théâtre, c'était une troupe locale ?

H : Oui, c'était une troupe que l'on avait montée sur le village, ouais… Donc on faisait deux jours par mois…

DG : Vous aviez monté une pièce ?

H : Oui, on avait fait une petite pièce à la fin, ouais, c'était chouette… Oui mais après, je ne sais pas… Je suis sûr qu'en ville, c'est pareil… Là, il y a une bibliothèque qui fonctionne… Celui qui veut s'engager, il y a plein de trucs comme ça, il y a plein de trucs à faire… Après, il faut forcément… oui… mettre des priorités…

DG : C'est ça… enfin il faut faire des choix. *[Un temps]* Ça aussi, c'est quelque chose qui est difficile chez les paysans. Les paysans qui ont une activité, il n'y en a vraiment pas beaucoup, à la retraite, il y en a quelques-uns qui s'y mettent à la danse, dans des groupes folkloriques ou…

H : La chasse.

DG : Après, ils ont la chasse, ça c'est…

H : Sociologiquement, c'est quand même fort…

DG : Mais eux, ils le rentrent dans leur temps de travail. *[Rire]*

H : Ouais, ça fait partie de leur… de la continuité du truc.

DG : Il y a beaucoup de chasseurs ici ?

H : Sur la commune, il y a quatre vingt-dix permis de chasse et quasiment tous les paysans chassent, c'est vraiment une institution. Donc, là, ils chassent mardi, jeudi, samedi, dimanche, c'est quasiment tous les jours, toutes les semaines.

DG : C'est vrai qu'ils y passent beaucoup de temps. Comme tu disais tout à l'heure, quand tu es salarié, ça ne ferait pas partie du temps de travail.

H : Après, on en discute des fois, je les chambre parce que les jeudis, il faut… forcément, tu ne les as pas, le ciel pourrait bien leurs tomber dessus… Ils sont à la chasse, c'est impossible… donc euh… mais ils disent : « Ouais mais non, nous le matin, quand on va à la chasse, on a fait le boulot, ce n'est pas toi qui viens nourrir mes vaches ». Donc, non, ils assument, ils font quand même le truc avant, quoi. Bon après effectivement, ils vont peut-être un peu plus vite que d'habitude mais…

DG : Oui et puis, s'il y a de la surveillance, ils ne sont pas...

H : Oui après ils ne sont pas… *[Un temps]* Ouais, c'est sûr que c'est important, enfin les… quand je les vois fonctionner, il y en a certains, ils sont tout le temps, tout le temps, tout le temps au boulot enfin… s'ils n'avaient pas ça, c'est sûr, ils y pèteraient un câble, déjà là, c'est… un peu… un exutoire quand même… Il ne faut surtout pas leur enlever ça. *[Rire des deux]*

DG : Ici, il y a peut-être beaucoup de sangliers, non ?

H : Le sanglier envahit et puis, ça empire.

DG : Vaut mieux qu'il y ait des chasseurs ?

H : Ouais, oui et non parce que du coup ça devient, parce que eux, ils entretiennent aussi le truc.

DG : Ils les nourrissent aussi ?

H : Oui et puis, ils tirent que les… que ceux qui sont… et puis quand il y a une mère avec les petits, ils… là ils ne vont pas trop l'embêter parce que…

DG : C'est pour l'année prochaine ? *[Rire]*

H : Oui bien sûr, alors ça dépend. Il y en a qui… eux par contre, ils flinguent tout ce qu'ils voient passer mais c'est vrai que sur cinq équipes, là, il y en a quatre qui sont plus à gérer un patrimoine qu'à vraiment essayer de réguler le truc, quoi.

DG : Je ne regarde pas l'heure mais il est midi ?

H : Je ne sais pas s'il y a des trucs que l'on n'a pas vus.

DG : On a fait le tour de pas mal de sujets mine de rien… Et toi, globalement au bout de dix ans, tu fais un bilan… ?

H : Eh ben, du coup, la vie est toujours pleine de surprises et… ouais, il y a un ou deux… c'est vrai que… il y a plein de trucs qui m'ont fait me reposer… C'est vrai que depuis le début, j'avais gardé ce truc là, avoir une porte de sortie ouverte donc l'idée de… je pense qu'il aurait fallu que j'achète les terrains, je n'aurais pas… je ne me serais pas engagé, j'aurais continué de chercher ailleurs. Le fait que ce soit en location, je me disais : « Je peux m'en aller, quoi ». Après, il y a une paire d'années, le propriétaire… a magouillé pour me foutre dehors d'une partie des terrains, voire de tout. Du coup, là, j'avais bien bataillé contre lui, c'est ce qui m'a lancé sur les histoires des tribunaux aussi…

DG : Ça vient de là ? *[Rire]*

H : Ça n'arrive pas comme ça par hasard, j'ai pris conscience qu'il y avait tout ça autour qui nous protégeait aussi, enfin… Et du coup, ouais quand j'ai eu la séparation avec mon ex aussi, me repositionner : « Est-ce que j'ai envie de continuer ? Est-ce que je ne fais pas ça par habitude ? » Enfin… Cest dur d'être objectif, j'ai toujours cette question, j'essaie de me la reposer assez régulièrement, c'est vrai que la vie nous pousse des fois à… Je ne me vois pas faire autre chose en fait… je me vois faire plein de choses mais ce que je fais là, me permet de faire déjà toutes ces choses là…

DG : Ouais, tu es arrivé à un bel équilibre, en fait ?

H : Ouais, je trouve que ce n'est pas…

DG : Ce que tu disais tout à l'heure en fait, tu as les investissements pro, les investissements à la mairie, les investissements… ?

H : Oui, la mairie, je suis là à côté, s'il faut prendre une demi-journée pour aller voir un… machin. Les autres : « Ouais, mais moi, je suis au boulot ». Ben moi, je peux me le permettre même si… il suffit que je démarre mon boulot un peu plus tôt le matin… je suis autonome surtout, enfin sur tellement de choses, quoi. Alors, qu'est ce qu'on peut, de quoi, on peut rêver de mieux, quoi ? Et même les orientations techniques, enfin voilà… moi je ne sais pas… Si tu vas développer telle activité ou telle autre, moi j'ai la liberté de le faire avec l'histoire du… avec les questions économiques derrière mais… il y a quand même cinquante mille façons de faire les choses et… on peut les faire à sa sauce, assez facilement, ouais.

DG : Ouais bien sûr, tu as des choix… ?

H : Non, je ne regrette pas… après je me dis toujours : « Est-ce que je vais faire ça pendant vingt ans ? » Enfin, je me reposerai la question dans quelques années, on verra…

DG : Là, tu en es à dix ans, tu es arrivé en 2008, ici, non ? Ça fait déjà une belle… quand on reste dix ans sur un coin, déjà… ?

H : Oui, suite au problème avec mon propriétaire du coup, pour éviter de passer au tribunal, on a essayé de trouver… un… qui arrangeait les demandes de chacun. Donc euh… il m'a permis de conserver la jouissance des bâtiments pendant un an et demi. Donc là, je repars sur un nouveau projet de construction, donc 1 000 m² de bâti donc, j'ai dû racheter du terrain, je suis reparti dans un autre projet de… donc ça m'a aussi… Avant de partir là-dedans, il fallait quand même… je ne veux pas faire ça pour deux, trois ans, quoi.

DG : Oui, c'est ça si tu investis dans un bâtiment, tu t'engages pour… un autre bail ?

H : Au moins un bail.

DG : Et le conflit avec le propriétaire, c'était sur les terrains ou c'était sur les bâtiments ?

H : Eh ben, il… c'est compliqué, je n'arrive pas à savoir ses vraies raisons, ses motivations à avoir fait ça… après… Est-ce qu'il y eu de la jalousie ? C'est un gars qui a 50 ans qui a eu l'intelligence d'arrêter le métier d'agriculteur alors qu'il faisait ça depuis que… depuis tout petit parce qu'il en avait un peu marre et… mais c'est lui qui faisait le paysan avant et il a la chance d'avoir hérité d'une belle bâtisse, une belle ferme fortifiée un peu, qu'il a retapée. Là, il est parti dans une activité de chambres et tables d'hôtes un peu plus sur du tourisme. Alors, c'est sûr que les deux activités sont un peu… Les gens sont très content de voir les agneaux dans le pré en dessous du château mais… il y a du bruit, il y a des mouches, il y a… et les touristes, ben quand moi, je lâche les brebis à six heures et demie, ce n'est pas et en même temps… ben voilà… même si… Ouais, c'est compliqué, du coup ça je peux l'entendre et j'avais essayé de chercher des solutions mais voilà, lui, il s'est braqué et… mais

bon pour finir, on avait trouvé ce compromis là et puis bon… Je vais faire un truc là, je serai plus près. J'ai pu acheter un bout de terrain là, juste à côté donc euh… voilà.

DG : Ouais, c'est bien ?

H : Ça permet que tout le monde retrouve un petit… enfin y trouve son compte donc euh… *[Un temps]*

H : Du coup, tu va faire plusieurs entretiens comme ça avec plein de gens ?

DG : Oui, c'est le septième entretien… *[Discussion sur le DHEPS]*

H : Un truc que l'on n'a pas dit, la ferme me tient aussi, toujours partir dans plein de trucs différents, j'aurais tendance à faire un peu ça… et ça m'oblige à me poser, à… à vingt ans j'avais rencontré un gars à Ambert et il disait : « En fait la traite… ben voilà… il y a des jours, tu n'as rien envie de faire… » Lui, il était content parce qu'il a, il a au moins ça à faire et il sait qu'il va le faire. Et ça donne une structure temporelle et… ça enferme aussi dans un truc mais cet enfermement, ça donne aussi une ligne de conduite de toute façon et donc… ces trucs là, je pense que c'est… Je n'aurais pas ça, je partirais vite en vrille ou… je ferais vite des trucs…

DG : C'est très important dans l'équilibre et…

H : Partir sur un projet comme le tien, ça me ferait… Voilà, il y a des temps pour l'ouverture comme ça mais il y en a aussi où… J'aurais pu te reproposer un café… ?

DG : Ça va aller.

Fin de l'entretien : 1 h 41 22

i. Retranscription entretien avec Monsieur I

Date : 5 mars 2018

Arrivée à 14 h 00

J'ai connu Monsieur I lorsque j'étais responsable syndical pour la Confédération paysanne. Je siégeais à la CDOA (Comité Départemental d'Orientation Agricole), lui, était également élu au bureau de la chambre d'agriculture et représentait la FDSEA à la CDOA. Nous ne nous étions pas rencontré depuis une dizaine d'années. Après lui avoir présenté l'évolution de mon parcours et la formation DHEPS, nous avons commencé l'entretien.

DG : Ce qui m'intéresse, c'est toi, en quelle année tu t'es installé ? Tu as fait des études avant ?

I : Moi, j'ai fait un BTA et un Bac D' dans la Loire à Ressins et puis… j'en suis sorti en 71 et je me suis installé en 73, oui… en 73. Un an tout seul et 74 en GAEC avec mon père.

DG : D'accord.

I : À l'époque, en lait, avec 30 hectares, moi j'avais 17 hectares, enfin quand je me suis installé, j'avais trouvé 17 hectares et puis après… dans le GAEC, il y avait 34 hectares, voilà… Tout de suite, on a pu s'agrandir de 8 hectares de plus et puis voilà… Et puis mon frère est arrivé encore après dans le GAEC en 79 et là, on avait 58… à peine 60 hectares, quoi. Et puis, avec une porcherie, une porcherie engraissement qui étaitt déjà ici avant, et puis après… mon frère est resté dix ans, onze ans dans le GAEC, après il est parti, donc euh… voilà. Après je me suis retrouvé avec ma mère en GAEC et puis après en 92 avec ma femme en EURL, tout seul mais il n'y avait plus que les vaches, là.

DG : Vous avez fait dix ans à trois ?

I : Ah… oui, mon frère, mon père et moi. Et puis après… oui, oui… même mieux… enfin non… oui, oui… avec lui, 88, non 89… onze ans, ouais. C'est pour ça, il n'y avait pas trop de terrain donc il fallait bien trouver autre chose et… Il y avait… 240 places, quoi, ouais… d'engraissement et on faisait ça pour un boucher du Puy-de-Dôme qui prenait douze à quinze cochons toutes les semaines mais il lui fallait des cochons un peu spéciaux, un peu lourds, des cochons de 130 kg, pas… enfin, c'était pour faire du… et puis… bons, juste comme il faut, quoi. Voilà et puis après, quand je me suis retrouvé tout seul euh… avec ma femme on a arrêté les cochons et puis, il n'y avait plus que le lait, quoi. Avec euh… quand les quotas sont arrivés, avec euh… nous, on produisait 275, 260 000 litres de lait à peu près et puis le premier quota était à 264, je crois, c'était la production moins 2 ou 3 % et je suis resté toute ma vie avec ces 264 000 euh… sauf une année où il y a eu une évolution pour ceux qui n'avaient jamais rien eu de toute leur carrière, ils ont eu 5 000 litres de lait en plus. Je me suis retrouvé à finir avec 268 ou 269, enfin baste… voilà.

DG : 5 000 litres sur 260, c'est…

I : Ben, il a fallu s'adapter et puis… voilà quoi. Moi, j'ai toujours travaillé avec… en étant le plus autonome possible pour… Eh bien, voilà… en élevant les génisses et puis… au niveau des rations, au niveau des cultures, toujours acheter le moins… enfin acheter, on est bien obligé d'acheter mais le moins possible et que l'on soit le plus autonome possible.

DG : D'accord, ça veut dire que vous faisiez des céréales ?

I : Ben oui, je faisais des céréales, ben… 12, une douzaine d'hectares…

DG : Vous étiez autonomes ?

I : En céréales, ouais… en protéines, un peu de tourteau, c'est tout et puis… sauf les années de sècheresse évidemment, il en manquait toujours un peu mais bon… On tournait avec 60… enfin une UGB hectare à peu près, 60 UGB, c'est tout. Ouais, 45 vaches, 25 génisses mais avec les équivalences, ça faisait 60, 62 ou 3 UGB, quoi. Et j'ai fini avec 61 hectares, je n'ai jamais repris… si, une fois, j'ai repris 3 000 m² qui était au milieu de ça mien, une bricole comme ça mais voilà.

DG : D'accord, tu n'as pas monté en quota mais pas non plus en hectares ?

I : Ah non.

DG : Tu es resté à…

I : Ben, oui… après… On avait monté cette histoire d'Étang du pêcher là-bas où… on était une dizaine là-dessus, ça nous occupait douze jours pas an, quoi. Ouais, on était ouvert cent vingts jours pas an, ça nous occupait… On vendait des cartes pour faire pêcher et puis voilà… Non, non… il s'était monté l'atelier des produits fermiers à Boisset mais bon… moi, j'étais occupé, je n'étais jamais rentré dedans, j'avais assez à faire comme ça…

DG : 260 000 à deux, c'est déjà pas mal ?

I : Ouais… enfin il y avait, ouais… voilà.

DG : L'Étang du pêcher, c'était où… c'était à côté ?

I : Oui, oui, c'était à côté, moi… c'était un truc qu'on avait fait… On a ouvert en 92, enfin on a revendu, il y a 6-7 ans mais on a tourné 18 ans avec… je crois. Il y avait 4 hectares de foncier sur douze propriétaires, ça a été compliqué ça. Et puis finalement, on a refait une vie, c'était un étang du Moyen Âge, quoi. Et puis, on faisait pêcher, on a été emmerdés pas possible par les fédérations de pêche, tout un tas de gens qui sont contre tout, quoi. Et la loi sur l'eau et tout, c'est compliqué, on ne peut rien faire, quoi. On faisait pêcher mais on recevait… on avait 12 000-15 000 clients par an, pas clients mais personnes par an qui passaient là-bas. Il y a des gens qui passaient 3-4 fois, 5 fois dans l'année mais… douze à quinze mille entrées. Non mais ça marchait bien, quoi. Mais maintenant après, bon, il y en a un qui était décédé, il y en a qui voulaient arrêter qui se faisaient vieux. Le plus vieux, il devait avoir… en 92, il avait 78 ans… donc on a vendu à un gars tout seul qui fait le même travail que nous mais… il s'en occupe moins bien, il n'a pas besoin de sous, il s'en fout un peu, quoi.

DG : Ça, c'était un complément, quoi ?

I : Ben, c'était un complément au moment où… pas question d'avoir des quotas, pas question d'avoir rien du tout, quoi. Et puis, peut-être à deux ou trois qui avaient besoin d'un peu de revenu… bon… Ce n'est pas que ça faisait grand chose mais ça faisait… ça faisait… 1 500 € alors c'était encore en francs à l'époque mais 1 500 € chacun par an, quoi. Ce n'est pas énorme mais bon…

DG : C'est déjà, ça.

I : Oui, oui… mais bon ça faisait… On voyait du monde de partout, de la ville, de Saint-Étienne, de la vallée du Rhône, enfin surtout… jusqu'à Lyon, ça remontait pas mal par ici, quoi. Donc, des gens, un peu de tous les horizons, quoi. Ouais, ouais, ils étaient d'ailleurs assez surpris et tout… donc ce n'était pas mal, c'était une autre ouverture d'esprit, quoi. Ouais, ouais… au début, ça marchait bien aussi, parce que c'était une époque où il n'y avait pas forcément les mêmes occupations les week-ends qu'il y a maintenant. Maintenant, n'importe où que l'on aille, toutes les quatre communes, il y a quelque chose toutes les semaines tandis qu'à l'époque, il y en avait peut-être un peu moins.

DG : Oui, il y a plus d'animations…

I : Si, si, ça avait bien marché et puis on… On avait même fait des concours de pêche à la mouche, enfin avec les moucheurs et tout… pas mal de trucs comme ça, pas mal de choses, quoi. Et puis, ceux qui faisaient des produits fermiers à côté, ça leur permettait de faire un peu de publicité et de vendre aussi, les saucissons… tout ce qu'ils avaient à vendre à l'atelier de Boisset. Il y avait multi-ateliers, multi-espèces donc euh… voilà.

DG : D'accord, le lait, tu avais 45 vaches ?

I : Ouais, 45 vaches à peu près…

DG : À combien de moyenne ?

I : Ben… 6 500-7 000… voilà et puis les génisses mais sans maïs donc ça plafonnait un peu en production. Après, il y a des moments où pour faire 8 000 litres par vache, il faut une ration de un UF par kg donc avec de l'herbe… non, c'est un peu trop juste mais…

DG : C'est déjà pas mal. On est à combien d'altitude, là ?

I : 930 là, ouais, ouais… Mais il faut dire que le climat a changé aussi parce que, euh… il y a trente ans, le maïs… il ne venait pas. Maintenant…

DG : Maintenant, il viendrait ?

I : Ah ! Ouais, ouais… peut-être qu'il y a des variétés qui sont plus précoces aussi mais ça fait rien, le climat a changé parce que… les arbres aussi, les feuillus… Non, non mais… le climat a bien changé quand même, il s'est réchauffé hein…

DG : Et la ferme, c'est repris… ?

I : Eh ben… comme ma femme avait un an de plus que moi, elle a arrêté un an avant. J'ai laissé 20 hectares à un voisin, pas un voisin mais… il était mécano et… il a arrêté son boulot de mécano parce qu'il voulait installer son fils. Lui, il a arrêté, il s'est installé sur ces 20 hectares et il a repris ça de son beau-frère à côté-là. Et maintenant, ils sont en GAEC à trois. Avant le voisin était tout seul avec 50 hectares, maintenant ils sont… l'ancien là et puis son beau-frère, son neveu, ils sont à trois avec 110 hectares. Ils m'ont repris les 60 hectares, mon terrain, quoi. J'ai gardé 2 000 m² pour faire un peu de jardinage, c'est tout.

DG : Le jardin ?

I : Oui… si, si, eux, ils sont à 800 000 litres de lait, quelque chose comme ça, quoi. Ils travaillent avec beaucoup de maïs et puis voilà… et puis, des rations complètes et ainsi de suite et en pagaille, quoi. Alors que moi, j'ai toujours essayé d'être le plus autonome possible. Et puis, au CER j'avais de bons résultats quand même et puis voilà. Aussi bien en frais de véto, je disais : « Putain, ça coûte cher » et quand le CER rendait les comptes : « Non, non, c'est très bon ». *[Rire]* Voilà, après, c'est vrai que je passais pas mal de temps à l'extérieur aussi, mais… dans ce métier, il n'y a pas que la volonté qui compte. Il y a aussi la motivation et puis, il faut rester motivé, quoi qu'il arrive, c'est là que tu peux… Et puis moi, je trouve qu'anciennement, les gens étaient mieux… unis que maintenant. Maintenant, les jeunes, c'est un peu plus individualistes aussi, c'est… c'est un peu mieux chacun pour soi, je pense, parce que… malheureusement…

DG : Ils sont moins nombreux, aussi ?

I : Ah ! Ouais… s'ils sont moins nombreux, justement… et puis, il y a des GAEC maintenant où… ils sont trois dans le GAEC mais c'est… c'est… une individualité vis-à-vis des autres quand même, quoi. Enfin, c'est comme ça… C'est vrai qu'aussi… tout seul, c'est des contraintes parce que moi, quand je me suis installé en 74… les contraintes, on n'en

parlait pas. Il y avait la pénibilité parce que… c'était tout à la main. Mais là… là maintenant, tout ce qu'ils ont gagné, tout ce qu'on a gagné avec la manutention parce que… du fumier, du foin, de la paille… plus rien ne se fait à la main mais… au niveau des contraintes, au niveau du stress, c'est autre chose, c'est de la folie maintenant. Puis les paysans sont… sont… un peu spéciaux quand même, parce que s'il vient une grêle ou… je ne sais pas quoi, ils perdent une vache… ils perdent 400 € et… s'ils perdent 200 € sur un contrôle, ils sont tout malades, quoi. C'est vrai ça hein… Ah ! Ouais, enfin… voilà ce que j'ai fait, moi.

DG : Et là, pour traire, tu avais quoi comme… ?

I : Je n'avais qu'une salle de traite deux fois quatre, deux fois quatre ? Une fois quatre, il fallait la modifier mais vient un moment où… c'était trop tard pour heu… pour la reprise et tout… J'ai fait reprendre les bâtiments et tout… il y avait 1 200 m² couverts parce que les silos étaient à l'intérieur. Quand je me suis installé, il n'y avait pas de désileuse, ni rien. On désilait à la main alors elles étaient en libre service chez moi.

DG : Les vaches allaient le chercher ?

I : Ouais, enfin aux cornadis avec un machin spécial devant et puis voilà, quoi. Ah ! Ben… il ne fallait pas faire du travail inutile quand… Je n'étais pas toujours là, il fallait se débrouiller, hein…

DG : Tu n'avais pas de l'aide ?

I : Si, je faisais appel à l'entreprise pour les moissons et l'ensilage mais c'est tout.

DG : D'accord, et vous avez des enfants ?

I : Non, non… et puis même, quand j'ai voulu arrêter, j'ai inscrit mon exploitation à l'ADASEA mais… parce que le jeune qui a repris… il s'est installé quand même à… pas dix-neuf ans du coup. Alors moi, je voulais arrêter, je m'étais dit : « Ce sera trop juste ». Mais si le père ne s'était pas installé avant, ça n'aurait pas marché hein… Après, il y a eu une autorisation d'exploiter au nom du GAEC et elle était caduque s'il ne s'installait pas mais… Il voulait s'installer mais un peu jeune, s'installer à dix-neuf ans… Oh, ce n'est pas qu'il n'y avait pas le goût, c'est vachement bien mais c'est… Bon, maintenant, il a une copine et tout mais on ne sait jamais, ça peut changer vite mais bon… c'est comme ça.

DG : Ouais, c'est fou les jeunes qui se mettent le fil à la patte à dix-neuf ans. Après, tu es quand même tenu, quoi.

I : Anciennement, ça se faisait bien mais maintenant… les jeunes, d'habitude, ils vont voir un peu ailleurs et… enfin, voilà…

I : Et toi sur… la carrière, avec le lait, vous avez bien gagné votre vie ? Vous aviez un revenu… Si on compare à un revenu moyen ?

I : Ouais… Ben, le gros problème, c'est que tu n'avais pas trop le temps de prendre du temps libre, quoi. Il y a du boulot et puis, si tu ne le fais pas, t'es cuit. Moi, je dis souvent : « On n'a pas eu le temps de les dépenser. *[Rire]* On n'a que le temps de les gagner ». Parce que prendre des congés, c'est bien beau mais ça coûte deux fois, il faut payer deux fois, quoi… dans ce métier.

DG : Le service de remplacement… ?

I : Ben, ouais… Non, mais bon… dans l'ensemble, moi je dis que celui qui s'en est occupé, celui qui a fait attention… Pourtant, j'avais investi raisonnablement, un taux d'endettement normal et tout, et… à la fin du compte, tu n'as pas rien… Enfin, il ne faut pas vouloir être riche à 25 ans mais bon… Il y en a, il leur faut tout, tout de suite mais bon… ce

n'est pas tout à fait comme ça… Encore que maintenant, les gars, quand ils s'installent, ils trouvent du terrain pas possible… mais après… enfin, ils vont courir loin aussi et… enfin bon… Et puis avant, il n'y avait pas les moyens de transport… en cas de sécheresse ou autre chose, c'est… Nous, en 76, on allait chercher de la paille dans la Drôme pour faire manger aux vaches hein… et… pas grand-chose, un peu de luzerne mais c'est que tu ne trouvais pas grand-chose hein… Alors que maintenant, ça vient d'Espagne, ça vient… moi les dernières années de sécheresse, j'avais fait rentrer deux semis de luzerne pas cher, enfin le premier n'était pas cher, le deuxième a été cher mais enfin… mais au début…

DG : Ce n'était pas facile à trouver ?

I : Mais, c'est vrai que… on critique le maïs mais je vois que la commune d'à côté qui craint un peu et ben… s'ils n'avaient pas le maïs et ben… il n'y aurait plus de paysans aujourd'hui, parce que, malgré tout, ils se sont fait des stocks pas possible avec le maïs. Ils ont quasiment un an d'avance, alors heu… et c'est grâce au maïs parce que… quand il pleut juste 20 millimètres, sur l'herbe ça ne fait rien, alors que sur le maïs, ça pousse encore… Moi je dis que c'est une plante formidable le maïs et il se fait du maïs ici. Il se fait sans irrigation et ils font du rendement, les voisins, ils ensilent 18-19 hectares mais… ils en donnent toute l'année et du grain à point hein… Ah ! Ouais, avant il ne mûrissait pas, ça ne valait pas le coup mais là… C'est quoi, il y a deux ans, trois, ils l'ont fait un peu trop tard, il était trop dur le grain, il était trop mûr. Ah ! Ouais, il faut dire qu'ils ont des variétés précoces mais bon… Ils s'adaptent, ils sèment un peu de bonne heure, au 1er mai. Au 1er mai, après, s'ils sèment fin mai, il faut changer de variété mais bon… Ah ! Mais, il faut semer avant la fin mai ici, c'est sûr. Il y en a qui en ont eu fait au mois de juin mais non… Il ne faut pas…

DG : Au niveau des vacances, vous en preniez un peu ?

I : Oh… très peu, ben ouais…

DG : Le service de remplacement ?

I : Ouais ou alors, il y avait un neveu ou une nièce qui est venu faire le boulot un petit peu et puis, il y avait mon père et ma mère, un petit peu mais après… ce n'est pas facile… Non, non, ça, c'est… et puis avec les bêtes, ça, c'est quand même et puis… il fallait voir le gars qui remplaçait avant, ça durait déjà une demie journée à expliquer et tout… ce n'est pas toujours facile hein…

DG : Ouais surtout en lait, c'est fragile ?

I : Ouais, eh ouais, ouais.

DG : Quand on te fait une connerie, ça te coûte cher.

I : Ben, voilà.

DG : Et maintenant, vous vous rattrapez ?

I : Maintenant, je ne m'occupe plus de rien. J'ai donné, j'ai eu ma dose et puis…

DG : Et les vacances ?

I : Oh oui, enfin je veux dire, on part en voyage deux fois par an, enfin une fois huit jours, une fois par-ci par-là, quoi. Mais, c'est vrai que… Si on avait que les retraites de maintenant, celui qui n'a pas mis de l'argent de côté, il est mal barré, hein… Et puis, il ne faut pas aller en maison de retraite à 1 800 ou 2 000 € par mois hein…

DG : Tant que ça va bien, ça va mais…

I : Ouais, ouais… C'est là où ça ne va pas dans ce métier, tu ne gagnais pas trop et comme tu ne gagnais pas trop, tu as une petite retraite… ça ne va plus, quoi. C'est vrai… ceux qui gagnaient bien, ils ont beaucoup cotisé et ils ont… Et en plus ceux qui gagnaient énormément, ils ont toujours su gérer des revenus… immobiliers ou des revenus à côté, quoi.

DG : Ouais, ceux qui ont pu investir.

I : Ben, voilà.

DG : Chez nous, il n'y en a pas bien ?

I : Ah ! Ben non… Après, heureusement, les gens par ici qui arrivent à la retraite, ils ont réussi à avoir leur maison, quoi. Payer un loyer avec les retraites qu'il n'y a que…

DG : Oui et puis ceux qui partent avec un capital ?

I : Ouais, heureusement… Moi, j'ai vendu, j'ai vendu le bâtiment, après les vaches, on a fait une vente, après le matériel, ils m'en ont pris un peu et le reste je l'ai vendu. Enfin, le matériel, je l'avais tenu en état, donc euh… Si, j'avais deux, trois bricoles qui ne valaient rien, ça je m'en suis débarrassé pas cher mais le reste… Si, si, j'ai vendu… j'ai vendu… pour 100 000 € de matériel. Bon… ce n'est pas énorme mais… si, si…

DG : Oui, il y a un peu tous les cas de figures mais…

I : Ben oui…

DG : Il y en a qui arrêtent, qui ne vendent pas grand-chose…

I : Ben là, celui qui… Ah ! Mais moi, j'avais un bâtiment qui était à 500 mètres du village et je n'avais jamais fait construire à côté parce que celui qui veut vendre le bâtiment à côté… Il faut qu'il vende la maison avec… ou alors, il ne vend pas le bâtiment. Ça c'est fini de vendre le bâtiment avec une maison à côté.

DG : Celui qui du matériel un peu… il part avec pas grand-chose.

I : Oui, mais le matériel, ce qui avait, c'est que… avec… c'était intéressant de renouveler de temps en temps et puis, voilà… Moi, avant d'arrêter, j'ai acheté une remorque toute neuve que j'ai revendue euh… j'ai dû la payer 11 000 € et je l'ai revendue… elle était neuve quoi, elle avait une, deux campagnes mais bon… ça permettait de… d'utiliser les DFI et puis de… faire de…

DG : De défiscaliser ?

I : Ouais, il y a ça aussi, dans ce métier, il n'y a pas que de travailler, il faut aussi savoir gérer aussi, quoi.

DG : Il faut gérer, être un bon gestionnaire, il…

I : Eh ouais… investir à propos aussi, parce qu'il y a des gars qui investissent n'importe comment et… parce que le voisin a acheté ça, ils achètent encore un peu plus, ça ne peut pas aller loin comme ça hein… C'est peut-être un peu passé de mode, mais encore…

DG : Ouais, on en voit encore des investissements un peu…

I : Ah ! C'est sûr maintenant, un jeune, il faut un tracteur avec la clim' forcément, nous, des tracteurs sans cabine, sans rien, il y a 40 ans et puis, voilà… mais c'est sûr que ça a changé. Mais tant mieux parce qu'on s'est esquinté la santé aussi… mais bon… mais… c'est vrai que maintenant, il faut tout le confort de suite, tout, tout de suite, c'est ça… et après : « On ne gagne pas notre vie ». Ben oui, mais… là, on gagne tant, on peut se permettre ça ou ça, quoi. Il y en a, c'est pareil, alors que maintenant, il y a les aides mais les aides

aujourd'hui… Quelqu'un qui fait des prévisions, il est à peu près sûr de ce qu'il va toucher… Mais en lait ou en viande, il n'est pas du tout sûr de ce qu'il va toucher. C'est malheureux mais…

DG : C'est un peu le problème de l'agriculture… Et donc, tu dis : « Pas beaucoup de congé » mais tu avais des engagements au niveau du syndicat ?

I : Ouais, au niveau du syndicat, de la chambre… en tout, j'ai passé pendant des années, pratiquement cent jours par an, cent jours par an à l'extérieur, alors… ça fait deux jours par semaine…

DG : Ah ! Oui.

I : Et là, je ne faisais pas payer, enfin si, je me faisais payer, enfin si, un peu des déplacements… Quand j'allais au Puy, je ne faisais pas payer les déplacements mais quand il fallait aller à Clermont, je me disais quand même : « merde », mais… sans service de remplacement… Pour me remplacer sur l'exploitation, j'ai dû le prendre… pas huit jours dans ma carrière hein… pour un remplacement de… d'activité professionnelle, ouais…

DG : Et comment tu faisais ? C'est Madame qui trayait ?

I : Ben oui.

DG : C'était organisé pour… ? Parce que 260 000, il y avait un peu de boulot ?

I : Oui, oui, ben… il y avait 40 vaches à traire, 45 vaches, on trayait 40 peut-être, des fois 42… mais… je sais bien, il fallait y passer deux hein… deux heures le matin, deux heures le soir… La traite, les veaux, le nettoyage, tout… oui. *[Un temps]* Ouais et puis, parquer les bêtes, traîner de l'eau…

DG : Ah ! Ouais, deux jours par semaine, tu… ?

I : Ah ! De moyenne, oui, oui… Enfin des fois, le matin, tu y allais à 10 heures mais tu te rentrais qu'à trois heures de l'après-midi euh… C'est pour ça que moi, je préférais quasi l'après midi parce qu'au moins le matin, tu travaillais jusqu'à midi tandis que, quand tu partais le matin, la réunion commençait à dix heures, tu en sortais à une heure et le temps de manger un bout, mais des fois, je n'avais pas mangé, en arrivant un sandwich et terminé, mais bon, il fallait toujours regarder. Ah ! Mais, c'est sûr… il faut bouger et même des fois, les samedis, dimanches et ben… il fallait aller faire le boulot, les foins et tout… enfin le travail de dehors… quand ça pressait bien… c'est pour ça qu'aussi, moi, j'avais toujours de l'avance dans mon boulot parce qu'après… sinon, tu es cuit hein… Toujours labourer un peu d'avance, toujours prêt à semer, toujours à… toujours de l'avance sinon… si tu es juste, juste… ce n'est pas la peine, il faut toujours avoir de l'avance.

DG : Ça, ça demande de savoir s'organiser ?

I : Ah ! Ouais, ben oui.

DG : Ce n'est pas toujours facile d'avoir de l'avance quand on est deux jours à l'extérieur ?

I : Ben oui… c'est la solution parce que si tu cours derrière le boulot, ça ne fait pas, quoi. C'est une organisation, c'est des choix, il y en a qui n'ont jamais le temps, moi, je ne comprends pas. Le temps, tu le prends et puis, c'est tout… Ben oui… non mais… eh oui… voilà…

DG : Ta vision de maintenant sur l'agriculture ?

I : Ben… il n'y a rien à faire avec une mondialisation comme ça, ici chacun regarde ses… Mais il y a des handicaps et il n'y a pas que les handicaps naturels, il y a… quand on parle de faire rentrer de la viande aux hormones, de la viande non contrôlée et tout… nous… Oui, il faut faire plus de qualité et plus tu en fais et plus il faut en faire, si c'est pour se retrouver sur le… même étal que la grande surface… avec des produits qui n'ont pas le… pas les mêmes contraintes, pas les mêmes normes, ça ne va pas pouvoir marcher ça… Donc, c'est bien de faire de la qualité mais… le consommateur, des fois quand tu poses la question : « Oui, oui » mais quand il faut délier la bourse et ben… malheureusement, on voit bien que des fois, ce n'est pas pareil hein… Et puis, j'ai regardé encore hier soir, c'était tard à minuit et demi, moi je ne pouvais pas dormir, les grandes surfaces, le pouvoir des grandes surfaces, des hypermarchés, Leclerc et compagnie mais… des bandits pas possible, qui expliquent que pour garder le pouvoir d'achat des Français, il faut encore baisser l'alimentation, quoi. Ah ! Oui, oui et puis il faut aller chercher où qu'elle soit, pourvu que ce soit moins cher. Bon d'accord et ben, continuons comme ça et l'autre, il expliquait que ça restreint le pouvoir d'achat et que ça réduisait l'économie. Ben oui… mais… il faut savoir de toute façon, c'est l'une ou l'autre, ou tu maintiens l'économie avec… tu maintiens les emplois avec des produits d'ici et tout, la croissance et tout, ou tu veux sauver le pouvoir d'achat des Français et tu… Mais… c'est d'ailleurs pour ça aussi qu'aucun des gouvernements ne s'est occupé de ça, parce que finalement ça les arrange, les prix bas pour les produits alimentaires. Ça arrange tout le monde parce que… c'est la paix sociale un peu…

DG : Pour nos campagnes, c'est triste là, on ne voit pas…

I : Et puis… mais on l'entend un peu moins dire : « Les paysans ont des aides, ont des aides ». En France, ils ont 9 milliards d'euros, ça fait 150 € par personne, au moins c'est 150 € que… le pauvre ne paye pas, le riche ne paye pas et c'est le riche qui paye des impôts qui… paye pour le plus pauvre qui paierait 150 € de plus pour son alimentation, quoi. Mais bon… c'est le consommateur qui est subventionné, ce n'est pas l'agriculteur. Mais, bon… personne ne veut pas trop en parler de ça…

DG : Les aides, en plus, elles ne sont pas très bien réparties, quand même.

I : Oui, on dit ça mais il y a eu un rééquilibrage deux fois de suite, il y a un rééquilibrage sur les aides de montagne, les zones d'élevage et tout, et… Je pense qu'aujourd'hui, au niveau européen, il va y avoir des besoins pour financer l'immigration, pour financer la défense, contre le terrorisme, contre tout et il y a le budget européen qui va… Il risque de piquer sur le budget agricole pour financer toutes les priorités d'aujourd'hui hein… Oui, l'immigration, il va falloir faire quelque chose, la défense aussi parce que là, aujourd'hui ce n'est pas normal que la France, elle se défende toute seule… en Afrique et tout… et compagnie… et l'Allemagne, tranquille, ça peut faire… Par contre forcément, les frontières, nous on n'en a pas trop, alors que tous les pays frontaliers de l'autre côté, ils se payent l'immigration, l'Italie en premier et tout… quoi. Mais, c'est pour ça que moi, je pense qu'il y aura un budget défense, immigration et terrorisme, bien sûr mais…

DG : Les subventions pour des produits qui sont en excédent et qu'il faut stocker, aujourd'hui, on a trop de poudre de lait, trop de…

I : Eh oui mais pas assez de beurre. Là aussi, ça aurait pu être un peu envisagé à l'avance parce que, il fallait sélectionner des bêtes avec de la matière protéique, plus de matières grasses et aujourd'hui, il faudrait du beurre, du beurre et plus de poudre… c'est incroyable ça… sans compter que, quand la poudre était trop chère, les aliments veaux, ils les faisaient avec des protéines végétales et… ils le font encore, sûrement hein… ça aussi euh…

DG : On n'a pas régulé les marchés.

I : Non et puis… c'est… malheureux mais c'est le pognon qui… qui… fait le marché… qui commande, c'est la loi de l'offre et de la demande, quand dans les… il fallait mettre 60 % minimum de protéines de poudre de lait, après quand la poudre de lait a trop augmenté, ils n'ont plus voulu en mettre que 40 % même pas. La législation leur permettait d'en mettre de moins en moins… et ainsi de suite… Alors chacun pèse de son côté et puis, pas plus. C'est ce qu'expliquait Leclerc, hier avec la loi de modernisation de l'économie, là… ça va donner encore plus de pouvoir aux grandes surfaces pour baisser encore les prix… Alors qu'est-ce que tu veux ? Alors, on revient en arrière, parce que la loi sur le… allons sur le… établir le prix à partir de…

DG : Du coût production ?

I : De production, ça ne peut pas marcher, on va tout faire pour tout casser… Ben, oui c'est toujours comme ça, on va trop loin, après ça revient, ça fait le balancier... alors si ça fait ça, dans cinq ans, on reviendra de l'autre côté. Et puis, maintenant… de ce qu'ils ont trop peur… c'est Amazon… Ah ! Ben les grandes surfaces, ils perdent les gros marchés… alors ils commençaient à dire : « Ouais, ce n'est pas normal, ils ne payent pas leurs impôts en France ». Mais… il y a un moment que nous, on le dit, qu'il y a des gens qui ne payent pas leurs impôts ou pas les mêmes charges ou pas les mêmes contraintes.

DG : Les grands patrons, Carrefour, ils ne payent pas leurs impôts en France, Auchan, non plus, donc…

I : Non mais… moi, je pense qu'il y aura toujours… et puis, il y a le fait que… Il n'y a pas que le rôle de production en agriculture, surtout des zones comme là, hein… Il y a quand même l'entretien parce que… c'est bien gentil de vouloir venir à la campagne mais si ce n'est pas entretenu… Le problème, c'est que l'on n'a pas la même notion de l'entretien que les écolos, des moments, c'est ça qui est trop pénible. Parce que les écolos, il faudrait laisser les arbres, les broussailles, les genets et tout… plus introduire du loup, plus introduire tout ce que l'on veut… ben oui… c'est autre chose, quoi. Parce que la Haute-Loire est entretenue quand même, sauf peut-être… mais même hein… Moi, je vois à Valprivas, il y avait des côtes, eh bien, avec les moutons, c'est entretenu comme pas possible mais en moutons, s'il n'y avait pas eu la dernière réforme PAC, il n'y aurait plus de moutons en France ou plus dans nos côtes, plus dans des pays comme ici et c'était des surfaces entières qui partaient pour les incendies et tout… Donc, il y a ça aussi qui compte.

DG : Non mais c'est sûr que… laisser introduire le loup, c'est supprimer les moutonniers.

I : Ah ! Mais ça… alors dernièrement, mais si, si, mais il faut qu'ils prennent encore plus de précautions mais attends… à un moment, il faut arrêter quoi. *[Silence]* Mais c'est vrai que les paysans ne pèsent pas lourd dans les… dans les urnes, quoi. Mais par contre, il faut un peu plus de communication, je pense… et puis… il faut démonter tout les a priori qu'il y a par les gens qui parlent de ce qu'ils ne savent pas et… ils parlent un peu trop, quoi. Tout le monde se dit écolo, tout le monde a un avis sur la façon de travailler des paysans, pour ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils ne doivent pas faire. Non… un paysan, on lui demande de… même à 50-55 ans, on lui demande de passer un certi' phyto pour désherber et le premier venu… il peut… non, ça ne va pas, quoi. Ah ! Les produits, ça c'est sûr que ça va serrer mais c'est vrai qu'il y a eu de l'abus mais… il ne faut pas employer, il faut remplacer par autre chose. Quand ils ont supprimé le produit maïs. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Eh ben, ils ont supprimé l'Atrazine, ils l'ont remplacé par autre chose mais il fallait passer deux, trois fois pas an, total des courses, moi, je ne les connais pas mais, à mon avis, ce n'est pas mieux pour ça hein… Aujourd'hui, moi je pense qu'il y a un avenir dans les robots, enfin les robots ou les machines intelligentes pour désherber. D'ailleurs je pense qu'il y a des robots qui vont peut-être foutre… changer

carrément la donne, pour ramasser des salades, les radis, c'est carrément des robots maintenant, c'est des machines robotisées…

DG : Pour désherber, ouais.

I : Pour désherber aussi, mais pour ramasser les radis aussi hein… ça te ramasse, ça te le met en bottes, ça te… mais pour désherber, les robots, pour tout un tas de choses, mais aussi pour… pour… travailler les terres, pour les fumures… Je pense qu'avec le satellite et tout le reste, il y a des choses qui vont changer, beaucoup hein… *[Silence]* Après, qu'est-ce qui est la place de l'humain là-dedans ? Il faudra qu'il s'adapte aussi. Où sont les pouvoirs de décisions ? C'est tout… un agriculteur qui s'installe aujourd'hui, il fait le choix de s'installer mais… les libertés… il y en a de moins en moins… C'est administré pas possible, hein… administré, contrôlé… et puis euh… tu risques de ne plus être au courant de toutes les règles en environnement aujourd'hui. Tu veux faire une rigole, tu ne sais plus si… un fossé, un cours d'eau… tu risques le PV à tous les coups. Il n'y a plus de bon sens non plus… La chasse, n'en parlons pas avec les sangliers… Enfin, il y a tout un tas de gens qui prennent les terres agricoles pour un terrain de jeu, et ça… il y a des limites aussi, quoi. Il ne s'agit pas d'empêcher les chasseurs ou tout… mais enfin, ici, il n'y avait jamais eu de sangliers avant. Il s'est tué 70 sangliers cette année, non mais attends… 70 sangliers sur une commune… à un moment, ce n'est pas trop normal, sans compter que ces gens-là n'achètent pas des saucissons derrière. *[Rire]* C'est vrai…

DG : C'est parce qu'ils les agrainent et ils…

I : Bien sûr, ils les lâchent et compagnie, ça ne leur coûte pas très cher hein…

DG : En Haute-Loire, ce qui est inquiétant, c'est que l'on ne se démarque pas sur beaucoup de produits, quoi ? On n'a pas d'AOC, on n'a pas de…

I : Ben oui, il n'y a pas… mais si, il y a, il y a… Si, il y a quelques fromages et tout… et puis, le problème, c'est qu'il y a des fromages qui sont faits par des boîtes qui gagnent de l'argent et que euh… eux, ils le gardent pour eux, Bongrain, Gérentes… Les petites laiteries comme ça, tout le monde s'en foutait mais Gérentes, il tient la tête des prix depuis longtemps. S'il voulait, il pourrait payer encore plus même.

DG : C'est ce qu'il dit.

I : Ben oui, ça ne pose pas de problème. Il y a aussi Fournol du Livradois qui fait du bleu d'Ambert et ben… il vend, il tourne comme ce n'est pas possible, quoi, mais il est en appellation Bleu d'Auvergne. Il ramasse un peu en Haute-Loire sur les bords du département, ouais… Craponne, la Chaise-Dieu… Après, ce n'est pas énorme mais il tourne plein carat aussi, quoi. Il y a en saucisson, mais en saucisson, les gars… si, les gars qui font de la vente directe, ils gagnent de l'argent, même en viande, mais enfin en viande, tout le monde en fait maintenant et…

DG : Il s'en écoule quand même ?

I : Oui, un paquet… c'est trop facile. Enfin ce n'est pas trop facile mais… quelqu'un qui a un veau, il va à l'abattoir au Puy, il le fait mettre sous vide, il le vend à l'avance, 10 kg, 5 kg, en caissettes de 5-10 kg. II ne s'occupe de rien, le gars, enfin de mener le veau et de le ramener mais… enfin, ils les vendent cher quand même à la sortie, mais ils sont sous vide, ils sont tout prêts, étiquetés…

DG : Ouais si, ça marche quand même, c'est bien…

I : Ça marche, mais…

DG : Tous les abattoirs ont leur atelier de découpe.

I : Mais… par contre toute la production ne peut pas passer comme ça, sinon… Il y a 230 000 habitants en Haute-Loire, tu vas à Saint-Etienne et les villes du tour, il y a déjà 400 000 habitants, il y a le double pratiquement et après… Si tu passes la vallée du Rhône, Lyon et tout… *[Silence]* Si, mais ça a toujours été comme ça, il y a des gens qui ont su se débrouiller, d'autres qui gueulent derrière… ça a toujours été, ça. Mais anciennement, il s'était monté des coopératives, il y avait un peu mieux le souci de tout le monde, et maintenant, tout est en place et… tu voudrais redémarrer une coopérative aujourd'hui, tiens…

DG : Tu n'y arriverais pas maintenant ?

I : Si tu commences à demander des sous à un paysan pour monter une coop', ce n'est pas la peine, il faut trouver l'argent ailleurs. Enfin monter un petit truc, un petit groupement de vente, d'accord, mais tu voudrais monter un gros truc pour traiter, pour traiter… Parce qu'aujourd'hui, il se monterait un truc pour traiter… je ne sais pas moi, quelques millions de litres de lait par là à travers, avec du lait… avec une petite clause, un petit cahier des charges, au moins six mois par an dehors… Mais bon… des outils, qu'ils soient Sodiaal ou autre chose, toujours plus gros… Ils ont raison d'un côté, pour être en face des acheteurs, mais les centrales d'achat, ils sont quatre et… eux, ils peuvent devenir gros avant qu'ils soient… et puis aujourd'hui, ils achètent à l'extérieur de la France ou à l'extérieur de l'Europe même… *[Silence]* Puis, ils ont des méthodes de voyous, les grandes surfaces, je connais un gars qui est là, il s'était installé paysan… oui et non, avec des fruits rouges, et puis, il a surtout des chambres, enfin restaurant. C'était un ancien restaurateur et il avait travaillé dans une grande surface, je ne sais pas laquelle, mais, haut placé, enfin, je ne sais pas quoi, il s'occupait des… Quand il te dit leurs méthodes, là : « Quand il y avait un produit nouveau, on prenait quatre palettes et puis, on n'en mettait que deux dans les rayons, les autres deux, on les laissait dans les caves ». Et puis, après on leur disait : « Ben, reprenez votre truc, c'est trop cher, ça marcherait bien mais on a deux palettes de trop ». Et là, ils les faisaient reprendre, ce n'était pas vrai, ils ne les avaient jamais mis. C'est incroyable des trucs comme ça… les deux palettes, ils ne risquaient pas de les vendre, ils les avaient laissés… et puis maintenant : « Ben, ça marcherait mais il faut baisser de 20 % ».

DG : Ils ont tous les moyens…

I : Oui, mais les gens qui étaient embauchés dans ces sociétés, en même temps qu'ils signaient leur contrat, ils signaient une lettre de démission. Ah ! Ouais, alors, je ne sais pas si c'est vrai, mais ça se peut… Ouais, mais ce n'est pas normal pourtant, tu es embauché… en même temps, tu signes une lettre de démission comme quoi le jour où tu… il y a un problème, ils te donnent ta lettre de démission… Enfin bon, moi, je pâtis de croire ça, mais c'est que… ils ont de vrais méthodes de voyous, quoi. Les petits commerçants n'ont pas su trop jouer le jeu… et puis, les règles aussi, qu'ils n'ont pas pu hein… Un boucher aujourd'hui, il faut qu'il investisse combien pour avoir une boucherie aux normes… C'est pareil… les grandes surfaces, ils n'ont pas de souci, ils peuvent se payer… mais le boucher… un demi-veau et un cochon par semaine, s'il faut qu'il se mette aux normes, ça coûte cher aussi, quoi. Et des gens qui n'arrêtent pas de changer… je vois l'atelier de Boisset, là. C'est repris, ça a encore changé, ça fonctionne bien mais…

DG : Ça fonctionne là ?

I : Oh ! Oui, oui, le gars qui a repris, il fait ses quinze à dix-huit cochons par semaine, plus des agneaux, plus du bœuf et tout… quoi. Si, si, il a…

DG : Il y a eu des remises aux normes ?

I : Ben, déjà… comme c'était multi activités, il a fallu passer à une seule, impossible d'avoir un agrément pour le poulet, le canard euh… Pourtant, c'était bien séparé, il ne se

servait que de… des autoclaves de… il y avait des trucs bien séparés, des chambres froides séparées. Donc, ça, terminé, on ne veut plus en entendre parler, le lapin, Porte a monté son machin aussi, Chapuis a fait son atelier en bas là-bas, l'autre a été repris… si, si les poulets aussi… Ça peut marcher mais c'est pareil, il faut en faire un peu. Il faut en faire un peu parce qu'il faut se batailler le… Il y a un peu d'investissement, à l'époque, je ne sais plus combien, ça s'était monté mais ça faisait du pognon, tout le monde prenait peur pour monter cet atelier. Puis la DSV était incapable de donner une règle. Hou ! Là, là… tout le monde se met à l'abri, toujours pareil, l'administration, on ne veut pas signer : « On ne veut pas mettre notre tampon sur un plan comme ça parce que… parce que… ouais, on ne l'a pas vu… ». *[Silence]*

DG : Il y a encore de la place pour les gens qui font autre chose ?

I : Oui, et puis… il y a de la place pour tout, même les grandes productions hein… Mais, moi, en lait, je crois qu'il y a de l'avenir parce qu'en lait, c'est quand même une production un peu contraignante et… en lait… De toute façon, il n'y en a plus qui peuvent s'installer tout seul… En lait sur cent installations, il y en a… allez, deux qui s'installent tout seuls… Ce n'est plus possible, surtout que… maintenant, les conjointes travaillent à l'extérieur… Tu as des conjointes qui arrêtent à… qui ont cinq jours par semaine et qui arrêtent à cinq heures du soir, il faudra changer de méthode, en lait, ce n'est pas possible… C'est pour ça qu'en lait, moi je pense qu'il y a… les robots, bon… les robots, ils disent tous… Si, si ! Ça coûte cher aussi… Il y a sûrement de l'avenir en lait sauf… si on veut laisser installer des gros trucs comme en Allemagne ou ailleurs, des fermes de milliers de vaches, avec des salariés qui sont payés 3 ou 4 € de l'heure, quoi.

DG : C'est ça le problème, on est face à des concurrents qui…

I : Eh oui… et qui emploient de la main d'œuvre… Ah ! Eux, ils ne sont pas contre, faire rentrer des immigrés, les… les pays de Syrie et compagnie, les gens qui sont rentrés dans les fermes, ils sont payés 4 € de l'heure, on ne peut rien y faire là… C'est pour ça qu'il y a des concurrences qui sont… qui font porter le poids sur les autres et… pas de protection sociale, rien du tout et après… on rentre en France pour se faire soigner. Ah ! Impeccable, c'est un monde, ça… L'Allemagne, ils peuvent faire les malins, mais c'est sûr qu'il faudrait pouvoir les mettre un peu… aux mêmes normes que les autres aussi… l'Europe, l'Europe… ça se passait avec l'Espagne avec les fruits et légumes… ça fait moins de bruit qu'il y a vingt ans, Avant, c'était la guerre permanente. Les gars, ils avaient les hectares, ils ne payaient rien… En France, rien que l'emballage coûte aussi cher que, eux, la salade arrivée à Rungis. Et puis tout doucement, les niveaux de vie ont monté en Espagne, les payes ont augmenté sûrement, on ne sait pas… mais on n'entend moins de bruit que passé un temps… Tu les entends moins gueuler, les producteurs de fruits et légumes. Et puis, bon… ils ont peut-être su s'adapter, arriver à des saisons où… ils ne produisent plus en Espagne… Il y a ça aussi…

DG : Elle existe toujours, la concurrence espagnole ?

I : Oui mais, pas aussi fort qu'il y a 20 ou 30 ans. Bon ils ont le climat et tout… Mais environnementalement aussi… Quand tu veux irriguer, tu feras une retenue facile. En France quand tu as trois hectares de légumes, tu es emmerdé… c'est un monde, ça ! Pourtant, il y aurait de la place pour faire du légume par ici mais… Les légumes, il faut quand même un peu d'eau, il n'y a rien à faire, un peu d'eau et puis, des serres et tout… parce que sans eau, tu produiras mais ça ne fait pas, quoi. Si, mais moi, je crois que… si, parce que ça serait quand même grave, quoi… Enfin, quand tu vois sur le département ou autre chose, ce n'est pas possible que ça reste à l'abandon, il faut bien des gens pour entretenir… Et pour entretenir, c'est malheureux, il n'y a pas que les cultures, il y a les bêtes aussi… il y a des endroits, s'il n'y a pas les animaux…

DG : Beaucoup en Haute-Loire.

I : Beaucoup… une grosse partie du département, les cultures… Ouais, eh ben… avec 40 000 hectares labourables sur 250 000 euh…

DG : Ça, c'est sûr, on n'est pas…

I : Il s'en labourerait peut-être un peu mieux mais c'est… ce n'est pas la solution, non plus parce que… Mais, bon, les choses peuvent changer parce qu'avec la recherche, on peut trouver de variétés qui… Mais, bon, la recherche a déconné parce que la recherche… ils auraient pu travailler sur des plantes fourragères plus adaptées à la montagne. À la montagne, tu as… bon, ce n'est pas le gros débouché… tu sors un dactyle, un ray-grass mais bon… il y aurait eu d'autres plantes à mettre en place… Le maïs, c'est une plante qui récupère les avantages des céréales et de l'herbe, finalement… Et en fourragère, le jour où ils trouveront une plante, c'est un peu le cas du dactyle mais… une plante qui fait de l'énergie et de l'azote… Eh, ben… je ne comprends pas que dans les variétés de trèfle et de luzerne, on n'ait rien inventé de plus aujourd'hui, quoi. Et puis, on dépend encore des protéines du plan Marshall.

DG : C'est ça le problème.

I : C'est issu de la guerre, ça.

DG : Là, il a manqué de la recherche, on avait quand même les moyens de faire nos protéines.

I : Mais bon, je suis en colère contre les céréaliers. Il fallait des plantes de plus en plus productives, pour ne pas qu'elles versent, on a baissé les pailles, d'accord… Mais nous, ici, ça ne correspond pas et puis, il faut passer trois ou quatre fois par an à traiter, quoi. Et pour chez nous, quand tu fais dix, douze hectares de céréales, il faut des céréales rustiques. Moi, j'ai toujours fait la même variété qui était une variété nouvelle à l'époque, je ne l'ai jamais traitée, une seule fois, une année, j'ai dû traiter, c'est tout. Alors quand tu vas à une démonstration… Hou, là… « Vous êtes complètement démodé… » En attendant mes céréales…

DG : Elles ont toujours marché ?

I : Et si tu prends, les variétés de maintenant, il faut traiter quatre, cinq fois par an, on n'est pas une région à traiter hein… Non, on ne sait pas faire et puis… à un moment, il faut arrêter aussi, mais… ça revient un peu en arrière maintenant… Ben… c'est comme les gens qui font de la paille, ils prennent des blés courts… ah, ben… *[Rire]* Ça aussi, ça fait partie des choses qui… *[Silence]* Eh oui… non mais il y a beaucoup de choses à suivre. Et puis… le métier de l'agriculture, c'est quelque chose qui n'a jamais rien… enfin si, on partage bien le mouvement, il y a eu des mutations pas possibles et il y en aura encore… je pense… autant avec la recherche, les plantes, la sélection que… que l'informatique et le… Maintenant, tout peut se faire avec ça, les robots, les machins et puis, à un moment, les gars ils font désherber. Il y en a un qui désherbe avec le GPS sur le tracteur, ça lui indique… il ne peut pas dévier de plus de 20 centimètres, donc s'il suit comme il faut… jamais il redouble, jamais il en saute, c'est guidé, c'est à moins de 20 centimètres près, l'erreur donc euh… Et en plus, il peut même désherber la nuit parce que maintenant, on ne peut pas désherber quand il y a du vent donc… souvent, le vent se calme le soir et désherber la nuit ou à la tombée de la nuit sans GPS, ce n'est pas la peine tandis que là… Donc, maintenant, ils font de ces choses et ce n'est pas fini… ce n'est pas fini.

DG : La technique va encore nous amener des…

I : Voilà… *[Silence]*

DG : D'accord, bon ben… écoute… c'est intéressant d'avoir un point de vue comme le tien…

I : Ben… je n'en sais rien mais là aussi, il faudra des gens qui se dévouent un peu et s'engagent à pas mal d'endroits parce que… Pas en politique forcément, ça, ça existe aussi mais il en faut pas cinquante mais une… c'est-à-dire les politiques, il faut qu'ils aient conscience des problèmes aussi… il faut qu'ils soient près du terrain. Alors, on a la chance en Haute-Loire d'avoir Wauquiez qui est assez proche du terrain mais bon euh… l'autre aussi mais… je veux dire euh… Qu'est ce qu'ils vont peser nos hommes politiques avec les réformes qu'il va y avoir ? Les représentants de nos zones rurales… il y en aura plus que la moitié, ils en mettront dans les banlieues après…

DG : Ils veulent réduire surtout…

I : Ouais alors qu'il y a d'autres économies à faire avant ça… mais ce n'est pas grave, enfin bon…

DG : Toi, tu n'as jamais été élu, conseil municipal ?

I : Non, une fois, je m'étais présenté, c'était une liste à rallonge, comme j'étais en S, je me suis trouvé juste après, donc ceux qui votaient liste entière, ils prenaient toujours les quinze premiers… et donc… Je n'y suis jamais retourné. Ils sont venus me chercher la dernière fois… moi, j'ai dit : « C'est bon ». J'ai arrêté tout, je ne veux pas recommencer. J'avais fait… j'avais représenté la chambre et tout mais après, c'est bon… moi je… Et puis, ça m'énerve trop, quand tu vois, les inondations, tu payes plein pot… Je ne sais pas si tu as vu les impôts fonciers, il y avait les poubelles, cette année, là… et puis à côté, il y a une ligne GEMAPI, c'est pour l'année prochaine, ça, c'est pour l'inondation… Et puis, il y a encore une ligne Taxe spéciale, donc… c'est un peu trop facile, les communautés de communes, les communes, les régions… ça va… Attends, il y a une taxe spéciale, non mais… on nous prend un peu pour des cons, là… C'est malheureux, mais les gens qui gèrent les communes, les départements, les communautés de communes, il faudrait qu'ils soient capable de gérer leur entreprise avant parce que… C'est un peu trop facile de dire : « Tiens, on va faire ça, on a besoin de sous, on prendra là ». Ben oui, on fait avec ce qu'on a, on ne fait pas avec…

DG : Ça, c'est sûr que les lois NOTRe, ça va… c'est un peu compliqué… les compétences ?

I : On met les compétences sans mettre les financements derrière. Ouais, c'est ça…

DG : On donne tout aux com' com' mais on ne leur donne pas les moyens de…

I : Ah ! Mais, il y a un peu trop d'échelons parce que… Moi, je regrette mais… il y a la commune, il faut garder la commune, il y a un conseil départemental et une communauté de communes, il y en a un de trop quelque part.

DG : Je suis d'accord.

I : La dernière fois, les conseils départementaux : « On va réduire, on va couper les cantons, il y en aura la moitié moins ». Oui, en Haute-Loire, il y en a dix-neuf au lieu de trente-trois mais il y en avait deux par canton, pas par canton, par machin, ça en faisait 38 au lieu de 33, alors… *[rire]* non, mais, il faut arrêter là…

DG : Là, je crois que l'on a mis trop de strates… et les Pays et les…

I : Ouais, les Pays, les SCOT… Mais le plus fort, on fait partie de la communauté de communes de… Bas, Beauzac, tout ça… et le conseil départemental, on fait partie de Craponne, alors là… pour les délégués, conseillers départementaux, c'est Craponne, Allègre et pour la communauté de communes, c'est Bas, Monistrol. C'est incroyable…

DG : Nous, c'est pareil, on est rattachés au Chambon.

I : Ah ! Ouais. Non mais il y a un peu trop de strates et puis… il se bouffe beaucoup trop d'argent dans des études ou autre chose… Ça a été une catastrophe à chaque fois : « Ouais on a besoin d'un bureau d'études », il y en a encore pour 30 000 € là, le pognon qu'il s'est passé là-dedans… pour voir des conneries de rien du tout. Bon… on savait très bien et tout… mais ça fait vivre des… des bureaux d'études et puis… Ah ! Non et puis leur démocratie participative, moi, j'en ai goûté parce que, quand tu invites quinze personnes à un truc pour donner un avis, tu en as qu'un pour représenter la chambre d'agriculture, j'étais tout seul. Comment ça se fait ? La profession… et puis à côté, la chasse, la pêche, la FRAPNA, le… tous ces écolos. Et puis… alors, on peut voter là, on va mettre un papillon, ceux qui votent le plus, bien sûr, tu es tout seul… Ah ! Mais c'est la démocratie… : « Oui, oui, les gens ont plus demandé ça que ça », c'est carrément se moquer des gens, ouvertement et puis… Ah ! Non. Et puis, cette façon de procéder, moi, j'ai toujours eu horreur : « Ouais, mais il y en a qui ont demandé, il y en a six qui ont demandé sur quinze ou huit sur quinze »…

DG : Tout le monde a le même poids ?

I : Ben voilà.

DG : Et toi, tu ne t'occupes plus de rien, tu n'as plus de responsabilités ?

I : Ah ! Ouais, moi, j'ai arrêté… la Chambre… après, les dernières élections, je n'y suis pas allé. La Fédé non plus, j'ai arrêté… La dernière fois, je n'étais plus secrétaire général, j'étais resté à la commission environnement pendant deux ans et puis, c'est tout… Dès que j'ai eu la retraite… même avant… moi, j'ai dit : « J'arrête tout ». Ouais, eh ben… mais c'est que j'avais donné, en effet… puis c'est malheureux mais moi, quand on me confie quelque chose, il faut que… Il y a des gens, quand tu leur confies quelque chose, eux, ça ne les tracasse pas, moi ça me tracasse, enfin, voilà. Si tu le prends trop à cœur, après tu t'uses hein… En CDOA, tu le sais bien, le temps que l'on y avait passé et tout… Il fallait les suivre les dossiers, moi, je les suivais comme il faut parce que euh…

DG : Ça, on peut dire que s'il y a quelqu'un qui connaissait les dossiers, c'était bien toi. Tu dois être un de ceux qui connaît le plus la Haute-Loire, d'ailleurs. Des dossiers dans toutes les communes…

I : Ouais et même les techniciens, ils essayaient de nous rouler parce qu'un technicien qui suit un agriculteur, il essayait de… il présente le projet, il défend son agriculteur. Là, des fois, j'en ai « chié » parce que… des fois, il y avait des trucs contradictoires mais bon… Le conseiller de gestion d'un tel, il avait vu ça et ça passait et l'autre… c'est… *[Silence]* Mais, c'est humain, qu'est-ce que tu veux ? C'est comme ça…

DG : Ça toujours été ?

I : Ouais.

DG : Bon, ben écoute…

Mme : Vous voulez boire un café ?

DG : Oui, un petit café.

I : Et là, le Monastier ? C'est loin de Moudeyres ?

DG : C'est à côté, ouais.

I : Et la ferme des Frères Perrel, j'ai vu que ça arrêtait, là ?

DG : Ouais, j'ai vu ça.

I : Peut-être que c'était un peu limite mais c'est dommage aussi, quoi.

DG : C'est comme tout, si tu ne renouvelles pas… c'était un peu passéiste, quoi.

I : Ouais, il fallait autre chose à côté, ouais…

DG : Les Estables font une bonne saison.

I : Ah ! Oui, j'ai une nièce qui travaille dans une grande station et ils ont trouvé que cette année, ils font une moins bonne saison parce que justement il y a de la neige partout et… à 50 € le forfait journalier, dans les grandes stations… Enfin, là aussi, ça fait tourner le commerce. Les gens se plaignent que c'est cher pour manger mais là, en une semaine, une famille, elle y balance pour 1 500 €, 2 000 €…

DG : Même aux Estables dans une petite station, quelqu'un qui vient en famille, qui prend tout, eh bien… il lâche de l'argent mais… C'est pour ça aussi que l'alimentation n'est pas chère, c'est pour faire marcher le commerce, c'était la politique à la mise en place de l'Europe.

I : Ah ! Oui parce qu'à une époque, il manquait de la nourriture… non mais quand même, il fallait que l'on soit auto-suffisant. Mais là, aujourd'hui, les gens doivent consacrer 15 % de leur budget à l'alimentation, de moyenne.

DG : Boisson comprise, Coca-Cola… Je crois que c'est 11 % pour l'alimentaire, ça ne fait pas beaucoup quand même ?

I : Et dans ces 11 %, il y en a combien qui reviennent à l'agriculture ? 3 % ou 4 % ?

DG : Eh oui, à peu près… globalement, ils ne payent pas cher pour manger, c'est un vrai problème de fond.

I : Tu as un tas de gens qui ont les aides sociales. Plutôt que de leur donner des aides sociales, si on leur donnait pour aller manger… plutôt qu'internet, les communications et tout… les familles, ils s'en sortiraient bien… donner des tickets repas plutôt que…

DG : Eh ouais, c'est que font les États-Unis.

I : Tous ceux qui ont de l'argent, ils en font n'importe quoi plutôt que de… Ah… les États-Unis, l'autre… il est en tain de faire n'importe quoi, il veut remettre les taxes sur l'acier, le protectionnisme… Je ne comprends pas tout là… Mais… il est dangereux ce mec, entre lui d'un côté et la Corée de l'autre côté… Ils sont capables de faire une connerie un jour hein… Bachar el-Assad… Il n'y a rien de bien stable quand même hein…

DG : Ça déstabilise les marchés.

I : L'embargo russe, on a tellement fait, que les Russes… ils ont appris à produire chez eux, et puis… le cochon et tout le reste… Maintenant, on ferme la frontière, on n'a plus besoin…

DG : L'international, c'est un peu compliqué, en Italie hier…

I : Ça fera comme en Allemagne mais… en Allemagne, il y en aura une qui les tiendra alors qu'en Italie…

DG : L'Europe, on n'est pas allé assez loin, pas jusqu'au bout.

I : Eh non, il faut les charges sociales partout sinon, ce n'est plus la peine, quoi. Et environnementales, n'en parlons pas, parce que, on a beau dire mais les règles environnementales, ce n'est pas les mêmes en France ou en Espagne. Je vois… les porcheries et tout…

DG : Et les pays de l'Est… ?

I : Et les pays de l'Est, n'en parlons pas… Les pays de l'Est, leur pouvoir d'achat a sacrément augmenté, hein… parce que… ils ont touché de l'argent avec l'agriculture et tout le rural et tout ça… Mais s'il fallait pour avoir la paix, ça passait peut-être par là…

DG : Ouais mais il faut aller jusqu'au bout.

I : Ah ! Mais il faut aller jusqu'au bout.

DG : Sans avoir l'harmonisation fiscale, ce n'est pas possible.

I : Ben, non… fiscale et sociale, on peut dire que…

DG : Je connais une petite entreprise du Monastier, toute petite, son siège social est au Luxembourg.

I : Ah ! Ouais ?

DG : Même les petites entreprises délocalisent, en Europe, alors comment ça peut faire ?

I : Ça fera comme aux États-Unis et en Russie, tout le monde reprend ses billes.

DG : Comme tu disais tout à l'heure, au niveau de l'immigration et tout, il faut faire l'Europe, quoi.

I : Ben… tout à l'heure aux infos, ils disaient : « Avec les Anglais, il faudra faire un partenariat pour la défense » mais… *[Rire]* Parce que c'est vrai que là-dessus, ils participaient un peu, ils participent ; la Pologne et l'Allemagne, zéro ; l'Italie, un peu.

DG : Ce qui a fait l'énorme force économique de l'Allemagne, ils n'ont rien dépensé là-dedans.

I : Bien sûr, ils n'ont rien dépensé là-dedans, ils n'avaient pas le droit d'être armés.

DG : Et nous avec le pognon que l'on y a mis…

I : Et on en met toujours… et ce n'est pas pour défendre la France, c'est pour défendre toute l'Europe et lutter contre le terrorisme dans toute l'Europe.

DG : La France aussi.

I : La France bien sûr mais ce n'est pas que… C'est plus l'extérieur de la France que la France finalement, parce qu'après, quand il y a des revanches à prendre, c'est sur la France ou les Français que ça tombe. L'autre jour au Mali, au… Burkina Faso. Ouais, ils avaient eu une attaque au Mali, paf… on attaque les Français. Les Burkinabés… ils sont beaucoup de Français, là-bas.

DG : Bien, bien, mais ça… c'est hors sujet. *[Rire]*

Fin de l'entretien : 1 h 18 54

j. Retranscription entretien avec Monsieur J

Date : 7 mars 2018

Arrivée à 10 h 00

Je connais Monsieur J depuis longtemps, une trentaine d'années. C'est un responsable professionnel que j'ai toujours apprécié. Je suis arrivé à 10 h chez lui. Après les présentations d'usage, ma reconversion, le DHEPS et l'objectif de l'entretien, j'ai mis en route le dictaphone.

DG : Ce qui m'intéresse, c'est quelles études tu as fait ? Quand est-ce que tu t'es installé… ?

J : Euh… Alors… j'ai fait des études classiques jusqu'en fin de troisième, j'ai fait latin, grec, anglais, vraiment le classique, quoi. J'ai fait la manécanterie au départ. Je ne sais pas si tu connais ? C'est une petite école qui est aujourd'hui, le Camino. Je ne sais pas si ça te dit quelque chose, le Camino ?

DG : Au Puy, ouais.

J : À côté de la cathédrale.

DG : D'accord.

J : Que j'ai revisité depuis, c'est vrai que ça a complètement changé par rapport à l'école. Mais ils ont fait quelque chose de bien pour le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. Tu y es allé ?

DG : Oui.

J : Alors, c'est ce que je disais aux gens, nous, on était pensionnaires donc, on avait du temps à passer. Et de temps en temps, on faisait un petit peu la fête. Alors, on allait piquer des bouteilles. Ça, il ne faudrait peut-être pas l'enregistrer. *[Rire]* On allait piquer les bouteilles des curés et des sœurs et puis, on allait boire une bouteille. On descendait, là où il y a les salles les plus profondes, en dessous. On était que trois ou quatre à les connaître ces… Et, on faisait la fête comme ça… J'ai fait la mané' jusqu'en quatrième, je suis allé à la Chartreuse, et puis la Chartreuse, c'est une école qui ne m'a pas plu du tout parce que euh… autant la mané', c'était sévère sans être sévère. C'était surtout une petite école très familière, on se connaissait tous. Je suis arrivé là-bas, euh… moi, ce qui m'a déplu le plus, c'est de voir ces murs. On était dans une cour intérieure. Tu connais la Chartreuse ?

DG : Oui

J : Chaque fois que tu étais collé, tu montais sur ce mur en pierre et tu faisais le tour dix fois, vingt fois pendant que les autres jouaient dans la cour. Ils tapaient dans le ballon ou dans les chevilles du voisin parce qu'ils étaient trop nombreux à jouer. Moi, je ne voulais plus jouer au foot. J'étais passionné par le foot mais je jouais au hand-ball, c'était beaucoup plus sympa. Et puis, un an, ça m'a suffit là-bas. Je voulais aller prendre l'air ailleurs. Mes parents m'ont demandé si, éventuellement, une école d'agriculture, ça m'intéressait. Je leur ai dit : « Pourquoi pas ? ». Ce n'était pas que j'étais passionné pour reprendre l'exploitation. J'ai dit : « Pourquoi pas, je peux être plein de choses, je peux être technicien agricole, je peux être… ». Je suis allé à Breuil-sur-Couze jusqu'en terminale, j'ai loupé, à l'époque, c'était le BTA. J'ai loupé mon BTA et comme mon père était… Donc, on est cinq, cinq garçons, mon frère suivant, il a un an de moins, l'autre, il a un autre an de moins et après les jumeaux, ils sont plus jeunes, ils sont de 56, eux. Mais, on était assez serrés et on était tous étudiants. Et mon père avait eu plusieurs accidents au travail, là. Il avait été prisonnier en plus, ça n'a certainement pas arrangé sa santé. Et là, il avait plein d'arthrose et il n'arrivait plus à faire le

boulot tout seul. Moi, j'ai dit : « Moi, je vais rester, je continue mes études par correspondance ». J'ai trouvé un centre par correspondance, c'était le CETAC de Belfort. Le CETAC de Belfort m'a permis de passer le BTA que j'ai eu sans problème. Alors les matières qui m'intéressaient, je les faisais c'est-à-dire toute la partie technique mais alors… math, physique, chimie, ça m'a toujours horripilé parce que… à mon avis, j'avais des profs cons parce que c'était des passionnés de math et de physique, chimie mais ils ne savaient rien expliquer. On en discutait avec quelqu'un, il n'y a pas longtemps. Ils écrivaient une heure au tableau, ceux qui étaient hyper doués en math ou en physique-chimie, ils comprenaient. Et si tu ne comprenais pas, ils ne reprenaient jamais les cours, ils ne t'expliquaient jamais rien, donc euh… À partir de la Chartreuse, j'étais dégoûté donc… Un peu plus à Breuil-sur-Couze parce qu'il y avait un laboratoire, donc ça m'intéressait, notamment en chimie mais en physique et math, je ne faisais rien, donc euh… J'avais suffisamment de bonnes notes ailleurs, en anglais je devais être le premier ou le deuxième de la classe. Venant du classique euh… on était certainement plus fort en anglais qu'en agricole donc… On n'avait pas de souci. Et puis, toutes les matières techniques, économiques, ça m'intéressait bien donc euh… j'ai eu le BTA et après le BTA, j'ai passé le BTS par correspondance, aussi.

DG : Et tu étais déjà sur la ferme ?

J : Et j'étais déjà sur la ferme mais je n'étais pas exploitant, j'étais toujours étudiant. Et puis, après… en 1973, je suis allé faire l'armée. Et après, à mon retour, je me suis installé, je me suis installé en 1974, voilà. Et mon père a pris la préretraite parce qu'à l'époque, il y avait la retraite à 65 ans, la préretraite, ça devait être à 60 ans. Et donc, je me suis installé sur l'exploitation de mes parents dans un premier temps et puis… Elle n'était pas grande, il y avait une petite vingtaine d'hectares. Pour pouvoir sortir un revenu correct, comme j'étais un passionné de technique, j'avais travaillé un peu pour la Chambre d'agriculture quand je préparais mon BTS en tant que stagiaire, j'avais fait un stage et ils m'avaient embauché pendant six mois et… C'était dans les années 70, c'était la révolution. Enfin ce qu'on a appelé la révolution fourragère à l'époque. Donc, pendant tout un hiver, je faisais les plannings fourragers, les rations à… je ne sais pas, une cinquantaine ou une soixantaine d'agriculteurs. Ça allait de la Chaise-Dieu jusqu'à Roche-en-Régnier en passant par Craponne. Donc, j'ai fait ça tout un hiver et un printemps. Et puis, je me suis dit : « Finalement, c'est difficile d'inculquer quoi que soit aux agriculteurs parce qu'ils ne sont pas forcément réceptifs à ce tu leur dis ». Et puis, j'ai dit : « Autant, s'installer et mettre en pratique ce que tu as appris et voilà ». C'est la raison pour laquelle, je me suis installé. Et comme, j'étais passionné par tout ce qui était un peu nouveau. Eh ben… j'étais au GVA, après, j'ai pris la présidence du GVA de Craponne. Là, pendant 15 ans… à l'époque, c'était un peu révolutionnaire. Déjà, en matière de prairie, on a développé tout un tas d'essais en micro-parcelles, là. Chez un voisin, je lui avais demandé une parcelle d'un hectare à peu près, où on faisait des pesées. À l'époque, à part le dactyle qui fleurissait le 15 mai et qui ne valait pas plus que de la paille. Ici, il n'y avait que moi qui faisais de l'orge. Pour la semence, j'étais obligé de descendre dans le Puy-de-Dôme. De l'orge d'hiver parce qu'ils ne faisaient que de l'orge de printemps et bien souvent le méteil, orge avoine. Parce que, s'il faisait une année pluvieuse, l'avoine prenait le dessus et inversement mais ça faisait quand même des petites récoltes, pas forcément du tonnage mais du volume. Et voilà… Après on avait développé des cultures nouvelles. J'avais de la fèverole, du pois, du tournesol. Tout un tas de choses comme ça, le maïs, mais, le maïs, on avait vu à l'époque que ce n'était pas la peine de faire du maïs parce qu'on était trop haut en altitude et il n'y avait pas de variétés adaptées. Pas comme aujourd'hui, et le climat, aujourd'hui, ayant changé un peu, c'est un peu plus facile mais voilà… Tout un tas de cultures qui… qui étaient intéressantes mais que j'ai abandonnées au bout d'un certain temps parce que c'était difficile. C'était au niveau de la récolte qu'on

s'enquiquinait le plus. Les pois, ça aurait marché parce que c'était les mêmes variétés que l'on trouvait pour mettre dans le jardin. C'était exactement les mêmes variétés. Mais, j'étais arrivé à faire des micro-parcelles. Enfin c'était sur un hectare, on arrivait à faire des parcelles de 2 000 m² par exemple et des fois, un peu moins.

DG : En culture associée ?

J : En culture pure, et on arrivait les bonnes années à 30 quintaux. Le problème, si tu veux, c'est que… on avait du mal à trouver une moissonneuse-batteuse. Et du coup, petit à petit, j'ai trouvé plus de terrain. J'aurais voulu être autonome en tout sur l'exploitation. Mon but principal, c'était ça. Et puis j'ai trouvé du terrain à reprendre d'un cousin, là. Et… vu que j'avais trouvé du terrain, je n'avais plus besoin d'être aussi performant parce que j'étais à deux UGB/hectare. Et en 76, quand il y a eu la sècheresse, eh bien… j'ai fait du dactyle, j'étais un des seuls à en faire, c'est ce qui m'a sauvé. Moi, j'avais de l'herbe et personne n'avait de l'herbe. Et puis après, j'ai ralenti un peu et ce que j'ai fait, par contre, c'est dactyle-luzerne. J'ai pratiquement que du dactyle-luzerne et du trèfle-ray-grass, en prairies temporaires. Parce que les légumineuses, ça ne demande pas d'azote à apporter. Moi, j'apporte 40 unités d'azote sur mes prairies, c'est… Et une fois en deuxième coupe, ça pousse tout seul pourvu qu'il y ait un peu de pluie et une troisième… C'est que du bonheur, quoi. Bon après… c'est vrai que ceux qui font des ray-grass, ils démarrent un peu plus tôt le printemps. On a des printemps un peu plus beaux qu'à une époque parce qu'au printemps, à une époque, il fallait voir les silos que l'on faisait. Moi, à une époque, je me rappelle, tu faisais le silo le matin, il fallait redébâcher parce qu'il s'était partagé en deux. Il y avait tellement d'humidité et d'eau dedans. Alors… quand tu vois qu'il y a 30 ou 40 % des jus et des matières premières qui se… qui sont parties à l'égout, ce n'est pas la peine, quoi. Alors, maintenant, on arrive à faire un peu de pré-fanage, c'est quand même nettement mieux. Parce que les températures… et puis… il y a moins cet esprit de vouloir… Moi, ce qui m'a un peu déçu, on a toujours voulu copier des modèles ailleurs, qui n'étaient pas forcément adaptés chez nous. On a voulu copier les Bretons… Ce qu'ils oublient, c'est que, s'ils étaient allés un peu en Bretagne, il pleut toute l'année et que l'herbe, elle pousse toute seule, donc… On ne peut pas avoir les mêmes techniques culturales ici que là-bas. Donc, c'est la raison pour laquelle, moi, j'ai été peut-être un petit peu à part mais ça ne m'a pas trop mal réussi.

DG : Quand tu as agrandi, tu as… de combien ? Tu es parti, tu avais 20 hectares ?

J : Je suis arrivé à la fin, j'avais 58 hectares, là.

DG : D'accord.

J : Mais j'ai… d'une vingtaine, je suis passé à 30 dans les années… 80, huit ans après. Et les bâtiments, c'est pareil, j'ai fait progressivement. J'ai commencé par construire une étable entravée, vingt-six places. Et puis, j'avais fait le silo avant, on a couvert le silo. Mettre des murs, c'est ce qui m'importait le plus, parce que, soit on faisait très tard, c'était que du foin et, pour le tasser en silo taupe, ce n'était la peine. C'était un coup pour se casser la figure… Et puis après, le silo, on l'a couvert, ça a été prolongé en stabu et… Au début, c'était les génisses qui étaient en stabulation libre. Et puis, ça allait mal en entravé parce que passer de libre en entravé, ça ne faisait pas. Et après, j'ai fait l'inverse, j'ai mis les génisses en entravé et les vaches laitières en stabulation. Mais ça a été, tout des investissements relativement progressifs que j'ai autofinancé bien souvent, en partie parce que, je n'avais pas forcément besoin. Vu que les taux d'intérêts étaient élevés, ça ne valait pas forcément le coup, quoi. Et en essayant d'être le plus économique possible, quoi.

DG : Et le troupeau ?

J : Eh ben… le troupeau… à la fin, j'avais trente-cinq vaches laitières plus une quinzaine de génisses.

DG : D'accord.

J : Et donc... voilà… Alors, j'ai voulu prendre le GVA en charge, parce que ça me plaisait d'une part, il y avait une bonne équipe de techniciens, je m'entendais bien avec eux. Et puis, on avait envie de travailler pour les agriculteurs et de développer un certain nombre de choses, quoi. À l'époque ma plus grosse hantise et puis, c'est venu… Ça a mis 15 ans. C'était la concurrence des marchands d'aliments et d'engrais. Moi, ce que je voulais, c'est que la Chambre d'agriculture prenne le dessus sur les autres. Et… on faisait du conseil d'une part, on le faisait gratuit à l'époque et… C'est ce que je disais aux agriculteurs : « Les fabricants d'aliments, ils vont vous dire… qu'ils vous donnent des conseils gratuitement, c'est sûr. Mais, ils vont vous le faire payer sur la matière première, donc euh… Et vous perdez… vous perdez votre liberté et un certain nombre de choses, quoi ». Mais, ça a marché pendant quelques années, puis après ça a été fini… On avait fait une grosse opération en chaux, chaulage… On mettait un peu de chaux mais on ne mettait pas grand-chose. Et puis, on a décidé de monter une CUMA d'épandage de chaux. On avait eu plusieurs réunions et on s'est retrouvé à…. On n'était pas dix et puis… Il y avait un gars qui aime foncer. Alors, je lui dis : « Qu'est-ce qu'on fait ? On y va ou pas ? ». Il me dit : « On y va ». Et puis… Il y avait deux épandeurs, un trois tonnes, un cinq tonnes avec rampes et puis, il devait y avoir cinq petits épandeurs, que l'on mettait derrière les tracteurs, portés et puis qui roulent quand on épand. C'était pour les petits agriculteurs qui étaient intéressés. Et puis… On est parti et ça a marché du tonnerre de feu, hein… On avait acheté un silo après, et ça a tourné une bonne dizaine d'années, on faisait sur le secteur, 1 000 à 1 500 tonnes par an. On passait un marché, on faisait un appel d'offre tous les ans et on sous-traitait au…

DG : Qui c'est qui faisait l'épandage ? Chacun prenait le matériel ?

J : Alors, euh… non, c'était chacun… Il y avait des responsables de matériel et on avait essayé de les répartir sur le terrain. Le trois tonnes, on l'avait laissé sur la Chaise-Dieu et le cinq tonnes sur le secteur de Craponne. Après, les petits, il devait y en avoir sur la commune de Saint-Pierre, un autre sur la commune de Roche et puis, je ne sais plus où… On avait travaillé un moment comme ça et puis, après, c'est pareil, c'est les carrières qui ont développé le rendu racine et petit à petit. Enfin, tu vois, nous on a résisté jusqu'à… il n'y a pas longtemps. *[Le téléphone sonne]*

DG : Tu peux répondre, si tu veux ?

J : Je vais voir si c'est pressé ou pas. *[Un temps]* Ouais, on a tenu jusqu'à… il y a trois ans, en 2014. En 2014, j'ai pris la retraite et… C'est moi qui m'occupais de toutes les commandes. Alors… on n'était plus très nombreux mais ça permettait de tirer le prix vers le bas, puisque… À la fin, il n'y en avait plus qu'un qui répondait parce que les autres, ils ne voulaient pas… Voilà, quoi… ça nous permettait… C'est le gars de Chomelix qui est équipé de camions. Il faisait des semis. Mais à la fin… il se faisait quoi ? Il se faisait 300 tonnes peut-être, c'est tout.

DG : D'accord.

J : Maintenant, c'est terminé, ils travaillent tous en rendu racine avec, soit EUREA COOP, soit… Agrileader aussi, j'ai vu qu'il fait la chaux, oui.… Mais, c'est tout du rendu racine… voilà.

DG : Et au niveau quota, tu étais à combien ?

J : Et au niveau quota, j'étais à 165 000 litres. Et si tu veux, quand on a… En quelle année ? En 80… je ne sais plus en quelle année. Dans les années 80, tu sais ? Il y avait la possibilité d'installation des épouses. Comme ma femme, elle n'avait pas des diplômes agricoles au départ parce que… Elle avait fait plus dans l'administratif, par contre, elle avait fait les 200 heures avec les…

DG : Avec les GVA ?

J : Avec les GVA, c'était moi qui avais initié les 200 heures. Et d'ailleurs… c'est une anecdote mais, c'est là que ma femme s'est aperçue que… Il y avait si peu d'agriculteurs qui étaient équipés d'une salle de bain ou d'une salle d'eau, même. Sur tout le groupe, ils étaient une vingtaine, je ne sais pas… Ils étaient peut-être trois et les autres, ils avaient… ils avaient que dalle. Et c'est le GVA, avec une conseillère, on a lancé l'opération « Aménagement d'une salle d'eau » par la même occasion. Ça a permis de… Mais, moi, je n'étais plus président à ce moment-là. Et, elle voulait s'installer et elle n'a pas pu s'installer. Il aurait fallu des… Si, j'avais trouvé 5 hectares pour l'installer mais j'avais un collègue qui avait un peu moins d'hectares que moi. Moi, on me les avait proposés les 5 hectares… ben… j'ai dit : « Proposez les à mon collègue parce qu'il en a besoin pour agrandir un peu son exploitation ». Et du coup, il a pris les 5 hectares et ma femme n'a pas pu s'installer parce qu'il fallait une augmentation du revenu.

DG : Ouais.

J : Alors, pour ça, il suffisait de mettre dix taurillons sur 5 hectares de maïs et c'était bon. On déclarait 5 hectares de maïs et on faisait un projet économique là-dessus, et on pouvait… Alors, moi… ce qui… à la limite, ce n'était pas gênant, ce qui m'avait le plus fait mal. La femme de Gilbert Bros qui était comme ma femme, elle a pu s'installer parce que… elle a repris les parts de son beau père. En reprenant les parts du beau père, c'était bon. Mais… c'était complètement nul… Mais on avait un gars qui s'appelait Bonnet que toi, tu as dû connaître.

DG : Oui.

J : Alors lui, c'était une tête de mule, il n'y avait pas manière de lui faire comprendre quoi que soit et, il n'a rien voulu savoir, hein… Et puis deux ans après… Mais, nous, on a dit : « C'est bon ». On ne va pas faire… S'ils ne veulent pas nous donner les aides, on se démerdera sans les aides. Et deux ans après, ils les ont autorisées, toutes les épouses à… à pouvoir s'installer sans forcément avoir à trouver du terrain et… Ce qui fait que, ça devait être dans les années 80… 6 ou 7, ouais… ou en 85. Et en 89, donc… on a développé le tourisme. Donc, on a… fait, on a créé trois chambres d'hôtes. Et au début, ça marchait bien, en plus on n'était pas trop nombreux. En plus, on était les premiers à avoir la douche dans chaque chambre, donc… bien souvent, c'était une douche pour trois chambres, les trois-quarts du temps. Parce que Giscard était venu… il venait pour l'Étang du pêcher et puis, ils ont voulu lui montrer des chambres d'hôtes qui étaient moderne parce qu'il ne croyait pas aux subventions qu'il donnait au niveau de la région… Il trouvait que c'était de l'argent dépensé, déprofité pour l'agriculture, donner de l'argent aux agriculteurs pour ça. Et puis, finalement entre le projet du pêcher à Boisset où l'étang de pêche, puis la découpe et tout… et les chambres d'hôtes ici. Il s'est aperçu que c'était de l'argent bien placé et que… On ne faisait pas concurrence aux hôteliers contrairement à ce qu'on leur avait inculqué. Et que… c'était plutôt complémentaire parce que les hôteliers, enfin les restaurants, les gens, ils ne mangent pas tous les repas chez nous, hein… Notamment à midi… en plus c'était de gens aisés, c'était des… des… fonctionnaires ou professions libérales.

DG : Classe moyenne ?

J : On n'avait pas de salariés au début, ce n'était que des… Donc, ces gens-là, à midi, ils ne prenaient pas un casse-croûte dehors, ils allaient manger au restaurant. Ça faisait bien travailler les restaurants. On a développé nos trois chambres, ça marchait bien au début… Et puis, il s'en est fait partout, partout et ben… petit à petit, ça s'est… plus l'A75 qui nous a enlevé beaucoup de clients.

DG Ah ! Ouais ?

J : Alors… on ne croirait pas mais on avait tous les Belges qui partaient en Espagne. Ici, on était à mi-chemin et ils s'arrêtaient tous chez nous et… au retour. Si on avait de la place, ils s'arrêtaient au retour. À l'aller, on en avait tout le temps, c'était début juin. Au retour, c'était fin juin, début juillet. Bon des fois… on n'avait pas de place. Mais, ils passaient qu'une nuit mais tous les jours, on avait des Belges…

DG : Ah ! Ouais… et l'A75, ça a coupé le… ?

J : Ça a coupé parce qu'ils sont partis sur Montpellier et l'Espagne… Ils couchaient là-bas, ils ne venaient plus faire le détour ici… voilà.

DG : D'accord.

J : Ouais, c'est à peu près tout, au niveau de l'agriculture. Après au niveau du CER, alors ça s'est fait bizarrement… C'est un collègue moutonnier qui à l'époque était président de… Paul Marel. Je ne sais pas si ça te dit quelque chose ?

DG : Non.

J : Tu n'as pas la revue… ? La revue là, comment elle s'appelle de… des… moutonniers ?

DG : Mon frère, si…

J : La Neïre ?

DG : Oui, oui où Jean Claude Brunelin écrit beaucoup.

J : Il était président départemental et il était monté au national même, je crois. Il devait être au conseil d'administration de la FNO pendant pas longtemps mais un petit moment. En plus, j'étais président du syndicat agricole, tout le monde avait voulu voter pour moi parce que je connaissais les organisations professionnelles, c'est plus facile : « Tu feras le lien, si on a des soucis, tu iras frapper aux portes ». Et puis, il était administrateur au CER. Est-ce que ça t'intéresserait ? Comme moi, j'étais passionné de technique et aussi beaucoup d'économie. Ben… j'ai dit : « Oui, ça peut m'intéresser ». Et puis, voilà, c'est comme ça que je suis rentré au centre par la petite porte. On était à l'époque à Genebret. Et ce qui m'horripilait le plus, moi, mais ça n'a pas duré longtemps, enfin quelques années, c'est que… Il y avait le Crédit Agricole qui faisait partie du conseil d'administration et un peu la Fédé, mais la Fédé ne gênait pas puisqu'ils participaient en tant qu'agriculteurs aux réunions, ce n'était pas un souci, quoi. Mais le Crédit Agricole, ils voulaient toujours mettre leur empreinte et puis, ils payaient le grand repas. C'était à l'époque de Pays, le président, et le directeur, je ne sais plus comment il s'appelait. Il faisait de grands… Ils apportaient sur les fonts baptismaux, machins euh… et il fallait écouter… Et puis, à l'époque, c'était… c'était… le centre se développait forcément puisqu'il y avait de plus en plus d'adhérents qui étaient à la TVA. Il y a toujours eu de plus en plus du conseil de gestion. C'était un peu le balbutiement, on en a toujours fait mais ça se développait à mesure que les gens arrivaient en TVA et que les exploitations ont grossi.

DG : Les installations ?

J : Les installations, puisque c'était le CER qui faisait les études. Donc, ça a permis de développer pas mal mais, si tu veux euh… la base, c'était… Comme on était associatif, il ne

fallait pas faire de bénéfices et… C'était ristourne aux adhérents donc pas de bénéfice, pratiquement zéro. Mais avec ça, tu ne peux pas faire des investissements, tu ne peux pas développer l'outil économique et puis, quand Roussel… Donc, moi, je suis arrivé président, un peu par hasard parce que, ce sont les décès successifs qui ont fait que… Eh ben… celui de Brioude qui était resté longtemps, une grosse exploitation sur Cohade. Après c'est Guillemot qui a pris, mais il a eu des problèmes de santé. Il a laissé l'exploitation, il l'a mise en gérance parce qu'il n'était pas du tout du métier, agriculteur. Son père avait une belle usine à Feysin, à… de… mécanique de précision… Enfin, je ne me rappelle plus si c'était… Et lui, il n'était pas passionné par ça. Il était passionné par l'agriculture et son père lui avait acheté une ferme à côté des Aubaines, payée cash… une belle exploitation et puis, bon… Lui, a eu des problèmes de santé, sa femme était brocanteuse, je crois… Elle n'était pas du tout dans l'agriculture et, comme il a eu des problèmes de santé, il a décidé d'arrêter l'exploitation et de mettre un gérant. Et après le gérant, je crois que ça n'a pas duré très longtemps, et ce sont les voisins qui ont repris les terres. Je crois que ça s'est terminé un peu comme ça, après. Et donc, quand il a quitté l'agriculture, il m'a demandé, comme j'étais au bureau. Il ne voyait pas bien qui d'autre. J'ai dit : « Ben, c'est un challenge, pourquoi pas. Il faudra m'aider un peu ».

DG : En quelle année ?

J : Eh ben, ça devait être en 83… ou 84, 84 je crois. Et, de Rochegonde que j'appréciais bien, il m'a dit : « Je te donnerai un coup de main ». Et puis, on va à l'assemblée, je crois que c'était LIGER à Paris. Et puis, dans les couloirs, j'entendais que le directeur de Paris lui disait : « Ouais, ce serait bien que tu laisses tomber la Haute-Loire parce que l'Aveyron, c'est la débandade la plus totale. Il faut un directeur pour reprendre et redresser le centre ». Et, à l'époque, c'était… merde… quelqu'un que j'appréciais bien qui était président du CNJA ou vice-président, qui était éleveur de porcs. Un gars, vachement d'aplomb, il est resté président. Et c'est de Rochegonde qui est parti directeur. Donc, il m'a laissé choir au mois de septembre, donc… J'ai fait quoi, j'ai fait six mois avec lui.

DG : Ah ! Oui…

J : Et là, il a fallu embaucher le directeur…

DG : C'est Michel Roussel qui est arrivé ?

J : Alors, ça se battait, et puis… Il y avait des pressions de partout… C'est fou ça, jamais je n'avais connu ça. Ouais, pression de la Chambre d'agriculture, enfin du président, pas… pression des éleveurs de porcs, pression… Tout le monde voulait que je mette Gimbert et moi, il était hors de question que je mette Gimbert. Et puis, ils voulaient que je mette Bernard Gauthier et il était hors de question que je mette Bernard Gauthier parce que je connaissais très bien Bernard Gauthier. C'était un gars très doué et très bon dans son domaine mais, ce n'était pas un gestionnaire et pas un meneur de personnel. Et il n'y en avait qu'un, qui pouvait éventuellement faire l'affaire, parce qu'on avait vu d'autres candidatures extérieures mais ça ne nous inspirait pas de trop. Et puis, on a proposé à Michel Roussel que je connaissais.

Dg : Et il était déjà au CER ?

J : Ah ! Oui, oui… il était conseiller. C'est lui qui avait fait mon étude économique. Si tu veux, on se voyait assez souvent parce que… Quand j'étais à la Chambre, on mangeait souvent ensemble les conseillers de l'agriculture et les conseillers de gestion. Quand on était à Craponne, on mangeait tous ensemble, il y avait lui et puis, il y avait Prunayre. À l'époque, il y avait Prunayre qui est parti… Après, on l'a embauché, il a réfléchi un moment et puis, voilà… et puis… Alors, c'est marrant parce qu'un des candidats que l'on n'avait pas trouvé bon, je l'ai revu quand on a fait l'assemblée générale de GAEC et Société au Puy, là. Eh ben… il était au ministère de l'agriculture. On a discuté et il m'a dit : « Ben, cet aspect…

vous avez bien fait de ne pas me choisir parce que je n'aurais pas été un bon directeur dans un organisme professionnel ». D'ailleurs, il avait une très bonne place au ministère, donc euh… Ça lui allait très bien. Et puis, tu peux avoir une tête pour un certain nombre de choses mais pas forcément pour diriger du personnel. Ce n'est pas du tout le même boulot.

DG : Et non, ce n'est pas les mêmes compétences.

J : On avait l'avantage, il *[Michel Roussel]* connaissait tout le monde, il était apprécié et craint. Parce que les gens le craignaient quand même, déjà, ce n'était pas quelqu'un qui parlait beaucoup. Mais… il était apprécié parce qu'il avait beaucoup de compétences. En informatique, c'est lui qui avait monté toute l'informatique du CER. Et il avait aussi, d'énormes compétences en gestion du personnel. Ça, c'est… et en 85 ou 86, c'est là que l'on a fait… un audit de l'entreprise avec un cabinet de Lyon. Pour voir ce que l'on allait faire du CER. Est-ce qu'il fallait qu'il aille sur de la technique ? Ou, est-ce qu'il fallait… ? On avait fait une grande enquête auprès des adhérents mais… Tu dois t'en rappeler, non ?

DG : Non, je n'étais pas encore installé.

J : On avait fait une enquête auprès de… je ne sais pas combien de centaines d'adhérents de toutes catégories. Il avait vu, le président de la Chambre d'agriculture, tout un tas de techniciens. Et puis, le management… c'était complètement différent. On passait du monde associatif… on restait toujours dans le monde associatif mais, pas forcément en ristournant aux adhérents, en gardant une marge pour investir et créer un certain nombre de choses… C'est pour ça que l'on a commencé à développer en gérant autrement, d'une part le personnel… tout, quoi.

DG : Là, vous avez fait le bon choix du directeur parce que là ?

J : Ouais, on a fait le bon choix du directeur parce que tous les deux, on s'entendait super bien, quoi. Alors, des fois… je le freinais sur certaines choses et puis après, il s'apercevait que… j'avais raison, quoi.

DG : Un bon tandem ?

J : Un bon tandem, ouais… Et… tu vois, il y a eu des tensions, avec la Chambre d'agriculture notamment, avec la Fédé aussi. Moi, de toute façon, j'ai une logique intègre, je défends d'abord l'agriculture et les agriculteurs. Après, moi, les querelles de chapelle, je n'en ai rien à cirer. D'ailleurs, j'avais fait, une fois ou deux, un article sur *la Haute-Loire paysanne*… à une manif', entre autre, en disant que… : « On était tous avec notre même casquette, et quelle que soit notre position, Chambre d'agriculture ou ailleurs, on était tous des agriculteurs à défendre notre profession et notre métier chacun à sa place ». Et c'est pour ça que, malgré, les interventions diverses et variées, moi, je n'ai jamais varié d'un iota. J'ai dit : « Nous, le CER, on fera toujours de l'économique, on n'ira jamais sur la technique, à vous la Chambre d'agriculture, à vous de vous bouger. Parce que, si ce n'est pas vous qui le faites, c'est les boîtes de marchands d'aliments qui le feront à votre place ». Après, c'était leur problème. À la Fédé, je leur ai dit : « Vous, vous occupez de défendre les agriculteurs au niveau syndical mais pas d'ingérence dans tout ce qui est économique, et terminé ». Parce qu'à un moment, ils auraient voulu que je fasse ci, que je fasse ça… Moi, j'ai dit « Ben, non, moi, je ne le vois pas comme ça, et… ce n'est pas dans ce sens là et… voilà ». Mais personne ne m'a jamais critiqué, quoi… Bon, on m'a dit : « M…, tu as tort » et puis finalement quelques années après, on m'a dit : « M…, tu avais raison ».

DG : Et du coup, le centre s'est beaucoup développé ?

J : Et le centre s'est développé. Moi, j'ai repris, il y avait 40 salariés et quand je suis parti, on était un peu plus de 200.

DG : Ouais, c'est ça… ça dit tout, quand même…

J : Et en 90, on a construit là-haut… alors que le personnel n'était pas… pas trop… Je me rappelle toujours d'une réflexion en assemblée générale : « De toute façon, vous avez l'idée mais vous ne le ferez jamais ». Et je lui ai dit : « Si, si, on le fera ». Mais… ça nous a demandé un peu de temps, parce que ce n'est pas aussi simple que ça de monter un projet pareil. Il faut trouver des finances, il faut trouver des appuis… voilà. Et à partir de là, ben… ça a progressé… Après, nous, on a monté Fontanne.

DG : Ouais les antennes ?

J : Oui, il y a eu Fontanne, euh… Costaros. J'y étais encore quand on a fait Costaros.

DG : D'accord et tu es parti en quelle année ?

J : Et je suis parti en 2005, j'ai fait 21 ans en tant que président et je suis resté jusqu'en 2014. Et en 2014, comme j'étais retraité, je suis parti complètement. Et donc, j'avais passé le relais à Emmanuel de Veyrac qui après, l'a passé à Gille Boyer. Et au début, je sais que Gilles, il ne me l'avait pas dit directement, mais il l'avait dit à Nicolas que… Il avait un peu peur de prendre la présidence parce que j'étais toujours là. Moi, j'ai dit à Jean : « Tu peux le rassurer parce que je suis là, en tant qu'administrateur, et même si je suis… membre du bureau, il aura toutes les initiatives en tant que président. Ce n'est pas moi qui vais le contrer, et que je suis là pour apporter quelque chose au centre, et pas là pour le démolir ».

DG : D'accord, tu es resté plusieurs années… ?

J : Oui, il n'y a qu'un projet où j'ai été contre mais… On était que deux ou trois à être contre, c'est le projet de Saint-Paulien. Le projet de Saint-Paulien, moi, je n'étais pas pour parce que je voulais qu'il y ait un projet à Craponne parce que, j'estimais que Saint-Paulien, c'était trop près du Puy. Craponne, il y avait tout un tas de gens, des artisans, des industries qui étaient démarchés par des experts comptables qui venaient d'Usson, de Saint Bonnet le Château et que l'on pouvait récupérer là, en étant sur place. Mais bon, ils n'ont pas voulu parce que la raison est simple, c'est les salariés. Parce que, faire déplacer les salariés du Puy à Craponne, c'est plus difficile que de les faire déplacer à Saint-Paulien hein… surtout quand ils habitent Chadrac ou Polignac. Sinon, en dehors de ça, moi ça a été… Ouais, c'est vrai que ça m'a toujours plu. Ce qui était intéressant, c'était la progression du CER, quoi. On n'était pas là pour… Par exemple, je ne suis jamais allé au Crédit Agricole même si on m'a fait x propositions parce que pour moi, le Crédit Agricole, tu es là, un pantin qui dit, amen, à tout ce que l'on te propose parce que tu ne peux pas faire autrement. À la fin, tu ne pouvais même pas négocier les prêts des agriculteurs de ton secteur. Dès que ça dépassait une enveloppe de trois fois zéro, c'était la caisse départementale ou régionale qui prenait les décisions donc, ce n'était pas… pour moi, ça ne m'intéressait pas. Et, tu vois, j'ai toujours essayé de faire la part des choses, par exemple, on avait une assurance… Au niveau des assurances, on était à Groupama. On avait fait un prêt au Crédit agricole et un prêt au Crédit Mutuel quand on a fait les investissements. Bon, c'est normal, on avait des adhérents au Crédit Mutuel aussi, mais le Crédit Agricole avait emporté la plus grosse part. Par contre pour l'assurance… Comment ça s'appelle cette assurance, on cotise chaque année et quand le salarié part à la retraite ? Mais… je ne rappelle plus comment ça s'appelle. Moi, je perds un peu la mémoire par moment. Si tu veux, il a un bakchich, il va toucher un mois et demi ou deux mois de salaire, là. Et ça, il y avait une proposition du Crédit Agricole et de Groupama et j'ai dit au Crédit Agricole : « Vous faites votre proposition mais moi, je ne mélange pas les genres parce que, pour l'instant, il n'y a pas à les mélanger. Vous, vous faites la banque, vous gardez la banque. Groupama fait de l'assurance, il gardera l'assurance. S'il fait de la banque un jour, je ne ferai

jamais de la banque avec Groupama. Puis bon, aujourd'hui, c'est complètement différent. Tout le monde fait de la banque, de l'assurance, de… Tout le monde fait de tout.

DG : D'accord et toi tu as arrêté en 2014 ?

J : Moi, personnellement, et mon épouse a repris jusqu'à cette année, quoi. Donc, c'était elle qui était chef d'exploitation et moi, j'étais salarié.

DG : Salarié ?

J : Ouais, oui pour éviter tout problème en cas d'accident ou autre… J'étais à mi-temps à 20 heures pour… Et puis, j'ai arrêté, j'ai été salarié deux ans. On avait trouvé un repreneur, un gars qui venait de l'extérieur. Il venait du Chambon-sur-Lignon… non, Chambon-Feugerolles, à côté de Sainté. Et ce gars, il avait travaillé surtout dans des entreprises agricoles. Un peu dans des fermes mais, des fermes pas très modernes, où il y avait beaucoup de manuel et tout… On s'entendait bien. C'était un jeune avec qui je m'étais bien entendu et tout… Si bien que mes enfants, ils ont dit : « C'est comme si c'était notre frère parce que vous le traitez de la même façon ». J'ai dit : « Oui, parce qu'on s'entend bien et que euh… » C'était un jeune qui avait 26 ans. Et puis, en début d'année, on s'était rencontré plusieurs fois et au mois décembre, j'ai dit : « C'est ok, tu démarreras au 1er avril parce que moi, j'arrêterai d'être salarié au 31 mars. J'aurai fait mes deux ans et toi, tu reprendras le relais ». J'avais vu avec le centre parce qu'il ne pouvait pas être en contrat… Comment ça s'appelle ces contrats ? Je ne me rappelle plus le nom. Parce que lui, il n'avait pas de diplôme agricole. Je lui avais demandé de les passer, il n'avait pas voulu, ne serait-ce que le BEPA. Il avait tenté de le passer mais il avait toujours quelque chose à faire avant l'examen donc, parce qu'il travaillait en entreprise et puis, voilà. Il n'avait pas voulu, donc j'ai dit : « On trouvera une autre formule ». Et puis, il vient au mois de février, il dit : « J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer ». Je lui dis : « Oui, tu n'es plus intéressé ». Il me dit : « Si, je suis toujours intéressé mais j'ai un gamine, j'ai une petite ». Je lui dis : « Ben, c'est une bonne chose ». Il me dit : « Pas spécialement, parce que la mère l'a abandonnée. Elle me l'a collée et la gamine, elle a deux ans. Elle m'a dit, c'est toi qui la ramasses ou c'est l'assistance sociale ». Alors, il a fait faire des tests ADN et effectivement, c'était sa petite. Ils avaient peut-être couché une fois ensemble.

DG : Ah ! Ouais, il ne la connaissait pas ?

J : Il ne la connaissait pas. Alors, c'est sûr, ça fait un choc. C'est une famille d'origine portugaise. Tu sais, ils sont très… très fusionnels. Parce que là, on voyait qu'il y avait les parents, les grands-parents enfin, tout… tout… Alors, cette petite, elle était un peu à droite, un peu à gauche parce qu'au début, la mère ne la voulait pas, mais après, la mère la voulait. L'avocat lui avait dit que… il aurait gain de cause pour avoir la garde. Et moi, je sais pour en avoir discuté avec lui, parce que, comme il couchait là, on avait le temps de discuter un peu. Je lui ai dit : « Méfies toi, ton avocat, il te raconte des conneries parce que j'ai rarement vu, enlever la garde à une maman. Il faut vraiment qu'elle ait des problèmes. Soit, elle a des problèmes psychologiques et, à ce moment-là, peut-être. Soit, elle a décidé elle-même de ne plus la voir. Si ce n'est pas le cas, ton avocat, il t'a raconté des conneries parce que, c'est elle qui aura la garde. Vous aurez peut-être la garde partagée au plus ». Et comme lui, il ne voulait rien savoir. Déjà, il m'avait réservé la maison à côté, mais je lui ai dis : « Mais la maison, à côté, tu n'es pas obligé de la prendre parce qu'elle est trop grande pour toi. Trouve-toi plutôt un appart' à Bellevue ou… Pourvu que tu aies, éventuellement deux chambres et une petite cuisine, ça suffit ». Il me dit : « Non, non, parce que, mes parents, dès qu'ils seront à la retraite, ils viendront habiter ici, ils s'occuperont de la petiote en attendant que je trouve une copine». Et puis, ça ne s'est pas passé comme il voulait. Un jour, il vient, il me dit : « Tu m'as menti ». Je lui avais trouvé une nounou mais, moi, la nounou m'avait demandé la signature

des deux parents. L'école me dit : « Si je n'ai pas la signature des deux parents, ce n'est pas la peine ». Et donc, il a monté son business en me disant : « Tu m'as menti ». Alors, je lui ai dis : « Non, arrêtes. Tu ne sais pas, là, tu viens loger, tu ne m'as jamais rien payé ». En plus, il y amenait un copain, là. Et… regarder les poteaux téléphoniques sur tout le secteur, en plus ça leurs faisait un logement gratuit pour les deux, parce qu'il ne payait rien. « Alors, tu ne sais pas, tu vas te trouver un appartement et puis ce soir, tu as la traite, parce que ce soir, moi, je suis en réunion ». On avait décidé : « Tu viens faire la traite à cinq heures ». À cinq heures, il m'appelle, il dit : « Je ne reviens pas, je romps mon contrat, j'ai fait mes deux mois de préavis… d'essai. J'arrête là ». Bon ben… valait mieux.

DG : Ça n'aurait pas fait ?

J : Ça n'aurait pas fait parce que… On lui avait dit : « Si tu amènes ta petite ici, on ira te la chercher si, de temps en temps… si tu es en train de faire les foins, on ira te récupérer ta gamine à l'école ». Pour rendre service, finalement, je crois qu'il a bien fait que ça s'arrête là, parce que ça aurait été une source d'ennuis et… Ce n'aurait pas fait, voilà.

DG : Ah ! Merde, ça avait été loin… ?

J : Et puis, c'est Sylvain, c'est le troisième qui a repris mais lui, c'est un parcours complètement différent.

DG : Et donc, c'est quelqu'un qui… ?

J : Alors lui, il était déjà installé avec son père et son oncle. Et puis, pour des raisons… ils ne s'entendaient pas sur l'exploitation, il a quitté le GAEC. Il cherchait une exploitation sachant que lui, il fait déjà des pommes de terre parce qu'il avait repris la ferme de son oncle. Donc, il a 5 hectares de pommes de terre. Il cherchait une ferme assez groupée et pas forcément trop, trop grande pour… Parce qu'il a… il a aussi quelques hectares de son oncle sur Julianges. Il s'entend bien avec son père et son oncle mais en dehors de l'exploitation. Ils ont du matériel ensemble, enfin, ils…

DG : Et donc… ?

J : Il a repris au 1er janvier et voilà. Alors, nous, ça nous fait énormément plaisir. C'est tout en location parce que, je n'ai pas voulu vendre les bâtiments. D'une part parce que, c'est tout imbriqué. Il y avait la maison, mes enfants, c'est là qu'ils ont vécu. Ils préfèrent que l'on habite là que dans la maison de mes parents qui est plus moderne et plus neuve, quoi. Et voilà, les terrains sont loués et les bâtiments aussi.

DG : D'accord et les vaches sont là, il trait là ?

J : Mais, il ne trait plus, lui. Il a arrêté la traite et il a mis des vaches allaitantes, limousine, oui. Alors, petit à petit, il fait son troupeau. Moi, il va me reprendre des génisses croisées, il va me les reprendre. J'ai trois montbéliardes, il va me les reprendre aussi. Ça lui permettra d'augmenter son cheptel cette année.

DG : Et là, il s'installe cette année au 1er janvier, c'est tout récent ?

J : Au 1er janvier oui, il est installé. Moi, mes animaux, ils sont en pension chez lui. On avait tout basculé, on avait fait dans l'autre sens, parce qu'il m'avait amené des veaux de cinq semaines pour en faire des génisses, là. Il en avait acheté douze, elles étaient en pension, elles étaient à mon nom et puis on a tout basculé au 1er janvier, voilà.

DG : Ok.

J : Voilà, un petit peu mon parcours, au niveau familial, j'ai trois enfants. Une fille et deux garçons, une fille qui n'habite pas loin, qui est enseignante et son mari, il est agent

immobilier. Il a deux sociétés, agent immobilier et puis, il vend des spas, des piscines, des choses comme ça.

DG : Et les garçons ?

J : Ben… le second, lui, il a fait l'école d'ingénieur à Beauvais. Il est rentré au Crédit Agricole. Il a fait un peu tous les parcours, il avait terminé dans le Jura, il était directeur d'agence. Et puis, il a voulu changer pour être fromager… Donc, il a fait une formation d'un an. Il a fait un an fromager et puis… Pour des raisons de santé, il a été obligé d'abandonner parce qu'il a une fibromyalgie et il n'arrivait pas à… Il a des douleurs permanentes, compte tenu qu'il travaillait tôt le matin, quatre heures du matin jusqu'à treize heures. Il n'arrivait pas à dormir l'après midi. Je pense que c'est sa maladie, donc il n'arrivait plus à dormir. Il a été obligé d'abandonner. Quand il a eu fini son contrat d'un an, il a dit : « J'arrête ». Ça lui plaisait énormément mais bon…

DG : Et il retourné à… ?

J : Il est retourné… Il est au Crédit Mutuel, il est responsable de tous les conseillers sur le Doubs et le Jura.

DG : D'accord et lui, il n'était pas intéressé pour reprendre la ferme parce qu'ingénieur agro… ?

J : À une époque, un petit peu mais, ça n'a pas duré très longtemps. Je pense que sa maladie y est pour un peu, parce que peut-être, il ne s'est pas vu reprendre parce que, c'est quand même du travail physique et il ne s'est pas vu travailler trop physiquement parce que, ça lui aurait posé des problèmes rapidement. On espère que ça n'évolue pas trop rapidement parce qu'on connaît des gens qui sont dans un fauteuil roulant et il a 36 ans.

DG : Et le troisième ?

J : Le troisième, il est marin, marin d'eau douce. Il est ingénieur mathématicien, il est dans la marine. Il a bourlingué un petit peu. Il a fait l'Égypte, quand il y a eu le conflit, il était sur une frégate mais en tant qu'informaticien. Et puis, il est revenu, il a fait une formation. Il a été former les Égyptiens qui ont acheté la fameuse frégate qu'on devait vendre aux Russes et que l'on a vendue aux Égyptiens. Et puis, il est allé à Paris, il a fait cinq ans à Paris et puis il en avait un peu marre donc… Parce qu'il fait beaucoup de sport, notamment du triathlon. Il était dans un bon groupe, des gens super gentils qui sont venus à la maison. Et puis, il a voulu changer. Il est reparti à Brest et il a demandé une formation de six mois en cyber… enfin contrer les attaques informatiques, donc…

DG : Cyber attaque ?

J : Du coup, il est à Rennes, il a un contrat de trois ans à Rennes. Il est là, pour le moment et puis, il verra. Il avait une compagne, ils s'entendaient super bien mais au bout de sept ans, ils ont arrêté donc… C'est des choses qui arrivent dans la vie. Et là, il a retrouvé une compagne qui partage les mêmes goûts que lui, parce qu'elle est très sportive et voilà. Ils se sont rencontrés par le sport. Il fait beaucoup de vélo VTT. Dernièrement, il a fait les championats de France, armée VTT, il est arrivé troisième donc… voilà.

DG : Il a un très bon niveau.

J : Ils sont tous les trois plus ou moins éloignés, un dans le Jura, un à Rennes et une à… On a quatre petits-enfants, Céline en a deux, Christophe en a deux et la dernière est née au mois de septembre.

DG : Ok.

J : Alors, maintenant qu'on sera à la retraite, ça nous permettra d'aller voir les petits-enfants.

DG : Vous allez pouvoir profiter ?

J : On va en profiter un peu plus, oui.

DG : Et au niveau organisation, temps de travail ?

J : Alors, comme j'avais beaucoup de responsabilités diverses et variées… Il fallait partir tôt le matin. Ça aurait été encore mieux en le faisant faire par une personne extérieure parce qu'on voit plus les choses de l'extérieur. Ben… pour moi, ça a commencé par… Par exemple, une fourche, elle doit être à tel endroit, je ne dois pas faire dix pas de plus pour aller chercher une fourche. Dans l'ancienne étable, il y avait une fourche de chaque côté pour avoir toujours une fourche sous la main et à la stabu, pareil… Et voilà, ça commence là et je savais qu'il me fallait… Par exemple, la traite, elle se faisait dans une partie de l'étable et pour donner aux génisses, il y avait treize bêtes. Pour donner le concentré, je savais qu'il me fallait trois minutes donc, tout était calculé. Donc pendant qu'il y avait un lot qui se trayait, je donnais le concentré aux génisses. Le lot suivant, si j'avais des veaux, j'avais suffisamment de biberons, il suffisait de les remplir, ils buvaient tout seuls à part les premiers jours. Tout comme ça, la farine, quand je faisais l'aplatissage de… du grain, eh ben, je savais que pour remplir la caisse, il fallait tant de minutes donc… ça me permettait de faire circuler l'évacuateur pendant ce temps… C'était tout comme ça, quoi. C'était ce qui me permettait de gagner beaucoup de temps, quoi. Si bien que j'avais le service de remplacement, tu sais, on met un nombre d'heures, là. Et je leur disais : « Ben, vous, l'été, vous n'avez pas grand-chose à faire. Je mettais six heures, en principe ça passait. Mais l'hiver ou au printemps, il y a en avait que ça ne faisait pas en six heures. Il fallait minimum huit, voire neuf. J'ai dit : « Non, soit vous vous organisez comme il faut, moi je ne paye pas plus que ce que j'ai dit. Moi, je le fais en tant d'heures. Vous, vous êtes jeune, vous faites ça tous les jours, si vous ne pouvez pas faire dans le même temps que moi, c'est que vous n'êtes pas bon ». Ce n'est pas compliqué, mais j'ai dit : « Par contre, tu ne fumes pas la cigarette pendant que la farine se fait, tu fais autre chose, parce que, si tu restes dix minutes à fumer la cigarette, tu sais que c'est à peu près le temps que tu mets pour fumer une cigarette, le concentré sera écrasé mais tu n'auras rien fait d'autre. Par contre si pendant ce temps-là, tu as curé toutes les vaches, eh ben, tu auras gagné dix minutes ». Bon ben… tout comme ça, quoi. Et surtout… j'essayais de le faire sur tous les postes et voilà. Ma femme, elle trayait un peu mais uniquement quand je n'étais pas là. Moi, j'ai pratiquement toujours assuré la traite, sauf pendant les ensilages. J'assurais le matin mais le soir, on n'était pas là, alors c'est elle qui assurait… Sinon, neuf fois sur dix, c'est moi qui assurais la traite. Et même quand je partais à Clermont avec le CER, eh ben… je me levais une heure plus tôt pour avoir fini à huit… Avant huit heures parce qu'il fallait être à huit heures à Nolhac. À sept heures et demie, donc le temps d'avaler un petit-déjeuner et puis, de partir.

DG : Et le soir, tu arrivais à rentrer pour la traite ?

J : Et le soir, j'arrivais à rentrer avec une demi-heure, une heure de retard mais tant pis. Alors de temps en temps, c'était elle qui le faisait mais elle ne donnait pas aux bêtes, tracteur et tout c'était toujours moi qui le faisais. Alors, bon, des fois, ça portait une heure de retard mais ce n'est pas grave hein… Moi, à partir du moment où je travaillais pour l'ensemble de l'agriculture, je ne comptais pas mes heures. Je fixais des horaires en temps normal. C'est-à-dire que le soir à huit heures, il fallait avoir fini à… il fallait que tout soit terminé, été comme hiver, en plus, avec les touristes, je m'étais imposé ça. Même s'il y avait du foin, il attendait le lendemain. Ou alors, je me débrouillais pour avoir bottelé avant. Mais je m'imposais ça, sauf si j'étais en réunion. Quand j'étais en réunion, j'arrivais… C'est pareil, je suis parti manifester

à… Clermont. Tu sais après, on a fait la caravane des pâturages, Paris, Bruxelles, je les ai toutes faites, je me suis payé le service de remplacement hein… Et je n'ai pas gagné… pas pour un seul euro de gain, quoi. Mais, bon…

DG : Et après, vous preniez un peu des vacances ?

J : Minimum une semaine, ça a toujours été minimum une semaine, ne serait-ce que pour les enfants et, à la fin, c'était plutôt quinze jours. Et après, quand ils ont été plus grands, ils venaient moins encore que notre fille est toujours venue avec nous. C'est marrant, elle a toujours voulu passer une semaine avec nous. Et après, quand ils ont été plus grands, on a fait… par exemple le Vietnam avec tous nos enfants. Une douzaine de jours là-bas, on a fait l'Irlande… Après il y avait mes frères, des fois certains de mes enfants. On ne pouvait pas tous y être. On a fait un certain nombre de pays, on a fait la Grèce tous ensemble avec quelques uns de mes frères et tous les enfants. Si, on a fait un certain nombre de choses. Tous les deux ans, on fait, en principe, un pays étranger.

DG : Ah ! Oui, d'accord.

J : Alors peut-être qu'après… Ah ben ! Ils ont livré les bêtes, putain… mais, il y a une sacrée remorque… Attends, il a enlevé le tracteur ou pas ? Si, mais Sylvain doit y être.

DG : Et d'un point de vue revenu ?

J : Du point de vue revenu, je me situais plutôt… compte tenu de mon exploitation, plutôt dans la moyenne haute, ouais. Le seul problème que j'aie pu avoir, c'est des problèmes de trésorerie. Alors ce qui a fait râler un peu Madame parce qu'elle disait : « On dit toujours que tu es un des meilleurs du département mais… n'empêche qu'en trésorerie, il y a des moments où on est un peu juste, quoi. ». Quand tous les enfants étaient scolarisés, au niveau trésorerie… en fin d'année, ça allait mieux parce qu'il y avait les primes qui étaient tombées. Mais des fois… juillet, août, septembre, c'était un peu plus tendu, quoi.

DG : Après, si tu compares à un revenu de salarié ? Toi, tu avais les salariés du CER ?

J : Un revenu de salarié, c'est sûr que l'on était en dessous hein… Vu le nombre d'heures que je faisais… Les bonnes années, c'était 3 000 € de bénéfices. Ce n'est pas trop mal, après il y avait des années un peu moins bonnes… C'est comme de tout. Après, un salarié, il n'y a pas… Un coup tu as 20 000 € et après tu as 30 000 €, quoi. Enfin, il faut arriver à jongler avec les deux et… globalement, compte tenu de mon exploitation… Parce que dernièrement, j'étais avec un petit jeune qui a des problèmes, j'ai bien essayé de le sortir de la merde plusieurs fois mais… Je ne sais pas si on y arrivera. On y arriverait mais il faudrait qu'il ait une double activité et… Il n'a pas trop l'air de vouloir. Eh bien… j'étais le plus petit agriculteur de la commune parce qu'ils ont tous plutôt 80 hectares que… Il y a des GAEC mais c'est des GAEC, homme-femme et c'est des GAEC de 90-100 hectares.

DG : Oui et… bon, vous travailliez tous les deux sur l'exploitation.

J : Mais c'est vrai que là, moi, je m'en sortais, c'était dans les charges. Ah ! Ouais, moitié moins de charges que les autres, j'arrivais à faire 70 % d'EBE certaines années et en moyenne, c'était autour de 50 %.

DG : Autofinancé et tout…

J : Ben… moi, toutes les charges opérationnelles, je… j'avais beaucoup moins de charges opérationnelles que tous les autres agriculteurs. Déjà, moins de charges d'intrants à tous les niveaux, engrais, aliments du bétail. Moi, je n'étais pas… À un moment j'aurais pu, tu sais, chercher la performance laitière, les trucs comme ça… Et puis, après en calculant, tu te dis : « 6 000 litres de lait, pourquoi aller à 8 000 ? Ça va me coûter plus cher ». Si ce n'est que

pour le donner aux fabricants d'aliments. Le matériel, c'est pareil, j'étais le seul à avoir un seul tracteur quatre roues motrices. Ils sont tous là, à avoir trois, quatre tracteurs. Le tracteur, ça m'a fait rire quand je l'ai vendu… Ben, j'ai été obligé d'en acheter un autre pour des raisons fiscales euh… Et quand, j'ai vendu l'autre, c'était un 85 chevaux quatre roues, John Deere avec le chargeur, il a atterri chez Michel Ramousse. Il me dit : « On cherchait un petit tracteur, il nous ira bien ». C'était un tracteur qui avait 2 000 heures. Alors moi, c'était mon tracteur de tête et lui, c'était un petit tracteur, mais c'est sûr, il a des tracteurs de 150 chevaux donc… c'était un petit tracteur. Tout est relatif, et là celui que j'ai, que je vais mettre en vente, c'est pareil, il fait 90 chevaux, c'est un petit tracteur. Ils ont tous 120-130 chevaux. De toute façon, c'est un peu le serpent de mer parce que, tu en as un qui achète un gros tracteur. Alors, ils ont monté des CUMA mais comme, il a un gros tracteur, il lui faut une grosse tonne à lisier de 10 000 litres au moins, sinon ce n'est pas la peine d'avoir 130 chevaux, si tu n'as pas 10 000 litres attelés derrière. Mais comme son collègue, il n'a qu'un 90 chevaux, ça ne le fait pas. Au début, ils disent : « Ouais mais on va louer un tracteur ». Tout le monde loue des tracteur, maintenant, et puis, le marchand de matériel, il dit : « Attendez plutôt que de louer, ben… je vous en trouve un, je vous en trouve un qui va coûter 30 000 € de moins qu'un neuf ». Et puis, vas-y, c'est fait… On lui coiffe un 130 chevaux. Et lui, il a un 130 chevaux : « Ben moi, il faudrait au moins que j'ai un 140 ». C'est ça l'agriculture aujourd'hui, c'est ce qui est un peu dommage parce que, l'argent, il tourne beaucoup mais pour les concessions de matériels, pour les fabricants d'aliments, pour…

DG : Oui, voilà, c'est ça… Toi, tu aimais bien la technique mais…

J : Oui, la technique raisonnée.

DG : En tant que président du CER, tu étais un peu obligé, remarque, hein…

J : Le minimum fait le maximum. Pour moi, si produire 60 quintaux, je peux les produire avec 60 unités d'azote ou 70, ben… je préfère produire 60, pas de traitement de fongicide plutôt que d'avoir un rendement à 65 et avoir collé un fongicide, 100 kg de plus d'amonitrate ou d'un autre engrais pour arriver à gagner 5 quintaux. Tu les as déjà perdus d'avance parce que, tu les as déjà donnés, soit au fournisseur de fongicide, soit au fabricant d'engrais. Alors… non mais… Tu vois, un jour, j'étais en train de changer les piquets de clôture en bordure de route. Et puis, il y a un technicien d'Eurea Coop qui passe, il venait d'une réunion au Puy. Il me dit : « T'as vu, le triticale, il est… ils sont tous malades, ils ont tous attrapé la rouille ». Je lui dis : « Je ne me suis pas déplacé dans les champs mais ce n'est pas sûr ». Il me dit : « Si, si, si, je n'ai pas les produits mais je te contacte. Je te dirai les produits qu'il faut mettre ». Et puis, je me suis dit : « Laissons le parler ». C'est vrai que j'avais un voisin qui avait un champ, pas loin, lui, il avait bien la rouille, très, très prononcée. Et puis alors, le rendement, il n'allait pas être bon parce que, c'était trop tard. Et puis moi, je suis allé voir mes récoltes et je n'avais pas un pique de rouille. La seule différence, c'est que moi, j'ai utilisé des variétés qui ne prenaient pas la rouille, qui étaient un peu plus résistantes, un peu moins performantes. Je n'avais pas acheté la dernière. Le problème, il y a des variétés, pendant dix ans, tu peux les utiliser et puis après, elles n'existent plus, parce que soit disant, elles ne sont pas assez performantes. Et puis ils t'envoient…

DG : Le lobby des semenciers ?

J : Voilà, le lobby des semenciers, ils créent toujours des variétés nouvelles. C'est pareil en pomme de terre, tu ne peux plus ressemer ta… Tu achètes de la semence, tu la replantes, les années suivantes, tu as que dalle.

DG : Ouais, c'est fou, ça...

J : Alors qu'avant, moi, j'achetais 50 Kg de semence et l'année suivante, ça me faisait… Je ne rachetais que 50 kg chaque année… Eh ben, ces trois dernières années, il n'y avait plus rien. Moi, j'en vendais un peu pour… C'était pour la famille et les amis de ma famille donc ça… On vendait deux, trois tonnes de patates par an. Mais, si tu ne rachètes pas de la semence chaque année, tu n'as rien. Je vois au jardin, trois pommes de terre par pied, quoi.

DG : Ah ! Ouais et, ta vision sur l'agriculture, sur ce que ça devient ?

J : Alors, ma vision, c'est que l'agriculture, en peu d'années, a beaucoup évolué, notamment en Haute-Loire, très rapidement. On va vers des exploitations de plus en plus grandes. À mon avis avec des problèmes de plus en plus importants, parce qu'il y a de plus en plus de spécialisation et que… Dans nos régions, la garantie d'avoir un revenu pour demain, ce sera peut-être d'avoir plusieurs productions parce que les monoproductions… Parce que le lait, il va faire comme le porc, pareil que le porc. Des années, ils vont gagner leur vie mais s'ils n'ont pas la capacité à mettre de l'argent de côté pour résister aux crises, eh ben… On va avoir des grosses exploitations qui vont être en difficulté. Moi, je vois pour le salon de l'agriculture, c'est à mourir de rire. Ils ont montré un exploitant, 120 vaches laitières, ils sont en difficulté. Pour se sortir des difficultés, ils ont mis le robot. Robot de traite, non mais tu rêves. Alors, les vaches, elles donnent soi-disant 1 000 litres de plus mais ce qu'ils oublient de dire, c'est qu'il y a 7 000 € chaque année de maintenance par robot. Si tu en as deux, ça fait 14 000 et ces 14 000, si chaque année, tu les mets dans ta poche, eh ben… ils sont bien pour toi. Ils ne sont pas pour le gars qui vient assurer la maintenance du robot. Et il y a peut-être des solutions moins chères qu'un robot ou peut-être équivalentes, mais qui n'ont pas les inconvénients du robot parce que le robot… Il y a une chose que j'ai en horreur, c'est que la machine me commande. Que je commande la machine, ok, mais qu'elle me commande, non. Et le robot, c'est exactement ça, tu as le message sur ton portable qui te dit : « Problème, allez nettoyer les capteurs parce que, problème, le robot ne peut plus traire. Allez voir ceci, allez voir cela, allez pianoter tous les jours pour voir si la vache a une mammite ou pas… »

DG : Ouais, 24 heures sur 24.

J : 24 heures sur 24 sur ton portable au cas où… donc ça… C'est vrai que le matin, tu n'as pas à te lever. Mais, pour faire quoi ? Alors, je comprends que les exploitations qui sont doubles, qui font beaucoup de céréales et une exploitation laitière. Pendant que les vaches se traient, ils vont désherber le matin à la rosée. Ça fait des économies de désherbant, ça fait des économies de tout un tas de choses et puis… C'est le meilleur moment, il n'y a pas de vent donc pas de pollution pour le milieu environnant. Mais pour les autres, pour le gars qui n'a que des vaches laitières et des prairies, je ne vois pas l'intérêt d'aller mettre un robot, pour moi, hein… Et demain… alors, on a des structures de plus en plus grandes. Moi, je le vois venir comme dans les autres pays ou comme on a fait pour le porc ou même la volaille. C'est que les intégrateurs et les grosses coopératives ou privés d'ailleurs, vont racheter les grosses exploitations et puis, l'agriculteur sera gérant. Il sera un bagnard au SMIC à travailler comme dans le porc, parce qu'en Bretagne, c'est ce qu'on voit dans les… C'est l'exemple du porc ou dans des exploitations qui seront devenus industrielles, ils vont miser… parce qu'apparemment… Je regarde, des fois pendant qu'on mange, je regarde… Comment ça s'appelle cette émission ? Il y a des trucs intéressants parce qu'il y a un juriste, un fiscaliste, il y a… *La Quotidienne*, et puis, ils parlent de tout un tas de choses, il y a un sujet différent chaque jour. Il y avait un gars qui posait la question : « Est-ce qu'il est intéressant de mettre de l'argent dans les vaches laitières ? » Eh ben, il lui dit : « C'est peut-être le meilleur placement aujourd'hui parce que, ça va vous rapporter au moins 5 %. Et le gars, il a 30 000 € à mettre pour acheter des vaches. Eh ben, il lui a dit : « 1 500-2 000 € la vache si c'est des bonnes Holstein, ça va vous rapporter à peu près 5 %. Que vous ne trouverez jamais sur le marché financier, et sécurisé, parce que ça peut être transmissible de père en fils ». Alors, je

me dis que les industriels, ils n'ont même plus à acheter les vaches, c'est les porteurs de capitaux qui vont financer les bêtes. Alors, ils s'en foutent parce que l'agriculteur, il garde la génisse… Non, il vend tous les mâles et la moitié du prix de la génisse revient à l'investisseur quand elle est prête à vêler. Il y a la moitié du prix qui revient et ça représente à peu près 5 %. Ben… il y aura de plus en plus des apporteurs de capitaux et quand ce sera… Pas en Haute-Loire parce qu'en Haute-Loire, il y a trop de divisions parcellaires pour y arriver mais dans des régions comme… Où c'est tout autour des bâtiments, tu as 100 hectares autour des bâtiments. Eh ben… ça va être quelques entreprises laitières qui vont mettre le grappin dessus ou quelques gros trusts financiers. Moi, j'ai un collègue qui a Gestel, qui habite à Bellevue en résidence secondaire. Il avait une affaire de textile, et puis, il a senti venir le vent. Il a vendu son affaire de textile, il avait 300 salariés, là, sur Lyon et dans le Nord. Il a vendu au bon moment, il a monté une startup avec son fils, il vend tous les produits chimiques pour traiter les fils sur toute l'Europe. Il achète là-bas à Taïwan ou Hong-Kong et puis, lui, il livre juste le fil. Et puis, c'est les bateaux qui… Il a racheté Gestel, tu dois connaître, non ? Ça ne te dit rien Gestel ?

DG : Non.

J : C'est une société de location de vaches laitières qui est sur Lyon. Elle était en déconfiture et il a racheté ça. Et, il travaille beaucoup avec l'ouest de la France et un peu sur le Rhône pour les gros laitiers qui transforment, qui n'ont pas le temps d'élever des vaches ou autre. Et… je ne l'ai pas vu dernièrement mais ça avait l'air de tourner. Il a tout restructuré, il a mis un technicien par région mais… Ça ne se développera pas en Haute-Loire. Je lui ai dit : « En Haute-Loire, tu n'as pas bien de chance. » Il avait fait une présentation là-haut… au golf, il m'avait invité. Je lui ai dit : « En Haute-Loire, ça m'étonnerait que tu arrives beaucoup à développer ». Moi, je connaissais des exploitations où Gestel avait mis des bêtes, mais c'était des exploitations en déconfiture. Mais… ils ne s'emmerdent pas, ils les reprennent… C'est dommage parce que c'était une super belle exploitation et avec un bon quota à l'époque, parce qu'il avait 200 000 litres et il en produisait… Moi, je lui avais dit : « Changez de race, ça ira peut-être mieux que vos Holstein ». Et, il y avait des marchands qui lui avaient mis des vaches et… *[Le téléphone sonne, il répond]*

DG : Et l'agriculture en Haute-Loire, tu dis… ?

J : Ben… l'agriculture en Haute-Loire… Moi, il y a des gars qui sont venus pour me demander ma ferme mais j'ai dit : « Ce n'est pas la peine, j'ai déjà trouvé quelqu'un ». C'est des gens qui ont une exploitation sur la commune voisine mais ils en ont aussi pas mal sur Bellevue, qui en ont à la Chapelle-Bertin, qui en ont… une exploitation à Craponne, qui en ont une à Saint-Front et Saint-Germain-Laprade du côté de la fille. Eh ben la fille, elle ne voulait pas… Non, mais ils me prennent pour… pour un gland, ils pensent que je n'ai pas compris la manœuvre. C'est le jeune qui me dit : « Ma compagne voudrait s'installer mais elle ne veut pas entrer dans le GAEC, elle trouve que c'est trop gros pour elle. Elle voudrait monter un élevage de chèvres parce que ce n'est pas une exploitation trop importante, assez regroupée, assez structurée et… On avait pensé que ton exploitation… ». Moi, je lui ai dit : « De toute façon, c'est trop tard, j'ai déjà trouvé quelqu'un ». Mais, elle voulait s'installer là, juste pour ramasser une exploitation de plus, pour la rajouter à ce qu'ils ont. Le père, il a déjà… Alors, il y a le père, la mère et puis le fils et la belle fille, maintenant. Enfin, ils ne sont pas mariés mais c'est pareil. Le père, il a fait un accident cardiaque, il y a cinq ou six ans. Mais… ça ne l'a pas corrigé hein… Depuis qu'il est remonté sur le tracteur… La mère, c'est encore pire, tous les matins, elle fait le tour. Ils ont des limousines, des vaches laitières, elle va à la Chapelle-Bertin, après elle part à Craponne, elle doit se payer 40 kilomètres tous les jours. Quand ce n'est pas de ce côté, c'est sur Saint-Germain et Saint-Front… Non, mais… sept jours sur sept, douze heures par jour, non mais c'est… c'est…

DG : C'est des systèmes qui n'ont pas d'avenir…

J : Mais, c'est des abrutis… C'est des abrutis du boulot et… Ils ont quoi au bout du compte ? Rien… rien, ils auront pâti toute leur vie, galéré toute leur vie pour un résultat final de zéro. Ils n'ont même pas pu vivre correctement parce que, bien souvent, il y a des crédits de partout et… Et ils montent des bâtiments, c'est des cathédrales… Moi, ça me fait un peu peur à ce niveau là, parce qu'avec la Chambre d'agriculture, on a essayé pendant… je ne sais pas combien d'années, de diminuer le coût des bâtiments mais… ce n'est pas la peine. Maintenant, c'est devenu monnaie courante, c'est… 6 000-7 000 € par vache logée. J'en parle avec mon fils, là. Ils ont un gars qui est en train de monter un bâtiment et en reprendre un autre, 350 000 € mais ils ne savent pas s'ils vont le financer, quand même. Il y a du répondant derrière mais… 350 000 €, tu te rends compte pour amortir ça ! Tu peux en faire du lait, tu peux en faire… Alors eux, c'est dans le Jura, c'est 450 € minimum, la tonne.

DG : Oui, c'est dans le Conté, l'appellation ?

J : Ouais, mais ça ne fait rien, quoi.

DG : Même eux ?

J : Alors à côté de ça, tu as des gars… Ils ont montré un gars en Tarines dans le cadre du salon. Ils ont fait pas mal de reportages dans les fermes. Eh ben… le gars, c'est 4 500 litres en Tarines, 700 € la tonne, le prix du lait. Il fait du Reblochon mais tu vois, c'est une ferme tout à fait correcte, il a 40-45 vaches et ils sont deux dessus, oui deux ou trois. Et si ça se trouve, encore, l'hiver, ils font moniteur de ski ou des trucs comme ça… Mais, c'est des gens qui vivent heureux. Ils n'ont peut-être pas le modernisme qu'ont certains mais ils vivent heureux. Alors qu'aujourd'hui, on veut…

DG : Nous, en Haute-Loire, il n'y a pas d'appellation, ce n'est pas facile à valoriser les productions ?

J : Oui, et puis… en Haute-Loire, on a toujours voulu copier des modèles. C'est pareil, l'époque des silos-tours. Toutes les autres régions abandonnaient les silos-tours, on a construit des silos-tours. Nous, on les construisait. Et puis qu'est ce que ça a fait ? Eh ben… il n'en existe plus un, hein… Moi, j'ai des collègues qui sont conseillers de gestion, soit en Bretagne, soit dans le nord de la France, c'est des premières générations de robots, ils ont tous abandonné les robots pour mettre des rotos mais plus de robot. Ils ont dit : « Les robots, c'est terminé ». En Haute-Loire, on monte des robots à tour de bras.

DG : Eh oui…

J : Si ça se trouve dans dix, on dira : « On a fait la plus grande connerie de notre vie ». Voilà…

DG : Ça, c'est sûr.

J : Mais c'est… L'économie, ce n'est pas inscrit dans la tête des gens. Et tu vois, je discutais avec quelqu'un. Il est allé récemment à l'assemblée générale, parce qu'il a un copain, il est installé dans le Rhône. Ils sont allés visiter deux fermes dans l'après-midi, une qui est à 11 000 litres de lait. Les vaches ne sortent pas. Même si la SPA venait, je me demande s'il n'y aurait pas des soucis parce que, ce n'est que des portes manteaux et…

DG : Et, elles font 11 000, quand même ?

J : Oui, mais tu sais combien elles vieillissent les vaches ? Elles font une lactation virgule six… Et, à côté, ils sont allés voir une exploitation à 8 500. Je ne sais pas si le gars, il est en bio ou s'il va passer en bio. Si, il est en bio et il achète, il donne 300 grammes de tourteaux à ses vaches, seulement 300 grammes. Mais lui, il calcule parce qu'il a trouvé que, c'était trop

cher. Alors il a dit : « Je vais certainement descendre à 8 000 et ne pas utiliser un seul gramme de tourteau ». Et il tourne qu'avec des produits issus de la ferme. Donc, ils sont bien placés, ils font du maïs épis et puis, de l'herbe et ils ont monté un séchage en grange et… voilà. C'est des gens intelligents qui savent calculer. Et qui ne balancent pas parce que, ça fait bien, des milliers d'euros dans du matériel, à tout un tas de choses…

DG : C'est une maladie…

J : Comme tu dis, c'est une maladie. J'ai un copain qui est dans la Vienne, il a un peu plus de 400 hectares et il en cultive 500, à côté en tant que… entreprise agricole. Il a un seul salarié, à deux, ils font 900 hectares. Eh ben… quand il… Il a deux tracteurs, un de 300 chevaux, le même que… enfin, il y a en deux qui en ont, là, sur… il a le même tracteur que lui. Et il a un 150 ou180 chevaux pour les… Ce qui demande un peu moins de traction. Il n'a que ça. Il a une seule moissonneuse-batteuse qui fait 600 heures par an. Et puis, il fait ces 900 hectares et il fait blé, orge, maïs, tournesol et… Voilà, il n'a que ça… Mais, c'est un gars, il calcule tout. Et il me dit : « Putain ! mais les laitiers, vous vous plaignez mais vous avez de sous à ne pas savoir qu'en faire. Chaque fois que je viens en Haute-Loire, chaque fois, je vois des tracteurs neufs et nouveaux mais vous êtes bourrés de fric. Vous vous plaignez, les laitiers ? ». Alors, je lui dis : « Arrêtes tes conneries, c'est le Crédit qui est riche, ce n'est pas les agriculteurs. Toi, par contre, c'est peut-être bien toi qui es riche. ». Sauf que… il fait de l'éparage, il a une épareuse. Il a acheté la plus performante des épareuses mais il sait qu'il faut que cette épareuse, elle gagne de l'argent. Non seulement qu'elle paye le salarié mais que l'épareuse gagne de l'argent. C'est un gars, il calcule tout. Il a acheté un quad pour épandre les anti-nématodes parce qu'ils en sont infestés. Eh ben… le quad, il est amorti en un an, quoi. Parce qu'il en fait pour tous les agriculteurs, ça leur a évité d'acheter un quad. Et eux, lui est à temps plein, le salarié est à temps plein. Mais, c'est des gars qui calculent…

DG : Oui, c'est le problème de beaucoup d'agriculteurs. Tu te demandes ce qu'ils calculent ?

J : Il pourrait avoir deux ou trois machines mais là, il a une machine, six mètres de coupe et il fait ses 900 hectares sans problème. Et avant, quand son père était valide, bien valide, avec le salarié, il faisait les rotations parce qu'il a une benne de 20 tonnes et une benne de 15 tonnes. Et… il vidait en bout de champ et il vidait à la coopérative. Alors que là, maintenant, il fait venir les bennes parce qu'il a dit : « Ça coûte moins cher, la benne, elle peut rester dix, quinze heures. Je ne suis pas obligé de payer quelqu'un pour attendre. Et puis, quand les bennes sont pleines, ils viennent les chercher. Les champs en maïs, il fait de façon à ce que ça fasse… Il a une trémie, il faut que ça fasse le tour du champ, il a pris une cinq rangs au lieu de sept parce que ça lui permet de vider au bout d'un tour de champ, parce qu'il faudrait des bennes tout le tour et il a les bennes qui sont en bordure de champ.

DG : Ou de revenir à vide…

J : Ou de revenir à vide, ouais. C'est ça, c'est des gens qui sont à fond dans la gestion. Ils sortent un revenu mais ils y prennent la peine, quoi.

DG : Et toi, sinon, à part les responsabilités professionnelles, tu es maire ?

J : Je suis maire depuis 2014.

DG : C'est nouveau, tu avais été conseiller avant ?

J : J'avais été conseiller avant, en 95, j'avais été premier adjoint au deuxième mandat. J'ai été battu au troisième parce que le maire ne se représentant pas, et en plus je l'avais remplacé parce qu'il avait été malade longtemps, là. Et puis, en 2008, je ne me suis pas représenté parce que, ça s'était mal passé avec l'opposition. Enfin, moi, quand tu vois que tu es dans

l'opposition, on n'avait jamais droit à la parole. Quand tu vois qu'à la sortie, les gars, ils te disent : « On pense comme toi mais on ne peut pas voter… On est bien obligé de voter… ». Alors, ça va… moi, j'ai compris. À la fin, je leur disais : « Vu l'ordre du jour et voyant ce que vous voulez faire… Il y a des choses, vous n'en parlez même pas en commission, ni aux gens qui sont concernés. Alors, moi, je fous mon camp, je n'ai plus rien à faire avec vous, quoi ». Et puis en 2008, ils pensaient tous que j'allais me représenter. Et en 2008, je suis parti à la Réunion pendant les élections. J'avais donné pouvoir à mes collègues et je suis parti… Et puis, je me suis représenté… Alors j'avais des copains qui m'avaient dit : « Tu aurais dû te présenter, tu aurais été élu ». J'ai dit : « Non, moi, je ne pense pas ». Et puis là, je me suis représenté, l'ancien maire s'était retiré. Et, il avait mis un gars que l'on n'avait jamais vu nulle part. Il en a pris plein les dents parce qu'il a fait beaucoup de conneries. Mais… il a eu quand même des voix. Le premier tour, ça s'est passé à quelques voix près, hein… On a eu… Eux, ils en ont eu trois dont deux jeunes qui n'ont… et puis, une ancienne qui était dans le commerce et qui était bien sympa.

DG : Il y a combien d'habitants ?

J : 450 habitants donc, c'est onze conseillers. Moi, je suis sorti et puis les trois de l'autre côté. Et puis, nous, on été quatre, par contre au deuxième tour, ils ont pris… même ceux à qui, ils ne manquaient que trois voix, ils ont pris une déculottée, mais monstre hein…

DG : Ah ! Ça s'est renversé ?

J : Ah ! Ça s'est renversé complet. Ils ont dû dire : « Il faut essayer avec un nouveau… »

DG : Donc, tu es bien occupé ?

J : Oui, j'ai bien de quoi faire, il y a des réunions de partout, c'est…

DG : Plus la communauté de communes ?

J : L'agglo, je n'ai pas pris beaucoup de responsabilités. Je suis dans la commission ruralité. J'en avais pris deux et puis, ils n'ont pas… ils ont trouvé qu'il y avait trop de monde. Vu que j'étais encore en activité, j'ai dit : « Ça me suffira ». En sachant que c'est surtout, une chambre d'enregistrement, pour moi, et que je ne partage pas beaucoup. Les gens, ils me disent : « Oui », mais quand il faut voter, je me retrouve des fois, tout seul pour voter contre, alors… Encore la dernière fois, j'ai voté contre. Enfin, je n'ai pas voté contre, j'ai bien fait de m'abstenir parce que j'étais le seul. Il y en avait pourtant quatre ou cinq personnes qui se sont exprimées un peu mais qui ont voté quand même pour. C'était pour la… Il y a trois communes concernées, Aiguille, Chadrac et Polignac pour le belvédère, au dessus de… la plaine de Rome. Eh bien… ils vont refaire toute la chaussée, l'agglo, on va donner 135 000 € et eux, ils auront juste le goudron. Tu ne me diras pas… On va leur payer des trottoirs… Pour qui ? Pour la ballade dominicale des gens d'Aiguille, de Chadrac et compagnie… et du Puy. Non, mais… ils pouvaient se le payer quand même… L'agglo, on met 135 000 € parce qu'il fallait mettre autant qu'Enedis qui finance… Parce qu'on met tout en enterré, il finance 135 000 € donc il fallait qu'on mette la même chose. Alors, ils ont dit que c'était pour le tourisme… Non mais, moi, ça me met hors de moi…

DG : L'agglo, vous y étiez ou vous y rentrez ?

J : Non, on y rentre, on était à la com' com' de Saint-Paulien.

DG : Eh oui, d'accord… du coup ?

J : Tous les projets sont pour le Puy et ses environs. Nous, on regarde pour le moment. On paye et on regarde. Alors, on te dit : « C'était des… tout en projet ». Mais, attends ! Ce n'était pas tout en projet. Le golf, il y avait longtemps qu'ils voulaient le faire mais… On banque, on

a donné 250 000 € pour boucler le budget et on remet 300 000 € pour mettre un dix-huit trous. Je leur ai quand même dit que les dix-huit trous, il y en avait déjà trois en Haute-Loire dont certains s'autofinançaient. Et je ne voyais pas pourquoi, le Puy voulait avoir un autre dix-huit trous. Alors, soi-disant, c'est pour le tourisme. Tu penses bien… Qui c'est qu'ils vont faire travailler ? Si, ils vont travailler, toujours les mêmes, Crespy, les hôtels à Crespy. Tu sais qu'il a les trois-quarts des beaux hôtels ? Et, ils ne viendront que chez lui, ils ne viendront pas à Bellevue. Alors, quand le maire de Ceyssac, il nous dit : « Ah ! Oui, il y a même des salariés qui viennent ». Je me suis pensé, je n'ai rien voulu dire parce que ça m'a tellement énervé. Je me suis pensé : « C'était le salarié d'un gros transporteur du Puy ». Et comme ils s'entendaient bien, il lui a dit : « Je te paye un golf ». C'est ça hein… et ce qui m'irrite le plus, c'est qu'il y a deux-cent cinquante adhérents qui payent trois fois rien. Et… ils devraient payer 1 000 € par personne minimum. Au Chambon-sur-Lignon, c'est 1 500 €…

DG : C'est des gens qui ont les moyens, souvent…

J : C'est tout de gens qui ont les moyens. Moi, j'y suis allé une fois… À part la serveuse et puis ma voiture, la serveuse avait une 206 et moi, j'avais une 307. Il y avait 4x4 Qashqai, BMW, Audi euh… non ; mais attends !. Et ils ne peuvent pas mettre 1 500 €, les gens qui font de la chasse ou qui vont à la pêche dans des étangs, c'est ça… 1 500 € par an. Ils donnent et… c'est plus démocratisé que le golf. Parce que le golf, à part pour les riches… Alors ils disent : « On initie, oui, on initie… ». Si, les enfants de riches du Puy parce que, il n'y a que cela qui y ont un peu, et puis, initiation, que dalle, ouais. Moi, j'ai fait de l'initiation… On avait fait une fête, une cousinade et… Il y en avait un qui jouait au golf, il avait amené tout un tas de raquettes pour montrer comment on tapait la… histoire de s'amuser dans un pré, là. Alors, on a mis 150 000 € pour le Tour de France, eh ben… j'ai dit : « Je suis content d'avoir mis 150 000 € dans le Tour de France ». Parce qu'on fait la pub de toute la Haute-Loire, ce n'est pas la pub du Puy, c'est toute la Haute-Loire tandis que le reste, là. Saint-Vidal, 300 000 € à Saint-Vidal pour du privé, c'est dégueulasse pour moi. J'ai voté contre mais là, c'est toujours pareil. On a été quoi ? On a été vingt. Saint-Vidal, on a été, à peine une trentaine, donc euh… Attends, je vois que mes ouailles arrivent. *[Arrivée d'un rendez-vous]*

DG : Bon, ben… Je vais y aller

J : Ouais, il vient voir du foin, je vais aller les rejoindre.

DG : Ouais, ouais, on a fait le tour. C'est intéressant ton parcours…

J : C'est un parcours tout simple, fait de… Oui, fait d'envies et puis de… de… mettre un peu, mon savoir pour les agriculteurs de Haute-Loire, quoi. Et moi, si tu veux… *[Le téléphone sonne, il répond. C'est sa fille qui cherche une adresse au Monastier, la maison de convalescence. Il me demande…]*

Fin de l'entretien : 1 h 36 53

k. Retranscription entretien avec Madame K

Date : 9 mars 2018

Je suis arrivé chez Madame K vers 10 h. En buvant le café, je lui ai présenté mon parcours et le contexte de la formation qui m'amène à faire ces entretiens.

DG : Pour commencer, ce qui m'intéresse, c'est votre parcours depuis la jeunesse. Dans quel milieu vous avez grandi ? Quelle formation ?

K : Donc, je suis originaire de Suisse, mes parents ont déménagé quand j'avais 11 ans en Haute-Loire à Saint-Haon à 1 200 mètres d'altitude dans un petit village paysan. J'ai fait une grande partie de ma scolarité au Puy, collège, lycée pour arriver sur un bac littéraire. J'avais toujours dans la tête d'être paysan, d'être… la vie à l'extérieur… et puis la… le contact avec la terre, avec les animaux qui m'intéresse donc euh… Je me suis mariée, j'ai eu deux enfants. On s'est séparés, j'ai été aussi ouvrier agricole, euh… notamment en arboriculture en Provence. Et puis, on s'est séparés. L'objectif, vu que je repartais complètement à zéro, je voulais vraiment être à mon compte dans ma ferme. Comme beaucoup de gens, j'avais l'idée de la ferme du petit bonheur avec plein d'animaux, plein de machins… Après, on en revient. *[Rire]* Et, j'ai eu la chance, avec l'ADASEA, de rencontrer un agriculteur qui cherchait un associé de GAEC. Alors, c'était mère-fils et la mère partait à la retraite, donc il cherchait un associé. Alors, j'ai eu la chance de les rencontrer avec cette personne, là, avec tout le parcours de l'installation classique, DJA, prêts bonifiés, etc. Puis, au bout de trois ans, on s'est séparés pour mésentente, mauvaise production et… C'était… Pendant ces trois ans, j'avais acheté cette maison. Je me suis dit : « Tu ne vas pas abandonner ton projet maintenant, tout de suite, là. Tu vas continuer. Bon, il y avait la pression aussi des prêts bonifiés, de la DJA que j'aurais dû rembourser, etc.

DG : Sur la ferme, il y avait quelles productions ?

K : Alors, sur la ferme, il y avait petits fruits, châtaignes. Alors, petits fruits, il y avait : fraises, framboises, mûres euh… châtaignes, fruits, un peu d'abricots et des brebis.

DG : D'accord.

K : C'était sur une vingtaine d'hectares. En framboise, la région était une zone de production où, ça poussait tout seul, comme du chiendent. Il n'y avait presque rien à y faire et là, ça fait depuis 2005 où, c'est très, très problématique mais bon, ça n'empêche pas que…

DG : Toutes les serres que l'on voit ?

K : C'est des framboises mais… même avec les serres. Ça ne fait pas, ça ne fait pas de… *[Rire]* Comme ça faisait avant… J'ai quand même décidé de continuer, du coup sans animaux. Parce que, c'est quand même une contrainte… surtout toute seule… Donc, toujours, petits fruits, puis d'autres fruits et maraîcher, en propriété, un hectare et demi. Et je fais 95 % de mon chiffre d'affaire en vente directe.

DG : D'accord… Donc là, la production, c'est maraîchage, petits fruits ?

K : Alors, c'est fraises, framboises et puis du maraîchage, ça commence avec les asperges parce que, vu que j'ai dû me diversifier sur le maraîchage parce que, les petits fruites ne suffisaient pas à… C'est trop d'aléas climatiques, enfin les productions pérennes en général.

DG : Ouais, alors vente directe, c'est où ? Sur les marchés ?

K : Alors, je fais un marché essentiellement, c'est le marché du Puy parce que, quand j'ai commencé les marchés, j'avais des châtaignes, des fraises et des framboises. Et sur le secteur, tous les marchés étaient déjà pleins de fraises, de framboises et de châtaignes. Donc, ce n'était

pas la peine de m'y présenter et de me casser la figure. J'avais déjà mes deux filles qui étaient sur le Puy ou enfin, autour. Donc, ça me faisait aussi la possibilité de les voir. Et là, j'ai une troisième fille, qui a sa grand-mère à Saint-Agrève, donc le samedi matin, quand je pars au Puy, je la laisse à Saint-Agrève et ça m'arrange bien et du coup, j'ai fait ma clientèle. J'étais la première à arriver sur le marché du Puy avec des fraises, framboises de producteurs… Pas en bio parce qu'à l'époque… Enfin, dans mon esprit, en bio mais pas officiel, quoi. Pas avec agrément ou quoi que ce soit, pas de contrôle. Et donc, voilà, j'ai la clientèle là-bas et ça me va bien.

DG : D'accord, ça fait quand même… ?

K : Une heure et quart de route mais moi, pour descendre à Valence où il y a aussi un marché. C'est la même chose… donc, voilà.

DG : Et, un seul marché ?

K : Alors, un seul marché par semaine, et là, je suis adhérente d'une association sur la commune. On est six, le projet existe depuis une dizaine d'années. J'ai pris le relais pour la production de fruits, de certains légumes… On fait un petit marché de producteurs, une buvette, et un spectacle et c'est… tous les mardis soirs pendant deux mois et demi.

DG : Ici, sur place, dans le village ?

K : Sur… à trois kilomètres par là, par la route, à 200 mètres par là, de l'autre côté de la vallée, donc. Et si je suis en surproduction de fruits, notamment de fraises, de framboises, je fais de la transformation, aussi. Et je fais partie d'un groupement de producteurs où… On est une vingtaine d'adhérents où, on commercialise la fraise, la framboise et la châtaigne à des industriels artisanaux plus ou moins locaux. Ce qui est chouette… et en bio.

DG : D'accord.

K : Et voilà, la fraise et la framboise, c'est Terre adélices qui sont sur Montagut et pour la châtaigne, c'est Sabaton à Aubenas.

DG : Et donc, maintenant, vous êtes en bio ?

K : Oui, officiellement, je suis en bio. Voilà, parce que justement, nos industriels voulaient avoir le tampon et…

DG : Ils ont une demande en bio ?

K : Terre adélices, ça fait plusieurs années qu'ils avaient le projet de faire que des glaces bio et ils n'arrivent pas à avoir les produits, suffisamment de…

DG : Ils ne trouvent pas suffisamment de bio ? Ça se développe mais bon, la demande aussi.

K : La demande se développe et puis… sur le secteur, on faisait entre 500 et 600 tonnes de framboises par an. Et là, si on arrive… parce qu'il y a des producteurs qui ont arrêté parce que ça ne produisait pas, les contraintes sur la main d'œuvre, etc, etc. Enfin, il y en a beaucoup qui ont arrêté et puis, les prix qui ne suivent pas parce qu'il y a beaucoup, malheureusement, de producteurs qui confient ça… leurs produits à une structure et puis qui ne s'en préoccupent pas, du prix et puis, qui reçoivent le paiement deux ans après et ils se rendent compte qu'ils ne gagnent pas d'argent dessus, quoi. Et qu'ils en perdent…

DG : Le produit n'est pas valorisé ?

K : Ben… le produit est valorisé par la structure mais, pas par le producteur, voilà. Donc, il y en a beaucoup dans ce cadre-là. Et du coup, on n'arrive plus à… Le changement climatique y est pour quelque chose… Ouais.

DG : Donc là, en surface, il y a un hectare et demi ?

K : J'ai… un hectare et demi, donc des fraises, des framboises, des groseilles, des cassis euh… Qu'est-ce qu'il y a encore ? Il y a des pêchers, des abricotiers, des pruniers, deux cognassiers, trois noyers, quelques châtaigniers.

DG : Ouais, c'est énorme. Enfin, là où il y a des fruits, peut-être c'est… ?

K : C'est énorme dans quel sens ?

DG : Eh ben, je ne sais pas, en maraîchage, on dit qu'il ne faut pas beaucoup de surface pour vivre. Après en petits fruits, je ne sais pas ?

K : En petits fruits, non plus. Ça dépend si c'est bien valorisé, hein… Moi, je vends surtout en vente directe. Je mets en transformation. Ouais, à Terre adélices, c'est vraiment le surplus et je valorise la framboise à 15 € le kilo donc, quand ça veut faire, ça va bien… *[Rire]* C'est l'avantage de la vente directe, quoi…

DG : Et donc là, au niveau travail, vous travaillez seule ou vous embauchez de la main d'œuvre… ?

K : Alors, depuis que la framboise, ça produit beaucoup moins, je n'embauche pas. Ce n'est pas rentable. Donc, j'ai réduit un peu les surfaces pour que, moi, je puisse ramasser et faire le travail. Et du fait, mes productions, elles sont toutes échelonnées, que ce soit au niveau des travaux et au niveau des récoltes. Je commence au mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Ça me laisse le temps de… il n'y a pas de… des récoltes qui sont très prenantes comme la fraise ou la framboise qui se chevauchent.

DG : D'accord, oui, c'est organisé pour…

K : C'est organisé pour que… voilà.

DG : Entre les variétés, les sortes de… ?

K : Les variétés, les plantations… voilà…

Dg : Et au niveau, temps de travail, ça représente… ?

K : En moyenne, ça représente une… quarantaine d'heures par semaine, hors commercialisation, on fait le marché du samedi, en plus, quoi. Une cinquantaine, avec les deux.

DG : Avec le marché… d'avril à novembre.

K : En hiver aussi un peu, quand on peut… Ben… l'hiver, je suis toujours dehors à travailler. Cet hiver, entre le gris, le froid… Il y a toujours du… sinon en décembre, entre le 15 décembre et le mois de janvier où je m'occupe un peu plus de la maison et d'autres choses et…

DG : Pour partir en vacances, aussi ?

K : Ouais, de plus en plus. *[Rire]* Après, l'avantage des fruits, c'est que les mois… et puis ils peuvent rester tout seuls. C'est pour ça que je ne voulais plus d'animaux. Les animaux, c'est tous les jours, tout le temps. *[Un temps]*

DG : D'accord… et d'un point de vue revenu, on arrive à s'en sortir avec… Ça représente un salaire, moyen, correct… ?

K : Pas du tout *[rire]* non, non, d'autant plus que je suis seule avec ma fille, donc je bénéficie du RSA. Déjà, non, mais c'est tellement devenu aléatoire. Moi, je n'ai pas mis tous les œufs dans le même panier pour avoir au moins des rentrées, à peu près régulières toute les années. Et ça fait trois ans où, il n'y a rien. Petit bout par petit bout, il y a plein de productions où, il n'y a rien, quoi. J'ai deux ou trois arbres où, je faisais entre confitures et fruits, bon an mal an, entre 300 et 400 € par an pour un arbre. Ça fait trois, quatre ans, tout ce qui est petits fruits, où ça prend un coup de gel ou…

DG : Ça fait trois, quatre ans où les petits fruits, c'est vraiment aléatoire ?

K : Très, très… c'est devenu très, très aléatoire, quoi.

DG : Et ça, c'est le changement climatique, vous disiez, les à coups du climat ?

K : Oui, les à coups du climat, des hivers assez doux. Oui, cette année, c'est exceptionnel mais, on arrive à partir du 15-20 janvier, moi je sème mes premières patates, les premiers pois au jardin entre le 15 janvier et le 15 février parce qu'il fait doux. Il fait 20°, on travaille en tee-shirt. Et puis, au mois d'avril, quand tout a bien démarré, tout à fleuri, zioum !

DG : Ce qui veut dire que le changement climatique, c'est quand même très inquiétant parce que… Ils ont dit : « Oui, ça se réchauffe, ce sera plus précoce et tout ».

K : Oui, moi, ce que j'ai remarqué, c'est que, les amplitudes de températures sur deux jours. Ou, ça se réchauffe très fort ou, ça se refroidit très fort. Et puis, il y a des périodes, quand ça se refroidit très fort, ben…

DG : On perd la récolte… puis en fruits, ça ne pardonne pas ?

K : Ben… c'est tout qui part, la saison est foutue.

DG : En maraîchage…

K : On peut ressemer, quoi. On peut ressemer, on… Après, il y a des choses, on sait que l'on ne met pas dehors avant les saints de glace, des choses comme ça, quoi. Moi, ça fait 15 ans que je suis ici, ça fait 15 ans que j'ai toujours mis, mes premières patates… allez, au plus tard au 20 février ; bon de temps en temps, une petite gelée blanche, à zéro, elles noircissent un peu, ce n'est pas… Ça fait deux ans, elles repartent au ras du sol. Malgré, les voilages, les protections, elles repartent au ras du sol donc euh…

DG : Ouais, on est sur de la production très aléatoire, quoi ?

K : Ah ! Oui, et de plus en plus, là je vois… je louais des châtaigniers où il y a des myrtillers sauvages dessous. Ça fait dix ans où il n'y a pas de récolte. Les myrtillers, ils y sont mais il n'y a pas de récolte.

DG : Et ça fait dix ans ?

K : Oui, et puis voilà… Quand tu es à la limite basse, c'est très sensible. Un peu plus chaud, un peu plus sec et… C'est parti.

DG : Dix ans sans myrtille, ça veut dire quelque chose. La production, elle est…

K : Ah ! Oui, oui, au groupement de producteurs, ça fait déjà, quelques années où, on le disait en rigolant comme ça : « Les châtaigniers, ben… si vous avez des terrains sur le plateau, va falloir les monter là-haut ». Parce que, ça va faire pareil, quoi. À moins de changer de variétés, prendre des variétés, ou de Corse ou de l'arrière pays Niçois ou du Portugal ou d'Espagne mais sinon…

DG : Les châtaignes, ça a été très aléatoire, ces dernières années, aussi ?

K : Oui.

DG : Cette année, oui, mais les autres années aussi ?

K : Oui, de plus en plus aléatoire. Je louais des châtaigniers… sur… Jusqu'en 2005, ouais, en 10-11 ans, je n'ai eu qu'une ou deux récoltes correctes.

DG : Oui, ce n'est pas beaucoup… ?

K : Non, alors après, on a beau jongler, faire de la vente directe, valoriser au mieux le produit en le transformant, etc. Mais bon… ça ne suffit pas toujours pour que ce soit rentable et viable. Et les travailler, ce n'est plus la peine, du coup, je les ai rendus à leur propriétaire.

DG : Oui, c'était en location ?

K : Oui, c'était en fermage, donc… ça aurait été les miens. J'en ai quatre ou cinq, mais, voilà. Ce sont les miens, c'est une parcelle où je ne peux rien y faire d'autre. Ce sont des arbres qui ont plus de cent ans, ils font ce qu'ils font. Après je sais que… Si ça fait quatre sous de plus dans l'année, c'est bien. Si… mais je ne compte plus dessus, quoi.

DG : Et, c'est assez terrible de dire que vous travaillez 40 heures, 50 heures avec la vente, par semaine et il n'y a pas un revenu en face, quoi. *[Un temps]*

K : Du moins, pas suffisant, quoi… C'est vrai que sur le papier, sur le terrain, j'ai tout ce qu'il faut pour… Normalement, si ça se passe bien, ça amène un revenu correct, quoi. Je ne demande pas des cents et des mille, mais… Parce qu'après, il y a aussi la satisfaction personnelle de voir, quand c'est fait, de voir que c'est joli, que c'est bien, que les gens sont contents quand on le vend et qu'on est bien. Moi, je suis bien, je m'épanouis dans le… dans ce que je fais. Sauf après un coup de gel, là, ça me nourrit moins. *[Rire]* Les vaches, c'est pareil, tout va bien, tout va bien. Et puis, il y a une maladie qui passe par là, on perd plein de bestioles et… On n'est pas bien, quoi. Mais euh…

DG : Malgré tout, il y a la satisfaction de faire un boulot qui plaît.

K : Un boulot qui plaît, que j'ai choisi

DG : Une passion ?

K : Voilà, pour laquelle je me suis battue parce que, j'ai fait ma formation, le BPREA, en Haute-Loire, ça n'a pas été facile avec les gros « beaufs » paysans de montagne. Je dirais les purs produits de terroir où, ils avaient du mal à envisager que les femmes puissent être chefs d'exploitation.

DG : Et vous étiez la seule fille dans la formation ?

K : Non, on était deux filles. Elle, elle avait un avantage, elle était conjointe d'exploitant. *[Rire]* Donc euh... petit avantage mais voilà. Euh… quand je leurs parlais un peu de mon projet. Au départ, c'était en Haute-Loire, la formation, c'était polyculture élevage mais, moi, mon idée, c'était d'avoir des petits fruits et de faire du maraîchage. Mais : « Ce n'est pas possible de… et puis voilà… » Et, j'ai eu la chance d'arriver, là, en Ardèche. Parmi plusieurs candidats, la personne qui… donc Raphaël, avec qui, je me suis associée, m'a choisie pour mes compétences sans tenir compte du sexe. Et après, avec le groupement de producteurs, aussi, pendant… pendant 13 ans 14 ans, j'étais la seule femme.

DG : Ah ! Oui, aussi ? On pourrait dire, en Ardèche, c'est un peu plus…

K : Ben… c'est un peu plus ouvert, etc. Mais bon, c'était… c'était… Par contre, ça n'a jamais été un problème pour eux, que je sois femme, chef d'exploitation, etc. Je ne l'ai jamais ressenti en tant que tel. Je n'ai jamais eu de pressions ou quoi que ce soit. Je n'ai jamais eu à

faire plus, même mettre en valeur… voilà. C'était bien, dans d'autres trucs, j'ai eu plus de difficultés. *[Un temps]*

DG : Ce qui m'intéresse aussi, c'est les choix de vie. Comment on fait pour vivre avec beaucoup moins qu'un salaire moyen ?

K : Alors, déjà, il y a… fruits et légumes, je n'achète rien, à part un peu des fruits, l'hiver et… C'est de vivre en autonomie. C'est de ne pas se laisser… Enfin, moi, je ne suis pas tentée par tout ce qui est biens de consommation, auxquels pourrait être tenté beaucoup de… 90 % de la population, on va dire. C'est aussi de l'économie de chauffage, je fais mon bois ou j'en achète très peu et voilà. Ce n'est pas…Tout est dans la façon de vivre.

DG : Le fait d'être propriétaire, avoir pu acheter la maison ?

K : Eh ben oui, au bout d'un moment, on ne paye plus de loyer, quoi.

DG : Ça a été difficile, c'était cher, ici ?

K : C'est très, très, très cher. Je trouvais que c'était très cher, et puis, j'ai trouvé cette maison que je trouvais très chère, 50 000 € avec la toiture à refaire. Enfin, il n'y avait rien, c'était tout à refaire, quoi. Mais, bon, j'étais en location, sur deux ans de location, mon loyer était passé de 340 € à 390 €, donc avec… pas de jardin, un chauffage qui me coûtait la peau des fesses. Et puis, je me suis dit : « Tu es installée, tu veux être agricultrice sur le coin, a priori ». Je ne fais pas ça pour, un an, deux ans ou trois ans, donc, autant acheter. Et puis voilà… après j'ai calculé par rapport à ce que je pouvais emprunter, pour que ça ne dépasse pas 380 €, ce que je remboursais comme loyer à Saint-Jean en me disant : « C'est une somme d'argent que tu peux toujours trouver, ce n'est pas excessif ». Après, il faut faire l'impasse sur… Il faut se dire… Quels sont les travaux prioritaires dans la maison ? La toiture, ça, c'était clair, c'était englobé dans le prix et puis, le reste, ça se fait petit à petit, quoi.

DG : Et ici, au début, vous habitiez avec les filles, vous avez trois filles ?

K : J'ai trois filles, ouais. Donc euh… au début, les deux grandes, il y en a une, qui était chez son père, une qui avait commencé à avoir son autonomie, donc voilà, mais elles étaient assez souvent là. Et puis après, j'ai rencontré quelqu'un. On a eu une autre petite fille qui a maintenant neuf ans et puis, on vit là, à deux… parce que le papa… il est parti…

DG : D'accord, et par rapport à… arriver dans un village comme ça en Ardèche, l'intégration dans le village, l'accueil… ?

K : Alors, c'est un peu particulier à Saint-Jean parce que je vois que sur les autres communes, ils n'ont pas… C'est une toute petite commune de 200, à peine 250 habitants qui a toujours fait en sorte pour que les gens s'installent sur sa commune, soit bien reçus, bien accueillis… Alors, pour différentes raisons, ça permet de maintenir l'école, ce qui est déjà… sur l'école, il y a trente-cinq enfants et deux classes.

DG : Ah ! Oui… ? Sur une petite commune comme ça, ce n'est pas mal ?

K : Ouais, voilà, voilà, voilà… Donc, euh… c'est même très bien. Du coup, ça permet aussi par ailleurs, de maintenir le restaurant, puis… le dynamisme… Sur le secteur, il y a très peu de polyculture élevage. Dans les années 60, ça a toujours été, la châtaigne, par ci par là. Mais le fait de… développer à partir des années 60, la production de framboises, ça a permis de maintenir des petites structures de 5-6 hectares pour… par personne, par UTH. Donc, euh… c'est bien, du coup, ça fait… qu'il y a toujours plein d'agriculteurs parce que là, sur la vallée, on est un, deux… sur le petit bourg là, on est un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept… On est huit, dont sept en bio. *[Rire]* Beaucoup de structures et beaucoup de vente directe, de transformation…

DG : Et, tout le monde souffre au même niveau par rapport au réchauffement ?

K : Ah ! Ouais, même ceux qui ont mis des tunnels, c'est… pour les framboisiers…

DG : Ah ! Ouais, c'est inquiétant ?

K : Oui, là, je… là… pendant… Moi, j'ai fait, quand je me suis installée en GAEC, une étude d'installation normale et, on a fait la moyenne, parce que c'est le gros truc de production, du revenu de… production de la framboise. On était partis sur les cinq années précédentes. On était à 13 tonnes et demie à l'hectare. Là, même avec les tunnels, quand ils arrivent à 7 tonnes hectare. Ils ont… bien travaillé… quoi.

DG : Ah ! Oui, la moitié ?

K : Alors qu'avant, il n'y avait pas l'histoire de tunnel, ni quoi que ce soit hein…C'était du plein champ, plein champ. C'était le genre de production où, à part les désherber et les attacher, on ne faisait pas grand-chose, quoi. *[Un temps]*

DG : Et sur la commune, il y a beaucoup d'associations ?

K : Alors, sur la commune… Qu'est-ce qu'il y a ? Bon… il y a… Oui, oui, il y a… enfin… bon, il y a les apéros jardinatoires, les associations de parents d'élèves, euh… Qu'est-ce qu'il y a… ? Oh ! Il doit y en avoir d'autres hein… Mais, c'est vrai qu'au niveau associatif, c'est dynamique hein… Sur le secteur, c'est très dynamique, il y a des choses qui se passent.

DG : Avec des jeunes parents… et vous, vous êtes impliquée dans les associations ?

K : Alors, j'étais… beaucoup pendant une douzaine d'années. Donc, dans le groupement de producteurs, j'étais très impliquée, je m'occupais des prix, de tout le volet administratif et comptable. Après… sur la framboise, j'étais sur une association en vue de créer une IJP, framboises d'Ardèche et éventuellement arriver à l'AOP et… voilà. Ça, c'était déjà, au niveau professionnel, après au niveau privé, je n'avais pas beaucoup de temps, ça fait vite des choses qui prennent énormément de temps. Ça fait deux ans où, j'ai un peu relâché tout ça où, je m'investis un peu plus dans l'association des parents d'élèves euh… ponctuellement et puis bon… Après, les apéros jardinatoires depuis deux ans, ça prend un peu du temps et puis, je n'ai plus envie de… de… Je viens de réaliser *[rire]* que j'avais beaucoup de temps… beaucoup de temps de libre et pouvoir me réapproprier certaines choses que j'aime faire, quand j'ai un peu de temps. Faire un peu de couture, du tricot euh… Un peu, rien que pour moi. Ouais, un peu plus facilement, partir ne serait-ce que deux jours avec N… Et je me dis que la vie n'est pas éternelle. *[Rire]* J'ai aussi d'autres choses à faire que de se consacrer… Je faisais aussi partie d'un magasin. Alors, on était un peu innovants et les premiers à avoir fait ça, un magasin de producteurs un peu genre, drive, sur… À côté Cournon, on était une quinzaine de producteurs et ça n'a jamais… ça n'a jamais démarré. Et puis, après, j'ai réalisé que dans pas mal de trucs, à part le groupement de producteurs de fraises et de la framboise, là sur le coin, où on n'a jamais demandé de subventions. C'est qu'il y a des intervenants para-agricoles comme la Chambre d'agriculture ou d'autres structures qui interviennent. Eux, ils font la chasse aux subventions et euh… et… quand je me suis un peu plus penchée sur les comptes et, quand j'ai vu les volumes de subventions qui rentraient pour les trucs et qui finalement ne fonctionnaient pas, n'arrivaient pas à fonctionner par lui-même ou que, même pour le magasin de producteurs, faire fonctionner la structure, le site internet… Les formateurs ont touché plus de subventions que ce que l'on touchait à plus de quinze producteurs, donc, au bout d'un moment, on s'est dit : « Ce n'est plus la peine, je veux bien donner un coup de main pendant un certain temps pour démarrer, pour le lancement mais après, il faut que ce soit viable ».

DG : Ouais, c'est un peu un contresens ?

K : Ouais, sur la framboise de l'Ardèche, il y a eu… 300 ou 350 000 € de subventions ou plus, certainement plus parce qu'ils ont tout magouillé à la Chambre d'agriculture mais… Voilà… pour aboutir qu'il n'y a plus de production de framboises et puis tout est tombé à l'eau. Tout le parcours pendant 6-7 ans et… Et, ça fait un gaspillage d'énergie humaine et… de moyens financiers qu'ils feraient bien de… d'en faire autre chose, quoi. Enfin, à mon sens… *[Un temps]*

DG : Alors, un peu plus de temps pour vous, il y aussi des sorties culturelles, aller au spectacle, au cinéma ?

K : On va au cinéma à dix kilomètres, il y a une association qui s'appelle Écran-Village qui font, pas mal de films art et essai, de trucs sympa pour les enfants. Il y a tout ce qui est… il y a, pas mal de spectacles sur le secteur qui commencent à partir de… oui, mais non, même en hiver, il y a des trucs… il y a moyen de…

DG : Il y a un accès à la culture même si on est dans le milieu rural ?

K : Oui, oui, oui… Après, il suffit de le vouloir, après ce n'est pas toujours aussi facile que, quand on est en plein centre ville et que l'on y va à pied. Des fois, il faut se dire : « Après, on rentre ». Et même si ça fait 15 kilomètres, avec les routes que l'on a, on met une demi-heure pour rentrer, donc voilà… Mais si, si, il y a de quoi, s'épanouir dans ce domaine là. *[Un temps]* Oui, il y a cinéma, il y a une grande salle… où il y a des spectacles de théâtre, sur Vernoux. Après, si on veut se dispatcher sur tous les villages aux alentours, il y a régulièrement, ou des bals, ou des spectacles, ou des… trucs prévus sur plusieurs jours, ou… Dernièrement sur un village à côté, festival de la BD sur trois nuits… enfin, voilà.

DG : Et avec le magasin de producteurs, les animations, c'est quoi ?

K : C'est… c'est musique ou spectacle, ouais. Spectacle, chorale… enfin plein de choses, quoi.

DG : Et ça, il y en a tous les combiens, à peu près ?

K : Alors, nous, on fait ça pendant l'été, tous les mardis, le dernier mardi de juin jusqu'au premier mardi de septembre.

DG : Ah ! C'est beaucoup ?

K : Oui, c'est beaucoup et c'est prenant.

DG : Ça veut dire… programmation et… ?

K : Alors là, on a une copine qui s'en occupe… parce qu'elle a fait beaucoup ça, dans sa vie et elle continue. C'est elle qui s'occupe de la programmation et… avec un réseau pour… avoir des intervenants pour les spectacles… d'avoir un réseau pour la diffusion des informations, de la publicité, etc. Et donc, elle s'occupe de ça et…

DG : Et, il y a du monde à chaque fois ?

K : On arrive à avoir entre 150 et 200 personnes.

DG : Ah ! C'est énorme ?

K : Ce n'est pas mal.

DG : Oui, on n'est pas… je veux dire dans…

K : Oui, oui, on est, un, deux, trois à proposer la nourriture sur place euh… en plus de nos produits. Donc, il y a maraîcher, moi je fais… On a de la peine à trouver des producteurs de fromage sur le secteur. Il n'y en a pas assez et le peu de fromage qu'ils ont, eh ben… c'est

tout vendu. Donc, ils n'ont pas… Moi, je ramène du fromage du Puy parce qu'au Puy, le marché, il est joli au niveau du fromage et donc, moi, je revends du fromage et les fruits plus la nourriture chaude ou froide, ça dépend. Et on tire notre épingle du jeu, quoi.

DG : D'accord, et vous proposez aussi des nourritures chaudes et des repas ?

K : Oui des repas.

DG : Oui, c'est beau ça… arriver à faire toutes les semaines avec des animations… ?

K : C'est… je n'avais pas réalisé l'année dernière, mais au mois de septembre, on a fait : « Ouf… » *[Rire]* C'est les vacances.

DG : Ben, oui… ça c'est sûr… Oui, et puis le mardi en milieu de semaine ?

K : Ben… il n'y a pratiquement rien qui se passe, après il y a quand même pas mal de gens qui viennent pour… Bon, après… il y a quelques touristes mais des gens du secteur et…

DG : C'est plutôt des gens du secteur ?

K : Voilà, et on commence tôt, c'est-à-dire que le marché, il commence à 6 h et cette année, les spectacles, ils ont démarré à 19 h 30 et on a décidé de finir au plus tard à minuit. Que l'on puisse, si on travaille le lendemain, que ça fasse une sortie dans la semaine sympathique, agréable. Il y a quand même des choses qui s'y passent, quoi.

DG : C'est bien. *[Un temps]* C'est une expérience très intéressante.

K : C'est très intéressant. En plus de ça, moi, j'ai un regroupement de producteurs pour les fraises et les châtaignes, donc… euh… On est tous à un âge où, on commence à penser à la retraite, on n'a pas la même pêche, une fois que l'on est installé, etc, etc. Je me retrouve avec des jeunes, *[rire]* donc, c'est un autre dynamisme et… d'autres projections et ça donne la pêche et… J'avais envie de revenir sur quelque chose de plus dynamique que… les gens : « Bon, on va partir à la retraite, pourquoi relancer ? ». On n'a jamais pu intégrer… Enfin, si, on a intégré des jeunes dans le groupement de producteurs mais qui n'ont jamais… pris leur place ou, on n'a pas su leur laisser de la place, quoi. Je ne sais pas exactement. *[Rire]* C'est… enfin moi, j'ai pu prendre ma place, je ne vois pas pourquoi les autres, en cours de parcours, ils n'auraient pas pu prendre leur place. *[Rire]* Et, voilà… c'était aussi une belle aventure… Ouais, d'avoir… d'avoir travaillée pendant dix, douze ans avec ces gens-là et… Ouais, des gens très impliqués dans l'agriculture et politiquement, donc, c'est… c'est aussi une chose…

DG : Et d'un point de vue politique, élections locales, vous n'avez jamais été élue ?

K : Non, non, je ne veux pas.

DG : C'est une volonté de ne pas… ?

K : Oui, je ne veux pas. Alors, je m'implique dans la vie locale mais au niveau… conseiller municipal ou des trucs comme ça. Je n'y arriverais pas. *[Rire]* Je serais… il y en a d'autres qui font ça très bien de prendre, ce temps là pour ça et… *[Un temps]*

DG : C'est bien. Et vos grandes filles, elles font quoi ? Parce qu'on s'est rencontré par l'intermédiaire d'un copain qui connaît votre fille.

K : Ouais, de Sylvain.

DG : Vous le connaissez ?

K : Ouais, je l'ai croisé chez ma fille, du coup, qui elle, est tapissière à côté de Langeac. Et l'autre, on a eu… quelques… difficultés relationnelles depuis plusieurs années et… On n'a plus de contact, je ne sais pas exactement ce qu'elle fait. *[Un temps]*

DG : Et la petite, neuf ans, elle est encore à l'école, ici ?

K : À l'école ici, avec le transport scolaire qui la prend là, en bas des escaliers, qui la redépose là. Avec le restaurant qui fait cantine… Donc, c'est des jeunes qui viennent de reprendre le restaurant qui font de la nourriture, qui s'approvisionnent en bio, local… le plus possible. Déjà, à la cantine, ils mangent très bien, menu de restaurant et pas forcément de la viande à tous les repas… voilà, alternatif quoi.

DG : Et après la sixième, ce sera où ?

K : La sixième, ce sera au collège à Vernoux donc, pareil, le car va la prendre devant la porte et la redéposer devant la porte. Donc, voilà… Je suis sur un parcours de transport scolaire, parce qu'une fois qu'une classe est partie, c'est dur de remettre en place euh… Ben là, on est sur deux lignes, que ce soit pour le primaire ou pour le collège, donc… Elles ont pu être maintenues, je peux en bénéficier parce qu'il y en a d'autres qui ne peuvent plus en bénéficier parce qu'il y a un manque d'enfants à un moment donné et… Ben, ça a été supprimé et ça ne se remet pas en marche, quoi.

DG : Ah ! Oui, c'est difficile de le remettre.

K : C'est comme remettre une classe dans une école, c'est fermé, c'est fermé… Allez ailleurs ! Parce que sur la commune d'à côté, les gamins, ils font vingt kilomètres. Ils font plus d'une demi-heure de trajet pour aller en primaire, quoi. Ça commence à faire lourd, quoi.

DG : Ben, oui, après c'est une autre organisation, son boulot, plus le ramassage scolaire. Le collège, on est à combien de kilomètres ?

K : Dix kilomètres, en un quart d'heure ils y sont, les gamins. Ouais, ils sortent à 5 h du collège, à 5 h et quart, ils passent là devant, ce n'est pas très contraignant, quoi. Après, le lycée, c'est autre chose, ils sont plus grands, mais ce sera un peu plus contraignant, quoi.

DG : Et le lycée, ils vont… ?

K : Eh ben, c'est soit le Cheylard à 25 kilomètres d'ici, soit Valence, quoi. Après, ils sont plus grands, on se pose moins la question. C'est, soit l'internat, soit plus tard une colocation, enfin, voilà, quoi.

DG : Ouais, c'est le collège, le problème. Qu'il n'est pas à se lever trop tôt, c'est quand même jeune, quoi.

K : Oui. *[Un temps]* Sur le secteur, il n'y avait pas de lycée au Cheylard, il a ouvert, ça fait six ans, à peu près.

DG : Ah ! Oui, c'est aussi récent que ça ?

K : Oui, c'est assez récent. Ouais, parce qu'il y a la demande, il y a la population sur le secteur donc… *[Rire]*

DG : *[Un temps]* Est-ce qu'ici, comme en Haute-Loire, il y a une population du coin qui regarde arriver les gens de l'extérieur ?

K : Alors, ici, il y en a quelques-uns, mais depuis les années 60, ils se sont énormément ouverts à d'autres gens et puis… En plusieurs mandatures, aux élections municipales… pendant plusieurs mandatures, ça a été des gens, à 60-70 %, des gens qui n'étaient pas issus de la commune ou même du secteur qui étaient élus. À la dernière mandature, ils ont eu un resserrement sur eux-mêmes. Ils ont eu un peu peur parce qu'à Saint-Jean, il y a un éco-hameau… ça représente quand même une dizaine d'habitations. Du coup, ça a dû leur faire peur parce que ce sont des gens très impliqués dans la vie du secteur, dans la vie, etc. Donc euh… mais bon, en général, très ouvert, quoi.

DG : Parce qu'en Haute-Loire, on n'a pas eu… J'imagine que…

K : Non, en Haute-Loire, ça a été terrible. C'est pour ça que je ne me suis pas installée en Haute-Loire, quoi. Entre la pression foncière, le regard des autres et puis, si on peut te foutre un coup de bâton derrière les oreilles *[rire]* ou te faire des vacheries… Non, là, c'est vraiment ouvert. Moi, j'ai très peu… Je n'ai pas de gros matériel, j'ai une motobineuse, une tondeuse, une tronçonneuse, des sécateurs, des pioches, des binettes, des trucs comme ça. Je n'ai pas de tracteur. Le jour où j'ai besoin d'un tracteur, je vais taper chez mon premier voisin, deuxième voisin, troisième voisin, j'en aurais toujours un à disposition. Soit ils viennent avec le matériel, soit ils me le prêtent, il n'y a pas de problème à ce niveau là, quoi.

DG : Oui, il y a une différence entre l'Ardèche et la… Il y a une différence de production et de…

K : Il y a une différence de production et… Après ce qui est remarquable sur le secteur, c'est que, dans pratiquement chaque village, il y a une église et un temple.

DG : Ah ! Oui, aussi ?

K : Donc, ils étaient déjà… Ils étaient obligés de s'accepter les uns et les autres… depuis longtemps. Et puis, l'ouverture sur la vallée du Rhône où ils sont beaucoup plus facilement partis qu'en Haute-Loire parce que… En Haute-Loire, ils sont restés entre eux, très fermés comme dans beaucoup de pays de montagne, à part un peu sur la vallée de l'Allier où, ça s'est un peu ouvert sur la Limagne mais, sinon le reste, bien fermé, avec les difficultés de communication, et les routes, et les transports, l'hiver, l'altitude, la neige. Maintenant, on en voit plus de la neige, grosso modo, alors voilà…

DG : On est quand même sur des secteurs différents ?

K : Voilà, et puis… une histoire différente. L'air de rien, jusque dans les années 50, il y avait, dans les années 70, deux voies de chemin de fer, une du côté du Doux et l'autre du côté de l'Eyrieux jusqu'au Cheylard. Donc, il y avait des communications, il y avait les productions aussi, euh… sur la vallée de l'Eyrieux et puis, ici sur le plateau, c'était… Jusqu'à que l'on découvre que l'on pouvait mettre les pêches au frigo, c'était une très grande région de production de pêches, reconnue sur Rungis. Ça veut dire que les pêches, le soir, elles partaient entre 4 et 5 h du secteur et le lendemain matin, elles étaient à Rungis, jusque dans les années 70. Après ils ont découvert que l'on pouvait les mettre en chambre froide et que… *[Rire]* Après, les Parisiens, ils avaient des pêches fraîches du secteur à maturité…

DG : Ouais. *[Un temps]*

K : Après, il y avait un grand axe de communication, la vallée du Rhône, mine de rien, d'ici, elle n'est pas loin, quoi.

DG : C'est ça, on est à deux pas.

K : Ouais, on est à a deux pas exactement.

DG : Et puis, il y a la petite industrie qui n'est pas loin ?

K : Oui, après, sur la vallée du Doux et de l'Eyrieux, il y avait les filatures, le vers à soie…

DG : Oui, c'était important…

K : Et puis, pendant une période, il y a eu tout ce qui était, extraction des tanins des châtaigniers, pour les tanneries.

DG : Ah ! Aussi… c'était important ?

K : C'était important, ouais *[Un temps]*

DG : Et vous, globalement, c'est une vie choisie, avec des changements de production ou de situation et… ?

K : C'est une vie choisie, oui… Avec des adaptations pour les productions et d'adaptations pour la commercialisation euh…

DG : Et globalement, c'est une vie de liberté, de… ?

K : De liberté, oui. Parce que des fois, je me dis que j'irais bien, pour arrondir les fins de mois, travailler chez les voisins qui demandent de la main d'œuvre, ceux qui ont les tunnels et tout, ils ont… Mais avoir un patron, même s'ils font des trucs qui me plaisent, etc. Mais… je ne peux plus, je n'ai plus… J'aurais du mal à supporter…

DG : Ce n'est pas possible ?

K : Ce n'est pas possible. *[Rire]*

DG : Ouais, ça a un côté…

K : Oui, quand j'étais associée, quand il y a des fraises, cerises et que, euh… du mois d'avril jusqu'à novembre pour la châtaigne. C'était entre 40 et 50 salariés nourris, logés et… Ben, je l'ai fait mais je ne le referais plus. *[Rire]* Je ne sais plus si je suis capable, mais je l'ai fait. *[Rire]* Je n'ai plus envie d'entrer dans ce système là. Avoir une très grosse production, gérer des salariés, euh… Et en fin de compte, de ne pas avoir beaucoup de temps libre pour faire ce que moi, j'ai envie de… sortir, d'aller à un spectacle ou de me poser dans mon fauteuil au coin du feu et de lire un livre. Je n'ai plus envie de ça, non plus.

DG : C'est ça, la ferme est organisée pour que…

K : Voilà, que j'ai du temps pour moi et que j'ai du temps pour N… Ben, le matin avant de partir à l'école, quand elle rentre de l'école. De me dire, ben, souvent le mercredi, avec une autre copine célibataire, elle garde les enfants le mercredi, je garde souvent les siens le mercredi d'après. C'est d'avoir cette possibilité là, aussi de me dire… Je ne travaille pas spécialement, je gère les urgences parce que… Quand il faut arroser, il faut arroser ou quand il faut ramasser quelques framboises, il faut le faire. Mais de me dire, le mercredi après-midi, je ne travaille pas, on va à la piscine, on va se baigner à la rivière euh… et pareil pour le dimanche. Voilà, je me laisse un espace pour me dire, c'est un jour où on peut faire d'autres chose où… *[Un temps]*

DG : C'est autour de ça que j'essaie de travailler, cette liberté, ce choix… Et de voir les gens qui sont là-dedans et qui… ne pourraient pas retourner salariés parce que ce n'est plus possible. Et les gens qui ne peuvent pas rentrer dans ce fonctionnement là, parce qu'il y a l'insécurité. On ne sait pas combien on va gagner, on ne sait pas… ?

K : Ben, il y a l'insécurité. C'est une liberté mais… Bon, la liberté, elle s'arrête au bout du porte-monnaie donc euh… Si des fois, on ne se met pas un coup de pied au derrière parce que là, je resterais bien sur ma terrasse à lire un bouquin. Non, il faut aller ramasser les fruits, il faut aller désherber, il faut ci, il faut faire ça, si on ne se donne pas aussi cet élan-là, ça ne marche pas non plus, quoi. Parce que je pense que, pour beaucoup de gens, se dire un revenu régulier tous les mois et des horaires réguliers tous les mois… Et si on n'y va pas, on n'a pas le salaire parce que le patron, il va crier. C'est aussi confortable de se déresponsabiliser de ce genre de chose.

DG : Et en même temps, aux niveaux contraintes horaires, les gens qui ont des déplacements. Ben… c'est difficile, on s'aperçoit qu'ils ont une vie de…

K : C'est ce que je me dis, à part de pouvoir travailler avec quelques voisins qui sont paysans, aussi… Si je devais vraiment reprendre un travail salarié, dans le meilleur des cas, ce serait caissière dans un supermarché du coin ou, il faudrait descendre sur Valence et… C'est une heure de route, une heure de route le matin, une heure de route le soir euh… Avec pas forcément des horaires choisis, je ne serais pas là quand N… part à l'école ou quand elle rentre de l'école… pas forcément disponible les samedis ou les dimanches, enfin euh… Plein de contraintes que je ne suis pas prête à accepter et faire deux heures de trajet pour aller travailler… pour moi, c'est le bout du monde, quoi.

DG : Oui, c'est ça…

K : Et sur le secteur, il y a de gens qui habitent et qui travaillent à Paris… Ouais.

DG : Ils vont prendre le TGV à Valence et ils montent pour la semaine ?

K : Ouais ou pour trois ou quatre jours… enfin, voilà, quoi. Ça représente pas mal de temps de trajet. *[K met du bois dans le feu]*

DG : Oui, du temps de trajet et d'énergie parce que se déplacer loin… ?

K : Quand ils choisissent de venir, ici, c'est pour la cadre de vie. Mais, je me dis : « Ils en profitent quand ? ». *[Rire]* Et, pour certains, ils n'ont pas l'objectif de s'installer définitivement ici ou de se créer leur propre emploi parce que, pour beaucoup de gens, c'est ça. Ce n'est pas de se trouver un emploi à proximité…

DG : Ce n'est pas dans leur objectif… ?

K : Non. *[Un temps]*

DG : C'est la question qui me taraude parce qu'il y a des gens qui… Le fait d'être indépendant, ils ne reviendront jamais chez un patron et il y a des gens qui sont chez un patron, qui ne franchiront jamais le pas de… entrepreneur, quoi.

K : Oui, oui quelle que soit l'entreprise, être indépendant, seul, sans tutelle, sans garantie.

DG : Il y a des gens qui ne peuvent pas, ça.

K : Après dans le monde paysan, agricole, on le voit bien… Il y a les paysans qui ont envies d'accompagner leurs produits. Alors, pas jusqu'au destinataire final mais de dire : « Moi, j'ai un produit de qualité, j'ai envie de le défendre, le prix ». Et puis, il y en a d'autres qui délèguent ça à une coopérative et puis, qui euh… Et qui laissent… voilà. Ils ne sont que producteurs. Même s'ils sont entrepreneur de leur outil de travail, propriétaire de leur outil de travail pour la plupart du temps, ils ne vendent pas le… Tu vois, dans la démarche…

DG : Non…

K : Après, c'est vrai que… jusqu'à, il y a quelques années, euh… la formation agricole, c'était pour les cancres parce que, moi, quand j'étais au collège, je voulais faire le lycée agricole mais « Non, tu as un trop bon niveau, toi, le lycée agricole, c'est prévu pour ceux qui n'y arrivent pas pour le reste ». Bon… *[Rire]* Voilà, ce n'est pas si vieux que ça hein… Ou alors, pour les filles, c'était l'aide en milieu rural, ce n'était pas… ce que je voulais de toute manière. *[Rire]* Faut dire aussi qu'il y avait dans les coopératives, que ce soit les présidents ou les directeurs, d'abuser de tout ce monde un peu naïf, un peu… moins d'atouts du côté de l'instruction et de l'éducation. Et… voilà… et puis après, c'est vrai que c'est confortable, on produit et on ne s'en occupe plus. Il faut du temps et de l'énergie pour l'accompagner le plus loin possible, quoi.

DG : Oui mais aussi, c'est ce qui donne du sens…

K : C'est ce qui donne du sens et aussi, c'est ce qui est rémunérateur.

DG : C'est ce qui est rémunérateur parce qu'on voit que dans les coopératives, euh…

K : Ah ! Ben, j'ai un collègue dans un autre coin de l'Ardèche, on était cinq du groupement de producteurs, sur le conseil d'administration, non, quatre… Et les autres, ils étaient à la coopérative. Nous, on négociait, déjà des prix élevés avec euh… nos acheteurs. On négociait les délais de paiement c'est-à-dire que, au plus tard trois mois après la fin de la récolte, on était réglé au prix que nous, on avait contractualisé. Alors qu'à la coopérative, ils amenaient leurs framboises, ils ne savaient pas combien ils seraient payés, quand ils seraient payés. Et en général, deux ans après, ils avaient le solde de la campagne de… de… il y a deux ans… La campagne de l'année d'avant, ils ne savaient pas et la campagne en cours, ils ne savaient pas non plus.

DG : Ils ne savaient pas combien ils avaient été payés l'année d'avant… Ils avaient des acomptes souvent ?

K : Ils avaient des acomptes et puis, après ils avaient un complément de prix, deux ans après. Alors que nous, surtout pour la framboise qui est très gourmande en main-d'œuvre et donc, très chère à ce niveau-là, nous, on avait négocié…

DG : Trois mois ?

K : Non, des acomptes, première quinzaine… en général, on étalait au niveau des producteurs sur environ deux mois. Sur toutes les quinzaines, on avait un acompte pour justement pour… ne pas aller pleurer au Crédit Agricole : « Vous pourriez me faire, un apport de trésorerie de trois mois pour payer les salariés ? ». Donc, ça, on ne l'avait pas, alors que les autres, ils avaient ça en permanence. Alors, c'est sûr que les clients, on les avait rencontrés, on avait discuté, on y passait du temps et puis, on savait à quel prix, on vendait notre produit. Avant le début de saison, on savait… et les volumes et les prix. *[Un temps]*

DG : C'est un peu, ce qui a tué l'agriculture… s'occuper que de produire et…

K : Après, c'est un métier très, très polyvalent.

DG : Oui, d'où la difficulté…

K : Après, très enrichissant aussi, sur tous ces aspects-là.

DG : Comme la vente, c'est quand même, ce qui est le plus difficile. Il faut négocier, du coup, c'est pratique de se… On se repose sur la coopérative, c'est eux qui vendront, ils font ce qu'ils peuvent et…

K : Ils ont des salariés… Ils font ce qu'ils peuvent, pour beaucoup de trucs, ils font… *[Rire]* Après, ce n'est pas, tout à fait comme ça. Après, ils ont tout délégué, un coopérative, il y a un conseil d'administration et un président… Alors, ils élisent ces gens-là, toutes les années, on peut les révoquer.

DG : Ben, oui mais ce n'est pas fait.

K : Petits fours et apéritifs pendant les conseils d'administration, c'est fait pour ça. *[Rire]*

DG : Après en Haute-Loire, on voit plus de production laitière mais…

K : Ben, c'est pareil. Il y a ces pressions là, les coopératives, après, il y a les instances comme les Chambres d'agriculture, les techniciens divers et variés des différentes structures. Ils disent qu'il faut produire, qu'il faut ci, comme ça, comme ça, comme ça… mais sans se demander si derrière, ils ont des notions comptables. Si on produit plus en mettant plus de maïs, plus de soja, plus de trucs comme ça. Est-ce que le surplus que l'on produit avec les

coûts en plus ? Est-ce que ça va être rentable ? En plus de ça, renouveler les vaches tous les cinq ans, alors qu'à une époque, elles faisaient dix, douze ans sans problème, hein… ? Et… c'est aussi, toutes cette manie des… techniciens, des… financeurs, Crédit Agricole, etc, des…

DG : Organisations professionnelles agricoles…

K : Ouais, diverses et variées…

DG : Elles sont nombreuses, quoi.

K : Ouais et puis, elles ont un sacré pouvoir de persuasion, de… dans tous les sens du terme euh… Et après, les conditions communautaires de mise aux normes pour… aussi plein de choses, quoi. Tout de suite, la production animale, ça devient… très onéreux en investissement…

DG : C'est énorme. *[Un temps]*

K : Énorme et pas rentable, dans la majorité des cas. Enfin, surtout, en production laitière, quoi. *[Un temps]*

DG : Très bien, on a fait un bon petit tour. *[Un temps]* Dans l'ensemble des entretiens que j'avais faits, je me suis aperçu qu'il y avait peu de femmes. Et ça m'intéressait bien d'équilibrer parce qu'il y a aussi des femmes entrepreneures, installées et qui… Et, voilà, je trouve que c'est très intéressant. *[Un temps]*

K : Oui, il y en a de plus en plus qui ne se cachent plus derrière un mari pour entreprendre. C'était souvent le cas dans l'artisanat, le commerce ou l'agriculture, c'était que… c'était… Elles étaient conjointes.

DG : Oui, c'est ça, le statut le plus courant était conjointe…

K : Oui, oui, oui… et puis, tous les désavantages que ça pouvait avoir au niveau social et économique, d'être conjointe…

DG ; Oui, les droits…

K : Oui, les droits et puis, en général, la valorisation sociale. Parce que je vois au niveau du groupement de producteurs, on s'est battu… Il y avait leur conjointe sur l'exploitation qui abattait autant de boulot qu'eux. Ça arrivait qu'ils soient absents pour certaines réunions, je leurs disais : « Vos femmes, elles viennent, quoi ? ». Ça a été… ça a été difficile, ouais. Moi, je sais que, pour la première réunion que j'ai faite euh… pour la framboise d'Ardèche. Donc euh…. je… On n'était pas encore… Si, on venait de s'associer. Je suis arrivée, il y avait l'animatrice de la Chambre et puis, que des hommes. Et puis l'animatrice, il y a un copain qui dit : « Qu'est ce qu'on attend ? ». « Ben... on attend l'associé de Raphaël ». « Ben, elle est là ». « Ah ! Excusez moi, je ne savais pas que ça pouvait être une femme ».

DG : Comme quoi, les choses étaient…

K : Ben voilà… et que, du coup, en étant présidente de cette association là, j'ai participé à plein, plein, plein de réunions diverses et variées. Ben… on est un peu isolée en tant que femme…

DG : Seule femme ou…

K : Ou pas nombreuses, quoi. Dans l'agriculture en général ou dans les artisans ou commerçants, sauf si elles étaient salariées à l'extérieur, elles faisaient vivre l'entreprise, quoi.

DG : Oui, souvent les femmes s'occupaient des papiers et des comptes. Souvent elles avaient un rôle fondamental pour savoir compter, gérer et mettre un holà, par exemple. Parce que… le marchand de matériel, il passait : « Tiens ça serait bien que j'achète… ».

K : Ouais, ouais.

DG : Il y en a beaucoup qui ont su mettre le holà, on n'a pas les sous et du coup, elles avaient un rôle…

K : Très important.

DG : Très important, oui… mais pas reconnu.

K : Non, à aucun niveau, quoi. *[Un temps]*

DG : C'est vrai que ça change quand même un peu parce que…

K : Oui.

DG : Déjà, il y a beaucoup de femmes qui sont…

K : Ben, dans le milieu agricole, il y a beaucoup de femmes qui travaillent à l'extérieur. Et puis : « Tu gères ton exploitation comme tu veux ».

DG : Si elles s'impliquent dans l'exploitation, elles ont le statut agricultrices et… ou dans les GAEC… Enfin, c'est plus courant, quoi, de prendre des responsabilités… heureusement.

K : Oui, après, sur le secteur, il y a de plus en plus de femmes qui sont agricultrices, quoi. Seule, en général aussi, ouais. Il n'y a pas de conjoint exploitant, quoi.

DG : En élevage, ça existe quand même mais…

K : C'est moins courant.

DG : C'est moins courant, ouais. *[Un temps]*

K : Aussi, après, plus dans les élevages caprins ou ovins… et souvent, avec une organisation différente du travail, quoi.

DG : Oui, une adaptation différente.

K : Ouais, parce que ça, on sait faire, *[rire]* s'adapter différemment.

DG : Bien sûr… souvent on a considéré la contrainte physique parce que… encore que… c'est théorique.

K : Ben, on soulèvera certainement moins facilement 50 kg. Encore que maintenant, il y a beaucoup de sacs… mais on trouvera des techniques pour faire autrement.

DG : C'est ça, ouais.

K : Et d'adapter le travail à nos capacités physiques. *[Un temps]*

DG : En tout cas dans le cadre de l'accompagnement de projets avec nos associations, il y a beaucoup de filles qui ont des projets…

K : De plus en plus, oui. Et puis moi, je suis surprise. Dans l'environnement où je suis, il y a des plus jeunes que moi… Il y a des maçonnes, des forgeronnes, tout… ouais. Dans l'artisanat aussi, où c'était des métiers que d'hommes… ça s'est ouvert et c'est bien. *[Rire]*

DG : D'accord, on a fait le tour de la question, c'est bien.

K : Et après, le travail de formation que vous avez engagé, vous le restituez ?

DG : Oui, il va être restitué dans un mémoire.

K : Est-ce qu'il y a d'autres formations proposées ?

DG : Dans ce cadre là, non. Mais, nous, on propose tout un tas de formations avec le réseau du CELAVAR, réseau des CREFAD, Terre de liens, Accueil paysan pour accompagner les porteurs de projet, les reconversions… On a une formation qui s'appelle Mûrir son projet en quatorze jours par modules…

K : Moi, si mon métier me plaît énormément… des fois, il y a des coups de blues… Je planterais ça là, au milieu, et je ferais bien autre chose. Non, mais voilà, quoi… mais je ne sais pas quoi ?

DG : Ouais, ça vous dirait des fois de changer ?

K : Ouais, de changer… de diversifier les possibilités de revenus, quoi. Ouais parce que je vois que là, en hiver, j'ai souvent pas mal de temps, j'aime bien bricoler, faire du tricot, de la menuiserie ou des trucs comme ça. Après, c'est… Bon, on peut toujours commercialiser des bricoles par ci, par là, comme ça… C'est de voir la possibilité d'un statut, après d'avoir un statut, ça veut dire… Est-ce que je garde mon statut agricole ? Est-ce que je ne le garde pas ? J'ai le terrain et j'aime produire, être dans la terre, voir pousser les fruits et les légumes. Je ne pourrais pas m'en empêcher. Après ça veut dire, double statut. Comment, on gère ça ? Double cotisations, comment on gère ça, financièrement ? Enfin…

DG : C'est possible, c'est…

K : Voilà, quoi. Après le gros problème, c'est les voies de commercialisation, quoi. Et… que ça prend énormément de temps et que, pour le moment, j'ai encore envie d'être disponible pour N… qui a…

DG : Oui, elle est jeune.

K : Voilà, on verra dans deux ans, trois ans, quatre ans où elle sera plus autonome et où, je pourrai me dire… faire un marché de plus, plus spécifiquement artisanat ou deux dans la semaine et du coup… Elle sera assez autonome pour partir seule le matin et, voilà. C'est en réflexion.

DG : C'est en réflexion de faire autre chose.

K : En complément… qui soit compatible avec mes contraintes agricoles que je ne souhaite pas abandonner.

DG : Et ça pourrait être sur autre chose ? Sur l'animation ou… ?

K : Alors, l'animation, je ne sais pas, je ne sais pas sur quelle voie, ni comment… Mais l'artisanat, oui, parce que ce serait toujours… Je suis assez solitaire dans mon fonctionnement, les gens m'enquiquinent, on va dire ça comme ça. J'ai du mal à avoir des gens autour de moi souvent, donc euh… Et du coup, c'est vrai que l'artisanat me permettrait d'être chez moi, à mon rythme sans… sans plein de gens à voir tous les jours ou… Je trouve toujours que je prends mon bain de foule une fois par semaine et que ça me suffit. Alors, en été, quand je le prends deux fois par semaine, *[rire]* c'est bon pour l'année, grosso modo, c'est ça. De voir constamment des gens tout le temps, toute la journée, euh… Moi, j'admire les enfants, je ne sais pas comment ils font, pour se supporter tous les uns les autres, hein… *[Rire]* Je ne sais comment j'ai fait quand j'étais petite. *[Rire]*

DG : Oui, il faudrait trouver une production qui s'articule avec les productions agricoles parce qu'il y a des périodes où… On peut faire autre chose.

K : Voilà, où on a plus de facilité à se libérer pour faire autre chose, quoi.

DG : Il y a sûrement des choses à faire.

K : Oui, moi après, des fois la… Commercialiser, c'est la croix et la bannière. C'est de trouver où… à quel prix… avec qui, quels autres acteurs ? Quelles sont leurs exigences ? Quelles sont les miennes ? Moi, je ne tiens pas à faire des trucs à la chaîne, donc euh… Voilà, j'ai envie de travailler euh… On va dire avec des produits sains et naturels, donc, ça a un coût tout ça. Est-ce que les clients sont prêts à l'accepter ? Est-ce que… ? Quels sont… ? Moi je suis aussi sur la partie tissu. Pour avoir aussi la commercialisation dans les Biocoop, les magasins bios, après, c'est… Pour certains, ils demandent des labellisations entre guillemets bio, en agricole ça coûte la peau des fesses, déjà, mais alors, pour un petit artisan, c'est… *[Rire]* C'est le chiffre d'affaire qui y passe, plus le reste. Non, ce n'est pas fait pour des petites structures. Non, non, c'est…

DG : Oui. *[Un temps]* Oui, il faut trouver l'activité mais il y a plein de choses à faire en artisanat… Il faut trouver le débouché, il faut le chercher.

K : Oui, prendre le temps de rechercher, le marché…

DG : Les matériaux, le matériel, les tissus, le fil…

K : Ça j'ai… j'ai trouvé déjà. Après, voilà… C'est les débouchés, quoi. Après, c'est vrai que l'idée m'effleure depuis… depuis deux ans, depuis que j'ai vraiment du temps pour faire autre chose. Après, je n'ai pas approfondi. Après, j'ai déjà, un peu testé mes capacités à vouloir faire des choses, refaire des choses que j'avais oubliées, que je savais faire parce que… Et que j'avais plaisir à faire donc, euh… voilà. Ça viendra… ça viendra ou ça ne viendra pas. Quand on se retrouve face à face, seule, avec des plantations, on a le temps de réfléchir. *[Rire]*

DG : Oui, ça viendra quand ce sera le moment… Bon, ben je m'en vais… C'est le beau temps qui revient.

K : Moi, je trouve que l'on a eu du gris, pas de soleil… Pas habituée à ce genre de chose, quoi.

Fin de l'entretien : 1 h 39

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE 1
AVANT-PROPOS 2
INTRODUCTION 3
PREMIERE PARTIE 7
Chapitre I : Le cheminement de l'acteur et son terrain 7
1. Le cheminement de l'acteur 7
2. Mes origines 8
3. Mon parcours de paysan 8
4. Le territoire du Mézenc 9
5. L'Atelier des possibles 10
6. Le réseau 11
7. Le thème de recherche 11
Chapitre II : Le cheminement de la recherche 13
1. L'historique de la question de recherche 13
a. Comment la question de recherche s'est-elle précisée ? 13
b. Ma question de recherche 13
c. Le choix des mots 13
d. Le cheminement dans un parcours de vie 15
2. Des ressources : les entretiens 15
a. L'entretien exploratoire 15
b. Choix des entretiens, les critères 16
c. Le panel des entretiens 18
3. Premier ouvrage référent : *Les Suspendu(e)s* de Sandrine Roudaut 18
4. D'autres ressources 19
a. Des fiches de lecture 19
b. Des textes témoins 20
c. Les articles du journal Le Monde 20
Chapitre III : Méthode de recherche 21
1. L'outil 21
2. Le dispositif 24
3. Comment interroger les entretiens ? 25
DEUXIEME PARTIE : L'ANALYSE 27
Chapitre IV : Le concept de la positive attitude : regarder le bon côté des choses 27
1. Le travail 27
2. La rémunération 34
3. Les loisirs, les activités culturelles 39

4. Faut-il parler de bonheur ? 45
Chapitre V : Première conclusion 49
1. Questionner ma conclusion : 55
a. La positive attitude, une utopie à l'épreuve du défi climatique 55
b. Le syndrome de l'autruche, pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique, George Marshal 58
c. La problématique revue et complétée 61
d. Analyse : la positive attitude à l'épreuve de l'évolution climatique 61
e. Seconde conclusion 64
CONCLUSION GENERALE 66
GLOSSAIRE 72
BIBLIOGRAPHIE 73
ANNEXES 75
1. Annexe 1 : Sandrine Roudaut, *les suspendu(e)s* 75
2. Annexe 2 : Georges Marshall, *Le syndrome de l'autruche* 91
3. Annexe 3 : Marie-Anne Lenain *La création d'activités inventives dans les espaces ruraux* 120
4. Annexe 4 : Jeremy Rifking, *La troisième révolution industrielle* 124
5. Annexe 5 : Patrick Viveret, *Fraternité, j'écris ton nom !* 129
6. Annexe 6 : Edgard Morin, *Écologiser l'homme* 138
7. Annexe 7 : Michel *Serres*, *Petite Poucette* 146
8. Annexe 8 : Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif* 153
9. Annexe 9 : Jean Peneff, *Le goût de l'observation* 166
10. Annexe 10 : Marielle Macé *Styles* 174
11. Annexe 11 : L'avenir n'est pas dans les emplois salariés 197
12. Annexe 12 : Texte témoin N°7, ... 201
13. Annexes entretiens 203
a. Retranscription entretien avec Monsieur A 203
b. Retranscription entretien avec Monsieur B 239
c. Retranscription entretien avec Monsieur C 268
d. Retranscription entretien avec Monsieur D 291
e. Retranscription entretien avec Monsieur et Madame E 300
f. Retranscription entretien avec Monsieur F 338
g. Retranscription entretien avec Mesdames G1, G2, G3 360
h. Retranscription entretien avec Monsieur H 378
i. Retranscription entretien avec Monsieur I 400
j. Retranscription entretien avec Monsieur J 417
k. Retranscription entretien avec Madame K 438

RESUME

Enraciné sur le plateau du Mézenc au cœur du Massif-central, j'ai passé trente ans de ma vie comme paysan. J'ai pris beaucoup de plaisir à mettre en valeur les savoirs faire et les richesses du pays avec différents collectifs. De mon expérience, est venue ma question de recherche autour du sens et la cohérence de nos choix de vie en milieu rural. Mon travail s'appuie d'une part sur des entretiens dans différentes régions de France et sur un certain nombre de lectures d'auteurs référents. Le concept de la positive attitude va naître de notre capacité de savoir s'adapter à différentes contraintes pour vivre en cohérence avec nos convictions. Mais de nos jours, la cohérence de nos choix de vie ne peut ignorer la question des conséquences du réchauffement climatique. Dans ce cadre, la positive attitude nous montre également son efficacité et sa crédibilité. Le défi est de participer à la construction d'une société plus solidaire et responsable en utilisant le bonheur procuré par une attitude citoyenne dans un style de vie choisi.

Deeply rooted on the Mézenc plateau, in the heart of the Massif-central (centre France medium mountains), I spent thirty years of my life as a farmer. With several groups, I took a lot of pleasure to highlight the region's traditional skills and richness. From my experience came my research question on the meaning and coherence of our life choices in a rural environment. My work relies on interviews from various location in France and on several books from referring writers. The concept of *positive attitude* will come from our ability to adapt to different constraints in order to live in coherence with our convictions. However, nowadays, our life choices coherence cannot ignore the question of the climate change consequences. Within this context, the *positive attitude* also shows its efficiency and credibility. The challenge is to contribute to the creation of a more solidary and responsible society, using the happiness given by a civic-minded attitude in a chosen life style.